

**STEPHEN  
KING**

**14.6**

**1**

roman  
**Albin Michel**

*Traduction française* : © Éditions Albin Michel S.A., 1988

ISBN : 978-2-226-21604-5

## Table des matières

<b>PREMIÈRE PARTIE.....</b>	<b>7</b>
<b>TOUT D'ABORD, L'OMBRE .....</b>	<b>7</b>
CHAPITRE 1 .....	10
Après l'inondation (1957) .....	10
CHAPITRE 2 .....	22
Après la fête (1984).....	22
CHAPITRE 3 .....	42
Six coups de fil (1985) .....	42
1 .....	42
<i>Stanley Uris prend un bain.....</i>	<i>42</i>
2 .....	58
<i>Richard Tozier prend la poudre d'escampette .....</i>	<i>58</i>
3 .....	69
<i>Ben Hanscom prend un verre .....</i>	<i>69</i>
4 .....	79
<i>Eddie Kaspbrak prend ses médicaments .....</i>	<i>79</i>
5 .....	97
<i>Beverly Rogan prend une raclée.....</i>	<i>97</i>
6 .....	117
<i>Bill Denbrough s'accorde un congé.....</i>	<i>117</i>
DERRY .....	135
PREMIER INTERMÈDE.....	135
<b>DEUXIÈME PARTIE.....</b>	<b>149</b>
<b>JUIN 1958 .....</b>	<b>149</b>
CHAPITRE 4.....	150
Ben Hanscom prend une gamelle.....	150
CHAPITRE 5 .....	199
Bill Denbrough plus fort que le diable (1) .....	199
CHAPITRE 6 .....	225
L'un des disparus : Récit de l'été 1958.....	225
CHAPITRE 7 .....	256
Le barrage dans les Friches-Mortes.....	256

CHAPITRE 8.....	283
La chambre de Georgie et la maison de Neibolt Street.....	283
CHAPITRE 9.....	340
Nettoyage.....	340
<b>DERRY.....</b>	<b>382</b>
<b>DEUXIÈME INTERMÈDE.....</b>	<b>382</b>
<b>TROISIÈME PARTIE.....</b>	<b>409</b>
<b>ADULTES.....</b>	<b>409</b>
CHAPITRE 10.....	410
La Réunion.....	410
<i>Bill Denbrough prend un taxi.....</i>	<i>410</i>
<i>Ce que vit Bill Denbrough.....</i>	<i>419</i>
<i>Ben Hanscom perd du poids.....</i>	<i>422</i>
<i>Le Club des Ratés obtient un scoop.....</i>	<i>432</i>
<i>Richie déclenche des bip-bip.....</i>	<i>441</i>
<i>Les Ratés prennent un dessert.....</i>	<i>454</i>
CHAPITRE 11.....	462
Promenades.....	462
<i>Ben Hanscom bat en retraite.....</i>	<i>462</i>
<i>Eddie Kaspbrak réussit une prise.....</i>	<i>476</i>
<i>Bev Rogan rend une visite.....</i>	<i>485</i>
<i>Richie Tozier prend la poudre d'escampette.....</i>	<i>496</i>
<i>Bill Denbrough voit un fantôme.....</i>	<i>512</i>
<i>Mike Hanlon établit un rapport.....</i>	<i>524</i>
CHAPITRE 12.....	529
Trois qui s'invitent.....	529
DERRY.....	550
TROISIÈME INTERMÈDE.....	550

C'est avec gratitude que je dédie ce livre à mes enfants.

Ma mère et ma femme m'ont appris à être un homme ; mes enfants m'ont appris à être libre.

Naomi Rachel King, quatorze ans, Joseph Hillstrom King, douze ans, Owen Philip King, sept ans. Enfants, la fiction n'est que la vérité que cache le mensonge, et la vérité cachée dans ce récit est suffisamment simple : *La magie existe.*

*Aussi longtemps qu'il me souviendra, ce vieux patelin, c'était chez moi*

*Je serai mort depuis longtemps que ce patelin sera toujours là.*

*À l'ouest, à l'est, faut le regarder de près*

*Tu t'es pas arrangé, mais je t'ai toujours dans la peau.*

Michael Stanley Band

*Mon vieil ami, que cherches-tu ?*

*Après tant d'années ailleurs, voici que tu reviens*

*Plein d'images entretenues*

*Sous d'autres cieux,*

*Loin, très loin de la mère patrie.*

George Seferis

## **PREMIÈRE PARTIE**

### **TOUT D'ABORD, L'OMBRE**

*Elles commencent !*

*les perfections s'affinent*

*La fleur déploie ses pétales colorés*

*grande ouverte au soleil*

*Mais la langue de l'abeille*

*Les manque*

*Elles retombent dans la terre grasse*

*en criant*

*– on peut appeler cri*

*ce qui les parcourt, frisson*

*avec lequel elles se flétrissent et disparaissent*

William Carlos Williams,  
*Paterson* (Tr. J. Saulnier-Ollier, Aubier-Montaigne, 1981)

*Venu au monde dans la ville d'un mort...*

Bruce Springsteen



## CHAPITRE 1

### Après l'inondation (1957)

#### 1

La terreur, qui n'allait cesser qu'au bout de vingt-huit ans (mais a-t-elle vraiment cessé ?), s'incarna pour la première fois, à ma connaissance, dans un bateau en papier journal dévalant un caniveau gorgé d'eau de pluie.

L'esquif vacilla, gîta puis se redressa, plongea crânement dans de perfides tourbillons et descendit ainsi Witcham Street jusqu'au carrefour avec Jackson Street. Tous les feux de signalisation étaient éteints, en cet après-midi de l'automne 1957, et pas une maison n'avait de lumière. Cela faisait une semaine qu'il pleuvait sans discontinuer et, depuis deux jours, le vent s'était mis de la partie. La plupart des quartiers de Derry se trouvaient toujours privés d'électricité.

Un petit garçon en ciré jaune et caoutchoucs rouges courait gaiement à côté du bateau de papier. La pluie, moins drue, crépitait, pour son oreille, comme sur un toit de tôle... bruit agréable, presque rassurant. Il s'appelait George Denbrough et avait six ans. Son frère William, connu de la plupart des gosses de la communale (comme des maîtres, qui ne se seraient pas permis de l'appeler ainsi devant lui) sous le sobriquet de Bill le Bègue, hoquetait à la maison les dernières quintes de toux d'un méchant rhume. En cet automne 1957, huit mois avant les vrais débuts de l'épouvante qui allait durer vingt-huit ans, Bill le Bègue avait dix ans.

C'est Bill qui avait conçu le bateau que faisait naviguer George. Il l'avait fabriqué dans son lit, adossé à une pile d'oreillers, tandis que leur mère jouait au piano *La Lettre à Élise*, dans le salon, et qu'au-dehors la pluie balayait inlassablement les fenêtres de la chambre.

Un peu avant l'intersection aux feux éteints, Witcham Street était interdite à la circulation par des fumigènes et quatre barrières orange ; sur chacune on pouvait lire : TRAVAUX PUBLICS DE DERRY. Au-delà, la pluie avait débordé des caniveaux qu'encombraient branches, cailloux et feuilles agglutinées en tas épais. L'eau avait tout d'abord, comme du bout des doigts, foré de petits trous dans la chaussée, avant de l'emporter à grandes poignées avides, dès le troisième jour de pluie. À midi, le quatrième jour, c'était par plaques entières que le revêtement dévalait la rue jusqu'au carrefour de Witcham et de Jackson, comme autant de radeaux

miniatures. On avait lancé, un peu nerveusement, les premières plaisanteries sur Noé et son arche ce même jour. Les services de voirie de Derry avaient réussi à maintenir ouverte Jackson Street, mais Witcham Street restait impraticable depuis les barrières jusqu'au centre-ville.

Le pire était pourtant passé, de l'avis général. La Kenduskeag n'était pas sortie de son lit dans les Friches-Mortes, et était montée à quelques centimètres des berges en ciment du canal qui l'endiguait pour franchir le centre-ville. Juste à ce moment-là, une équipe d'hommes qui comprenait entre autres Zack Denbrough, le père de Bill et George, retirait les sacs de sable entassés la veille dans une hâte fébrile. La crue avait en effet paru inévitable, avec son cortège de dégâts. Celle de 1931 avait fait plus de vingt victimes et coûté des millions de dollars. On avait retrouvé l'un des corps à quarante kilomètres de Derry. Les poissons lui avaient dévoré les deux yeux, le pénis, trois doigts et l'essentiel de son pied gauche. Le malheureux serrait encore le volant d'une Ford dans ce qui restait de ses mains.

La rivière venait cependant d'entamer sa décrue et, grâce au nouveau barrage de Bangor, en amont, cesserait bientôt de constituer une menace. Telle était du moins l'opinion de Zack Denbrough, employé d'Hydroélectricité-Bangor. Pour l'instant il fallait faire face à la situation, rétablir le courant, et oublier ces mauvais moments. À Derry, la faculté d'oublier les tragédies et les désastres confinait à l'art, comme Bill Denbrough allait le découvrir avec les années.

George fit halte juste après les barrières, au bord d'une ravine creusée dans le goudron selon une diagonale presque parfaite qui traversait Witcham Street. Elle aboutissait de l'autre côté de la rue, à environ douze mètres en contrebas de l'endroit surélevé où il se tenait. Il éclata de rire – manifestation solitaire de joie enfantine, rayon de soleil trouant la grisaille de l'après-midi – tandis que son bateau était happé par les remous des rapides à échelle réduite qui dévalaient la ravine. Il passa ainsi d'un bord de Witcham Street à l'autre, tellement vite que George dut courir pour se maintenir à sa hauteur. L'eau boueuse jaillissait sous ses caoutchoucs dont les boucles cliquetaient gaîment, alors qu'il se précipitait vers son étrange mort. Il se sentait tout plein, à cet instant-là, d'un amour clair et simple pour Bill – amour un peu attristé du fait de l'absence de son frère, avec qui il aurait voulu partager sa joie. Certes, il essaierait de lui décrire ses aventures, une fois à la maison, mais il savait qu'il serait incapable de les lui faire voir comme Bill, dans le cas contraire, les lui aurait fait voir. Bill lisait bien, écrivait bien ; mais ce n'était pas uniquement pour cela qu'il raflait tous les premiers prix en classe – George, en dépit de sa jeunesse, s'en rendait compte lui-même. Bill savait raconter ; mais surtout, il savait voir.

George s'imaginait maintenant que son bateau était une vedette lance-torpilles comme celles qu'il voyait dans les films de guerre au cinéma de Derry le samedi en matinée, avec son frère. John Wayne contre les Japs. La proue de papier journal soulevait de l'écume comme un vrai

navire et atteignit ainsi le caniveau gauche de Witcham Street. Un autre ruisseau convergeait sur ce point, et le tourbillon qui en résultait risquait de le faire chavirer. Le bateau pencha de façon alarmante, et George poussa un cri de joie quand il le vit se redresser, pivoter et se précipiter vers le carrefour. George accéléra pour le rattraper. Au-dessus de lui, les rafales aigres du vent d'octobre secouaient des arbres que la tempête avait presque complètement dépouillés de leurs feuilles richement colorées. Moisson brutale.

## 2

Assis dans son lit, les joues encore enfiévrées (même si, comme la Kenduskeag, la fièvre allait en décroissant), Bill venait de finir le bateau – mais le mit hors de portée lorsque George tendit la main. « V-va me chercher la pa-paraffine, m-maintenant.

– La quoi ? C'est où ?

– Dans la c-cave, sur l'ét-tagère. Dans une boîte où y a écrit G-G-Gulf. Apporte-la-moi, avec un c-couteau, un b-bol et des a-a-allumettes. »

George ne discuta pas. Sa mère jouait toujours du piano, un autre morceau, plus sec et prétentieux, qu'il n'aimait pas autant que *La Lettre à Élise* ; la pluie tambourinait régulièrement contre les vitres de la cuisine. Tous ces bruits étaient plutôt rassurants – pas comme l'idée de la cave. Il ne l'aimait pas et n'aimait pas en descendre les marches, s'imaginant toujours qu'il y avait quelque chose en bas dans le noir. Idiot, bien sûr, comme disaient son père et sa mère, mais surtout comme disait Bill. Et pourtant...

Même ouvrir la porte pour allumer lui répugnait car – c'était si exquisement stupide qu'il n'aurait osé en parler à personne – car il redoutait qu'une horrible patte griffue ne vienne se poser sur sa main au moment où elle cherchait le bouton pour le projeter dans les ténèbres au milieu des odeurs d'humidité et de légumes légèrement décomposés.

Stupide ! Des choses griffues et velues, bavant du venin, ça n'existait pas. De temps en temps, un type devenait cinglé et tuait plein de gens – Chet Huntley en parlait parfois au journal du soir –, et bien sûr, il y avait les communistes ; mais pas de monstre à la gomme habitant la cave. Il n'arrivait cependant pas à chasser cette idée. Au cours de ces interminables instants pendant lesquels il tâtonnait de sa main droite, à la recherche de l'interrupteur (tandis que sa main gauche étreignait l'encadrement de la porte), la cave lui semblait remplir l'univers. Et les odeurs d'humidité, de poussière et de pourriture se confondaient en une seule, inéluctable, celle du monstre. LE MONSTRE. L'odeur d'une chose sans nom : ça sentait Ça, Ça qui était accroupi, prêt à bondir, une créature prête à manger n'importe quoi, mais particulièrement friande de petits

garçons.

Ce matin-là, il avait ouvert la porte et cherché interminablement le bouton, agrippé au chambranle, les yeux fermés, le bout de la langue dépassant du coin de la bouche comme une racine cherchant désespérément l'eau dans un désert. Marrant ? Tu parles ! *Tu t'es pas vu, Georgie ? Georgie, qu'a la frousse du noir ! Quel bébé !*

Le son du piano avait l'air de lui parvenir d'un autre monde, très loin, comme le bavardage et les rires de la foule sur une plage parviennent au nageur épuisé qu'emporte un courant sournois.

Sa main trouve le bouton. Ah !

Le tourne.

Rien, pas de lumière.

*Oh, flûte ! Le courant !*

George retira son bras comme d'un panier de serpents. Il recula d'un pas, le cœur cognant dans sa poitrine. La panne d'électricité, évidemment ! Il l'avait oubliée. Jésus-Crisse ! Et maintenant ? Allait-il retourner dire à Bill qu'il ne pouvait pas ramener la paraffine parce qu'il n'y avait pas de lumière et qu'il avait peur d'être confronté à quelque chose dans l'escalier, pas à un communiste ou à un assassin maniaque, non, mais à quelque chose de pire ? Qu'une main putréfiée allait ramper sur les marches et venir le saisir à la cheville ? Un peu trop gros, tout de même. D'autres riraient, mais pas Bill. Il serait furieux. Il dirait : « Grandis un peu, Georgie ! Veux-tu ce bateau, oui ou non ? »

Comme si cette idée l'avait traversé, Bill lança de la chambre : « Tu-tu prends ra-racine ou quoi, Georgie ? »

– Non, je l'ai, Bill, répondit-il aussitôt, se frottant le bras pour en faire disparaître la chair de poule qui le trahissait. J'en ai profité pour boire un verre d'eau.

– Gr-grouille ! »

Il descendit donc les quatre marches qui le mettaient à portée de l'étagère, le cœur dans la gorge, les cheveux de la nuque au garde-à-vous, les mains glacées, convaincu qu'à tout instant la porte de la cave allait se refermer toute seule, obstruer la lumière qui tombait des fenêtres de la cuisine. Et qu'il entendrait alors Ça, qui était pire que tous les cocos et les assassins du monde, pire que les Japs, pire qu'Attila, pire que les abominations de cent films d'horreur. Et son grondement grave emplirait ses oreilles pendant quelques secondes folles, avant qu'il ne se jette sur lui pour lui déchirer les entrailles.

L'odeur était pire que d'habitude, à cause de l'inondation. La maison, sur Witcham Street, n'était pas loin du sommet de la colline, et avait donc échappé au pire ; mais l'eau s'était infiltrée

dans les anciennes fondations et l'air empuanti invitait à ne respirer qu'à petits coups.

George farfouilla aussi vite qu'il put parmi tout ce qui encombrait l'étagère – des vieilles boîtes de cirage Kiwi, des chiffons, une lampe à pétrole inutilisable, des bouteilles à peu près vides, une ancienne boîte plate de cire La Tortue. Celle-ci attira son attention sans raison, et il passa bien trente secondes, hypnotisé, à admirer la tortue qui ornait le couvercle. Puis il la rejeta et vit enfin, derrière, la boîte carrée avec le mot GULF écrit dessus.

Georges s'en empara vivement et bondit vers la porte, soudain conscient qu'un pan de sa chemise dépassait, et convaincu que cela signifiait la fin pour lui : la chose dans la cave allait presque le laisser sortir, puis le saisirait par la chemise, le ferait tomber et...

Il referma bruyamment la porte dans son dos. Il y resta appuyé, les yeux clos, transpirant du front et des aisselles, agrippé à la boîte de paraffine.

Le piano s'arrêta, et la voix de sa mère flotta jusqu'à lui : « Tu devrais la fermer un peu plus fort une autre fois, Georgie. Peut-être arriveras-tu à casser l'une des assiettes du service, dans le dressoir, si tu essayes vraiment.

– J' m'excuse, M'man.

– Espèce de taré ! » C'était Bill, parlant à voix basse pour ne pas être entendu de leur mère.

Georgie eut un petit reniflement. Sa peur s'était évanouie, aussi rapidement qu'un cauchemar lorsqu'on se réveille et qu'on regarde autour de soi pour s'assurer que rien de cela n'était vrai. Un pied par terre, on en a oublié la moitié ; sous la douche, les trois quarts. Et au petit déjeuner il n'en reste plus rien. Plus rien, jusqu'à la prochaine fois, où, sous l'emprise d'un nouveau cauchemar, toutes les frayeurs remonteront.

*Cette tortue*, se dit George en tirant le tiroir où se trouvaient les allumettes, *où est-ce que je l'ai déjà vue ?*

La question resta sans réponse, et il n'y pensa plus.

Il prit les allumettes, le couteau (lame tournée à l'extérieur, comme Papa lui avait appris) et le petit bol qu'il trouva sur le dressoir, dans la salle à manger. Puis il retourna dans la chambre de Bill.

« Qu'est-ce que t'es trouduc, G-Georgie », dit Bill d'un ton aimable, en repoussant l'attirail de malade qui encombrait sa table de nuit : un verre vide, une carafe, des Kleenex, des livres, un flacon de Vicks dont l'odeur resterait pour Bill éternellement associée aux bronches chargées et au nez coulant. Sans oublier le vieux poste Philco, qui ne jouait ni Chopin ni Bach, mais un air de Little Richard... très doucement, si doucement, même, qu'il en perdait toute sa force primitive. Leur mère, pianiste formée à la Julliard School, avait le rock and roll en horreur.

« J' suis pas un trouduc, dit George, qui s'assit sur le bord du lit et posa les objets sur la

table de nuit.

– Si. Rien qu’un grand trouduc marron sur pattes. »

George essaya d’imaginer un gosse correspondant à cette description et se mit à pouffer.

« Ton trouduc est plus grand qu’Augusta ! dit Bill, qui pouffa à son tour.

– Ton trouduc est plus grand que tout l’État ! » répliqua George, ce qui suffit à plier les deux garçons en deux pendant plus d’une minute.

S’en suivit une conversation à voix basse, de celles qui n’ont de sens que pour les petits garçons : qui était le plus gros trouduc, qui avait le plus gros trouduc, quel trouduc était le plus marron, et ainsi de suite. Finalement, Bill lâcha l’un des mots interdits – accusant George d’être un gros trouduc marron merdeux – et ils éclatèrent de rire, ce qui déclencha une quinte de toux chez Bill. Elle s’atténuait un peu (le visage de Bill avait pris une teinte aubergine qui commençait à inquiéter George), lorsque le piano s’arrêta. Tout deux regardèrent en direction de la porte, l’oreille tendue vers le grincement du tabouret et le bruit des pas impatients de leur mère. Bill enfouit la tête dans le creux de son bras, étranglant la fin de la quinte, tout en indiquant la carafe de sa main libre. George lui versa un verre d’eau qu’il avala.

Le piano reprit – de nouveau *La Lettre à Élise*. Jamais Bill le Bègue n’oublierait ce morceau. Bien des années plus tard, elle lui donnerait encore la chair de poule ; le cœur lui manquerait et il se dirait : *C’était ce que jouait Maman le jour de la mort de George.*

« Tu vas encore tousser, Bill ?

– Non. »

Bill tira un Kleenex dans lequel il fit tomber un crachat épais avant de le rouler en boule et de le jeter dans une corbeille déjà à demi pleine de déchets identiques. Puis il ouvrit la boîte de paraffine et prit un cube à l’aspect cireux du produit dans le creux de la main. George l’observait attentivement, mais en silence. Bill n’aimait pas être bombardé de questions quand il faisait quelque chose, et George savait que son frère finirait par lui donner des explications s’il se taisait.

À l’aide du couteau, Bill coupa un petit morceau de paraffine qu’il plaça dans le bol. Puis il enflamma une allumette et la posa dessus. Les deux garçons observaient la petite flamme jaune tandis que le vent lançait des rafales affaiblies contre la fenêtre.

« C’est pour l’imperméabiliser. Sinon, il va s’imbiber d’eau et couler », dit Bill. Avec George, son bégaiement s’atténuait, pour disparaître parfois complètement. À l’école, en revanche, il pouvait être tel qu’il lui était impossible de parler. Tandis que ses camarades regardaient ailleurs, il restait paralysé, étreignant les rebords de son bureau, la figure prenant peu à peu la même teinte rouge que ses cheveux, les yeux réduits à deux fentes par l’effort qu’il faisait pour chasser un ou deux mots de sa stupide gorge. La plupart du temps, les mots finissaient par

sortir. Parfois, rien ne venait. Une voiture l'avait renversé quand il avait trois ans, et il était resté sept heures inconscient. Maman attribuait à cet accident l'origine du bégaiement. George avait quelquefois l'impression que son père (et Bill lui-même) n'en était pas aussi sûr.

Dans le bol, la paraffine avait presque complètement fondu. La flamme pâlit, vacilla et s'éteignit. Bill plongea un doigt dans le liquide et le retira vivement avec un sifflement retenu. Il eut un sourire d'excuse. « Brûlant », dit-il. Au bout de quelques secondes il recommença, et se mit à badigeonner les flancs du bateau, où la paraffine, séchant rapidement, se transforma en une pellicule laiteuse.

« Je peux en passer, moi aussi ? demanda George.

– Oui. Mais n'en mets pas sur la couverture, sinon, tu vas voir Maman ! »

George plongea à son tour le doigt dans la paraffine encore chaude, mais supportable, et barbouilla l'autre côté du bateau.

« Pas tant, trouduc ! fit Bill. Tu veux le faire couler dès sa première sortie ?

– S'cuse-moi.

– Ça va, ça va. Mais fais attention. »

George termina son côté, puis tint le bateau dans ses mains ; il était un peu plus lourd, mais à peine. « Au poil, dit-il. Je vais aller le faire naviguer.

– Ouais, vas-y, répondit Bill, l'air soudain fatigué et encore patraque.

– Je regrette que tu ne viennes pas. » George était sincère. Bill avait tendance à devenir autoritaire, mais il avait toujours les idées les plus chouettes et il ne le frappait à peu près jamais. « Après tout, c'est ton bateau, ajouta-t-il.

– Moi aussi, j'aurais aimé venir, fit Bill d'un ton morose.

– Eh bien... » George dansait d'un pied sur l'autre, le bateau à la main.

« Mets ton ciré, sans quoi tu vas te choper un r-rhume comme moi. Trop tard, sans doute. J'ai dû te refiler mes mi-microbes.

– Merci, Bill. C'est un bateau super. » Puis il fit quelque chose qu'il n'avait pas fait depuis longtemps et que Bill ne devait jamais oublier : il se pencha sur lui et l'embrassa.

« Ce coup-ci, tu vas vraiment l'attraper, trouduc ! » dit Bill ; mais il avait tout de même l'air content, et il sourit à son frère. « Et n'oublie pas de ranger ce bazar. Sans quoi, Maman va grimper aux rideaux.

– T'en fais pas. » Il ramassa les objets et traversa la chambre, le bateau en équilibre instable sur la boîte de paraffine, elle-même de travers dans le petit bol.

« Ge-georgie ? »

George se retourna pour regarder son frère.

« Fais a-a-attention.

– Bien sûr. » Son front se plissa légèrement. C'était quelque chose que disait Maman, pas son grand frère. Aussi étrange que le baiser qu'il lui avait donné. « Bien sûr, que je ferai attention. »

Il sortit. Bill ne devait plus jamais le revoir.

### 3

Il courait donc à la poursuite de son bateau, du côté gauche de Witcham Street, aussi vite qu'il le pouvait ; mais le bateau prenait de l'avance, car l'eau dévalait plus vite encore. Son grondement allait s'amplifiant, et il s'aperçut qu'à une cinquantaine de mètres en contrebas, elle quittait le caniveau pour cascader dans un conduit d'urgence que l'on n'avait pas encore refermé. Il formait un grand demi-cercle obscur sur le bord du trottoir, et, alors que George regardait dans cette direction, une branche dépouillée à l'écorce noire et luisante comme une peau de phoque s'engouffra dans sa gueule. Elle y resta accrochée un instant avant d'y disparaître. C'était là que se dirigeait son bateau.

« Oh, merde et merdouille ! » s'écria-t-il, consterné.

Il accéléra le pas, et crut pendant quelques secondes pouvoir rattraper le bateau. Mais l'un de ses pieds glissa sur quelque chose, et il alla s'étaler, s'écorchant le genou, avec un cri de douleur. De ce nouvel angle au ras du sol, il vit l'embarcation tourner deux fois sur elle-même, momentanément prisonnière d'un tourbillon, puis disparaître.

« Merde et merdouille ! » cria-t-il de nouveau, frappant la chaussée du poing. Il se fit mal et les larmes lui vinrent aux yeux. Quelle stupide façon de perdre le bateau !

Il se releva et s'approcha de la bouche d'égout. Il mit son bon genou à terre et regarda à l'intérieur. L'eau faisait un grondement creux en s'enfonçant dans les ténèbres, un bruit de maison hantée qui lui rappelait...

Un cri étranglé sortit de sa gorge et il sursauta.

Deux yeux jaunes le regardaient de là-dedans, des yeux comme ceux qu'il avait imaginés le guettant dans la cave, sans jamais les voir. *C'est un animal*, pensa-t-il de manière incohérente, *c'est tout ce que c'est, un animal, tout bêtement un chat qui a été emporté là-dedans...*

Il était cependant prêt à s'enfuir en courant – il allait s'enfuir en courant dans deux secondes, quand ses mécanismes mentaux auraient digéré le choc produit par ces deux yeux jaunes et luisants. Il sentait la surface rugueuse du macadam sous ses doigts, ainsi que l'eau froide qui les contournait. Il se vit se relever et battre en retraite, et c'est à cet instant qu'une voix – une

voix agréable, au ton raisonnable – lui parla depuis la bouche d’égout. « Salut, Georgie ! » fit-elle.

George se pencha et regarda de nouveau. Il n’en croyait pas ses yeux ; c’était comme dans un conte de fées, ou comme dans ces films où les animaux parlent et dansent. Il aurait eu dix ans de plus, il serait resté incrédule : mais il avait six ans, et non seize.

Un clown se tenait dans l’égout. L’éclairage n’y était pas fameux, mais néanmoins suffisant pour que George Denbrough n’ait aucun doute sur ce qu’il voyait. Un clown, comme au cirque, ou à la télé. Un mélange de Bozo et Clarabelle, celui (ou celle, George n’était pas très sûr) qui parlait à coups de trompe dans les émissions du dimanche matin. Le visage du clown était tout blanc ; il avait deux touffes marrantes de cheveux rouges de chaque côté de son crâne chauve et un énorme sourire clownesque peint par-dessus sa propre bouche.

Il tenait d’une main un assortiment complet de ballons de toutes les couleurs, comme une corne d’abondance pleine de fruits mûrs.

Et dans son autre main, se trouvait le bateau en papier journal de George.

« Tu veux ton bateau, Georgie ? » fit le clown avec un sourire.

George lui sourit à son tour ; il ne put s’en empêcher. C’était le genre de sourire auquel on ne pouvait faire autrement que de répondre. « Oui, bien sûr, je le veux.

– “Bien sûr, je le veux !” fit le clown en riant. Voilà qui est bien dit, très bien dit ! Que penserais-tu d’un ballon ?

– Eh bien... oui ! » Il tendit une main hésitante, puis se reprit. « Je ne dois pas prendre les choses que me donnent des étrangers. C’est ce que Papa m’a dit.

– Ton papa a parfaitement raison, admit le clown du fond de son égout, toujours souriant. (*Comment ai-je pu croire*, se demandait George, *qu’il avait les yeux jaunes ?* Ils étaient d’un bleu brillant et pétillant, comme ceux de sa mère ou de Bill.) Parfaitement raison. C’est pourquoi je vais me présenter. Georgie, je m’appelle Mr. Bob Gray, aussi connu sous le nom de Grippe-Sou le Clown cabriolant. Grippe-Sou, je te présente George Denbrough. George, je te présente Grippe-Sou. Eh bien, voilà, nous ne sommes plus des étrangers l’un pour l’autre. Pas vrai ? »

George pouffa. « C’est vrai. » Il tendit de nouveau la main, et de nouveau la retira. « Comment t’es descendu là-dedans ?

– La tempête nous a balayés, moi et tout le cirque, répondit Grippe-Sou. Ne sens-tu pas l’odeur de cirque, Georgie ? »

Georgie se pencha. Ça sentait les cacahuètes, les cacahuètes grillées ! Et le vinaigre, ce vinaigre blanc que l’on verse sur les frites d’une bouteille avec un petit trou ! Ça sentait aussi la barbe à papa et les beignets frits, tandis que montait, encore léger mais prenant à la gorge, l’odeur des déjections de bêtes fauves. Sans oublier celle de la sciure. Et cependant...

Et cependant, en dessous, flottaient les senteurs de l'inondation, des feuilles en décomposition et de tout ce qui grouillait dans l'ombre de l'égout. Odeur d'humidité et de pourriture. L'odeur de la cave.

Mais les odeurs du cirque étaient plus fortes.

« Tu parles, si je les sens ! s'exclama-t-il.

– Tu veux ton bateau, Georgie ? demanda Grippe-Sou. Tu n'as pas l'air d'y tenir tant que ça », ajouta-t-il en le soulevant avec un sourire. Il était vêtu d'un ample vêtement de soie fermé d'énormes boutons orange ; une cravate d'un bleu électrique éclatant pendait à son cou, et il avait de gros gants blancs comme ceux que portent toujours Mickey et Donald.

« Si, j'y tiens, dit George, toujours penché sur l'égout.

– Veux-tu aussi un ballon ? J'en ai des rouges, des verts, des bleus, des jaunes...

– Est-ce qu'ils flottent ?

– S'ils flottent ? » Le sourire du clown s'élargit. « Et comment ! J'ai aussi de la barbe à papa... »

George tendit la main.

Le clown la lui prit.

Et George vit changer le visage de Grippe-Sou.

Ce qu'il découvrit était si épouvantable qu'à côté, ses pires fantasmes sur la chose dans la cave n'étaient que des féeries. D'un seul coup de patte griffue, sa raison avait été détruite.

« Ils flottent... », chantonna la chose dans l'égout d'une voix qui se brisa en un rire retenu. Elle maintenait George d'une prise épaisse de pieuvre ; puis elle l'entraîna dans l'effroyable obscurité où grondaient et rugissaient les eaux, emportant leur chargement de débris vers la mer. George détourna tant qu'il put la tête des ultimes ténèbres et se mit à hurler dans la pluie, à hurler inconsciemment au ciel blanc d'automne qui faisait ce jour-là comme un couvercle au-dessus de Derry. Des cris suraigus, perçants, qui tout au long de Witcham Street précipitèrent les gens à leur fenêtre ou sous leur porche.

« Ils flottent, gronda la voix, ils flottent, Georgie, et quand tu seras en bas avec moi, tu flotteras aussi... »

L'épaule de George vint buter contre le rebord en ciment du trottoir, et Dave Gardener, resté chez lui à cause de l'inondation au lieu d'aller travailler comme d'habitude au Shoeboat, ne vit qu'un petit garçon en ciré jaune qui hurlait et se tordait dans le caniveau, tandis que de l'eau boueuse et écumante transformait ses cris en gargouillis.

« Tout flotte, en bas », murmura la voix pourrie et ricanante ; puis il y eut soudain un bruit affreux d'arrachement, une explosion d'angoisse, et George Denbrough perdit connaissance.

Dave Gardener fut le premier sur place ; il arriva à peine quarante-cinq secondes après le premier cri, mais George était déjà mort. L'homme le saisit par le ciré, le tira dans la rue... et commença lui-même à crier quand le corps de l'enfant se retourna entre ses mains. Le côté gauche du ciré était maintenant d'un rouge éclatant. Du sang coulait dans l'égout depuis le trou déchiqueté où se trouvait autrefois le bras gauche ; des os emmêlés, horriblement brillants, dépassaient du vêtement déchiré.

Les yeux de l'enfant étaient grands ouverts sur le ciel blanc, et tandis que Dave se dirigeait d'un pas incertain vers ceux qui arrivaient, courant en désordre dans la rue, ils commencèrent à se remplir de pluie.

#### 4

Quelque part en dessous, dans l'égout déjà plein à ras bord ou presque (« Jamais personne n'aurait pu tenir là-dedans ! s'exclama plus tard le shérif du comté au journaliste du *Derry News*, dans un accès de rage qui frisait l'hystérie. Hercule lui-même aurait été emporté par le courant »), le bateau en papier journal de George fila le long de conduits obscurs en ciment, dans le grondement et le chuintement de l'eau. Il avança quelques instants bord à bord avec un poulet crevé qui flottait sur le dos, ses pattes reptiliennes tournées vers le plafond dégoulinant ; puis à quelque confluent à l'est de la ville, le volatile fut emporté sur la gauche tandis que le bateau de George continuait tout droit.

Une heure plus tard, tandis que la mère de George se faisait administrer un calmant en salle d'urgence, à l'hôpital de Derry, et que Bill le Bègue restait pétrifié, blanc et silencieux dans son lit, écoutant sans les entendre les sanglots rauques de son père lui venant du salon où sa mère jouait *La Lettre à Élise* au moment où George était sorti, le bateau surgit d'une évacuation à la vitesse d'un boulet de canon et se retrouva sur un bief qui le ralentit, avant de le rejeter dans un cours d'eau sans nom. Lorsque, vingt minutes plus tard, il déboucha sur la Penobscot aux eaux gonflées et bouillonnantes, le ciel laissait apparaître ses premières déchirures bleues. La tempête était terminée.

Le bateau plongeait, oscillait, et prenait parfois l'eau, mais ne coulait pas ; les deux frères l'avaient bien imperméabilisé. J'ignore où il finit par s'échouer, s'il s'échoua jamais ; peut-être atteignit-il la mer et y navigue-t-il pour l'éternité, comme les bateaux magiques des légendes. Je sais seulement qu'il était toujours gaillard à chevaucher les remous de l'inondation lorsqu'il franchit les limites administratives de Derry (Maine), et par là même et pour toujours, celles de ce récit.



## CHAPITRE 2

### Après la fête (1984)

#### 1

« Si vous tenez à savoir pour quelle raison Adrian portait ce chapeau, raconta plus tard son petit ami en larmes à la police, c'est parce qu'il l'avait gagné à la baraque Pitch Til U Win – là-bas, on gagne toujours quelque chose –, à la fête de Bassey Park, six jours avant sa mort. Et il en était fier. Il le portait parce qu'il aimait cette saloperie de ville ! ajouta, hystérique, Don Hagarty.

– Allons, allons, inutile d'être grossier », lui répondit l'officier de police Harold Gardener. Harold Gardener était l'un des quatre fils de Dave Gardener ; il avait cinq ans le jour où son père avait découvert le cadavre amputé d'un bras de George Denbrough. Pas tout à fait vingt-sept ans plus tard, à trente-deux ans, Harold se rendait bien compte de la réalité de la douleur et du chagrin de Don Hagarty, sans pouvoir toutefois le prendre au sérieux. L'homme – si l'on tenait à l'appeler ainsi – portait un pantalon de satin si serré qu'on pouvait lui compter les rides de la bite, sans parler du rouge à lèvres. Douleur ou pas, chagrin ou pas, ce n'était après tout qu'un pédé. Comme son ami, feu Adrian Mellon.

« On recommence, intervint l'acolyte de Gardener, Jeffrey Reeves. Vous êtes tous les deux sortis du Falcon et vous avez pris la direction du canal. Et après ?

– Combien de fois faudra-t-il vous le dire, bande d'idiots ? (Hagarty criait toujours.) Ils l'ont tué ! Ils l'ont jeté par-dessus bord ! Juste un jour ordinaire à Macho-Ville pour eux ! » Hagarty se mit à pleurer.

« Encore une fois, reprit Reeves patiemment. Vous êtes sortis du Falcon. Et après ? »

#### 2

Dans une autre salle juste au bout du hall, deux flics de Derry interrogeaient Steve Dubay, dix-sept ans ; dans un bureau du premier étage, deux autres cuisinaient John « Webby » Garton, dix-huit ans ; et dans le bureau du chef de la police du cinquième, le chef, Andrew Rademacher, et le juge d'instruction, Tom Boutillier, tentaient de tirer les vers du nez à Christopher Unwin, quinze ans. Unwin, habillé d'un jean délavé, d'un T-shirt taché de graisse et de bottes de

mécanicien, était en larmes. Rademacher et Boutillier s'occupaient personnellement de lui parce qu'ils avaient supposé, à juste titre, qu'il constituait le point faible du groupe.

« Allez, on recommence, dit Boutillier, exactement comme Reeves quelques étages en dessous.

– On ne voulait pas le tuer, balbutia Unwin. C'était le chapeau. On n'arrivait pas à croire qu'il oserait encore le porter après ce que Webby avait dit la première fois. On voulait juste lui faire peur, quoi.

– À cause de ce qu'il vous avait sorti, intervint Rademacher.

– Oui.

– De ce qu'il avait sorti à John Garton, plus précisément, l'après-midi du 17.

– Oui, à Webby. (Unwin éclata de nouveau en sanglots.) Mais nous avons essayé de le sauver quand nous avons vu que ça se passait mal... au moins moi et Stevie Dubay... on n'a jamais voulu le tuer !

– Arrête ces salades, Christopher, fit Boutillier. Vous l'avez bien balancé dans le canal, non ?

– Oui, mais...

– Et vous êtes venus tous les trois mettre les choses au point. Le chef Rademacher et moi, nous apprécions le geste, n'est-ce pas Andy ?

– Et comment ! Il faut du courage pour ne pas renier ce qu'on a fait, Chris.

– Alors, ne fais pas le con en te mettant à mentir maintenant. Vous aviez bien l'intention de le balancer par-dessus bord dès l'instant que vous l'avez vu sortir du Falcon avec son petit copain, n'est-ce pas ?

– Non ! » protesta Unwin avec véhémence.

Boutillier sortit un paquet de Marlboro de sa poche de chemise. Il mit une cigarette à la bouche et tendit le paquet à Unwin.

L'adolescent en prit une. Sa bouche tremblait tellement que le juge avait du mal à suivre la cigarette avec l'allumette.

« Mais quand avez-vous vu qu'il portait le chapeau ? » reprit Rademacher.

Unwin tira une grosse bouffée, pencha la tête (ses cheveux grasseyeux lui tombèrent dans les yeux) et rejeta la fumée par le nez, qu'il avait piqueté de comédons.

« Ouais », dit-il dans un souffle, si bas qu'il était presque inaudible.

Boutillier s'inclina vers lui, un reflet brillant dans son œil brun. Il avait l'expression d'un prédateur, mais la voix restait douce. « Tu disais, Chris ?

– Je disais oui. Je crois. Je crois qu'on voulait le balancer. Mais pas le tuer. » Sur ces mots, il

releva les yeux, l'air malheureux, aux abois, de quelqu'un d'incapable de comprendre les stupéfiants changements qui venaient d'avoir lieu dans sa vie depuis qu'il avait quitté la maison, la veille à sept heures et demie, pour la dernière nuit de la fête du canal de Derry, avec ses copains. « Mais pas le tuer ! répéta-t-il. Et ce type, sous le pont... j' sais toujours pas qui c'est.

– Quel genre de type ? » demanda Rademacher, sans trop de conviction. Ils avaient déjà eu droit à ce couplet, et aucun des deux n'y croyait – tôt ou tard, un homme accusé de meurtre finit par sortir le Mystérieux Inconnu. Boutillier lui avait même donner un nom : « le Syndrome du Manchot », d'après une vieille série télévisée.

« Le type en tenue de clown, fit Unwin avec un frisson. Celui avec les ballons. »

### 3

Les fêtes du canal, qui s'étaient déroulées du 15 au 21 juillet, avaient été un succès éclatant de l'avis de tous, ou presque, à Derry : un grand événement, autant pour le moral et le prestige de la ville que pour... son portefeuille. La raison d'être de cette semaine de festivités était le centenaire de l'ouverture du canal qui traversait le centre-ville. C'était grâce à ce canal que la ville avait pu se livrer complètement au commerce du bois entre 1884 et 1910 ; de sa mise en service dataient les années de prospérité de Derry.

On avait retapé la ville d'est en ouest et du nord au sud. On avait comblé et nivelé des nids-de-poule que certains citoyens prétendaient connaître depuis dix ans. On avait renouvelé le mobilier des immeubles municipaux dont on avait aussi ravalé les façades. On avait poncé le gros des graffitis les plus obscènes de Bassey Park (la plupart constitués de réflexions antihomosexuelles à la logique glaciale, comme : À MORT LES PÉDÉS, ou : SIDA, TRAIN DE DIEU POUR L'ENFER DES HOMOS !) qui déparaient les bancs et la passerelle couverte au-dessus du canal, connue sous le nom de pont des Baisers.

On avait ouvert un musée du Canal dans trois devantures de magasins inoccupés du centre-ville, pour y exposer les objets réunis par Michael Hanlon, bibliothécaire de la ville et historien amateur. Les plus vieilles familles de la région avaient prêté leurs pièces les plus précieuses, et pendant toute la semaine, près de quatre mille personnes payèrent vingt-cinq cents chacune pour contempler des menus des années 1890, des outils de bûcheron des années 1880, des jouets d'enfants des années 20, et plus de deux mille photos et neuf courts métrages sur la vie quotidienne à Derry au cours des cent dernières années.

La Société des dames de Derry avait financé cette exposition, non sans refuser d'admettre certaines des pièces proposées par Hanlon (comme la célèbre Chaise à clochard des années 30, et

des photos du massacre de la bande à Bradley). Néanmoins, ce fut aussi un grand succès, et personne ne tenait tellement à voir ces témoignages sanglants. Il valait beaucoup mieux mettre l'accent sur les choses positives.

On avait dressé une énorme tente en toile rayée pour les rafraîchissements dans le parc de Derry, des orchestres y jouaient tous les soirs. Bassey Park accueillit pour sa part une foire d'attractions avec des manèges et des stands tenus par des gens du cru. Un tramway spécial parcourait le secteur historique toutes les heures, avec pour terminus cette machine à sous criarde et avenante.

C'était là qu'Adrian Mellon avait gagné le chapeau qui allait signer son arrêt de mort. Un haut-de-forme avec une fleur et un bandeau sur lequel on lisait : j' derry.

#### 4

« J' suis crevé », dit John « Webby » Garton. Comme ses deux amis, il était inconsciemment habillé à la Bruce Springsteen – alors que si on lui avait demandé son avis sur le chanteur, il l'aurait sans doute traité de pédé ou de nouille, et aurait professé son admiration pour des groupes « hard » comme Def Leppard, Twisted Sister et Judas Priest. Déchirées, les manches de son T-shirt exhibaient des bras lourdement musclés. Son épaisse tignasse châtain lui retombait sur un œil (plus John Cougar Mellencamp que Springsteen). Des tatouages bleus ornaient ses biceps, des symboles ésotériques que l'on aurait dit tracés par une main d'enfant. « J' veux plus parler.

– Dis-nous simplement ce qui s'est passé à la foire, mardi après-midi », fit Paul Hughes. Ce dernier était choqué et écœuré par toute cette sordide affaire. Comme si la fête du canal, ne cessait-il de se répéter, s'était achevée sur un événement prévu par tous, mais que personne n'avait osé inscrire au programme des réjouissances. Sans quoi, il se serait présenté ainsi :

*Samedi, 21 h* : Grand concert de clôture avec l'orchestre du collège de Derry et les Barber Shop Mello-Men.

*Samedi, 22 h* : Feu d'artifice géant.

*Samedi, 22 h 35* : Le sacrifice rituel d'Adrian Mellon met officiellement fin aux festivités.

« J'emmerde la foire, répliqua Webby.

– Simplement ce que tu as dit à Mellon et ce qu'il t'a dit.

– Oh, bordel ! fit Webby en roulant des yeux.

– Allez, Webby », intervint le partenaire de Hughes. Webby roula de nouveau des yeux et

recomença.

## 5

Garton avait vu les deux types, Mellon et Hagarty, partir en se tenant par la taille et en pouffant comme des filles. Il avait d'ailleurs tout d'abord cru qu'il s'agissait de filles. Puis il avait reconnu Mellon, qu'on lui avait déjà montré. A ce moment-là, Mellon se tourna vers Hagarty... et l'embrassa brièvement sur la bouche.

« Oh, les mecs, je vais gerber ! » s'était écrié Webby, dégoûté.

Chris Unwin et Steve Dubay l'accompagnaient. Quand Webby leur indiqua le couple, Steve lui dit que l'autre pédé s'appelait Don quelque chose, qu'il avait pris un gamin de Derry en stop et commencé à le peloter.

Mellon et Hagarty avaient repris leur marche en direction des trois garçons, s'éloignant du Pitch 'TilU Win pour gagner la sortie de la foire. Webby déclarerait plus tard aux policiers Hughes et Conley qu'il avait été blessé dans son « orgueil de citoyen » de voir un enfoiré de pédé avec un chapeau sur lequel était écrit j' DERRY. C'était une ânerie, ce chapeau – une réplique en papier d'un haut-de-forme avec une énorme fleur au-dessus qui s'inclinait dans toutes les directions. Apparemment, ce truc stupide avait blessé encore plus profondément l'orgueil de citoyen de Webby Garton.

Comme Mellon et Hagarty passaient, toujours se tenant par la taille, Webby leur lança : « Je devrais te faire bouffer ce chapeau, espèce d'enculé ! »

Mellon se tourna vers lui, battit coquettement des paupières et répondit : « Si tu veux quelque chose à bouffer, chéri, j'ai beaucoup mieux que mon chapeau. »

À ce stade, Webby avait décidé de refaire le portrait du pédé. Dans la géographie de son visage, des montagnes allaient s'élever, des continents dériver. Il ne laisserait personne suggérer qu'il était un suceur de queue. *Personne.*

Il se dirigea vers Mellon. Inquiet, Hagarty essaya d'entraîner son ami, mais celui-ci ne bougea pas, toujours souriant. Garton déclara plus tard aux policiers que Mellon devait être certainement pété à quelque chose. « C'est vrai, admit Hagarty quand la question lui parvint par l'intermédiaire des policiers Gardener et Reeves. Il s'était pété avec deux beignets aux pommes et au miel, son seul repas de toute la journée. » Il avait par conséquent été incapable de se rendre compte de la menace très réelle que représentait Garton.

« Mais c'était tout Adrian, ça, fit Don qui, en s'essuyant les yeux avec un mouchoir de papier, se barbouilla de maquillage scintillant. Il n'avait aucun sens du danger. Il faisait partie de

ces doux dingues qui croient toujours que les choses vont s'arranger toutes seules. »

Il aurait pu prendre une sérieuse raclée déjà à ce moment-là, si Garton n'avait pas senti quelque chose tapoter son coude. Un bâton blanc. Il se retourna, et vit Frank Machen, un autre membre de la police de Derry. « Laisse tomber, mon bonhomme, dit-il à Webby. Occupe-toi de tes affaires et fiche la paix à ces deux mignonnes. Va t'amuser plus loin.

– Vous avez pas entendu de quoi il m'a traité ? » protesta Garton avec véhémence. Unwin et Dubay l'avaient rejoint et, sentant venir les ennuis, tentèrent de l'entraîner. Mais il se débarrassa d'eux et les aurait frappés s'ils avaient insisté. Sa virilité venait de subir un affront qu'il fallait venger. Personne n'irait raconter qu'il suçait des pines. *Personne.*

« Il ne me semble pas qu'il t'ait traité de quoi que ce soit, répliqua Machen. Il me semble par contre que c'est toi qui lui as parlé en premier. Et maintenant, dégage, fiston. Je n'ai pas envie de me répéter.

– Il m'a traité de pédé !

– Aurais-tu peur qu'il ait raison ? » demanda Machen, l'air sincèrement intéressé, ce qui eut le don de faire violemment rougir Garton.

Pendant tout cet échange, Hagarty s'était efforcé, de plus en plus angoissé, d'entraîner Mellon avec lui. Il commençait enfin à y réussir, quand Adrian, par-dessus son épaule, lança d'un ton effronté : « Au revoir, mon amour !

– La ferme, petit con, dit sèchement Machen. Barre-toi d'ici. »

Garton voulut bousculer Mellon, mais Machen le retint.

« Je pourrais bien te foutre au trou. À te voir faire, je me dis même que l'idée n'est pas si mauvaise.

– *La prochaine fois, ça va faire vraiment mal !* » beugla Garton en direction du couple qui s'éloignait. Des têtes se tournèrent pour le regarder. « *Et si tu portes encore ce chapeau, je te tuerai ! On n'a pas besoin de tantes dans ton genre dans cette ville !* »

Sans se retourner, Mellon agita les doigts de sa main gauche (ses ongles étaient rouge cerise) et se déhancha exagérément. Garton voulut se dégager.

« Un mot de plus, un pas de trop, et tu es au trou, fit Machen d'une voix douce. Fais-moi confiance, mon garçon, je ne plaisante pas.

– Allons, Webby, intervint Chris Unwin, mal à l'aise. Laisse tomber.

– Vous aimez les mecs comme ça, vous ? lança Webby à Machen. Hein ?

– En ce qui concerne les tapettes, je reste neutre, répondit le flic. Ce qui me botte, moi, c'est la paix et la tranquillité, et tu chahutes un peu trop ce que j'aime, tête de macaroni. Maintenant, si tu as envie que je m'occupe de toi...

– Allez, viens, Webby, fit Steve Dubay d’un ton conciliant. On va se payer des hot dogs. »

Garton s’éloigna, réajusta sa chemise avec des mouvements exagérés, et remit sa mèche en place.

Dans sa déposition, le lendemain de la mort d’Adrian Mellon, Machen déclara : « *La dernière chose que je l’aie entendu dire, pendant qu’il partait avec ses copains, c’est : “Il va morfler, la prochaine fois.”* »

## 6

« S’il vous plaît, il faut que je parle à ma mère, dit Steve Dubay pour la troisième fois. Faut absolument qu’elle calme mon beau-père, sans quoi, ça va barder quand je vais rentrer à la maison.

– Dans un petit moment », lui répondit l’officier de police Charles Avarino. Tout comme son coéquipier Barney Morrison, il savait bien que Dubay ne rentrerait pas ce soir chez lui, ni même, fort probablement, les soirs suivants pendant longtemps. Le garçon n’avait pas l’air de se rendre compte de la gravité de son affaire, et Avarino ne trouva pas surprenant d’apprendre un peu plus tard que Dubay avait quitté l’école à seize ans, époque à laquelle son Q.I. était de soixante-huit points sur l’échelle de Wechsler. (Il venait de tripler sa cinquième.)

« Dis-nous ce qui s’est passé lorsque tu as vu Mellon sortir du Falcon, l’encouragea Morrison.

– Non, vieux. Vaut mieux pas.

– Et pourquoi donc ? demanda Avarino.

– J’ai peut-être déjà trop parlé.

– Mais tu es venu pour parler, non ?

– Eh bien... euh... ouais, mais...

– Écoute un peu, fit Morrison d’un ton amical, s’asseyant à côté de lui et lui tendant une cigarette. Tu nous prends pour des pédés, Chick et moi ?

– Je sais pas...

– Est-ce qu’on à l’air de pédales ?

– Non, mais...

– Nous sommes tes amis, Stevie, reprit Morrison d’un ton solennel. Et crois-moi, Chris, Webby et toi, vous avez bien besoin de tous vos amis, en ce moment. Car demain, toutes les personnes sensibles dans cette ville vont hurler pour demander votre peau. »

Steve Dubay parut vaguement inquiet. Avarino, qui lisait à livre ouvert à travers ce crâne épais, le soupçonna de penser encore à son beau-père. Et bien qu’il n’eût aucune tendresse

particulière pour la petite communauté homo de Derry – comme les autres flics de la brigade, il aurait été ravi de voir fermer pour toujours le Falcon –, ramener Dubay chez lui ne lui aurait pas déplu. Il aurait même pris plaisir à tenir les bras de ce morveux pendant que le beau-père lui aurait flanqué une bonne correction. Avarino n’aimait pas les homosexuels, mais ça ne signifiait pas pour lui qu’il fallait les torturer et les assassiner. Mellon avait été martyrisé. Lorsqu’on l’avait remonté de dessous le pont, le cadavre avait les yeux ouverts, exorbités de terreur. Et voilà que ce type, là, n’avait pas la moindre idée de ce à quoi il avait participé.

« On voulait pas lui faire de mal », répéta Steve. C’était sa position de repli, dès qu’il commençait à s’embrouiller.

« C’est justement pour ça que tu veux jouer franc-jeu avec nous, fit le plus sérieusement du monde Avarino. Tu dis la vérité, et si ça se trouve, il n’y aura pas de quoi fouetter un chat, n’est-ce pas, Barney ?

– Pas un chaton, admit Morrisson.

– Allez, encore un coup, dit Avarino, enjôleur.

– Eh bien... », et lentement, Steve commença à parler.

## 7

Lorsque le Falcon ouvrit en 1973, Elmer Curtie avait pensé que sa clientèle se recruterait avant tout parmi les voyageurs : trois compagnies d’autocars se partageaient en effet le terminus voisin, Trailways, Greyhound et Aroostook County. Il avait oublié de tenir compte d’un fait : nombre de passagers des cars sont des femmes ou des familles avec des ribambelles d’enfants. Quant aux autres, ils ont leur bouteille au fond d’un sac en papier kraft et ne quittent jamais le véhicule. Ne descendaient donc, en général, que des marins ou des soldats qui ne consommaient qu’une bière ou deux ; difficile de se cuire en dix minutes d’arrêt.

Quand, en 1977, Curtie avait commencé à prendre conscience de la dure réalité, il était dans les dettes jusqu’au cou et ne voyait pas comment s’en sortir. L’idée de mettre le feu au Falcon pour toucher l’assurance lui vint bien à l’esprit, mais à moins de prendre les services d’un professionnel pour l’allumer, comment ne pas se faire prendre ? Et où trouvait-on les incendiaires professionnels, de toute façon ?

En février 1977, il se donna jusqu’au 4 juillet ; si, à cette date, les choses ne s’étaient pas améliorées, il mettrait la clef sous la porte et prendrait un Greyhound pour aller voir en Floride comment les choses se passaient.

Mais au cours des cinq mois suivants, le bar connut une stupéfiante et paisible prospérité,

dans son décor noir et or ponctué d'oiseaux empaillés (taxidermiste amateur spécialisé dans les oiseaux, le frère d'Elmer était mort en lui laissant sa collection). Soudain, au lieu de tirer soixante demis et de servir une vingtaine de cocktails par soirée, il se mit à tirer cent bières et à servir autant d'apéritifs... certains soirs, presque deux fois plus.

La clientèle était jeune, courtoise et presque exclusivement masculine. Elle s'habillait souvent de manière extravagante, mais les tenues extravagantes, en ces années-là, étaient quasiment la norme, et ce n'est qu'en 1981 que Curtie se rendit compte que ses clients étaient presque tous homosexuels. Les habitants de Derry auraient ri de lui s'il leur avait fait cet aveu, et lui auraient demandé s'il les croyait nés de la dernière pluie, mais c'était pourtant la pure vérité. Comme le cocu de l'histoire, il fut le dernier au courant... Mais quand il le fut, il s'en contreficha. Il gagnait de l'argent, et si quatre autres établissements de Derry en faisaient autant, le sien était le seul que des clients mal embouchés ne démolissaient pas régulièrement. Il n'y avait pas de femmes, source de bagarres, et pédés ou non, ces types paraissaient connaître le secret pour se coudoier sans s'affronter, contrairement aux hétérosexuels.

Une fois au courant des préférences sexuelles de ses habitués, il eut l'impression d'entendre partout des histoires grivoises sur le Falcon ; en fait, elles circulaient depuis des années. Ceux qui les propageaient avec le plus d'enthousiasme, s'aperçut-il, étaient des individus qui n'auraient pas mis les pieds au Falcon pour tout l'or du monde, ce qui ne les empêchait pas d'avoir l'air au courant de tout ce qui s'y passait.

D'après eux, on pouvait y voir des hommes danser joue contre joue en se frottant la queue en pleine piste de danse ; des hommes s'embrasser à pleine bouche au bar ; des hommes se faire tailler une pipe dans les toilettes. Il y aurait eu, paraît-il, une pièce un peu spéciale à l'arrière où un malabar attendait les amateurs en tenue nazi, le bras huilé jusqu'à l'épaule, prêt à remplir son office.

Il n'y avait pas un mot de vrai là-dedans. Lorsque des assoiffés venaient du terminus des cars prendre une bière ou un cocktail, ils ne remarquaient rien de spécial – certes, il y avait beaucoup de types, mais des milliers de bars, rendez-vous de travailleurs, étaient dans le même cas dans le pays. La clientèle était homosexuelle, mais pas stupide pour autant. Si elle désirait quelque chose d'un peu plus excitant, elle allait à Portland. Et si elle souhaitait du franchement cochon, il lui restait toujours New York ou Boston. Derry n'était qu'une petite ville de province, et sa communauté homo savait bien qu'elle ne devait pas faire de vagues.

Don Hagarty était un habitué du Falcon depuis deux ou trois ans, lorsqu'il y était venu pour la première fois, un soir de mars 1984, accompagné d'Adrian Mellon. C'était jusque-là un dragueur impénitent, que l'on voyait rarement plus de six fois de suite avec la même personne.

Mais il était devenu évident, vers la fin avril (même aux yeux de Curtie, qui ne s'en souciait guère), que la liaison de Mellon et Hagarty serait plus durable.

Hagarty était rédacteur dans une entreprise d'ingénierie de Bangor, Adrian Mellon un écrivain indépendant qui publiait n'importe où – magazines de compagnies aériennes et régionaux, suppléments du dimanche, journaux de courrier érotique. Il avait un roman en cours, mais peut-être n'était-ce pas sérieux : il l'avait commencé au collège, et cela faisait douze ans qu'il y travaillait.

Il était venu à Derry pour écrire un article sur le canal, pour le compte d'un bimensuel chic, le *New England Bynays*, publié à Concord. Adrian Mellon avait accepté cette enquête parce qu'il avait pu obtenir de la revue trois semaines de dépenses défrayées (avec notamment une agréable chambre au Derry Town House), et qu'il lui suffirait de cinq jours pour rassembler ses informations. Il comptait sur les deux autres semaines pour en recueillir sur d'autres sujets, thèmes d'éventuels articles à venir.

Mais au cours de ces trois semaines, il rencontra Don Hagarty, et, au lieu de retourner à Portland une fois écoulé ce délai, il se trouva un petit appartement sur Kossuth Lane. Il n'y habita qu'un mois et demi. Après quoi, il alla vivre chez Don.

## 8

Cet été-là, confia Hagarty à Harold Gardener et à Jeffrey Reeves, avait été le plus heureux de sa vie ; il aurait dû se méfier, ajouta-t-il. Il aurait dû savoir que quand Dieu mettait un tapis aussi moelleux sous les pieds d'un gars comme lui, c'était pour mieux le faire tomber en tirant dessus.

La seule ombre au tableau était la passion extravagante qu'Adrian manifestait pour Derry. Il avait un T-shirt sur lequel on lisait : LE MAINE, C'EST BIEN, DERRY C'EST MIEUX !, portait une veste à la gloire des Derry Tigers du collège de la ville et, bien sûr, il y avait le chapeau. Il prétendait trouver l'atmosphère ambiante roborative et stimulante pour la création. Peut-être était-ce vrai : pour la première fois depuis un an, il avait sorti le manuscrit de sa valise.

« Y travaillait-il vraiment ? demanda Gardener, qui ne s'en souciait guère mais tenait à ce que Hagarty reste motivé.

– Oui. Les pages défilaient. Il disait que ce serait peut-être un roman nul, mais pas un roman inachevé. Il pensait finir en octobre, pour son anniversaire. Bien sûr, il ignorait ce qu'était vraiment Derry. Il croyait le savoir, mais il n'y était pas resté assez longtemps. Il ne m'écoutait pas quand j'essayais de le lui expliquer.

– Et c’est quoi, Derry, d’après toi, Don ? demanda Reeves.

– Ça ressemble beaucoup à une vieille putain crevée avec des asticots qui lui grouillent sur le con », répondit Don.

Les deux flics le regardèrent, muets de stupéfaction.

« C’est un sale trou, reprit Hagarty. Un véritable égout. Vous n’allez pas me raconter que vous l’ignorez, non ? Vous avez passé toute votre vie ici et vous ne le savez pas ? »

Aucun des deux ne répondit. Au bout d’un moment, Hagarty continua son récit.

## 9

Jusqu’au moment où Adrian Mellon était entré dans sa vie, Don Hagarty avait projeté de quitter Derry. Cela faisait trois ans qu’il y habitait, avant tout parce qu’il avait signé un bail à long terme pour un appartement avec une vue fabuleuse sur la rivière ; mais le bail arrivait à échéance et il s’en réjouissait. Finis, les interminables trajets Derry-Bangor et retour. Finies, les mauvaises vibrations ; à Derry, avait-il dit un jour à Adrian, il avait l’impression qu’à midi les horloges sonnaient treize coups. Si Adrian aimait Derry, Don en avait peur. Ça tenait surtout à l’attitude rigoureusement antihomo de la ville, attitude clairement exprimée aussi bien par les prédicateurs que par les graffitis de Bassey Park, et contre laquelle il s’était un jour insurgé – ce qui avait fait rire Adrian.

« Il n’y a pas une ville en Amérique, Don, qui n’ait son contingent d’antihomos, avait-il répondu. Ne me dis pas que tu l’ignores. Après tout, c’est l’ère des Ronald Ringard et des prêchi-prêcha.

– Viens donc faire un tour à Bassey Park, avait-il répondu lorsqu’il avait compris qu’Adrian était sincère, quand il voyait en Derry une ville provinciale comme une autre. Je veux te montrer quelque chose. »

Ils s’étaient rendus à Bassey Park – c’était à la mi-juin, environ un mois avant le meurtre d’Adrian, dit Don aux flics. Dans l’ombre aux odeurs désagréables du pont des Baisers, il avait montré l’un des graffitis à Adrian, qui avait dû craquer une allumette pour le déchiffrer.

**MONTRE-MOI TA QUEUE PÉDÉ QUE JE TE LA COUPE.**

« Je sais ce que les gens pensent de nous, avait dit Don. J’ai été rossé par des camionneurs à Dayton quand j’étais adolescent ; à Portland, des types ont mis le feu à mes chaussures devant une baraque à sandwiches pendant qu’un gros cul de flic restait assis dans sa caisse à se marrer. J’en ai vu pas mal... Mais jamais rien comme ça. Tiens, regarde par là. »

**CREVEZ LES YEUX DE TOUS LES PÉDÉS AU NOM DE DIEU !**

« Le mec qui a écrit ça ne peut être que complètement cinglé. Je me sentirais mieux s'il ne s'agissait que d'une personne, un isolé, mais... (Don avait balayé d'un geste la longueur du pont) il y en a partout, et je ne crois pas à l'auteur unique. C'est pour cela que je veux quitter Derry, Ade. Trop d'endroits et trop de gens ont quelque chose de profondément perversi.

– Ça peut tout de même attendre que j'aie fini mon roman, non ? S'il te plaît ! En octobre, je te le promets, pas plus tard. L'air est meilleur, ici. »

Il ne savait pas, expliqua avec amertume Don aux flics, que c'était de l'eau qu'il aurait dû se méfier.

## 10

Sans dire mot, Tom Boutillier et Harold Rademacher s'inclinèrent en avant. Chris Unwin, la tête basse, s'adressait d'un ton monocorde au plancher. C'était la partie qu'ils ne voulaient pas manquer, celle qui expédierait au moins deux de ces petits merdeux à Thomaston.

« La foire valait plus le coup, dit Unwin. Y commençaient à démonter tous les trucs qui vous secouent, vous savez, comme le plateau du diable et le parachute. Aux autotampons, c'était marqué "fermé". Y avait que les manèges des gosses qui marchaient encore. Alors on est allés aux baraques de jeux. Webby a vu le Pitch 'Til U Win, il a payé cinquante cents, et il a vu le même chapeau que le pédé. Mais il arrivait pas à l'accrocher, et à chaque fois qu'il le manquait, il était encore plus de mauvaise humeur. Et puis Steve... d'habitude, il dit tout le temps : "Y a qu'à laisser tomber, laisse tomber, ça vaut pas le coup", vous comprenez ? Sauf qu'il était surexcité comme un malade, parce qu'il avait pris cette pilule, vous savez ? Quelle pilule, j' sais pas. Rouge. Peut-être même légale. Mais il arrêta pas de tanner Webby et j'ai bien cru que Webby allait le cogner. "T'es même pas foutu de gagner ce chapeau de pédé, qu'y disait. Faut-y qu' tu sois taré pour le rater comme ça." Finalement, la bonne femme lui a donné un prix, alors que l'anneau était même pas tombé dessus, juste pour se débarrasser de nous, je crois. J' sais pas, mais il me semble. Un truc qui fait du bruit, vous savez ? On souffle dedans, ça gonfle et ça fait comme un pet en se déroulant. Et puis, comme la foire allait fermer, on est sortis, et Steve n'arrêta pas d'asticoter Webby parce qu'il avait raté le chapeau, et Webby ne disait rien, mais c'est pas bon signe quand il la ferme comme ça. Je savais que j'aurais dû essayer de changer de sujet de conversation, mais je trouvais rien, vous comprenez ? Alors, une fois dans le parking, Steve a dit : "Où vous voulez aller ? À la maison ?" Et Webby a répondu : "Allons tout d'abord faire un tour au Falcon voir si on trouve pas ce pédé." »

Rademacher et Boutillier échangèrent un regard. Du doigt, le juge se tapota la joue : ce petit

con en bottes de mécanicien l'ignorait, mais il parlait maintenant de meurtre avec préméditation.

« Alors moi, j'ai dit : "Il faut que je rentre à la maison", et Webby a dit : "T'as la trouille d'aller à ce bar de pédés ?" Et moi, j'ai répondu : "Non, t'es con !" Et Steve qu'était toujours péte ou je sais pas quoi a dit : "Allez ! On va tabasser une de ces tantes, on va tabasser une de ces tantes, on va tabasser..." »

## 11

Le minutage des itinéraires des uns et des autres n'aurait pas pu être pire. Mellon et Hagarty quittèrent le Falcon après avoir pris deux bières, passèrent à pied devant le terminus d'autocars et se prirent par la main sans même y penser ; un geste spontané. Il était dix heures vingt. À l'angle de la rue, ils tournèrent à gauche.

Le pont des Baisers était à un peu moins d'un kilomètre en amont, et ils avaient l'intention de traverser par le pont de la grand-rue, Main Street Bridge, qui était moins pittoresque. La Kenduskeag était à son étiage le plus bas de l'été, un mètre d'eau environ qui contournait paresseusement les piliers de ciment.

Quand la voiture arriva à leur hauteur (Steve les avait repérés dès leur sortie du Falcon et s'était mis à jubiler), ils abordaient le pont.

« Bloque-les, bloque-les ! » cria Webby Garton. Les deux hommes venaient de passer sous un lampadaire, et il avait remarqué qu'ils se tenaient par la main, ce qui l'avait mis en rage. Mais pas autant que le chapeau. La grande fleur de papier s'inclinait stupidement de-ci delà. « Bloque-les, nom de Dieu ! »

Ce que fit Steve.

Chris Unwin nia avoir participé activement à ce qui suivit, mais ce ne fut pas ce que raconta Don Hagarty. D'après lui, Garton bondit de la voiture avant même qu'elle ne fût arrêtée, rapidement suivi par les deux autres. Échange verbal – mais du genre mauvais. Il n'y eut ni désinvolture ni fausse coquetterie de la part d'Adrian, conscient qu'ils étaient dans de très mauvais draps, ce soir-là.

« Donne-moi ce chapeau, dit Garton. Donne-le-moi, pédé !

– Tu nous laisseras tranquilles, si je te le donne ? » Adrian haletait de peur et regardait tour à tour Unwin, Dubay et Garton, les larmes aux yeux, l'air terrifié.

« Donne-le-moi, bordel ! »

Adrian le lui tendit. Garton sortit un cran d'arrêt de la poche de son jean et le réduisit en morceaux qu'il frota contre le fond de son pantalon. Puis il les laissa tomber et les piétina.

Don Hagarty profita de ce que l'attention du groupe se concentrait sur Adrian et le chapeau pour s'éloigner un peu – à la recherche d'un flic, d'après ce qu'il déclara.

« Maintenant, vas-tu nous lais... », commença Adrian Mellon ; mais Garton le frappa au visage à cet instant-là, l'expédiant contre le garde-fou à hauteur de taille du pont. Adrian hurla et porta les mains à la bouche ; du sang se mit à couler entre ses doigts.

« Ade ! » cria Hagarty, qui revint en courant. Dubay lui fit un croche-pied. Il s'étala, et Garton, d'un coup de botte à l'estomac, l'envoya rouler du trottoir dans la rue. Une voiture passa. Se redressant sur les genoux, Hagarty hurla un appel. Elle ne ralentit pas. Le conducteur, dit-il à Gardener et Reeves, ne tourna même pas la tête.

« La ferme, pédé ! » Dubay accompagna son ordre d'un coup de pied à la mâchoire. À demi inconscient, Hagarty s'effondra sur le rebord du caniveau.

Un moment plus tard, il entendit une voix – celle de Chris Unwin – qui lui disait de se barrer avant de connaître le même sort que son petit copain. Cet avertissement apparut aussi dans la déposition d'Unwin.

Hagarty entendait des coups sourds et les hurlements de son amant. Adrian était comme un gibier piégé, dit-il à la police. Hagarty rampa jusqu'au carrefour et vers le terminus brillamment éclairé, mais se retourna à un moment donné pour regarder.

Adrian Mellon qui mesurait moins d'un mètre soixante-dix et devait faire tout au plus soixante kilos tout mouillé, servait de punching-ball à Garton, Dubay et Unwin dans une sorte de jeu à trois. Son corps avait les sursauts désarticulés d'une poupée de chiffon. Ils le frappaient, le rouaient de coups, déchiraient ses vêtements. Ses cheveux lui retombaient sur les yeux, le sang qui coulait de sa bouche imbibait sa chemise. Garton cogna à l'aine pendant que Hagarty regardait. Webby portait deux lourdes bagues à la main droite : l'une était celle du collègue de Derry, l'autre venait du cours de travaux pratiques et était son œuvre. Les initiales entrelacées qui l'ornaient, DB, étaient celles d'un groupe « hard » qu'il admirait particulièrement, les Dead Bugs. Les bagues avaient ouvert la lèvre supérieure d'Adrian et cassé trois dents au ras de la gencive.

*« Au secours ! s'égosilla Hagarty. Au secours ! Ils sont en train de le tuer ! Au secours ! »*

Noirs, secrets, les immeubles de Main Street formaient une masse compacte. Personne ne se dérangea – pas même depuis cet îlot de lumière que constituait le terminus. Hagarty n'arrivait pas à le concevoir : des gens s'y trouvaient. Il les avait vus en passant devant avec Adrian. Aucun d'eux ne viendrait donc à leur aide ? Aucun ?

*« AU SECOURS, ILS VONT LE TUER, AU SECOURS, JE VOUS EN SUPPLIE, POUR L'AMOUR DE DIEU ! »*

« À l'aide ! » murmura, avec un fou rire, une toute petite voix à la gauche de Don.

« On le balance ! » vociférait maintenant Garton avec de grands éclats de rire. Tous les trois, dit Hagarty à Gardener et Reeves, n'avaient cessé de rire tout en rouant Adrian de coups. « On le balance par-dessus bord !

– Par-dessus bord, par-dessus bord ! chantonnait Dubay.

– À l'aide ! » fit de nouveau la petite voix, toujours pouffant. On aurait dit celle d'un enfant qui ne peut se retenir.

Hagarty baissa les yeux et vit le clown – et c'est à partir de cet instant que le récit de Don perdit toute crédibilité aux yeux de Gardener et Reeves, car la suite était une véritable histoire de fou. Plus tard, cependant, Gardener se posa des questions. Quand il découvrit que le jeune Unwin avait également vu un clown – ou croyait en avoir vu un –, il se demanda s'il n'y avait pas là quelque chose. Mais son collègue, apparemment, ne se posa pas de questions, ou tout du moins n'en parla pas.

Le clown, d'après Hagarty, tenait à la fois de Ronald McDonald et de Bozo, le clown de la télé – ce fut ce qui lui vint en premier lieu à l'esprit. A cause des deux touffes hirsutes de cheveux orange. Mais en y repensant, il dut admettre que le clown ne ressemblait ni à l'un ni à l'autre. Le sourire peint sur le masque blanc était rouge, et non orange, et les yeux avaient un étrange reflet argenté. Des lentilles de contact, peut-être. Mais quelque chose en lui restait persuadé que ce reflet argenté était la véritable couleur de ses yeux. Le clown était habillé d'un ample vêtement avec des gros pompons orange en guise de boutons, et portait des gants de dessins animés.

« Si tu as besoin d'aide, Don, dit le clown, aide-toi d'un de ces ballons. »

Et il lui tendit ceux qu'il tenait à la main.

« Ils flottent, reprit le clown. En bas, nous flottons tous. Dans pas longtemps, ton ami va flotter, lui aussi. »

## 12

« Ce clown t'a appelé par ton nom », fit Jeff Reeves d'un ton parfaitement neutre.

Par-dessus la tête inclinée de Don, il adressa un clin d'œil à Gardener.

« Oui, dit Hagarty sans lever les yeux. Je sais ce que vous pensez. »

## 13

« Donc, vous l'avez balancé par-dessus bord, dit Boutillier.

– Pas moi ! » protesta Unwin en relevant la tête. Il chassa les cheveux qu'il avait devant les

yeux d'une main et regarda les flics d'un air implorant. « Quand j'ai compris qu'ils voulaient vraiment le faire, j'ai essayé d'entraîner Steve, parce que je savais que le type risquait d'être massacré... Il y avait bien trois mètres jusqu'à la flotte... »

Pas trois, sept. L'un des hommes de Rademacher avait pris soin de mesurer la hauteur.

« Mais on aurait dit qu'il était cinglé. Ils n'arrêtaient pas de crier tous les deux : "Par-dessus bord ! Par-dessus bord !" Ils l'ont attrapé, Webby par les bras, Steve par le fond du pantalon, et... et... »

## 14

Lorsque Don Hagarty comprit ce qu'ils voulaient faire, il revint précipitamment vers eux en hurlant à pleins poumons : « *Non ! Non ! Non !* »

Chris Unwin le repoussa violemment et Hagarty alla atterrir sur le trottoir dans un bruit de dents qui s'entrechoquaient. « Tu veux passer par-dessus bord, toi aussi ? siffla Chris entre ses dents. Tu files, mignonne ! »

Les deux autres lancèrent à ce moment-là Adrian Mellon par-dessus le garde-fou ; Hagarty entendit le *plouf* ! qu'il fit en touchant l'eau.

« Barrons-nous d'ici ! » lança Steve, avant de repartir avec Webby vers la voiture.

Chris Unwin alla regarder par-dessus le garde-fou. Il aperçut tout d'abord Hagarty, qui avançait vers la berge encombrée d'ordures au milieu des herbes, titubant et perdant l'équilibre à chaque instant. Puis le clown. D'un seul bras, le clown se mit à tirer Adrian vers l'autre rive, sans lâcher les ballons qu'il tenait de l'autre main. Adrian dégoulinait, s'étouffait, gémissait. Le clown leva la tête et sourit à Chris. Chris dit qu'il vit ses yeux qui brillaient comme de l'argent, et ses dents – grandes et énormes. « Comme celles d'un lion de cirque, ajouta-t-il. Vraiment grosses comme ça. »

Puis le clown tira sur l'un des bras de Mellon, l'amenant à hauteur de visage.

« Et alors, Chris ? » demanda Boutillier. Cette partie du récit lui cassait les pieds. Comme les contes de fées depuis ses huit ans.

« J' sais pas. Steve m'a attrapé à ce moment-là et m'a tiré vers la voiture. Mais... je crois qu'il l'a mordu au creux du bras. » Il leva de nouveau les yeux, l'expression incertaine. « Je crois que c'est ce qu'il a fait. Qu'il l'a mordu au bras. Comme s'il voulait le bouffer, les mecs. Comme s'il voulait lui bouffer le cœur. »

« Non, affirma Hagarty quand on lui présenta la version de Chris sous forme de questions. Le clown n'a pas tiré Adrian jusqu'à l'autre rive. » Ce n'était pas ce qu'il avait vu. Mais il admettait qu'arrivé à ce stade, il était loin d'être un observateur impartial. À ce stade, il s'était senti devenir fou.

Le clown, selon lui, se tenait sur la berge opposée, le corps d'Adrian dégoulinant (d'eau ? de sang ?) entre les bras. Le bras droit du malheureux passait, raide, derrière la tête du clown, et la tête du clown se trouvait bien dans le creux de ce bras, mais il ne le mordait pas : il souriait. Hagarty maintenait l'avoir vu sourire.

Les bras du clown s'étaient tendus, et Don avait entendu les côtes craquer.

Adrian hurla.

« Viens flotter avec nous, Don ! » fit le clown de sa grande bouche écarlate et souriante, puis il montra le dessous du pont d'une de ses mains gantées de blanc.

Des ballons flottaient, prisonniers de l'arche, non pas une douzaine, ou une douzaine de douzaines, mais par milliers, rouges, bleus, verts et jaunes, et sur tous on pouvait lire : j' DERRY !

« Ça fait tout de même un joli paquet de ballons, fit Reeves en adressant un autre coup d'œil à Gardener.

– Je sais ce que vous pensez, répéta Hagarty du même ton lugubre.

– Tu as bien vu ces ballons ? » fit Gardener.

Lentement, Hagarty leva les mains à la hauteur des yeux. « Aussi clairement que je vois mes propres doigts en ce moment. Des milliers. On ne pouvait même plus voir le dessous du pont ; il y en avait trop. Ils ondulaient un peu et s'agitaient plus ou moins de haut en bas. Ça faisait un bruit. Un curieux bruit grinçant. Ils frottaient les uns contre les autres. Et les ficelles... une vraie forêt de ficelles blanches qui pendaient. On aurait dit des fils de toile d'araignée. Le clown a emporté Adrian là-dessous. J'ai vu son costume qu'effleuraient les fils blancs. Ade râlait horriblement, comme s'il étouffait. J'ai voulu aller l'aider... et le clown m'a regardé. J'ai vu ses yeux, et j'ai tout de suite compris à qui j'avais affaire.

– Et à qui, Don ? demanda doucement Gardener.

– À Derry, à cette ville.

– Et qu'est-ce que tu as fait, alors ?

– Je me suis enfui, pardi, espèce d'abruti ! » fit Hagarty en éclatant en sanglots.

## 17

Harold Gardener resta en paix avec lui-même jusqu'au 13 novembre, la veille du jour où John Garton et Steve Dubay devaient comparaître devant le tribunal de Derry pour le meurtre d'Adrian Mellon. Il alla voir Tom Boutillier pour lui parler du clown. Boutillier ne voulait pas revenir là-dessus ; mais quand il se rendit compte que Gardener risquait de faire des bêtises s'ils n'avaient pas un petit entretien, il y fut bien forcé.

« Il n'y avait pas de clown, Harold. Les seuls clowns, cette nuit-là, c'était les trois gosses. Tu le sais aussi bien que moi.

– Nous avons deux témoins...

– Foutaises. Unwin a décidé de nous faire le coup du Manchot dès qu'il a compris qu'il avait mis les pieds dans une affaire qui sentait mauvais. Quant à Hagarty, il était hystérique. Il était là, impuissant, alors que ces trois mômes massacraient son meilleur ami. Je suis surpris qu'il n'ait pas vu de soucoupes volantes. »

Mais Boutillier n'était pas parfaitement convaincu. Gardener le comprenait à son regard, et la manière dont le juge d'instruction cherchait à noyer le poisson l'irritait.

« Allons, dit-il, il s'agit de témoins indépendants. Ne me monte pas le bourrichon.

– Ah, tu crois que je te monte le bourrichon ? Imaginerais-tu par hasard qu'il y avait vraiment un clown vampire planqué sous Main Street Bridge ? Pour moi, c'est ça, se monter le bourrichon.

– Non, pas exactement, mais...

– Ou encore croire à cette histoire d'un milliard de ballons qu'aurait vus Hagarty sous le pont, chacun portant la même inscription que celle qui figurait sur le chapeau de son amant – ça aussi, c'est se monter le bourrichon.

– Vu comme ça, évidemment...

– Alors, pourquoi te mettre martel en tête avec ça ?

– Arrête un peu le contre-interrogatoire, veux-tu ? rugit Gardener. Tous les deux ont décrit la même chose ; et aucun des deux ne savait ce que l'autre disait ! »

Boutillier était jusqu'ici resté assis à son bureau, jouant avec un crayon. Il le déposa, se leva et se dirigea vers Gardener. Ce dernier avait beau faire douze centimètres de plus, il recula d'un pas devant la colère de l'autre.

« Tiendrais-tu à perdre cette affaire, Harold ?

– Non, bien sûr, m...

– Voudrais-tu que ces petites ordures se promènent en liberté ?

– Non !

– Bon, parfait. Puisque nous sommes tous les deux d'accord sur l'essentiel, je vais te dire le fond de ma pensée. Oui, il y avait peut-être bien un homme sous le pont, ce soir-là. Peut-être bien habillé en clown, même si, après tout ce que j'ai vu en matière de témoignage, il ne s'agissait sans doute que d'un clochard avec des frusques de récupération. Je crois qu'il était en bas à la recherche de pièces de monnaie ou de restes de bouffe – la moitié d'un hamburger jeté par quelqu'un ou les miettes au fond d'un sachet de frites. Ce sont leurs *yeux* qui ont fait le reste, Harold. N'est-ce pas vraisemblable ?

– Je ne sais pas », avoua Harold. Il ne demandait qu'à se laisser convaincre, mais étant donné la similitude des deux témoignages... non. Ce n'était pas vraisemblable.

« Et le fond de ma pensée, le voici. Je me fiche de savoir s'il s'agissait de Kinko le Clown, d'un type déguisé en Oncle Sam sur échasses ou d'Hubert, le joyeux Pédé. Si nous en parlons dans cette affaire, leur avocat va se jeter dessus comme la vérole sur le bas clergé. Il racontera que ces deux agneaux innocents bien proprets dans leur costume neuf n'ont fait que jeter Mellon par-dessus le pont en manière de plaisanterie. Il fera remarquer qu'il était encore vivant après sa chute, grâce aux témoignages d'Unwin et surtout de Hagarty. Je l'entends d'ici : “Bien sûr que non, mes clients n'ont pas commis le meurtre : c'était un cinglé en costard de clown.” Si on en parle, c'est ce qui va se passer, et tu le sais aussi bien que moi.

– Unwin va en parler, lui.

– Mais Hagarty, non, remarqua Boutillier. Il a compris, lui. Et sans Hagarty, qui croira Unwin ?

– Euh... il y a nous, fit Gardener avec une amertume qui le surprit lui-même. Mais je suppose que nous ne dirons rien.

– *Oh, arrête de me pomper !* rugit Boutillier. Ils l'ont tué ! Ils ne se sont pas contentés de le foutre à l'eau. Garton avait un cran d'arrêt. Mellon a été frappé à sept reprises, y compris une fois au poumon gauche et deux aux testicules. Les blessures correspondent à la lame. Il a eu quatre côtes brisées, le travail de Dubay quand il l'a serré dans ses bras. D'accord, il a été mordu, au bras, à la joue gauche, au cou. Ça, c'est Unwin et Garton, à mon avis, même si nous n'avons qu'une seule empreinte assez claire, mais qui ne le sera pas assez aux yeux de la cour. Et enfin, il y a tout le morceau manquant au bras. Et après ? L'un d'eux adorait mordre, c'est tout. Je parie pour Garton, même si nous ne pourrions jamais le prouver. Et j'oubliais le lobe de l'oreille gauche

de Mellon, disparu aussi. »

Boutillier s'arrêta, fusillant Harold du regard.

« Si nous nous empêtrons dans cette histoire de clown, jamais nous n'aurons leur peau. C'est ce que tu veux ?

– Non, je t'ai dit.

– Ce type était une tante, mais il ne faisait de mal à personne, reprit Boutillier. Et voilà qu'arrivent ces trois Pieds-Nickelés avec leurs bottes de mécano, qui le tuent pour se marrer. Je vais les foutre au placard, mon vieux, et si jamais j'entends dire qu'ils se sont fait baiser leur petit trou du cul à Thomaston par les grands, je leur enverrai des cartes postales avec dessus : "J'espère qu'il avait le Sida." »

*Quelle fougue !* pensa Gardener. *Et ces condamnations feront un excellent effet sur tes tablettes quand tu te présenteras au poste de procureur, dans deux ans.*

Mais il partit sans rien ajouter, car lui aussi voulait les voir à l'ombre.

## 18

John Webber Garton fut déclaré coupable de meurtre, et condamné à une peine de dix à vingt ans de réclusion, à passer dans la prison d'État de Thomaston.

Steven Bishoff Dubay fut déclaré également coupable de meurtre, et condamné à quinze ans de réclusion à la prison d'État de Shawshank.

Mineur, Christopher Philip Unwin eut droit à un procès séparé ; déclaré coupable d'homicide involontaire, on le condamna à six mois avec sursis (au centre de rééducation pour mineurs de South Windham).

Pour l'instant, les trois condamnations sont en appel ; on peut voir à peu près tout le temps Garton et Dubay en train de mater les filles ou de jouer à lancer des piécettes dans Bassey Park, non loin de l'endroit où l'on a retrouvé le corps déchiqueté d'Adrian Mellon qui flottait, arrêté par l'un des piliers de Main Street Bridge.

Don Hagarty et Chris Unwin ont quitté la ville.

Lors du procès principal, celui de Garton et Dubay, personne ne fit allusion au clown.

## CHAPITRE 3

### Six coups de fil (1985)

#### 1

#### Stanley Uris prend un bain

Patricia Uris avoua plus tard à sa mère qu'elle aurait dû se douter que quelque chose n'allait pas. Elle aurait dû le savoir, car Stanley ne se faisait jamais couler de bain en début de soirée. Il prenait une douche tôt, chaque matin, et il lui arrivait parfois de mariner dans la baignoire, tard le soir (un magazine et une bière à portée de main), mais pas à sept heures du soir ; ce n'était pas son style.

Et puis il y avait eu cette histoire de bouquins. Il aurait dû en être ravi ; mais non. Pour des raisons obscures qu'elle ne comprenait pas, ces livres l'avaient bouleversé et déprimé. Trois mois avant cette épouvantable nuit, Stanley avait découvert que l'un de ses amis d'enfance était devenu écrivain – pas un véritable écrivain, avait expliqué Patricia à sa mère, mais un romancier. William Denbrough, lisait-on sur la couverture ; mais Stanley l'appelait parfois Bill le Bègue. Stan avait dévoré presque tous ses livres ; il lisait d'ailleurs le dernier le soir du bain – le soir du 28 mai 1985. Par curiosité, Patty en avait commencé un, au hasard, pour l'abandonner au bout de trois chapitres.

Ce n'était pas un simple roman, avait-elle expliqué plus tard à sa mère, mais un livre d'horreur. Elle avait dit ça d'une traite, comme elle aurait dit « livre érotique ». Patty était une femme douce, la gentillesse même, qui ne brillait cependant pas par son sens de l'analyse. Elle aurait voulu faire comprendre à sa mère à quel point l'ouvrage l'avait effrayée et pour quelles raisons il l'avait bouleversée, mais elle en fut incapable. « C'était plein de monstres, dit-elle, qui pourchassaient de petits enfants. Il y avait des tueries et... je ne sais pas, des mauvais sentiments, des trucs comme ça. » Elle l'avait en fait trouvé presque pornographique. Mais bien qu'elle le connaisse, le mot lui échappait, car elle ne l'avait jamais prononcé. « Stanley avait l'impression d'avoir retrouvé un copain d'enfance..., il parlait de lui écrire ; je savais qu'il ne le ferait pas... Je savais aussi que ces histoires le mettaient mal à l'aise... et... et... »

Et Patty Uris s'était mise à pleurer.

Ce soir-là – environ vingt-sept ans et demi après cette journée de 1957 qui avait vu la rencontre de George Denbrough et de Grippe-Sou le Clown –, Stanley et Patty se trouvaient dans le salon de leur maison, dans la banlieue d'Atlanta. La télé marchait. Assise en face du récepteur dans le canapé deux places, Patty partageait son attention entre un peu de raccommodage et l'une de ses émissions préférées, un spectacle avec jeux, *Family Feud*. Elle adorait tout simplement Richard Dawson et trouvait terriblement sexy la chaîne de montre qu'il portait en permanence, même si on n'aurait jamais pu le lui faire avouer. Elle aimait aussi l'émission parce qu'elle devinait presque toujours les réponses les plus souvent données (le jeu ne comportait pas vraiment de réponses justes ; seulement des réponses plébiscitées). Une fois, elle avait demandé à Stan pourquoi les questions qui lui semblaient, en général, si faciles, posaient tant de problèmes aux familles à l'écran. « C'est probablement beaucoup plus dur sous les projecteurs, avait-il répondu. C'est toujours plus dur quand c'est pour de vrai. C'est là qu'on a le trac. » Elle avait cru voir passer une ombre sur son visage.

Ce devait être la pure vérité, avait-elle pensé. Stan avait de temps en temps de remarquables intuitions sur la nature humaine. Plus fines, estimait-elle, que celles de son vieil ami William Denbrough, qui s'était enrichi en publiant un monceau de livres d'horreur faisant appel à ce que la nature humaine a de plus bas.

Les Uris eux-mêmes n'avaient aucune raison de se plaindre : ils habitaient une banlieue charmante, et la maison qu'ils avaient payée quatre-vingt-sept mille dollars en 1979 aurait pu se revendre sans peine le double (non pas qu'elle voulût vendre, mais ce genre de chose est toujours bon à savoir). Quand, en revenant du Fox Run Mall, son country club, au volant de sa Volvo (Stanley roulait en Mercedes), elle voyait son agréable maison protégée par une haie de petits ifs, elle se disait : *Qui donc habite cette jolie maison ? Comment, c'est moi, pardi, moi, Mrs. Stanley Uris !* Une réflexion qui n'était pas pleinement heureuse ; il s'y mêlait un sentiment d'orgueil si violent qu'elle en était parfois mal à l'aise. Il y avait eu une fois, comprenez-vous, une gosse solitaire de dix-huit ans du nom de Patricia Blum à laquelle on avait refusé l'entrée de la soirée de fin d'études, qui avait lieu au country club de Glointon, dans l'État de New York. Certes, c'était de l'histoire ancienne, cet affront fait en 1957 à la petite youpine maigrichonne parce qu'elle avait un nom dont les consonances ne plaisaient pas à tout le monde ; de telles discriminations étaient à l'encontre de la loi, ha-ha-ha-ha ! C'était fini. Mais au fond d'elle-même, ça ne serait jamais fini.

Il y avait une Patty qui marchait toujours avec Michael Rosenblatt, n'écoutant que les craquements du gravier sous ses escarpins, en direction de la voiture que son père lui avait prêtée pour la soirée, après avoir passé l'après-midi à la bichonner. Une Patty qui marcherait toujours

dans le bruit des graviers à côté de Michael dans son smoking blanc et ses chaussures de location – comme tout brillait, en cette douce nuit de printemps ! Elle portait elle-même une robe du soir vert pâle qui, d’après sa mère, lui donnait l’air d’une sirène, et elle avait trouvé très drôle l’idée d’une sirène juive, ha-ha-ha-ha ! Ils avaient marché la tête haute et elle n’avait pas pleuré – sur le moment – mais en fait, ils ne marchaient pas, ils battaient en retraite, comme s’ils pouaient, se sentant plus juifs qu’ils ne s’étaient jamais sentis de toute leur vie, se sentant usuriers, charretiers, se sentant huileux, le nez long, la peau blême ; se sentant comme des youpins ridicules, avec l’envie d’être en colère et l’incapacité de se mettre en colère – la colère viendrait plus tard, quand ça n’aurait plus d’importance. Sur le coup, un seul sentiment l’avait envahie, la honte et la douleur de la honte. Alors, quelqu’un avait ri. D’un rire aigu, comme des trilles rapides de piano. Dans la voiture, elle avait pu enfin pleurer, tu parles ! Regarde un peu la sirène youpine au nom en forme d’étoile jaune qui chiale comme une Madeleine ! Mike Rosenblatt avait posé une main maladroite sur son cou pour la consoler, mais elle l’avait repoussé avec brusquerie, honteuse, se sentant sale, se sentant *juive*.

La maison agréablement protégée par sa haie d’ifs nains mettait un baume sur cette plaie... mais la plaie était toujours là. Comme la douleur et la honte ; et même le fait d’avoir été acceptée dans ce voisinage calme, élégant et aisé, ne pouvait empêcher qu’elle continuât de marcher sans fin dans le bruit des graviers écrasés. Pas plus que le fait d’être membre de ce country-club, où le maître d’hôtel l’accueillait toujours d’un « Bonsoir, Mrs. Uris » paisiblement respectueux. Quand elle rentrait, dans le confort de la Volvo, et voyait la maison surgir au milieu de sa pelouse bien verte, elle pensait souvent – un peu trop, à son goût – au rire en trilles. Avec l’espoir que la fille qui avait ricané vivait dans un misérable taudis, mariée à un goy qui la battait et la trompait avec la première venue, qu’elle en était à sa troisième fausse couche, avait des vertèbres déplacées, une descente d’organe et des kystes sur sa langue de vipère.

Elle se détestait d’avoir des pensées aussi peu charitables et se promettait de renoncer à ces cocktails amers de sorcière. Des mois passaient sans qu’elles reviennent. Elle se disait alors : *C’est peut-être enfin terminé. Je ne suis plus une gamine de dix-huit ans, mais une femme de trente-six ; celle qui n’entendait que l’interminable crissement du gravier, celle qui a repoussé la main de Mike Rosenblatt parce qu’elle était juive, a depuis vécu le double de temps. La stupide petite sirène est morte. Je peux maintenant l’oublier et être enfin moi-même.* D’accord. Bon. Parfait. Et puis elle se retrouvait quelque part, au supermarché par exemple, et entendait soudain un rire en cascade en provenance d’une autre allée ; alors son dos se hérissait, la pointe de ses seins durcissait jusqu’à la douleur, ses mains étreignaient la barre du caddy ou se crispaient et elle se disait : *On vient juste de dire à quelqu’un que je suis juive, que je ne suis qu’une youpine ridicule avec un gros nez, que Stan n’est qu’un youpin ridicule avec un gros nez, il est expert-*

*comptable, certes, les Juifs sont bons en calcul, nous les avons admis au country club, il a bien fallu, quand ce gynéco ridicule avec son gros tarin a gagné son procès, mais ils nous font marrer, marrer, marrer !* Ou bien elle entendait simplement le crissement fantôme des cailloux et les mots *Sirène ! Sirène !*.

Alors la haine et la honte l'envahissaient comme revient une migraine et elle était désespérée, non seulement pour elle-même mais pour toute la race humaine. Des loups-garous. Le livre de ce Denbrough – celui qu'elle avait essayé de lire – parlait de loups-garous. Loups-garous mon cul, oui ! Qu'est-ce que ce type savait des loups-garous ?

La plupart du temps, cependant, elle se sentait mieux que cela – sentait qu'elle était mieux que cela. Elle aimait son mari, sa maison, et arrivait en général à s'aimer elle-même et à aimer sa vie. Les choses se présentaient bien, ce qui n'avait pas toujours été le cas, bien entendu. Le jour où elle avait accepté la bague de fiançailles de Stanley, elle avait mis ses parents en colère et les avait rendus malheureux. Elle l'avait rencontré lors d'une soirée d'étudiantes. Ils avaient été présentés par un ami commun, et elle avait déjà l'impression de l'aimer à la fin de la soirée. Aux vacances de la mi-trimestre, elle en était sûre. Au printemps, quand il lui tendit un anneau orné d'un petit diamant avec une pâquerette glissée dedans, elle l'accepta.

À la fin, en dépit de leurs réticences, ses parents finirent aussi par l'accepter. Ils n'avaient guère le choix, même si Stanley Uris n'allait pas tarder à se lancer sur un marché du travail où les jeunes comptables ne manquaient pas ; et une fois dans cette jungle, pas question de s'appuyer sur des capitaux de famille – comme seul gage de fortune, il aurait leur fille. Mais à vingt-deux ans, Patty était une femme, et obtiendrait bientôt sa licence.

« Je vais devoir entretenir ce foutu binoclard jusqu'à la fin de ma vie, avait dit un soir son père en rentrant un peu éméché d'une soirée.

– Chut, elle va t'entendre », avait répondu Ruth Blum.

Elle avait entendu, et était restée très tard allongée dans son lit, bien réveillée, les yeux secs, se sentant tour à tour glacée et brûlante, et haïssant ses parents. Elle avait passé les deux années suivantes à se débarrasser de cette haine ; il y en avait déjà trop en elle. Parfois, se regardant dans une glace, elle apercevait le travail de sape qu'elle faisait, les rides fines qu'elle creusait. Elle avait gagné cette bataille, avec l'aide de Stanley.

Les parents de ce dernier avaient manifesté quelque inquiétude à l'idée de cette union. Ils n'allaient pas jusqu'à s'imaginer que Stanley était destiné à vivre éternellement dans la gêne et le besoin, mais ils trouvaient « les gosses un peu pressés ». Donald Uris et Andrea Bertoly s'étaient eux-mêmes mariés jeunes, mais ils semblaient l'avoir oublié.

Seul Stanley paraissait sûr de lui, confiant dans l'avenir et sans crainte devant les embûches que leurs parents voyaient partout semées sous leurs pas. C'est finalement lui qui avait eu raison.

En juillet 1972, l'encre à peine sèche sur son diplôme, Patty avait décroché un poste de professeur d'anglais commercial à Traynor, une petite ville à soixante-cinq kilomètres au sud d'Atlanta. Lorsqu'elle évoquait la façon dont elle avait obtenu ce travail, ça lui semblait toujours un peu mystérieux. Elle avait établi une liste de quarante postes possibles grâce aux annonces de journaux professionnels, puis avait écrit quarante lettres en cinq nuits, où elle postulait en demandant un complément d'informations. Vingt-deux postes étaient déjà pourvus. En d'autres cas, les précisions sur les aptitudes exigées montraient clairement qu'elle aurait perdu son temps en maintenant sa candidature. Restaient une douzaine d'offres, assez voisines les unes des autres. Stanley était arrivé alors qu'elle se demandait si elle réussirait à remplir une douzaine de formulaires détaillés sans devenir complètement marteau. Après avoir regardé les papiers éparpillés sur la table, il avait posé un doigt sur la lettre en provenance de Traynor, qui n'était pourtant ni plus ni moins encourageante que les autres. « Celle-là », avait-il dit.

Elle l'avait regardé, stupéfaite de l'assurance de son ton. « Saurais-tu quelque chose sur la Géorgie que j'ignorerais ? »

– Non. Je n'y suis allé qu'au cinéma. »

Elle avait levé les yeux, l'air interrogateur.

« *Autant en emporte le vent*. Vivien Leigh. Clark Gable. N'ai-je pas une pointe d'accent du Sud ? »

– Oui, du sud du Bronx. Mais si tu ne sais rien de spécial sur la Géorgie, si tu n'y es jamais allé, comment... ? »

– Parce que c'est bon.

– Tu ne peux pas le savoir, Stan !

– Si, je le sais. »

Elle avait senti un désagréable frisson lui remonter dans le dos en voyant qu'il ne plaisantait pas. « Comment le sais-tu ? »

Son léger sourire avait disparu, laissant place, pendant un instant, à une expression de perplexité. Ses yeux s'étaient assombrés, comme s'il avait consulté quelque appareillage interne qui fonctionnait correctement mais qu'en fin de compte, il ne comprenait pas mieux qu'un individu moyen ne comprend le mécanisme de la montre qu'il porte au poignet.

« La Tortue n'a pas pu nous aider », avait-il dit soudain. Très clairement. Elle l'avait entendu. Il avait toujours ce regard tourné vers l'intérieur, regard méditatif et surpris, et elle s'était mise à avoir peur.

« Stanley ? De quoi parles-tu ? *Stanley* ? »

Il sursauta. Elle avait grignoté des fruits tout en consultant les formulaires, et sa main

heurta le comptoir. Il tomba sur le sol et se brisa. Ses yeux parurent s'éclaircir.

« Oh, merde ! Je suis désolé.

– Ça ne fait rien. De quoi parlais-tu, Stanley ?

– J'ai oublié. Mais je crois que nous devrions sérieusement penser à la Géorgie.

– Mais...

– Fais-moi confiance », avait-il répondu.

Et elle lui avait fait confiance.

L'entrevue s'était déroulée à la perfection. Elle savait qu'elle avait le poste en reprenant le train pour New York. Le chef de département l'avait immédiatement prise en sympathie, et c'était réciproque. La lettre de confirmation était arrivée une semaine plus tard. L'École commerciale de Traynor lui offrait un contrat d'essai et un salaire de neuf mille deux cents dollars par an.

« Vous allez crever de faim, avait rétorqué son père quand elle lui avait dit vouloir accepter le poste. Et en plus, tu vas en baver. »

Stan avait siffloté en mimant un joueur de violon lorsqu'elle lui avait rapporté cette conversation. Furieuse, au bord des larmes, elle avait été prise de fou rire et Stanley l'avait serrée dans ses bras.

Ils en avaient bavé, oui, mais ils n'avaient pas crevé de faim. Ils se marièrent le 19 août suivant. Patty était encore vierge. Elle s'était glissée, nue, entre les draps frais d'un hôtel de tourisme dans les Poconos, agitée, en proie à des émotions contradictoires, suite de violents et délicieux éclairs de désir et de sombres nuages d'effroi. Lorsque Stanley l'avait rejointe, tout musculeux, le pénis comme un point d'exclamation jaillissant d'une toison rousse, elle lui avait murmuré : « Ne me fais pas mal, chéri.

– Je ne te ferai jamais mal », avait-il répondu en la prenant dans ses bras, une promesse qu'il avait fidèlement tenue jusqu'à cette soirée du 28 mai 1985 – celle du bain.

Elle s'était bien sortie de son travail. De son côté, Stanley trouva un petit boulot : pour cent dollars par semaine, il conduisait le camion d'une boulangerie. En novembre de la même année, s'ouvrit un centre commercial à Traynor ; il obtint un poste à cent cinquante dollars par mois dans les bureaux de H & R Block. Leurs revenus combinés s'élevaient maintenant à dix-sept mille dollars par an – des revenus princiers, à leurs yeux, à une époque où l'essence se vendait trente-cinq cents le gallon, et où une miche de pain valait cinq cents de moins. En mars 1973, discrètement, Patty Uris arrêta de prendre la pilule.

Deux ans plus tard, Stanley quittait H & R Block et créait sa propre entreprise. Les quatre beaux-parents furent unanimes : c'était de la folie ! Non pas d'avoir sa propre affaire – Dieu fasse qu'il l'ait un jour ! –, mais c'était trop tôt, les responsabilités financières de Patty devenaient trop

lourdes. (« Et si l'animal la met en cloque, confia Herbert Blum avec morosité à son frère après avoir passé la soirée à boire, ce sera à moi de payer pour tous. ») L'avis des parents était formel : un homme ne devait penser à se mettre à son compte qu'une fois acquise une certaine maturité – disons, à soixante-quinze ans.

De nouveau, Stanley paraissait avoir une surnaturelle confiance en lui. Il était jeune, brillant, doué, et présentait bien. Il s'était fait des relations en travaillant pour les Block. Là-dessus, on pouvait tabler. Mais il ne pouvait pas savoir que Corridor Video, un pionnier dans l'industrie naissante de la vidéo, était sur le point de s'installer sur un vaste terrain naguère cultivé, à moins de quinze kilomètres de la banlieue où les Uris avaient déménagé en 1979 ; il ne pouvait pas savoir non plus que Corridor décrocherait un important marché moins d'un an après son implantation à Traynor. Et même si Stan avait eu accès à ces informations, il n'aurait jamais cru que l'on confierait la responsabilité financière de ce marché à un jeune Juif binoclard qui avait le désavantage supplémentaire d'être originaire du Nord – un Juif au sourire avenant et à l'allure dégingandée, avec des traces d'acné juvénile encore visibles sur la figure. C'était pourtant ce qui s'était passé, comme si Stan l'avait su depuis le début.

Son travail pour CV lui valut une proposition de poste à plein temps de la part de l'entreprise. À trente mille dollars par an pour commencer.

« Et ce n'est qu'un début, avait-il dit à Patty, ce soir-là, une fois au lit. Ça va monter comme du maïs en août, mon cœur. Si personne ne fait sauter la planète dans les dix années qui viennent, ils vont se retrouver tout en haut du tableau, à côté de Kodak, Sony et RCA.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? avait-elle demandé, connaissant déjà la réponse.

– Leur dire que j'ai eu le plus grand plaisir à travailler pour eux. »

Il rit, la serra contre lui et l'embrassa. Un moment plus tard il la chevauchait, et il y eut un, deux, trois orgasmes, comme autant de fusées brillantes dans un ciel nocturne... Mais toujours pas de bébé.

Son travail pour Corridor Video l'avait mis en contact avec quelques-uns des hommes les plus riches et les plus puissants d'Atlanta, et les Uris constatèrent avec étonnement qu'ils étaient pour la plupart très sympathiques. Ils trouvèrent chez eux un accueil, une gentillesse et une ouverture d'esprit inconnus dans le Nord. Patty se souvint de ce que Stanley avait une fois écrit à ses parents : *Les plus sympathiques de tous les riches Américains habitent à Atlanta. Je vais contribuer à rendre certains d'entre eux encore plus riches, et ils m'enrichiront par la même occasion. Je n'appartiendrai à personne, sinon à Patricia, ma femme, et comme elle m'appartient déjà, je suppose que c'est sans risque.*

Le temps de déménager de Traynor, et Stan avait créé sa société, où il employait six personnes. Leurs revenus, en 1983, avaient atteint un territoire inconnu, un territoire dont Patty

n'avait entendu parler que par de vagues rumeurs : le pays fabuleux des revenus à six chiffres. Aussi facilement que l'on enfile une paire de tennis le samedi matin. Parfois, Patty en avait le frisson. Elle fit un jour une plaisanterie un peu contrainte sur les pactes avec le diable. Stanley avait ri à s'étouffer, mais elle n'avait pas trouvé ça aussi comique que lui.

*La Tortue n'a pas pu nous aider.*

Parfois, sans la moindre raison, elle se réveillait avec cette pensée à l'esprit, comme si c'était l'ultime fragment d'un rêve par ailleurs oublié ; elle se tournait alors vers Stanley, prise du besoin de le toucher, de s'assurer qu'il était toujours là.

Ils menaient une vie agréable – sans beuveries, sans aventures extraconjugales, sans drogues, sans ennuis, sans discussions violentes sur les projets d'avenir. Il n'y avait qu'un seul nuage, auquel la mère de Patty fit la première allusion. Rétrospectivement, que celle-ci eût été la première à rompre le tabou parut dans l'ordre des choses. Ruth Blum l'exprima sous la forme d'une question, qui figurait dans une lettre envoyée au début de l'automne 1979, réexpédiée de leur ancienne adresse à Traynor. Patty la lut dans un séjour encombré de cartons d'où débordaient leurs biens, l'air abandonnée, déracinée, perdue.

Pour l'essentiel, c'était la lettre classique de la maman à sa fille. Quatre pages bleuâtres remplies d'une écriture serrée, chacune titrée : JUSTE UN PETIT MOT DE RUTH. Ses pattes de mouche étaient presque illisibles, et Stan s'était plaint une fois de ne pouvoir déchiffrer le moindre mot des lettres de sa belle-mère. « Pourquoi voudrais-tu les lire ? » lui avait-elle répliqué.

Celle-là, comme d'habitude, débordait de nouvelles des uns et des autres, évoquées par Ruth Blum sous la forme d'un delta aux ramifications s'étendant de plus en plus loin à partir du moment présent. Beaucoup de ceux dont lui parlait sa mère commençaient à s'effacer de la mémoire de Patty comme les photos d'un vieil album ; mais Ruth Blum était d'une inépuisable curiosité quant à leur santé et à leurs occupations, et donnait sur chacun des pronostics toujours sinistres. Son père souffrait de ses éternels maux d'estomac. Il était sûr qu'il s'agissait simplement de dyspepsie ; l'idée qu'il pût avoir un ulcère, écrivait Ruth, ne lui traverserait pas l'esprit tant qu'il n'aurait pas craché le sang – et encore. *Tu connais ton père, ma chérie : il travaille comme une mule, mais il raisonne aussi comme une mule, de temps en temps, Dieu me pardonne.* Randi Harlengen s'était fait opérer des « organes », on lui avait retiré vingt-sept kystes des ovaires, gros comme des balles de golf, mais non cancéreux, Dieu soit loué, tu te rends compte ? Ce devait être l'eau de New York. Patty ne pouvait pas se figurer le nombre de fois qu'elle avait remercié le Seigneur qu'eux, « les jeunes », fussent à la campagne, où l'air et l'eau (mais surtout l'eau) étaient meilleurs. Tante Margaret était toujours en procès avec la compagnie d'électricité, et Stella Flanagan s'était remariée...

Et au milieu de cette avalanche de potins, où les rosseries ne manquaient pas, entre deux

cancans sans aucun rapport, Ruth Blum avait lâché comme en passant la Question redoutée : « Alors, quand allez-vous faire de nous des grands-parents ? On est prêts à le (ou la) gâter. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Patty, nous ne rajeunissons pas. »

Prise d'un coup de cafard et de regret pour leur ancien domicile de Traynor, incertaine de l'avenir et inquiète de ce qu'il leur réservait, Patty s'était rendue dans ce qui allait être leur chambre pour s'allonger sur le matelas (le sommier était encore dans le garage ; ainsi jeté sur le sol nu, le matelas avait l'air d'un objet échoué sur une étrange plage jaune). La tête dans les bras, elle était restée à pleurer pendant vingt minutes. La crise était fatale, se disait-elle. La lettre de sa mère n'avait fait que précipiter les choses, comme la poussière fait éternuer un nez déjà chatouilleux.

Stan voulait des gosses ; elle aussi. Ils étaient autant en accord sur ce sujet que sur leur goût commun pour les films de Woody Allen, leur manière de fréquenter la synagogue, leurs inclinations politiques, leur rejet de la marijuana et mille autres choses, importantes ou insignifiantes. Ils avaient disposé d'une pièce libre dans la maison de Traynor, qu'ils avaient partagée équitablement en deux : d'un côté un bureau et un fauteuil pour lire, de l'autre une machine à coudre et une table à jouer où elle faisait des puzzles. Ils étaient tellement d'accord sur la destination de cette pièce qu'ils n'en parlaient presque jamais – elle était là, comme leur alliance à l'annulaire gauche. On y logerait un jour Andy ou Jenny. Mais où était l'enfant ? La machine à coudre avec son panier de couture, la table à jouer, le bureau et le fauteuil semblaient chaque jour renforcer leur position respective dans la pièce, et donc leur légitimité. C'était ce qu'elle pensait sans jamais le formuler (comme le terme « pornographique », c'était au-delà de ses capacités de conceptualisation). Elle se souvenait, un jour qu'elle avait ses règles, d'avoir ouvert le placard en dessous du lavabo de la salle de bains pour prendre une serviette hygiénique, et d'avoir eu l'impression que la boîte, d'un air suffisant, lui disait : *Salut, Patty ! Ce sont nous tes enfants. Nous sommes les seuls que tu auras jamais, et nous avons faim. Nourris-nous. Nourris-nous de sang.*

En 1976, trois ans après qu'elle eut renoncé à la pilule, ils consultèrent un certain Dr Harkavay, à Atlanta. « Nous voulons savoir s'il y a quelque chose qui ne va pas, avait dit Stanley, et si oui, s'il est possible de faire quelque chose. »

Ils passèrent les examens. Le sperme de Stan était parfait, les œufs de Patty fertilisables, ses trompes en très bon état.

Harkavay, qui ne portait pas d'alliance et avait l'allure d'un étudiant en fin de cycle, le visage souriant et bronzé de quelqu'un qui vient de passer une semaine à faire du ski dans le Colorado, leur dit que ce n'était peut-être qu'une question de nervosité. Il ajouta que c'était un cas classique ; qu'il semblait y avoir une corrélation psychologique qui, d'une manière ou d'une autre,

revenait à de l'impuissance sexuelle : plus on voulait, moins on pouvait. Ils devaient se détendre. Ils devaient oublier tout souci de procréation en faisant l'amour.

Stan avait une expression renfrognée sur le chemin du retour. Patty lui demanda pour quelles raisons.

« Ça ne m'arrive jamais, dit-il.

– Quoi ?

– De penser à la procréation, pendant. »

Elle avait commencé par pouffer de rire, même si elle éprouvait déjà solitude et angoisse. Et cette nuit-là, alors qu'elle croyait Stan endormi depuis longtemps, il lui avait fait peur en parlant dans le noir, d'un ton neutre qu'étouffaient pourtant les larmes. « C'est moi, dit-il. C'est ma faute. »

Elle se tourna vers lui à tâtons et le prit dans ses bras.

« Ne sois pas stupide », répondit-elle. Mais son cœur battait fort, trop fort. Pas seulement parce qu'il lui avait fait peur ; on aurait dit qu'il avait lu dans ses pensées et qu'il y avait découvert la secrète conviction qui s'y cachait à son insu. Sans rime ni raison, elle sentit – elle sut – qu'il ne s'était pas trompé. Quelque chose n'allait pas, et ça ne venait pas d'elle, mais de lui. Quelque chose en lui.

« Arrête de dire des âneries ! » murmura-t-elle avec violence contre son épaule. Il transpirait légèrement, et elle se rendit soudain compte qu'il avait peur. La peur émanait de lui en vagues froides ; être nue à côté de lui, c'était comme être nue devant un réfrigérateur ouvert.

« Je ne raconte pas d'âneries et je ne suis pas stupide, dit-il de la même voix à la fois paisible et étranglée d'émotion. Et tu le sais. C'est moi. Mais j'ignore pour quelles raisons.

– Mais c'est une chose que tu ne peux pas savoir ! » répliqua-t-elle d'un ton dur – celui de sa mère quand elle avait peur. Et à l'instant même où elle prononça ces mots, un frisson lui parcourut le corps, la tordant comme un fouet. Stanley le sentit et la serra plus fort contre lui.

« Il m'arrive parfois, reprit-il, d'avoir l'impression de savoir. Je fais de temps en temps un rêve, un mauvais rêve, et je me réveille en me disant : “Ça y est, je sais maintenant, je sais ce qui ne va pas.” Pas seulement que tu ne puisses pas être enceinte – tout. Tout ce qui ne va pas dans ma vie.

– Mais Stanley, tout va bien dans ta vie !

– Je ne parle pas de quelque chose qui viendrait de l'intérieur. De ce côté, c'est parfait. Je parle de l'extérieur. Quelque chose qui aurait dû être réglé et qui ne l'est pas. Je me réveille de ce rêve et je me dis : “Toute cette vie agréable n'est rien d'autre que l'œil au milieu d'un cyclone que je ne comprends pas.” J'ai peur. Et puis ça disparaît tout seul. Comme un rêve. »

Elle n'ignorait pas qu'il lui arrivait de faire des cauchemars. Une demi-douzaine de fois, il l'avait réveillée par ses gémissements et ses mouvements. Sans doute, en d'autres occasions, avait-elle eu le sommeil trop profond. Mais à chaque fois qu'elle le touchait et le questionnait, il répondait la même chose, qu'il ne se souvenait pas. Il prenait alors une cigarette et fumait assis dans le lit, dans l'attente que les résidus de son rêve exsudent de ses pores comme une mauvaise sueur.

Pas de gosses. En cette nuit du 28 mai 85 – la nuit du bain –, leurs parents attendaient toujours de devenir grands-parents. La chambre supplémentaire était toujours inoccupée ; les Tampax et les Nana s'alignaient toujours sur l'étagère du placard, sous le lavabo ; tous les mois, Patty avait ses règles. Ruth Blum, fort occupée par ses propres affaires mais qui n'oubliait pas tout à fait les angoisses de sa fille, ne posait plus de questions, ni dans ses lettres, ni lors de leur voyage biannuel à New York. Finies les remarques humoristiques à base de vitamine E. Stanley ne faisait plus allusion au bébé, mais parfois, quand il ne savait pas qu'elle l'observait, elle voyait une ombre sur son visage. Comme s'il essayait désespérément de se souvenir de quelque chose.

En dehors de ce seul nuage, ils avaient mené une existence des plus agréables jusqu'à ce coup de téléphone au milieu de *Family Feud*, le soir du 28 mai. Patty, sa trousse à couture et sa vieille boîte de boutons à portée de la main, s'était attaquée à six chemises de Stan et à deux de ses blouses ; Stan, lui, s'était lancé dans la lecture du nouveau roman de William Denbrough, dans l'édition cartonnée. Sur la couverture, une bête montrait les dents. Au dos, on voyait un homme chauve à lunettes.

Stan était à côté du téléphone. Il prit le combiné et dit : « Bonsoir – maison Uris. »

Il écouta, et une ride se creusa entre ses sourcils. « Qui avez-vous dit ? »

Patty eut un bref instant de panique. Plus tard, honteuse, elle mentirait et dirait à ses parents qu'elle avait su que quelque chose n'allait pas dès l'instant où le téléphone avait sonné, mais en fait, il n'y avait eu que cet instant, ce simple coup d'œil avant de reprendre sa couture. Mais peut-être n'était-ce pas si faux ; peut-être avaient-ils tous les deux soupçonné que quelque chose se préparait bien longtemps avant cette sonnerie, quelque chose qui ne cadrerait pas avec la belle maison, sa pelouse et sa haie d'ifs nains, quelque chose de tellement évident que ça n'avait guère besoin d'être mentionné... ce bref instant de panique, comme un coup vivement porté et retiré de pic à glace, suffisait.

« *Est-ce Maman ?* » fit-elle en silence, des lèvres, à cet instant, craignant soudain que son père, qui pesait dix kilos de trop et souffrait de ce qu'il appelait son « mal d'estomac » depuis qu'il avait la quarantaine, ait eu une attaque cardiaque.

Stan secoua la tête, puis eut un léger sourire à ce que lui disait son correspondant.

« Comment ? Toi, *toi* ? Que je sois pendu si... Mike, mais comment as-tu ? »

Il se tut de nouveau et écouta. Comme son sourire s'effaçait, elle reconnut ou crut reconnaître cette expression sérieuse qu'il avait quand on lui exposait un problème, un brusque changement de situation ou un fait curieux ou intéressant. Sans doute cette dernière hypothèse était-elle la bonne, se dit-elle. Un nouveau client ? Un ancien ami ? Elle revint à la télé, où une femme embrassait furieusement Richard Dawson, les bras autour de son cou. Elle se fit la réflexion que Richard Dawson devait être embrassé plus souvent que le soulier de saint Pierre – et aussi qu'elle ne détesterait pas l'embrasser elle-même.

Tandis qu'elle cherchait un bouton noir assorti à ceux de la chemise en jean de Stan, Patty se rendit vaguement compte que la conversation se déroulait à présent sur un mode plus régulier. Stan poussait de temps en temps un grognement, et demanda une fois : « En es-tu sûr, Mike ? » Finalement, après un long moment de silence de sa part, il ajouta : « D'accord, je comprends. Oui, je... oui. Oui, tout. J'ai la photo. Je... quoi ? Non, je ne peux pas te le promettre absolument, mais je vais y réfléchir sérieusement. Tu sais que... oh ?... Il l'a fait !... Tu parles !... Moi aussi. Oui... bien sûr... merci... oui. Salut. » Il raccrocha.

Patty lui jeta un coup d'œil ; il avait le regard vide, perdu au-dessus du poste de télé. Sur l'écran, le public applaudissait la famille Ryan, qui venait de totaliser deux cent quatre-vingts points, essentiellement pour avoir répondu « Les maths » à la question : « Quels sont les cours que les enfants aiment le moins à l'école ? » Les Ryan ne se tenaient plus et poussaient des cris de joie. Stanley, lui, fronçait les sourcils. Elle raconterait plus tard à ses parents qu'elle l'avait trouvé un peu pâle, omettant d'ajouter que sur le moment, elle avait attribué ce phénomène à un effet de la lumière verdâtre de la lampe sous laquelle il lisait.

« Qui était-ce, Stan ? »

– Hein ? » Il tourna les yeux vers elle. Elle interpréta son expression comme celle de quelqu'un d'absorbé, ou de légèrement ennuyé. Ce n'est que plus tard, repassant sans fin la scène dans sa tête, qu'elle commença à croire que c'était celle d'un homme en train de se débrancher méthodiquement de la réalité, fiche après fiche. Le visage d'un homme qui quittait le bleu et fonçait dans le noir.

« Au téléphone ? Qui était-ce ? »

– Personne, dit-il. Personne, en fait. Je crois que je vais prendre un bain. » Il se leva.

« Un bain, à sept heures ? »

Il ne répondit pas et sortit de la pièce. Elle aurait pu lui demander si quelque chose n'allait pas ; elle aurait pu le suivre et s'inquiéter de savoir s'il n'avait pas mal au cœur – il était décontracté sur le plan sexuel, mais pouvait avoir d'étranges pudeurs à propos d'autres choses, et

il aurait bien été capable de dire qu'il allait prendre un bain au lieu d'avouer qu'il avait envie de vomir. Mais on présentait une nouvelle famille dans l'émission, les Piscapos, et Patty était sûre que Richard Dawson allait trouver quelque chose de drôle à dire sur leur nom, sans compter qu'elle n'arrivait pas à trouver ce fichu bouton noir alors qu'elle savait pertinemment qu'il y en avait plein la boîte. Ils se cachaient, évidemment, c'était la seule explication...

Elle le laissa donc partir et n'y pensa plus, jusqu'au moment où elle leva les yeux de l'écran et vit son fauteuil vide. Elle avait entendu couler l'eau, au premier, pendant cinq ou dix minutes... Mais elle prit conscience de ne pas avoir entendu la porte du frigo, ce qui signifiait qu'il n'avait pas sa bière. Quelqu'un l'avait appelé et lui avait collé un gros problème sur les bras ; lui avait-elle dit un seul mot pour le consoler ? Non. Avait-elle essayé d'en savoir un peu plus ? Non. Ou simplement remarqué que ça n'allait pas ? Non, pour la troisième fois. Tout ça à cause de cette émission. Les boutons n'étaient qu'une excuse.

Bon, d'accord. Elle irait chercher une bière, elle s'assiérait sur le bord de la baignoire, elle lui froterait le dos, ferait la geisha, lui laverait les cheveux s'il voulait, et finirait bien par savoir de quoi il s'agissait... ou de qui.

Une bière à la main, elle monta au premier. La porte fermée de la salle de bains lui donna sa première pointe d'inquiétude. Elle n'était pas repoussée, mais fermée. Jamais Stan ne fermait la porte quand il prenait un bain. C'était d'ailleurs une plaisanterie entre eux : la porte fermée signifiait qu'il faisait ce que sa maman lui avait appris, la porte ouverte qu'il n'aurait rien contre le fait de faire quelque chose dont sa maman avait judicieusement laissé l'instruction à d'autres.

Patty tapota la porte du bout des ongles, et eut brutalement conscience, trop conscience, de leur cliquetis reptilien contre le bois. Frapper à la porte de la salle de bains, comme si elle n'était pas chez elle, ne lui était encore jamais arrivé depuis son mariage, pas plus qu'à aucune autre porte de la maison.

Son inquiétude grandit soudain, et elle pensa au lac Carson, où elle était allée souvent nager dans sa jeunesse. Au 1<sup>er</sup> août, l'eau y était tiède, presque chaude... et on tombait brusquement sur une poche plus froide qui faisait frissonner de surprise et de plaisir. Le plaisir en moins, c'était ce qu'elle ressentait maintenant ; mais si dans l'eau du lac Carson, la poche froide s'arrêtait le plus souvent à la taille, rafraîchissant ses longues jambes d'adolescente, elle entourait cette fois-ci son cœur.

« Stanley ? Stan ? »

Elle ne se contenta plus de gratter à la porte du bout des ongles, mais frappa sèchement, puis cogna, comme elle n'obtenait toujours pas de réponse.

« *Stanley !* »

Son cœur. Son cœur n'était plus dans sa poitrine. Il battait dans sa gorge, rendant sa respiration difficile.

« *Stanley !* »

Dans le silence qui suivit son cri (la seule idée qu'elle criait ici, à moins de dix mètres de l'endroit où elle posait sa tête tous les soirs pour dormir, ne réussit qu'à l'effrayer davantage), elle entendit un son qui fit monter la panique du plus profond d'elle-même comme un hôte indésirable. Un son si faible. *Plink...* Un silence. *Plink...* un silence. *Plink...* un silence. *Plink...*

Elle voyait les gouttes se former au bout du robinet, grossir et s'arrondir comme une femme enceinte, et puis tomber : *Plink*.

Ce seul bruit. Rien d'autre. Et elle fut soudain sûre, affreusement sûre, que ce n'était pas son père mais Stanley, qui venait d'être victime d'une crise cardiaque ce soir.

Avec un gémissement, elle saisit la poignée de porte en verre taillé et la tourna. La porte refusa de bouger : elle était verrouillée. Et brutalement, trois *jamais* lui vinrent successivement à l'esprit : Stan ne prenait jamais de bain à cette heure ; il ne fermait jamais la porte sauf s'il utilisait les toilettes ; il ne fermait de toute façon jamais la porte à clef.

Était-il possible, se demanda-t-elle follement, de se *préparer* à une crise cardiaque ?

Patty se passa la langue sur les lèvres, et éprouva une impression de papier de verre fin frottant sur une planche. Elle lança encore une fois son nom. Toujours pas de réponse, sinon la goutte régulière et têtue tombant du robinet. Baissant les yeux, elle s'aperçut qu'elle tenait toujours la boîte de bière à la main. Elle la contempla stupidement, le cœur battant à tout rompre, comme si c'était la première fois de sa vie qu'elle voyait de la bière en boîte. Et de fait, on aurait pu le croire, car lorsqu'elle cligna des yeux, elle se transforma en un combiné téléphonique noir, d'aspect aussi inquiétant qu'un serpent.

« Puis-je vous aider, madame. Avez-vous un problème ? » lui cracha le serpent. Patty raccrocha violemment et recula d'un pas, frottant la main qui l'avait tenu. Elle regarda autour d'elle et se rendit compte qu'elle se trouvait dans le salon de télé, que la panique qui était montée jusqu'à son moi conscient avec le calme d'un rôdeur qui grimpe une volée de marches avait eu raison d'elle. Elle se rappela alors avoir laissé tomber la boîte de bière devant la porte de la salle de bains et s'être précipitée dans l'escalier en pensant vaguement : *Il doit y avoir une erreur quelque part, et ça nous fera bien rire dans un moment. Il a rempli la baignoire et s'est souvenu qu'il n'avait pas de cigarettes, alors il est sorti en chercher avant de se déshabiller...*

Oui. Sauf que comme il avait déjà fermé la porte de l'intérieur et que ça l'embêtait de la rouvrir, il avait ouvert la fenêtre au-dessus de la baignoire et était descendu du premier le long du mur comme une mouche. C'était évident, bien sûr.

La panique la gagnait de nouveau, comme un âcre café noir menaçant de déborder d'une tasse. Elle ferma les yeux pour mieux lutter contre elle. Et Patty restait là, parfaitement immobile, statue blême avec un cœur pulsant dans la gorge.

Elle se souvenait d'être descendue en courant, d'avoir trébuché, de s'être précipitée sur le téléphone, oui, évidemment, mais qui voulait-elle donc appeler ?

Une pensée insensée la traversa : *J'appellerais bien la Tortue, mais la Tortue ne peut rien faire pour nous.*

Ça n'avait pas d'importance, de toute façon. Elle avait dû être capable de faire le 17 et sans doute avait-elle dit quelque chose d'inhabituel, puisqu'on lui avait demandé si elle avait un problème. Certes, elle en avait un, mais comment expliquer à une voix sans visage que Stanley s'était enfermé dans la salle de bains et ne répondait pas, que le son régulier de la goutte d'eau tombant du robinet lui déchirait le cœur ? Il fallait que quelqu'un lui vienne en aide. Quelqu'un !

Elle porta la main à la bouche et se la mordit délibérément. Elle essaya de penser, de se forcer à penser.

Les doubles des clefs. Les doubles des clefs se trouvaient dans le placard de la cuisine.

Elle se leva, et heurta de sa pantoufle la boîte de boutons posée à côté de sa chaise. Il s'en renversa quelques-uns, qui brillèrent comme des yeux de verre à la lumière de la lampe. Elle en vit une bonne demi-douzaine de noirs.

À la porte du placard qui surplombait l'évier à deux bacs, était fixée à l'intérieur une planche vernie découpée en forme de clef géante – cadeau de l'un des clients bricoleurs de Stan, deux Noël auparavant. La planche comportait une rangée de petits crochets, au bout desquels dansaient les doubles de toutes les clefs de la maison ; en dessous étaient collés des morceaux de bande adhésive portant, de la petite écriture nette de Stan, en caractères d'imprimerie : GARAGE, S. DE BAINS HAUT, S. DE BAINS BAS, PORTE ENTRÉE, PORTE JARD. Un peu plus loin, sur deux crochets séparés, se trouvaient les clefs de voitures : MB et VOLVO.

Patty s'empara de celle marquée S. DE BAINS HAUT et commença à courir vers l'escalier, puis s'obligea à marcher. Courir faisait resurgir la panique, une panique qui ne demandait qu'à l'envahir. Et puis, si elle marchait, peut-être que tout irait bien. Ou alors, si quelque chose n'allait pas, Dieu – qui sait ? – la regarderait, verrait qu'elle marchait tranquillement et se dirait : *Bon, j'ai fait une gaffe, mais j'ai le temps de remettre les choses en ordre.*

D'un pas aussi calme qu'une femme qui se rend à la réunion de son Cercle, elle monta les escaliers et s'avança jusqu'à la porte de la salle de bains.

« Stanley ? » dit-elle, essayant de nouveau d'ouvrir la porte, soudain plus effrayée que jamais, refusant d'utiliser la clef car le seul fait de s'en servir avait quelque chose de trop définitif.

Si Dieu ne se manifestait pas le temps qu'elle la tourne, alors. Il ne le ferait jamais. L'époque des miracles, après tout, était passée.

Mais la porte était toujours verrouillée ; la seule réponse était toujours le même *plink...* silence régulier.

Sa main tremblait, et la clef joua des castagnettes sur la plaque de propreté avant de pénétrer dans la serrure et de se mettre en place. Elle la tourna, et le pêne claqua. Son autre main voulut s'emparer du bouton de porte en verre. Il lui glissa de nouveau dans la paume, non pas parce que la porte était fermée, cette fois-ci, mais parce que la sueur le rendait glissant. Elle le serra de toutes ses forces et tourna. Puis elle poussa la porte.

« Stanley ? Stanley ? St... »

Elle regarda en direction de la baignoire, dont le rideau de douche bleu était repoussé à l'autre bout de son support d'acier, et n'acheva pas le nom de son époux. Elle resta simplement les yeux fixés sur la baignoire, le visage aussi solennel que celui d'un enfant pour son premier jour de classe. Dans un instant, elle allait se mettre à hurler, Anita McKenzie, sa voisine, l'entendrait, et Anita McKenzie appellerait la police, convaincue que quelqu'un était entré chez les Uris et y massacrait tout le monde.

Mais pour le moment, Patty Uris restait debout en silence, les mains repliées contre la poitrine, le visage grave, les yeux exorbités. Et son expression de contemplation presque religieuse se transforma bientôt en autre chose. Ses yeux s'ouvrirent encore plus, sa bouche se contracta en une grimace d'horreur. Elle voulait crier mais ne pouvait pas. Le cri était trop vaste pour sortir.

La salle de bains était éclairée par des tubes fluorescents. Avec tant de lumière il n'y avait pas d'ombres. On pouvait tout voir, qu'on le veuille ou non. L'eau du bain était d'un rose éclatant. Stanley gisait, adossé à la partie en plan incliné de la baignoire. Il avait la tête tellement rejetée en arrière que des mèches de ses cheveux noirs, pourtant courts, lui touchaient le dos entre les omoplates. Si ses yeux grands ouverts avaient encore été capables de voir, ils auraient vu Patty à l'envers. Sa bouche était ouverte comme par un ressort. Et son expression traduisait une horreur pétrifiée, abyssale. Un paquet de lames Gillette « Platine-Plus » était posé sur le bord de la baignoire. Stanley s'était ouvert l'intérieur des bras du poignet au creux du coude, et avait barré ces premières coupures d'une seconde, formant deux T majuscules sanglants. Les plaies étaient d'un rouge pourpre éclatant dans la dure lumière blanche. Les tendons et les ligaments à nu lui firent penser à des morceaux de bœuf à bas prix.

Une goutte d'eau grossit à la bouche chromée du robinet. S'engrossa, aurait-on pu dire. Scintilla, tomba. *Plink.*

Il avait plongé son index droit dans son propre sang et tracé un unique mot sur le carrelage bleu, au-dessus de la baignoire, en lettres énormes et tremblotantes. Une trace de doigt sanguinolente zigzaguait à la fin de la deuxième lettre – sa main avait laissé cette trace, remarquait-elle, en retombant dans l'eau, où elle flottait maintenant. Elle supposa que Stanley avait écrit le mot – son ultime impression du monde – au moment où il perdait conscience. C'était comme s'il avait crié vers elle :

Une autre goutte tomba dans la baignoire.

*Plink.*

Ce fut le signal. Patty Uris retrouva enfin sa voix. Ne pouvant détacher son regard des yeux brillants du cadavre de son époux, elle se mit à crier.

## 2

### Richard Tozier prend la poudre d'escampette

Rich eut l'impression qu'il tenait bien le coup jusqu'au moment où il se mit à vomir.

Il avait écouté tout ce que Mike Hanlon lui avait raconté, avait dit ce qu'il fallait dire et donné les bonnes réponses aux questions de Mike, et il en avait même posé de son propre chef. Il avait vaguement conscience d'être en train de prendre l'une de ses voix – ni bizarre ni grotesque, comme celles qu'il prenait parfois à la radio (Porte-Doc le Délirant, le conseiller sexuel, était personnellement son rôle préféré, du moins en ce moment, et lui valait de la part de ses auditeurs des réactions positives presque aussi nombreuses que son inusable grand succès, colonel Buford Kissdrivel), mais au contraire riche, chaude, confiante. La voix du mec-vraiment-bien. Elle ne manquait pas d'allure, mais ce n'était qu'un faux, comme toutes les autres voix qu'il pouvait adopter.

« Dans quelle mesure te souviens-tu, Rich ? lui demanda Mike.

– Une faible mesure, répondit Rich, qui garda un instant le silence. Suffisamment, sans doute.

– Viendras-tu ?

– Je viendrai. » Et il raccrocha.

Il resta assis un moment dans son cagibi, enfoncé dans le fauteuil derrière le bureau, les yeux perdus au-dessus de l'océan Pacifique. Deux gamins, sur sa gauche, jouaient avec leur planche de surf, mais sans vraiment prendre les vagues avec. Il faut dire qu'il n'y en avait guère à

chevaucher.

Son horloge de table – un coûteux objet à quartz, cadeau du représentant d'une société de disques – disait qu'il était 17 h 09, ce 28 mai 1985. Trois heures de décalage avec l'endroit d'où Mike avait appelé. Il y faisait déjà nuit ou presque. Il sentit un début de chair de poule à cette seule idée et eut envie de bouger et de s'occuper. Il commença bien entendu par mettre un disque – sans chercher, prenant le premier qui lui tombait sous la main parmi les milliers qui se serraient sur les étagères. Le rock and roll faisait presque tout autant partie de sa vie que les voix, et il lui était difficile de faire quoi que ce soit sans musique – à plein tube de préférence. Il était tombé sur une rétrospective Motown. Marvin Gaye, l'un des membres les plus récents de ce que Rich appelait parfois « les Clamsés & Co », ouvrait le récital avec *I Heard It Through the Grapevine* :

*Oooh-boo, I bet you're wond'rin' how I knew...*

« Pas mal », dit Rich. Il eut même un léger sourire. C'était mal, pourtant, et il venait d'en prendre pour son grade, mais il avait le sentiment qu'il serait capable de faire face. Pas de panique.

Il s'apprêta à rentrer chez lui. À un moment donné, au cours de l'heure suivante, il lui vint à l'esprit que c'était comme s'il était mort et qu'il lui fût permis de prendre ses ultimes dispositions... sans parler de ses volontés en matière d'enterrement. Il avait l'impression qu'il s'en sortait joliment bien. Il essaya de joindre son agence de voyages habituelle, se disant que l'employée serait probablement sur l'autoroute, direction la maison, mais il tenta sa chance. Par miracle, elle était là. Il lui expliqua ce qu'il voulait, et elle lui demanda un petit quart d'heure.

« Je vous en dois une, Carol », dit-il. Au cours des trois dernières années, ils étaient passés de Mr. Tozier et Mrs. Feeny à Rich et Carol – plutôt familial, si l'on considère qu'ils ne s'étaient jamais rencontrés.

« D'accord, passez à la caisse, dit-elle. Pouvez-vous me faire Porte-Doc ? »

Sans même se racler la gorge pour trouver la voix – elle restait en général introuvable si l'on hésitait –, Rich annonça : « Porte-Doc le Délirant, votre conseiller sexuel, en ligne. Y a un gars qui est venu me voir l'autre jour et qui voulait savoir ce qu'il y avait de pire lorsqu'on attrapait le Sida. (Sa voix était passée un ton plus bas, son rythme s'était accéléré, et elle avait pris une allure désinvolte. C'était une voix américaine, mais qui évoquait cependant l'image d'un riche colon anglais, aussi charmant que délirant avec ses manières embrouillées. Qui était Porte-Doc ? Rich n'en avait pas la moindre idée, mais il le voyait toujours en costume blanc, en train de lire *Esquire*

et de boire, dans des verres à pied, des choses qui sentaient le shampooing à la noix de coco.) Je lui ai répondu sans ambages : « Essayer d'expliquer à sa mère comment on se l'est fait refiler par une Haïtienne. » Jusqu'à la prochaine, Porte-Doc, votre conseiller sexuel qui vous dit : « Z'avez besoin de moi si vous restez de bois. » »

Carol Feeny hurlait de rire. « C'est parfait ! Parfait ! Mon petit ami n'arrive pas à croire que vous pouvez faire toutes ces voix, il pense que vous devez utiliser des filtres ou des trucs comme ça...

– Rien que le talent, ma chère. (Porte-Doc venait de laisser instantanément la place à W. C. Fields, nez rouge, chapeau claqué, tenue de golf et tout l'attirail.) Je pète tellement de talent que j'ai été obligé de mettre un bouchon à tous mes orifices corporels pour l'empêcher de fuir comme... euh, de l'empêcher de fuir, quoi. »

La jeune femme partit d'un nouvel éclat de rire et Rich ferma les yeux. Il sentait venir une migraine.

« Soyez un chou et voyez ce que vous pouvez faire, d'accord ? » demanda-t-il, toujours W. C. Fields, sur quoi il raccrocha tandis qu'elle riait encore.

Il lui fallait maintenant redevenir lui-même et c'était dur – un peu plus dur tous les ans. Il est plus facile d'être courageux quand on est quelqu'un d'autre.

Il s'était mis à la recherche d'une paire de chaussures de sport et était sur le point de se rabattre sur des tennis lorsque le téléphone sonna de nouveau. C'était Carol Feeny, tous les records de temps battus. Il éprouva aussitôt le besoin de prendre la voix de Buford Kissdrivel, mais le combattit. Elle avait réussi à lui trouver une première classe sur un vol American Airlines sans escale Los Angeles-Boston. Il quitterait L. A. à 21 h 03 et arriverait à Logan vers cinq heures du matin. Un vol de Delta partait à 7 h 30 de Boston pour Bangor, où il débarquerait à 8 h 20. Elle lui avait réservé une berline confortable chez Avis, et il n'y avait que quarante kilomètres entre le comptoir d'Avis à l'aéroport de Bangor et le centre de Derry.

*Seulement quarante kilomètres ! pensa-t-il. C'est tout, Carol ? Peut-être si l'on compte en kilomètres. Cependant, vous n'avez pas la moindre idée de l'éloignement de ce patelin, et moi non plus d'ailleurs. Mais par tous les dieux, nous allons le découvrir.*

« Je n'ai pas réservé de chambre parce que vous ne m'avez pas précisé le temps que vous vouliez rester, dit-elle. Est-ce...

– Non, laissez-moi m'en occuper, coupa Rich, qui ne put empêcher Kissdrivel de prendre le dessus. Tu as été un aaamour, ma chère... »

Il raccrocha doucement – toujours les quitter sur un rire – puis composa le 207-555-1212 pour avoir l'assistance à l'annuaire du Maine. Il voulait le numéro du Grand Hôtel de Derry.

Seigneur, ça, c'était un nom du passé ! Cela faisait – quoi ? Dix, quinze, vingt, vingt-cinq ans qu'il ne l'avait pas évoqué ! Aussi fou que cela parût, il soupçonnait que cela faisait vingt-cinq ans, au moins ; et si Mike ne l'avait pas appelé, il avait l'impression qu'il n'y aurait jamais repensé de sa vie. Pourtant, à une époque, il passait tous les jours devant ce grand tas de briques rouges – parfois même au pas de course, avec Henry Bowers et Huggins le Roteur, et aussi cet autre type, Victor quelque chose, sur les talons, tous trois vociférant des petites plaisanteries du genre : *On va te choper, gueule d'enfoiré ! On va te choper, petit démerdard ! On va te choper, pédé binoclard !* L'avaient-ils jamais chopé ?

Avant qu'il ait pu s'en souvenir, une standardiste lui demandait dans quelle ville.

« Derry, mademoiselle... »

*Derry ! Seigneur ! Ce nom lui-même avait un goût étrange de chose oubliée dans sa bouche ; il avait l'impression d'embrasser une antiquité en le prononçant.*

« Avez-vous un numéro pour le Grand Hôtel de Derry ? »

– Un instant, monsieur. »

*Sûrement pas. Il aura disparu. Rasé par un nouveau plan d'urbanisme. Transformé en boulo-drome ou en arcade de jeux vidéo. Ou brûlé une nuit, à cause d'un représentant en godasses ivre fumant dans son lit. Disparu, Richie – tout comme les lunettes, inépuisable sujet de railleries pour Bowers. Qu'est-ce que disait cette chanson de Springsteen, déjà ? Jours de gloire... évanouis dans le clin d'œil d'une fille. Mais quelle fille ? Beverley, bien sûr, Bev...*

Le Grand Hôtel de Derry avait peut-être changé, mais en tout cas pas disparu, car une voix neutre de machine se mit à égrener des chiffres : « Le numéro est...9...4...1...8...2...8...2. Je répète... »

Mais Richard l'avait noté du premier coup. Soulagement que de raccrocher sur cette voix ronronnante ; il imaginait facilement le service des renseignements sous la forme d'un monstre globuleux profondément enterré sous terre, rivets transpirant, avec des milliers de tentacules chromés, version PTT du Dr Octopus. Le monde dans lequel vivait Richie lui paraissait chaque année un peu plus comme une maison hantée électronique, dans laquelle fantômes numériques et humains apeurés se côtoyaient, mal à l'aise.

*Toujours debout. Pour paraphraser Paul Simon, toujours debout après tant d'années.*

Il composa le numéro de l'hôtel qu'il avait vu pour la dernière fois à travers les verres de ses lunettes d'enfant. Rien ne fut plus fatalement facile – 1-207-941-8282. Il porta le téléphone à l'oreille, regardant par la vaste fenêtre de son bureau. Les surfeurs étaient partis ; un couple d'amoureux marchait sur la plage, main dans la main. Ils auraient pu poser pour le genre de posters qui ornaient le mur du bureau où travaillait Carol Feeny, tant ils étaient parfaits. Si ce

n'était qu'ils portaient tous les deux des lunettes.

*On va te choper, gueule d'enfoiré ! On va te péter tes binocles !*

*Criss, lui souffla d'un seul coup sa mémoire. Son nom de famille était Criss. Victor Criss.*

Oh, Seigneur, il aurait préféré continuer de l'ignorer ; c'était trop tard – mais ça n'avait l'air d'avoir aucune importance. Quelque chose se passait dans les souterrains où Rich Tozier conservait sa collection personnelle de vieilleries dorées. Des portes s'ouvraient.

*Sauf qu'il n'y a pas un seul enregistrement là en bas, n'est-ce pas ? En bas, tu n'es pas Rich Tozier, le disc-jockey vedette de la station KLAD, l'homme aux mille voix. Et ces choses qui s'ouvrent ne sont pas exactement des portes, hein ?*

Il s'efforça de chasser ces pensées.

*Surtout, ne pas oublier que je vais très bien. Tu vas très bien, Richie. Rich Tozier va très bien. Fumerais bien une sèche, c'est tout.*

Cela faisait quatre ans qu'il avait arrêté de fumer, il pouvait bien en prendre une maintenant, non ?

*Pas d'enregistrements, rien que des cadavres. Tu les as enterrés très profond mais il y a un séisme fou qui leur fait refaire surface. Tu n'es pas Rich Tozier le D-J, en bas ; en bas, tu es juste Richie Tozier le Binoclard, tu es avec tes copains et tu as une telle frousse que tu as les couilles contractées en noyaux de pêches. Il n'y a pas de portes, il n'y a rien qui s'ouvre. Ce sont des cryptes, Richie. Elles se fendent en deux, et les vampires que tu croyais morts à jamais se remettent à voler.*

Une cigarette, juste une. Même une Carlton ferait l'affaire, pour l'amour du ciel.

*On va te choper, Binoclard ! On va te faire BOUFFER ton putain de cartable !*

« Grand Hôtel de Derry », fit une voix masculine au fort accent yankee ; elle avait fait tout ce chemin – à travers la Nouvelle-Angleterre, le Middle-West, sous les casinos de Las Vegas – pour atteindre son oreille.

Rich demanda s'il pouvait réserver une suite, à compter du lendemain. La voix lui répondit que oui, et voulut savoir pour combien de temps.

« Je ne peux pas dire. Je viens pour... » Il s'interrompit un instant, soucieux de précision.

Pourquoi venait-il, exactement ? En esprit, il voyait un garçon avec un cartable écossais poursuivi par deux voyous ; un garçon qui portait des lunettes, mince, le visage pâle, et qui aurait crié à toutes les petites brutes qui passaient, de manière mystérieuse : *Frappez-moi ! Allez-y, frappez-moi ! Voici mes lèvres ! Écrasez-les-moi sur les dents ! Voici mon nez ! Faites-le saigner et cassez-le si vous pouvez ! Boxez-moi les oreilles, qu'elles deviennent comme des choux-fleurs ! Ouvrez-moi l'arcade sourcilière ! Voici mon menton, cognez sur le point de K.O. ! Voici mes yeux, si bleus, agrandis par ces horribles lunettes, ces binocles cerclées de corne dont l'une des branches tient avec un ruban adhésif. Cassez-les ! Enfoncez un éclat dans*

*l'un de ces yeux et fermez-le à jamais ! Qu'est-ce que j'en ai à foutre ?*

Il ferma les yeux et répondit : « Je viens pour affaires à Derry, mais je ne sais pas combien de temps prendront les négociations. Si nous disions trois jours, avec une option de renouvellement ?

– Une option de renouvellement ? » demanda l'employé d'un ton sceptique. Rich attendit patiemment que l'idée fasse son chemin. « Ah oui, je comprends, c'est très bien !

– Merci. Et je... euh... j'espère que vous pourrez voter pour nous en novembre, se mit à dire John Kennedy. Jackie voudrait refaire le... euh... le Bureau Ovale, et j'ai un boulot tout trouvé pour mon... euh... mon frère Bobby.

– Mr. Tozier ?

– Oui ?

– Ah, très bien. Il y a eu quelqu'un d'autre en ligne pendant quelques secondes. »

*Juste un vieux pote du GPC, le Grand Parti des Clamsés, au cas où tu te poserais la question. T'en fais pas, c'est rien,* pensa-t-il. Un frisson le traversa, et il se dit à lui-même, presque désespéré : *Tu vas très bien, Rich.*

« Je l'ai entendu, moi aussi, dit-il. Sans doute une interférence. Alors, cette suite ?

– Oh, il n'y a pas le moindre problème. On fait des affaires à Derry, mais ce n'est pas la folie.

– Ah bon ?

– Oh, oui-oui. » Rich frissonna de nouveau. Ça aussi, il l'avait oublié, cette manière de répondre « oui » du nord de la Nouvelle-Angleterre. *Oui-oui.*

*On va te choper, minable !* cria la voix fantomatique de Henry Bowers ; et il sentit de nouvelles cryptes se fracturer à l'intérieur de lui ; la puanteur qui lui montait au nez n'était pas celle des corps décomposés, mais celle des souvenirs décomposés. Et d'une certaine manière, c'était pire.

Il donna le numéro de sa carte American Express à l'employé et raccrocha. Puis il appela Steve Codall, le directeur des programmes de la KLAD.

« Quoi de neuf, Rich ? » demanda Steve. Les derniers sondages montraient que la station se portait bien sur le marché cannibale du rock en FM à Los Angeles, et depuis, Steve avait été d'une humeur charmante, merci, Seigneur.

« Eh bien, tu vas peut-être regretter de m'avoir posé la question. Je prends la poudre d'escampette, Steve.

– Tu prends... (Rien qu'à sa voix, il imaginait le froncement de sourcils de Steve.) Je ne te suis pas très bien, Richie.

– Je prends mes cliques et mes claques. Je me tire.

– Qu'est-ce que ça veut dire, ça, "je me tire" ? D'après l'emploi du temps que j'ai sous les yeux, tu es à l'antenne demain de deux à six dans l'après-midi, comme d'habitude. Tu as une interview de Clarence Clemons prévue à quatre heures dans le studio. Tu connais tout de même Clarence Clemons, Rich ?

– Mike O'Hara peut aussi bien faire l'interview que moi.

– Sauf que Clarence ne veut pas discuter avec Mike, Rich. Pas plus qu'avec Bobby Russel ni même avec moi. Clarence est un mordu de Buford Kissdrivel et de Wyatt le Tueur de Pouffiasse. C'est à toi qu'il veut parler, camarade. Et je n'ai pas du tout envie d'avoir un saxophoniste de cent cinquante kilos fou furieux dans mes studios, en train de courir partout comme un forcené.

– Il n'y a pas de course de forcené dans son passé, que je sache. C'est de Clarence Clemons que nous parlons, pas de Keith Moon. »

Il y eut un silence qui se prolongea sur la ligne. Rich attendit patiemment.

« Tu n'es pas sérieux, hein ? finit par demander Steve d'un ton plaintif. Je veux dire, sauf si tu viens d'apprendre la mort de ta mère, ou que tu as une tumeur au cerveau, on appelle cela une sale vacherie.

– Il faut que je parte, Steve.

– Est-ce que ta mère est malade ? Vient-elle – Dieu nous en garde ! – de mourir ?

– Elle est morte depuis dix ans.

– As-tu une tumeur au cerveau ?

– Même pas un polype rectal.

– C'est pas drôle, Rich.

– Non.

– Tu te comportes comme un parfait salopard, et je n'aime pas ça du tout.

– Moi non plus, ça ne me plaît pas. Mais il faut que j'y aille.

– Mais où ça ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe, enfin ? Parle, au moins !

– Quelqu'un m'a appelé. Quelqu'un que j'ai connu il y a très longtemps. Ailleurs. Il vient de se passer quelque chose. J'ai fait une promesse. Nous avons tous promis que nous reviendrions si ça recommençait. Je crois que c'est ce qui se passe.

– Quoi, "ça" ? De quoi parles-tu, Rich ?

– Je préfère ne pas en parler. *(Et puis, tu me croirais cinglé si je t'avouais la vérité : je l'ignore.)*

– Quand as-tu fait cette fameuse promesse ?

– Il y a longtemps. Pendant l'été 58. »

Il y eut de nouveau un silence qui se prolongea, et il comprit que Steve Covall essayait de

déterminer si Rich Tozier le D.-J., alias Buford Kissdrivel, alias Wyatt le Tueur de Pouffiasse, etc., se foutait de lui ou était victime d'une forme de dépression nerveuse.

« Mais tu n'étais qu'un môme, remarqua-t-il d'un ton neutre.

– J'avais onze ans. J'allais sur mes douze. »

Encore un long silence. Rich attendit, patiemment.

« Très bien, dit Steve. Je vais chambouler le tableau de service. Mike va prendre ta place demain, et Chuck Foster les autres jours, si je peux dégoter le restaurant chinois dans lequel il se terre. Je vais faire cela parce que nous avons parcouru un sacré bout de chemin ensemble, Rich. Mais jamais je n'oublierai que tu m'as arnaqué.

– Ne dramatises pas, veux-tu ? dit Rich qui sentait son mal de tête s'aggraver. (Il savait ce qu'il faisait ; qu'est-ce que Steve s'imaginait ?) J'ai besoin de quelques jours de congé, c'est tout. Tu réagis comme si j'avais chié sur les bureaux du boss.

– Et pour quoi faire, ces jours de congé ? Pour une réunion de ton club boy-scout de Trifouillis-les-Oies, Dakota du Nord, ou de Pétaouchnock, Géorgie !

– Je crois qu'en fait, Trifouillis-les-Oies se trouve dans l'Arkansas, Patron, répliqua Buford Kissdrivel de sa voix d'outre-tombe, mais Steve n'était pas d'humeur à rire.

– Tout ça pour une promesse faite à onze ans ? Les promesses que l'on fait à onze ans ne sont pas sérieuses, bon Dieu. Et il ne s'agit pas seulement de ça, Rich, tu le sais bien. Nous ne sommes pas dans les assurances ou la banque, ici. Mais dans le show-biz, et ne me dis pas que tu l'ignores. Si tu m'avais donné une semaine de préavis, je ne serais pas là avec le téléphone d'une main et une boîte de Valium de l'autre. Tu es en train de me faire grimper aux rideaux et tu le sais très bien ; alors n'insulte pas mon intelligence. »

Steve criait presque, maintenant, et Rich ferma les yeux. Jamais il n'allait l'oublier, avait-il dit, et ça devait être vrai. Mais il avait aussi prétendu que les gosses de onze ne font jamais de promesses sérieuses : et ça, c'était faux. Rich ne se souvenait pas de quel genre de promesse il s'agissait (il n'était pas sûr de désirer s'en souvenir), mais elle avait été on ne peut plus sérieuse.

« Steve, il le faut.

– Ouais. Et je t'ai dit que je pourrais m'en sortir. Alors fous le camp, espèce d'arnaqueur.

– Voyons, c'est ridi... »

Mais Steve avait déjà raccroché. Rich en fit autant. Il avait encore la main sur l'appareil que la sonnerie retentissait ; il n'avait pas besoin de décrocher pour savoir que c'était de nouveau Steve, plus furieux que jamais. Lui répondre à ce stade ne ferait de bien à personne. Les choses ne pourraient qu'empirer. Il repoussa l'interrupteur sur la droite, coupant la sonnerie.

Il alla à l'étage, sortit deux valises d'un placard et les remplit d'un amas de vêtements qu'il

ne prit même pas la peine d'examiner : des jeans, des chemises, des sous-vêtements, des chaussettes. Ce n'est que plus tard qu'il se rendit compte qu'il avait sélectionné des affaires de style jeune. Puis il redescendit avec les valises pleines.

Une photo de Big Sur par Ansel Adams ornait l'un des murs du séjour. Rich la fit pivoter sur des gonds invisibles. Il ouvrit le petit coffre mural qui se trouvait derrière et commença à fouiller parmi les paperasses : les titres de propriété d'une maison agréablement située entre la faille de San Francisco et la zone des feux de broussailles, dix hectares de forêt d'exploitation dans l'Idaho, un paquet d'actions. Il avait acheté ces dernières apparemment au hasard (dès que son agent de change le voyait arriver, il se prenait la tête entre les mains), mais elles avaient toutes régulièrement monté au fil des années. Il était parfois surpris à l'idée qu'il était presque – pas tout à fait, mais presque – un homme riche. Et tout ça, grâce au rock and roll... et aux voix, bien entendu.

La maison, la forêt, les actions, la police d'assurance et même un double de son testament. *Les liens qui te tiennent solidement attaché à l'existence*, pensa-t-il.

Il fut pris d'une impulsion soudaine, celle de saisir un briquet et de foutre le feu à tout cet assortiment putassier de par-la-présente-monsieur-Untel et le-porteur-de-ce-certificat. Il aurait pu le faire. Les papiers du coffre venaient de perdre toute signification, d'un seul coup.

C'est à ce moment-là qu'il ressentit son premier véritable accès de terreur, un accès qui n'avait rien de surnaturel. Ce n'était que la prise de conscience de la facilité avec laquelle on pouvait balancer sa vie à la poubelle. C'était ça, l'affolant. Il suffisait d'orienter le ventilateur sur tout ce que l'on avait mis des années à rassembler laborieusement et de le régler à fond. Facile. Tout brûler ou tout disperser aux quatre vents, puis prendre la poudre d'escampette.

Derrière les papiers, qui n'étaient, par rapport au fric, que des cousins au deuxième degré, se trouvait la réalité, le nerf de la guerre. Quatre mille dollars en coupures de dix, vingt et cinquante.

Tandis qu'il en bourrait les poches de son jean, il se demandait s'il n'avait pas su ce qu'il faisait, obscurément, quand il avait mis tout cet argent de côté. Cinquante dollars un mois, cent vingt le suivant, seulement dix le troisième. Du fric de rat-qui-quitte-le-navire. Du fric poudre-d'escampette.

« Bon Dieu, ça fout les jetons ! » dit-il, ayant à peine conscience d'avoir parlé. L'air absent, il regarda la plage à travers la vaste fenêtre. Comme les surfeurs, les amoureux avaient disparu.

*Ah, oui, doc – tout ça me revient maintenant. Tu te souviens de Stanley Uris, par exemple ? J' te parie trois poils que je m'en souviens... Tu te rappelles comme on disait cela ? On trouvait que c'était très classe. Stanley Urine, comme l'appelaient les gosses. « Hé, Urine, hé, l'Assassin du Christ de mes deux ! Où tu te tailles ? Tu*

*crois que l'un de tes pédés de copains va te filer cent balles ? »*

Il claqua la porte du coffre-fort et remit en place la photographie. Quand avait-il pensé à Uris pour la dernière fois ? Cinq ans ? Dix ans ? Vingt ans ? Rich avait quitté Derry avec sa famille au printemps 1960 ; et comme tous les visages de la bande s'étaient estompés depuis ! La bande des perdants, des ratés avec leur club au milieu de ce que l'on appelait les Friches-Mortes – curieux nom pour un endroit où la végétation était aussi fournie. Jouant aux explorateurs dans la jungle, à l'unité de génie égalisant un terrain d'atterrissage sur un atoll tout en repoussant les Japs, jouant aux constructeurs de barrages, aux cow-boys, aux astronautes perdus dans un monde-forêt, tu l'as dit ; le nom pouvait bien changer, n'oublie pas de quoi il s'agissait en fait : de se cacher. De se cacher des grands balèzes. De Henry Bowers, Victor Criss, Huggins le Roteur et toute la bande. Quel assortiment de ratés ils faisaient ! Stan Uris avec son gros pif de Juif ; Bill Denbrough qui n'était pas capable de dire autre chose que « Ya-hou, Silver ! » sans bégayer lamentablement, au point de vous rendre marteau ; Beverley Marsh avec ses bleus partout, ses cigarettes planquées dans les manches de sa blouse ; Ben Hanscom, tellement gros que l'on aurait dit la version bipède de la baleine blanche, et Richie Tozier avec ses verres en cul de bouteille, ses vingt sur vingt en classe, sa grande gueule qui ne demandait qu'à se faire rectifier. Existait-il un mot pour les caractériser ? Oh, oui. Il en existe toujours un. Le mot juste. Dans ce cas précis : la bande de nouilles.

Comme cela lui revenait, comme tout lui revenait... et maintenant, il était là, debout dans son salon, tremblant de manière aussi incontrôlable qu'un clébard abandonné sous la tempête, tremblant parce que les types en compagnie desquels il avait couru n'étaient pas tout ce dont il se souvenait. Il y avait d'autres choses, des choses auxquelles il était resté des années sans penser, frissonnant juste en dessous de la surface.

Des choses sanglantes.

Une obscurité. Une certaine obscurité.

La maison de Neibolt Street, par exemple, et Bill hurlant : « *T-t-tu as tué mon frère, espèce de sa-sa-salopard !* »

Se souvenait-il ? Juste assez pour ne pas vouloir s'en souvenir davantage, et l'on pouvait parier trois poils là-dessus.

Une odeur de détritrus, une odeur de merde et une odeur de quelque chose d'autre. D'encore pire que tout le reste. C'était la puanteur de la bête, la puanteur de Ça, dans les ténèbres en dessous de Derry, là où les machines grondaient sans interruption. Il se souvenait de George...

Mais c'était trop et il courut à la salle de bains, se cognant au passage dans son fauteuil

Eames, ce qui faillit le faire tomber... Il y arriva, mais tout juste. Il glissa, à genoux sur les carreaux lisses comme un danseur de smurf excentrique, jusqu'aux toilettes dont il saisit les rebords, vomissant tripes et boyaux. Mais même après, ça ne s'arrêtait pas : il vit soudain George Denbrough comme si c'était hier, Georgie par qui tout avait commencé, Georgie qui avait été assassiné à l'automne 1957. Il était mort tout de suite après l'inondation, l'un de ses bras avait été arraché, et Rich avait chassé ce souvenir de sa mémoire. Mais parfois les souvenirs reviennent, oui, et comment !

Les spasmes s'estompèrent et Rich, à tâtons, chercha la poignée de la chasse. Son repas précédent, régurgité en jets violents, disparut élégamment dans la tuyauterie.

Dans les égouts.

Dans la pestilence et les ténèbres des égouts.

Il rabattit le couvercle, y posa le front et se mit à pleurer.

C'était la première fois que ça lui arrivait depuis la mort de sa mère, en 1975. Sans même y penser, il mit les mains en coupe sous ses yeux et les lentilles de contact qu'il portait glissèrent dans ses paumes, où elles restèrent, brillantes.

Quarante minutes plus tard, avec l'impression d'avoir été passé à la paille de fer, mais d'une certaine manière nettoyé, il jetait les valises dans le coffre de la MG et sortait en marche arrière du garage. Le jour baissait. Il regarda sa maison, avec ses plantations récentes ; il regarda la plage, et l'eau qui prenait une nuance d'émeraude pâle rompue par une étroite bande d'or battu. Et il eut la conviction qu'il ne reverrait jamais plus rien de tout cela, qu'il n'était qu'un homme mort qui marchait encore.

« Je rentre au pays, maintenant, murmura Rich Tozier pour lui-même. Je rentre au pays, et que Dieu me vienne en aide. »

Il passa une vitesse et démarra, éprouvant de nouveau l'impression qu'il avait été étonnamment facile de se glisser dans cette fissure qu'il ne soupçonnait pas, à l'intérieur de ce qu'il considérait comme une vie solide. Comme il était aisé de mettre le cap sur le côté sombre, de voguer hors du bleu pour foncer dans le noir !

Hors du bleu dans le noir, oui, c'était exactement cela. L'endroit où n'importe quoi pouvait attendre.

### Ben Hanscom prend un verre

Si, en cette soirée du 28 mai 1985, vous aviez voulu trouver l'homme que le magazine *Time* avait qualifié d' « architecte le plus prometteur, peut-être, des États-Unis » (« La conservation de l'énergie en milieu urbain et les jeunes Turcs », *Time*, 15 octobre 1984), il aurait fallu commencer par emprunter la nationale 80 à la sortie d'Omaha, puis la voie secondaire 81 jusqu'à Sweldhom, traverser ce modeste patelin pour arriver, après avoir tourné deux fois à droite et trois fois à gauche, dans un trou à côté duquel Sweldhom était New York : Hemingford Home. Huit bâtiments, cinq d'un côté de la rue, trois de l'autre, constituaient le centre commercial ; la boutique du coiffeur, Coup'O Carré (avec dans la vitrine une affichette jaunissante datant d'au moins quinze ans sur laquelle avait été écrit à la main : SI VOUS ÊTES HIPPIE, ALLEZ VOUS FAIRE COUPER LES CHEVEUX AILLEURS), le cinéma (où ne passaient que des copies ultra-fatiguées), le Cinq-Dix-Quinze. Il y avait également une succursale de la Nebraska Homeowner's Bank, une station-service, une pharmacie et une quincaillerie spécialisée en petit matériel agricole – la seule entreprise ayant un vague air de prospérité dans le coin.

Enfin, à l'extrémité de la voie principale, situé un peu en retrait des autres constructions, comme un paria, en bordure du néant, se trouvait l'inévitable routier – la Roue rouge. Si vous étiez arrivé jusque-là, vous auriez vu, dans le parking poussiéreux et truffé de nids-de-poule, une Cadillac 1968 sur le retour, avec deux antennes de CB à l'arrière. À l'avant, la plaque à frime annonçait simplement : BEN'S CADDY. Et à l'intérieur, en vous dirigeant vers le bar, vous auriez trouvé votre homme – un type efflanqué, tanné, en chemise à carreaux, jean délavé et bottes de mécano avachies. De délicates pattes d'oie lui partaient du coin de l'œil, mais en dehors de ça, il n'était pas ridé. Il faisait bien dix ans de moins que son âge, et il en avait trente-huit.

« Bonjour, Mr. Hanscom », dit Ricky Lee en posant un napperon de papier sur le bar, tandis que Ben prenait un tabouret. Ricky Lee paraissait légèrement surpris. En fait, il l'était beaucoup. C'était la première fois qu'il voyait Hanscom un soir de semaine à la Roue rouge. Il venait prendre deux bières régulièrement, tous les vendredis en fin de journée ; le samedi, il s'en accordait quatre ou cinq. Il demandait toujours des nouvelles des trois garçons de Ricky Lee, et laissait toujours le même pourboire de cinq dollars en dessous du rond de carton lorsqu'il partait. À tous points de vue, professionnels comme personnels, il était de loin le client favori de Ricky

Lee. Les dix dollars par semaine (à quoi s'ajoutait le billet de cinquante, que, depuis quatre ans, il glissait sans faute à la Noël sous le rond de carton), c'était très bien ; mais la compagnie du personnage valait encore davantage. Les gens de bonne compagnie sont une rareté, mais dans un boui-boui comme celui-ci, où le niveau des conversations est en dessous de celui de la mer, ce sont de vrais merles blancs.

En dépit de ses origines (la Nouvelle-Angleterre) et de son éducation (en Californie), Hanscom avait tout de l'extravagant Texan. Si Ricky Lee comptait sur son passage rituel tous les vendredis et samedis, il avait de bonnes raisons pour cela. Que Mr. Hanscom construise un gratte-ciel à New York (il y avait déjà bâti trois des édifices les plus controversés des cinq dernières années), un nouveau musée à Redondo, ou un immeuble de bureaux à Memphis, inmanquablement le vendredi soir, entre huit heures et neuf heures trente, la porte qui donnait sur le parking s'ouvrait sur sa silhouette nonchalante. Comme s'il habitait à l'autre bout du patelin et avait préféré faire un tour, faute d'un programme intéressant à la télé. Il possédait un Learjet et disposait d'une piste d'atterrissage privée sur sa ferme, à Junkins.

Deux années auparavant, à Londres, il avait dessiné le nouveau centre de communication de la BBC, dont il avait supervisé la construction. L'immeuble avait fait également l'objet de controverses passionnées (le *Manchester Guardian* : « Peut-être l'édifice le plus remarquable élevé à Londres depuis vingt ans », le *Daily Mirror* : « Mis à part la tête de ma belle-mère après une cuite, la chose la plus laide que j'aie jamais vue »). Ricky Lee s'était dit, quand Hanscom avait accepté ce travail : *Eh bien, je vais rester un bout de temps sans le voir. Peut-être qu'il finira par nous oublier complètement.* Et en effet, le vendredi suivant, Ben Hanscom n'avait pas donné signe de vie, même si Ricky Lee n'avait pu s'empêcher de lever vivement la tête à chaque fois que s'ouvrait la porte du parking, entre huit heures et neuf heures trente. *On le reverra plus tard, peut-être.* « Plus tard » fut le lendemain soir.

La porte s'était ouverte à neuf heures et quart, et il était tranquillement entré, en jean et T-shirt, avec ses vieilles bottes de mécano, comme s'il venait de traverser la rue. Et lorsque Ricky Lee s'était écrié, d'un ton presque joyeux : « Eh, Mr. Hanscom ! Doux Jésus ! Qu'est-ce que vous faites ici ? », il avait eu l'air légèrement surpris, comme si sa présence était la chose la plus naturelle du monde. Pendant les deux années que dura son contrat avec la BBC, cette visite hebdomadaire se renouvela. Il quittait Londres chaque samedi matin à onze heures en Concorde, expliqua-t-il à un Ricky Lee fasciné, et arrivait à Kennedy Airport, à New York, à dix heures et quart, soit quarante-cinq minutes *avant* son départ de Londres, à en croire les horloges (« Comme les voyages dans le temps ! » s'était exclamé Ricky Lee, impressionné). Une limousine l'attendait pour le conduire à Teterboro Airport, dans le New Jersey, un parcours qui ne prenait pas plus

d'une heure dans le trafic plus fluide du samedi matin. Il se retrouvait sans problèmes aux commandes du Learjet vers midi, et se posait à quatorze heures trente à Junkins. En allant assez vite, cap à l'ouest, dit-il à Ricky, le jour paraissait durer éternellement. Après quoi il faisait une sieste de deux heures, puis passait une heure avec son contremaître et une demi-heure avec sa secrétaire ; il dînait, et venait enfin à la Roue rouge où il restait environ une heure et demie. Il s'y rendait toujours seul, s'asseyait toujours au bar et repartait toujours aussi seul ; il ne manquait pourtant pas de femmes, dans ce coin du Nebraska, qui n'auraient pas mieux demandé que de le distraire un peu. Une fois de retour à la ferme, il prenait six heures de sommeil, et tout le processus recommençait à l'envers. Ricky Lee impressionnait à coup sûr ses clients avec cette histoire. « Peut-être est-il homosexuel », avait suggéré une fois une femme. D'un bref coup d'œil, Ricky l'avait jaugée : permanente, vêtements, boucles d'oreilles – tout la désignait comme une BCBG de la côte Est, New York probablement. Sans doute venue rendre visite à un parent ou une amie d'école, et pressée de repartir. « Non, avait-il répondu. Mr. Hanscom n'est pas un pédé. – Comment le savez-vous ? avait-elle demandé, jouant avec une cigarette en attendant qu'il l'allumât, un léger sourire à ses lèvres dont le rouge brillait. – Je le sais, c'est tout. » Et c'était vrai. L'idée lui vint d'ajouter : Je crois que c'est l'homme le plus diablement solitaire que j'aie jamais rencontré. Mais il n'avait pas envie de se confier à cette New-Yorkaise qui l'observait comme une curiosité locale.

Ce soir-là, Mr. Hanscom avait l'air un peu pâle, et légèrement distrait.

« Salut, Ricky Lee », dit-il. Il s'installa sur un tabouret et se mit à étudier ses mains.

Ricky Lee savait qu'il devait passer les six ou huit prochains mois à Colorado Springs, pour surveiller les travaux préliminaires d'un centre culturel des Rocheuses, un vaste complexe de six bâtiments taillés à flanc de montagne. « *Quand ce sera terminé, les gens vont dire que ça ressemble à des jouets qu'un enfant géant aurait laissé traîner sur un escalier*, avait expliqué Ben à Ricky Lee. *Pas tous, mais il y en aura pour le dire. Ils n'auront pas tout à fait tort. Mais ça va marcher, je crois. C'est le truc le plus monumental que j'aie jamais entrepris, et la mise en place va être redoutable. Je crois pourtant que ça va marcher.* »

Il a un peu le trac, s'était dit Ricky. Rien de surprenant à ça, rien de malsain non plus, d'ailleurs ; plus on est connu, plus on prête le flanc aux attaques. Ou alors il souffrait d'une vague infection. Les microbes ne manquaient pas dans le coin.

Ricky Lee prit une chope propre et la plaça sous le robinet.

« Pas ce soir, Ricky Lee. »

Ricky se tourna, surpris, et lorsque Ben Hanscom leva les yeux de ses mains, il eut un frisson de peur. Car Ben Hanscom n'avait pas l'air d'avoir le trac ou la grippe, mais de quelqu'un

qui vient de prendre un coup terrible et qui tente encore de comprendre ce qui l'a frappé.

*Il a perdu quelqu'un. Il n'est pas marié, mais tout le monde a une famille et quelqu'un vient de clamser dans la sienne. C'est sûr et certain.*

Un client glissa une pièce dans le juke-box, et Barbara Mandrell se mit à chanter les déboires d'un ivrogne et d'une femme seule.

« Vous vous sentez bien, Mr. Hanscom ? »

Ben Hanscom regarda Ricky Lee avec des yeux qui avaient soudain dix, non, vingt ans de plus que le reste de son visage. Avec étonnement, le barman s'aperçut que ses cheveux grisonnaient. C'était la première fois qu'il le remarquait.

Hanscom sourit – d'un horrible sourire spectral. On aurait dit celui d'un cadavre.

« Pas tellement, Ricky Lee. Non, m'sieur. Pas ce soir. Pas bien du tout, même. »

Ricky reposa la chope et se dirigea vers le coin du bar où Hanscom s'était assis. Le bar était aussi vide, ce lundi soir, qu'il pouvait l'être en dehors de la saison de football : il y avait moins de vingt clients et Annie, assise près de la porte de la cuisine, faisait un château de cartes avec les menus.

« Mauvaises nouvelles, Mr. Hanscom ? »

– Mauvaises nouvelles, c'est le mot. Mauvaises nouvelles du pays. » Il regarda Ricky Lee – non : il regarda à travers Ricky Lee.

« Je suis désolé de l'apprendre, Mr. Hanscom.

– Merci, Ricky Lee. »

Il se tut, et Ricky était sur le point de lui demander s'il n'y avait rien qu'il pût faire pour lui, lorsque Hanscom reprit : « Quelle est la marque de votre whisky, Ricky Lee ? »

– Pour tous les autres, dans ce caboulot, c'est du Four Roses. Mais pour vous, je crois que ça sera du Wild Turkey. »

Hanscom eut un léger sourire. « Sympa de votre part, Ricky Lee. En fin de compte, reprenez donc cette chope. Et remplissez-la de Wild Turkey.

– La remplir ? s'exclama Ricky Lee, franchement surpris. Seigneur, mais vous allez ressortir à quatre pattes ! *(Si je ne dois pas appeler une ambulance avant, ajouta-t-il en lui-même.)*

– Pas ce soir, je ne crois pas. »

Du regard, Ricky Lee sonda brièvement Ben Hanscom pour vérifier qu'il ne plaisantait pas ; en moins d'une seconde, il constata que non. Il prit donc la chope sur une étagère au-dessus du bar, et la bouteille de Wild Turkey sur une autre en dessous. Le goulot de la bouteille cliqueta contre le bord de la chope quand il commença à verser. Il observait, fasciné malgré lui, l'alcool qui glougloutait ; jamais il n'avait versé une telle dose de whisky de toute sa vie de barman. Il y

avait certainement plus qu'une touche de Texan chez Mr. Hanscom.

*Appeler une ambulance ? Mon cul. Plutôt Parker & Waters, qu'ils viennent avec le corbillard.*

Il tendit malgré tout la chope à Ben. Le père de Ricky Lee lui avait dit une fois que si un homme avait tout son bon sens, il fallait lui donner ce qu'il demandait s'il le payait, que ce soit de la pisse d'âne ou du vitriol. Ricky Lee ignorait si le conseil était bon ou non, mais savait en revanche que lorsqu'on tient un bar, il vaut mieux laisser ses problèmes de conscience à l'entrée si l'on veut en vivre.

Hanscom contempla la monstrueuse boisson pendant un moment, pensif, et demanda : « Qu'est-ce que je vous dois pour un pot comme ça, Ricky Lee ? »

L'homme secoua lentement la tête, les yeux toujours fixés sur la chope pleine de whisky, peu désireux de croiser le regard vide de Ben. « Rien, répondit-il. C'est offert par la maison. »

Hanscom sourit de nouveau, plus naturellement cette fois. « Eh bien, je vous remercie, Ricky Lee. Je vais maintenant vous montrer quelque chose que j'ai appris au Pérou, en 1978. Je travaillais comme assistant de Frank Billings, qui était à mon avis le meilleur architecte du monde. Il a attrapé la fièvre et il en est mort, en dépit de tous les antibiotiques que lui ont balancés les médecins. Ce sont les Indiens qui travaillaient sur le projet qui m'ont fait connaître ce truc. Ils boivent un tord-boyau qui est plutôt raide, là-bas. Vous en prenez une gorgée, et vous avez l'impression que ça passe tout seul ; puis tout d'un coup, c'est comme si quelqu'un venait d'allumer un chalumeau dans votre gorge. Mais les Indiens boivent ça comme du Coca-Cola ; pourtant je les ai rarement vus ivres, et ils ignorent ce que c'est que le mal à la tête. J'ai jamais été assez gonflé pour essayer moi-même. Alors, c'est cette nuit ou jamais. Apportez-moi donc ces quarts de citron, là-bas.

Ricky Lee les prit, et les disposa sur un napperon propre à côté de la chope de whisky. Hanscom en saisit un, pencha la tête en arrière comme s'il allait s'administrer des gouttes dans les yeux, et commença à presser le citron dans sa narine droite.

« Doux Jésus ! » s'exclama Ricky Lee, horrifié.

Hanscom déglutit. Son visage s'empourpra. Des larmes se mirent à couler sur ses joues plates en direction de ses oreilles. Sur le juke-box, les Spinners chantaient maintenant : « Oh, Seigneur, je ne sais pas si je vais pouvoir supporter cela... »

À tâtons, Hanscom prit un autre morceau de citron sur le bar, et le pressa dans sa narine gauche.

« Nom de Dieu, vous allez vous faire sauter la caisse ! » murmura le barman.

Hanscom rejeta sur le bar les morceaux de citron pressé. Il avait les yeux injectés de sang, et respirait à petites bouffées, grimaçant. Du jus de citron limpide dégoulinait de ses deux narines

jusqu'aux commissures de ses lèvres. Toujours à tâtons, il s'empara de la chope de whisky, la souleva, et en but le tiers. Ricky Lee regardait, pétrifié, sa pomme d'Adam monter et descendre.

L'architecte reposa la chope, eut deux frissons et hocha la tête. Il adressa un sourire à Ricky Lee. Il n'avait plus les yeux rouges.

« Ça marche à peu près comme ils le disaient. On a tellement mal au nez qu'on ne sent absolument pas ce qui vous descend dans la gorge.

– Vous êtes cinglé, Mr. Hanscom.

– Un peu, mon neveu. Vous vous en souvenez, de celle-là ? On le disait quand on était gamin. Un peu, mon neveu. Je ne vous ai jamais raconté que j'étais gros, autrefois ?

– Non, monsieur. Jamais », fit Ricky Lee dans un souffle. Il était maintenant convaincu que Ben Hanscom venait d'apprendre des nouvelles tellement épouvantables qu'il était devenu réellement cinglé... ou qu'il avait au moins perdu temporairement son bon sens.

« J'étais le gros lard classique. J'ai jamais joué au base-ball ou au basket ; ni au gendarme et aux voleurs, j'étais toujours pris le premier. Pas capable de m'en sortir. Gras comme un cochon. Et il y avait ces types de mon patelin qui me coursaient régulièrement. Un mec du nom de Reginald Huggins, que tout le monde appelait le Roteur. Un autre du nom de Victor Criss, plus quelques autres. Mais le véritable cerveau de la bande, c'était Henry Bowers. S'il y a jamais eu un gosse démoniaque sur cette foutue planète, Ricky Lee, c'était bien lui. Je n'étais pas le seul qu'il poursuivait ; mon problème était que je ne pouvais pas courir aussi vite que les autres. »

Hanscom déboutonna sa chemise et l'ouvrit. En se penchant, Ricky Lee vit une curieuse cicatrice à la hauteur de l'estomac, juste au-dessus du nombril. Boursouflée, blanche et ancienne. Une lettre, se rendit-il compte. Quelqu'un avait tracé un H sur le ventre de Mr. Hanscom, probablement bien longtemps avant qu'il n'atteigne l'âge adulte.

« Ça, c'est la signature de Henry Bowers. Elle date de mille ans. Et j'ai de la chance de ne pas avoir tout le reste de son nom dans la région.

– Mr. Hanscom... »

L'architecte prit les deux autres quarts de citron, un dans chaque main, et inclina la tête en arrière. Comme s'il se mettait des gouttes dans le nez. Il frissonna violemment, posa les restes de fruit, et but deux énormes rasades. Il frissonna une fois de plus, prit une troisième rasade, puis, à tâtons, les yeux fermés, attrapa le rebord rembourré du bar, comme un marin s'accroche à la rambarde par gros temps. Finalement il rouvrit les yeux et sourit à Ricky Lee.

« Je pourrais tenir le coup comme ça toute la nuit, dit-il.

– J'aimerais autant que vous en restiez là, Mr. Hanscom », répondit le barman, nerveux.

Annie arriva avec son plateau et demanda deux bières. Ricky Lee les tira et les lui passa. Il

se sentait les jambes en coton.

« Est-ce que Mr. Hanscom va bien, Ricky Lee ? » demanda-t-elle, regardant par-dessus son épaule. Le barman se tourna pour suivre son regard. Ben Hanscom était penché par-dessus le bar, et pêchait des morceaux de citron dans le récipient où Ricky Lee disposait les garnitures de cocktail.

« Je ne sais pas, répondit-il. On ne dirait pas.

– Eh bien, sors les mains de tes poches et fais quelque chose, répliqua la serveuse qui, comme la plupart des femmes, avait un parti pris favorable envers Hanscom.

– Je sais pas. Mon paternel disait toujours que quand un type a tout son bon sens...

– Ton père n'avait pas autant de cervelle qu'un lapin, alors laisse tomber l'ancêtre. Arrête ça, ou il va se tuer. »

Ainsi muni de directives précises, Ricky Lee retourna à l'endroit où se tenait l'architecte. « Mr. Hanscom ? Je pense que vous de... »

Ben Hanscom se redressa. Éternua. Et renifla le jus de citron qui coulait de son nez, comme s'il s'agissait de cocaïne. Puis il ingurgita une rasade de whisky, comme si c'était de l'eau. L'air solennel, il regarda Ricky Lee. « Bing-bang, j'ai vu tout le gang, qui dansait sur mon tapis de Padang ! » dit-il, ce qui le fit rire. Il restait peut-être cinq centimètres de whisky au fond de la chope.

« Ça suffit », dit Ricky Lee en tendant la main vers le verre.

Hanscom le repoussa doucement. « Les dégâts sont déjà faits, Ricky Lee, dit-il, les dégâts sont déjà faits, mon garçon.

– Je vous en prie, Mr. Hanscom...

– J'ai quelque chose pour vos gosses, Ricky Lee. Bon Dieu, j'ai failli oublier ! »

Il porta une main à la poche de sa veste en jean délavé. On entendit un bruit étouffé de métal.

« Mon père est mort quand j'avais quatre ans, reprit-il (son élocution n'était nullement altérée), en nous laissant un joli paquet de dettes, et ça. Je veux qu'ils aillent à vos enfants, Ricky Lee. » Il posa trois dollars d'argent « au chariot » sur le bar, qui brillèrent délicatement dans la lumière tamisée. Ricky Lee retint sa respiration.

« C'est très gentil, Mr. Hanscom, mais je ne peux...

– J'en avais quatre dans le temps, mais j'en ai donné un à Bill le Bègue et aux autres. Bill Denbrough, c'était son véritable nom. Mais on l'appelait Bill le Bègue. Comme on avait l'habitude de dire : un peu, mon neveu. C'est l'un des meilleurs amis que j'aie jamais eus. J'en avais quelques-uns, voyez-vous ; même un gros lard comme j'étais en avait. Bill le Bègue est écrivain,

maintenant. »

À peine Ricky Lee l'écoutait-il. Il contemplait les dollars « au chariot », fasciné. 1921, 1923 et 1924. Dieu sait ce qu'ils valaient actuellement, ne serait-ce qu'au poids du métal.

« Je ne peux pas, répéta-t-il.

– Je me permets d'insister. » Ben Hanscom étreignit l'anse de la chope, qu'il vida d'un trait. Il aurait dû se trouver complètement ramollo, mais ses yeux ne quittaient pas ceux de Ricky Lee. C'étaient des yeux légèrement larmoyants et injectés de sang, mais le barman aurait juré sur une pile de bibles que c'étaient aussi ceux d'un homme tout à fait lucide.

« Vous me fichez la frousse, Mr. Hanscom », dit Ricky Lee. Deux années auparavant, un poivrot invétéré, du nom de Gresham Arnold, s'était présenté à la Roue rouge avec un rouleau de pièces de vingt-cinq cents à la main et un billet de vingt dollars fiché dans le ruban de son chapeau. Il avait tendu les pièces à Annie, avec mission d'alimenter le juke-box en permanence. Puis il avait posé le billet sur le bar, et demandé à Ricky Lee de payer une tournée générale. Ce Gresham Arnold avait eu son heure de gloire comme joueur de basket pour les Hemingford Rams, leur permettant d'emporter pour la première fois (et vraisemblablement la dernière) le championnat scolaire senior. C'était en 1961. Un avenir brillant souriait au jeune homme. Mais il s'était fait étendre lors des contrôles du premier semestre suivant, victime de l'alcool, de la drogue et des soirées qui se prolongeaient tard. Il revint chez lui, bousilla la décapotable jaune que ses parents lui avaient offerte pour ses succès passés, et prit un poste de responsable des ventes dans l'entreprise de son père, agent de John Deere – matériel agricole. Cinq ans passèrent. Son père se sentait incapable de le mettre à la porte ; il revendit donc son fonds pour prendre sa retraite en Arizona, chagrin, vieilli avant l'âge par ce qui semblait être l'irréversible et inexplicable dégringolade de son rejeton.

Tant que l'entreprise avait appartenu à son père, Arnold avait au moins fait semblant de travailler, s'efforçant de ne pas succomber à la boisson ; mais après, il en était devenu l'esclave. Il pouvait être mauvais, mais il s'était montré doux comme un agneau le soir où il était arrivé avec son rouleau de pièces et où il avait payé le coup à tout le monde. Chacun l'avait remercié, et Annie avait pris soin de faire passer des disques de Moe Bandy, car Arnold Gresham aimait Moe Bandy. Il était resté au bar – perché sur ce même tabouret qu'occupait en ce moment Ben Hanscom, se rendit compte Ricky Lee avec une inquiétude grandissante – et avait bu trois ou quatre bourbons, chantonnant avec le juke-box, sans faire d'ennuis. Puis il était rentré chez lui à la fermeture de la Roue rouge et s'était pendu à l'aide de sa ceinture dans une pièce du haut. Cette nuit-là, les yeux de Gresham Arnold avaient eu une expression assez voisine de ceux de Ben Hanscom aujourd'hui.

« Je vous fiche la frousse, moi ? » demanda Hanscom, toujours sans quitter Ricky Lee des yeux. Il repoussa la chope et croisa les mains d'un geste ferme, devant les trois dollars d'argent. « Ce doit être vrai, reprit-il. Mais vous n'avez sûrement pas autant la frousse que moi, Ricky Lee. Et priez le Seigneur de ne jamais connaître ça.

– Mais... qu'est-ce qui se passe ? demanda le barman en passant la langue sur ses lèvres. Peut-être... peut-être pourrais-je vous aider ?

– Ce qui se passe ? (Ben Hanscom eut un petit rire.) Rien d'extraordinaire. J'ai reçu un coup de fil d'un vieil ami, ce soir. Un type du nom de Mike Hanlon. Je l'avais complètement oublié, mais ce n'est pas ça qui m'a fichu la frousse. Après tout, nous n'étions que des gosses, à l'époque, et les gosses oublient, non ? Un peu, mon neveu, qu'ils oublient. Ce qui m'a fichu la frousse, c'est d'être arrivé à mi-chemin jusqu'ici et de me rendre compte que ce n'était pas seulement Mike que j'avais oublié, mais tout ce qui concernait mon enfance, absolument tout. »

Ricky le regardait sans rien dire. Il n'avait pas la moindre idée de ce que ce discours signifiait, mais l'homme avait peur, c'était visible. Très peur. Assez bizarre de la part d'un personnage comme Ben Hanscom, mais ce n'était pas du chiqué.

« Je dis bien absolument tout, insista-t-il en frappant le bar de ses doigts repliés. Avez-vous jamais entendu parler, Ricky Lee, de quelqu'un victime d'amnésie au point de ne même pas se rendre compte qu'il est amnésique ? »

Ricky Lee secoua la tête.

« Moi non plus. Et voilà que je me suis retrouvé dans la Cadillac, ce soir, et que ça m'est tombé dessus d'un seul coup. Je me souvenais de Mike Hanlon, mais seulement parce qu'il venait de me téléphoner. Je me souvenais de Derry, mais uniquement parce que c'était de là qu'il appelait.

– Derry ?

– Mais c'était tout. J'ai été frappé par le fait de ne pas avoir une seule fois pensé à mon enfance depuis... depuis je ne sais pas quand. Et alors, juste comme ça, la marée des souvenirs a commencé à m'envahir. Comme par exemple ce que nous avons fait du quatrième dollar.

– Et qu'en avez-vous fait, Mr. Hanscom ? »

L'architecte regarda sa montre et se laissa soudain redescendre de son tabouret. Il chancela légèrement, très légèrement ; ce fut tout. « Je ne peux pas laisser filer le temps comme cela. Je prends l'avion, cette nuit. »

Ricky Lee retrouva instantanément son air inquiet, et Ben Hanscom se mit à rire.

« Je prends l'avion mais je ne le pilote pas. Pas cette fois. United Airlines, Ricky Lee.

– Ah bon. (Il se dit que son soulagement devait se voir, mais il s'en moquait.) Et où allez-

vous ? »

Hanscom n'avait pas encore refermé sa chemise. Pensif, il contemplait les bourrelets blancs de la cicatrice sur son ventre. Puis il ferma les boutons.

« Je croyais vous l'avoir dit. Au pays. Je vais chez moi. Donnez ces dollars à vos gosses, Ricky Lee. » Il se dirigea vers la porte, et à la manière dont il se déplaçait et même dont il remontait son pantalon, il terrifia le barman. La ressemblance avec le défunt et fort peu regretté Gresham Arnold était soudain si criante qu'il avait presque l'impression de voir un fantôme.

« Mr. Hanscom ! » ne put-il s'empêcher de s'écrier.

Ben Hanscom se retourna, et Ricky Lee fit un pas involontaire en arrière. Il heurta des fesses les rayons à l'arrière du bar, et verres et bouteilles tintinnabulèrent un bref instant. Il avait reculé, pris de la conviction soudaine que l'architecte était mort. Oui, Ben Hanscom gisait mort quelque part, dans un fossé, dans un grenier, voire dans un placard avec un nœud coulant autour du cou, l'extrémité de ses bottes de cow-boy à quatre cents dollars se balançant à trois ou six centimètres du plancher ; et cette silhouette qui se tenait auprès du juke-box et qui le regardait n'était qu'un fantôme. Pendant un moment – un court moment, mais il fut assez long pour envelopper son cœur battant d'une couche de glace –, il eut l'impression qu'il voyait chaises et tables à travers l'homme.

« Qu'y a-t-il, Ricky Lee ?

– Euh, ri-rien, Mr. Hanscom. »

Ben Hanscom fixait le barman avec des yeux posés sur deux croissants violet foncé. L'alcool avait incendié ses joues. Son nez paraissait rouge et tuméfié.

« Rien », murmura de nouveau Ricky Lee, sans arriver à détacher le regard de ce visage, le visage d'un homme mort en plein péché capital et qui se tient à l'entrée des portes fumantes de l'enfer.

« J'étais gros et nous étions pauvres, dit Ben Hanscom. Ça me revient, maintenant. Je me souviens aussi de cette fille, Beverly, ou de Bill le Bègue qui m'a sauvé la vie avec le dollar d'argent. J'ai peur à en être fou de tout ce que je risque de me rappeler avant la fin de la nuit, mais peu importe à quel point je crève de frousse, car les souvenirs vont remonter. Tout est là, comme une grosse bulle qui ne cesse de croître dans ma tête. Mais je vais y aller, parce que tout ce que j'ai jamais eu et tout ce que j'ai maintenant, c'est d'une manière ou d'une autre à ce que nous avons fait alors que je le dois ; et dans ce monde, on paie toujours pour ce qui nous est donné. Peut-être est-ce pour ça que nous commençons par être des gosses. Dieu nous a fait près du sol, car il sait que nous sommes destinés à tomber souvent et à saigner beaucoup avant qu'on se soit rentré cette simple leçon dans la tête. On paie pour ce que l'on obtient, on possède ce pour quoi on a

payé... et tôt ou tard, ce que l'on possède nous revient en pleine gueule.

– On vous revoit le week-end prochain, n'est-ce pas ? » demanda Ricky Lee, les lèvres sèches. Dans son malaise grandissant, c'est la seule chose à laquelle il était arrivé à se raccrocher. « On vous reverra comme d'habitude, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas, dit Ben Hanscom avec un sourire terrifiant. Je vais beaucoup plus loin que Londres cette fois-ci, Ricky Lee.

– Mr. Hanscom !

– Donnez les dollars à vos gosses », répéta-t-il. La porte se referma sur lui.

« Mais nom de Dieu, qu'est-ce que... ? » demanda Annie. Ricky Lee l'ignora et, poussant le battant qui fermait le bar, courut jusqu'à l'une des fenêtres qui donnaient sur le parking. Il vit s'allumer les phares de la Cadillac et entendit le moteur ronronner. Le véhicule quitta le parking en soulevant un nuage de poussière. Puis les feux de position arrière se réduisirent à deux points rouges sur la nationale 63, et le vent nocturne du Nebraska dissipa la poussière.

« Il s'est envoyé les trois quarts d'une bouteille de gnole et tu le laisses partir dans cette énorme bagnole ! s'exclama Annie. Ce ne sont pas des façons, Ricky Lee.

– Ne t'en fais pas.

– Il va se tuer ! »

Et alors que c'était précisément ce que s'était dit Ricky Lee moins de cinq minutes auparavant, il se tourna vers elle quand les feux de position furent hors de vue, et secoua la tête. « Je ne crois pas. Et pourtant, à voir comme il était cette nuit, ce serait peut-être mieux pour lui.

– Mais qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

De nouveau, il secoua la tête. Tout se mêlait dans son esprit, et il en résultait une impression d'absurdité. « Ça n'a pas d'importance. Mais quelque chose me dit que nous ne le reverrons jamais. »

## 4

### Eddie Kaspbrak prend ses médicaments

Si l'on veut savoir tout ce qu'il y a à savoir sur un Américain ou une Américaine de la classe moyenne alors que s'approche la fin du millénaire, il suffit de jeter un coup d'œil dans son armoire à pharmacie – c'est du moins ce que certains prétendent. Mais, doux Jésus, explorer celle d'Eddie Kaspbrak tandis qu'il l'ouvre et renvoie de côté le reflet de son visage blanc aux yeux

agrandis et fixes, c'est une autre paire de manches.

Sur l'étagère du haut, on trouve de l'Anacin, de l'Excedrin, de l'Excedrin PM, du Contac, du Gelusil, du Tylenol et une grosse bouteille bleue pleine de Vicks, qui ressemble à un crépuscule mélancolique mis sous verre. On trouve aussi une fiole de Vivarin, une autre de Serutan (« Natures écrit à l'envers », avait remarqué Lawrence Welk alors qu'Eddie n'était encore qu'un adolescent), et deux de lait de magnésie Phillips (l'ordinaire, qui a un goût de craie liquide, et le nouveau, parfumé à la menthe, qui a un goût de craie liquide parfumée à la menthe). Sans oublier un flacon de Roloids familièrement appuyé à une grosse bouteille de Tums, qui voisine elle-même avec des tablettes de Di-Gel.

Deuxième étagère, visez un peu les vitamines : les E, les C, les C effervescentes ; les B (simples), les B (complexes) et les B-12. Et puis il y a la L-Lysine, qui est censée mettre un terme à vos problèmes de peau, et la lécithine, censée en mettre un à celui tout aussi gênant de l'accumulation de cholestérol autour de la grande pompe. Sans oublier le fer, le calcium et l'huile de foie de morue, ni, bien entendu, les pilules à effets multiples à prendre quotidiennement. Et pour faire bonne mesure, trônant en haut de l'armoire à pharmacie, une bouteille imposante de Geritol.

Jetons un coup d'œil à la troisième étagère, où sont disposées les troupes d'assaut de la médecine moderne. Ex-Lax. Les petites pilules Carter. Ces deux-là permettent à Eddie de faire passer le courrier. À côté, cependant, s'alignent le Kaopectate, le Pepto-Bismol et la préparation H, au cas où ledit courrier s'emballerait, ainsi que quelques Tucks sous couvercle à vis, simplement pour mettre de l'ordre une fois le courrier passé, que celui-ci soit réduit à une simple circulaire publicitaire ou à un bon vieux paquet par porteur spécial. Puis viennent la formule 44 pour la toux, le Nyquil et le Dristan pour les refroidissements, une grosse bouteille d'huile de castor, une boîte de Sucrets au cas où Eddie aurait mal à la gorge, et un quatuor d'antiseptiques buccaux : du Chloraseptic, du Cepacol, du Cepestat en aérosol et, bien sûr, la bonne vieille Listerine, souvent imitée mais jamais égalée. De la Visine et de la Murine pour les yeux. Du Cortaid et un onguent, la Neosporin, pour la peau (la deuxième solution au cas où la L-Lysine décevrait), un tube d'Oxy-5 et une bouteille en plastique d'Oxy-Wash – ah, et quelques pilules de tétracycline.

Et, massés dans un coin comme des conspirateurs amers, se tiennent trois flacons de shampooing au goudron.

Quant à la dernière étagère, elle est presque déserte, sinon que l'on passe maintenant au rayon des affaires vraiment sérieuses ; de quoi planer très haut ou s'écraser violemment : Valium, Percodan, Elavil, Darvon complex. On découvre aussi une autre boîte de Sucrets sur cette

étagère, mais ce ne sont pas des pastilles pour la gorge qui s'y trouvent. Six Quaaludes les ont remplacées.

Eddie Kaspbrak croyait fermement à la devise scout.

Il entra dans la salle de bains avec un sac fourre-tout. Il le posa sur le lavabo, ouvrit la fermeture à glissière d'une main tremblante et commença à y déverser bouteilles, fioles, flacons et tubes. En d'autres circonstances, il les aurait pris délicatement, un par un, mais l'heure n'était plus à ces précautions. Comme Eddie le voyait, le choix était simple, aussi simple que brutal : ne pas arrêter de bouger, ou rester à ne rien faire assez longtemps pour avoir le temps de penser à tout ce que cela signifiait et en mourir de peur.

« Eddie ? » appela Myra du bas de l'escalier. Qu'est-ce que tu fabriques ? »

Eddie laissa tomber l'innocente boîte aux Quaaludes dans le sac. L'armoire à pharmacie était maintenant entièrement vide, à l'exception du Midol de Myra et d'un petit tube de Blistex presque vide. Il commença à remonter la glissière, hésita, puis ajouta le Midol. Elle pourrait toujours en acheter d'autre.

« Eddie ? » depuis le milieu de l'escalier, maintenant.

Eddie finit de remonter la glissière et quitta la salle de bains en balançant le sac. C'était un homme de petite taille, avec une tête timide de lapin. Il avait perdu presque tous ses cheveux, et ceux qui restaient poussaient en touffes apathiques. Le poids du sac le faisait sensiblement pencher du côté droit.

Une femme aux proportions tout à fait considérables grimpait laborieusement jusqu'au premier, et on entendait les craquements de protestation des marches.

« Mais enfin, qu'est-ce que tu FABRI-I-I-QUES ? »

Eddie n'avait pas besoin d'un psy pour comprendre qu'en un certain sens, il avait épousé sa mère. Myra Kaspbrak était énorme. Elle était simplement grosse lorsqu'elle avait épousé Eddie, cinq ans auparavant, mais il avait parfois l'impression d'avoir inconsciemment soupçonné son potentiel d'obésité ; et Dieu sait que sa mère était quelque chose, dans le genre. En atteignant le palier du premier, Myra paraissait plus monstrueuse que jamais. Elle portait une chemise de nuit gonflée d'une houle de grand large à la hauteur des seins et des hanches. Démaquillé, son visage brillait, très blanc. Elle avait l'air terriblement effrayée.

« Je dois partir pour quelque temps, répondit Eddie.

– Qu'est-ce que ça veut dire, ça, “partir pour quelque temps” ? Et ce coup de fil, qu'est-ce que c'était ?

– Rien. » Il fonça brusquement dans le couloir, en direction de la penderie. Il posa le fourre-tout, ouvrit les portes coulissantes, et repoussa dans un coin la demi-douzaine de

costumes noirs accrochés là, et qui détonnaient sur les autres vêtements, plus colorés, avec lesquels ils voisinaient. Il portait toujours l'un de ces costumes noirs quand il travaillait. Il se pencha dans l'odeur de la laine et de la naphthaline, et tira l'une des valises rangées au fond. Il l'ouvrit et commença à la remplir de vêtements.

L'ombre de Myra s'interposa.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Eddie. Où vas-tu ? Dis-le-moi !

– Je ne peux pas. »

Elle se tenait là, le regardant, s'efforçant de déterminer ce qu'elle allait dire ou faire. L'idée de simplement le repousser dans le placard et de s'y adosser jusqu'à ce que sa crise de folie soit passée lui traversa l'esprit, mais elle fut incapable de s'y résoudre. La solution n'avait pourtant rien d'irréalisable : elle avait huit centimètres et quarante kilos de plus que lui. En réalité, elle ne savait que dire ou que faire, car ce comportement ne lui ressemblait pas du tout. Elle n'aurait pas été davantage désorientée et effrayée, si elle avait trouvé leur nouveau poste de télévision flottant dans les airs en entrant dans le salon.

« Tu ne peux pas partir, finit-elle par remarquer. Tu m'as promis un autographe d'Al Pacino. » C'était ridicule comme argument, mais au stade où elle en était, mieux valait une absurdité que rien.

« Tu l'auras tout de même, répondit Eddie. C'est toi qui le conduiras. »

Oh, une raison de plus de mourir de peur s'ajoutait à toutes celles qui tourbillonnaient déjà dans sa pauvre tête. Elle poussa un petit cri. « Je ne peux pas... je n'arriverais jamais...

– Il le faudra bien. (Il examinait ses chaussures.) Il n'y a personne d'autre.

– Je n'ai plus un seul uniforme à ma taille ! Ils me compriment tous la poitrine !

– Demande à Dolores de t'en préparer un », répliqua-t-il, implacable. Il rejeta deux paires de chaussures noires, trouva un carton vide et y plaça une troisième paire. De bonnes chaussures noires, pouvant tenir un bon bout de temps, à peine un peu trop fatiguées pour être portées au travail. Quand on pilotait de riches citoyens dans New York pour gagner son pain, des citoyens souvent riches et célèbres, il fallait que tout soit impeccable... Mais là où il se rendait, il se disait qu'elles suffiraient largement. Quoi que ce soit qu'il y ait à y faire. Peut-être que Richie Tozier lui...

Mais les ténèbres menacèrent, et il sentit sa gorge se nouer. Pris d'un véritable sentiment de panique, Eddie se rendit compte qu'il avait déménagé toute l'armoire à pharmacie à l'exception de la chose la plus importante, son inhalateur, qui se trouvait au rez-de-chaussée, sur le meuble hi-fi.

Il rabattit brutalement le couvercle de la valise et la ferma. Il leva les yeux sur Myra, qui se

tenait debout dans le couloir, les mains pressées autour de la colonne de graisse qu'était son cou, comme si c'était elle qui souffrait d'asthme. Elle le regardait fixement, une expression d'incompréhension et de terreur sur le visage, et il se serait volontiers senti désolé pour elle si son propre cœur n'avait pas déjà débordé de terreur.

« Qu'est-ce qui s'est passé, Eddie ? Qui c'était, au téléphone ? Tu as des ennuis, n'est-ce pas ? Dis, tu as des ennuis ? Mais quel genre d'ennuis ? »

Il se dirigea vers elle, le fourre-tout d'une main, la valise de l'autre, à peu près droit maintenant que les bagages s'équilibraient. Elle se déplaça de manière à lui barrer l'accès à l'escalier, et il crut tout d'abord qu'elle n'allait pas le laisser passer. Puis, comme son visage était sur le point de s'enfoncer dans le barrage en édreton de sa poitrine, elle s'écarta... craintivement. Il passa sans s'arrêter et elle éclata en sanglots pitoyables.

*« J' suis pas capable de conduire Al Pacino ! brailla-t-elle. Je vais rentrer dans un poteau, il va m'arriver quelque chose, j'en suis sûre ! Eddie, j'ai peur ! »*

Il jeta un coup d'œil à la pendule de la tablette, à côté de l'escalier. Neuf heures vingt. L'employé à la voix machinale de Delta lui avait dit qu'il avait déjà manqué le dernier vol pour le Maine, celui qui quittait La Guardia à huit heures vingt-cinq. Il avait alors appelé l'Amtrak et appris qu'un train partait pour Boston à onze heures trente, de Penn Station. Il descendrait à South Station, où il prendrait un taxi jusqu'au garage de Cape Cod Limousine, sur Arlington Street. Depuis de nombreuses années, cette société travaillait en liaison avec Royal Crest, celle d'Eddie, sur une base d'arrangements réciproques. Un simple coup de fil à Butch Carrington, à Boston, avait réglé la question de son déplacement vers le nord. Une Cadillac avec le plein l'attendrait, lui avait promis Butch. Au moins arriverait-il avec classe et sans un emmerdeur de client assis à l'arrière, empuantissant l'air de quelque gros cigare, et lui demandant où il pourrait se lever une poulette ou se procurer une ligne de coke, quand ce n'était pas les deux.

*Une arrivée stylée, très bien, pensa-t-il. La seule manière d'en faire une encore plus classe serait le corbillard. Mais ne t'en fais pas, Eddie, c'est sans doute comme ça que tu reviendras. Du moins, si tu es encore assez entier pour que ça vaille la peine.*

« Eddie ? »

Neuf heures vingt. Largement le temps de lui parler, largement le temps d'être gentil. Ah, si seulement c'était tombé sur sa soirée de bridge... s'il avait pu s'esquiver en douce, laissant un mot sous les plots magnétiques du frigo (la porte du réfrigérateur était l'endroit où il laissait tous les messages destinés à Myra, parce que là, elle ne les ratait jamais). S'échapper ainsi, comme un fugitif, n'aurait rien eu de glorieux, mais c'était encore pire comme ça. Aussi dur que lorsqu'il avait dû quitter la maison – il s'y était pris à trois reprises.

*Chez soi, c'est l'endroit où se trouve son cœur, pensa-t-il. Je le crois. Le vieux Bobby Frost dit que chez soi, c'est l'endroit où l'on ne peut pas ne pas vous accueillir. C'est aussi malheureusement l'endroit où, une fois que vous y êtes, on ne veut plus vous laisser repartir.*

Il se tenait en haut de l'escalier, son mouvement vers l'avant temporairement arrêté, plein d'angoisse, la respiration sifflante dans sa gorge réduite à un trou d'épingle, et regardait sa femme en larmes.

« Viens en bas avec moi et je te dirai ce que je peux », fit-il.

Eddie alla poser les deux bagages près de la porte de l'entrée. Il se souvint alors de quelque chose... ou plutôt le fantôme de sa mère, morte depuis bien des années mais qui lui parlait fréquemment dans sa tête, se souvint pour lui.

*Tu sais que quand tu as les pieds mouillés, tu attrapes toujours froid, Eddie. Tu n'es pas comme les autres, tu as un organisme très fragile, il faut que tu fasses attention. C'est pourquoi tu dois toujours porter tes caoutchoucs quand il pleut.*

Il pleuvait beaucoup à Derry.

Eddie ouvrit le placard de l'entrée, prit ses caoutchoucs, soigneusement rangés dans une poche en plastique, et les glissa dans sa valise.

*Ça c'est un bon garçon.*

Ils étaient tous les deux en train de regarder la télé quand les emmerdements avaient commencé. Eddie retourna dans la pièce de télé et pressa le bouton qui faisait descendre l'écran de MuralVision – un écran tellement vaste que Freeman McNeil, les dimanches après-midi, avait l'air de sortir tout droit des *Voyages de Gulliver*. Par téléphone, il appela un taxi. Le standardiste lui dit qu'il fallait compter quinze minutes. Eddie répondit que c'était parfait.

Il raccrocha et prit son inhalateur, posé sur le meuble de leur coûteuse chaîne hi-fi Sony à lecteur de compacts. *J'ai dépensé quinze cents billets pour un système haut de gamme afin que Myra ne puisse manquer une seule note des roucoulates de Barry Manilow*, pensa-t-il avec un soudain accès de culpabilité qui le fit rougir. Mais ce n'était pas juste, il le savait fort bien. Myra aurait été tout aussi contente de garder son vieux tourne-disque, tout comme elle aurait été ravie de rester dans leur petite maison de quatre pièces des Queens jusqu'à ce qu'ils fussent tous les deux vieux et grisonnants (à la vérité, il y avait déjà un peu de neige sur la tête d'Eddie Kaspbrak). Il avait acheté la luxueuse chaîne pour la même raison que celle qui l'avait poussé à acheter la grande maison en pierre de taille de Long Island, où ils tournaient souvent tous les deux en rond comme deux petits pois dans une boîte : parce qu'il en avait les moyens, et parce que c'était la seule façon qu'il connaissait d'apaiser la voix de sa mère. Douce, effrayée, souvent confuse, toujours implacable. C'était une manière de lui dire : *J'y suis arrivé, M'man ! Regarde tout ça ! J'y suis arrivé ! Et maintenant, pour l'amour*

*du ciel, vas-tu enfin la fermer ?*

Eddie enfonça l'inhalateur dans sa bouche et, comme quelqu'un qui simulerait un suicide, il appuya sur la détente. Un nuage ignoblement parfumé à la réglisse déploya ses volutes jusqu'au fond de sa gorge, et Eddie inspira profondément. Il sentait s'ouvrir à nouveau tous les conduits par où l'air passait ; l'étau qui écrasait sa poitrine se desserra, et il entendit soudain, dans sa tête, des voix de spectres.

*N'avez-vous pas reçu mon message ?*

*Je l'ai eu, Mrs. Kaspbrak, mais...*

*Eh bien, au cas où vous ne sauriez pas lire, permettez-moi de vous rappeler ce qu'il contenait. Êtes-vous prêt ?*

*Mais, Mrs. Kaspbrak...*

*Bien. Vous avez ouvert bien grandes vos oreilles ? Bon. Mon petit Eddie ne doit pas faire d'éducation physique. Je répète. IL NE DOIT PAS faire d'éducation physique. Eddie est très délicat, et s'il court, ou s'il saute...*

*Mrs. Kaspbrak ! J'ai dans mon bureau les derniers résultats des examens d'Eddie – c'est obligatoire. Eddie est un peu petit pour son âge, mais absolument normal en dehors de cela. J'ai simplement appelé votre médecin de famille pour qu'il me confirme que...*

*Êtes-vous en train de me traiter de menteuse, Monsieur le professeur d'éducation physique ? Il est ici, regardez-le ! N'entendez-vous pas la manière dont il respire. N'ENTENDEZ-VOUS PAS ?*

*Maman... s'il te plaît... je vais très bien...*

*Eddie, ne fais pas l'idiot. Je t'ai mieux élevé que ça. N'interromps pas un adulte quand il parle.*

*Je l'entends très bien, Mrs. Kaspbrak, mais...*

*Vous l'entendez ? Bon ! Je vous ai cru sourd, un instant. Il fait autant de bruit qu'un camion qui monte une côte en première, non ? Et si ça ce n'est pas de l'asthme...*

*Maman, je fe...*

*Tais-toi, Eddie, ne me coupe pas encore la parole. Si ce n'est pas de l'asthme, alors je suis la reine Éli~~z~~abeth !*

*Eddie a souvent l'air de beaucoup s'amuser aux cours d'éducation physique, Mrs. Kaspbrak. Il adore participer à des jeux, et il court très vite. Au cours de notre conversation, avec le Dr Baynes, le mot « psychosomatique » est apparu. Je me demandais si vous n'aviez pas envisagé la possibilité que...*

*Que mon fils soit cinglé ? Est-ce ce que vous essayez de me dire ?*

*VOUS ÊTES EN TRAIN DE ME DIRE QUE MON FILS EST CINGLÉ ??? ?*

*Non, mais...*

*Il est délicat.*

*Mrs. Kaspbrak...*

*Il est très délicat.*

*Mrs. Kaspbrak ! Le Dr Baynes m'a confirmé qu'il n'avait rien.*

« Rien sur le plan physique », finit Eddie. Le souvenir de cet épisode humiliant (sa mère poursuivant le professeur d'éducation physique de ses vociférations, dans le gymnase de l'école élémentaire de Derry, tandis qu'il haletait et se faisait tout petit à ses côtés et que les autres enfants les observaient, rassemblés autour de l'un des paniers du terrain de basket) lui revenait pour la première fois depuis des années. Ce n'était pas le seul que le coup de fil de Mike Hanlon allait faire surgir, il ne l'ignorait pas. Il en sentait toute une ribambelle d'autres, grouillant et se bousculant comme les clients d'un magasin coincés dans le goulot de l'entrée, un jour de soldes monstres. Mais bientôt le goulot serait franchi, et ils seraient en liberté, il le savait bien. Et qu'allaient-ils trouver à acheter ? Sa santé mentale ? Ça se pouvait bien. À moitié prix. Endommagée par l'eau et la fumée. Tout Doit Partir.

« Rien sur le plan physique », répéta-t-il, prenant une profonde inspiration qui le fit frissonner, tandis qu'il glissait l'inhalateur dans sa poche.

« Eddie, pleurnicha Myra, dis-moi ce qui se passe ! »

Des traces de larmes brillaient sur ses joues rebondies. Elle ne cessait de se tordre anxieusement les mains ; on aurait dit deux petits animaux roses et glabres en train de jouer. Une fois, peu de temps après l'avoir officiellement demandée en mariage, il avait pris une photo de Myra, et placé le cliché à côté d'une photo de sa mère, morte d'une crise cardiaque à soixante-quatre ans. À l'époque de son décès, elle accusait plus de cent quatre-vingts kilos sur la balance – cent quatre-vingt-trois, exactement. Elle était devenue quelque chose de quasiment monstrueux, un corps qui semblait n'être fait que de bosses et de renflements géologiques, le tout surmonté d'un visage empâté jusqu'aux yeux, exprimant un effroi perpétuel. La photo qu'il avait placée auprès de celle de Myra datait cependant de 1944, et était de deux ans antérieure à sa naissance (*Tu as été un bébé extrêmement fragile, toujours malade. Plusieurs fois nous avons craint pour tes jours, murmura le spectre maternel dans son oreille*). En 1944, sa mère était relativement svelte : elle ne pesait que quatre-vingt-deux kilos.

Il avait procédé à cette comparaison, pensait-il, dans un ultime effort pour s'interdire de commettre un inceste psychologique. Il avait regardé sa mère, puis Myra, puis de nouveau sa mère. Elles auraient pu être sœurs tant elles se ressemblaient.

Et il s'était dit, en voyant les deux images presque identiques, que jamais il ne ferait une chose aussi insensée. Il savait que les gars, au boulot, lançaient déjà des plaisanteries sur Jack l'Anchois et sa morue, et encore, ils ne connaissaient que la moitié de l'histoire. Les plaisanteries

et les allusions hypocrites, il pouvait les supporter ; mais tenait-il tant que cela à être le clown de ce cirque freudien ? Non. Certainement pas. Il allait rompre avec Myra. Il le ferait en douceur, parce qu'elle était vraiment très gentille et qu'elle avait encore moins d'expérience des hommes qu'il en avait des femmes. Alors, quand elle aurait disparu à l'horizon de son existence, il pourrait enfin prendre ces leçons de tennis dont il rêvait depuis si longtemps

*(Eddie a souvent l'air de s'amuser beaucoup aux cours d'éducation physique)*

sans parler du club de billard dont il pouvait être membre, à l'hôtel Plaza U.N.

*(Eddie adore participer à des jeux)*

ni du club de santé qui s'était ouvert sur la Troisième Avenue, juste en face de son garage...

*(Eddie court très vite il court très vite quand vous n'êtes pas là quand il n'y a personne dans les parages pour lui rappeler à quel point il est fragile et je lis sur son visage Mrs. Kaspbrak qu'il sait déjà même à neuf ans que le plus beau cadeau qu'il pourrait se faire serait de courir vite dans n'importe quelle direction mais vous n'allez pas le laisser faire Mrs. Kaspbrak laissez-le donc COURIR !)*

Mais il s'était tout de même résigné à épouser Myra. Les vieilles habitudes et les anciennes routines avaient fini par avoir le dessus. Chez soi, c'était l'endroit où, quand on devait y aller, on se faisait enchaîner. Oh, il aurait pu venir à bout du fantôme de sa mère. Une dure épreuve, certes, mais il aurait pu en sortir vainqueur si elle s'était posée en ces termes simples. C'était Myra elle-même qui avait fait pencher la balance du mauvais côté, celui de la dépendance. Myra l'avait accablé de tant de sollicitude, de soins, de douceur... Comme sa mère, Myra avait trouvé l'ultime point faible de sa personnalité : Eddie était d'autant plus délicat qu'il soupçonnait parfois de ne pas l'être du tout ; Eddie avait besoin d'être protégé de ses propres impulsions, de ses propres audaces.

Les jours de pluie, Myra sortait ses caoutchoucs de leur plastique et les posait près du portemanteau de l'entrée. À côté de ses tartines grillées au froment sans beurre, se trouvait tous les matins une assiette contenant ce qui aurait pu apparaître à première vue comme des céréales multicolores pour enfant, et qui était en fait un inventaire complet de vitamines (lequel se retrouvait maintenant dans son fourre-tout). Comme sa mère, Myra comprenait, et ça ne lui laissait aucune chance. Célibataire, il avait quitté sa mère à trois reprises, et à trois reprises, était revenu à la maison. Puis, quatre ans après que sa mère se fut effondrée raide morte dans l'entrée de leur appartement des Queens, bloquant si parfaitement la porte palière de la masse de son corps que les types du SAMU (appelés par les voisins d'en dessous, qu'avait alertés la monstrueuse et fatale dégringolade de Mrs. Kaspbrak mère) avaient dû fracturer la porte de la cuisine donnant sur l'escalier de service, il était retourné à la maison pour une quatrième et dernière fois. C'était du moins ce qu'il avait cru – *À la maison, à la maison avec Myra la Trueie*. Car

Myra était une truie, mais une truie toute douce ; il l'aimait, et jamais il n'avait eu la moindre chance d'y échapper. Elle l'avait attiré à elle de son œil hypnotique reptilien, celui de la compréhension.

De nouveau à la maison, pour l'éternité, avait-il alors pensé.

*Mais peut-être étais-je dans l'erreur. Peut-être n'était-ce jamais la maison. Chez moi, qui sait si ce n'est pas là où je dois me rendre cette nuit ? La maison, c'est l'endroit où, quand on y arrive, on se trouve confronté à la chose dans le noir.*

Il ne put retenir un frisson, comme s'il était sorti sans mettre ses caoutchoucs et avait attrapé un rhume carabiné.

« Eddie, je t'en supplie ! »

Elle s'était remise à pleurer. Les larmes étaient son ultime système de défense, tout comme pour sa mère : l'arme molle qui paralyse, qui transforme la tendresse et la gentillesse en défauts fatals de la cuirasse.

Non qu'il eût jamais eu grand-chose en matière d'armure, les cuirasses ne lui allaient pas très bien.

Les larmes avaient été plus qu'un système de défense pour sa mère ; elle s'en était servie de manière offensive. Myra les avait rarement utilisées avec autant de cynisme... mais avec ou sans cynisme, il se rendit compte qu'elle s'efforçait de les employer en ce moment... et qu'elle y réussissait.

Impossible de la laisser faire. C'était trop facile de se mettre à imaginer sa solitude, assis dans ce train fonçant vers le nord, vers Boston, dans les ténèbres, sa valise dans le filet à bagages, son fourre-tout bourré de soi-disant remèdes à ses pieds, la peur lui écrasant la poitrine. Trop facile de laisser Myra le conduire au premier et lui faire l'amour à grand renfort d'aspirine et de frictions à l'alcool. Puis elle le mettrait au lit, où ils feraient (ou non) l'amour d'une manière plus franche.

Mais il avait promis. *Promis.*

« Écoute-moi, Myra », dit-il, prenant intentionnellement un ton sec et froid.

Elle leva vers lui ses yeux humides, à l'expression désemparée et terrifiée.

Il crut qu'il allait lui expliquer, du mieux qu'il pourrait, comment Mike Hanlon l'avait appelé pour lui dire que tout avait recommencé, et que tous les autres, pensait-il, allaient venir.

Mais il lui tint un discours beaucoup plus rationnel.

« Avant toute chose, va au bureau dès demain matin. Vois Phil. Dis-lui que je viens de prendre l'avion et que c'est toi qui conduiras Al Pacino...

– Je ne pourrais jamais, Eddie ! gémit-elle. C'est une grande vedette. Si je me perds, il va me

crier après, je sais qu'il le fera, il criera, ils crient tous quand un chauffeur se perd... et... je pleurerai... je pourrais avoir un accident... je vais sûrement avoir un accident... Eddie, il faut que tu restes à la maison...

– Arrête ça, *pour l'amour du ciel !* »

Son ton la blessa et elle eut un mouvement de recul. Eddie s'agrippait à son inhalateur, bien décidé à ne pas s'en servir. Elle y verrait un signe de faiblesse, quelque chose qu'elle pourrait retourner contre lui. *Mon Dieu, si vous existez, soyez témoin que je ne veux faire aucun mal à Myra. Je ne veux pas la frapper, je ne veux pas lui faire ne serait-ce qu'un bleu. Mais j'ai promis, nous avons tous promis, nous avons scellé notre serment dans le sang, je t'en supplie, mon Dieu, aide-moi car je dois le respecter...*

« Je te déteste quand tu cries après moi, Eddie, souffla-t-elle dans un murmure.

– Et moi, je déteste te crier après, Myra », répondit-il, ce qui la fit grimacer. *Et voilà, tu lui fais encore mal, Eddie. Pourquoi ne pas lui flanquer une bonne correction une fois pour toutes ? Ce serait probablement moins dur. Et plus rapide.*

Soudain (c'était sans doute l'idée de donner une correction qui lui avait fait penser à lui), il revit la figure de Henry Bowers. C'était la première fois qu'il pensait à Bowers depuis des années, ce qui ne lui rendit pas la paix de l'esprit, au contraire. Bien au contraire.

Il ferma brièvement les yeux, puis les rouvrit et dit : « Tu ne te perdras pas. Il ne criera pas après toi. Mr. Pacino est quelqu'un de très gentil, de très compréhensif. » Il n'avait encore jamais eu l'occasion de lui servir de chauffeur, mais il se rassurait en se disant que les statistiques jouaient en sa faveur dans ce mensonge : si d'après un mythe populaire la plupart des célébrités passent pour des emmerdeurs capricieux, il en avait suffisamment conduit pour savoir que c'était faux, la plupart du temps.

Il y avait certes des exceptions – et celles-ci, en revanche, confinaient parfois à la monstruosité. Il pria avec ferveur pour que Mr. Pacino n'en fit pas partie.

« C'est vrai ? demanda-t-elle timidement.

– Oui, c'est vrai.

– Comment le sais-tu ?

– Demetrios l'a conduit deux ou trois fois, quand il était à Manhattan Limousine, répondit Eddie avec aplomb. Il a dit que Mr. Pacino laissait toujours cinquante dollars de pourboire.

– Qu'il me laisse cinquante cents, ça m'est égal, pourvu qu'il ne me crie pas après.

– Mais c'est aussi enfantin que deux et deux font quatre, Myra. Tu le prends demain soir à sept heures au Saint Régis, tu le conduis à l'immeuble ABC ; ils sont en train de répéter le dernier acte de cette pièce dans laquelle il joue – *American Buffalo*, je crois. Tu le ramènes au Saint Regis vers onze heures, puis tu retournes au garage, tu ranges la voiture et tu signes la feuille verte.

– C’est tout ?

– Oui, c’est tout. Tu peux faire ça les deux doigts dans le nez, Marty. »

En général, elle riait quand il déformait ainsi son nom, mais cette fois-ci, elle se contenta de le regarder avec une douloureuse et enfantine expression solennelle.

« Et s’il veut aller dîner quelque part au lieu de rentrer à son hôtel ? Ou aller prendre un verre ? Ou dans une boîte ?

– Je ne crois pas qu’il te le demandera, mais si oui, tu l’amènes. S’il t’a l’air parti pour une virée de toute la nuit, passé minuit, tu appelles Phil Thomas par radio-téléphone. À ce moment-là, il aura un chauffeur de libre pour te remplacer. Je ne t’aurais jamais collé ce truc-là sur le dos si j’avais eu quelqu’un de disponible, mais deux de mes types sont malades, Demetrios est en vacances et tous les autres sont de service. Tu seras bien au chaud dans ton lit à une heure du matin, Marty – une heure du matin au plus tard. Je te le garantis absolument. »

Il s’éclaircit la gorge et s’inclina en avant, coudes aux genoux. Instantanément, le spectre maternel se mit à murmurer : *Ne t’assois pas comme ça, Eddie. C’est une mauvaise attitude, et elle est nuisible pour tes poumons. Tu as des poumons très délicats.*

Il se redressa, à peine conscient de ce qu’il faisait.

« J’espère bien que ce sera la dernière fois que j’aurai à conduire, dit-elle, geignarde. Je suis devenue tellement empotée, depuis deux ans... et mes uniformes qui me boudinent !

– C’est la dernière fois, je te le promets.

– Qui t’a appelé, Eddie ? »

Avec à-propos, un faisceau lumineux vint balayer les murs, et le taxi donna un coup de klaxon après avoir fait demi-tour dans l’allée du garage. Il se sentit soulagé. Ils avaient passé les quinze minutes à parler de Pacino au lieu de Derry, de Mike Hanlon et de Henry Bowers. C’était l’essentiel. Pour Myra comme pour lui-même. Il ne voulait pas consacrer une seule minute de son temps à s’occuper de ces choses, à en parler ou à y penser.

Eddie se leva. « C’est mon taxi. »

Elle se mit debout avec tant de précipitation qu’elle se prit le pied dans sa chemise de nuit et tomba en avant. Eddie la rattrapa, mais pendant quelques instants, l’issue fut incertaine, du fait de leurs quarante kilos de différence.

Elle se mit de nouveau à larmoyer.

« Eddie, tu dois absolument me le dire !

– Je ne peux pas. Je n’ai pas le temps.

– Tu ne m’as jamais rien caché jusqu’ici, Eddie.

– Je ne te cache toujours rien. Pas vraiment. Je ne me souviens pas de tout. Pas encore, du

moins. L'homme qui m'a appelé, c'était – c'est un vieil ami. Il...

– Tu vas tomber malade, le coupa-t-elle, au désespoir, le suivant tandis qu'il se dirigeait de nouveau vers l'entrée. Ça ne va pas rater. Laisse-moi t'accompagner, Eddie, je t'en prie. Je m'occuperai de toi. Pacino n'aura qu'à prendre un taxi, comme tout le monde, ça ne va pas le tuer, non ? Alors, d'accord ? »

Sa voix se faisait de plus en plus perçante, frénétique, et sous les yeux horrifiés d'Eddie, elle se mit à ressembler de plus en plus à sa mère, telle que celle-ci était au cours des mois qui avaient précédé sa mort : vieille, obèse et cinglée. « Je te froterai le dos et te ferai prendre tes pilules... Je... Je t'aiderai... Je ne dirai rien si tu ne veux pas que je parle, mais tu peux tout me raconter... Eddie... *Eddie, je t'en supplie, ne pars pas ! Eddie, je t'en supplie ! T'en supplie !* »

Il traversait maintenant la vaste entrée à grandes enjambées, tête baissée, à l'aveuglette, comme un homme qui avance contre le vent. Sa respiration était de nouveau sifflante. Lorsqu'il souleva ses bagages, il eut l'impression qu'ils pesaient chacun cinquante kilos. Il sentit ses mains grasses et roses se poser sur lui, le toucher, l'explorer, s'accrocher à lui pleines d'un désir impuissant, sans force réelle, tandis qu'elle essayait de l'attendrir par ses larmes d'inquiétude.

*Je ne vais jamais y arriver !* pensa-t-il, au désespoir. Son asthme s'emballait, devenait pire que lorsqu'il était enfant. Il tendit la main vers la poignée de porte, qui avait l'air de s'éloigner dans les ténèbres de l'espace extérieur.

« Si tu restes, je te ferai un gâteau au café et à la crème aigre, balbutia-t-elle. On mangera du pop-corn... Je te ferai ma recette de dinde, celle que tu aimes tant... pour le petit déjeuner demain, si tu veux... je vais m'y mettre tout de suite... avec une sauce aux abattis... *Eddie, je t'en supplie, j'ai peur, tu me fais affreusement peur !* »

Elle le saisit par le col et le tira en arrière, comme un costaud de flic empoignerait un individu louche tentant de filer. Dans un ultime effort, Eddie continua d'avancer... et lorsqu'il eut épuisé ses toutes dernières ressources, il sentit sa prise se relâcher.

Elle poussa un gémissement final.

Ses doigts se refermèrent sur la poignée – comme elle était merveilleusement froide ! Il ouvrit la porte et vit le taxi avec sa bande latérale en damier qui l'attendait, ambassadeur du pays des sains d'esprit. La nuit était claire, les étoiles scintillaient.

Il se retourna vers Myra, la respiration sifflante. « Il faut que tu comprennes que c'est quelque chose que je n'ai aucune envie de faire, dit-il. Si j'avais le choix, le moindre choix, je n'irais pas. Je t'en prie, essaie de comprendre cela, Myra. Je m'en vais, mais je reviendrai. »

(Voilà qui sentait le mensonge.)

« Quand ? Dans combien de temps ?

– Une semaine ; peut-être dix jours. Mais sûrement pas davantage.

– Une semaine ! s'exclama-t-elle, étreignant sa poitrine comme une diva dans un mauvais opéra. Une semaine, dix jours ! Je t'en supplie, Eddie, je t'en supplie !!!

– Arrête ça, Marty, veux-tu ? Arrête ça ! »

À son grand étonnement, elle se tut, et resta là à le regarder, les yeux rouges et larmoyants, pas en colère contre lui, simplement terrifiée pour lui et, incidemment, pour elle. Et peut-être pour la première fois depuis qu'il la connaissait, il sentit qu'il pouvait l'aimer en toute sécurité. Cela faisait-il partie du fait de s'éloigner ? Il lui sembla. Non : il en était sûr. Il avait déjà l'impression d'être à l'autre bout d'un télescope.

C'était peut-être très bien ainsi. Que voulait-il dire ? Qu'il venait finalement de décider que c'était très bien de l'aimer ? Même si elle ressemblait à sa mère quand sa mère était plus jeune et même si elle mangeait des biscuits au lit en regardant des séries télévisées débiles (les miettes allaient toujours de son côté), même si elle n'était pas très intelligente, même si elle comprenait et lui pardonnait ses remèdes, dans l'armoire à pharmacie, parce qu'elle planquait les siens dans le frigo ?

A moins que...

Ou alors...

D'une manière ou d'une autre, il avait déjà envisagé toutes ces hypothèses, à un moment ou un autre, au cours de leur existence étrangement appareillée, où il était fils, amant et époux ; maintenant, sur le point de quitter la maison pour la dernière fois (c'était une certitude), une nouvelle possibilité lui venait à l'esprit et une stupéfaction émerveillée l'envahit, comme l'aurait caressé l'aile d'un oiseau géant.

Se pouvait-il que Myra ait encore plus peur que lui ?

Se pouvait-il que sa mère eût eu encore plus peur que lui ?

Un autre souvenir de Derry jaillit de son subconscient, comme une fusée de mauvais augure. Il y avait autrefois, sur l'artère principale du centre-ville, à Derry, un magasin de chaussures : le Shoeboat. Sa mère l'y avait amené un jour (il ne devait pas avoir plus de cinq ou six ans, estima-t-il), et lui avait dit de s'asseoir et de rester tranquille tandis qu'elle se choisissait une paire de souliers blancs pour un mariage. Il était donc resté bien sage pendant un certain temps, tandis que sa mère parlait avec Mr. Gardener, l'un des vendeurs ; mais il n'avait que cinq (ou six) ans, et après que sa mère eut refusé la troisième paire que lui faisait essayer Mr. Gardener, Eddie, qui commençait à s'ennuyer, était allé à l'autre bout du magasin examiner un objet qui se trouvait là. Il avait tout d'abord pensé qu'il s'agissait simplement d'une caisse posée à l'envers ; une fois plus près, il pencha pour une sorte de bureau. Le plus bizarre qu'il eût jamais vu : il était

tellement étroit ! Il était en bois poli et brillant, avec toutes sortes de lignes gravées dessus et de minuscules sculptures. Il y avait également trois petites marches – et il n’avait jamais vu de bureau avec des marches. Une fois tout près, il découvrit qu’il y avait une rainure en bas de l’objet, un bouton sur un côté et au-dessus – merveilleux ! – quelque chose qui avait tout à fait l’air du Spacescope du Captain Video.

Eddie avait fait le tour de l’appareil ; sans doute devait-il avoir six ans, car il avait été capable de lire l’inscription qui s’y trouvait, articulant chaque mot à voix basse :

VOS CHAUSSURES VOUS VONT-ELLES BIEN ?

VÉRIFIEZ VOUS-MÊME !

Il retourna de l’autre côté, monta les trois marches jusqu’à la petite plate-forme, et plaça un pied dans la rainure de l’appareil. Ses chaussures lui allaient-elles bien ? Eddie ne savait pas, mais il mourait d’envie de vérifier lui-même. Il plaça la tête dans la protection de caoutchouc et appuya sur le bouton. Un flot de lumière verte l’assailit ; il voyait un pied, flottant à l’intérieur d’une chaussure remplie de fumée verte. Il agita les orteils, et ses orteils qu’il voyait s’agitèrent instantanément, comme il s’y attendait. Puis il se rendit compte qu’il ne voyait pas seulement ses orteils, mais également ses os ! Les os de son pied ! Il fit passer le gros orteil par-dessus le suivant, et les os sur l’écran formèrent un X affreux qui n’était pas blanc, mais d’un vert diabolique. Il voyait...

C’est à ce moment-là que sa mère cria – un cri de panique qui fit voler en éclat l’ambiance paisible du magasin comme une sirène de pompier. Il sursauta, et retira vivement son visage, effrayé, de l’appareil ; il vit alors sa mère qui fonçait sur lui à travers le magasin, sans chaussures, sa robe volant derrière elle. Elle renversa une chaise, et l’un de ces appareils à mesurer la pointure alla valser dans un coin. Sa poitrine se soulevait, agitée. Sa bouche dessinait un O écarlate d’horreur. Des têtes se tournaient pour la regarder.

*« Sors de là, Eddie ! hurla-t-elle. On attrape le cancer, avec ces machines ! Sors de là ! Eddie ! Eddiiiiie ! »*

Il battit précipitamment en retraite comme si la machine était devenue brusquement brûlante. Mais dans sa panique, il oublia les trois marches qui étaient derrière lui. Ses talons manquèrent la première, et il commença à tomber lentement, tandis que ses bras s’agitaient de moulins désordonnés dans un combat perdu d’avance pour garder l’équilibre. N’avait-il donc

pas pensé, avec une sorte de joie malsaine : *Je vais tomber ! Je vais enfin savoir l'effet que ça fait de tomber et de se cogner la tête. Ça va être chouette !... ?* Ne se l'était-il pas dit ? Ou n'était-ce pas plutôt l'adulte qui imposait les interprétations qui lui convenaient sur ce qu'avait été son esprit d'enfant, où grondaient en permanence des conjectures confuses et des images à demi perçues (images qui perdaient leur sens du fait, précisément, de leur éclat) ?

La question, de toute façon, restait académique : il n'était pas tombé. Maman était arrivé à temps. Il avait éclaté en larmes, mais il n'était pas tombé.

Dans le magasin, tout le monde les regardait. De cela, il se souvenait. Il revoyait Mr. Gardener ramassant l'appareil à mesurer les pointures (non sans vérifier le bon fonctionnement de la glissière), tandis qu'un autre employé relevait la chaise renversée avec un geste de dégoût amusé, avant de reprendre bien vite son expression habituelle de neutralité bienveillante. Mais surtout, il se souvenait de la joue humide de sa mère, de son haleine brûlante et aigre. Il se souvenait de l'avoir entendue répéter à n'en plus finir à son oreille, dans un murmure : « Ne me refais jamais ça, tu entends ? Jamais ! Ne me refais jamais ça, jamais. » Telles étaient les litanies de sa mère pour conjurer les ennuis. Elle les avait ressassées l'année précédente, lorsqu'elle avait découvert que la baby-sitter, par une étouffante journée d'été, avait trouvé bon d'amener Eddie à la piscine municipale de Derry – c'était l'époque où la grande peur de la polio qui avait secoué les années 50 commençait à s'atténuer. Elle l'avait repêché dans la piscine, lui disant qu'il ne fallait jamais, jamais faire ça ; et tous les autres gosses les avaient regardés, comme les employés et les clients du magasin ce jour-là, et son haleine avait eu cette même pointe d'aigreur.

Elle avait quitté le Shoeboat, Eddie à sa remorque, en criant à l'adresse des employés qu'elle les reverrait tous au tribunal si son fils avait la moindre chose. Terrifié, Eddie avait pleuré pendant toute la matinée, et il fut pris d'une crise d'asthme comme jamais il n'en avait eu. Il était resté allongé sans dormir pendant une bonne partie de la nuit suivante, se demandant ce qu'était exactement le cancer, si c'était pire que la polio, si on en mourait, et si ça faisait très mal avant. Il se demandait aussi s'il n'irait pas en enfer ensuite.

Il venait de courir un grand danger, il le savait très bien.

Elle avait eu tellement peur ! C'est comme ça qu'il le savait.

Tellement peur.

« Marty, dit-il par-dessus le gouffre des années, tu ne m'embrasses pas ? »

Elle l'embrassa, le serrant tellement fort que dans son dos des os craquèrent. *Si nous étions dans l'eau, elle nous noierait tous les deux*, se dit-il.

« N'aie pas peur, lui murmura-t-il à l'oreille.

– Je ne peux pas m’en empêcher, gémit-elle.

– Je sais. » Il se rendit alors compte que son asthme s’était atténué pendant qu’elle lui broyait les côtes. Le sifflement avait disparu de sa respiration. « Je sais, Marty. »

Le chauffeur de taxi donna un nouveau coup d’avertisseur.

« Tu m’appelleras ? demanda-t-elle, des sanglots dans la voix.

– Si je peux.

– Eddie, ne peux-tu vraiment pas me dire de quoi il s’agit ? »

Mais s’il le faisait, cela la tranquilliserait-il ?

*J’ai reçu un coup de téléphone de Mike Hanlon ce soir, Marty, et nous avons discuté pendant un moment, mais tout ce qu’il m’a dit se réduit à deux choses : « Ça a recommencé », et : « Viendras-tu ? », deux phrases qu’il m’a dites. Et maintenant je suis pris de fièvre, Marty, sauf que c’est une fièvre contre laquelle ton aspirine ne peut rien, et j’étouffe, j’étouffe, mais mon foutu inhalateur ne pourra rien y faire, car cet étouffement n’est pas dans mes poumons ou dans ma gorge mais autour de mon cœur. Je reviendrai si je peux, Marty, mais je me sens comme un homme à l’entrée d’un vieux puits de mine où l’attendent toutes sortes de pièges et de chausse-trapes, qui fait ses adieux à la lumière du jour.*

Ah oui ! Et comment, ça la calmerait !

« Non, répondit-il. Je ne crois pas pouvoir te le dire. »

Et avant qu’elle ait pu répliquer quelque chose (*Eddie, descends de ce taxi ! On y attrape le cancer !*), il s’éloigna d’elle à grands pas, de plus en plus vite. Il courait presque en arrivant à la hauteur du véhicule.

Elle se tenait toujours dans l’encadrement de la porte quand le taxi s’engagea dans la rue, toujours là quand il prit la direction de la ville – une grosse silhouette noire de femme se découpant sur le fond de l’entrée éclairée. Il agita une main, et eut l’impression qu’elle répondait à son geste.

« Et où allons-nous exactement ce soir, mon ami ? demanda le chauffeur de taxi.

– Penn Station », répondit Eddie dont la main qui agrippait l’inhalateur se détendit. Son asthme s’était replié vers le refuge inconnu où il mijotait entre deux assauts sur ses bronches. Il se sentait... presque bien.

Mais il eut plus que jamais besoin de l’inhalateur, quatre heures plus tard, brusquement tiré d’un léger assoupissement par un violent tressaillement qui provoqua un regard de curiosité légèrement inquiet de la part du type en tenue d’homme d’affaires, assis en face de lui, un journal à la main.

*Me v’là de retour, Eddie ! s’écria joyusement l’asthme. Me v’là de retour, et cette fois, hé ! j’vais peut-être te tuer. Pourquoi pas ? Faudra bien, un jour ou l’autre, non ? Vais pas éternellement lanterner avec toi !*

Eddie sentait sa poitrine se tendre et se contracter. Il chercha son inhalateur à tâtons, le trouva, l'enfonça dans sa bouche et appuya sur la détente. Puis il s'enfonça de nouveau dans le haut siège du compartiment, frissonnant, dans l'attente du soulagement, tout occupé du rêve qui venait de le réveiller. Un rêve ? Seigneur, si ce n'était que cela ! Il redoutait que ce fût plus un souvenir qu'un rêve. Il y avait une lumière verte comme dans la machine à rayons X du marchand de chaussures, et un lépreux tout pourrissant y poursuivait un garçonnet hurlant du nom d'Eddie Kaspbrak, dans des tunnels souterrains. Il avait couru, couru

*(Il court très vite avait dit le prof de gym à sa mère et pour courir vite il courait vite avec cette chose en décomposition à ses trousses oh vous pouvez le croire un peu mon neveu)*

dans ce rêve où il avait onze ans, puis il avait été frappé par une odeur qui était comme la mort du temps, quelqu'un avait enflammé une allumette, il avait baissé les yeux et il avait vu le visage en putréfaction d'un garçon du nom de Patrick Hockstetter, un garçon disparu en juillet 1958, des asticots sortaient de ses joues, cette épouvantable odeur de gaz provenait de l'intérieur du cadavre – et dans ce rêve, souvenir plutôt que rêve, il avait aperçu, sur le côté, deux livres de classe gonflés d'humidité et couverts d'une moisissure verte : *Roads to Everywhere*, et *Understanding Our America*. Ils étaient dans cet état à cause de la nauséabonde humidité qui régnait ici (« Comment ce sont passées mes vacances », une rédaction de Patrick Hockstetter : « Je les ai passées mort dans un tunnel ! De la mousse a poussé sur mes livres qui sont devenus gros comme des Bottin ! »). Eddie avait ouvert la bouche pour hurler et c'est au moment où les doigts rugueux du lépreux, rampant sur ses joues, s'étaient glissés entre ses lèvres qu'il s'était réveillé d'un violent sursaut pour se retrouver non point dans les égouts en dessous de Derry, Maine, mais dans une voiture-salon de l'Amtrak, près de la tête d'un train qui filait à travers Rhode Island sous une énorme lune blanche.

L'homme en face de lui hésita, se demanda s'il devait parler, et dit finalement : « Tout va bien, monsieur ?

– Oh oui, répondit Eddie. Je me suis endormi et j'ai fait un mauvais rêve ; et j'ai un peu d'asthme.

– Je vois. » L'homme reprit son journal et Eddie constata qu'il s'agissait de celui que sa mère surnommait parfois le *Jew York Times*.

À travers la fenêtre, s'étendait un paysage assoupi que n'éclairait que la lumière féerique de la lune. Ici et là s'élevaient des maisons, la plupart plongées dans l'obscurité, quelques-unes avec des lumières. Mais ces lumières paraissaient minuscules, de simples simulacres, comparées à la phosphorescence spectrale de la lune.

*Il croyait que la lune lui parlait, se rappela-t-il soudain. Henry Bowers. Dieu, qu'il était cinglé ! Il se*

demanda ce que Henry Bowers était devenu. Mort ? En prison ? À la dérive dans les plaines désertes du centre du pays, tel un virus incurable, attaquant n'importe qui aux petites heures de la nuit et tuant peut-être les gens assez stupides pour ralentir à son pouce levé afin de transférer les dollars de leur portefeuille dans le sien ?

Possible, possible.

Dans un asile de l'État, quelque part ? En train de contempler la lune, qui allait être bientôt pleine ? Lui parlant, écoutant des réponses qu'il était seul à entendre ?

Eddie estima cela encore plus vraisemblable. Il frissonna. *Les souvenirs de mon enfance commencent à me revenir. Voilà que je me rappelle comment ce sont passées les vacances de cette obscure année morte de 1958.* Il sentait qu'il pouvait évoquer presque n'importe quelle scène de cet été-là s'il le voulait, mais il ne le voulait pas. *Oh, Dieu, si seulement je pouvais de nouveau tout oublier.*

Il inclina la tête contre la vitre sale de la fenêtre, tenant son inhalateur à la main comme on tiendrait un objet pieux, les yeux perdus sur la nuit dans laquelle s'enfonçait le train.

*Vers le nord*, se dit-il, mais c'était faux.

*Il n'allait pas vers le nord ; il n'était pas dans un train mais dans une machine à remonter le temps. Il revenait en arrière, en arrière dans le temps.*

Il crut entendre la lune grommeler.

Eddie Kaspbrak replia la main sur son inhalateur et ferma les yeux sur l'accès de vertige qui le saisissait.

## 5

### Beverly Rogan prend une raclée

Tom était sur le point de s'endormir lorsque le téléphone sonna. Il se redressa maladroitement dans sa direction, mais sentit alors les seins de Beverly s'écraser sur son épaule, tandis qu'elle passait par-dessus lui pour attraper le récepteur. Il se laissa retomber sur son oreiller, se demandant vaguement qui pouvait bien appeler à une telle heure de la nuit, alors que leur numéro ne figurait pas dans l'annuaire. Il entendit Beverly dire « Salut ! » avant de couler de nouveau dans le sommeil. Il s'était envoyé près de trois packs – trois packs de six bières – pendant la retransmission du base-ball, et il était un peu dans les vapes.

Puis la voix de Beverly, aigüe et étrange, vint lui vriller les oreilles comme un pic à glace et il ouvrit de nouveau les yeux. Il essaya de s'asseoir, mais le cordon du téléphone s'enfonça dans

son cou épais.

« Sors-moi ce truc de merde de là, Beverly », grogna-t-il. La jeune femme se leva vivement et fit le tour du lit, soulevant en même temps le fil du téléphone. Elle avait une chevelure d'un roux profond, qui tombait en cascade sur sa chemise de nuit, en ondulations naturelles, presque jusqu'à sa taille. Une chevelure de pute. Ses yeux ne vinrent pas effleurer le visage de Tom Rogan pour deviner l'humeur dans laquelle il se trouvait, et Tom Rogan n'aima pas ça. Il s'assit. Sa tête commençait à lui faire mal. Et merde, elle devait déjà lui faire mal avant, mais quand on dort, on ne s'en rend pas compte.

Il se rendit dans la salle de bains, urina pendant ce qui lui parut trois heures et décida, puisqu'il était debout, d'aller s'ouvrir une autre bière pour lutter, à sa manière, contre la menace de mal de tête.

Repassant par la chambre pour gagner l'escalier, avec son caleçon qui pendait comme des voiles d'en dessous une considérable bedaine, ses bras comme des dalles (il ressemblait davantage à un castagneur des quais qu'au président-directeur général de Beverly Fashions), il jeta par-dessus son épaule, d'un ton furieux : « Si c'est cet abruti de Lesley, dis-lui d'aller engueuler un mannequin et de nous laisser dormir ! »

Beverly lui jeta un bref coup d'œil, secoua la tête pour lui indiquer que ce n'était pas Lesley, et baissa les yeux sur le téléphone. Tom sentit se tendre les muscles de sa nuque. Voilà qui ressemblait à un congédiement. Renvoyé par la marquise. La marquise de Mesdeux. Ça commençait à avoir l'air de prendre une tournure de scène. Beverly avait peut-être besoin de se faire rafraîchir la mémoire au sujet de qui menait la baraque, ici. C'était bien possible. Ça lui arrivait. Elle apprenait lentement.

Il descendit l'escalier et traversa le hall d'un pas traînant jusqu'à la cuisine, dégageant sans y penser le fond du caleçon qu'il avait coincé dans la raie des fesses, et ouvrit le réfrigérateur. Sous sa main, il ne trouva rien de plus alcoolisé qu'un reste de nouilles dans un Tupperware bleu. Il ne restait plus une seule bière. Même celle qu'il gardait en réserve à l'arrière (tout comme il conservait un billet de vingt dollars plié dans son permis de conduire en cas d'urgence) avait disparu. La partie s'était prolongée sur quatorze reprises, et tout ça pour rien. Les White Sox avaient perdu. Quelle bande de tarés, cette année !

Ses yeux flottèrent jusqu'aux bouteilles au contenu plus corsé, sur l'étagère vitrée qui surplombait le bar de la cuisine, et il s'imagina un instant en train de faire tomber une giclée de Beam sur un glaçon. Puis il retourna vers l'escalier, sachant que c'était aller au-devant d'ennuis encore plus sérieux que ceux qu'il connaissait pour l'instant. Il jeta en passant dans le hall un coup d'œil à l'antique pendule à balancier, au pied de l'escalier, et vit qu'il était minuit passé. Cette

information n'améliora pas son humeur qui de toute façon n'était jamais bonne, même dans les meilleurs moments.

Il monta l'escalier avec une lenteur délibérée, conscient – trop conscient – des battements amplifiés de son cœur. Ka-boum, ka-dam, ka-boum, ka-dam. D'entendre son cœur battre à ses oreilles et le sentir pulser à ses poignets le rendaient nerveux. Parfois, lorsque ça lui arrivait, il se l'imaginait non pas comme une pompe à compression dépression, mais comme un gros cadran, sur le côté gauche de sa poitrine, dont l'aiguille effleurait de manière inquiétante la zone rouge. Elle lui déplaisait, cette connerie. Il n'en avait pas besoin, de cette connerie. Ce dont il avait besoin, c'était d'une bonne nuit de sommeil.

Mais l'espèce de connerie à laquelle il était marié se trouvait encore au téléphone.

« Je comprends ça, Mike... oui... oui. Moi aussi... Je sais... mais... »

Un silence plus long.

« Bill Denbrough ! » s'exclama-t-elle. Une fois de plus, la voix aiguë lui vrilla les tympans.

Il resta à l'extérieur de la chambre, le temps de reprendre sa respiration. Maintenant, c'était de nouveau ka-dam, ka-dam, ka-dam. Les coups de bouloir avaient cessé. Il imagina fugitivement l'aiguille qui s'éloignait du rouge et chassa cette image. Un mec, c'était ce qu'il était, et un sacré mec, nom de Dieu, pas une chaudière avec un thermostat. Il était en grande forme. En béton. Et s'il fallait le lui répéter, il serait ravi de s'en charger.

Il faillit entrer, mais se retint et resta un peu plus longtemps là où il se tenait, à l'écoute non pas de ce qu'elle disait en cherchant à savoir à qui elle parlait, mais de sa voix et de ses changements de ton. Et ce qui montait en lui était sa vieille et sinistre rage familière.

Il l'avait rencontrée dans un bar à célibataires du centre de Chicago quatre années auparavant. Ils n'avaient pas eu de difficultés à trouver un sujet de conversation, car ils travaillaient tous les deux dans l'immeuble Standard Brands, et avaient des connaissances communes. Tom travaillait pour une boîte de relations publiques, King & Landry, au quarante-deuxième ; Beverly Marsh, comme elle s'appelait alors, était modéliste assistante dans un atelier de mode, Delia Fashions, au douzième. Delia, qui devait connaître par la suite une certaine vogue dans le Middle-West, s'adressait à une clientèle de jeunes. Chemises, blouses, châles et pantalons Delia se vendaient avant tout dans ce que Delia Castleman appelait les « boutiques pour les moins de vingt-cinq ans », rebaptisées « boutiques à camés » par Tom Rogan. Ce dernier comprit presque tout de suite deux choses fondamentales à propos de Beverly Marsh : elle était désirable, elle était vulnérable. En moins d'un mois, il en avait appris une troisième : elle avait du talent. Beaucoup de talent. Dans les dessins de ses petites robes et de ses blouses, il subodora une machine à fric d'un potentiel presque terrifiant.

*Pas dans les boutiques à camés, avait-il alors pensé, en se gardant bien de le lui dire pour le moment. Terminées les lumières tamisées, finies les remises phénoménales, à la poubelle les présentations merdeuses au fond du magasin à côté des bidules à se shooter et des T-shirts frappés au nom de groupes rock. Laissons ces conneries aux gagne-petit.*

Il en savait déjà énormément sur elle avant même qu'elle ne se rende compte qu'il s'intéressait sérieusement à elle ; et c'était exactement ce que voulait Tom. Il avait passé sa vie à chercher quelqu'un comme Beverly Marsh, et il se déplaça à la vitesse d'un lion qui bondit sur une antilope. Non que sa vulnérabilité fût spécialement apparente. Beverly était une femme superbe, mince, avec tout ce qu'il fallait là où il fallait. Les hanches un peu étroites, peut-être, mais elle avait des fesses magnifiques et les plus beaux nénés qu'il eût jamais vus. Tom Rogan était un fétichiste des seins, depuis toujours, et il trouvait la plupart du temps décevants les nichons des femmes grandes. Elles portaient des chemises légères, et les pointes apparentes sous l'étoffe vous rendaient fous, mais une fois la chemise enlevée, on ne voyait plus que ça, des mamelons. Les seins eux-mêmes avaient l'air de boutons de tiroir. « Pas de quoi se remplir la pogne », aimait à dire son compagnon de chambrée au collègue.

Oh, elle ne manquait pas d'allure, sans aucun doute, avec ce corps sculptural et ces superbes cheveux roux. Mais elle avait un point faible. Quelque part. Comme si elle envoyait des signaux qu'il était seul à pouvoir capter. Il était possible de remarquer certaines choses : sa façon nerveuse de fumer (mais il avait presque fini par en venir à bout) ; ses yeux incapables de s'immobiliser, n'osant jamais se poser sur ceux de son interlocuteur, quel qu'il fût, se déroband aussitôt le contact établi ; son habitude de se frotter légèrement le coude quand elle était mal à l'aise ; l'aspect de ses ongles qui, s'ils étaient impeccables, étaient coupés sauvagement court. Tom avait remarqué ce détail lors de leur première rencontre. Elle avait pris son verre de vin blanc, et il avait pensé en voyant ses ongles : *Elle les garde courts comme ça parce qu'elle se les bouffe.*

Les lions ne pensent peut-être pas, en tout cas pas de la même manière que les êtres humains. Mais ils voient. Et quand des antilopes fuient le trou d'eau, alertées par l'âcre odeur de poussière de la mort qui approche, un félin sait observer celle qui traîne un peu à l'arrière du troupeau, soit qu'elle ait une patte abîmée, soit qu'elle soit naturellement plus lente – soit encore que son sens du danger soit moins développé. Et il est même possible que certaines antilopes (et certaines femmes) aient le désir secret d'être abattues.

Il entendit soudain un bruit qui l'arracha brutalement à ces souvenirs : le claquement d'un briquet.

Sa mauvaise rage l'envahit de nouveau. Une vague de chaleur, qui n'était pas entièrement désagréable, irradiait de son estomac. Elle fumait. Elle avait eu droit à quelques-uns des séminaires

spéciaux de Tom Rogan sur la question. Et voilà qu'elle recommençait. Elle apprenait lentement, soit, mais c'est avec les élèves lents que l'on voit les bons profs.

« Oui, disait-elle maintenant. Ouais, ouais. Très bien. D'accord... » Elle écouta un instant, et émit un rire étrange et haché qu'il ne lui connaissait pas. « Deux choses, puisque tu me le demandes. Réserve-moi une chambre et prie pour moi. Oui, d'accord... moi aussi. Bonne nuit. »

Elle raccrochait quand il rentra. Il avait eu l'intention de faire fort, de lui crier d'écraser ça, d'écraser ça tout de suite, TOUT DE SUITE ! mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge quand il la vit. Elle s'était déjà trouvée par trois fois dans cet état : une fois avant leur première grande présentation de collection, une fois avant leur premier défilé en avant-première pour les acheteurs internationaux, et une fois encore lors de leur voyage à New York pour la remise du Prix international de la Mode.

Elle se déplaçait à grands pas dans la chambre. Sa chemise de nuit brodée blanche lui collait au corps, et elle tenait sa cigarette entre les dents (Dieu qu'il avait horreur de la voir avec un mégot au bec !), laissant échapper un ruban de fumée par-dessus son épaule, comme une cheminée de locomotive.

Mais c'est son visage qui lui cloua le bec, qui étouffa dans sa gorge les vociférations prévues. Son cœur fit une embardée – ka-BANG ! – et il grimaça, se disant qu'il ressentait non pas de la peur mais de la surprise à la voir ainsi.

Beverly était une femme qui ne s'animait vraiment que lorsque sa cadence de travail atteignait un rythme effréné. Toutes les occasions dont il se souvenait avaient un rapport avec sa carrière ; il avait alors découvert une autre femme que celle qu'il connaissait si bien – une femme qui brouillait de décharges sauvages d'électricité statique son radar à détecter la peur. La femme qui apparaissait dans les périodes de grande tension était forte mais hyper-tendue, impavide mais imprévisible.

Ses joues maintenant étaient en feu, une rougeur naturelle qui avait envahi le haut de ses pommettes. Elle avait l'œil grand ouvert et pétillant, dont toute trace de sommeil avait disparu. Sa chevelure ondoyait. Et... oh, regardez-moi ça, les mecs ! Mais regardez donc moi ça ! N'est-elle pas en train de sortir une valise du placard ? Une valise ? Nom de Dieu, oui !

*Réserve-moi une chambre... et prie pour moi.*

Eh bien, elle n'allait pas avoir besoin de la moindre chambre d'hôtel, du moins pas dans un avenir prévisible, parce que Mrs. Beverly Rogan allait rester bien sagement à la maison, merci beaucoup, et manger debout dans un coin pendant les trois ou quatre prochains jours.

En revanche, elle aurait peut-être besoin d'une ou deux prières avant qu'il en ait fini avec elle.

Elle jeta la valise au pied du lit, puis se dirigea vers sa commode. Dans le tiroir du haut, elle prit deux paires de jeans et un pantalon de velours. Les lança dans la valise, revint à la commode, toujours suivie du ruban de fumée. Elle en sortit un chandail, deux T-shirts, l'une de ses vieilles blouses Ship'nShore dans lesquelles elle avait l'air si ridicule mais qu'elle refusait de jeter. Celui qui l'avait appelé n'était pas du grand monde. Le style week-end à la campagne en petit comité.

Oh, il se fichait pas mal de l'identité de son correspondant et de l'endroit où elle devait se rendre, puisque de toute façon, elle n'irait nulle part. Ce n'était pas ça qui tarabustait obstinément le crâne, rendu douloureux par l'abus de bière et le manque de sommeil.

C'était la cigarette.

Elle était censée ne plus en avoir une seule. Mais elle lui avait menti – elle tenait la preuve entre les dents. Et comme elle n'avait toujours pas remarqué qu'il se trouvait sur le seuil, il s'offrit le plaisir d'évoquer les deux nuits au cours desquelles il l'avait soumise entièrement à son contrôle.

*Je ne veux plus te voir fumer dans mon secteur,* lui avait-il déclaré alors qu'ils revenaient à la maison après une soirée à Lake Forest. C'était un mois d'octobre. *Je suis déjà obligé de m'étouffer avec cette saloperie dans les soirées et au bureau, je ne veux pas en faire autant avec toi. Tu sais l'effet que ça fait ? Je vais te dire la vérité. C'est désagréable, mais c'est la vérité. C'est comme s'il fallait bouffer la morve de quelqu'un.*

Il s'était attendu à un minimum de protestations, mais elle s'était contentée de le regarder avec son expression de chien battu qui veut faire plaisir à son maître. Sa réponse, timide, faite à voix basse, avait été : *Entendu, Tom.*

*On n'y reviendra pas ?*

*Non, Tom.*

Et ils n'y étaient pas revenus. Tom avait été de bonne humeur pour tout le reste de la soirée.

Quelques semaines plus tard, à la sortie d'un cinéma, elle avait machinalement allumé une cigarette dans le hall et tiré dessus en allant jusqu'au parking. C'était par une nuit glaciale de novembre, avec un vent dément qui s'acharnait sur le moindre carré de peau dénudée. Tom se souvenait d'avoir senti l'odeur du lac, comme il arrive parfois par les nuits froides – une odeur plate, à la fois vide et fleurant le poisson. Il la laissa fumer sa cigarette. Il lui ouvrit même la porte quand ils arrivèrent à la voiture. Il se mit derrière le volant, referma sa propre porte et dit : *Bev ?*

Elle prit la cigarette entre deux doigts et se tourna vers lui, l'air interrogatif. Il lui en balança une bien sentie, du plat de la main contre le plat de sa joue, au point qu'il sentit des picotements dans la paume, et que la tête de Beverly alla heurter le protège-nuque. Ses yeux s'agrandirent de surprise et de douleur... et de quelque chose d'autre, également. Elle porta la main à la joue pour

la tâter, pour toucher l'impression de chaleur et d'engourdissement brûlant qui l'envahissait. Elle s'écria : *Oooh, Tom !*

Il la regarda, les yeux réduits à une fente, un léger sourire aux lèvres, bien vivant, prêt à voir comment elle allait réagir. Son pénis durcissait dans son pantalon, mais il y faisait à peine attention ; ce serait pour plus tard. Pour l'instant, la leçon ne venait que de commencer. Il revoyait ce qui s'était passé. Son visage. Quelle avait donc été cette troisième expression fugitive ? Tout d'abord la surprise. Puis la douleur. Puis l'air

*(nostalgie)*

de se souvenir. Un souvenir précis. Ça n'avait duré qu'un instant. Elle n'avait même pas dû s'en rendre compte, pensa-t-il.

Tout – tout dépendrait de la première chose qu'elle dirait, il le savait parfaitement.

Ce ne fut pas : *Espèce de fils de pute !*

Ce ne fut pas : *À la revoyure, sale macho !*

Ce ne fut pas : *C'est fini entre nous, Tom.*

Elle l'avait simplement regardé, ses yeux noisette à l'expression blessée remplis de larmes, et avait dit : *Pourquoi as-tu fait ça ?* Sur quoi elle avait essayé d'ajouter quelque chose, mais au lieu de cela elle avait éclaté en sanglots.

*Jette-la dehors.*

*Quoi ? Quoi, Tom ?* Son maquillage coulait, laissant des traces noirâtres sur ses joues. Peu lui importait. Il aimait assez la voir dans cet état. Ça faisait un peu désordre, mais c'était aussi excitant. Ce côté salope le faisait bander.

*La cigarette. Jette-la dehors.*

La prise de conscience qui pointait, accompagnée de culpabilité.

*J'ai oublié, c'est tout !* pleurnicha-t-elle.

*Jette-la, Bev, ou tu vas avoir droit à une autre baffé.*

Elle fit descendre la vitre et lança la cigarette. Puis elle se tourna vers lui, pâle, apeurée, mais d'une certaine manière sereine.

*Tu ne peux pas... tu ne dois pas me frapper. C'est une... une... mauvaise base de départ pour une relation durable.* Elle essayait de trouver un ton de voix, une façon adulte de s'exprimer, sans y arriver. Il l'avait fait régresser. Il était avec une enfant, dans cette auto. Voluptueuse et sexy comme l'enfer, mais une enfant.

*« Peux pas » et « dois pas » sont deux choses différentes, ma fille,* dit-il. Il parlait calmement, mais jubilait intérieurement. *Et c'est moi qui déciderai quelles sont les bases d'une relation durable ou non. Si tu peux le supporter, parfait. Si tu ne peux pas, tu peux aller faire un tour. Je ne te retiendrai pas. Je te botterai*

*peut-être le cul comme cadeau de rupture, mais je ne te retiendrai pas. Nous sommes dans un pays libre. Que veux-tu que je te dise de plus ?*

*Peut-être en as-tu déjà assez dit,* avait-elle murmuré, sur quoi il l'avait de nouveau frappée, plus fort que la première fois, parce que la gonzesse qui pouvait se permettre de répondre à Tom Rogan n'était pas encore née. La reine d'Angleterre elle-même en prendrait pour son grade si elle essayait de se payer sa tête.

Cette fois, sa joue alla porter contre le rembourrage du tableau de bord. Sa main tâtonna à la recherche de la poignée et retomba ; elle resta accroupie dans son coin comme un lapin, une main sur la bouche, les yeux agrandis, pleins de larmes, terrorisés. Tom la contempla un instant, puis sortit de la voiture et en fit le tour. Il ouvrit la porte du côté passager. Le vent de novembre emportait la vapeur de son haleine dans l'obscurité, et l'odeur du lac devint plus forte.

*Tu veux partir, Bev ? J'ai vu que tu cherchais la poignée, et je me suis dis que tu voulais partir. D'accord, très bien. Je t'ai demandé de faire quelque chose, et tu as dit que tu le ferais. Mais tu ne l'as pas fait. Alors tu veux partir ? Vas-y. Barre-toi. Y a pas de problème. Alors, tu descends de là ?*

*Non,* murmura-t-elle.

*Quoi ? J'ai rien entendu.*

*Non, je ne veux pas partir,* dit-elle à peine plus fort.

*Ces cigarettes te rendraient-elles aphone ? Si tu ne peux pas parler, va falloir que je te trouve un mégaphone. C'est ta dernière chance, Beverly. Parle assez fort pour que je t'entende. Veux-tu descendre de cette voiture ou veux-tu rentrer avec moi à la maison ?*

*J' veux revenir avec toi.* Elle croisa les mains sur sa jupe comme une petite fille en disant cela. Elle n'osait pas le regarder. Des larmes coulaient sur ses joues.

*Très bien,* fit-il. *Parfait. Mais auparavant, tu vas me répéter ça, Bev : « J'ai oublié que je ne devais pas fumer en ta présence, Tom. »*

Elle leva les yeux sur lui, avec un regard blessé, suppliant, incohérent. Tu peux m'y obliger, disait-il, mais je t'en prie, ne le fais pas. Je t'aime, ne le fais pas. Arrêtons ça.

Non, il fallait aller jusqu'au bout. Car ce n'était pas ce qu'elle voulait tout au fond d'elle-même, et tous les deux le savaient.

*Dis-le.*

*J'ai oublié que je ne devais pas fumer en ta présence, Tom.*

*Bien. Dis maintenant : « Je suis désolée. »*

*Je suis désolée,* répéta-t-elle d'un ton lugubre.

La cigarette encore allumée gisait sur la chaussée comme un fragment de fusée. Un couple qui sortait du théâtre les avait regardés un instant, pendant que l'homme tenait ouverte la portière

droite d'une Vega dernier modèle et que la femme s'installait, posant les mains sur les genoux d'un geste affecté tandis que l'éclairage intérieur auréolait sa tête d'une douce lueur dorée.

Il écrasa la cigarette, l'émietta sur le macadam.

*Et maintenant, dis : « Je ne le referai jamais sans ta permission. »*

*Je ne le referai jamais...*

Elle se mit à balbutier.

*... ja-mais... sans-sans-s...*

*Dis-le, Bev.*

*... sans ta permission.*

Sur quoi il claqua la porte et revint s'installer au volant. Il démarra, et ils retournèrent jusqu'à leur appartement en ville. Ils n'échangèrent pas un mot. La moitié de leur relation s'était réglée dans le parking ; l'autre moitié le fut quarante minutes plus tard, dans le lit de Tom.

Elle ne voulait pas faire l'amour, avait-elle dit. Il lut néanmoins une vérité différente dans son regard et dans la manière dont elle exhibait ses jambes, et elle avait le bout des seins raide et dur quand il lui ôta sa blouse. Elle gémit quand il les effleura, et cria doucement quand il se mit à les sucer, l'un après l'autre, tout en les malaxant sans répit. Elle s'empara de sa main libre et la glissa entre ses jambes.

*Je croyais que tu ne voulais pas faire l'amour,* dit-il. Elle détourna le visage, mais retint fermement sa main, tandis que le mouvement de ses hanches ne faisait que s'accélérer.

Il la repoussa alors sur le lit... et il se montra doux et attentionné, lui retirant ses sous-vêtements avec une délicatesse presque féminine.

La pénétrer fut comme se glisser dans une huile exquise.

Il bougea en cadence avec elle, l'utilisant mais se laissant aussi utiliser par elle, et elle jouit presque tout de suite la première fois, gémissant et lui enfonçant les ongles dans le dos. Puis ils passèrent à un rythme plus long et plus profond, plus lent aussi, et à un moment donné, il pensa qu'elle avait joui une deuxième fois. Tom était sur le point d'en faire autant ; dans ces cas-là, il se mettait à penser au nombre de coups marqués en moyenne par match par les White Sox, ou à qui pouvait bien essayer de lui piquer le budget de Chelsea, au boulot, et l'envie passait. Elle se mit alors à accélérer, finissant par perdre le rythme dans un cabrement surexcité. Il regarda son visage barbouillé de mascara (qui lui faisait des yeux de raton laveur) et de rouge à lèvres, et il se sentit lui-même approcher délicieusement de l'orgasme. Il souleva de plus en plus sèchement ses hanches – il n'avait pas encore une bedaine gonflée à la bière à cette époque – et leurs ventres furent comme deux mains battant de plus en plus vite.

Près de la fin, elle cria et le mordit à l'épaule de ses petites dents régulières.

*Combien de fois as-tu joué ?* demanda-t-il après qu'ils eurent pris une douche.

Elle détourna le visage et lui répondit d'une voix tellement basse que c'est à peine s'il put entendre : *En principe, ce n'est pas une question que l'on pose.*

*Non ? Qui t'a dit ça ? Le gars Trucmuche ?*

Il lui prit le visage d'une seule main, le pouce s'enfonçant profondément dans l'une de ses joues, le menton coincé dans la paume.

*C'est à Tom que tu parles. Est-ce bien clair, Bev ? Réponds à Papa.*

*Trois fois,* répondit-elle à contrecœur.

*Bien. Tu peux prendre une cigarette.*

Elle l'avait regardé avec une expression de méfiance, sa chevelure rousse répandue sur les oreillers, simplement vêtue d'une petite culotte. Le seul fait de la regarder ainsi suffisait à le faire redémarrer. Il avait hoché la tête.

*Vas-y,* avait-il dit. *Pas de problème.*

Trois mois plus tard, ils se mariaient civilement. Étaient présents deux des amis de Tom et une seule amie de Beverly, Kay McCall, que Tom appelait « la pute libérée aux gros nénés ».

Tous ces souvenirs repassèrent dans l'esprit de Tom en quelques secondes, comme un film en accéléré, tandis qu'il l'observait depuis la porte de la chambre. Elle en était au tiroir du bas de la commode, et jetait maintenant des sous-vêtements dans la valise – non pas le genre de choses qu'il aimait, satin glissant et soie délicate, mais des trucs de fillette en coton, tout fanés, l'élastique détendu ou rompu à la taille. Elle sortit même une épaisse chemise de nuit qu'on n'aurait pas désavouée dans *Mary Poppins*. Elle se mit à fouiller à l'arrière du tiroir pour voir ce qui pouvait bien encore s'y cacher.

Entre-temps, Tom Rogan, passant sur le tapis hirsute, s'était dirigé vers sa propre garde-robe. Pieds nus, il ne fit pas le moindre bruit. C'était la cigarette ; c'était ça qui l'avait vraiment rendu fou furieux. Cela faisait longtemps, trop longtemps, qu'il lui avait donné cette première leçon. Elle avait dû en prendre d'autres depuis, beaucoup d'autres, et certains jours de canicule, elle avait porté des blouses à manches longues, voire des cardigans boutonnés jusqu'au cou ; certains jours couverts, des lunettes noires. Mais cette première leçon avait été si soudaine et fondamentale...

Il avait oublié le coup de téléphone qui l'avait tiré de son sommeil de plomb. C'était la cigarette. Pour qu'elle fume en ce moment, c'est qu'elle avait oublié Tom Rogan. Temporairement, bien entendu, temporairement – mais même temporairement, c'était déjà foutrement trop. Les raisons qui avaient pu lui faire oublier son existence importaient peu. Aucune raison, de toute façon, ne pouvait le justifier.

Un large ruban de cuir noir se trouvait accroché à l'intérieur de sa penderie. La boucle avait été enlevée depuis longtemps, mais à l'endroit où elle se trouvait auparavant, la lanière avait été repliée sur elle-même et Tom Rogan passa la main dans la poignée ainsi formée.

*Tom, tu as encore fait des bêtises !* lui disait parfois sa mère. « Parfois » n'était peut-être pas le terme exact ; « souvent » serait plus juste. *Viens ici, Tommy ! Il faut que je te donne une raclée.* Sa vie d'enfant avait été ponctuée de raclées. Il avait fini par s'échapper en se réfugiant au collège de Wichita, mais, apparemment, une évasion définitive était quelque chose qui n'existait pas, car il continuait d'entendre la voix de sa mère en rêve : *Viens ici, Tommy, que je te donne une raclée. Une raclée...*

L'aîné de quatre enfants, il était devenu orphelin de père trois mois après la naissance du petit dernier. La mort de son père relevait d'ailleurs peut-être davantage du suicide ; il s'était versé une généreuse rasade de soude caustique dans un gobelet, et avait ingurgité ce brouet de sorcière installé sur le siège des toilettes. Mrs. Rogan avait dégoté un job à l'usine Ford. Tom, à onze ans, se trouva promu chef de famille. Et s'il faisait une connerie – si le bébé chiait dans ses langes après le départ de la baby-sitter et qu'il n'avait pas tout nettoyé avant le retour de sa mère..., s'il oubliait de faire traverser Megan au carrefour à la sortie de la crèche et que cette fouineuse de Mrs. Gant le voyait..., si M'man le trouvait en train de regarder *American Bandstand* pendant que Joey mettait la cuisine en pagaille..., si cela ou mille autres choses se produisaient... –, alors, après le coucher des petits, la canne maudite sortait du placard tandis que s'élevait l'invocation : *Viens ici, Tommy. Il faut que je te donne une raclée.*

Autant donner les raclées que les recevoir.

S'il n'avait rien appris d'autre sur la grand-route à péage de la vie, au moins avait-il appris cela.

C'est pourquoi il enfila la boucle et l'installa douillettement contre sa paume. Puis il referma le poing dessus. Il se sentait bien. Il se sentait comme un adulte. La bande de cuir noir pendait de sa main comme un serpent mort. Il n'avait plus mal à la tête.

Elle avait enfin trouvé cette dernière chose au fond du tiroir ; un vieux soutien-gorge de coton aux bonnets en forme d'obus. L'idée que l'appel téléphonique ait pu émaner d'un amant lui effleura brièvement l'esprit avant de disparaître. C'était ridicule. Une femme qui va retrouver son amant n'emporte pas ses vieilles blouses et ses sous-vêtements Petit-Bateau, avec leurs élastiques détendus. D'ailleurs, elle n'oserait pas.

« Beverly », dit-il doucement. Elle se retourna d'un seul bloc, en sursaut, les yeux agrandis, ses longs cheveux ondoyant.

La ceinture hésita, retomba un peu. Il ne la quittait pas des yeux, ressentant à nouveau cette

vague impression de malaise. Oui, elle avait eu cette même expression avant chacun de ses grands défilés de mode, et il avait alors évité de se mettre sur son passage, ayant compris qu'elle débordait tellement de peur et d'agressivité mêlées qu'elle avait la tête comme pleine de gaz : à la moindre étincelle, tout exploserait. Elle n'avait pas vu dans ces défilés l'occasion de quitter Delia Fashions, de gagner sa vie, voire de faire fortune, par ses seuls talents. Cela aurait été normal pourtant ; mais s'il n'y avait eu que ça, elle n'aurait pas eu un talent aussi diabolique. Ces shows avaient été pour elle des sortes de super-examens où elle était jugée par de redoutables professeurs. Elle se retrouvait devant une créature sans visage. Sans visage, mais avec un nom : *Autorité*.

C'était cette nervosité-là qui lui dilatait les yeux, en ce moment. Mais il n'y avait pas seulement son visage ; il émanait d'elle une aura presque visible, une surtension qui la rendait soudain à la fois plus désirable et plus redoutable qu'elle ne lui avait semblé depuis des années. Il avait peur parce qu'elle était là, tout entière, telle qu'elle était essentiellement et non pas réduite à ce que Tom Rogan voulait qu'elle fût ou croyait avoir fait d'elle.

Beverly paraissait à la fois en état de choc et effrayée. Mais aussi débordante d'une joie malsaine. Si une rougeur fiévreuse empourprait ses joues, elle avait également deux taches d'un blanc brutal en dessous de la paupière inférieure qui lui faisaient comme deux yeux de plus. Il y avait enfin cette vibration atténuée qui émanait de son front.

Et la cigarette dépassait toujours de sa bouche, remontant légèrement maintenant, comme si elle se prenait pour ce foutu Frank Roosevelt. La cigarette ! À cette seule vue, il sentit monter en lui une vague de fureur noire. Vaguement, très loin au fond de son esprit, il se souvint de ce qu'elle lui avait dit une fois, dans l'obscurité, parlant d'une voix sombre et apathique : *Un jour, tu vas finir par me tuer, Tom. T'en rends-tu compte ? Un jour, tu vas aller juste un peu trop loin et ce sera la fin. Tu vas craquer.*

*Tu n'as qu'à faire ce que je te dis, Bev, et ce jour-là ne viendra jamais,* avait-il répondu.

À cet instant, avant que la colère ne l'aveugle complètement, il se demandait si ce jour n'était pas justement venu.

La cigarette. Peu importait le coup de fil, la valise, son air bizarre. On allait s'occuper de la cigarette. Après quoi, il la baiserait. Puis ils discuteraient du reste. À ce moment-là, ça paraîtrait peut-être même important.

« Tom, dit-elle, Tom, il faut que...

– Tu fumes. » Sa voix avait l'air de venir de loin, comme retransmise par une bonne radio.  
« On dirait que tu as oublié, poussin. Où les cachais-tu ?

– Écoute, je vais l'éteindre », dit-elle en allant jusqu'à la porte de la salle de bains. Elle lança

la cigarette – même de là, il devinait les marques de dents sur le filtre – dans la cuvette des chiottes. *Fsssss*. « C'était un vieil ami, Tom. Un très très vieil ami. Il faut que...

– Que tu la fermes, un point c'est tout ! hurla-t-il. Tu la fermes ! » Mais la peur qu'il voulait voir apparaître – la peur de lui – ne se manifestait pas sur son visage. Il y lisait pourtant de la peur, mais elle venait du coup de téléphone, et Beverly n'était pas censée éprouver de peur de ce côté-là. On aurait presque dit qu'elle ne voyait pas la ceinture, qu'elle ne voyait pas Tom lui-même, et il ressentit une pointe de malaise. Était-il bien ici ? Question stupide, et pourtant...

Cette question était si terrible et si élémentaire que pendant un instant il eut l'impression de se trouver sur le point d'être arraché à lui-même et de se mettre à flotter comme une fleur de pissenlit dans la brise. Puis il se reprit. Il était là, en chair et en os, et le foutu baratin de psy, ça suffisait pour cette nuit. Il était là, lui, Tom Rogan, en personne, et si cette cinglée de conne ne filait pas droit dans les trente secondes à venir, elle allait avoir l'air de quelqu'un tombé d'un train en marche.

« Faut que j' te donne une raclée, ma poulette, dit-il. Désolé. »

Il avait déjà vu ce mélange de peur et d'agressivité un jour. Oui. Pour la première fois, ça lui revenait clairement.

« Pose ce truc, répondit-elle. Il faut que j'aïlle à O'Hare le plus vite possible. »

*(Es-tu bien présent ici, Tom ? En es-tu sûr ?)*

Il repoussa cette pensée. Le morceau de cuir qui avait autrefois été une ceinture se balançait lentement devant lui comme un pendule. Il cligna des yeux et la regarda bien en face.

« Écoute-moi, Tom. Il se passe des choses graves dans ma ville natale. Des choses très graves. J'avais un ami, à cette époque ; on aurait sans doute pu dire que c'était mon petit ami, sauf que nous étions encore beaucoup trop jeunes pour ça. Ce n'était qu'un gosse de onze ans affligé d'un épouvantable bégaiement. Il est romancier, maintenant. Je crois même que tu as lu l'un de ses livres... *Les Rapides des ténèbres*, non ? »

Elle scrutait son visage, mais Tom restait sans expression. Il n'y avait que le pendule de la ceinture qui oscillait paisiblement. Il l'écoutait, la tête inclinée, ses jambes massives légèrement écartées. Puis elle se passa nerveusement la main dans les cheveux – d'un geste distrait –, comme si elle avait à penser à de nombreuses choses importantes et qu'elle n'avait pas vu la ceinture. Et l'horrible et angoissante question lui revint à l'esprit : *Es-tu bien présent ici ? En es-tu sûr ?*

« Ce bouquin a traîné là pendant des semaines et je n'avais jamais fait le rapprochement. J'aurais dû, peut-être, mais nous sommes tous plus âgés maintenant, et ça fait longtemps que je n'ai pas pensé à Derry, très longtemps. Peu importe. Bill avait un frère, George, qui a été tué avant que je connaisse vraiment Bill. Il a été assassiné. Et puis l'été suivant... »

Mais Tom avait déjà assez entendu de sornettes comme ça. Il fonça rapidement sur elle, rejetant le bras droit en arrière comme s'il s'apprêtait à lancer un javelot. La ceinture fendit l'air avec un sifflement. Beverly la vit venir et voulut l'éviter, mais son épaule heurta le chambranle de la porte de la salle de bains, et il y eut un claquement étouffé quand le cuir vint frapper son avant-bras gauche, sur lequel il laissa une marque rouge.

« J' m'en vais te fouetter, moi », dit Tom. Sa voix était normale, exprimant presque un regret, mais sa bouche lui découvrait les dents en un rictus figé. Il voulait voir cette expression dans son regard, cette expression de peur, de terreur et de honte, cette expression qui disait : *Tu as raison, je l'ai bien mérité*, qui disait aussi : *Oui, tu es là avec moi, je sens ta présence*. Alors l'amour pourrait revenir, ce qui était bien, ce qui était juste, parce qu'il l'aimait vraiment. Ils pourraient même avoir une discussion, si elle y tenait, sur qui exactement l'avait appelée et ce qu'il voulait. Mais ce serait pour plus tard, forcément. Pour l'instant, la leçon venait seulement de commencer. Le bon vieux deux temps, deux mouvements. Un, la raclée. Deux, la baise.

« Désolé, poussin.

– Tom ! Ne fais pas... »

Il balança la ceinture de côté, et elle vint s'enrouler sur ses hanches, achevant sa course avec un claquement satisfaisant sur ses fesses. Et...

*Et nom de Dieu, elle s'y accrochait ! Cette salope s'accrochait à la ceinture !*

Tom Rogan se trouva pendant un instant tellement stupéfait devant cet acte inattendu d'insubordination qu'il faillit lâcher son fouet, qu'il l'aurait lâché, en fait, n'eût été la boucle, solidement enroulée à son poignet.

Il tira la ceinture d'un coup sec.

« N'essaie surtout pas de me l'arracher, fit-il, la voix rauque. T'as compris ? Refais encore un truc comme ça, et tu passeras un mois à pisser du jus de framboise.

– Arrête ça, Tom ! » dit-elle. Son ton eut le don de le rendre furieux : on aurait cru un moniteur de sport s'adressant à un gosse de six ans qui pique sa crise. « Il faut que je parte, reprit-elle. Ce n'est pas une plaisanterie. Des gens sont morts, et j'ai fait une promesse, il y a très longtemps. »

Tom n'entendit à peu près rien. Il rugit et fonça sur elle, tête baissée, la ceinture virevoltant à l'aveuglette. Il la frappa tout en la tirant du seuil de la porte et en la poussant le long du mur. Il levait le bras, frappait, levait le bras, frappait, levait le bras, frappait. Plus tard, dans la matinée, il lui faudrait avaler trois tablettes de codéine avant d'être capable de lever la main plus haut que les yeux, mais pour l'instant, il n'avait conscience que d'une seule chose : elle le défiait. Non seulement elle avait fumé, mais *elle avait essayé de lui arracher la ceinture*. O bonnes gens, amis et

voisins, elle l'avait bien cherché, et devant le trône de Dieu Tout-Puissant, il jurait qu'elle y aurait droit.

Il la repoussa ainsi le long du mur, faisant pleuvoir les coups sur elle. Elle se protégeait le visage des mains, mais il avait accès à tout le reste de son corps. La ceinture produisait de solides claquements dans le silence de la pièce. Mais elle ne criait pas, comme cela lui arrivait parfois, ni ne le suppliait d'arrêter, comme elle le faisait d'habitude. Pis que tout, elle ne pleurait pas, elle qui pleurait toujours. On n'entendait que le bruit de la ceinture et leurs respirations, celle de Tom, forte et rauque, celle de Bev, rapide et légère.

Elle fonça soudain vers le lit et la coiffeuse à côté. Les coups de ceinture avaient empourpré ses épaules ; ses cheveux ondulaient comme des flammes. Il la suivit de son pas lourd, plus lent ; mais il était énorme, imposant. Il avait joué au squash jusqu'au jour où il s'était déchiré le tendon d'Achille, deux ans auparavant ; depuis, il avait un peu (beaucoup, en fait) perdu le contrôle de son poids, mais les muscles étaient toujours là, puissants rouages enrobés de graisse. Il était cependant hors d'haleine, ce qui l'inquiétait un peu.

Il crut, quand elle arriva près de la coiffeuse, qu'elle allait s'accroupir à côté, voire tenter de se glisser dessous. Au lieu de cela, ses mains saisirent..., elle se retourna... et l'air se remplit soudain de missiles. Elle lui lançait ses produits de beauté. Une bouteille de parfum vint le frapper sèchement entre les seins, puis tomba à ses pieds où elle se brisa. Le parfum entêtant des fleurs l'étouffa à moitié.

*« Arrête ça ! rugit-il. Arrête ça ! »*

Au lieu d'obtempérer, ses doigts continuèrent à parcourir le dessus de verre de la coiffeuse, attrapant tout ce qu'ils trouvaient pour le lui lancer. Il avait porté la main à sa poitrine, à l'endroit où le flacon l'avait heurté, incapable d'admettre qu'elle l'avait frappé avec quelque chose, alors que d'autres objets volaient autour de lui. Le bouchon de verre l'avait entaillé. Ce n'était qu'une coupure bénigne, rien de plus qu'une égratignure triangulaire, mais il y avait une petite dame aux cheveux roux qui allait voir le soleil depuis un lit d'hôpital, oh oui ! Une certaine petite dame...

Un pot de crème l'atteignit au-dessus du sourcil droit avec force. Il entendit un coup sourd qui lui parut provenir de l'intérieur de sa tête. Il y eut une explosion de lumière blanche juste au-dessus du champ de vision de cet œil et il recula d'un pas, bouche bée, tandis qu'un tube de Nivéa le frappait à la hauteur de l'estomac et qu'elle se mettait – était-ce possible ? Mais oui ! – à crier après lui :

*« Je vais à l'aéroport, espèce de fils de pute ! Tu m'entends ? J'ai quelque chose à faire et je vais y aller ! Écarte-toi de mon chemin, tu ne m'en EMPÊCHERAS PAS ! »*

Du sang coulait dans l'œil droit de Tom, piquant et chaud. Il l'essuya du revers de la main.

Il resta quelques instants immobile, la regardant comme s'il la voyait pour la première fois. Ce qui, en un certain sens, était vrai. Sa poitrine se soulevait rapidement ; son visage offrait un contraste de plans livides et de pommettes écarlates. Un rictus lui tirait les lèvres en arrière, découvrant ses dents. Elle avait cependant nettoyé le dessus de la coiffeuse ; le silo à missiles était vide. Il lisait toujours la peur dans ses yeux, mais pas la peur de lui.

« Tu vas ranger ces affaires », dit-il, luttant pour ne pas haleter en parlant. Ça n'aurait pas fait bon effet. Il aurait eu l'air affaibli. « Tu remettras ensuite la valise à sa place et tu te foudras au lit. Si tu fais ça, je ne serai peut-être pas trop méchant. Peut-être pourras-tu sortir de la maison dans deux jours et non dans deux semaines.

– Écoute-moi, Tom. » Elle parlait lentement, le regard très clair. « Si tu t'approches de moi, je te tuerai. As-tu bien compris, espèce de tas de graisse ? Je te tuerai. »

Et brutalement – à cause du souverain mépris qu'exprimait son visage, peut-être, ou parce qu'elle l'avait traité de « tas de graisse » ou simplement à cause de cet air de rébellion de ses seins qui se soulevaient et s'abaissaient –, il suffoqua de peur. Une peur qui ne se réduisait pas à quelques coups d'aiguillon, mais qui le submergeait entièrement, la peur horrible de ne pas être là.

Tom Rogan se précipita sur sa femme, sans pousser de rugissement cette fois ; il fonça aussi silencieusement qu'une torpille sous l'eau. Son intention n'était probablement plus de la battre et de la soumettre, mais de lui faire ce qu'elle avait imprudemment déclaré qu'elle lui ferait.

Il crut qu'elle allait s'enfuir, sans doute vers la salle de bains ou l'escalier. Au lieu de cela, elle resta ferme sur sa position. Sa hanche heurta le mur quand elle saisit la coiffeuse de toutes ses forces ; et dans le mouvement qu'elle fit pour lui lancer le meuble, elle se cassa deux ongles jusqu'à la chair, la sueur ayant rendu ses mains glissantes.

La coiffeuse oscilla pendant un moment sur un pied, et elle redoubla d'efforts. Tandis que le meuble dansait, son miroir renvoya la lumière du plafonnier et une vague, comme une pénombre d'aquarium, parcourut brièvement le plafond. Puis il s'inclina en avant, et l'un des bords vint heurter Tom en haut des cuisses. Il tomba à la renverse. Il y eut un tintinnabulement musical dû aux bouteilles qui dégringolaient et se brisaient à l'intérieur. Il vit le miroir venir heurter le sol à sa gauche et eut pour se protéger les yeux un mouvement qui lui fit perdre la ceinture. Des morceaux de verre se répandirent bruyamment, argentés au revers. Plusieurs le coupèrent, et il se mit à saigner.

Elle pleurait, maintenant, à gros sanglots suraigus. Mille fois elle s'était vue le quittant, rejetant la tyrannie de Tom comme elle avait rejeté celle de son père, se sauvant dans la nuit, les bagages empilés dans le coffre de la Cutlass. Elle n'était pas stupide, en tout cas pas au point de croire, alors qu'elle se tenait au milieu de tout ce gâchis, qu'elle n'avait pas aimé Tom et que d'une

certaine manière elle l'aimait encore. Mais ça ne changeait rien à la peur et à la haine qu'il lui inspirait, ni au mépris qu'elle éprouvait pour elle-même, de l'avoir choisi pour d'obscures raisons enfouies dans le passé et qui n'auraient plus dû jouer. Son cœur ne se brisait pas ; il lui donnait plutôt l'impression de se consumer, de fondre dans sa poitrine. Avec l'angoisse que cette chaleur l'envahisse complètement et la rende folle.

Mais au-dessus de tout cela, dans un martèlement régulier au fond de son esprit, s'élevait la voix sèche et intraitable de Mike Hanlon : *ÇA est revenu, Beverly... Ça revient... et tu as promis...*

La coiffeuse se souleva et se baissa, une fois, deux fois, trois fois. On aurait dit qu'elle respirait.

Se déplaçant avec agilité et prudence, lèvres pincées, commissures vers le bas, agitée de tics semblant annoncer des convulsions, elle franchit sur la pointe des pieds la zone couverte de débris de verre et s'empara de la ceinture au moment où Tom repoussait la coiffeuse de côté. Elle recula, glissant la main dans la boucle de cuir, et secoua la tête pour chasser les cheveux qui lui retombaient dans les yeux ; elle voulait voir ce qu'il allait faire.

Tom se releva. Il avait des coupures sur une joue ; sur son front s'allongeait en diagonale une estafilade fine comme un cheveu. Il fronça les sourcils tout en se redressant, et aperçut du sang sur son caleçon.

« Rends-moi cette ceinture », dit-il.

Au lieu de cela, elle fit un tour de plus autour de sa main et lui jeta un regard de défi.

« Arrête ça, Bev. Tout de suite.

– Si tu m'approches, je te fais cracher tes boyaux. » Les mots étaient bien sortis de sa bouche, mais elle n'arrivait pas à y croire. Et qui était au juste ce Cro-Magnon en sous-vêtements pleins de sang ? Son mari ? Son père ? L'amant qu'elle avait eu au collège et qui un soir lui avait cassé le nez, apparemment sur un simple caprice ? *Oh, mon Dieu, aidez-moi, aidez-moi maintenant !* pensa-t-elle. Et de nouveau, sa bouche parla : « Moi aussi je peux le faire. Tu es gros et lent, Tom. Je pars, et quelque chose me dit que c'est pour toujours. Je crois bien que c'est terminé, tous les deux.

– Qui c'est ce type, Denbrough ?

– Laisse tomber. J'étais... »

Elle se rendit compte presque trop tard que la question n'avait pour but que de la distraire. Il n'avait pas fini sa phrase qu'il se jetait sur elle. La ceinture décrivit un arc en l'air, et le claquement qu'elle produisit en atterrissant sur la bouche de Tom rappelait celui d'un bouchon rétif sortant d'une bouteille.

Il poussa un couinement et porta vivement les mains à ses lèvres, l'œil agrandi, hagard. Du

sang se glissa entre ses doigts et coula sur le revers de ses mains.

« Tu m'as fendu la lèvre, salope ! fit-il avec un gémissement assourdi. Nom de Dieu, tu m'as fendu la lèvre ! »

Il se dirigea de nouveau vers elle, mains tendues, la bouche ensanglantée. En fait, ses lèvres semblaient avoir éclaté en deux endroits différents. L'une de ses dents de devant avait perdu sa couronne. Comme elle le regardait, il la cracha de côté. Une partie d'elle-même avait envie de fuir cette scène et de fermer les yeux ; mais l'autre Beverly ressentait l'exultation d'un condamné à mort qu'un tremblement de terre vient inopinément de libérer de sa prison. Et cette seconde Beverly aimait beaucoup ça. *J'aurais adoré que tu l'avales ! Que tu t'étouffes avec !*

C'est cette Beverly-là qui fit tournoyer la ceinture pour la dernière fois – cette ceinture qui avait marqué ses fesses, ses jambes, sa poitrine. Cette ceinture dont il s'était servi un nombre incalculable de fois au cours des quatre dernières années. Le nombre de coups dépendait de l'importance de la bêtise. Tom arrivait à la maison et le dîner était froid ? Trois coups. Oh, hé, regardez ! Beverly a encore attrapé une contredanse. Un coup... sur la poitrine. Il n'était pas méchant : il lui laissait rarement des ecchymoses. Ça ne faisait même pas très mal. Si ce n'était l'humiliation. Ça, ça faisait mal. Et ce qui était encore plus douloureux, c'était de savoir que quelque chose, au fond d'elle-même, était friand de cette souffrance. Friand de cette humiliation.

*Le dernier remboursera tous les autres, pensa-t-elle. Et elle frappa.*

Elle porta le coup de côté, bas ; le cuir vint s'enrouler entre ses jambes et frappa ses couilles avec un bruit sec mais appuyé – celui d'un tapis que l'on bat. Cela suffit. Tom Rogan perdit instantanément toute combativité.

Il poussa un couinement aigu mais sans force et tomba à genoux comme pour prier, les mains entre les jambes. Il rejeta la tête en arrière, et des cordes saillirent de son cou. Sa bouche en sang grimaçait tragiquement de douleur. Son genou gauche vint écraser la pointe effilée d'un gros éclat de verre, reste d'une bouteille de parfum, et il roula en silence de côté, comme une baleine qui s'échoue. Une des mains quitta l'entrejambe pour se porter au genou à vif.

*Tout ce sang. Seigneur, il saigne de partout.*

*Il survivra,* répondit froidement la nouvelle Beverly, celle que semblait avoir fait surgir le coup de téléphone de Mike Hanlon. *Des types comme lui survivent toujours. Il faut simplement se tirer d'ici à toute allure, des fois qu'il aurait envie de reprendre le tango. Ou avant qu'il décide d'aller à la cave décrocher la Winchester.*

Elle recula d'un pas et sentit un élancement de douleur dans le pied : elle venait de marcher sur un morceau du miroir de la coiffeuse. Elle se courba pour attraper la poignée de la valise, sans le quitter un instant des yeux. Puis elle recula jusqu'à la porte et descendit dans le hall. Elle tenait

la valise à deux mains devant elle, se cognant les tibias à chaque pas qu'elle faisait à reculons. Son pied coupé laissait une empreinte sanguinolente sur le sol. Une fois en haut des marches, elle se tourna et descendit rapidement, sans s'autoriser à réfléchir. Elle craignait de ne plus avoir une seule pensée cohérente dans la tête, du moins pour l'instant.

Elle sentit que quelque chose lui effleurait la jambe et poussa un cri.

C'était l'extrémité de la ceinture, qu'elle tenait toujours enroulée autour de la main. Dans la pénombre, elle avait plus que jamais l'air d'un serpent noir. Elle la jeta par-dessus la rampe, avec une grimace de dégoût, et la vit atterrir en S sur le tapis du couloir, en bas des marches.

Une fois au pied de l'escalier, elle prit sa chemise de nuit par l'ourlet et la fit passer par-dessus sa tête. Elle était pleine de sang, et elle ne voulait pas la porter une seconde de plus. Elle la lança au loin, et le fin vêtement alla se poser en ondoyant sur un caoutchouc placé à côté de la porte de séjour, qu'elle recouvrit comme un parachute brodé. Elle se pencha, nue, sur sa valise. Elle avait le bout des seins glacé, aussi dur que du bois.

« RAMÈNE TON CUL LÀ-HAUT, BEVERLY ! »

Elle suffoqua, sursauta puis se pencha de nouveau sur la valise. S'il avait la force de crier autant, elle disposait alors de beaucoup moins de temps que ce qu'elle croyait. Elle souleva le couvercle, sortit une culotte, une blouse, un vieux Levi's, qu'elle enfila fébrilement à côté de la porte, sans quitter l'escalier des yeux. Mais Tom n'apparut pas là-haut. Il cracha son nom encore par deux fois, et à chacune, elle se recroquevilla devant cette voix, le regard hanté, les lèvres se retroussant sur les dents en un rictus incontrôlé.

Elle enfonça les boutons de la blouse dans les boutonnières aussi vite qu'elle put. Les deux du haut manquaient (bien sûr, son propre raccommodage était rarement fait) et elle songea qu'elle devait avoir l'air plus ou moins d'une pute à la recherche d'un dernier client pour pouvoir dire qu'elle avait gagné sa nuit – mais il fallait faire avec.

« JE TE TUERAI, SALOPE ! ESPÈCE DE SALOPE DE PUTE ! »

Elle fit claquer le couvercle, ferma les serrures. La manche d'une blouse dépassait comme une langue. Elle regarda une dernière fois autour d'elle, rapidement, se doutant qu'elle ne reverrait jamais plus cette maison.

Mais cette idée ne lui apporta que du soulagement ; elle ouvrit la porte et sortit sans hésiter.

Elle avait déjà dépassé trois carrefours, sans très bien savoir où elle se dirigeait, quand elle se rendit compte qu'elle était encore pieds nus. Le gauche, celui qu'elle s'était coupé, lui élançait sourdement. Il fallait qu'elle mette quelque chose aux pieds, et il était presque deux heures du matin. Son portefeuille et ses cartes de crédit étaient restés à la maison. Elle fouilla les poches de son jean, mais n'en tira que quelques bourres de charpie. Elle n'avait pas un sou sur elle, rien. Elle

parcourut du regard le quartier dans lequel elle se trouvait – un quartier résidentiel avec de belles maisons, des pelouses parfaitement entretenues mais que des vitres noires.

Et soudain elle se mit à rire.

Beverly Rogan s’assit sur un muret bas, la valise entre ses pieds sales, ne pouvant s’arrêter de rire. Les étoiles étaient de sortie, et comme elles brillaient ! Elle pencha la tête de côté et rit à leur adresse, prise d’une jubilation sauvage qui la submergea comme une vague de fond, la soulevant, l’emportant, la purifiant ; une force d’une telle violence qu’elle en perdit toute pensée consciente ; son sang, seul, pensait, et de sa voix puissante parlait, à sa manière au-delà des mots, de désir, bien qu’elle ne sût jamais (et n’eût jamais envie de savoir) de quel désir il s’agissait. Il lui suffisait de ressentir cette chaleur qui l’emplissait avec insistance. *Le désir*, se dit-elle ; et à l’intérieur d’elle-même, la lame de fond de jubilation parut prendre de la vitesse et se précipiter vers quelque inévitable chute.

Elle rit aux étoiles, effrayée mais libre, pleine d’une terreur aussi aiguë qu’une douleur, aussi douce qu’une pomme mûre d’octobre, et quand une lumière s’alluma à l’étage des chambres, dans la maison au pied de laquelle elle se trouvait, elle saisit la poignée de sa valise et s’enfuit dans la nuit, sans cesser de rire.

## Bill Denbrough s'accorde un congé

« *Partir ?* » répéta Audra. Elle le regardait, intriguée, un peu effrayée, et replia ses pieds sous elle. Le plancher était froid. Tout le cottage était froid, à vrai dire. Le sud de l'Angleterre avait connu un printemps exceptionnellement humide et froid, et à plusieurs reprises, au cours de sa promenade du matin ou du soir, Bill Denbrough s'était surpris à penser au Maine... et d'une manière vague, à Derry.

La maison comprenait, en principe, le chauffage central ; du moins était-ce ce que prétendait l'annonce. De fait, il y avait bien un fourneau, dans le petit sous-sol bien rangé, remisé dans ce qui avait été autrefois la réserve de charbon, mais Bill et Audra n'avaient pas tardé à s'apercevoir que Britanniques et Américains n'avaient pas la même conception du chauffage central. Pour les premiers, vous avez le chauffage central tant que vous ne pissez pas des glaçons dans les toilettes, le matin au réveil. On était justement le matin – huit heures moins le quart. Bill n'avait raccroché le téléphone que cinq minutes plus tôt.

« Tu ne peux pas partir comme ça, Bill, tu le sais bien.

– Il le faut. » Il y avait un buffet de l'autre côté de la pièce. Il alla prendre la bouteille de Glenfiddich sur l'étagère du haut et s'en versa un verre en en faisant tomber à côté. « Et merde, grommela-t-il.

– Qui était-ce, au téléphone, Bill ? De quoi as-tu peur ?

– Je n'ai pas peur.

– Ah ? tes mains tremblent toujours comme ça ? Tu prends toujours un whisky avant le petit déjeuner ? »

Il revint s'asseoir, les pans de sa robe de chambre lui battant les chevilles. Il s'efforça de sourire, mais c'était raté. Il y renonça.

À la télé, un journaliste dévidait sa série matinale de mauvaises nouvelles, avant de terminer par les résultats des derniers matchs de football. Lorsqu'ils étaient arrivés dans ce petit village de grande banlieue, Fleet, un mois avant le début du tournage, ils s'étaient tout deux émerveillés de la qualité technique de la télévision britannique – avec un bon appareil couleur, on en oubliait qu'il ne s'agissait que d'une image. *Davantage de lignes ou quelque chose comme ça*, avait expliqué Bill. *Je ne sais pas, mais c'est sensationnel*, avait répondu Audra. C'était avant de découvrir que l'essentiel des programmes était constitué de séries américaines genre *Dallas* et d'interminables retransmissions

sportives allant du mortellement ennuyeux (les championnats de fléchettes, dans lesquels les participants avaient cet air hyper-tendu des lutteurs de sumo) au normalement barbant (le football anglais, et pire, le cricket).

« J'ai pensé plusieurs fois au pays, depuis quelque temps, dit-il en avalant une gorgée de whisky.

– Au pays ? »

Elle avait l'air tellement étonné qu'il ne put s'empêcher de rire.

« Pauvre Audra ! Mariée depuis onze ans à un type comme moi et tu ignores quasiment tout de moi... ! Qu'est-ce que tu sais, au juste ? » Il rit de nouveau et engloutit le reste de son verre. Mais elle perçut dans son rire quelque chose qui lui déplut autant que de le voir un whisky à la main à une heure aussi matinale. Il sonnait en fait comme un hurlement de souffrance.

« Je me demande, reprit-il, s'il en est de même pour les autres, si leur conjoint est aussi en train de découvrir combien peu ils en savent. C'est sans doute le cas.

– Je sais que je t'aime, Billy. Au bout de onze ans, ça me suffit.

– Je sais. » Il lui sourit – un sourire doux, fatigué, apeuré.

« S'il te plaît, dis-moi ce qui se passe. »

Elle le regardait de ses beaux yeux gris, assise dans le fauteuil miteux d'une maison de location, les pieds coincés sous l'ourlet de sa chemise de nuit ; il en était tombé amoureux, il l'avait épousée et il l'aimait toujours. Il essaya de voir la situation à travers ses yeux, de deviner ce qu'elle savait. Il tenta de présenter le tout comme une histoire. Possible, mais invendable, il ne l'ignorait pas.

C'est celle d'un jeune homme pauvre de l'État du Maine qui accède à l'Université grâce à une bourse. Toute sa vie, il a voulu être écrivain, mais lorsqu'il s'inscrit au cours d' « écriture créative », il se retrouve perdu sans boussole dans un étrange et effrayant pays. Il y a là un type qui veut devenir John Updike ; un autre, le Faulkner de la Nouvelle-Angleterre (sauf qu'il veut écrire des romans sur la vie sinistre des pauvres en vers libres) ; une fille qui admire Joyce Carol Oates, mais qui a le sentiment que comme cette dernière a été élevée dans une société sexiste, elle est « radioactive au sens littéraire du terme ». Oates est incapable d'être propre, d'après cette fille. Elle-même le sera davantage. Il y a un petit gros qui ne peut pas (ou ne veut pas) s'exprimer autrement qu'en grommelant. Il a écrit une pièce avec neuf protagonistes. Chacun ne dit qu'un seul mot. Peu à peu, les spectateurs se rendent compte que lorsque l'on met les mots à la queue leu leu, on obtient : « La guerre est l'arme des marchands de mort sexistes. » La pièce a reçu la meilleure note, A, du type qui enseigne en Eh-141 (séminaire supérieur d'écriture créative). Ce prof a lui-même publié quatre volumes de poésie, outre sa thèse, tout ça aux Presses de

l'université. Il fume du hasch et porte un badge pacifiste. Le grommeleur obèse voit son œuvre montée par un groupe de théâtre guérillero, pendant la grève contre la guerre du Vietnam qui a réussi à fermer tous les campus en mai 1970. Le prof joue l'un des personnages.

Bill Denbrough, entre-temps, a écrit une nouvelle policière (meurtre dans une pièce fermée de l'intérieur) et trois nouvelles de science-fiction, plus quelques histoires d'horreur qui doivent beaucoup à Edgar Poe, Lovecraft et Richard Matheson. (Il comparera plus tard ces « œuvres de jeunesse » à des corbillards XIX<sup>e</sup> équipés d'un moteur turbo et peints en couleurs phosphorescentes.)

L'une des nouvelles de SF lui vaut un B.

*Voilà qui est mieux*, a écrit le prof sur la première page. *Dans la contre-révolution étrangère, on voit le cercle vicieux de la violence engendrant la violence. J'aime particulièrement vos vaisseaux spatiaux « nez-d'aiguille » en tant que symboles d'une incursion socio-sexuelle. Même si ce travail reste un peu confus dans l'ensemble, il est intéressant.*

Tous les autres ont décroché un C, et encore, dans le meilleur des cas.

Un jour, en plein cours, il finit par se lever, après une discussion sur les quatre pages qu'une jeune femme au teint jaunâtre a consacrées à la description d'une vache en train d'examiner un moteur au rebut dans un champ désert (peut-être après une guerre nucléaire). Cette discussion a duré soixante-dix minutes environ. La fille au teint jaunâtre, qui fume cigarette sur cigarette (des Winston) et presse de temps en temps les boutons qui se nichent dans ses tempes, voit dans son texte une prise de position socio-politique orwellienne. Tout le monde (y compris le prof) ou presque a l'air d'accord, mais l'analyse se traîne.

Lorsque Bill se lève, toute la classe le regarde. Il est grand, et a une certaine présence.

S'exprimant avec soin, sans bégayer (cela fait plus de cinq ans qu'il ne bégaye plus), il dit : « Je n'y comprends rien. Je n'y comprends rien du tout. Pourquoi une histoire devrait-elle être socio-quelque chose ? La politique... la culture... l'histoire... n'est-ce pas là les ingrédients naturels d'une histoire, si elle est bien racontée ? Je veux dire... (il regarde autour de lui, ne voit que des regards hostiles, et se rend vaguement compte qu'on considère ses propos comme une attaque. Peut-être, après tout. Sans doute pensent-ils qu'un marchand de mort sexiste se trouve parmi eux)... est-ce qu'on ne peut pas laisser une histoire être simplement une histoire ? »

Personne ne répond. Le silence se prolonge. Il reste là, regardant une paire d'yeux après l'autre. La fille jaunâtre lâche un nuage de fumée et écrase son mégot dans le cendrier qu'elle trimbale partout avec elle.

C'est finalement le prof qui prend le premier la parole et dit, d'une voix douce, comme s'il s'adressait à un enfant piquant une colère inexplicable : « Croyez-vous que Faulkner racontait

simplement des histoires ? Que Shakespeare ne cherchait qu'à faire du fric ? Allez, Bill, dites-nous le fond de votre pensée.

– Je pense que ce n'est pas loin de la vérité », répond-il, après avoir sérieusement réfléchi à la question. Et dans leurs yeux, il lit sa damnation.

« Je dirais, fit le prof, jouant avec son stylo et souriant à Bill les yeux mi-clos, qu'il vous reste énormément de choses à apprendre. »

Les applaudissements partent de quelque part au fond de la salle.

Bill sort, mais revient la semaine suivante, bien déterminé à ne pas lâcher comme ça. Entre-temps, il a écrit une histoire intitulée « Les Ténèbres », dans laquelle un petit garçon découvre un monstre tapi dans la cave de la maison ; il l'affronte et finit par le tuer. Il a éprouvé une exaltation quasi religieuse en la rédigeant. Il avait plutôt l'impression de laisser couler l'histoire de lui que de l'écrire. À un moment donné, il a posé sa plume et tendu sa main douloureuse et brûlante dans la nuit à moins dix de décembre, où le changement de température l'a presque fait fumer. Il est sorti faire un tour, ses bottes crissant dans la neige comme de petits gonds qui réclament de l'huile, et il sentait l'histoire grossir dans sa tête ; c'était un peu effrayant, la façon dont elle exigeait de sortir, comme si elle allait lui jaillir des yeux si sa main n'était pas assez rapide pour la rendre concrète. « Je vais te faire sortir cette merde de là ! » confie-t-il alors au vent et à l'obscurité, puis il rit brièvement, un rire un peu nerveux. Il se rend compte qu'il vient de découvrir comment faire – au bout de dix ans, il a enfin trouvé le démarreur du bulldozer, énorme et silencieux, qui prend tant de place dans sa tête. Il a appuyé sur le bouton et le moteur s'est mis à tourner, à tourner. Pas jolie, jolie, la grosse machine. Pas le genre à emmener les filles au bal ; ni un signe extérieur de richesse. Elle est faite pour bosser. Elle peut tout renverser sur son passage. S'il ne prend pas garde, elle lui passera dessus.

Il se précipite à l'intérieur et termine « Les Ténèbres » à toute vapeur, écrivant jusqu'à quatre heures du matin pour finir par s'endormir sur l'appareil à relier. Si quelqu'un lui avait fait remarquer qu'il s'était inspiré de son frère George, il aurait été surpris. Cela faisait des années qu'il n'avait pas pensé à George – c'est du moins ce dont il était persuadé.

L'histoire lui est rendue avec un F comme un coup de fouet en travers de la première page, et ce commentaire, écrit en dessous en gros caractères : ROMAN DE GARE BON POUR LA POUBELLE. Bill prend les quinze feuillets de son manuscrit, va jusqu'au poêle, ouvre le portillon. Il est sur le point de les jeter au feu lorsqu'il est frappé par l'absurdité de son geste. Il retourne s'asseoir, regarde un poster des Grateful Dead et se met à rire. Roman de gare ? Parfait ! Plein de gens passent par les gares. « En avant pour le roman de gare ! » s'exclame-t-il à voix haute ; puis il éclate de rire jusqu'à ce que les larmes lui coulent des yeux.

Il retape la première page, celle qui comporte l'appréciation du prof, et envoie la nouvelle à un magazine masculin, *La Cravate blanche* (qui, d'après Bill, devrait plutôt s'appeler *Femmes nues à tous les étages*). Néanmoins, un encart explique qu'on recherche des histoires d'horreur et les deux numéros qu'il s'est procurés contiennent effectivement des histoires d'horreur, deux chacun, coincés entre des filles nues et des pubs pour des films porno et des pilules aphrodisiaques. L'une des nouvelles, due à un certain Dennis Etchison, est même très réussie.

Il envoie « Les Ténèbres » sans grand espoir – ce n'est pas la première fois qu'il soumet ses productions à des revues sans obtenir autre chose que des refus polis – et il est à la fois estomaqué et ravi quand *La Cravate blanche* lui annonce qu'elle achète la nouvelle pour deux cents dollars, payables à la parution. Le responsable éditorial ajoute un petit mot dans lequel il la qualifie de « la meilleure histoire d'horreur depuis “The Jar” de Bradbury. Quel dommage, ajoute-t-il, que moins de cent personnes lisent nos histoires ! » Mais Bill Denbrough s'en moque. Deux cents dollars !

Il va trouver son conseiller en éducation avec un formulaire d'abandon de cours pour le Eh-141. Le conseiller le signe. Bill Denbrough agrafe le formulaire à la note flatteuse de l'éditeur et appose les deux sur la porte du prof. Dans un coin du tableau d'informations, il aperçoit une caricature pacifiste. Et soudain, comme si elle agissait d'elle-même, sa main prend un stylo dans sa poche, et écrit ceci en travers de la caricature : *Si fiction et politique arrivent un jour à être réellement interchangeables, alors je me tuerai : je ne saurai pas quoi faire d'autre. La politique, ça change toujours. Les histoires, jamais.* Il s'arrête un instant puis (se sentant un peu mesquin mais incapable de se retenir) il ajoute : *Je dirais que vous avez encore beaucoup à apprendre.*

Le formulaire lui revient par la poste du campus trois jours plus tard, signé du prof. Dans la case NIVEAU AU MOMENT DE L'ABANDON, ne figure pas le médiocre C auquel ses travaux lui auraient donné légitimement droit, mais un autre F tracé d'une main rageuse. En dessous, le prof a écrit : *Croyez-vous que l'argent prouve quoi que ce soit, Denbrough ?*

« Eh bien, à la vérité, oui », déclare Bill Denbrough à son appartement vide, avec un nouvel accès de rire hystérique.

En fin de cursus universitaire, il se permet d'écrire un roman, car il n'a aucune idée de ce qui l'attend. Il sort de cette expérience blessé et effrayé... mais vivant, avec un manuscrit faisant près de cinq cents pages. Il l'envoie à un éditeur, Viking Press, sachant que ce ne sera que l'une des nombreuses étapes de son livre ; mais il aime le petit drakkar qui symbolise cette maison – autant commencer par elle. La première étape sera cependant la dernière : Viking achète le manuscrit... Et pour Bill Denbrough, le conte de fées commence. Celui que l'on appelait naguère Bill le Bègue connaît la gloire à vingt-trois ans. Trois ans plus tard, à quelque cinq mille

kilomètres de la Nouvelle-Angleterre du Nord, il accède à une forme plus bizarre de célébrité en épousant à Hollywood une femme qui est une vedette de cinéma et son aînée de cinq ans.

Les écotiers mondains leur donnent six mois. Divorce ou annulation, tel est à leur avis le seul pari à prendre. Amis (et ennemis) de l'un et de l'autre partagent ce sentiment. En plus de leur différence d'âge, tout semble les séparer. Lui est grand, perd ses cheveux, manifeste une tendance à l'embonpoint et, en société, s'exprime avec lenteur – quand toutefois, il réussit à sortir un mot. Audra, de son côté, les cheveux châtain clair, faite au moule, est une femme superbe, une véritable créature de rêve à demi divine.

On l'avait engagé pour rédiger le scénario tiré de son deuxième roman, *Les Rapides des ténèbres* (avant tout parce que, parmi les clauses de cession de droits, figure en toutes lettres celle que l'auteur doit au moins réaliser la première mouture de l'adaptation cinématographique, en dépit des hauts cris de son agent), et il s'en est fort bien tiré. Puis on l'a invité à Universal City pour superviser les réaménagements, dans le cadre des réunions de production.

Son agent est une petite femme du nom de Susan Browne. Elle mesure exactement un mètre cinquante de haut. Elle déborde d'énergie jusque dans son langage, et elle se montre on ne peut plus catégorique : « N'y va pas, Billy, dit-elle. Envoie-les se faire foutre. Y a beaucoup de fric d'engagé dans cette affaire, et ils trouveront bien quelqu'un de compétent pour donner un coup de brosse à ton scénario. Goldman lui-même, peut-être bien.

– Qui ?

– William Goldman. Le seul bon écrivain à avoir sauté le pas et à s'en être bien tiré.

– Mais de quoi parles-tu, Susan ?

– Il a réussi à faire son trou à Hollywood, et il est resté bon. Ce qui est aussi difficile que de vaincre un cancer du poumon. C'est possible, mais qui tient à essayer ? Le sexe, l'alcool, tu vas te brûler les ailes. Sans parler de leurs nouvelles saloperies de drogues. (Son œil noisette, pétillant d'une fascination un peu folle, a une expression aussi véhémement que ses paroles.) Et si c'est un nullard et non pas Goldman, qu'est-ce que tu en as à foutre ? Le bouquin est là sur l'étagère. Et ils ne peuvent pas en changer un mot.

– Écoute, Susan...

– C'est toi qui m'écoutes, Billy ! Prends l'oseille et tire-toi. Tu es jeune et solide. C'est ce qu'ils aiment. Si tu vas là-bas, ils vont commencer par te faire perdre le respect que tu as de toi-même, sans parler du talent d'écrire en allant tout droit de A à B. En fin de compte, ils vont te châtrer. Tu écris comme un adulte, mais tu n'es qu'un gosse avec une grosse tête.

– Il faut que j'y aille.

– Y a pas quelqu'un qui a pétié ici ? Sûrement, parce que ça commence à puer.

– Mais il le faut, je n’ai pas le choix !

– Seigneur Jésus !

– Il faut que je quitte la Nouvelle-Angleterre. (Il redoute de dire ce qui va suivre – c’est comme lâcher un juron – mais il le lui doit bien !) Il faut que je quitte le Maine.

– Et pour quelles raisons, grands dieux ?

– Je ne sais pas. Mais il le faut.

– Parles-tu sérieusement, Billy, ou me racontes-tu une de tes histoires ?

– Sérieusement. »

Cette conversation a lieu au lit. Elle a de petits seins, gros comme des pêches, doux comme des pêches. Il l’aime énormément, mais pas de la bonne manière, comme ils le savent tous les deux. Elle est assise, un bouillonné de drap lui cache le sexe, elle allume une cigarette. Elle pleure, mais il doute qu’elle sache qu’il sait. Ce n’est que son œil trop brillant. Ce serait un manque de tact que d’en parler, et il n’en parle donc pas. Il ne l’aime peut-être pas de la bonne manière, mais il se fait beaucoup de mauvais sang pour elle.

« Eh bien, vas-y, dit-elle d’un ton sec et neutre en lui tournant le dos. Passe-moi un coup de fil quand t’en pourras plus, si tu en as encore la force. Je viendrai ramasser les morceaux, s’il en reste. »

Au cinéma, *Les Rapides des ténèbres* deviennent *La Fosse du démon noir*, avec Audra Phillips dans le premier rôle. Le titre est abominable mais le film tout à fait réussi. Et Bill Denbrough ne perd rien d’autre à Hollywood que son cœur.

« Bill », répéta Audra, l’arrachant à l’évocation de ces souvenirs. Elle avait coupé la télé. Il jeta un coup d’œil par la fenêtre et constata que le brouillard était toujours aussi épais.

« Je vais te dire tout ce que je pourrais, dit-il, tu le mérites bien. Mais fais tout d’abord deux choses pour moi.

– Entendu.

– Prépare-toi une autre tasse de thé et dis-moi ce que tu sais de moi. Ou ce que tu crois savoir. »

Elle le regarda, intriguée, et alla jusqu’au buffet.

« Je sais que tu es originaire du Maine », répondit-elle en se versant une nouvelle tasse de thé. Elle n’était pas anglaise, mais elle parlait avec une pointe d’accent anglais, qui venait du rôle qu’elle tenait dans *La Mansarde*, le film qu’ils étaient venus tourner ici, le premier écrit par Bill. On lui avait également proposé la mise en scène, mais grâce à Dieu il avait refusé ; sinon son départ brusqué aurait été une catastrophe. Il savait bien ce que tout le monde allait dire. Que Bill

Denbrough s'était enfin montré sous son vrai jour. Encore un foutu écrivain, plus fou que tout un asile.

Et Dieu sait qu'il se sentait cinglé en ce moment !

« Tu avais un frère que tu aimais beaucoup et qui est mort, reprit Audra. Tu as grandi dans une ville qui s'appelle Derry, et ta famille a déménagé pour Bangor environ deux ans après la mort de ton frère, puis pour Portland quand tu avais quatorze ans. Tu m'as dit aussi que ton père était mort d'un cancer du poumon quand tu avais dix-sept ans. Tu as écrit un best-seller alors que tu étais encore étudiant, payant tes études grâce à une bourse et à un travail à temps partiel dans une usine de textile. Le brusque changement de revenus a dû te faire une impression bizarre, à l'époque... »

Elle revint vers le coin de la pièce où il se trouvait, et il vit à son expression qu'elle prenait conscience de zones d'ombre qui les séparaient.

« Je sais enfin que tu as écrit *Les Rapides des ténèbres* un an après, puis que tu es venu à Hollywood. Et une semaine avant le début du tournage, tu as rencontré une femme du nom d'Audra Phillips, qui était en train de perdre les pédales ; elle comprenait un peu par quoi tu étais passé – pour avoir elle-même été cinq ans auparavant une certaine Audrey Philpott. Cette femme était en train de couler... »

– Audra, tais-toi ! »

Mais ses yeux ne cillèrent pas, et elle continua : « Et pourquoi ? On peut se dire la vérité, entre nous, que diable ! Je sombrais. J'avais découvert les poppers deux ans avant de te rencontrer, et la coke un an après les poppers. Je trouvais que c'était encore mieux. Une petite capsule le matin, une ligne de coke l'après-midi, une bonne bouteille le soir et du Valium pour dormir. Les petites vitamines d'Audra. Trop d'interviews importantes, trop de grands rôles. Je ressemblais tellement à un personnage à la Jacqueline Susann que c'en était marrant. Sais-tu ce que je me dis quand je pense à cette époque, Bill ? »

– Non. »

Elle prit un peu de thé, sans le quitter des yeux, et sourit. « Que c'était comme courir sur le tapis roulant de l'aéroport de Los Angeles. Comprends-tu ? »

– Pas exactement, non.

– C'est un tapis roulant qui fait cinq cents mètres de long.

– Je le connais, dit-il, mais je ne vois pas...

– Tu montes dessus, et il t'emmène tranquillement jusqu'au tambour à bagages. Mais tu n'es pas obligé de rester immobile ; tu peux marcher dessus ; ou courir. Et tu as l'impression de marcher normalement ou de courir normalement, parce que ton corps ne se rend pas compte

qu'à sa vitesse s'ajoute celle du tapis roulant. C'est pourquoi on a installé des panneaux RALENTISSEZ à son extrémité. Quand je t'ai rencontré, j'avais l'impression d'être arrivée à la fin du tapis roulant, d'être sur un sol qui n'avancait plus sous moi. J'étais là, la tête dix bornes en avance sur mes pieds. On ne peut pas garder l'équilibre ainsi. Tôt ou tard, on se casse la figure. Sauf que je ne me la suis pas cassée. Tu m'as rattrapée avant. »

Elle posa la tasse de thé et alluma une cigarette, les yeux toujours fixés sur lui. Il devina simplement son énervement au léger tremblement de la flamme du briquet, qui ne trouva pas tout de suite le bout de la cigarette.

Elle inspira profondément et rejeta aussitôt une bouffée de fumée.

« Ce que je sais de toi ? Que tu donnes l'impression de contrôler tout ce qui t'arrive. Oui. Tu n'as jamais l'air pressé d'avoir ton prochain verre, d'aller à ta prochaine réunion, à ta prochaine soirée. Tu n'as pas l'air de douter un instant que les choses te seront données quand tu le voudras. Tu parles lentement. Ça tient peut-être en partie au parler traînant du Maine ; mais je crois que ça tient davantage à toi. Tu es le premier homme que j'aie rencontré, dans ce milieu, qui se permettait de parler lentement. Il fallait que je ralentisse moi-même pour t'écouter. Je t'ai regardé, Bill, et j'ai vu quelqu'un qui ne courait jamais sur le tapis roulant, quelqu'un qui savait où ça le mènerait. Tu paraissais complètement inaccessible au phénomène drogue et à l'hystérie générale. Tu ne louais pas de Rolls pour aller frimer le samedi soir sur les grands boulevards avec des plaques à tes initiales. Tu n'avais pas d'agent chargé d'alimenter en potins *Vanity Fair* ou *The Hollywood Reporter*. Tu n'es jamais passé au Carson Show, à la télé.

– Les écrivains n'y passent jamais, sauf s'ils savent faire des tours de cartes ou plier les petites cuillères à distance, objecta-t-il avec un sourire. C'est une loi nationale, quasiment. »

Il avait cru la faire sourire, mais elle resta impassible. « Je savais que tu serais là quand j'aurais besoin de toi. Lorsque je décollerais vraiment du bout du tapis roulant. Peut-être m'as-tu empêchée de prendre la petite pilule de trop après trop de gnole. Peut-être que je m'en serais sortie toute seule et que je ne fais que dramatiser, mais je ne pense pas. Pas intérieurement, là où j'existe. »

Elle éteignit la cigarette après seulement deux bouffées.

« Et depuis, tu as toujours été là. Comme moi pour toi. Ça se passe bien au lit. Au début, ça me paraissait bigrement important. Mais ça se passe bien aussi en dehors du lit, et ça me semble maintenant encore plus important. J'ai l'impression que je pourrais même vieillir sans toi et ne pas m'effondrer pour autant. Je sais que tu bois trop de bière et ne prends pas assez d'exercice ; je sais aussi que certaines nuits tu fais de mauvais rêves... »

Il sursauta, désagréablement pris de court. Il avait presque peur.

« Je ne rêve jamais. »

Elle sourit. « C'est ce que tu racontes aux journalistes quand ils te demandent d'où tu sors tes idées. Mais c'est faux. À moins que tu n'aies des problèmes de digestion quand tu te mets à grogner la nuit. Moi, je n'y crois pas.

– Est-ce que je parle ? » demanda-t-il, prudent. Il ne se souvenait d'aucun rêve, bon ou mauvais.

Audra acquiesça. « Parfois. Mais je n'arrive jamais à saisir ce que tu dis. Et une ou deux fois, tu as pleuré. »

Le visage vide, il la regarda. Il avait un mauvais goût dans la bouche qui lui descendait jusqu'au fond de la gorge comme une traînée d'aspirine mal dissoute. *Tu sais donc maintenant à quoi ressemble la peur. Il était temps, si l'on songe à tout ce que tu as écrit sur la question*, se dit-il. Il supposa que c'était une idée à laquelle on pouvait s'habituer. À condition de vivre assez vieux.

Les souvenirs commencèrent soudain à se bousculer en lui. Comme si un sac noir, au fond de son esprit, se mettait à gonfler et à menacer de cracher de méphitiques

*(rêves)*

images tirées de son inconscient pour les faire surgir dans le champ de vision mentale que commandait son esprit rationnel de veille ; si cela se produisait d'un seul coup, il deviendrait fou. Il tenta de les repousser, avec succès, mais non sans avoir eu le temps d'entendre une voix – la voix d'un enterré vivant qui serait montée du sol. La voix d'Eddie Kaspbrak.

*Tu m'as sauvé la vie, Bill. Ils finissaient par me rendre fou, ces garçons. Par moments, j'avais l'impression qu'ils voulaient ma peau, vraiment...*

« Tes bras », dit Audra.

Bill baissa les yeux. Il avait la chair de poule. Ou plutôt la chair d'autruche, tellement étaient grosses les bosses sur sa peau ; comme des œufs d'insecte. Tous deux regardaient sans rien dire, comme s'il s'agissait d'une intéressante curiosité, dans un musée. Lentement, la chair de poule se résorba.

Dans le silence qui suivit, Audra reprit : « Et je sais aussi une dernière chose. À savoir que quelqu'un t'a appelé ce matin des États-Unis, te demandant de me quitter. »

Il se leva, eut un bref coup d'œil pour les bouteilles d'alcool, puis alla dans la cuisine d'où il revint avec un verre de jus d'orange. « Tu sais que j'avais un frère et qu'il est mort ; ce que tu ne sais pas, c'est qu'il a été assassiné. »

Audra eut un léger hoquet d'étonnement.

« Assassiné ! Oh, Bill, comment se fait-il que tu ne m'aies...

– Jamais rien dit ? (Il eut de nouveau ce rire bref et sec, comme un aboiement.) Je l'ignore.

– Mais qu’est-ce qui s’est passé ?

– Nous vivions à Derry, à l’époque. On venait de subir une inondation, mais le pire était passé, et George s’embêtait. J’étais au lit avec la grippe. Il voulait que je lui fasse un bateau en papier journal. J’avais appris ça l’été précédent, en colo. Il avait imaginé de le faire naviguer sur les caniveaux de deux rues en pente, Witcham et Jackson Streets. Ils débordaient encore. Je lui ai fabriqué son bateau, il m’a remercié, et il est sorti. C’est la dernière fois que j’ai vu mon frère George vivant. Sans la grippe, je l’aurais peut-être sauvé. »

Il se tut, se frottant machinalement la joue gauche de la main droite, comme s’il vérifiait l’état de son rasage. Agrandis par ses verres, ses yeux avaient une expression songeuse... mais il ne la regardait pas.

« Ça s’est passé sur Witcham Street, pas très loin de l’intersection avec Jackson Street. Celui qui l’a tué lui a arraché le bras gauche comme un morveu arrache une aile à une mouche. L’autopsie a conclu qu’il était mort soit de l’état de choc, soit de la perte de sang. Je n’ai jamais bien vu où était la différence, quant à moi.

– Seigneur ! Oh, Bill...

– Tu te demandes sans doute pour quelles raisons je ne t’en ai jamais parlé. En vérité, je me le demande moi-même. Voici onze ans que nous sommes mariés, et c’est la première fois que je te dis ce qui est arrivé à Georgie. Je connais toute ta famille, y compris tantes et oncles. Je sais que ton grand-père est mort dans son garage d’Iowa City, en faisant le con avec sa tronçonneuse après avoir bu un coup de trop. Tout cela je le sais parce que nous sommes mariés, et qu’au bout d’un certain temps, les gens mariés savent à peu près tout l’un de l’autre. Et même si ça les barbe et qu’ils n’écoutent pas, ils finissent par en être imprégnés comme par osmose. À moins que je ne me trompe ?

– Non, pas du tout.

– Et nous avons toujours parlé très librement, n’est-ce pas ? Et jamais au point de nous ennuyer et de devoir parler d’osmose ?

– Eh bien, jusqu’à aujourd’hui, c’est ce que j’aurais dit.

– Voyons, Audra ! Tu sais tout ce qui m’est arrivé depuis ces onze dernières années. Chaque affaire, chaque idée, chaque refroidissement, chaque ami et même chaque type qui a tenté de me faire du tort –, tu es au courant de tout. Tu sais que je couchais avec Susan Browne. Tu sais qu’il m’arrive de larmoyer quand j’ai trop bu et que je mets la musique trop fort.

– Les Grateful Dead en particulier, dit-elle, ce qui le fit rire ; et cette fois, elle lui rendit son sourire.

– Tu es aussi au courant des choses importantes – les projets qui comptent pour moi.

– Oui, il me semble. Mais cela... (Elle se tut, secoua la tête et réfléchit quelques instants.)  
Mais quel est le rapport entre ton frère et ce coup de fil, Bill ?

– J’y viendrai en temps voulu. N’essaie pas de me faire brûler les étapes, on s’y perdrait. C’est tellement énorme... et tellement... tellement horrible, bizarrement horrible, que je m’efforce de m’en approcher en catimini. Vois-tu..., ça ne m’est jamais venu à l’esprit de te parler de Georgie. »

Elle le regarda, fronça les sourcils, et esquissa ce geste de la tête qui trahit l’incompréhension.

« Ce que j’essaie de te dire, Audra, c’est qu’il y a plus de vingt ans que je n’ai pas pensé à George.

– Tu m’as pourtant dit que tu avais un frère du nom de...

– Je me suis contenté de répéter un fait, c’est tout. Son nom n’était qu’un mot. Il ne projetait aucune ombre dans mon esprit.

– Il en projetait sans doute une sur tes rêves, je crois, dit Audra d’une voix douce.

– Les grognements ? Les pleurs ? »

Elle acquiesça.

« Tu as probablement raison, admit-il. Tu as même certainement raison. Mais les rêves dont on ne se souvient pas ne comptent pas vraiment, n’est-ce pas ?

– Es-tu en train de m’expliquer que tu n’as pas pensé une seule fois à lui ?

– Pas une seule fois. »

Elle secoua la tête, sincèrement incrédule. « Pas même à sa mort horrible ?

– Pas jusqu’à aujourd’hui, Audra. »

Elle leva les yeux sur lui et de nouveau secoua la tête.

« Avant notre mariage, tu m’as demandé si j’avais des frères et sœurs, et je t’ai répondu que j’avais eu un frère, mais qu’il était mort quand j’étais encore gamin. Tu savais que j’avais perdu mes parents, et toi-même, tu es d’une famille tellement nombreuse que tu as largement de quoi t’occuper. Mais ce n’est pas tout.

– Que veux-tu dire ?

– George n’est pas le seul à être passé dans ce trou noir. C’est pareil pour Derry : ça fait plus de vingt ans que je n’y ai pas pensé. Tout comme les copains que j’avais là-bas – Eddie Kaspbrak, Richie la Grande Gueule, Stan Uris, Bev Marsh... (Il passa la main dans ses cheveux clairsemés et rit nerveusement.) C’est comme si j’avais souffert d’une amnésie tellement grave que j’avais oublié tout ça. Et quand Mike Hanlon a appelé...

– Qui est ce Mike Hanlon ?

– Un autre de nos copains – un copain que je me suis fait après la mort de Georgie. Évidemment, il a grandi, lui aussi, comme nous tous. C’était Mike au téléphone, par câble transatlantique. Il a dit : “Bonjour, je suis bien chez Mr. et Mrs. Denbrough ?” J’ai répondu que oui et il a dit : “C’est toi, Bill ? C’est Mike Hanlon au téléphone.” Ça ne me disait absolument rien. Il aurait pu aussi bien vouloir me vendre des encyclopédies. Puis il a ajouté : “De Derry.” Et quand il a dit ça, on aurait cru qu’une porte s’ouvrait en moi et qu’il en sortait une épouvantable lumière. Alors je me suis rappelé qui il était. Je me suis rappelé Georgie. Puis tous les autres. Ça s’est passé (il fit claquer ses doigts) comme ça. Et j’ai compris qu’il allait me demander de venir.

– De revenir à Derry ?

– Ouais. » Il enleva ses lunettes, se frotta les yeux et la regarda. De sa vie, elle n’avait jamais vu un homme avec un air aussi effrayé. « Revenir à Derry. Parce que nous l’avions promis, m’a-t-il rappelé. C’est vrai. Nous l’avons promis, tous. Toute la bande. Nous nous tenions dans le ruisseau qui court dans les Friches-Mortes, en cercle, la main dans la main, chacun avec les paumes entaillées ; un groupe de gosses qui jouent à devenir frères de sang. Sauf que c’était sérieux. »

Il tendit vers elle ses mains ouvertes, et elle vit, au creux de chacune d’elles, comme un petit treillis de lignes blanches : du tissu cicatriciel. Elle avait tenu cette main – ces deux mains – un nombre incalculable de fois, mais jamais encore elle n’avait remarqué ces cicatrices. Elles étaient à peine discernables, certes, mais elle aurait cru...

Et cette soirée ! La partie !

Pas celle où ils s’étaient rencontrés (même si elle était parfaitement symétrique de l’autre) mais celle qui avait fêté la fin du tournage de *La Fosse du démon noir*. Elle avait été bruyante et bien arrosée, dans le plus pur style « Topanga Canyon ». Il s’y était peut-être dit un peu moins de vacheries que dans d’autres soirées de L.A. auxquelles elle avait assisté, sans doute parce que le tournage s’était mieux passé que tout ce que l’on aurait pu normalement espérer et que chacun le savait. C’était pour Audra Phillips que ça s’était le mieux passé, puisqu’elle était tombée amoureuse de William Denbrough.

Comment s’appelait déjà la chiromancienne amateur ? Elle l’avait oublié, se rappelant seulement que c’était l’une des maquilleuses assistantes. Elle se souvenait comment la fille, à un moment de la soirée, avait enlevé sa blouse (elle portait en dessous le plus transparent des soutiens-gorge) et s’en était enturbannée pour se transformer en bohémienne. Complètement ivre de hasch et de vin, elle avait passé le reste de la soirée à lire les lignes de la main... jusqu’à ce qu’elle s’écroule.

Audra ne se rappelait plus si elle s’en était bien sortie ou non, avec humour ou bêtement ;

elle était pas mal partie aussi elle-même ce soir-là. Mais ce dont elle se souvenait parfaitement, en revanche, c'était le moment où la fille avait pris sa main et celle de Bill, les avait comparées et déclarées parfaitement complémentaires. De vrais jumeaux ! s'était-elle exclamée. Elle n'avait pas oublié comment, piquée de jalousie, elle avait regardé la donzelle suivre les lignes dans la paume de Bill d'un ongle laqué à la perfection. Réaction stupide dans cette sous-culture qu'est le milieu bizarre du cinéma à L.A., où les hommes tapotent les fesses des femmes aussi souvent qu'à New York ils les embrassent sur la joue. Mais l'autre s'était attardée, avec un geste qui avait eu quelque chose d'intime.

Sauf qu'elle n'avait pas vu la moindre trace de cicatrice, à l'époque.

Elle avait observé la scène avec l'œil jaloux d'une amante, et elle ne doutait pas de la précision de son souvenir. Elle était sûre du fait.

Ce qu'elle expliqua à Bill.

Il acquiesça. « Tu as raison. Elles n'y étaient pas. Je ne pourrais pas en jurer, mais il me semble bien que je ne les avais pas non plus hier soir, au pub. Nous avons fait un bras de fer pour les bières, Ralph et moi, et je crois que je l'aurais remarqué. »

Il lui sourit. Un sourire sec, dépourvu d'humour et terrifié.

« Je pense qu'elles sont revenues lorsque Mike m'a appelé. C'est ce que je crois.

– Ce n'est pas possible, Bill. » Elle tendit néanmoins la main vers son paquet de cigarettes.

Bill regardait ses mains. « C'est Stan qui l'a fait, dit-il. Il nous a entaillés avec un fragment de bouteille de Coca-Cola. Je m'en souviens à la perfection, maintenant. (Il leva sur Audra des yeux qui, derrière ses verres, avaient l'air à la fois blessés et intrigués.) Je me rappelle l'éclat du verre dans le soleil, c'était une bouteille du nouveau modèle, le clair. Avant ça, les bouteilles de Coke étaient vertes, tu te souviens ? (Elle secoua la tête mais il ne la vit pas ; il étudiait toujours ses paumes.) Je n'ai pas oublié non plus comment Stan s'est ouvert les mains en dernier, en essayant de nous faire croire qu'il allait se couper aux poignets au lieu de s'entailler un peu les paumes. Je me disais que c'était juste de la frime, mais j'ai eu comme un mouvement vers lui... pour l'arrêter. Car pendant deux ou trois secondes, il a eu l'air sérieux.

– Ça suffit comme ça, Bill », dit-elle à voix basse. Cette fois-ci, il lui fallut immobiliser le briquet en se tenant le poignet droit de la main gauche, comme un policier en train de tirer. « Les cicatrices ne reviennent pas, reprit-elle. Ou elles restent, ou elles disparaissent.

– Tu les avais déjà vues, hein ? C'est bien ça ?

– Elles sont très légères, répliqua Audra d'un ton plus aigu qu'elle l'aurait souhaité.

– Nous saignons tous. Nous étions dans l'eau, pas très loin de l'endroit où nous avons construit le barrage, Eddie Kaspbrak, Ben Hanscom et moi...

– Ben Hanscom... l'architecte ?

– Y en a-t-il un de ce nom ?

– Mais enfin, Bill ! Il vient de construire le nouveau Centre de communication de la BBC ! On se bagarre encore pour savoir si c'est un chef-d'œuvre ou une catastrophe.

– Eh bien, j'ignore si c'est le même type ou non. Ça me paraît peu vraisemblable, mais pas impossible, après tout. Le Ben que j'ai connu était très fort quand il s'agissait de construire des trucs. Nous étions donc dans l'eau ; je tenais la main gauche de Bev Marsh d'un côté et la main droite de Richie Tozier de l'autre. Dans l'eau, un peu comme un baptême style Sud profond, après un prêche en plein air ; à l'horizon, on voyait le château d'eau de Derry. Il était aussi blanc et immaculé qu'une robe d'archange telle qu'on les imagine, et nous avons promis, sous serment, que si ce n'était pas fini, que si jamais ça recommençait..., nous reviendrions. On s'y remettrait pour l'arrêter. Pour toujours.

– Mais arrêter *quoi* ? cria-t-elle, soudain furieuse après lui. Arrêter *quoi* ? De *quoi* parles-tu, nom de Dieu ?

– J'aurais préféré que tu ne de-de-demandes pe... », commença Bill, qui s'interrompit brutalement. Elle vit une expression d'horreur et de stupéfaction se répandre comme un nuage sur son visage. « Donne-moi une cigarette », demanda-t-il.

Elle lui passa le paquet. Il en alluma une. C'était la première fois qu'elle le voyait fumer.

« Dans le temps, je bégayais aussi.

– Tu bégayais ?

– Oui, à cette époque. Tu dis que je suis le seul homme que tu connaisses à L.A. qui se permette de parler lentement. À la vérité, c'est le contraire : je n'ose pas parler vite. Il ne s'agit pas de réfléchir ; ça n'a rien de délibéré ; ce n'est pas de la sagesse. Tous les anciens bègues parlent très lentement. C'est l'un des trucs que l'on apprend, comme de penser à son nom de famille juste avant de se présenter, car les bègues ont plus de difficultés avec les noms propres qu'avec les noms communs ; et pour eux, le plus redoutable de tous, c'est leur propre prénom.

– Il bégayait... » Elle eut un sourire mi-figue mi-raisin, comme s'il avait fait une plaisanterie qu'elle n'aurait pas comprise.

« Jusqu'à la mort de George, je bégayais modérément », dit Bill. Déjà, il entendait les syllabes doubler dans sa tête, comme si elles subissaient un effet de dédoublement infinitésimal dans le temps ; les mots sortaient sans peine, avec le même débit lent habituel, mais dans son esprit cela donnait *Ge-Ge-George* et *mo-modérément* au lieu de *George* et de *modérément*.

« Je passais par des moments vraiment pénibles, en fait, en particulier lorsqu'on m'interrogeait en classe – surtout si je connaissais la réponse et voulais la donner –, mais dans

l'ensemble je m'en sortais. C'est devenu bien pire, cependant, après la mort de George. Les choses ont commencé d'aller mieux vers quatorze ou quinze ans ; il y avait une orthophoniste au lycée, Mrs. Thomas, qui était tout à fait remarquable. Elle m'a appris les bons trucs, comme penser à mon nom de famille juste avant de dire : "Salut, je m'appelle Bill Denbrough" à voix haute. Je prenais des cours de français et elle m'a montré comment passer au français quand je trébuchais sur un mot. En sorte que si l'on se retrouve comme un grand imbécile en train de répéter : "*Th-th-this bub-bub-bub-...*", comme un disque rayé sans pouvoir en sortir, il suffit de passer au français, et "ce livre" vient tout seul. Ça marche à tous les coups. Et dès qu'on l'a dit en français, on peut revenir à l'anglais et "*this book*" sort sans problème. Bref, elle m'apprenait tous ces trucs-là, et tous m'ont aidé, mais le facteur déterminant a été d'oublier Derry et tout ce qui s'y était passé. C'est à partir du moment où nous avons vécu à Portland et que je suis allé au lycée que j'ai tout effacé de ma mémoire. Je n'ai pas tout oublié instantanément, mais à analyser les choses rétrospectivement, ça s'est passé en un laps de temps remarquablement court. Pas plus de quatre mois, peut-être. Bégaiement et souvenirs ont disparu simultanément. Quelqu'un a essuyé le tableau noir, et toutes les vieilles équations se sont effacées. »

Il finit ce qui lui restait de jus d'orange. « Quand j'ai bégayé sur "demande", il y a quelques secondes, c'était la première fois que ça m'arrivait depuis peut-être vingt et un ans. »

Il la regarda.

« Tout d'abord les cicatrices, puis le bé-bégaiement ? Tu l'entends ?

– Tu le fais exprès ! s'exclama-t-elle, prise de frayeur.

– Non. J'imagine qu'il n'y a aucun moyen de convaincre quelqu'un de cela, mais c'est vrai.

Il y a quelque chose de comique et de mystérieux dans le bégaiement, Audra. À un certain niveau, on ne s'en rend même pas compte. Cependant... c'est aussi quelque chose que l'on entend dans son esprit, comme si une partie était d'un instant en avance sur le reste. Comme l'un de ces systèmes d'écho que les jeunes mettaient dans leur bagnole, dans les années 50 ; le son du haut-parleur arrière arrivait avec une fraction de seconde de retard sur celui de l'avant. »

Il se leva et commença à arpenter fébrilement la pièce. Il avait l'air fatigué, et ce n'est pas sans une certaine impression de malaise qu'elle se dit qu'il avait travaillé très dur au cours des treize dernières années, comme s'il s'était agi de justifier la médiocrité de son talent par un labeur acharné et presque incessant. Une pensée encore plus désagréable lui traversa l'esprit ; elle essaya de la chasser, sans y parvenir. Et si ce coup de fil émanait en réalité de Ralph Foster, qui l'invitait à aller faire une partie de bras de fer ou de cartes, ou encore de Freddie Firestone, leur producteur, à propos d'un problème ou d'un autre ?

Sur quoi débouchaient de telles pensées ?

Eh bien, sur l'idée que toute cette histoire de Derry et de Mike Hanlon n'était rien d'autre qu'une hallucination, une hallucination due à une dépression nerveuse sur le point de se déclarer.

*Mais les cicatrices, Audra, comment expliques-tu les cicatrices ? Il a raison, elles n'y étaient pas... et maintenant elles y sont. C'est la vérité, et tu le sais.*

« Raconte-moi le reste, dit-elle. Qui a tué ton frère George ? Qu'est-ce que vous avez fait, ces autres gosses et toi ? Qu'avez-vous promis ?

– Je crois que je pourrais te le raconter, dit-il doucement. Il me semble que si je le voulais réellement, je le pourrais. J'ai presque tout oublié, pour l'instant, mais il suffirait de commencer pour que ça vienne. Je sens les souvenirs qui ne demandent qu'à émerger. Comme des nuages remplis de pluie. Sauf qu'il s'agirait d'une pluie immonde. Les plantes qui pousseraient après seraient monstrueuses. C'est quelque chose que je pourrais peut-être affronter avec les autres...

– Est-ce qu'ils sont au courant ?

– Mike dit qu'il les a appelés. Il pense qu'ils viendront tous. Saut peut-être Stan. Il lui a fait une impression bizarre.

– C'est toute cette histoire qui me fait une impression bizarre, Bill. Ça me fiche une frousse terrible.

– Je suis désolé », dit-il. Puis il l'embrassa. Ce fut comme si un individu complètement étranger l'avait embrassée, et elle se sentit prise de haine pour ce Mike Hanlon.

« J'ai cru devoir t'expliquer tout ce que je pouvais, reprit-il ; je me suis dit que ce serait mieux que de s'échapper en douce dans la nuit. Ce que feront peut-être les uns ou les autres. Mais il faut que je parte. Et je pense que Stan viendra également, aussi étrange qu'il ait paru à Mike. À moins que ce soit parce que je ne m'imagine pas ne pas y retourner.

– À cause de ton frère ? »

Bill secoua lentement la tête. « Je pourrais te répondre que oui, mais ce serait mentir. Je l'aimais. Je sais que ça doit te faire drôle, après t'avoir dit que je n'avais pas pensé à lui depuis plus de vingt ans, mais j'aimais ce gosse comme ce n'était pas possible. (Il eut un petit sourire.) Il piquait des crises, mais je l'aimais. Tu comprends ? »

Audra, qui avait une sœur plus jeune, acquiesça.

« Mais ce n'est pas à cause de George. Je ne saurais pas expliquer... »

Bill contempla le brouillard matinal par la fenêtre.

« Je me sens comme doit se sentir un oiseau migrateur quand vient l'automne... il sait obscurément qu'il doit retourner chez lui. C'est l'instinct, vois-tu... et quelque chose me dit que l'instinct est comme le squelette de fer qui se cache sous toutes nos idées et notre libre arbitre. Il y a certaines choses auxquelles on est incapable de dire non, à moins de se faire sauter la caisse.

On ne peut pas refuser, parce qu'en réalité on n'a pas le choix. On ne peut pas empêcher que ça arrive, c'est tout. Il faut que je parte. Cette promesse... elle est dans mon esprit comme un hameçon. »

Elle se leva, et se dirigea vers lui d'un pas incertain ; elle se sentait très fragile, sur le point de se briser. Elle posa une main sur son épaule et l'obligea à se retourner.

« Emmène-moi avec toi, alors. »

L'expression d'horreur qui envahit son visage (non pas horreur d'elle, mais horreur pour elle) fut tellement évidente qu'elle recula d'un pas, réellement terrorisée pour la première fois.

« Non, répondit-il, c'est exclu, Audra. Je t'interdis même d'y penser. Pas question que tu approches de Derry à moins de cinq mille kilomètres ; Derry va se transformer en un coin affreux pendant les deux prochaines semaines. Tu vas rester ici, continuer le film et présenter toutes les excuses nécessaires pour moi. Promets-le-moi !

– Dois-je promettre ? dit-elle sans le quitter des yeux. En es-tu sûr, Bill ?

– Audra...

– En es-tu sûr ? Tu as fait toi-même une promesse, et regarde à quoi ça t'a mené. Et moi, par la même occasion, moi qui suis ta femme et qui t'aime. »

Il l'avait prise aux épaules, et ses grandes mains l'étreignaient à lui faire mal. « Promets-le-moi, promets-le-moi, pr-pr-pr-pr-pro-pro-o-... »

Et elle ne put en supporter davantage, ce mot brisé pris dans sa gorge comme s'agitait un poisson traversé par une foëne.

« Te le promettre ? D'accord, je te le promets ! (Elle éclata en sanglots.) Es-tu content, maintenant ? Seigneur ! Tu es cinglé, toute cette histoire est cinglée, et moi je promets ! »

Il passa un bras autour d'elle et la conduisit sur le canapé. Puis il lui apporta un brandy, qu'elle but à petites gorgées, reprenant peu à peu le contrôle d'elle-même.

« Et quand pars-tu ?

– Aujourd'hui. Par le Concorde. Je peux y arriver de justesse en allant directement en voiture à Heathrow, au lieu de prendre le train. Freddie voulait me voir au studio après le déjeuner. Tu y vas à neuf heures, mais tu ne sais rien, d'accord ? »

Elle acquiesça à contrecœur.

« Je serais à New York avant que les histoires commencent. Et à Derry avant le coucher du soleil, avec les bonnes correspondances.

– Et quand est-ce que je te revois ? » demanda-t-elle doucement. Il passa son autre bras autour de ses épaules et la serra très fort contre lui, sans répondre à la question.

## DERRY

### PREMIER INTERMÈDE

*Combien d'yeux humains ont-ils jeté un regard furtif sur leur anatomie la plus secrète, au cours des ans ?*

Clive Barker

*Books of Blood*

*L'extrait ci-dessous, comme tous ceux qui portent le titre d'Intermède, est tiré de Derry, histoire cachée d'une ville, de Michael Hanlon. Il s'agit d'un ensemble de notes et de fragments manuscrits qui n'ont jamais été publiés (et qui se présentent à peu près comme un journal), trouvé dans les coffres de la bibliothèque municipale de Derry. Le titre mentionné ci-dessus est celui qui figure sur la chemise dans laquelle ces notes ont été conservées jusqu'ici. Toutefois, l'auteur se réfère à plusieurs reprises à l'ouvrage, dans ses notes, de la manière suivante : « Derry : coup d'œil en enfer par la porte de service. »*

*Tout laisse à penser que l'idée de publier ces notes a plus d'une fois traversé l'esprit de Mr. Hanlon.*

**Le 2 janvier 1985**

*Toute une ville peut-elle être hantée ?*

Hantée, de la même manière que l'on dit que des maisons le sont ?

Il ne s'agit pas seulement d'un bâtiment de cette ville, ni d'un pâté de maisons ou d'une rue, ni d'un unique terrain de basket au milieu d'un parc de poche dont le panier se détacherait, en haut de son poteau, comme un incompréhensible et sanglant instrument de torture dans le soleil couchant. Non : pas une simple zone, mais tout. L'ensemble.

Est-ce possible ?

Écoutez.

Hanté : « Visité par des fantômes, des esprits. » (Petit Robert.)

Hantise : « Caractère obsédant d'une idée, d'une pensée, d'un souvenir... dont on ne parvient pas à se libérer. » (Petit Robert.)

Hanter : « Fréquenter habituellement... en parlant des esprits, des fantômes. » (Id.) Mais aussi : « Fréquenter un lieu de manière habituelle. »

Il existe également un vieux substantif oublié, une hante : « *Endroit où les animaux se nourrissent.* »

Qu'est-ce qui vient se nourrir à Derry ? Qu'est-ce qui se nourrit de Derry ?

Voyez-vous, il y a quelque chose de fascinant : j'ignorais qu'il était possible pour un homme d'être aussi terrorisé que je le suis, depuis l'affaire Adrian Mellon, et de continuer à vivre, et même à fonctionner. C'est comme si j'étais devenu le personnage d'une histoire ; or tout le monde sait qu'en principe, on n'éprouve une telle peur qu'à la fin de l'histoire, quand la chose venue des ténèbres jaillit des boiseries pour venir reprendre des forces... en vous dévorant, bien sûr.

En nous dévorant.

Mais si je suis dans une histoire, il ne s'agit pas de l'un des classiques de l'épouvante signé Poe, Lovecraft ou Bradbury. Si je ne sais pas tout, voyez-vous, je suis loin d'être totalement ignorant. Je ne m'y suis pas mis après avoir lu, dans le *Derry News*, un jour de septembre dernier, le compte rendu des auditions préliminaires du jeune Unwin, même si c'est cela qui m'a fait penser que le clown était peut-être de retour – le clown qui a assassiné George Denbrough. Non, c'est vers 1980 que je m'y suis mis, comme si quelque chose qui sommeillait en moi venait de se réveiller... averti que le temps du retour de Ça pouvait bien être proche.

Quel quelque chose ? Le veilleur, je suppose.

À moins que ce ne soit la voix de la Tortue. Oui... je crois plutôt que c'était elle. Je sais que c'est ce qu'aurait pensé Bill Denbrough.

J'ai découvert des histoires d'horreur anciennes dans de vieux livres, lu des informations sur d'anciennes atrocités dans de vieux journaux. Avec, constamment, au fond de mon esprit, ce grondement de coquillage chaque jour un peu plus fort, annonciateur de forces montant en charge ; et avec l'impression aussi de sentir l'âcre odeur d'ozone de la foudre à venir. J'ai commencé alors à prendre des notes pour un livre que je ne vivrai pas assez longtemps pour écrire. Et en même temps, ma vie continuait son train-train. À l'un des niveaux de mon esprit, je cohabitais et cohabite toujours avec les horreurs les plus grotesques, les plus délirantes ; à un autre, je continue de mener l'existence ordinaire d'un bibliothécaire de petite ville. Je remets des livres à leur place ; j'établis les cartes des nouveaux adhérents ; j'éteins les lecteurs de microfilms laissés branchés par des gens négligents ; je plaisante avec Carole Danner sur le plaisir que j'aurais à coucher avec elle, et elle me répond sur le même ton, qu'elle aussi ça lui ferait plaisir – mais nous savons l'un et l'autre qu'elle plaisante et moi pas, comme nous savons qu'elle ne restera pas bien longtemps dans un trou comme Derry alors que moi j'y vivrai jusqu'à ma mort, à rapetasser les pages déchirées des revues, à siéger à la commission mensuelle des acquisitions, ma pipe à la

bouche, et une pile du *Journal des bibliothèques* à portée de la main..., m'éveillant au milieu de la nuit, les poings écrasés contre ma bouche pour étouffer un hurlement.

Erronées, les conventions gothiques du genre. Mes cheveux ne sont pas devenus blancs. Je ne suis pas somnambule. Je ne tiens pas de propos sibyllins et ne porte pas de gris-gris sur moi. Je crois que je ris un peu plus fréquemment, c'est tout, d'un rire qui sonne un peu trop aigu et bizarre, sans doute, car parfois les gens me jettent des regards curieux.

Une partie de moi-même – celle que Bill appellerait « la voix de la Tortue » – me dit que je devrais tous les contacter, ce soir. Mais en suis-je absolument certain, actuellement ? Non, bien sûr que non. Mais Seigneur, ce qui est arrivé à Adrian Mellon ressemble tellement à ce qui est arrivé à George, le frère de Bill le Bègue, à l'automne 1957 !

Si Ça a recommencé, je les appellerai. Il le faut. Mais pas maintenant. C'est trop tôt, de toute façon. Les choses avaient débuté lentement, la dernière fois, pour ne devenir sérieuses que pendant l'été 1958. J'attends donc... Et je remplis cette attente avec des mots dans ce carnet, ou en contemplant dans un miroir l'étranger que l'enfant est devenu.

L'enfant avait une expression studieuse et timide ; le visage de l'homme est celui d'un employé de banque dans un Western – le type qui n'a même pas une réplique à donner, celui qui lève les mains et prend un air terrorisé quand les bandits attaquent. Et si le scénario prévoit que quelqu'un doit être abattu par les méchants, ce sera lui.

Toujours le même, ce bon vieux Mike. Le regard un peu fixe, peut-être, et les paupières légèrement gonflées à cause d'un sommeil perturbé, mais pas au point qu'on le remarque. À moins de le regarder de très près – à la distance du baiser, distance à laquelle je ne me suis pas trouvé depuis longtemps. En me jetant un simple coup d'œil, on pourrait se dire : *Voilà quelqu'un qui lit trop*, mais c'est tout. Peu de chances de deviner le combat auquel se livre actuellement l'employé de banque au visage timide, combat pour tenir, pour ne pas devenir fou...

Si je donne ces coups de téléphone, cela pourra signifier la mort pour certains.

Ce n'est là qu'une des choses que je dois envisager, lors de ces nuits interminables, quand le sommeil ne vient pas et que je reste allongé dans mon pyjama de flanelle bleu, les lunettes soigneusement repliées sur la table de nuit à côté du verre d'eau, mis là au cas où je me réveillerais en ayant soif. Étendu dans le noir, je le bois à petites gorgées et me demande de quoi ils se souviennent exactement. J'ai parfois la conviction qu'ils ne se souviennent de rien, parce qu'ils n'ont aucun besoin de se souvenir. Je suis le seul à entendre la voix de la Tortue, le seul qui se rappelle, car je suis le seul à être resté ici, à Derry. Et comme ils se sont dispersés aux quatre vents, ils n'ont aucun moyen de savoir que leurs existences ont suivi des chemins parallèles. Les faire revenir, le leur montrer... oui, cela pourrait tuer l'un d'entre eux. Ou même tous.

C'est pourquoi j'y pense sans cesse ; je pense sans cesse à eux, dans un effort pour les voir comme ils étaient et comme ils doivent sans doute être maintenant, pour déterminer lequel d'entre eux est le plus vulnérable. Richie Tozier la Grande Gueule, me dis-je parfois ; c'était lui que Criss, Huggins et Bowers semblaient attraper le plus souvent, en dépit de l'obésité de Ben. C'était Bowers que Richie redoutait le plus – que nous redoutions tous le plus – mais les autres arrivaient aussi à le terroriser complètement. Si je le relance en Californie, ne va-t-il pas avoir l'impression cauchemardesque d'un retour des Grands Méchants, deux surgis de la tombe, et le troisième échappé de l'asile de Juniper Hill où il délire encore aujourd'hui ? D'autres fois, c'est Eddie qui me paraît avoir été le plus faible, Eddie avec son char d'assaut de mère et ses épouvantables crises d'asthme. Beverly ? Elle s'efforçait de parler comme les durs, mais elle avait aussi peur que les autres. Ou Bill le Bègue, que l'horreur ne quitte pas quand il tape sur sa machine à écrire ? Ou Stan Uris ?

Effilée comme un rasoir, la lame d'une guillotine est suspendue au-dessus de leurs têtes ; mais plus j'y pense, plus je suis convaincu qu'ils en ignorent la présence. Je suis celui qui peut déclencher le mécanisme ; il me suffit d'ouvrir mon répertoire et de les appeler les uns après les autres.

Mais je n'aurai peut-être pas besoin de le faire. Je m'accroche à l'espoir, de plus en plus ténu, d'avoir pris les cris de souris de mon esprit pusillanime pour la voix authentique de la Tortue. Qu'avons-nous, après tout ? Mellon en juillet. Le cadavre d'un enfant trouvé mort sur Neibolt Street en octobre, et un autre dans Memorial Park, début décembre, juste avant les premières neiges. Pourquoi pas un vagabond, comme l'écrivent les journaux ? Ou un cinglé, qui aurait depuis quitté Derry, ou se serait supprimé lui-même, pris de remords ou de dégoût, comme l'aurait fait le véritable Jack l'Éventreur, d'après certains livres ?

Peut-être.

Mais c'est juste en face de la vieille maison maudite de Neibolt Street que l'on a retrouvé la petite Albrecht... tuée le même jour que George Denbrough, vingt-sept ans auparavant. Et le petit Johnson, que l'on a découvert dans Memorial Park avec une jambe en moins... Memorial Park, c'est là aussi que se dresse le château d'eau de Derry, et le gamin gisait presque à son pied. Le château d'eau est à un jet de pierre des Friches-Mortes ; le château d'eau est également l'endroit où Stan Uris a vu ces garçons.

Ces garçons morts.

À ce stade, ce n'était peut-être encore que pures coïncidences ou simples mirages. Voire quelque chose entre les deux, une sorte d'écho maléfique. Pourquoi pas ? Il me semble que oui. Ici, à Derry, tout est possible.

Je crois que ce qui était là autrefois s'y trouve toujours : la chose de 1957 et 1958 ; celle de 1929 et 1930, quand un incendie, allumé par la Légion de la Décence, a ravagé complètement le Quartier noir ; celle de 1904, 1905 et du début de 1906 – au moins jusqu'à l'explosion des aciéries Kitchener ; celle de 1876 et 1877, la chose qui fait son apparition environ tous les vingt-sept ans. Parfois elle vient un peu plus tôt, parfois un peu plus tard, mais elle vient toujours. Au fur et à mesure que l'on remonte le temps, les fausses notes sont de plus en plus difficiles à retrouver car les témoignages vont s'amenuisant et les lacunes, dans l'histoire locale, sont de plus en plus grandes. Mais lorsque l'on sait où regarder – et vers quelles dates –, on a franchi une étape capitale pour la résolution du problème. Ça revient toujours, voyez-vous.

Ça.

Donc : oui, je crois que je vais passer ces coups de fil. Je crois que nous avons été désignés. Pour quelque obscure raison, nous avons été choisis pour y mettre un terme définitif. Destin aveugle ? Fortune aveugle ? Ou encore une fois, cette fichue Tortue ? Peut-être ordonne-t-elle aussi, en plus, de parler ? je l'ignore. C'est sans doute sans importance. *La Tortue ne peut pas nous aider*, disait Bill à l'époque ; ce qui était vrai alors doit encore l'être aujourd'hui.

Je nous revois, debout dans l'eau, nous tenant par la main, faisant le serment de revenir si jamais Ça recommençait – on aurait presque dit un anneau druidique, le sang de nos mains, paume contre paume, signant notre promesse. Un rituel peut-être aussi ancien que l'humanité elle-même, un moyen mystérieux de puiser à la source de tout pouvoir – celle qui court, souterraine, aux limites de ce que nous savons et de ce que nous soupçonnons.

Car les similitudes...

Mais voici que je fais mon Bill Denbrough, rabâchant comme lui bégayait, revenant toujours sur les mêmes choses, à savoir quelques faits et quantité de suppositions déplaisantes (et plutôt brumeuses) qui prennent un caractère de plus en plus obsessionnel à chaque paragraphe. Malsain. Inutile. Et même dangereux. Mais il est tellement pénible d'attendre les événements !

En principe, ce carnet de notes a pour but de dépasser cette obsession en élargissant mon champ d'observation ; après tout, il ne s'agit pas seulement de l'histoire de sept mômes, tous plus ou moins malheureux, rejetés par leurs pairs et ayant dérapé dans un cauchemar pendant un été caniculaire, alors qu'Eisenhower était encore Président. Si vous voulez, c'est une tentative pour faire prendre du champ à la caméra, afin qu'elle englobe toute la ville, ce lieu où près de trente-cinq mille personnes travaillent, mangent, dorment, copulent, font leurs courses, circulent, déambulent, vont à l'école ou en prison. Et d'où, parfois, ils disparaissent dans les ténèbres.

Pour savoir ce qu'est un lieu, je crois sincèrement qu'il faut savoir ce qu'il fut Et si je devais absolument préciser le jour où tout ça a recommencé pour moi, je désignerais celui, au printemps

1980, où je rendis visite à Albert Carson, mort l'été dernier à quatre-vingt-onze ans, chargé d'ans comme d'honneurs. Il était resté bibliothécaire en chef de 1914 à 1960, une durée incroyable (mais il était lui-même incroyable), et personne ne me paraissait mieux placé que lui pour me dire par où commencer mes recherches historiques. L'entrevue eut lieu sous son porche, où il répondit à mes questions d'une voix éraillée car il luttait déjà contre le cancer de la gorge qui a fini par l'emporter.

« Y en a pas un seul qui vaut tripette. Comme vous le savez fort bien.

– Alors, par où dois-je commencer ?

– Commencer quoi, au nom du ciel ?

– Mes recherches sur l'histoire de la région. De la commune de Derry.

– Ah, bon. Il faut partir de Fricke et de Michaud. Ils passent pour être les meilleurs.

– Et une fois que je les aurai lus...

– Lus ? Seigneur, non ! Jetez-les à la corbeille à papiers ! C'est ça, votre première étape. Ensuite, lisez Buddinger. Branson Buddinger était un chercheur lamentable qui souffrait d'une gaffomanie incurable, si la moitié de ce que j'ai entendu dire est vraie, mais quand il s'agissait de Derry, il s'en sortait mieux. Presque tous les faits qu'il rapporte sont faux, mais il a tout faux avec le juste sentiment des choses, Hanlon. »

Je ne pus m'empêcher de rire et Carson sourit de ses lèvres gercées – un accès de bonne humeur qui avait quelque chose d'un peu effrayant. Il avait l'air d'un vautour qui monte une garde joyeuse autour d'un animal fraîchement abattu, attendant qu'il soit décomposé à point avant de le déguster.

« Quand vous en aurez terminé avec Buddinger, lisez Ives. Notez tous les gens à qui il a parlé. Sandy Ives est toujours à l'université du Maine. Folkloriste. Après l'avoir lu, allez le voir. Payez-lui le restaurant ; à votre place, je l'amènerais à l'Orinoka, parce que le service n'en finit pas. Pressez-le à mort. Remplissez votre carnet de noms et d'adresses. Parlez aux anciens qu'il a connus – ceux qui sont encore en vie, on n'est pas très nombreux, ha, ha, ha ! – et soutirez-leur d'autres noms. À ce moment-là, vous aurez toutes les cartes en main, si vous êtes aussi malin que je le crois. Si vous arrivez à coincer assez de gens, vous finirez par trouver quelques trucs qui ne sont pas dans les livres. Par vous rendre compte aussi qu'ils perturbent votre sommeil.

– Derry...

– Quoi, Derry ?

– Quelque chose ne colle pas à Derry, n'est-ce pas ?

– Ne colle pas ? rétorqua-t-il de sa voix faible et râpeuse. Qu'est-ce que ça veut dire, "coller" ? Est-ce que ce qui colle, c'est de jolies photos de la Kenduskeag au coucher du soleil,

Kodachrome, telle vitesse, telle ouverture ? Dans ce cas, tout colle à Derry, car de belles images comme ça, il y en a à la douzaine. Est-ce que ça colle, leurs foutus comités de vieilles filles desséchées pour sauver la maison du gouverneur ou pour apposer une plaque commémorative en face du château d'eau ? Si ça, ça colle, alors Derry est un vrai pot de colle, car ça ne manque pas, les pipelettes toujours prêtes à s'occuper des affaires des autres. Est-ce qu'elle colle, cette abominable statue en plastique de Paul Bunyan, en face de la mairie ? Ah, si j'avais une citerne de napalm et mon vieux briquet Zippo, croyez bien que je m'en occuperais, de cette cochonnerie... mais si l'on est assez éclectique pour apprécier même les statues en plastique, alors ça colle, Derry. La question est : qu'est-ce que ça veut dire pour vous "coller", Hanlon ? Hein ? Ou plutôt, que voulez-vous dire par "ça ne colle pas" ? »

Je ne pus que secouer la tête. Ou il savait, ou il ne savait pas. Il parlerait, ou il ne parlerait pas.

« Faites-vous allusion aux désagréables histoires que vous pourriez entendre ou à celles que vous connaissez déjà ? reprit-il. Des histoires désagréables, il y en a toujours. L'histoire d'une ville ressemble à ces immenses vieilles baraques pleines de pièces, de recoins, de greniers, de trappes à linge sale – pleines de planques et de cachettes..., sans parler d'un ou deux passages secrets, à l'occasion. Si vous vous lancez dans l'exploration de la baraque Derry, vous allez trouver toutes sortes de choses. Oui. Vous le regretterez peut-être par la suite, mais vous les trouverez. Et ce qui est trouvé ne peut pas être détourné, hein ? Certaines pièces sont fermées. Mais des clefs existent... elles existent. »

Une petite lueur matoise brilla dans le regard du vieillard.

« Vous pourrez imaginer que vous êtes tombé sur le secret le plus affreux de Derry... Mais il y en aura un de plus. Et encore un autre.

– Croyez-vous... ?

– Je crois que je vais vous prier de bien vouloir m'excuser. Ma gorge me fait très mal, aujourd'hui. C'est l'heure de mon médicament et de ma sieste. »

En d'autres termes, voici une fourchette et un couteau, mon ami ; et maintenant, à vous de trouver quelque chose à vous mettre sous la dent.

Je commençai donc par Fricke et Michaud ; je suivis le conseil de Carson et jetai les deux livres au panier, mais non sans les avoir lus auparavant. Ils étaient aussi mauvais qu'il l'avait dit. Puis je lus le Buddinger, recopiai les notes de bas de page pour les exploiter. Travail plus satisfaisant, mais les notes de bas de page sont une espèce étonnante, voyez-vous ; comme des sentiers serpentant dans un paysage sauvage et anarchique, ils se dédoublent, et se dédoublent encore ; à un moment donné, vous prenez la mauvaise direction et vous vous retrouvez dans un

roncier inextricable ou dans un marécage aux sables mouvants. « Quand on en trouve une, avait dit un jour mon prof de bibliothéconomie, il faut l'écrabouiller avant qu'elle ne fasse des petits. »

Mais elles font des petits ; ce sont parfois de beaux enfants, mais la plupart du temps des avortons. Celles de *L'Histoire du vieux Derry* de Buddinger, au style emprunté, vagabondaient parmi un bon siècle de livres oubliés et de thèses poussiéreuses dans les domaines de l'histoire et du folklore, parmi aussi des articles de revues défuntes et des piles de registres municipaux à donner le tournis.

Mes entretiens avec Sandy Ives furent plus intéressants. Ses sources recoupaient de temps en temps celles de Buddinger, sans plus. Ives avait consacré une bonne partie de son existence à relever des traditions orales – des histoires de bonnes femmes, autrement dit – presque mot à mot, une technique qu'aurait certainement méprisée Branson Buddinger.

Ives avait rédigé un ensemble d'articles sur Derry au cours des années 1963-1966. La plupart des vieux auxquels il avait alors parlé étaient morts au moment où j'entrepris mes propres investigations, mais ils avaient eu des fils, des filles ou des neveux. Et, bien entendu, il ne faut pas oublier cette vérité première : tout vieillard qui meurt ne tarde pas à être remplacé par un autre ; quant aux bonnes histoires, elles ne meurent jamais, elles sont toujours transmises. Je m'assis donc sous quantité de porches, m'appuyai à quantité de piliers, bus quantité de thé, de bière (industrielle ou domestique), de mixtures diverses, d'eau du robinet et d'eau de source. J'écoutai beaucoup, et mon magnétophone tourna pendant des heures et des heures.

Buddinger et Ives étaient entièrement d'accord sur un point : les premiers colons blancs à s'être installés étaient à peu près trois cents, et anglais ; ils avaient une charte et étaient connus sous le nom de Derrie Company. La terre qui leur avait été concédée couvrait ce qui est aujourd'hui Derry, l'essentiel de Newport et de petites portions des villes environnantes. Et en l'an 1741, tout le monde disparut de la commune de Derry. Tout le monde était là en juin – trois cent quarante âmes à cette époque – mais en octobre, il n'y avait plus personne. Le petit village de maisons de bois devint complètement désert. L'une d'elles, qui se dressait à peu près à l'emplacement actuel du carrefour de Witcham et Jackson Streets, avait entièrement brûlé. Michaud tient pour acquis que tous les villageois ont été massacrés par les Indiens mais, en dehors de la maison incendiée, rien ne vient étayer cette thèse. Il est plus vraisemblable qu'un poêle mal réglé ait communiqué le feu à la maison.

Douteux, ce massacre par les Indiens. Pas d'ossements, pas de cadavres. Une inondation ? Pas cette année. Une épidémie ? Pas la moindre trace dans les autres villes de la région.

Les gens ont purement et simplement disparu. Tous. Tous les quatre cent quarante. Sans laisser un seul indice.

À ma connaissance, il n'y a qu'un cas vaguement semblable dans toute l'histoire américaine, celui de la disparition des colons de l'île Roanoke, en Virginie. Tous les écoliers en ont entendu parler, mais qui est au courant de l'affaire de Derry ? Pas même les gens qui y habitent, dirait-on. J'ai interrogé là-dessus plusieurs étudiants, tous inscrits au cours d'histoire du Maine : ils ne savaient rien. J'ai ensuite vérifié le texte, *Le Maine, autrefois et maintenant*. L'index comporte un peu plus de quarante entrées à « Derry » ; la plupart se rapportent à la vague de prospérité liée à l'exploitation du bois. Pas un mot sur la disparition des premiers colons... et néanmoins, ce – comment le qualifierais-je ? – ce *silence* cadre avec le reste du tableau.

Une sorte de mur de silence entoure bien des choses qui se sont passées ici... et cependant, les gens parlent. J'imagine que rien ne peut les en empêcher. Mais il faut écouter attentivement, ce qui est un talent rare. Je me flatte de l'avoir développé chez moi au cours des quatre dernières années. Un vieil homme m'a parlé de sa femme, qui avait entendu des voix qui s'adressaient à elle par la bonde de son évier, au cours des trois semaines qui précédèrent la mort de leur fille, au tout début de l'hiver 1957-1958. Cette fillette fut l'une des premières victimes de la vague de meurtres qui avait commencé avec George Denbrough et ne prit fin qu'au cours de l'été suivant.

« Une vraie cacophonie, elles jacassaient toutes en même temps », me dit-il. Il possédait une station-service Gulf sur Kansas Street et me parlait entre deux allers et retours, le pas traînant, à la pompe où il faisait le plein, vérifiait le niveau d'huile et essuyait les pare-brise. « Elle leur a répondu une fois, qu'elle m'a raconté. Malgré sa frousse. Elle s'est penchée sur la vidange et a crié dedans : “Qui diable êtes-vous ?” Et toutes ces voix lui ont répondu par des grognements, des sanglots, des rires, des hurlements, des sifflements, des jacasseries, on pourrait pas imaginer, y paraît. “Comment vous vous appelez ?” Elles auraient répondu alors comme l'homme possédé a répondu à Jésus : “Notre nom est Légion.” Elle est restée deux ans sans pouvoir approcher de l'évier. Pendant deux ans, j'ai passé douze heures par jour à la station, à me casser le cul, après quoi je devais faire toute la foutue vaisselle une fois à la maison. »

Il venait de prendre une bouteille de Pepsi dans le distributeur, à côté de la porte de son bureau, et je le regardais, ce vieil homme de plus de soixante-dix ans en combinaison de mécano grise et délavée, avec, aux coins des yeux et de la bouche, un delta de rides.

« Vous devez commencer à vous dire que j' suis complètement cinglé, reprit-il, mais je vais vous dire quelque chose d'autre, si vous arrêtez votre bidule, là. »

Je coupai l'enregistrement et lui souris. « Étant donné tout ce que j'ai déjà entendu depuis deux ans, vous avez encore un bon bout de chemin à faire avant de me convaincre que vous êtes cinglé », répondis-je.

Il me rendit mon sourire, mais sans trace d'humour de sa part. « Un soir, je faisais la

vaisselle, comme d'habitude ; c'était à l'automne 1958, quand les choses s'étaient tassées. Ma femme dormait à l'étage. Betty a été le seul enfant que Dieu a jugé bon de nous donner, et après sa mort, ma femme a passé beaucoup de temps à dormir. Bon, je retire la bonde, et l'eau commence à couler dans la vidange. Vous connaissez le bruit que font des eaux bien savonneuses, quand elles s'écoulent ? Une sorte de bruit de succion. C'était ce bruit que j'entendais, sans y prêter attention ; je me disais que j'allais sortir couper un peu de bois pour le feu, dans l'appentis. Et quand le bruit s'est calmé, j'ai entendu la voix de ma fille, qui venait de là-dedans. Qui riait dans cette saloperie de tuyau. Ouais, quelque part dans le noir, elle riait. Sauf qu'on aurait plutôt dit qu'elle criait, si l'on faisait un peu attention. Ou les deux. Elle criait et riait dans les tuyaux. Jamais je n'avais entendu quelque chose comme ça. Peut-être que je l'ai seulement imaginé, peut-être... Mais je ne crois pas. »

Il me regarda, et je lui rendis son regard. La lumière qui tombait par les vitres sales lui faisait un visage marqué par les années, lui donnait l'air aussi vieux que Mathusalem. Je me souviens avoir ressenti une impression de froid, de grand froid, à cet instant.

« Vous croyez que je raconte des blagues ? » me demanda le vieil homme, qui devait avoir à peine plus de quarante-cinq ans en 1957 et auquel Dieu n'avait donné que cet enfant, une fille, Betty Ripsom. Trouvée éventrée, raidie par le froid, tout au bout de Jackson Street, juste après les fêtes de Noël.

« Non, répondis-je, je ne crois pas que vous me racontiez de blagues, Mr. Ripsom.

– Et vous dites la vérité vous aussi, remarqua-t-il avec une note d'émerveillement. Ça se lit sur votre visage. »

Je crois qu'il s'apprêtait à m'en dire davantage, mais une voiture entra dans la station et roula sur le fil qui déclenchait la sonnerie stridente du signal, au-dessus de nous. Nous sursautâmes tous les deux et je laissai échapper un petit cri. Ripsom se leva et se dirigea de son pas lent vers la voiture, tout en s'essuyant les mains avec un vieux chiffon. Lorsqu'il revint, il me jeta le regard peu amène qu'il devait réserver aux intrus qui ne lui inspiraient pas confiance. Je le saluai et pris congé.

Buddinger et Ives étaient d'accord sur un second point : quelque chose ne collait pas à Derry ; quelque chose n'avait jamais collé.

Je vis Albert Carson pour la dernière fois quelques mois avant sa mort. L'état de sa gorge avait empiré ; il n'en sortait plus qu'une sorte de petit sifflement murmuré. « Toujours l'idée d'écrire l'histoire de Derry, Hanlon ?

– Oui, plus ou moins. » Je n'avais évidemment jamais envisagé de rédiger une histoire de la commune – pas exactement – et je crois qu'il s'en doutait.

« Cela vous prendra vingt ans, susurra-t-il, et personne ne la lira. Personne ne voudra la lire. Laissez tomber, Hanlon. »

Il se tut quelques instants puis ajouta : « Buddinger a fini par se suicider, au fait. Le saviez-vous ? »

Bien entendu, je le savais. Mais seulement parce que les gens parlent et que j'avais appris à écouter. L'article du *Derry News* parlait d'un accident mortel dû à une chute, et indéniablement, Branson Buddinger avait fait une chute. Mais, avait oublié de préciser le journal, il était tombé d'un tabouret avec un nœud coulant autour du cou.

« Vous êtes au courant, pour le cycle ? »

Je le regardai, très surpris.

« Eh oui, murmura Carson. Tous les vingt-six ou vingt-sept ans. Buddinger savait, lui aussi, comme beaucoup d'anciens – sauf que s'il y a une chose dont ils ne veulent pas parler, c'est bien de ça, même si vous les faites picoler. Laissez tomber, Hanlon. »

Il tendit vers moi une main qui se referma sur mon poignet comme une serre d'oiseau, et je crus sentir la brûlure du cancer qui lui dévorait l'organisme, se gorgeant de tout ce qui s'y trouvait encore de consommable – c'est-à-dire plus grand-chose, à cette époque ; les étagères d'Albert Carson étaient presque vides.

« C'est quelque chose dont vous ne devez pas vous mêler, Michael. Il y a à Derry des choses redoutables. Laissez tomber. *Laissez tomber.*

– Je ne peux pas.

– Alors, soyez prudent », dit-il. J'eus soudain l'impression que les grands yeux effrayés d'un enfant me regardaient à travers le masque de ce mourant. « Très prudent. »

Derry.

Ma ville natale. Ainsi baptisée du nom d'un comté d'Irlande.

Derry.

Je suis né à l'hôpital de Derry ; j'ai été à l'école élémentaire de Derry ; j'ai fait mes études secondaires à Derry, tout d'abord à la Middle School de la 9<sup>e</sup> Rue, ensuite au lycée de Derry ; j'ai poursuivi à l'université du Maine (« Ce n'est pas à Derry, mais c'est tout comme », disent les vieux), puis je suis revenu tout droit ici. À la bibliothèque municipale de Derry. Je suis l'habitant d'une petite ville, menant la vie d'une petite ville, comme des millions d'autres.

Mais.

*Mais :*

En 1879, une équipe de bûcherons découvrit les restes d'une autre équipe qui avait hiverné dans un camp sur le cours supérieur de la Kenduskeag, à la pointe de ce que les gosses appellent

toujours les Friches-Mortes. Neuf hommes en tout, tous hachés menus. Des têtes avaient roulé... sans parler des bras... d'un pied ou deux... et d'un pénis, que l'on avait retrouvé cloué au mur de la cabane.

*Mais :*

En 1851, John Markson empoisonna toute sa famille ; après quoi, assis au milieu du cercle formé avec les cadavres des siens, il mangea toute une amanite phalloïde. Il dut connaître toutes les affres d'une épouvantable agonie. L'agent de police qui le découvrit écrivit dans son rapport qu'il crut tout d'abord que le cadavre lui souriait ; il parle de « l'horrible sourire blanc de Markson ». Le « sourire blanc » était la dernière bouchée du champignon mortel ; Markson avait continué à manger alors que les crampes tétanisaient les muscles de son corps.

*Mais :*

Le dimanche de Pâques 1906, les propriétaires des aciéries Kitchener (qui se trouvaient sur l'emplacement actuel du nouveau et clinquant centre commercial de Derry) avaient organisé une chasse aux œufs de Pâques pour « tous les enfants sages de Derry ». La chasse s'était déroulée sur les vastes terrains de l'aciérie, mais on avait pris la précaution d'en interdire les zones dangereuses, et des employés avaient accepté de monter la garde afin d'éviter aux gamins les plus aventureux la tentation de passer sous une barrière et de partir en exploration. On avait dissimulé cinq cents œufs en chocolat, ornés de joyeux rubans de couleur, et d'après Buddinger, il y avait au moins un œuf pour chaque enfant présent. Ils couraient en riant et en poussant des cris dans le calme dominical de l'aciérie et découvraient les œufs sous les cuves basculantes géantes, dans les tiroirs du bureau du contremaître, entre les grandes dents rouillées des roues à engrenage, à l'intérieur des moules du deuxième étage (sur les vieilles photos, ces moules avaient l'air de moules à gâteaux d'une cuisine de titan). Trois générations de Kitchener étaient présentes pour assister à ce joyeux tohu-bohu et remettre les prix à l'issue de la chasse, prévue pour quatre heures, que tous les œufs eussent été retrouvés ou non. Il n'y eut jamais de remise de prix. À trois heures quinze, l'aciérie explosa. Des décombres, on retira soixante-douze personnes avant la nuit. Le bilan final fut de cent deux morts, dont quatre-vingt-deux enfants. Le mercredi suivant, alors que la ville frappée de stupeur était encore sous le coup de la tragédie, une femme trouva la tête du petit Robert Dohay, neuf ans, accrochée dans les branches d'un pommier, au fond de son jardin. L'enfant avait la bouche barbouillée de chocolat et du sang sur les cheveux. Huit enfants et un adulte furent portés disparus. Ce fut la pire catastrophe dans les annales de Derry, pire encore que celle de l'incendie du Black Spot, en 1930 ; une catastrophe restée inexplicée. Les quatre grands convertisseurs de l'aciérie étaient à l'arrêt ; les feux avaient été coupés, et non baissés.

*Mais :*

Le taux de crimes de sang à Derry est six fois supérieur à celui de toute ville de taille comparable de la Nouvelle-Angleterre. Je trouvais mes conclusions préliminaires tellement difficiles à croire que je confiai mes chiffres à un prof d'informatique du lycée qui, quand il n'était pas au clavier de son IBM, hantait la bibliothèque. Il poussa les calculs plus loin en ajoutant une douzaine de petites villes de plus à son « échantillon », et me fit cadeau d'un graphique tracé à l'ordinateur, où l'on voyait le trait qui représentait Derry dépasser du lot comme un pouce obscène. « Les gens d'ici doivent avoir un caractère particulièrement ombrageux » fut son seul commentaire. Je ne répondis rien. Si je l'avais fait, j'aurais pu lui dire que quelque chose avait forcément un caractère fort ombrageux à Derry.

Ici, à Derry, on compte entre quarante et soixante disparitions d'enfants inexplicables par an. La plupart sont des adolescents. On les classe comme fugueurs. Je suppose que dans le lot, il doit bien y en avoir quelques-uns.

Et pendant ce que Carson aurait sans aucun doute appelé le « temps fort du cycle », le taux de disparitions augmente dans des proportions vertigineuses. En 1930, par exemple, l'année de l'incendie du Quartier noir, on a compté plus de cent soixante-dix disparitions d'enfants à Derry ; il ne s'agit bien sûr que de celles qui ont été signalées à la police et ont fait l'objet d'un rapport. *Rien de surprenant à cela*, me dit le chef actuel de la police quand je lui montrai mes chiffres. *C'était la Crise. La plupart des gens devaient probablement en avoir marre de bouffer des patates à l'eau ou de crever de faim chez eux, alors ils se sont cassés pour aller tenter leur chance ailleurs.*

Pendant l'année 1958, ont été signalées les disparitions de cent vingt-sept enfants, âgés de trois à dix-neuf ans, dans la ville de Derry. *A-t-on observé une crise en 1958 ?* ai-je demandé au chef Rademacher. *Non*, me répondit-il. *Mais les gens bougent beaucoup. Les mômes, en particulier, ont des fourmis dans les jambes. Une engueulade avec ses vieux parce qu'il rentre trop tard après une boum, et hop ! plus personne.*

Je montrai alors au chef Rademacher la photo de Chad Lowe, qu'avait publiée le *Derry News* en avril 1958. *Croyez-vous que celui-ci soit parti de chez lui après une engueulade avec ses parents parce qu'il était en retard ? Il avait trois ans et demi quand il a disparu de la circulation.*

Rademacher me lança un regard qui me rappela celui du pompiste et me dit qu'il avait pris le plus grand plaisir à notre entretien, mais que si je n'avais rien d'autre à lui demander, il avait du boulot. Je partis.

*Hanté, hanter, hante.*

« Souvent visité par les fantômes ou les esprits », comme dans la tuyauterie sous l'évier ; « réapparitions fréquentes ou régulières », comme tous les vingt-cinq, vingt-six ou vingt-sept ans ; « un endroit où se nourrissent les animaux », comme dans les cas de George Denbrough, Adrian

Mellon, Betty Ripsom, la fillette des Albrecht, le garçon des Johnson.

*Un endroit où se nourrissent les animaux. Oui, c'est ça ma hantise.*

S'il se passe quoi que ce soit de nouveau, quoi que ce soit, je décrocherai le téléphone. Il le faudra. En attendant, il me reste mes suppositions, mon repos compromis, et mes souvenirs – mes maudits souvenirs. Oh, et j'ai encore autre chose : ce carnet de notes, non ? Mon mur des lamentations. Et me voilà assis ici, pris d'un tel tremblement que c'est à peine si je peux écrire, assis ici dans la bibliothèque désertée après la fermeture, à écouter les faibles craquements en provenance des sombres allées de livres et à surveiller les ombres projetées par la faible lumière des globes jaunes afin d'être bien sûr qu'elles ne bougent pas... qu'elles ne changent pas.

Assis ici, à côté du téléphone.

Poser la main dessus... le soulever... appuyer sur les touches qui me mettraient en contact avec tous les autres, mes vieux copains...

Nous sommes allés loin, ensemble.

Ensemble, nous sommes descendus dans les ténèbres.

Pourrions-nous échapper une seconde fois à ces ténèbres ?

Je ne crois pas.

Dieu fasse que je n'aie pas à les appeler.

Seigneur, je t'en prie.

## DEUXIÈME PARTIE

JUIN 1958

*Je me demande parfois ce que je vais bien pouvoir faire, Il n'y a aucun remède à un cafard d'été.*

Eddie Cochran

## CHAPITRE 4

### Ben Hanscom prend une gamelle

#### 1

*Vers 23 h 45, l'une des hôtesses de la classe affaire du vol 41 de United Airlines Omaha-Chicago reçoit un choc considérable. Elle croit pendant quelques instants que l'homme installé sur le siège A-1 est mort.*

*Lorsqu'il est monté à bord, à Omaha, elle a tout de suite pensé : « Oh, bon sang, voilà les ennuis qui commencent. Il est soûl comme un Polonais. » L'odeur de whiskey qui se dégageait de lui lui a vaguement rappelé le nuage de poussière qui flotte constamment autour du petit garçon crasseux de la bande dessinée Peanuts. Le service en première classe la rend toujours nerveuse, parce qu'on y sert de l'alcool. Elle était sûre qu'il allait demander un verre – un double, probablement. Il faudrait alors se décider : le servir ou non. Sans compter que pour faire bonne mesure, le temps était à l'orage, et elle était convaincue qu'à un moment ou un autre, le type, un grand maigre habillé d'un jean et d'une veste à carreaux, allait se mettre à dégueuler.*

*Mais lors du premier service, l'homme dégingandé ne lui commande rien de plus fort qu'un verre de soda, dans les termes les plus courtois. Sa lumière d'appel reste éteinte, et l'hôtesse ne tarde pas à l'oublier complètement, car elle a fort à faire sur ce vol. Un vol du genre de ceux que l'on a envie d'oublier le plus vite possible ; à la vérité, un vol au cours duquel on pourrait bien (si l'on en avait le temps) se poser quelques questions sur ses propres chances de survie.*

*Le United 41 slalome entre d'horribles foyers d'orage et d'éclairs comme un skieur chevronné descendrait une pente pleine de bosses. L'atmosphère est très agitée. Les passagers poussent des cris et lancent des plaisanteries contraintes sur les éclairs qu'ils voient brasiller entre les piliers épais des nuages qui entourent l'avion. « Dis, Maman, est-ce que c'est Dieu qui prend les anges en photo ? » demande un petit garçon ; et la mère, dont le teint a viré au verdâtre, est prise d'un rire nerveux. Le premier service est en fin de compte le seul du vol ce soir-là. Le signal « Attachez vos ceintures » ne s'éteint pas un seul instant. Les hôtesses restent cependant dans les allées, et répondent aux appels qui carillonnent en série.*

*« Ralph a du boulot ce soir », lui dit une collègue en la croisant ; elle s'éloigne vers la section touriste avec une provision de sacs en papier pour les victimes du mal de l'air. Il s'agit d'un code et d'une plaisanterie : Ralph a toujours du boulot sur les vols un peu secoués. L'avion fait une embardée, quelqu'un pousse un cri retenu, l'hôtesse se tourne, une main tendue pour reprendre l'équilibre, et plonge directement son regard dans les yeux immobiles et sans vie de l'homme assis sur le siège A-1.*

*Oh, mon Dieu, il est mort ! pense-t-elle. L'alcool qu'il a bu avant d'embarquer... les trous*

d'air... son cœur... mort de peur.

*Les yeux du grand dégingandé sont posés sur elle, mais ils ne la voient pas. Ils ne bougent pas. Ils sont parfaitement vitreux. Sans aucun doute, ce sont là les yeux d'un homme mort.*

*L'hôtesse se détourne de ce regard affreux ; son propre cœur bat la chamade de manière incontrôlée, elle se demande ce qu'il faut faire, comment s'y prendre, et remercie Dieu que l'homme n'ait pas de voisin prêt à se mettre à crier et à provoquer la panique. Elle décide d'en parler tout d'abord à l'hôtesse en chef puis à l'équipage masculin à l'avant. Peut-être pourra-t-on l'envelopper dans une couverture et lui fermer les yeux. Le pilote laissera allumé le signal pour les ceintures même si le temps se calme ; comme ça, personne n'ira aux toilettes à l'avant, et quand les autres passagers débarqueront, ils le croiront endormi...*

*Ces idées lui traversent rapidement l'esprit, et elle se tourne pour un coup d'œil de confirmation. Le regard mort et fixe est toujours posé sur elle... sur quoi le cadavre soulève son verre de soda et en prend une gorgée.*

*À cet instant, l'avion se met de nouveau à osciller, penche, et le petit cri de surprise de l'hôtesse se perd au milieu d'autres cris de peur moins contrôlés. Les yeux de l'homme bougent – pas beaucoup, mais assez pour qu'elle comprenne qu'il est vivant et qu'il la voit. Elle pense alors : Tiens, j'aurais juré qu'il avait cinquante ans bien sonnés quand il est monté à bord, mais il en a sûrement beaucoup moins, en dépit de ses cheveux qui commencent à grisonner.*

*Elle se dirige vers lui, malgré les tintements impatients des appels sur le tableau derrière elle (Ralph est vraiment débordé aujourd'hui ; après un atterrissage parfait à O'Hare, les hôtesse jetteront soixante-dix sacs).*

*« Tout va bien, monsieur ? demande-t-elle avec un sourire, qu'elle sent faux, irréal.*

*– À la perfection », répond l'homme dégingandé. Elle jette un bref coup d'œil sur la fiche, au-dessus du siège, et constate qu'il s'appelle Hanscom. « À la perfection, répète-t-il. Mais on est un peu secoués, ce soir, non ? Ça doit vous empêcher de faire votre boulot... Ne vous en faites pas pour moi. Je vais... (il lui adresse un sourire spectral, un sourire qui lui fait penser à un épouvantail s'agitant au vent de novembre dans les champs glacés), je vais parfaitement bien.*

*– Vous aviez l'air...*

*(mort)*

*un peu perdu.*

*– Je pensais au bon vieux temps, répond-il. Je me suis rendu compte il y a quelques heures à peine que c'était quelque chose qui existait, au moins en ce qui me concerne. »*

*Tintements de nouveaux appels. « Veuillez m'excuser, mademoiselle, mais... », fait une voix nerveuse.*

*« Eh bien, si vous êtes sûr que tout va bien... »*

*– Je pensais au barrage que nous avons construit, des amis et moi, reprend Ben Hanscom. Les premiers amis que j'aie eus, je crois bien. Ils étaient déjà en train de le construire lorsque je... (il s'interrompt, paraît surpris et rit. Un rire bonhôte, presque un rire insouciant d'enfant, qui fait un effet très étrange dans l'appareil que secoue*

*l'orage), lorsque je leur suis tombé dessus. Littéralement tombé dessus, presque. Peu importe. Leur barrage était une catastrophe, cela, je m'en souviens.*

*– Hôtesse ? Mademoiselle ?*

*– Veuillez m'excuser, monsieur. Je dois répondre aux autres appels, maintenant.*

*– Mais bien entendu. »*

*Elle se dépêche, soulagée d'être débarrassée de ce regard – ce regard mort, quasiment hypnotique.*

*Ben Hanscom se tourne vers le hublot. Des éclairs jaillissent d'énormes cumulus, à une douzaine de kilomètres sur la droite ; dans le bégaiement de leurs éclats, les nuages ont l'air de titanesques cervelles transparentes où grouillent de mauvaises pensées.*

*Il tâte la poche de sa veste à carreaux, mais les dollars d'argent n'y sont plus. Ils se trouvent dans celle de Ricky Lee. Il se prend soudain à souhaiter en avoir conservé un. Il se serait peut-être révélé utile. Bien sûr, on peut toujours s'adresser à une banque (du moins quand on ne se fait pas chabuter à neuf mille mètres d'altitude) et en acheter une poignée, mais que faire de ces foutus sandwiches au cuivre que le gouvernement refile en fait de pièces authentiques, à l'heure actuelle ? Et pour tout ce qui est loups-garous, vampires et autres entités qui ne rôdent qu'à la lumière des étoiles, c'est de l'argent qu'il faut, du bon argent. Il faut de l'argent pour arrêter un monstre. Il faut...*

*Il ferme les yeux. Autour de lui, l'air est plein de carillons. L'avion se balance et roule et tangué, et l'air est plein de carillons. Des carillons ?*

*Non, des cloches.*

*Oui, des cloches, LA cloche, celle qui les résumait toutes, celle que l'on attendait toute l'année alors que le temps grignotait les jours d'école, celle que l'on commençait d'attendre dès la fin de la première semaine. LA cloche, qui était synonyme de liberté, l'apothéose de toutes les cloches d'école.*

*Ben Hanscom est assis sur son siège de première classe, parmi les roulements du tonnerre, à neuf mille mètres d'altitude, le visage tourné vers le hublot, et sent le mur du temps perdre soudain toute épaisseur. Un mouvement péristaltique terrible/merveilleux vient de commencer. Il pense : Mon Dieu, je suis digéré par mon propre passé.*

*Il ne le sait pas, mais le 28 mai 1985 est devenu le 29, tandis que dans la nuit et la tempête, l'avion franchit l'Illinois occidental. En dessous, les fermiers courbatus dorment comme des morts et rêvent leurs rêves de vif-argent – et qui sait ce qui peut se trouver dans leurs granges, leurs caves et leurs champs, tandis que marche l'éclair et que parle le tonnerre ? Personne ne sait cela : on sait seulement que l'énergie est en liberté dans la nuit, et que l'air est rendu fou par les mégavolts de la tempête.*

*Mais à neuf mille mètres ce sont les cloches, tandis que l'avion débouche dans une zone dégagée et que sa trajectoire se stabilise ; ce sont les cloches ; c'est LA cloche pendant que Ben Hanscom dort ; et pendant son sommeil, le mur qui sépare présent et passé s'effondre complètement, et il tombe en arrière à travers les années*

*comme un homme tombe dans un puits profond – Voyageur du Temps à la Wells, peut-être, tenant dans sa chute un barreau d'échelle tout en s'enfonçant toujours plus bas dans le pays des Morlocks où les machines pulsent sans jamais s'arrêter dans les tunnels de la nuit. C'est 1981, puis 1971, 1969 ; et soudain, voici juin 1958. Une éclatante lumière règne partout et derrière ses paupières fermées par le sommeil, les pupilles de Ben Hanscom se contractent à l'appel du rêve, car son cerveau lui montre non les ténèbres qui recouvrent l'Illinois mais le grand soleil d'un jour de juin à Derry, Maine, il y a de cela vingt-sept ans.*

*Des cloches.*

*LA cloche.*

*L'école.*

*L'école est.*

*L'école est*

## 2

finie !

Le son de la cloche s'enfla et ronfla le long des corridors de l'école de Derry, gros bâtiment de briques édifié sur Jackson Street, et à son appel, les petits septièmes de la classe de Ben Hanscom lancèrent un cri de joie spontané. Mrs. Douglas, d'habitude la plus stricte des maîtresses, ne fit rien pour les calmer. Sans doute savait-elle que ce ne serait guère possible.

« Mes enfants ! commença-t-elle quand le tumulte se fut apaisé. Puis-je avoir votre attention une dernière fois ? »

Un brouhaha de bavardages excités, ponctué de quelques grognements, s'éleva alors dans la classe. Mrs. Douglas tenait leurs bulletins à la main.

« J'espère bien passer ! » pépia Sally Mueller à l'intention de Bev Marsh, assise dans la rangée voisine. Sally était brillante, jolie, vive ; Bev aussi était jolie, mais elle ne manifestait pas la même vivacité, dernier jour de classe ou non. Maussade, elle restait plongée dans la contemplation de ses baskets ; sur l'une de ses joues, un bleu tournait au jaunâtre.

« Moi, j'en ai rien à foutre », répondit Bev.

Sally eut un petit reniflement – les dames ne parlent pas comme ça, disait le reniflement. Elle se tourna alors vers Greta Bowie. C'était probablement à cause de l'excitation provoquée par la cloche signalant la fin de l'année scolaire que Sally avait par erreur adressé la parole à Beverly, pensa Ben. Sally Mueller et Greta Bowie appartenaient l'une et l'autre à ces riches familles qui avaient des maisons sur West Broadway, tandis que Bev venait des HLM miteuses du bas de la Grand-Rue. Deux mille quatre cents mètres à peine séparaient les deux quartiers, mais même des

gosses comme Ben savaient qu'en fait la distance réelle était celle qui sépare la Terre de Pluton, au bas mot. Il suffisait de regarder le sweater bon marché de Beverly Marsh, sa jupe trop large qui venait sans doute du comptoir de l'Armée du Salut et ses baskets déchirées pour le comprendre. N'empêche, Ben préférait Bev ; il la préférait même de beaucoup. Sally et Greta étaient bien habillées, et quelque chose lui disait qu'on leur faisait des indéfrisables ou des trucs comme ça tous les mois, mais à ses yeux, cela ne changeait rien. Seraient-elles passées tous les jours chez le coiffeur qu'elles n'en seraient pas moins restées deux petites morveuses prétentieuses.

Il trouvait Bev bien plus chouette... et beaucoup plus jolie, même si pour tout l'or du monde, il n'aurait jamais osé le lui dire. Néanmoins, parfois, au cœur de l'hiver, quand la lumière à l'extérieur virait au jaune somnolent comme un chat roulé sur un sofa, quand Mrs. Douglas dévidait sa rengaine sur les maths (comment faire une division à plusieurs chiffres ou trouver le plus petit dénominateur commun de deux fractions pour pouvoir les additionner) ou sur les mines d'étain du Paraguay, en ces jours où il semblait que jamais l'école ne finirait mais que ça n'avait pas d'importance parce que dehors le monde était en décomposition..., en ces jours-là, Ben observait Bev de côté, de temps en temps, dérochant quelque chose de son visage, ce qui lui laissait le cœur à la fois désespérément douloureux et débordant de jubilation. Il se disait qu'il en pinçait pour elle, qu'il en était amoureux, et que c'était pour cela qu'il pensait toujours à elle lorsque, à la radio, les Penguins se mettaient à chanter : « Ange terrestre, ma tendre chérie, je t'aimerai toute la vie... » Ouais, c'était stupide, d'accord, aussi minable qu'un vieux Kleenex, mais c'était parfait comme ça car de toute façon, il ne dirait jamais rien. Il croyait que les garçons gros et gras n'étaient autorisés à aimer les jolies filles qu'en secret. S'il confiait ce qu'il ressentait à qui que ce soit (ce confident éventuel n'existait d'ailleurs pas), le dépositaire du secret en mourrait sans doute de rire. Et s'il avouait jamais à Beverly qu'il l'aimait, soit elle rirait aussi (mauvais), soit elle émettrait un hoquet de dégoût (encore pire.)

« Et maintenant, présentez-vous à l'appel de vos noms. Paul Anderson... Carla Bordeaux... Greta Bowie... Calvin Clark... Cissy Clark... »

Et chacun des enfants vint à tour de rôle jusqu'au bureau de Mrs. Douglas (seuls les jumeaux Clark arrivèrent ensemble, main dans la main, il n'y avait que la longueur des cheveux de Cissy et sa robe qui permettaient de les différencier) prendre son bulletin couleur chamois, orné du drapeau américain et du Serment d'Allégeance côté face, et du « Notre Père » côté pile, avant de quitter la classe d'un pas mesuré... et de foncer comme un bolide dans le couloir jusqu'au portail d'entrée, battants grands ouverts. Ils se jetaient ensuite dans l'été et disparaissaient : certains à bicyclette, quelques-uns en gambadant, d'autres après avoir enfourché quelque invisible cheval, se frappant les cuisses pour produire un bruit de sabots, d'autres encore bras dessus bras

dessous en chantant : « Tous les cahiers au feu et le maître au milieu... »

« Marcia Fadden... Franck Frick... Ben Hanscom... »

Il se leva, jeta furtivement à Beverly ce qu'il crut être sur le moment le dernier regard de l'été, et se dirigea vers le bureau de Mrs. Douglas – même de onze ans affligé d'un pétrousquin grand quasiment comme le Nouveau-Mexique, lequel pétrousquin était empaqueté dans un horrible jean tout neuf dont les rivets de cuivre renvoyaient de petits éclairs de lumière et qui produisait un chuintement à chaque fois que ses grosses cuisses frottaient l'une contre l'autre. Ses hanches ondulaient comme celles d'une fille ; son estomac ballottait d'un côté et de l'autre. En dépit de la douce chaleur de la journée, il portait un ample haut de survêtement ; il ne s'habillait presque jamais autrement que de survêts lâches parce qu'il éprouvait une honte profonde de sa poitrine, et cela depuis le premier jour de classe après les vacances de la Noël, lorsqu'il avait porté l'une de ces nouvelles chemises que sa mère lui avait données et que Huggins le Roteur avait braillé : « Hé, les mecs ! Visez un peu c' que le Père Noël a apporté à Hanscom ! Une grosse paire de nénés ! » Le Roteur avait été tellement content de sa plaisanterie qu'il s'en était presque évanoui. D'autres aussi avaient ri, et notamment quelques filles. Si un trou conduisant en enfer s'était ouvert devant lui à cet instant, Ben y aurait sauté sans un bruit... ou tout au plus avec un léger murmure de gratitude.

Depuis ce jour-là, il portait des hauts de survêt. Il en possédait quatre, tous plus flottant les uns que les autres, un brun, un vert et deux bleus. C'était l'une des rares choses sur lesquelles il avait tenu tête à sa mère, l'une des rares limites qu'il s'était senti obligé, au cours d'une enfance par ailleurs plutôt placide, de tracer dans la poussière. S'il avait vu Beverly rire avec les autres ce jour-là, à son avis, il en serait mort de honte.

« Ce fut un plaisir de t'avoir dans ma classe cette année, Benjamin, dit Mrs. Douglas en lui tendant son bulletin.

– Merci, Mrs. Douglas. »

Une voix de fausset moqueuse arriva du fond de la classe : « Merci-i-i-i, Missis Dougliiiiiss. »

Henry Bowers, bien entendu. Henry était en septième au lieu de se trouver en sixième avec ses amis Huggins le Roteur et Victor Criss, étant donné qu'il avait redoublé l'année précédente. Ben soupçonnait qu'il allait tripler ; Mrs. Douglas ne l'avait pas appelé à son tour dans la liste alphabétique, ce qui était synonyme d'ennuis. Cela mettait Ben mal à l'aise, parce que si l'hypothèse se vérifiait, Ben s'en sentirait un peu responsable... et Henry le savait.

Pendant les épreuves finales, la semaine précédente, Mrs. Douglas les avait fait changer de place au hasard en tirant leurs noms d'un chapeau. Ben s'était retrouvé au dernier rang, à côté de Henry Bowers. Comme toujours, Ben avait enroulé le bras autour de sa copie, complètement

penché sur elle, avec la sensation confortable et rassurante de son ventre pesant contre le bureau, suçant occasionnellement son crayon à la recherche de l'inspiration.

Vers le milieu de l'épreuve du mardi (mathématiques), un murmure était arrivé jusqu'aux oreilles de Ben. Il était aussi bas, de portée aussi faible et aussi professionnel que celui d'un détenu vétérinaire qui fait passer un message dans la cour de la prison : « Laisse-moi copier. »

Ben avait tourné la tête vers lui et l'avait regardé directement dans les yeux – des yeux noirs et furieux. Henry Bowers, à douze ans, était déjà un costaud. Le travail de la ferme lui avait durci les muscles des bras et des jambes. Son père, qui avait la réputation d'être cinglé, possédait un bout de terrain tout au bout de Kansas Street, le long de la ligne de Newport, et Henry passait au moins trente heures par semaine à bêcher, à désherber, à planter, à enlever les roches, à couper du bois et à récolter, quand du moins il y avait quelque chose à récolter.

Henry avait les cheveux coupés agressivement court, au point qu'on lui voyait la peau du crâne, et gominait ceux de devant au Butch-Wax, dont il avait toujours un tube dans la poche de son jean ; sur son front, les courtes mèches faisaient un effet de dents de moissonneuse. Il émanait de lui, en permanence, un mélange d'odeur de sueur et de parfum de chewing-gum aux fruits. À l'école, il portait un blouson de moto rose avec un aigle dans le dos. Un jour, un petit de neuvième fut assez téméraire pour se moquer du blouson rose. Henry avait bondi sur le morveux, souple comme une belette et vif comme une vipère, et lui avait asséné deux coups de poing d'une main noircie par le travail. Le gamin perdit trois dents de devant, et Henry fut renvoyé pendant deux semaines. Avec cet espoir mal défini mais brûlant de ceux qui sont bousculés et terrorisés, Ben avait rêvé que ce renvoi serait définitif. Pas de chance. Les salauds s'en sortent toujours. À son retour, Henry était revenu rouler des mécaniques dans la cour de l'école, à la fois resplendissant et sinistre dans son blouson rose, les cheveux tellement gominés qu'on aurait pu s'y mirer. Gonflées et bleuies, ses paupières portaient encore les marques de la correction que son maboul de père lui avait infligée pour « s'être battu dans la cour de récré ». Ces traces finirent par disparaître ; mais pour les gosses qui devaient coexister avec Henry à Derry, la leçon resta. Pour autant que Ben le sût, personne, depuis lors, n'avait fait la moindre remarque sur le blouson rose avec un aigle dans le dos.

Quand Henry avait adressé à Ben son murmure à la fureur rentrée lui intimant l'ordre de le laisser copier, en l'espace de quelques secondes, trois pensées avaient traversé comme des fusées l'esprit du garçon (aussi nerveux et délié que son corps était mou et gros). Un : si Mrs. Douglas s'en apercevait, tous les deux auraient zéro. Deux : s'il ne laissait pas Henry copier, ce dernier le choperait presque à coup sûr après l'école et lui administrerait son légendaire doublé du droit, sans doute aidé par Huggins et Criss le tenant chacun par un bras.

C'étaient là les pensées d'un enfant, ce qui n'avait rien de surprenant puisqu'il avait onze ans. Mais la dernière, plus élaborée, était quasiment digne d'un adulte.

*Trois : Il peut m'attraper, c'est vrai. Mais je peux peut-être l'éviter pendant la dernière semaine de classe. Si je le veux vraiment, je suis presque sûr d'y arriver. L'été passera, et il oubliera, je crois. Ouais. C'est un vrai crétin. S'il rate sa compo, qui sait s'il ne triplera pas ? Et s'il triple, je serai en avance sur lui. Plus jamais nous ne serons dans la même classe... j'irai avant lui à la grande école... Je... je pourrai être libre !*

« Laisse-moi copier », murmura de nouveau Bowers. Ses yeux noirs jetaient des éclairs, exigeaient.

Ben secoua la tête et replia un peu plus le bras autour de sa copie.

« Je te choperai, gros lard », siffla Henry, légèrement plus fort, cette fois. Mis à part son nom, la feuille qu'il avait devant lui était vierge. Il était désespéré. S'il ratait cet examen et triplait, son père allait le battre comme plâtre. « Laisse-moi copier ou je te fais la peau. »

Ben secoua de nouveau la tête dans un tremblement de bajoues. Il avait peur, mais il était déterminé. Il se rendit compte que pour la première fois de sa vie, il avait consciemment adopté une ligne de conduite, et cela lui faisait également peur, quoiqu'il n'aurait pas su dire exactement pour quelles raisons ; il lui faudrait des années pour comprendre que c'était le sang-froid de son calcul, la soigneuse et pragmatique évaluation des coûts avec ce que cela présageait de l'état adulte, qui l'avait encore plus effrayé que les menaces de Henry. Henry, il pouvait l'éviter. L'âge adulte, où il pratiquerait probablement ce mode de pensée presque tout le temps, finirait par le rattraper.

« N'ai-je pas entendu quelqu'un parler là-bas au fond ? avait alors demandé Mrs. Douglas d'un ton net. Si c'est le cas, on s'arrête immédiatement. »

Le silence avait régné au cours des dix minutes suivantes. Studieuses, les jeunes têtes restaient penchées sur les feuilles d'examen qui dégageaient une odeur plaisante d'encre à stencil violette. C'est alors que le murmure de Henry avait flotté dans l'air, léger, presque inaudible, à glacer le sang par la calme assurance de sa promesse :

« T'es cané, gros lard. »

### 3

Ben prit son bulletin et s'enfuit, rendant grâce au dieu, quel qu'il fût, qui protégeait les gros garçons de onze ans, de ce que les hasards de l'ordre alphabétique n'eussent pas permis à Bowers de quitter la classe le premier pour l'attendre à la sortie.

Il ne courut pas dans le corridor comme les autres enfants. Il pouvait courir, et

remarquablement vite pour quelqu'un de son gabarit, mais il avait une conscience aiguë de son allure ridicule lorsqu'il le faisait. Il marcha rapidement, cependant, et quitta le hall qui sentait le livre pour le grand soleil de juin. Il resta quelques instants le visage levé vers la lumière, dans le bonheur de la chaleur de l'astre et de sa liberté. Septembre était à des millions d'années. Ce n'était peut-être pas ce que disait le calendrier, mais le calendrier mentait. L'été serait infiniment plus long que la somme de ses jours, et il lui appartenait. Il se sentit grand comme le château d'eau, immense comme la ville.

Quelqu'un lui rentra dedans, violemment. Les agréables rêveries estivales furent balayées de son esprit tandis qu'il titubait désespérément à la recherche de son équilibre, au bord des marches de pierre. Il attrapa la rampe juste à temps pour éviter une mauvaise dégringolade.

« Sors de mon chemin, gros paquet de tripes ! » C'était Victor Criss, les cheveux peignés en arrière avec la banane à la Elvis, gants de brillantine. Il descendit les marches et gagna le portail d'entrée, mains dans les poches, le col de chemise relevé, dans le cliquetis des fers de ses bottes de mécano qu'il laissait traîner exprès.

Ben, le cœur battant encore fort, aperçut Huggins le Roteur de l'autre côté de la rue, un mégot à la main. Il fit signe à Victor et lui passa la cigarette quand ce dernier arriva à sa hauteur. Victor tira une bouffée, lui rendit le mégot et lui montra l'endroit où se tenait Ben, maintenant à mi-chemin de l'escalier. Puis il dit quelque chose et les deux garçons se séparèrent. Une vague de chaleur, celle du désespoir, traversa le visage de Ben. Ils finissaient toujours par vous avoir. C'était le destin, ou quelque chose comme ça.

« Tu aimes tellement le coin que tu vas y rester planté pour le reste de la journée ? » fit une voix près de lui.

Ben se retourna et de chaud, son visage devint brûlant. C'était Beverly Marsh, auréolée de l'éclat de ses cheveux châtain clair, les yeux d'un délicieux gris-vert. Son chandail, dont elle avait remonté les manches, s'effiloçait à la hauteur du cou et flottait sur elle presque autant que le survêt de Ben. Certainement trop informe pour qu'on puisse voir si ses seins commençaient à pousser, mais Ben s'en moquait ; quand l'amour frappe avant la puberté, il peut s'enfler de vagues si claires et si puissantes que personne ne pourrait résister à son simple commandement, et Ben ne lui offrait aucune résistance. Il s'y abandonnait, un point c'est tout. Il se sentait à la fois stupide et exalté, et plus embarrassé qu'il ne l'avait jamais été de toute sa vie... mais aussi l'indiscutable objet d'une grâce particulière. Ces émotions désespérées étaient comme un breuvage entêtant qui le laissait à la fois joyeux et le cœur à l'envers.

« Non, coassa-t-il, je ne crois pas. » Un sourire immense se répandit sur son visage. Il se rendait compte qu'il devait avoir l'air idiot, mais il ne voyait aucun moyen de faire autrement.

« Eh bien..., c'est que l'école est finie, non ? Grâce à Dieu.

– Passe... (Un autre coassement ; il dut s'éclaircir la gorge, et il devint cramoisi.) Passe de bonnes vacances, Beverly.

– Toi aussi, Ben. À l'année prochaine. »

Elle descendit d'un pas vif les dernières marches, et Ben la saisit en un instantané d'amoureux : l'éclat du tissu écossais de sa robe, le jeu de ses cheveux roux dans son dos, son teint de lait, une petite coupure qui se cicatrisait sur son mollet et (pour une raison mystérieuse, ce dernier détail souleva en lui une vague d'émotion d'une telle puissance qu'il dut s'accrocher de nouveau à tâtons à la rampe ; une émotion gigantesque, indicible et miséricordieusement brève, signe avant-coureur, peut-être, de désir sexuel, sans signification pour son corps où les glandes endocrines dormaient encore d'un sommeil sans rêve, mais aussi éclatante qu'un éclair de chaleur l'été) une chaînette de cheville en or, brillante, juste au-dessus de sa basket droite, qui lui renvoya le soleil en petits éclats vifs.

Il laissa échapper un son, un son curieux. Il descendit les dernières marches de l'escalier, aussi faible qu'un vieillard, et s'arrêta en bas pour la suivre du regard jusqu'à ce qu'elle ait disparu, après avoir tourné à gauche, derrière la haute haie qui séparait la cour de l'école du trottoir.

#### 4

Il ne resta là que quelques instants, tandis que les gosses continuaient de passer en groupes, au pas de course et à grands cris. Se souvenant soudain de Henry Bowers, il s'empressa de rejoindre l'angle du bâtiment. Il traversa le terrain de jeux des tout-petits et sortit par le portillon qui donnait sur Charter Street ; là, il prit à gauche, sans un seul regard en arrière pour le tas de briques à l'intérieur duquel il venait de passer tous les jours de la semaine, ou presque, de ces neuf derniers mois. Il fourra le bulletin dans sa poche revolver et se mit à siffler. Il portait une paire de Keds, mais leurs semelles ne touchèrent pas le trottoir pendant au moins huit pâtés de maisons.

On les avait lâchés juste après midi ; sa mère ne rentrerait pas à la maison avant six heures, car tous les vendredis, elle se rendait directement au supermarché après son travail ; le reste de la journée lui appartenait.

Il alla passer un moment au McCarron Park, où il resta assis sous un arbre sans rien faire, sinon murmurer de temps en temps, dans un souffle : « J'aime Beverly Marsh », se sentant plus enivré et romantique à chaque fois. À un moment donné, tandis qu'une bande de garçons envahissait le parc et installait les bases pour une partie de base-ball improvisée, il chuchota les mots : « Beverly Hanscom » par deux fois et dut ensuite enfouir son visage dans l'herbe pour

rafraîchir ses joues brûlantes.

Peu après il se leva et, traversant le parc, gagna Costello Avenue. Cinq coins de rue plus loin se dressait la bibliothèque publique qui, à la réflexion, lui parut être sa destination initiale. Il était presque sorti du parc lorsqu'un petit huitième le vit et l'interpella : « Hé, les Nénés ! Tu veux jouer ? Nous avons besoin d'un batteur ! » Il y eut une explosion de rire. Ben s'enfuit aussi vite qu'il put, enfonçant la tête entre les épaules comme une tortue se retirant dans sa carapace.

Il se considérait néanmoins comme chanceux, en fin de compte ; les garçons auraient pu le poursuivre, juste pour le chasser, ou peut-être pour le faire tomber dans la poussière et voir s'il allait pleurer. Mais ils étaient aujourd'hui trop absorbés par la mise en place du jeu et des règles. Ben fut très heureux de les laisser débattre des arcanes qui précédaient la première partie de l'été et poursuivit son chemin.

Trois coins de rue plus loin, sur Costello, il fit une découverte intéressante (et avantageuse) sous la haie d'une maison. Il vit briller du verre par les déchirures d'un vieux sac en papier. Du pied, Ben tira le sac dans la rue. La chance semblait vraiment être de son côté : il contenait trois canettes de bière et trois grandes bouteilles de soda. En tout, calcula-t-il, vingt-huit cents sous cette haie, attendant qu'un gamin passe et s'en empare. Un gamin avec de la chance.

« C'est moi ! » se dit joyeusement Ben, sans la moindre idée de ce que lui réservait le reste de la journée. Il repartit, tenant le sac par le fond pour qu'il ne se déchire pas davantage. L'épicerie de Costello Avenue n'était qu'à deux pas ; Ben échangea les bouteilles contre de l'argent et une bonne partie de l'argent contre des confiseries.

Devant la vitrine « tout à un cent », il montra du doigt ce qu'il voulait, comme toujours ravi par le cliquetis du battant vitré monté sur roulement à billes, lorsque le vendeur le fit glisser. Il prit cinq longueurs de guimauve rouge, cinq de noire, et toutes sortes de friandises et de bonbons.

Ben ressortit, son petit sac en papier brun plein de sucreries à la main, avec encore quatre cents dans la poche droite de son nouveau jean. Il jeta un coup d'œil au sac débordant de douceurs, et soudain une pensée tenta de faire surface

*(Continue à bâfrer comme ça et Beverly Marsh n'aura pas un regard pour toi)*

mais elle était désagréable et il la repoussa facilement ; il avait l'habitude de chasser ce genre de pensées.

Si quelqu'un lui avait demandé : « Te sens-tu seul, Ben ? », il aurait eu un regard surpris pour celui qui lui aurait posé une question qui ne lui était jamais venue à l'esprit. Il n'avait pas d'amis, mais il avait ses livres et ses rêves, ses modèles réduits et son gigantesque jeu de construction avec lequel il édifiait toutes sortes de choses. Plus d'une fois, sa mère s'était

exclamée que ses petites maisons en Lincoln Logs étaient plus jolies que les vraies, faites d'après des plans. Il possédait également un excellent Erector Set, et espérait bien recevoir le Super Set pour son anniversaire, en octobre. Avec, il pourrait construire une véritable pendule qui donnerait l'heure, et une voiture avec une vraie boîte de vitesses. « Seul ? aurait-il sans doute répondu, sincèrement interloqué. Hein ? Quoi ? »

Un enfant aveugle de naissance ne sait pas qu'il est aveugle tant qu'on ne le lui dit pas. Et même alors, il ne se fait qu'une idée très théorique de ce qu'est la cécité ; seul celui qui a perdu la vue en possède la notion. Ben Hanscom n'éprouvait aucun sentiment de solitude pour avoir toujours été seul. La chose n'étant ni nouvelle ni limitée, il ne pouvait pas se rendre compte que la solitude était toute sa vie, qu'elle était simplement là, comme les deux articulations de son pouce et la petite irrégularité marrante de l'une de ses deux dents de devant, sur laquelle il passait la langue chaque fois qu'il se sentait nerveux.

Beverly était un doux rêve, les bonbons une douce réalité, les bonbons étaient ses amis. C'est pourquoi il dit à cette bizarre pensée d'aller se faire voir, ce qu'elle fit tranquillement, sans poser plus de problème. Et entre l'épicerie de Costello et la bibliothèque municipale, il liquida tout ce qu'il avait acheté. Il avait bien envisagé de garder les bonbons ronds, les Pez, pour regarder la télé le soir même – il aimait à les charger un à un dans le pistolet en plastique pour se les tirer ensuite dans la bouche, comme s'il se suicidait au glucose –, car il y avait un programme de rêve : *Whirlybirds*, avec Kenneth Tobey dans le rôle de l'héroïque pilote d'hélicoptère, *Dragnet*, des histoires vraies où les noms étaient changés pour protéger les innocents, et *Highway Patrol*, dans lequel Broderick Crawford jouait le rôle du policier Dan Matthews. Broderick Crawford était le héros préféré de Ben : il était rapide, mauvais, et envoyait tout le monde se faire foutre..., et surtout, Crawford était gros.

Il arriva à l'angle de Costello Avenue et de Kansas Street, qu'il traversa pour gagner la bibliothèque. Elle comprenait en réalité deux parties, un ancien bâtiment de pierre de taille en façade, édifié en 1890 avec l'argent des seigneurs du bois, et un immeuble bas à l'arrière, qui abritait la bibliothèque réservée aux enfants. Un corridor vitré reliait les deux constructions.

À cet endroit proche du centre-ville, Kansas Street était à sens unique, et Ben ne regarda donc que d'un côté (à droite) avant de traverser. Eût-il regardé à gauche, le choc aurait été terrible. À l'ombre d'un vieux chêne énorme, qui se dressait sur la pelouse devant la Maison communale de Derry, se tenaient Huggins le Roteur, Victor Criss et Henry Bowers.

« Chopons-le, Hank ! » Victor en salivait presque.

Henry suivit des yeux le petit connard grassouillet qui traversait la rue, avec son ventre qui ballottait, son épi de cheveux qui s'agitait à l'arrière de son crâne, et son cul qui se tortillait comme celui d'une fille dans un blue-jean tout neuf. Il estima la distance entre leur groupe et Hanscom d'une part, et entre Hanscom et la sécurité de la bibliothèque de l'autre. Il pensa qu'il était possible de l'attraper avant qu'il y trouve refuge, mais le gros lard risquait de se mettre à crier. Un adulte pourrait s'interposer, ce que Henry voulait à tout prix éviter. Cette salope de Douglas lui avait dit qu'il avait raté ses maths et son anglais. Elle le faisait passer, mais à condition qu'il prenne quatre semaines de cours d'été. Henry aurait préféré tripler : son père ne l'aurait battu qu'une fois. Avec quatre heures à l'école pendant quatre des semaines où il y avait le plus de travail à la ferme, il allait lui ficher une bonne demi-douzaine de raclées, sinon davantage. Sa seule consolation, devant cette sinistre perspective, était l'idée de faire payer tout ça l'après-midi même à cette espèce de petit enculé plein de soupe.

Avec les intérêts.

« Ouais, allons-y, approuva le Roteur.

– Non. Attendons qu'il sorte. »

Ils regardèrent Ben ouvrir l'une des grandes doubles portes et disparaître à l'intérieur, puis ils s'assirent pour fumer des cigarettes et se raconter des histoires de représentant de commerce en attendant qu'il ressorte.

Ben finirait bien par sortir, Henry le savait bien. Et là, il allait lui faire regretter le moment où il était né.

Ben adorait la bibliothèque.

Il en aimait la constante fraîcheur, même par les journées les plus caniculaires d'un été long et chaud ; et le calme, que rompaient à peine d'occasionnels murmures et les coups de tampon assourdis d'un bibliothécaire classant les livres ou les cartes de lecteur, ou encore le bruit des pages tournées dans la salle des périodiques où se retrouvaient des messieurs âgés qui lisaient des journaux attachés à de longs bâtons plats. Il en aimait la qualité de la lumière, que ce soit celle des rayons de soleil obliques qui tombaient des hautes fenêtres étroites l'après-midi, ou celle que

diffusait les globes suspendus à des chaînes, les soirs d'hiver, tandis qu'à l'extérieur sifflait le vent. Il aimait l'odeur des livres, un parfum épicé, avec quelque chose de fabuleux. Il passait parfois par les rayons réservés aux adultes pour contempler ces milliers de volumes et il imaginait tout un monde à l'intérieur de chacun, comme il imaginait, par les crépuscules embrumés de la fin du mois d'octobre, alors que le soleil se réduisait à une ligne orangée amère sur l'horizon, les vies qui se déroulaient derrière toutes les fenêtres, les gens qui riaient, se disputaient, arrangeaient des fleurs, faisaient manger leurs enfants ou leurs animaux de compagnie, ou mangeaient eux-mêmes en regardant la télé.

Il aimait l'impression de chaleur qu'il ressentait lorsqu'il empruntait le couloir vitré qui reliait le vieux bâtiment à la bibliothèque des enfants ; même en hiver, il y faisait chaud, sauf lorsque le temps était resté nuageux pendant deux jours de suite. Mrs. Starrett, la responsable de la bibliothèque des enfants, lui avait expliqué que c'était dû à un phénomène appelé « effet de serre ». Ben avait été enchanté par cette notion. Des années plus tard, il construirait l'immeuble si controversé du Centre de communication de la BBC, à Londres ; mais la querelle aurait pu continuer de faire rage pendant mille ans sans que personne ne se doute (à part Ben lui-même) que ce n'était rien d'autre que le couloir vitré de la bibliothèque municipale de Derry placée à la verticale.

Il aimait aussi la bibliothèque des enfants, même si elle ne possédait pas le charme des pénombres de l'ancienne, avec ses globes et ses escaliers de fer en colimaçon tellement étroits que deux personnes ne pouvaient s'y croiser (l'une des deux devait faire marche arrière). La bibliothèque des enfants était claire, ensoleillée et légèrement plus bruyante en dépit des panneaux ON NE FAIT PAS DE BRUIT disposés un peu partout. Le bruit venait la plupart du temps du coin réservé aux plus petits, qui regardaient des livres d'images. À l'arrivée de Ben, ce jour-là, l'heure des histoires venait juste de commencer. Miss Davies, la jeune et jolie bibliothécaire, lisait *Les Trois Petits Cochons*.

« Qui heurte si fort à ma porte ? »

La jeune femme avait pris la grosse voix grondante du cochon de l'histoire. Parmi les petits, certains se cachaient la bouche et pouffaient, mais la plupart la regardaient de l'œil le plus sérieux du monde, acceptant la voix du cochon comme ils acceptaient les voix de leurs rêves, et leur expression grave reflétait l'éternelle fascination des contes de fées : le monstre serait-il vaincu, ou... les dévorerait-il ?

Des affiches aux couleurs éclatantes étaient accrochées un peu partout : celle du gentil garçon qui s'était lavé les dents au point que sa bouche écumait comme le museau d'un chien fou, celle du méchant garçon qui fumait des cigarettes (QUAND JE SERAI GRAND, JE VEUX

ÊTRE TRÈS MALADE, COMME PAPA, disait la légende). Il y avait aussi une merveilleuse photo sur laquelle des millions de points lumineux brillaient dans l'obscurité. Dessous était écrit :

UNE IDÉE ALLUME MILLE CHANDELLES.

Ralph Waldo Emerson

On était invités à rejoindre les scouts ou à s'inscrire au club des filles. Des activités sportives et des spectacles de théâtre pour enfants étaient proposés, ainsi qu'un programme de lecture de l'été. Ben était un adepte enthousiaste de ce programme. Lors de l'inscription, on vous remettait une carte des États-Unis. Puis, pour chaque livre lu, si on avait rédigé une fiche, on vous donnait un collant à apposer sur la carte, un par État, avec toutes sortes d'informations sur sa flore, sa faune, l'année de son admission dans l'Union... Et on recevait un livre gratuit quand la carte était complète, avec les quarante-huit États. Une sacrée bonne affaire. Ben envisageait de faire ce que l'affiche recommandait : « Ne perdez pas de temps, inscrivez-vous tout de suite. »

Bien en vue, au milieu de cette sympathique débauche de couleurs, une affiche austère était punaisée au-dessus du bureau de retrait des livres ; pas de dessin, pas de superbe photo, rien que de gros caractères noirs sur du papier blanc :

N'OUBLIEZ PAS LE COUVRE-FEU

19 H

SERVICE DE POLICE DE DERRY

Le seul fait de la voir fit frissonner Ben. Dans l'excitation de la remise de son bulletin, de la crainte de Henry Bowers, de sa discussion avec Beverly et du début des vacances, il avait oublié le couvre-feu et les meurtres.

Les gens n'étaient pas d'accord sur leur nombre, mais tous admettaient en revanche qu'il y en avait eu au moins quatre depuis l'hiver dernier – cinq, si l'on comptait George Denbrough (car nombreux étaient ceux qui croyaient que la mort du petit Denbrough était due à quelque accident monstrueux). Le premier (indiscutable) était celui de Betty Ripsom, trouvée le lendemain de la

Noël à proximité du chantier de construction de l'autoroute, au-delà de Jackson Street. On avait découvert la jeune fille, âgée de treize ans, mutilée et raidie par le froid dans la boue gelée. De cela, on n'avait rien dit dans les journaux, et aucun adulte n'en avait soufflé mot à Ben. C'était quelque chose qui était tout de même, d'une manière ou d'une autre, parvenu à ses oreilles.

Environ trois mois et demi plus tard, peu après l'ouverture de la pêche à la truite, un pêcheur qui parcourait la rive d'un cours d'eau à trente kilomètres à l'est de Derry planta son hameçon dans ce qu'il prit tout d'abord pour un morceau de bois. Puis apparut une main, suivie d'un poignet et des premiers quinze centimètres d'un bras ayant appartenu à une jeune fille. L'hameçon s'était fiché dans la peau qui relie l'index au pouce.

La police d'État avait découvert les restes du cadavre de Cheryl Lamonica soixante-dix mètres en aval, prisonniers d'un arbre tombé en travers du courant l'hiver précédent. C'était un pur hasard qui avait empêché que le corps ne fût entraîné dans la Penobscot et de là dans l'océan, avec les crues de printemps.

Cheryl Lamonica avait seize ans. Elle était de Derry, mais n'allait pas en classe ; trois ans auparavant, elle avait donné naissance à une fille, Andrea, et vivait avec elle chez ses parents. « Cheryl était parfois un peu sauvage, expliqua le père en larmes à la police, mais c'était dans le fond une bonne petite. Andi n'arrête pas de me demander : "Où est Maman ?", et je ne sais pas quoi lui répondre. »

La disparition de la jeune fille avait été signalée cinq semaines avant la découverte du corps. Assez logiquement, la police avait commencé ses investigations en partant de l'hypothèse que Cheryl avait été victime de l'un de ses amants. Elle en avait beaucoup. Un bon nombre appartenait à la base aérienne, sur la route de Bangor. « C'était tous ou presque des gentils garçons », déclara la mère de Cheryl. L'un de ces « gentils garçons » était un colonel de l'armée de l'air quadragénaire qui avait une femme et trois enfants au Nouveau-Mexique. Un autre était actuellement en prison à Shawshank pour vol à main armée.

Un amant, pensa la police. Ou peut-être tout simplement un étranger. Un maniaque sexuel.

Si l'on retenait cette dernière hypothèse, ce maniaque aimait aussi les garçons. À la fin avril, un professeur parti en randonnée avec sa classe de quatrième découvrit, dépassant d'une bouche d'égout de Merit Street, deux tennis rouges que prolongeaient les jambes d'une salopette en velours bleu. L'extrémité de cette rue était interdite par des barrières, et des bulldozers avaient dégagé l'asphalte à l'automne précédent, en vue des travaux d'extension de l'autoroute de Bangor.

Le corps était celui du petit Matthew Clement, âgé de trois ans, dont les parents avaient signalé la disparition la veille (le *Derry News* avait publié sa photo en première page : un bout de chou aux cheveux bruns qui souriait crânement à l'appareil, une casquette de base-ball perchée de

guingois sur la tête). Les Clement vivaient sur Kansas Street, à l'autre extrémité de la ville. La mère, tellement frappée de stupeur par son chagrin qu'elle avait l'air de s'être réfugiée dans une boule de verre d'un calme absolu, expliqua à la police que Matthew faisait du tricycle sur le trottoir, devant la maison (sise à l'angle de Kansas Street et de Kossuth Lane). Elle était allée mettre son linge dans le séchoir, et quand elle avait regardé de nouveau par la fenêtre pour voir ce que faisait Matty, il avait disparu. Il ne restait plus que son tricycle renversé sur la pelouse qui séparait le trottoir de la rue proprement dite. L'une des roues arrière tournait encore lentement, et s'était arrêtée sous ses yeux.

Pour le chef de la police, Borton, c'en était trop. Il proposa le couvre-feu de sept heures lors d'une assemblée spéciale du conseil municipal, le lendemain soir. Adoptée à l'unanimité, la proposition prit effet le surlendemain. Les jeunes enfants devaient rester en permanence sous la surveillance d'un « adulte qualifié », d'après l'article qui parlait du couvre-feu dans le *Derry News*. Une réunion spéciale s'était tenue à l'école de Ben un mois avant ; Borton était monté sur l'estrade, et, les pouces dans le ceinturon, avait affirmé aux enfants qu'ils n'avaient rien à craindre tant qu'ils observaient un certain nombre de règles simples : ne pas parler aux étrangers, ne monter en voiture qu'avec les gens qu'ils connaissaient très bien, toujours se souvenir que le Policier est votre Ami et... respecter le couvre-feu.

Deux semaines auparavant, un garçon que Ben ne connaissait que vaguement (il était dans l'autre septième de l'école) avait sondé l'une des bouches d'égout de Neibolt Street et aperçu une masse de cheveux qui y flottait. Ce garçon, du nom de Frankie ou Freddy Ross (ou Roth), faisait la chasse aux objets perdus avec un attirail de son invention, qu'il appelait LE FABULEUX BÂTON-COLLE. On sentait bien qu'il en parlait en lettres majuscules – voire éclairées au néon. Le fabuleux Bâton-Colle était constitué d'une branche de bouleau terminée par un gros paquet de chewing-gum à faire des bulles. À ces moments perdus, Freddy (ou Frankie) arpentait Derry armé de son bâton et faisait le tour des égouts et des évacuations d'eau. Il trouvait parfois de la monnaie – des pièces d'un cent, la plupart du temps, mais parfois des cinq ou même des vingt-cinq cents (des « quarters », auxquels il faisait allusion, pour des raisons connues de lui seul, en les appelant « monstre-des-quais »). Une fois le pactole repéré, le fabuleux Bâton-Colle entrait en action, passait entre la grille et ramenait à coup sûr la piécette.

Ben avait entendu parler de Freddy (ou Frankie) bien avant que les projecteurs de l'actualité se soient braqués sur lui, après qu'il eut découvert le corps de Veronica Grogan. « Il est vraiment répugnant », lui avait confié un jour un gosse du nom de Richie Tozier dans la cour de récréation. Tozier était un gamin tout maigre qui portait des lunettes. Ben pensait que sans elles il devait voir tout aussi bien que Mr. Magoo ; agrandis, ses yeux nageaient derrière les verres épais avec une

expression de perpétuelle surprise. Il avait aussi deux énormes dents de devant qui lui avaient valu le surnom de Castor. Il se trouvait dans la même septième que Frankie (ou Freddy). « Il passe sa journée à farfouiller dans les égouts avec son Bâton-Colle, et tous les soirs, il remâche la gomme !

– Oh, nom d'un chien, que c'est dégueulasse ! s'était exclamé Ben.

– Tout juste, Auguste », avait répondu Tozier en s'éloignant.

Freddy (ou Frankie) avait manœuvré le fabuleux Bâton-Colle dans tous les sens à travers la grille de l'égout, croyant avoir découvert une perruque. Sans doute pensait-il la faire sécher et l'offrir à sa mère pour son anniversaire, ou quelque chose comme ça. Au bout de quelques minutes de godille infructueuse, il était sur le point de renoncer à sa prise lorsqu'un visage était apparu au milieu des eaux troubles, un visage avec des feuilles mortes collées sur ses joues blanches et de la boue dans ses yeux fixes.

Frankie (ou Freddy) avait couru chez lui en hurlant.

Veronica Grogan était en huitième dans une institution religieuse de Neibolt Street, dirigée par ce que la mère de Ben appelait les « Chrétiens ». On l'enterra le jour où elle aurait dû fêter son dixième anniversaire.

Après cette dernière horreur, Arlene Hanscom avait fait venir son fils dans le salon, un soir, et une fois installée sur le canapé, elle lui avait pris les mains et l'avait regardé attentivement dans les yeux. Un peu mal à l'aise, Ben lui avait rendu son regard.

« Est-ce que tu es fou, Ben ? commença-t-elle.

– Non, Maman ! » se récria Ben, plus mal à l'aise que jamais. Il ne voyait absolument pas où elle voulait en venir. C'était la première fois, autant qu'il se souvenait, qu'elle prenait un air aussi grave.

« Non, en effet, fit-elle en écho, je ne le crois pas. »

Là-dessus, elle se tut pendant un assez long moment, ne regardant pas Ben, mais les yeux tournés pensivement vers la fenêtre. Ben se demanda fugitivement si elle n'avait pas oublié sa présence. C'était encore une jeune femme – elle n'avait que trente-deux ans –, mais le fait d'élever seule son enfant l'avait marquée. Elle travaillait quarante heures par semaine en salle de bobinage dans une filature de Newport, et après des journées où la poussière et la charpie avaient particulièrement volé, il lui arrivait de tousser pendant si longtemps et si sèchement que Ben en était effrayé. Ces nuits-là, il restait éveillé des heures dans son lit à côté de la fenêtre d'où il plongeait les yeux dans l'obscurité, à se demander ce qu'il deviendrait au cas où elle mourrait. Il se retrouverait orphelin, avait-il cru comprendre. Il deviendrait peut-être alors un enfant de l'Assistance (cela signifiait, croyait-il, qu'il lui faudrait vivre chez des fermiers qui le feraient trimer

du lever au coucher du soleil), ou il serait envoyé à l'orphelinat de Bangor. Il essayait de se dire que c'était stupide de s'inquiéter, mais cela ne lui apportait aucun réconfort. Ce n'était pas seulement pour lui-même qu'il s'inquiétait, mais aussi pour elle. C'était une femme dure, sa maman, et il fallait en passer la plupart du temps par ce qu'elle voulait, mais c'était une bonne maman. Il l'aimait beaucoup.

« Tu as entendu parler de ces meurtres », reprit-elle enfin en se tournant de nouveau vers lui.

Il acquiesça.

« On a tout d'abord pensé qu'il s'agissait... (elle hésita sur le mot suivant, qu'elle n'avait jamais prononcé en présence de son fils, mais les circonstances étaient particulières et elle fit l'effort) de crimes sexuels. C'est peut-être vrai, peut-être pas. C'est peut-être fini, ou peut-être pas. Personne ne peut plus être sûr de rien, sinon qu'il y a un cinglé en liberté qui massacre les petits enfants. Est-ce que tu me comprends, Ben ? »

Il acquiesça.

« Et tu sais ce que je veux dire quand je te parle de crimes sexuels ? »

Il ne le savait pas – du moins pas exactement – mais il hocha de nouveau la tête. Si sa mère décidait de lui parler par-dessus le marché des abeilles et des oiseaux, il allait mourir d'embarras.

« Je m'inquiète pour toi, Ben. Je suis inquiète parce que je ne fais pas ce qu'il faut vis-à-vis de toi. »

Ben fit une grimace mais ne dit rien.

« Tu es souvent livré à toi-même. Trop souvent, je me dis... Tu...

– Maman...

– Tais-toi quand je te parle, le coupa-t-elle, et Ben se tut. Tu dois être très prudent, Benny. L'été arrive et je ne voudrais pas te gâcher tes vacances, mais il faut que tu fasses très attention. Je veux te voir arriver au plus tard à l'heure du dîner tous les soirs. À quelle heure mangeons-nous ?

– À six heures.

– Exactement. Alors, écoute bien ce que je vais te dire : si je mets la table, verse ton lait et vois qu'il n'y a pas de Ben en train de se laver les mains à l'évier, je fonce sur le téléphone et j'appelle la police pour dire que tu n'es pas rentré. Tu comprends ?

– Oui, Maman.

– Et tu es bien convaincu que je le ferai ?

– Oui.

– Ce sera sans doute pour rien, si jamais je dois le faire. Je ne suis pas tout à fait ignorante en matière de jeunes garçons. Je sais que pendant les vacances d'été, vous vous lancez à corps

perdu dans vos jeux et vos projets – à suivre les abeilles jusque dans leurs ruches, à jouer à la balle ou à je ne sais quoi. Dis-toi bien que je me doute un peu de ce que tes copains et toi avez en tête.

Ben acquiesça sobrement, songeant que si elle ignorait qu'il n'avait aucun ami, elle devait être loin d'en savoir autant sur sa vie d'enfant qu'elle le prétendait. Mais il n'aurait jamais, au grand jamais, envisagé de lui faire une telle réponse.

Elle prit quelque chose dans la poche de son tablier et le lui tendit. C'était une petite boîte en plastique. Il l'ouvrit. Quand il vit ce qu'il y avait à l'intérieur, il resta bouche bée. « Oh, là, là ! s'exclama-t-il, et son admiration était tout à fait sincère. Merci ! »

C'était une montre Timex avec des petits chiffres d'argent et un bracelet en imitation cuir. Elle l'avait mise à l'heure et remontée ; il entendait son tic-tac.

« Hé, c'est super-chouette ! » Il étreignit sa mère avec enthousiasme et déposa un baiser bruyant sur sa joue.

Elle sourit, contente de son plaisir. Puis elle reprit son expression de gravité. « Mets-la, garde-la, porte-la, remonte-la, fais-y attention et surtout, ne la perds pas.

– D'accord.

– Maintenant que tu as une montre, tu n'as aucune raison d'être en retard à la maison. N'oublie jamais ce que je t'ai dit : si tu es en retard, la police partira à ta recherche à ma demande. Au moins jusqu'à ce qu'ils aient pris le salopard qui tue les enfants par ici, pas question d'être une seule minute en retard, sans quoi je décroche le téléphone.

– Oui, Maman.

– Encore une chose. Je ne veux pas que tu traînes tout seul. Tu as bien compris qu'il ne fallait pas accepter de friandises d'un inconnu, ni monter avec lui en voiture – tu n'es pas fou, on est d'accord là-dessus, et tu es fort pour ton âge ; mais un adulte, en particulier s'il est cinglé, peut venir à bout d'un enfant, s'il le veut vraiment. Quand tu vas au parc ou à la bibliothèque, fais-toi accompagner d'un camarade.

– Je le ferai, Maman. »

Elle regarda une fois de plus par la fenêtre et laissa échapper un soupir qui trahissait son inquiétude. « Les choses vont bien mal, quand elles en sont à ce point. Il y a quelque chose d'affreux dans cette ville, de toute façon. Je l'ai toujours su. (Elle baissa de nouveau les yeux sur lui, sourcils froncés.) Tu aimes tellement te balader, Ben. Tu dois connaître tous les coins et les recoins de Derry, je parie. Au moins de la ville. »

Ben pensait qu'il était bien loin de connaître tous les coins de Derry, mais beaucoup lui étaient familiers. Cependant, le cadeau inattendu de la montre l'avait mis dans un tel état d'excitation qu'il aurait été d'accord avec sa mère, même si elle avait suggéré que John Wayne

aurait dû jouer le rôle d'Adolf Hitler dans une comédie musicale sur la Deuxième Guerre mondiale. Il acquiesça donc.

« Tu n'as jamais rien vu de particulier, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle. Rien ni personne... de bizarre, de pas ordinaire, qui t'aurait fait peur ? »

Et à cause de la joie que lui avait procurée la montre, de son amour pour elle, de ce qu'avait de rassurant pour le petit garçon qu'il était l'inquiétude qu'elle manifestait pour lui (inquiétude en même temps un peu effrayante par sa véhémence non dissimulée), il faillit lui parler de ce qui s'était passé en janvier dernier.

Il ouvrit la bouche mais quelque chose comme une puissante intuition la lui fit refermer.

Rien de plus qu'une intuition, mais rien de moins. Un enfant peut de temps en temps éprouver l'intuition des plus complexes responsabilités de l'amour, sentir qu'en certains cas, la gentillesse commande de ne rien dire. C'est l'une des raisons qui le fit se taire. Mais il y avait quelque chose d'autre, qui n'était pas aussi noble. Elle pouvait être dure, sa maman. Très autoritaire. Elle ne disait jamais qu'il était « gros », mais qu'il était « costaud » (ajoutant parfois « pour son âge »), et souvent, elle lui apportait les restes du dîner pendant qu'il regardait la télé ou faisait ses devoirs ; il les mangeait, même si, au fond de lui-même, il se détestait obscurément d'agir de la sorte (mais sans toutefois détester sa maman de les lui donner : jamais Ben Hanscom ne se serait permis de détester sa maman ; Dieu l'aurait foudroyé s'il avait manifesté un sentiment d'une telle brutalité et d'une telle ingratitude). Et peut-être qu'au plus profond de lui-même – le fin fond de la Mongolie des pensées de Ben –, il soupçonnait ce qui la poussait à le suralimenter ainsi. Était-ce juste de l'amour ? Pouvait-il y avoir autre chose ? Sûrement pas. Mais... il se posait la question. Plus inquiétant, elle ne savait pas qu'il n'avait pas d'amis. Cette ignorance lui faisait perdre confiance en elle, dans la mesure où il se demandait quelle serait sa réaction s'il lui racontait ce qui lui était arrivé en janvier. En admettant qu'il lui fût arrivé quelque chose. Être à la maison à six heures et n'en plus bouger n'était pas si terrible, en somme. Il pourrait lire, regarder la télé,

*(manger)*

fabriquer des trucs avec ses jeux de construction. Mais rester coincé là toute la journée serait très pénible ; or elle risquait de l'y obliger s'il lui racontait ce qu'il avait vu (ou cru voir) en janvier dernier.

« Non, Maman, répondit-il. Juste Mr. McKibbon qui farfouillait dans la poubelle des autres. »

Elle rit d'autant plus qu'elle n'aimait pas ce McKibbon, qui était non seulement républicain mais aussi « chrétien », et cela mit fin à la discussion. Cette nuit-là, Ben resta éveillé fort tard,

mais ses fantasmes n'étaient pas de se retrouver orphelin dans un monde impitoyable. Il se sentait aimé et en sécurité, allongé dans son lit, tandis qu'un rayon de lune venait en effleurer le pied. Il portait la montre à son oreille pour en entendre le tic-tac, puis l'approchait de ses yeux pour admirer la lueur fantomatique des chiffres au radium.

Il avait fini par s'endormir et par rêver qu'il jouait au base-ball avec d'autres garçons dans le parking abandonné derrière le dépôt de camions de Tracker Brothers. Il venait juste de frapper une balle si puissante qu'elle allait lui permettre de boucler un tour complet ; ses coéquipiers l'attendaient, enthousiastes, à la base de départ. Ils l'accueillirent à grand renfort de claques dans le dos, le soulevèrent sur leurs épaules et le portèrent en triomphe jusqu'à l'endroit où se trouvait leur équipement. Dans son rêve, il n'en pouvait plus de fierté et de bonheur... puis il avait regardé en direction de la base centre, à l'opposé du terrain, là où une barrière fermée d'une chaîne marquait la frontière entre le parking au sol cendré et la pente herbeuse qui descendait vers les Friches-Mortes. Une silhouette se tenait au milieu des graminées et des buissons bas, presque hors de vue. D'une main gantée de blanc, elle tenait un lot de ballons – rouges, jaunes, bleus, verts – et lui faisait signe de l'autre. Il ne distinguait pas le visage du personnage mais remarqua en revanche l'habit flottant avec ses énormes pompons orange sur le devant ainsi que le gros nœud papillon jaune et tombant.

C'était un clown.

*Tout juste, Auguste, fit une voix spectrale.*

Lorsque Ben se réveilla, le lendemain matin, il avait oublié son rêve, mais son oreiller était encore humide, comme s'il avait pleuré dans la nuit.

## 7

Il s'avança jusqu'au bureau principal de la bibliothèque des enfants, chassant aussi aisément les pensées qu'avait fait naître le rappel du couvre-feu, qu'un chien chasse l'eau de ses poils en se secouant.

« Bonjour, Benny », lui dit Mrs. Starrett. Comme Mrs. Douglas, elle aimait beaucoup Ben. Les adultes, en particulier ceux qui avaient pour tâche, entre autres, de se faire obéir des enfants, l'appréciaient en général : il était poli, réfléchi, parlait avec déférence et parfois avec un certain humour tranquille très personnel. C'était pour ces mêmes raisons que les autres enfants le tenaient pour un moins que rien. « En as-tu déjà assez des vacances ? »

Ben sourit. C'était la plaisanterie favorite de Mrs. Starrett. « Pas encore, répondit-il. Elles n'ont commencé (il jeta un coup d'œil sur sa montre) que depuis une heure dix-sept. Mais dans

une heure ou deux... »

Mrs. Starrett ne put s'empêcher de rire, la main devant la bouche pour ne pas faire trop de bruit. Puis elle lui demanda s'il s'inscrivait au programme de lecture de l'été. Il répondit que oui ; elle lui donna une carte des États-Unis, et Ben la remercia.

Il alla musarder parmi les rayonnages, prenant un livre ici et là, le regardant, le remettant à sa place. Choisir des livres n'était pas une mince affaire ; cela nécessitait le plus grand soin. Adulte, on pouvait en prendre tant qu'on voulait, mais les enfants n'avaient droit qu'à trois ouvrages à la fois. Si l'on tombait sur un truc nul, on se retrouvait coincé.

Il finit par faire son choix : *Bulldozer*, *The Black Stallion* et un troisième qui sonnait comme un coup de feu dans la nuit : *Hot Rod*, d'un certain Henry Gregor Felsen.

« Celui-là ne va peut-être pas te plaire, remarqua Mrs. Starrett en tamponnant la fiche. C'est très sanglant. Je le conseille aux plus de seize ans, ceux qui viennent juste d'avoir leur permis de conduire, car il leur donne à réfléchir. Ils ont le pied plus léger pendant au moins une semaine.

– Eh bien, j'y jeterai juste un coup d'œil », répondit Ben. Sur quoi il s'éloigna le plus possible du coin des tout-petits, où le loup s'apprêtait à souffler la maison de l'un des trois petits cochons.

Il commença par *Hot Rod* et trouva que ce n'était pas si mal ; pas mal du tout, même. C'était l'histoire d'un adolescent, excellent conducteur, qu'un trouble-fête de flic tentait de faire rouler plus lentement. Ben découvrit qu'il n'y avait pas de limitations de vitesse dans l'Iowa, où se situait l'action. Ça c'était chouette.

Il parcourut ainsi trois chapitres, lorsque son regard fut attiré par un tout nouveau tableau. Sur l'affiche du haut (d'accord, on avait la manie des affiches ici), on voyait un facteur souriant qui donnait une lettre à un enfant. ON PEUT AUSSI ÉCRIRE DANS LES BIBLIOTHÈQUES, disait l'affiche. ÉCRIS DONC À UN AMI DÈS AUJOURD'HUI. SOURIRES GARANTIS !

Au-dessous de l'affiche, des casiers contenaient des cartes postales et des enveloppes pré-timbrées, ainsi que du papier à lettres à en-tête de la bibliothèque, représentée en bleu. Les enveloppes pré-timbrées étaient à cinq cents, les cartes à trois cents, les feuilles à un cent les deux.

Ben tâta sa poche. Les quatre cents restant de la vente des bouteilles s'y trouvaient toujours. Il marqua la page de son livre et alla au bureau de Mrs. Starrett. « Puis-je avoir l'une de ces cartes postales, s'il vous plaît ?

– Mais bien sûr, Ben. » Comme toujours, la bibliothécaire fut charmée de sa politesse grave, et attristée par ses proportions. Sa propre mère aurait dit qu'il creusait sa tombe avec ses dents.

Elle lui donna la carte et le regarda pendant qu'il retournait à sa table, prévue pour six ; mais Ben s'y trouvait seul. Elle n'avait jamais vu Ben en compagnie d'autres garçons. C'était trop bête ; cet enfant possédait un trésor caché. Il ne le livrerait qu'au plus doux et patient des prospecteurs... Si jamais il s'en présentait un.

## 8

Ben prit son stylo à bille et rédigea l'adresse : *Miss Beverly Marsh, Lower Main Street, Derry, Maine*. Il ignorait le numéro exact, mais sa mère lui avait dit un jour que les facteurs, au bout de quelque temps, connaissaient bien leur clientèle. Si le facteur qui desservait le secteur de Lower Main Street faisait bien son travail, merveilleux. Sinon, la carte irait au rebut et il aurait perdu trois cents. Elle ne lui reviendrait pas, car il n'avait aucunement l'intention d'y apposer son adresse.

Tenant la carte l'adresse cachée (il ne prenait aucun risque, même s'il ne voyait personne de sa connaissance dans les parages), il alla prendre quelques feuilles de papier brouillon, revint s'asseoir, et commença à griffonner, rayer, griffonner de nouveau.

Au cours de la semaine qui avait précédé les compos de fin d'année, à l'école, ils avaient étudié les haïkus en cours d'anglais. Cette forme de poésie japonaise très codifiée, avait dit Mrs. Douglas, devait comporter dix-sept syllabes, pas une de plus, pas une de moins ; elle était en général centrée autour d'une seule image, liée à une émotion spécifique : tristesse, joie, nostalgie, bonheur..., amour.

Ben avait été fasciné. Les cours d'anglais lui plaisaient sans plus d'ordinaire. Il faisait son travail, mais en règle générale, il ne s'y impliquait pas outre mesure. Il y avait cependant dans le concept du haïku quelque chose qui enflammait son imagination et le rendait heureux, à la manière dont les explications de Mrs. Starrett sur l'effet de serre l'avaient rendu heureux. Les haïkus étaient de la bonne poésie, aux yeux de Ben, parce qu'elle était structurée. Il n'y avait aucune règle secrète. Dix-sept syllabes, une image liée à une émotion, et c'était fini. Gagné ! C'était net, efficace, contenu dans ses propres règles et ne dépendant que d'elles. Le simple fait de prononcer le mot, « haïku », lui faisait plaisir.

*Sa chevelure*, pensa-t-il ; et il la revit descendre l'escalier de l'école, tandis que ses cheveux flottaient sur ses épaules. Dessus, le soleil ne brillait pas tant qu'il ne s'y consumait.

Au bout de vingt minutes de concentration (avec une seule interruption pour aller chercher d'autres feuilles de brouillon), éliminant les mots trop longs, changeant ici, coupant là, Ben aboutit à ceci :

*Feu d'hiver, braise de janvier,*

*Ta chevelure :*

*Ici brûle aussi mon cœur.*

Il n'en était pas entièrement satisfait, mais c'était ce à quoi il pouvait arriver de mieux. Il craignait, en le triturant trop longtemps, de tomber dans la maniaquerie et de finir par obtenir quelque chose de pire. Ou de ne rien faire du tout. Ce qu'il ne voulait surtout pas. Les instants pendant lesquels elle lui avait parlé avaient été foudroyants pour Ben. Il tenait à les garder gravés dans sa mémoire. Beverly devait sans doute en pincer pour un plus grand que lui – un sixième ou un cinquième, même – et elle croirait le haïku de ce garçon. Elle en serait heureuse, et le jour où elle le recevrait se graverait aussi dans sa mémoire. Et même si elle devait toujours ignorer que Ben Hanscom en était l'auteur, c'était très bien, puisque lui le saurait.

Il recopia donc le poème tel quel sur la carte postale (en lettres d'imprimerie, comme s'il s'agissait d'une demande de rançon et non d'un poème d'amour), remit le stylo dans sa poche et glissa la carte à la fin de *Hot Rod*.

Puis il se leva, et salua Mrs Starrett en sortant.

« Au revoir, Ben, répondit-elle. Passe de bonnes vacances, mais n'oublie pas le couvre-feu.

– Je n'oublierai pas. »

Il franchit en flânant le passage entre les deux bâtiments, goûtant la chaleur avant la fraîcheur de la bibliothèque des adultes. Un vieil homme lisait le *Derry News* dans l'un des antiques fauteuils confortablement rembourrés de la salle des périodiques. En haut de la page, un gros titre annonçait : DULLES D'ACCORD POUR L'ENVOI DE TROUPES AMÉRICAINES AU LIBAN SI NÉCESSAIRE. On voyait aussi une photo d'Eisenhower, serrant la main d'un Arabe à la Maison-Blanche. La mère de Ben disait que lorsque l'on élirait Hubert Humphrey Président, en 1960, les choses commenceraient peut-être à bouger. Ben avait vaguement entendu parler d'une récession en cours, et sa mère avait peur d'un licenciement.

En caractères plus petits, en bas de page, on lisait : LA POLICE TOUJOURS À LA POURSUITE DU PSYCHOPATHE.

Ben poussa la grande porte de la bibliothèque et sortit. Une boîte aux lettres était placée au pied des marches. Il récupéra la carte et la posta. Il sentit son cœur battre un peu plus vite quand il la lâcha. *Et si jamais elle découvre que c'est moi ?*

*Ne sois pas stupide*, réagit-il, un peu inquiet de l'excitation qui le gagnait à cette idée.

Il remonta Kansas Street, à peine conscient de la direction qu'il prenait ; il s'en moquait éperdument. Son imagination venait de se mettre en route, et dans sa rêverie, Beverly Marsh venait vers lui, avec ses immenses yeux gris-vert, ses cheveux châtain clair attachés en queue de cheval. *Je voudrais te poser une question*, disait dans son esprit ce simulacre, *et il faut que tu me jures de*

*dire la vérité. As-tu écrit ceci ?* ajoutait-elle en brandissant une carte postale.

C'était un rêve terrible, un rêve merveilleux. Il voulait que ça s'arrête tout de suite, il voulait que cela dure toujours. De nouveau, son visage fut en feu.

Ben marcha, rêva, changea les livres de bras et se mit à siffler. *Tu vas sans doute trouver que j'ai du toupet, mais je crois que j'ai envie de t'embrasser*, disait Beverly, les lèvres s'entrouvrant légèrement.

La bouche de Ben fut soudain trop sèche pour siffler.

« Je crois que je veux bien », murmura-t-il avec un sourire à la fois niais, enivré et magnifique.

S'il avait seulement baissé les yeux à ce moment-là, il se serait aperçu que trois ombres venaient de rejoindre la sienne ; s'il avait écouté, il aurait entendu le bruit des fers de Victor, presque à sa hauteur, en compagnie de Henry et du Roteur. Mais il n'entendait ni ne voyait quoi que ce soit. Ben se trouvait à mille lieues de là, sentant les lèvres de Beverly qui s'appuyaient doucement contre les siennes, tandis qu'il approchait une main timide du feu irlandais de ses cheveux.

## 9

Comme nombre de villes, grandes ou petites, Derry, conçu sans plan, avait grandi comme poussent les arbres. Les urbanistes n'auraient même pas pu dire où il se situait à l'origine. Le centre se trouvait dans la vallée de la rivière Kenduskeag, qui traversait le quartier des affaires selon une diagonale sud-ouest nord-est. Le reste de la ville s'étagait sur les collines environnantes.

La vallée où s'étaient installés les premiers colons était à l'époque marécageuse et couverte de végétation. La Kenduskeag et la Penobscot, dans laquelle la première se jetait, offraient beaucoup de possibilités aux commerçants, mais n'attiraient que des ennuis à ceux qui cultivaient les champs ou bâtissaient des maisons trop près de leurs rives – auprès de celles de la Kenduskeag, en particulier, qui débordait tous les trois ou quatre ans. La ville courait toujours le risque d'être inondée, en dépit des sommes considérables dépensées depuis une cinquantaine d'années pour résoudre ce problème. Si la rivière avait été la seule responsable de ces inondations, un système de barrages aurait pu régler la question. Mais d'autres facteurs entraient en jeu, à commencer par les rives très basses de la Kenduskeag, et le système de drainage engorgé de toute la région. Il s'était produit depuis le début du siècle plusieurs inondations importantes à Derry, dont l'une, en 1931, avait été catastrophique. Pour couronner le tout, d'innombrables ruisseaux descendaient des collines sur lesquelles s'élevait la ville – comme le Torrault, où l'on

avait trouvé le corps de Cheryl Lamonica. En période de fortes pluies, tous avaient tendance à quitter leur lit. « S'il pleut pendant trois semaines, c'est toute la ville qui a les sinus pris », avait dit une fois le père de Bill le Bègue.

La Kenduskeag était contenue dans un canal bétonné sur les trois kilomètres pendant lesquels elle traversait le centre-ville. Ce canal plongeait sous Main Street à la hauteur du carrefour de Canal Street avec Main Street, devenait rivière souterraine sur un peu moins d'un kilomètre avant de refaire surface à Bassey Park. Canal Street, où s'alignaient la plupart des bars de Derry comme des criminels mis en rang d'oignons par des flics, longeait le canal jusqu'à sa sortie de la ville et de temps en temps, la police allait repêcher la voiture de quelque ivrogne, tombée dans une eau polluée au-delà de toutes limites par les égouts et les déchets industriels. Les rares poissons que l'on attrapait dans le canal étaient d'immangeables mutants.

Au nord-est de la ville (vers le canal), on avait plus ou moins aménagé les berges de la rivière. En dépit des risques d'inondation, le commerce y était florissant. On voyait des gens se promener sur la rive, parfois main dans la main (si toutefois le vent soufflait du bon côté, car dans le cas contraire, les odeurs pestilentielles enlevaient tout romantisme à la balade), tandis qu'à Bassey Park se tenaient de temps en temps des réunions de scouts autour d'un feu de camp. Les citoyens de Derry furent sous le choc, en 1969, lorsqu'ils apprirent que dans ce même parc, des hippies (dont l'un avait cousu le drapeau américain sur le fond de son pantalon, ce qui lui valut de se retrouver au poste en moins de temps qu'il n'en faut pour dire Gene McCarthy) fumaient de la drogue et échangeaient de petites pilules ; l'endroit était devenu une véritable pharmacie à ciel ouvert. *Il n'y a qu'à attendre*, disaient les gens, *et vous verrez qu'il faudra un mort avant qu'on y mette bon ordre*. C'est finalement ce qui se produisit. On retrouva le cadavre d'un garçon de dix-sept ans, les veines pleines d'héroïne pratiquement pure. Après quoi les drogués abandonnèrent progressivement Bassey Park, que l'on disait hanté par le fantôme de l'adolescent. Histoire stupide, bien entendu, mais si elle contribuait à éloigner drogués et shootés de toutes sortes, elle avait au moins l'avantage d'être utile.

Au sud-ouest de la ville, la rivière posait un problème encore plus sérieux. Là, le passage de glaciers géants avait profondément raboté les collines, déjà soumises à l'érosion de la Kenduskeag et de ses innombrables affluents. Le socle rocheux apparaissait en de nombreux endroits, comme des ossements à demi déterrés de dinosaures. Les plus vieux employés municipaux de Derry savaient bien qu'après la première bonne gelée d'automne, il fallait s'attendre à réparer de nombreux trottoirs dans ce secteur ; le ciment se contractait, devenait friable, et on voyait soudain apparaître le soubassement rocheux, comme si la terre était sur le point d'accoucher de quelque chose.

Ce qui poussait le mieux dans la faible couche fertile du sol, c'étaient les plantes à racines peu profondes et d'un naturel frugal : des arbres rabougris, des buissons bas et épais, le sumac vénéneux et le chêne toxique infestaient donc tous les endroits possibles. C'était au sud-ouest, en contrebas par rapport à la ville, que s'étendait la zone connue à Derry sous le nom des Friches-Mortes. Celles-ci – au reste bien vivantes – se présentaient comme une bande de terre désordonnée d'environ deux kilomètres de large sur près de cinq kilomètres de long, et était limitée par l'extrémité de Kansas Street d'un côté et par Old Cape de l'autre. Old Cape était un ensemble de logements sociaux dont le système des égouts avait été si mal conçu que des toilettes et des canalisations y auraient réellement explosé, racontait-on.

La Kenduskeag traversait les Friches-Mortes par le milieu. La ville s'était édifiée au nord-est et de part et d'autre, mais ici, les seuls vestiges de Derry étaient la station de pompage numéro 3 (celle des égouts de la commune) et la décharge publique. Vues des airs, les Friches avaient l'air d'un grand poignard vert pointé sur le centre-ville.

Pour Ben, ces notions de géographie mâtinées de géologie signifiaient qu'il n'y avait plus de maisons à sa droite, mais une pente raide. Un garde-fou branlant, peint en blanc, courait le long du trottoir comme une protection dérisoire. Il entendait le murmure lointain de l'eau, et ce bruit était comme la bande-son du film qu'il se projetait dans la tête.

Il s'arrêta et parcourut les Friches du regard, s'imaginant toujours les yeux, l'odeur des cheveux de Beverly.

De là, la Kenduskeag se réduisait à une série de points scintillants perdus au milieu de l'épais feuillage. Certains gosses prétendaient qu'en cette époque de l'année, on y trouvait des moustiques gros comme des moineaux, et d'autres qu'il y avait des sables mouvants à proximité de la rivière. Ben ne croyait pas à l'histoire des moustiques, mais l'idée des sables mouvants le terrifiait.

Légèrement à sa gauche, il aperçut un nuage de mouettes qui tournoyaient et plongeaient : la décharge. Leurs cris lui parvenaient à peine. De l'autre côté se devinaient les Hauts de Derry et les toits bas des maisons d'Old Cape les plus proches des Friches. À la droite du lotissement se dressait, comme un doigt blanc trapu, le château d'eau de Derry. Directement aux pieds de Ben, une bouche d'égout rouillée dépassait du sol et dégorgeait des eaux d'une couleur indéfinissable qui disparaissaient dans un scintillement de rigoles sous le fouillis des arbres et des taillis.

L'agréable rêverie de Ben fut brutalement interrompue par un fantasme sinistre : et si une main de cadavre surgissait à cet instant de la bouche d'égout, juste au moment où il regardait ? Et s'il se tournait pour chercher une cabine téléphonique afin d'appeler la police, et voyait un clown à la place ? Un clown marrant en habits flottants avec de gros pompons orange en guise de

boutons ? Et si...

Une main se posa sur l'épaule de Ben ; il hurla.

Il y eut des rires. Il fit vivement demi-tour, se tassant contre la barrière blanche qui séparait ce lieu sain et sécurisant qu'était le trottoir de Kansas Street de la jungle sauvage des Friches (on entendit faiblement craquer le garde-fou), et il vit Henry Bowers, Huggins le Roteur et Victor Criss.

« Salut, les Nénés, dit Henry.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Ben, s'efforçant d'avoir l'air plein de courage.

– Te foute une raclée », répondit Henry. Il semblait envisager cette perspective avec sobriété, et même gravité. Mais ses yeux noirs pétillaient. « Faut que j' t'apprenne quelque chose, les Nénés. Tu trouveras pas à y redire. T'aimes ça, apprendre des nouveaux trucs, hein ? »

Il tendit une main vers Ben, qui l'esquiva.

« Tenez-le, les mecs. »

Le Roteur et Victor le saisirent chacun par un bras. Ben couina, émettant un son faible de poulet qui trahissait sa frousse, mais il ne pouvait se retenir. *Mon Dieu, je t'en prie, fais que je ne pleure pas et qu'ils ne me cassent pas ma montre*, pensa Ben, affolé. Il ignorait s'ils en viendraient à casser sa montre ou non, mais il était à peu près sûr qu'il allait pleurer. À peu près sûr qu'il allait beaucoup pleurer avant qu'ils n'en aient fini avec lui.

« Jésouille, on dirait un cochon ! s'exclama Victor en lui tordant le bras. Trouvez pas qu'on dirait un cochon ?

– Ouais, un cochon », fit le Roteur en pouffant.

Ben tirait d'un côté et de l'autre. Le Roteur et Victor n'avaient pas de peine à suivre le mouvement puis à le redresser sèchement.

Henry s'empara du survêt de Ben et le souleva, faisant apparaître son ventre qui pendait par-dessus sa ceinture comme une outre gonflée.

« 'Gardez-moi ce bide ! hurla Henry, dégoûté et fasciné. Jésouille de Jésouille ! »

Victor et le Roteur rirent encore un peu. Ben lançait des regards éperdus autour de lui, à la recherche de secours. Personne. Derrière lui, en contrebas, les criquets stridulaient et les mouettes criaient au-dessus des Friches-Mortes.

« Vous feriez mieux d'arrêter ! » dit-il. Il ne balbutiait pas encore, mais presque. « Vous feriez mieux !

– Sinon ? lui demanda Henry, comme si la réponse l'intéressait vraiment. Sinon, quoi, les Nénés ? Hein ? »

Ben se retrouva soudain en train de penser à Broderick Crawford, l'acteur qui jouait Dan

Matthews dans *Highway Patrol* – un saligaud dur à cuire, un saligaud vraie peau de vache, qui envoyait tout le monde se faire foutre – et il éclata en sanglots. Dan Matthews t’aurait balancé ces trois mecs par-dessus la barrière en bas de la ravine, dans les ronces, en trois coups de ventre.

« Hé, les potes, regardez-moi ce gros bébé ! » gloussa Victor, imité par le Roteur. Henry sourit un peu, mais il gardait la même expression grave et pensive, presque triste. Elle alarma Ben, car elle laissait peut-être entendre qu’il était parti pour plus qu’une simple raclée.

Comme pour confirmer cette intuition, Henry mit la main dans la poche de son jean et en sortit un couteau de chasse.

Une explosion de terreur secoua Ben. Il s’était jusqu’ici agité en vain de droite et de gauche. Soudain, il bondit en avant. Il crut pendant un instant qu’il allait se libérer. Il transpirait abondamment, et les deux garçons qui lui tenaient le bras n’avaient qu’une prise glissante. Le Roteur réussit tout juste à lui maintenir le poignet droit, mais Victor le lâcha complètement. Un autre effort et...

Avant de pouvoir le donner, cependant, Henry avait fait un pas en avant et le repoussait ; Ben repartit dans l’autre sens. Le garde-fou craqua beaucoup plus fort cette fois, et il le sentit plier légèrement sous son poids. Victor et le Roteur raffermirent leur prise.

« Vous me le tenez, vous deux, compris ? leur lança Henry.

– Sûr, Henry, dit le Roteur, une pointe d’inquiétude dans la voix. Il va pas se barrer, t’en fais pas. »

Henry avança jusqu’à ce que son ventre plat fût presque en contact avec l’abdomen rebondi de Ben. Ben le regardait, l’œil exorbité, sans pouvoir retenir ses larmes. *Pris, je suis pris !* gémissait une partie de lui-même. Il essaya d’arrêter ça, incapable de réfléchir avec ces gémissements qui n’arrêtaient pas, mais ce fut impossible. *Pris ! Pris ! Pris !*

Henry ouvrit la lame, qui était longue et large, et sur laquelle était gravé son nom. La pointe brilla au soleil de l’après-midi.

« J’vais te faire passer l’oral, les Nénés, fit Henry de sa voix pensive. C’est l’examen. J’espère que t’es prêt ? »

Ben éclata en larmes. Dans sa poitrine, son cœur battait follement. Coulant de son nez, de la morve vint s’accumuler sur sa lèvre supérieure. Les livres de la bibliothèque gisaient sur le sol, éparpillés. Henry marcha sur *Bulldozer*, jeta un coup d’œil à ses pieds et d’un seul coup de botte, le repoussa dans le caniveau.

« Voici la première question de l’examen, les Nénés. Quand quelqu’un te dit : “Laisse-moi copier” pendant la dernière compo, qu’est-ce que tu réponds ?

– Oui ! s’exclama aussitôt Ben. Je réponds oui ! Bien sûr ! D’accord ! Copie tant que tu

veux ! »

La pointe du couteau de chasse avança de quelques centimètres et vint s'appuyer sur l'estomac de Ben. Elle était aussi froide qu'un glaçon qui sort du frigo. Ben rentra le ventre tant qu'il put, à s'étouffer. Pendant quelques instants, le monde devint tout gris ; il voyait bouger les lèvres de Henry sans pouvoir distinguer ce qu'il disait. Comme si Henry avait été une télé sans le son... et le monde se mettait à ondoyer... à ondoyer...

*Surtout, ne t'évanouis pas ! s'écria en lui une voix pleine de panique. Si tu t'évanouis, il peut devenir fou furieux au point de te tuer !*

Le monde se réajusta à peu près, et il s'aperçut que le Roteur et Victor ne riaient plus. Ils avaient l'air nerveux, presque effrayés. Cela fit à Ben l'effet d'une gifle donnée avec une serviette mouillée. *Tout d'un coup, voilà qu'ils ne savent plus ce qu'il va faire, ni jusqu'où il est capable d'aller. Pas d'illusions à avoir ; les choses en sont au point que tu redoutais... pire encore, peut-être. Il faut réfléchir. C'est le moment ou jamais de te servir de ta tête. Car à son regard, on se dit qu'ils ont raison d'avoir peur. Ses yeux laissent voir qu'il est complètement cinglé.*

« C'est pas la bonne réponse, les Nénés, dit Henry. Si n'importe qui te dit : "Laisse-moi copier", j'en ai rien à foutre de ce que tu fais, vu ?

– Oui, dit Ben, le ventre secoué de sanglots. Oui, vu.

– Bon, très bien. Ça fait une faute, mais il reste les questions principales. T'es prêt pour les questions principales ?

– Je... je crois. »

Une voiture arriva à petite vitesse dans leur direction. C'était une Ford 1951 poussiéreuse, avec un couple de personnes âgées assis à l'avant, raide comme des mannequins abandonnés au fond d'une vitrine. Ben vit la tête du vieil homme se tourner lentement vers lui. Henry se rapprocha de Ben, dissimulant le couteau. Ben sentit la pointe s'enfoncer juste au-dessus de son nombril. Elle était toujours aussi froide. Il ne comprenait pas comment c'était possible.

« Vas-y, crie ! gronda Henry, et je t'enroule les tripes autour du cou. » Ils étaient si près l'un de l'autre qu'ils auraient pu s'embrasser. Ben sentait l'odeur douceâtre de l'haleine au chewing-gum aux fruits de Henry.

La voiture passa et poursuivit son chemin sur Kansas Street, aussi sereine qu'un char dans un défilé de carnaval.

« Très bien, les Nénés, voici la deuxième question. Si moi je te dis : "Laisse-moi copier" pendant la compo de fin d'année, qu'est-ce que toi, tu réponds ?

– Oui, je dirai oui. Tout de suite. »

Henry sourit. « Bon, bien répondu pour celle-là, les Nénés. Et maintenant, la troisième

question : comment faire pour que tu ne l'oublies jamais ?

– Je... je ne sais pas », souffla Ben.

Henry sourit de nouveau. Son visage s'éclaira, et pendant un instant il fut presque beau. « Je sais ! s'écria-t-il, comme s'il venait de découvrir une grande vérité. Je sais, les Nénés ! Je vais graver mon nom sur ta grosse bedaine bien grasse ! »

Victor et le Roteur éclatèrent simultanément de rire. Pendant quelques instants, Ben éprouva une sorte de soulagement interloqué, croyant avoir été la victime d'un coup monté, d'une petite mystification organisée par les trois garçons pour lui filer la frousse de sa vie. Mais Henry Bowers ne riait pas, et Ben comprit soudain que les deux autres s'esclaffaient parce qu'ils étaient eux-mêmes soulagés. Il leur paraissait évident que Henry ne pouvait être sérieux. Sauf que Henry était on ne peut plus sérieux.

Le couteau de chasse monta verticalement, comme s'il pénétrait dans du beurre. Une traînée de sang d'un rouge vif apparut sur le ventre blême de Ben.

« Hé ! » fit Victor, une exclamation assourdie, comme s'il avait dégluti en même temps.

« Tiens-le ! gronda Henry. Tiens-le bien, tu m'entends ? » L'expression grave et pensive avait disparu du visage de Bowers, remplacée par une autre, grimaçante, démoniaque.

« *Jésouille-Criss, Henry, ne fais pas ça !* » s'écria le Roteur d'une voix étranglée, aiguë comme celle d'une fille.

Tout se passa très vite, alors, même s'il sembla à Ben Hanscom que ça n'en finissait pas ; on aurait dit une série d'instantanés, comme dans certains reportages photos de *Life*. Sa panique avait disparu. Il venait de découvrir quelque chose à l'intérieur de lui-même, quelque chose qui n'avait que faire de la panique et qui la dévora d'un coup.

Premier instantané : Henry lui a remonté le survêt jusqu'au-dessus des seins. Du sang coule de l'entaille verticale peu profonde au-dessus de son nombril.

Deuxième instantané : Henry donne un mouvement descendant au couteau, très vite, comme un chirurgien fou opérant sous un bombardement. Le sang coule.

*En arrière*, pense Ben froidement tandis que son sang coule et vient s'accumuler à la taille, arrêté par son jean. *Faut partir en arrière. C'est la seule direction dans laquelle je peux fuir.* Le Roteur et Victor ne le tenaient plus du tout. En dépit des ordres de Henry, ils avaient reculé, horrifiés. Mais s'il courait, Bowers le rattraperait.

Troisième instantané : Henry relie les deux coupures verticales d'une troisième plus courte, horizontale.

Ben sentit le sang couler dans ses sous-vêtements ; une trace gluante d'escargot progressait lentement le long de sa cuisse gauche.

Henry recula un instant, fronçant les sourcils comme un artiste qui peindrait un paysage. *Après le H vient le E*, se dit Ben. Cela le décida à agir. Il eut un geste comme pour avancer, et Henry le repoussa. Ben prit appui sur ses deux jambes, ajoutant ses propres forces à celles de Henry. Il heurta le garde-fou qui séparait Kansas Street du ravin donnant sur les Friches. À ce moment précis, il leva le pied droit et l'enfonça dans le bas-ventre de Henry. Ce n'était pas un geste de vengeance : Ben ne cherchait qu'à augmenter son élan. Cependant, quand il vit l'expression de surprise démesurée qui se peignit sur le visage de Henry, il se sentit gonfler d'une joie claire et sauvage, un sentiment d'une telle intensité qu'il crut pendant quelques instants que sa tête allait exploser.

Puis il y eut un craquement et un bruit d'éclatement en provenance de la balustrade. Ben aperçut Victor et le Roteur qui rattrapaient Henry, sur le point de s'affaler dans le caniveau à côté de ce qui restait de *Bulldozer*, avant de tomber lui-même dans le vide. Il se laissa aller avec un cri qui sonna presque comme un rire.

Ben vint heurter la pente du dos et des fesses juste en dessous de la bouche d'égout qu'il avait repérée précédemment ; eût-il atterri sur elle, il aurait très bien pu se rompre les reins. Au lieu de cela, il échoua sur un épais coussin d'herbes et de fougères et sentit à peine l'impact. Il fit un saut périlleux en arrière, se retrouva assis et se mit à glisser à reculons le long de la pente comme un gosse sur un toboggan vert géant, le survêt enroulé autour du cou, cherchant à se retenir à quelque chose mais ne faisant qu'arracher touffe après touffe les fougères et herbes à sorcière.

Il vit le haut du talus (qu'il se fût tenu là un instant auparavant lui paraissait impossible) s'éloigner à une vitesse folle de dessin animé, et les deux têtes de Victor et du Roteur qui le regardaient dévaler la pente, bouche bée. Il eut une pensée fugitive pour les livres de la bibliothèque. Puis il heurta violemment un obstacle et faillit se couper la langue en deux.

C'était le tronc d'un arbre couché qui venait d'interrompre ainsi la dégringolade de Ben, manquant de peu lui casser la jambe. Il remonta péniblement la pente pour dégager sa jambe, l'effort le faisant grogner. Il se trouvait à peu près à mi-chemin ; en dessous, les buissons devenaient plus épais. L'eau qui sortait de l'égout ruisselait sur ses mains.

Il y eut un hurlement venu d'en haut. Ben leva de nouveau les yeux et vit Henry qui volait littéralement par-dessus le talus, le couteau entre les dents. Il atterrit sur ses deux pieds, le corps rejeté en arrière afin de ne pas être déséquilibré ; après une série d'enjambées gigantesques, il se mit à glisser puis bondit à nouveau comme un kangourou.

« 'E vais 'e fai'e 'a peau, 'é Nénés ! » vociférait-il en dépit du couteau. Ben n'avait pas besoin d'un interprète professionnel pour comprendre : *Je vais te faire la peau, les Nénés !*

Alors, avec ce sang-froid tout nouveau qu'il s'était découvert quelques instants auparavant, Ben sut ce qu'il avait à faire. Il s'arrangea pour se remettre debout juste avant l'arrivée de Henry qui tenait maintenant son couteau à la main, tendu devant lui comme une baïonnette. Ben se rendit vaguement compte que la jambe gauche de son jean était déchirée et que sa cuisse saignait plus abondamment que son estomac... mais elle le soutenait et n'était donc pas cassée – c'était du moins ce qu'il espérait.

Ben s'accroupit légèrement pour maintenir son équilibre précaire et fit un pas de côté quand Henry voulut l'attraper d'une main, tandis que celle armée du couteau décrivait un grand arc. Ben perdit l'équilibre mais tendit sa jambe gauche dans sa chute ; elle heurta Henry au tibia, le fauchant avec la plus grande efficacité. Ben resta un instant bouche bée, un mélange d'admiration et d'excitation l'emportant momentanément sur sa terreur. Henry Bowers eut l'air de voler par-dessus l'arbre, exactement comme Superman ; il avait les bras tendus devant lui comme dans le film. Sauf que dans le film, Superman vole aussi naturellement que l'on boit un verre d'eau, alors que Henry avait l'air de quelqu'un à qui l'on vient d'enfoncer un tisonnier chauffé au rouge entre les fesses. Sa bouche s'ouvrait et se refermait, laissant échapper un filet de salive qui vint se coller à son oreille.

Puis il s'écrasa au sol. Le couteau lui vola des mains. Il roula sur une épaule, se retrouva sur le dos et s'enfonça dans les buissons, les jambes en V. Il y eut un cri, un bruit sourd, puis plus rien.

Ben resta assis, sonné, ne pouvant détacher les yeux des herbes écrasées qui marquaient l'endroit où Bowers avait disparu. Puis des cailloux commencèrent à rouler autour de lui. Victor et le Roteur, à leur tour, descendirent le talus. Ils se déplaçaient avec plus de prudence que Henry, et donc plus lentement, mais il ne leur faudrait pas plus de trente secondes pour l'atteindre s'il ne bougeait pas.

Il gémit. Ce cauchemar ne finirait donc jamais ?

Tout en les surveillant, il enjamba le tronc couché et se précipita vers le bas du ravin, soufflant comme un phoque. Il avait un point de côté. Sa langue le brûlait horriblement. Les buissons étaient maintenant presque aussi hauts que lui. L'odeur entêtante de la végétation luxuriante, livrée à elle-même, lui emplit les narines. Il entendait de l'eau couler pas très loin en babillant sur les pierres.

Il dérapa, roula de nouveau, glissa et heurta un rocher qui dépassait du dos de la main, avant de s'enfoncer dans un roncier qui arracha des petites bourres de coton à son survêt et égratigna ses mains et ses joues.

Il s'arrêta brutalement, se retrouvant en position assise, les pieds dans l'eau, dans le coude

d'un petit ruisseau qui allait se perdre en serpentant dans l'épaisseur du sous-bois, sur sa droite. Dans cette direction, il faisait aussi noir que dans un four. Tournant la tête à gauche, il vit Henry Bowers gisant au milieu du cours d'eau, sur le dos. Ses yeux, à demi ouverts, ne montraient que du blanc. Du sang coulait d'une de ses oreilles et se diluait vers Ben en délicates volutes.

*Oh, mon Dieu, je l'ai tué ! Oh, mon Dieu, je suis un assassin ! Oh, mon Dieu !*

Oubliant que Huggins et Victor étaient à ses trousses (ou pensant peut-être qu'ils n'auraient plus envie de lui donner une raclée quand ils s'apercevraient que leur Chef impavide était mort), Ben remonta les quelques mètres qui le séparaient de Bowers – le garçon avait sa chemise en lambeaux, le jean noir de terre, une botte en moins. Ben avait vaguement conscience que ses propres vêtements ne valaient guère mieux et que son corps était assailli de douleurs. Sa cheville gauche le faisait souffrir plus que tout ; elle avait déjà gonflé dans sa tennise et il boitait comme un marin qui met pied à terre après une longue traversée.

Il se pencha sur Henry, dont les yeux s'ouvrirent soudain tout grands. D'une main sanguinolente et éraflée, il le saisit à la cheville ; ses lèvres bougèrent, mais il n'en sortit que le sifflement de sa respiration – ce qui n'empêcha pas Ben de comprendre : *Vais te tuer, gros lard !*

Se servant de la cheville de Ben comme appui, Bowers voulut se relever, mais Ben se démena frénétiquement. La main glissa, puis lâcha prise. Ben partit en arrière, moulinant des bras, et tomba sur le cul pour la troisième fois, un record en moins de quatre minutes. Il se mordit aussi une deuxième fois la langue. La gerbe d'eau qu'il provoqua créa un bref arc-en-ciel. Mais Ben n'en avait rien à foutre. Il n'en aurait rien eu à foutre non plus de trouver une cassette pleine de pièces d'or. Il ne demandait qu'à retrouver sa vie médiocre de gros.

Henry roula sur lui, essaya de se lever, retomba. Puis réussit à se hisser sur les mains et les genoux, enfin sur les pieds. Il ne quittait pas Ben des yeux. De ces yeux noirs qu'il avait. Ses mèches courtes pointaient dans tous les sens, comme des panouilles de maïs après un coup de vent.

Ben fut saisi d'une colère soudaine. Non, c'était davantage que de la colère. Il était fou furieux. Il marchait tranquillement, les livres de la bibliothèque sous le bras, plongé dans une innocente rêverie dans laquelle il s'imaginait embrassant Beverly, n'embêtant personne. Et regardez-moi ça, mais regardez ! Les pantalons déchirés. La cheville gauche peut-être fracturée, en tout cas, sérieusement foulée. Des écorchures partout, la langue coupée, et le monogramme de ce salopard entaillé sur l'estomac. Que pensez-vous de ce joyeux merdier, les copains ? Mais ce fut probablement l'idée des livres, dont il était responsable, qui le poussa à charger Henry. Ses livres perdus, et l'image du regard de reproche de Mrs. Starrett quand il le lui dirait. Mais quelle que fût la raison, il fonça, lourdement, ses tennises détrempées faisant gicler l'eau dans tous les

sens, et frappa sèchement Bowers aux couilles.

Henry lâcha un épouvantable cri râpeux qui sema la panique parmi les oiseaux, dans les arbres. Il resta quelques instants jambes écartées, les mains étreignant son entrejambe, les yeux écarquillés d'incrédulité. « Ug ! dit-il d'une petite voix.

– Exact, fit Ben.

– Ug, répéta Henry, encore plus faiblement.

– Exact », répondit Ben.

Bowers tomba alors lentement à genoux, ou plutôt se replia sur lui-même. Il regardait toujours Ben de ses yeux noirs et incrédules.

« Ug.

– Et comment ! »

Henry roula de côté, sans lâcher ses testicules, et commença à osciller sur lui-même.

« Ug, gémit-il, mes couilles ! Ug ! Tu m'as massacré les couilles ! U-ug ! » Il commençait à reprendre des forces, et Ben se mit à reculer pas à pas. Ce qu'il venait de faire le rendait malade, mais il était également plein d'une fascination indignée qui le paralysait. « Ug, mes couilles, bordel ! U-ug ! Mes nom de Dieu de couilles ! »

Ben aurait pu rester indéfiniment sur place (peut-être jusqu'à ce que Bowers eût repris assez de force pour se lancer à ses trousses), mais à cet instant, un caillou vint le frapper à la hauteur de l'oreille droite, provoquant un élancement tellement profond et douloureux qu'il crut avoir été piqué par une guêpe.

Il se tourna et vit les deux autres qui se dirigeaient vers lui à grandes enjambées, par le milieu de la rivière. Ils tenaient chacun une poignée de galets ronds ; Victor en lança un, qui siffla à l'oreille de Ben. Mais un deuxième le toucha au genou, lui arrachant un cri de douleur. Un troisième l'atteignit à la joue, et ses yeux se remplirent de larmes.

Il se précipita vers la rive opposée du ruisseau, qu'il grimpa aussi vite qu'il le put en s'accrochant aux racines qui dépassaient et aux buissons. Il atteignit le sommet (une dernière pierre le toucha à la fesse tandis qu'il s'y hissait) et jeta un bref coup d'œil en arrière.

Huggins s'agenouillait à côté de Bowers tandis qu'à quelques pas de lui, Victor lançait des cailloux ; l'un d'eux, de la taille d'une balle de tennis, fracassa le feuillage à côté de lui. Il en avait assez vu ; en fait, il en avait même trop vu. Pis que tout, Bowers commençait à se relever. Une vraie Timex, ce Bowers, il résistait à tout. Sans plus attendre, Ben fonça à grand fracas dans les buissons, clopinant dans une direction qu'il espérait être celle de l'ouest. S'il arrivait à rejoindre le lotissement, de l'autre côté, il pourrait mendier une pièce de cinq cents à quelqu'un et prendre le bus pour la maison. Une fois rentré, il verrouillerait la porte derrière lui et enfouirait ses

vêtements déchirés et pleins de sang au fond de la poubelle ; alors ce rêve délirant prendrait fin. Ben s’imagina assis dans un fauteuil de la salle de séjour, après avoir pris un bain, dans son peignoir en tissu éponge, en train de regarder des dessins animés à la télé tout en buvant son lait à la fraise. *Accroche-toi à cette idée !* s’intima-t-il farouchement, poursuivant sa progression opiniâtre.

Les buissons le fouettaient au visage ; il les repoussait. Les ronces s’accrochaient à lui et le griffaient ; il s’efforçait de les ignorer. Il arriva sur une portion de sol plate, noire et boueuse. De l’autre côté poussaient, en rangs serrés, des sortes de bambous ; une odeur fétide montait du sol. Une pensée qui ne présageait rien de bon

*(sables mouvants)*

lui traversa l’esprit comme une ombre tandis qu’il fouillait du regard le scintillement des eaux dormantes, entre les tiges des pseudo-bambous. S’y réfugier lui répugnait. Même sans sables mouvants, la boue lui aspirerait ses tennnis. Il tourna donc à droite et, courant en lisière du bosquet de bambous, il arriva finalement dans une zone vraiment boisée.

Les arbres, des sapins pour la plupart, le tronc épais, avaient poussé partout et se disputaient l’espace et la lumière, mais le sous-bois était moins dense et lui permettait de se déplacer plus rapidement. Il ne savait plus très bien dans quelle direction il allait, mais pensait disposer au moins d’une petite avance. Derry fermait les Friches-Mortes sur trois côtés, tandis que le prolongement inachevé de l’autoroute les limitait sur le quatrième. Tôt ou tard, il déboucherait bien quelque part.

Il sentait de douloureux élancements à la hauteur de l’estomac, et il souleva ce qui restait de son survêt pour l’examiner. Il grimâça et émit un sifflement entre ses dents. Son ventre était comme une caricature géante de boule de Noël, taché de rouge par le sang et de vert par sa glissade le long de la pente. Il rabattit le survêt, sur le point de dégobiller.

Il entendit alors un bourdonnement bas et régulier qui venait de devant – une note ténue, à peine audible. Un adulte n’aurait eu qu’une idée : sortir à tout prix de là (d’autant plus que les moustiques avaient repéré Ben, et s’ils n’étaient pas aussi gros que des moineaux, ils se défendaient pas mal), et aurait ignoré le bruit ou ne l’aurait même pas entendu. Mais Ben était encore un enfant, et commençait à surmonter sa peur. Il obliqua sur la gauche et s’ouvrit un chemin entre des lauriers bas. Au-delà, dépassant du sol d’à peu près un mètre, se dressait un cylindre de béton d’un diamètre d’un mètre vingt environ. Il était fermé d’un couvercle à événements en fer, sur lequel apparaissaient en relief les mots DERRY SERVICE DES ÉGOUTS. Le bruit qui, d’où il était, se trouvait amplifié, venait de là-dedans.

Ben jeta un coup d’œil par l’un des événements mais ne put rien voir ; il entendait le grondement, ainsi qu’un bruit d’écoulement d’eau, mais c’était tout. Il respira profondément, et

une bouffée âcre, mélange d'odeur d'humidité et de merde, monta dans ses narines. Il grimaça. Un égout, un point c'est tout. Ou à la rigueur, un égout qui se combinait avec un tunnel de drainage : il n'en manquait pas, dans cette ville qui craignait les inondations. Rien d'extraordinaire. Mais il avait ressenti un frisson un peu particulier. On voyait bien la trace du travail des hommes dans le fouillis de cette jungle, mais on devinait aussi la trace de la chose elle-même – ce tuyau de ciment qui surgissait du sol. Ben avait lu *La Machine à explorer le temps* de Wells, l'année précédente, et ce cylindre avec son couvercle de fer percé d'évents lui rappelait les puits qui conduisaient dans l'horrible pays souterrain des Morlocks.

Il s'éloigna rapidement, tâchant de nouveau de trouver l'ouest. Il déboucha sur une petite clairière et tourna de façon à ce que son ombre soit exactement derrière lui ; puis il reprit son chemin en ligne droite.

Cinq minutes plus tard, il entendit de nouveau le bruit de l'eau courante, ainsi que des voix. Des voix de gosses.

Il s'arrêta pour écouter, et c'est à cet instant qu'il entendit des craquements de branches et d'autres voix derrière lui. Elles étaient parfaitement reconnaissables et appartenaient à Victor Criss, à Huggins et à l'inimitable Henry Bowers.

Le cauchemar, aurait-on dit, n'était pas encore terminé.

Ben chercha désespérément autour de lui un coin où se terrer.

## 10

Il en sortit environ deux heures plus tard, plus crasseux que jamais, mais ayant un peu récupéré. Lui-même avait peine à le croire : il avait somnolé.

En les entendant une fois de plus derrière lui, Ben avait été sur le point de rester complètement paralysé, comme un animal pris dans les phares d'un camion. Une dangereuse torpeur s'était mise à l'envahir. L'idée de se rouler en boule sur le sol comme un hérisson et de les laisser faire tout ce qu'ils voulaient lui effleura même l'esprit. C'était une idée insensée, mais... étrangement séduisante.

Au lieu de cela, Ben partit en direction des voix des autres enfants et essaya de démêler ce qu'ils disaient – n'importe quoi, pourvu qu'il arrivât à se débarrasser de cette effrayante paralysie de l'esprit. Un projet ; ils parlaient d'un projet. Il crut avoir déjà entendu une ou deux de ces voix. Il y eut un bruit d'éclaboussement, suivi d'éclats de rire joyeux et bon enfant. Ben se sentit empli d'une nostalgie stupide et prit encore plus vivement conscience de la situation dangereuse dans laquelle il se trouvait.

S'il devait être pris, inutile que ces gosses eussent à subir le même traitement que lui. Ben tourna de nouveau à droite. Comme beaucoup de gros, il avait le pied remarquablement léger. Il passa assez près des garçons pour apercevoir leurs silhouettes qui allaient et venaient entre lui et le scintillement de l'eau, mais aucun ne le vit ou ne l'entendit. Peu à peu, les bruits de voix s'estompèrent.

Il tomba sur un sentier étroit de terre battue. Il l'étudia un instant, et secoua la tête avant de plonger de nouveau dans le sous-bois. Il se déplaçait plus lentement, maintenant, écartant les buissons au lieu de foncer dedans. Il suivait toujours plus ou moins le cours d'eau au bord duquel jouaient les autres enfants. En dépit des arbres et des buissons qui limitaient son champ de vision, il se rendit compte qu'il était beaucoup plus large que celui dans lequel Henry et lui étaient tombés.

Encore un cylindre de béton, à peine visible au milieu d'un fouillis de ronces couvertes de mûres, bourdonnant paisiblement d'insectes. Au-delà, un talus donnait sur la rivière, et un vieil orme tordu tendait ses branches au-dessus de l'eau. À demi dénudées par l'érosion de la rive, ses racines ressemblaient à une masse de cheveux sales et en désordre.

Espérant qu'il ne s'y trouverait ni bestioles ni serpents, mais trop fatigué et sa peur trop engourdie pour vraiment s'inquiéter, Ben s'était glissé entre les racines, derrière lesquelles se trouvait une grotte miniature. Il s'y adossa, mais une racine enfonça un doigt rageur dans ses fesses. Se déplaçant légèrement, il put s'asseoir dessus dans un relatif confort.

Les trois voyous arrivèrent. Il avait cru – espéré – qu'ils suivraient peut-être le chemin, mais la chance n'était pas avec lui. Ils s'arrêtèrent tout près pendant quelques instants – au point que Ben aurait pu toucher l'un d'eux en tendant le bras.

« Je te parie que ces petits morveux l'ont vu, là-bas, dit le Roteur.

– Eh bien, on va s'en occuper », répondit Henry. Le trio repartit dans la direction d'où il était arrivé. Quelques instants plus tard, Ben entendit Bowers qui rugissait : « Qu'est-ce que vous branlez ici, bande de morpions ? »

Il y eut une réponse, que Ben ne put distinguer ; les gamins étaient trop loin, et à cet endroit, le bruit de la rivière – c'était bien entendu la Kenduskeag – était trop fort. Mais il eut l'impression que les mêmes avaient peur ; il ne les comprenait que trop.

Puis Victor Criss lança à son tour quelque chose que Ben ne saisit pas entièrement : « Quel putain de barrage de bébé ! »

Barrage de bébé ? Garage à bébés ? À moins qu'il ait dit que les bébés le mettaient en rage. Ben avait peut-être mal compris.

« Démolissons-le ! » proposa le Roteur.

Il y eut des cris de protestation, bientôt suivis d'un hurlement de douleur. Quelqu'un se mit à pleurer. Oui, Ben pouvait se mettre à leur place. Ces trois salauds n'avaient pas réussi à l'attraper, mais ils pouvaient passer leur mauvaise humeur sur ces malheureux gosses.

« Ouais, on le démolit », dit Henry.

Éclabousses, cris. Grands éclats de rire crétin de Victor et du Roteur. Un hurlement de fureur angoissé de l'un des gamins.

« Ne viens pas me casser les couilles, espèce de petit merdeux bafouilleur, vociféra Bowers. Y a plus personne qui va me les casser aujourd'hui. »

Il y eut un bruit de craquement. Le ruissellement de l'eau devint soudain plus fort, gronda quelques instants, puis revint à son babil placide. Tout d'un coup, Ben comprit. « Barrage de bébé », c'était bien ce qu'avait dit Victor. Les mômes – pas plus de deux ou trois, lui avait-il semblé quand il était passé à côté – étaient en train de construire un barrage. Henry et ses acolytes venaient de le démolir. Ben se douta même de l'identité des enfants. Le seul « petit merdeux bafouilleur » qu'il connaissait, à l'école de Derry, était Bill Denbrough, de l'autre classe de septième.

« Tu n'avais pas besoin de faire ça ! s'exclama une petite voix terrorisée que Ben reconnut également, sans toutefois pouvoir mettre tout de suite un visage dessus. Pourquoi l'avoir démolé ?

– Parce que j'en avais envie, pauvre con ! » beugla Henry. Il y eut un bruit mat, suivi d'un cri de douleur puis de sanglots.

« La ferme ! intervint à son tour Victor. La ferme, le même, ou je te tire les oreilles et te les attache sous le menton ! »

Les sanglots se transformèrent en une série de reniflements étouffés.

« On se barre, lança Henry. Mais avant, je voudrais savoir quelque chose. Vous n'auriez pas vu un gros lard de même, il y a cinq ou dix minutes ? Un gros lard tout coupé et plein de sang ? »

Il y eut une courte réponse que Ben ne distingua pas.

« T'es sûr ? reprit Henry. T'as intérêt, la Bafouille.

– J-je s-suis sûr.

– Barrons-nous. Il a probablement dû traverser un peu plus bas, conclut Henry.

– Salut, les mômes ! fit Victor à la cantonade. Un vrai barrage de bébé, croyez-moi. Vous êtes bien mieux sans qu'avec. »

Bruits d'eau. La voix du Roteur, et venant de plus loin, des mots impossibles à distinguer. En fait, il préférait ne pas les distinguer. Le garçon qui avait pleuré sanglotait de nouveau. L'autre lui parlait de façon réconfortante ; Ben avait conclu qu'ils n'étaient que deux, Bill le Bègue et le pleurnichard.

Mi-assis, mi-allongé, il tendait l'oreille vers les deux garçons et les bruits que faisaient Bowers et ses deux dinosaures d'acolytes en s'enfonçant dans les Friches. Des rayons de soleil parvenaient jusqu'à lui et dessinaient de petites taches de lumière dans le fouillis de racines, au-dessus et autour de lui. C'était plein de boue, dans cette cachette, mais ce n'était pas si inconfortable... et il y était en sécurité. Le murmure de l'eau était apaisant. Même les pleurs du gosse étaient apaisants, à leur manière. Ses douleurs se confondaient en un élancement diffus, et le tapage des dinosaures avait complètement cessé. Il allait attendre un moment, juste le temps de s'assurer qu'ils ne revenaient pas, après quoi il se trouverait un chemin.

La pulsation du système de drainage provenait, par le sol, jusqu'à Ben ; il arrivait même à la sentir, une vibration faible et régulière qui se transmettait à la racine sur laquelle il était assis, puis à son dos. Il pensa de nouveau aux Morlocks, à leur chair nue ; il s'imagina qu'ils devaient dégager la même odeur d'humidité et de merde que celle qui montait par les événements des couvercles de fer. Il se représenta leurs puits, s'enfonçant profondément dans la terre, et les échelles rouillées qui permettaient d'y accéder. Il se laissa gagner par la somnolence, et à un moment donné, sa rêverie devint rêve.

## 11

Ce ne fut pas des Morlocks qu'il rêva, mais de ce qui lui était arrivé en janvier, de la chose qu'il n'avait pas été capable d'avouer à sa mère.

C'était le premier jour d'école après les longues vacances de Noël. Mrs. Douglas avait demandé un volontaire pour rester après la classe, afin de l'aider à compter les livres qui avaient été remis juste avant les vacances. Ben avait levé la main.

« Merci, Ben », lui avait dit Mrs. Douglas en le gratifiant d'un sourire d'un tel éclat qu'il en avait senti la chaleur jusqu'aux orteils.

« Lèche-cul ! » avait soufflé Bowers.

C'était l'une de ces journées du Maine comme il y en a de temps en temps, à la fois superbe et terrible. Sans un nuage, avec une lumière qui brûlait les yeux, mais froide à faire peur. Un vent glacial et violent rendait encore plus pénibles les moins douze degrés qu'affichait le thermomètre.

Ben comptait les livres et donnait les numéros à haute voix ; Mrs. Douglas les notait (sans même se soucier de vérifier son travail, ne serait-ce qu'une fois de temps en temps), puis ils portèrent tous les deux les volumes dans la salle où on les rangeait, empruntant des couloirs dans lesquels les radiateurs émettaient des claquements rêveurs. L'école avait tout d'abord été bruyante : fracas métallique des portes de casiers, cliquetis de la machine à écrire de Mrs. Thomas,

dans le bureau, sonorités légèrement détonnantes de la chorale qui répétait, à l'étage, chuintement des chaussures de sport et martèlement du ballon dans le gymnase où l'on jouait au basket-ball, allant en s'accélération au fur et à mesure qu'une équipe progressait vers le panier de l'autre.

Ces bruits cessèrent peu à peu jusqu'à ce que, une fois en place la dernière rangée de livres (il en manquait un), on n'entendit plus que le claquement des radiateurs, le son léger du balai de Mr. Fazio qui répandait de la sciure de bois, et le hurlement du vent, à l'extérieur.

Ben jeta un coup d'œil par l'unique et étroite fenêtre de la salle des livres et vit que la lumière déclinait rapidement dans le ciel. Il était quatre heures et le crépuscule n'allait pas tarder. Des pans de neige sèche enrobaient les balançoires et le toboggan des petits et tout était pétrifié par le gel. Il faudrait attendre le dégel d'avril pour que se desserrent ces étaux de glace. Il ne vit personne sur Jackson Street. Il attendit un peu, dans l'espoir de voir au moins une voiture franchir l'intersection Jackson-Witcham, mais en vain. Mis à part Mrs. Douglas et lui-même, tout le monde à Derry aurait pu être mort ou avoir disparu, du moins d'après ce qu'il voyait d'ici.

Il jeta un coup d'œil à l'institutrice et se rendit compte, non sans un frisson de terreur, qu'elle ressentait la même chose que lui ; il le devinait à son regard. Il avait quelque chose de profond, pensif et lointain qui n'était pas d'une femme de quarante ans : c'était un regard d'enfant. Elle avait les mains croisées juste en dessous de la poitrine, comme si elle priait.

*J'ai la frousse, pensa Ben, et elle aussi. Mais de quoi avons-nous peur ?*

Il l'ignorait. Puis elle le regarda, eut un rire bref presque gêné et dit : « Je t'ai gardé trop longtemps, Ben. Je suis désolée.

– Ça va très bien, Mrs. Douglas. » Il regarda ses pieds. Il l'aimait bien – pas de ce même amour sans bornes qu'il avait voué à Miss Thibodeau, sa première maîtresse d'école, mais il avait beaucoup d'affection pour elle.

« Je t'aurais bien ramené, si j'avais su conduire, reprit-elle. À moins que tu n'attendes un petit quart d'heure ; mon mari doit passer me prendre, et...

– Non merci, madame. Je dois être à la maison avant. » Ce n'était pas vrai, mais il éprouvait une curieuse aversion à l'idée de rencontrer Mr. Douglas.

« Ta mère pourrait peut-être...

– Elle ne conduit pas non plus. Ça ira très bien. Il n'y a qu'un kilomètre et demi de marche.

– Par beau temps, ce n'est rien, mais aujourd'hui... Promets-moi d'aller chez quelqu'un si tu as trop froid, Ben.

– Oh, bien sûr. Je rentrerai chez l'épicier de Costello Avenue, et j'irai me chauffer auprès du poêle. Mr. Gedreau ne dira rien. Et puis, j'ai mon pantalon matelassé et mon nouveau foulard de Noël. »

Mrs. Douglas eut l'air un peu rassurée... puis elle regarda de nouveau par la fenêtre. « On dirait qu'il fait terriblement froid ; ça semble si hostile... »

Il ne comprit pas le mot mais saisit très bien son sens. *Quelque chose vient de se passer, mais quoi ?*

Il venait de la voir, se rendit-il soudain compte, non pas comme une institutrice, mais comme une personne – voilà ce qui s'était passé. Il avait vu son visage, brusquement, d'une manière entièrement nouvelle ; c'était devenu un autre visage, un visage de poète fatigué. Il l'imagina rentrant chez elle avec son mari, assise à côté de lui dans l'auto, les mains croisées, tandis qu'il lui parlait de sa journée dans le bruit du système de chauffage. Il l'imagina préparant le repas. Une pensée étrange lui traversa l'esprit et une question conventionnelle lui vint aux lèvres : *Avez-vous des enfants, Mrs. Douglas ?*

« Je me dis souvent, à cette époque de l'année, que l'humanité n'était pas faite pour vivre si loin au nord de l'équateur, dit-elle. Pas ici, en tout cas. » Elle sourit, et quelque chose de son étrangeté disparut de son visage ou de ses yeux, et il fut capable de la voir, du moins en partie, comme il l'avait toujours vue. *Je ne la verrai jamais plus exactement comme avant*, songea-t-il, attristé.

« Je vais me sentir vieille jusqu'au printemps, où je me sentirai de nouveau jeune. C'est tous les ans comme ça. Es-tu sûr que ça va aller, Ben ?

– Ça ira très bien.

– Oui, je te fais confiance. Tu es un gentil garçon, Ben. »

Il regarda de nouveau ses pieds, les joues en feu ; il l'aimait plus que jamais.

Dans le couloir, Mr. Fazio lui dit, sans lever les yeux de la sciure que poussait son balai : « Fais attention aux doigts gelés, petit !

– Oui, monsieur. »

Il prit le pantalon matelassé dans son casier et l'enfila. Il s'était senti extrêmement malheureux lorsque sa mère avait exigé qu'il le porte encore cet hiver, en particulier par temps très froid, car pour lui c'était un vêtement de bébé ; mais aujourd'hui, il était content de l'avoir. Il prit lentement la direction de la sortie, remontant la fermeture de sa veste, serrant les cordons de son capuchon, enfilant ses moufles. À l'extérieur, il resta un instant en haut des marches enneigées, écoutant la porte se refermer – et se verrouiller – derrière lui.

Un ciel d'un bleu d'hématome planait au-dessus de l'école de Derry. Le vent soufflait régulièrement. Les cordes du drapeau tintaient contre le mât d'acier. Ce vent coupant mordit instantanément Ben au visage, engourdissant ses joues.

*Attention aux doigts gelés, petit ! Et au nez.*

Il remonta vivement son écharpe ; sa silhouette épaisse lui donnait l'air d'un gnome. En

s'assombrissant, le ciel acquérait une sorte de beauté fantastique, mais Ben ne s'arrêta pas pour l'admirer. Il faisait trop froid. Il partit.

Au début, il avait le vent dans le dos, et ça n'allait pas trop mal. Il semblait même lui donner un coup de main. Mais à Canal Street, il devait tourner à droite, et il se retrouva avec le vent presque de face. Cette fois-ci, il paraissait au contraire l'empêcher d'avancer... comme s'il avait des comptes à régler avec lui. L'écharpe était utile, mais ne suffisait pas. Il avait les yeux douloureux, et l'humidité qui perlait de son nez gela. Il sentait ses jambes s'engourdir. À plusieurs reprises, il mit ses mains gantées sous ses aisselles pour les réchauffer. Le vent gémissait d'une voix plaintive, par moments presque humaine.

Ben était à la fois effrayé et excité. Effrayé, car du coup, il comprenait certaines histoires qu'il avait lues, comme les récits de Jack London sur le Grand Nord, dans lesquels des gens mouraient de froid. Il était tout à fait possible de mourir de froid par une telle nuit, où le thermomètre allait tomber à moins vingt-cinq.

Son excitation était plus difficile à expliquer. Elle se fondait sur un sentiment de solitude, et avait comme un parfum de mélancolie. Il était dehors ; il passait sur les ailes du vent, et personne, derrière les rectangles brillamment illuminés des fenêtres, ne l'apercevait. Tous, à l'intérieur, là où on trouvait lumière et chaleur, ignoraient qu'il passait ; lui seul le savait ; c'était comme un secret.

L'air en mouvement le brûlait de mille piqûres, mais il était propre et sain. Une fumée blanche sortait de son nez en filets bien nets.

Et lorsque le soleil se coucha, ne laissant qu'une ligne jaune orange sur l'horizon occidental, et que scintilla l'éclat cruel de diamant des premières étoiles, au-dessus de sa tête, il arriva à la hauteur du canal. Il n'était plus qu'à trois coins de rue de chez lui, maintenant, et il lui tardait de sentir de nouveau les picotements du retour de la chaleur sur son visage et dans ses jambes.

Cependant, il s'arrêta.

Le canal était gelé entre ses rives de béton, comme un lait de rose pétrifié, la surface craquelée, bosselée et opalescente. Parfaitement immobile et cependant tout à fait vivant dans la rude pureté de ce faux jour d'hiver, avec sa propre et laborieuse beauté.

Ben se tourna dans l'autre direction, vers le sud-ouest. Vers les Friches-Mortes. Il avait de nouveau le vent dans le dos, et son pantalon ondulait et claquait. Le canal courait tout droit entre les parois de béton sur environ huit cents mètres ; puis le béton s'interrompait et la rivière se déversait dans les Friches, réduites à cette époque de l'année à un monde squelettique de ronces givrées et de branches dénudées et raides.

Une silhouette se tenait sur la glace, en contrebas.

Ben l'observa et pensa : *Ce doit être un homme que je vois là en bas, mais est-ce possible qu'il soit*

*habillé de cette manière ? Non, ce n'est pas possible !*

Le personnage était vêtu de ce qui semblait être un habit argenté de clown blanc, qui ondulait autour de lui dans le vent polaire, et portait des chaussures orange démesurées, assorties aux boutons en forme de pompons de son costume. Il tenait d'une main une poignée de fils retenant tout un lot de ballons colorés, et lorsque Ben se rendit compte que les ballons flottaient dans sa direction, le sentiment d'irréalité qui l'avait dès l'abord frappé ne fit que s'amplifier. Il ferma les yeux, se les frotta et les réouvrit. Les ballons paraissaient toujours flotter vers lui.

Il crut entendre encore une fois la voix de Mr. Fazio dans sa tête : *Attention au gel...*

Ce devait être un mirage ou une hallucination due à quelque mauvais tour que lui jouait le temps. Qu'un homme se tienne ainsi sur la glace était possible, de même qu'il était matériellement possible qu'il soit en tenue de clown. Mais les ballons ne pouvaient pas flotter vers lui, contre le vent ! Et c'était pourtant ce qu'ils semblaient faire.

« *Ben !* » l'appela le clown sur la glace. Ben crut que la voix n'était que dans son esprit, même si ses oreilles l'avaient entendue. « *Veux-tu un ballon, Ben ?* »

Il y avait quelque chose de si diabolique dans cette voix, de si horrible, qu'il eut envie de partir en courant aussi vite que possible, mais on aurait dit qu'il avait les pieds soudés au sol comme les installations du terrain de jeux des petits.

« *Ils flottent, Ben ! Ils flottent tous ! Essaies-en un, tu verras !* »

Puis le clown se mit à marcher sur la glace, se dirigeant vers le pont du Canal, sur lequel Ben se tenait. Ben le regarda approcher sans bouger, comme un oiseau regarde approcher un serpent. Les ballons auraient dû exploser, par ce froid intense, et flotter en arrière du clown, en direction des Friches... d'où, disait quelque chose au fond de lui-même, cette créature devait provenir.

Puis Ben remarqua autre chose.

Alors que les dernières lueurs du jour teintaient le canal en rose, le clown ne projetait aucune ombre. Absolument aucune.

« *Ça te plaira par ici, Ben* », dit le clown. Il était maintenant suffisamment près pour qu'on puisse entendre les *clud-clud* que faisaient ses chaussures marrantes comme il avançait sur la glace inégale. « *Cela te plaira, je te le promets ; tous les garçons et les filles que je rencontre s'y plaisent, parce que c'est comme l'Île des Plaisirs dans Pinocchio ou Never-Never Land dans Peter Pan ; ils n'ont pas besoin de grandir ici et c'est ce que veulent tous les enfants ! Alors, viens ! Viens voir les paysages, prends un ballon, viens nourrir les éléphants et descendre le toboggan ! Oh, tu aimeras ça, Ben, oh Ben, comme tu vas flotter...* »

Et en dépit de sa peur, Ben se rendit compte qu'il y avait quelque chose en lui qui désirait le ballon. Y avait-il une personne au monde qui possédait un ballon flottant contre le vent ? Avait-

on jamais entendu parler d'une chose pareille ? Oui, il désirait un ballon, et désirait voir le visage que le clown tenait incliné vers la glace comme pour se protéger du froid mortel.

Ce qui se serait passé, si la sirène de cinq heures, au sommet de l'hôtel de ville de Derry, n'avait pas mugé, Ben l'ignorait... et ne voulait pas le savoir. L'important était qu'elle eût mugé, un son comme un pic à glace s'enfonçant dans le froid insoutenable de l'hiver. Le clown releva la tête, comme saisi, et Ben vit son visage.

*La momie ! Oh, mon Dieu, c'est la momie !* fut sa première pensée, accompagnée d'un tel sentiment d'horreur qu'il dut étreindre le parapet du pont pour ne pas s'évanouir. Bien sûr, ce n'était pas la momie, ce ne pouvait pas être la momie. Des momies égyptiennes, il y en avait tant qu'on voulait, il le savait, mais sa première pensée avait été qu'il s'agissait de *la* momie, le monstre poussiéreux joué par Boris Karloff dans ce vieux film qu'il avait vu le mois dernier à la télé – il s'était même couché très tard pour ça.

Non, ça ne pouvait être cette momie-là, les monstres de cinéma n'existent pas, tout le monde sait cela, même les petits enfants. Mais...

Ce n'était pas simplement du maquillage, et le clown n'était pas entortillé dans des bandelettes ; il portait bien des bandelettes, surtout autour du cou et des poignets, agitées par le vent, mais Ben avait une vue très nette de son visage. Il était profondément creusé de rides, la peau comme un vrai parchemin tout fripé, les joues en loques, les chairs desséchées. Sur le front, la peau était entaillée, mais il n'en coulait pas de sang. Ses lèvres exsangues s'ouvraient, souriantes, sur une gueule qu'ornaient quelques dents de guingois comme des pierres tombales. Il avait les gencives grêlées et noires. Impossible de voir ses yeux, mais quelque chose luisait tout au fond des trous charbonneux qu'étaient ses orbites plissées, quelque chose comme les bijoux glacés que l'on devine aux yeux des scarabées égyptiens. Et en dépit du vent contraire, il lui sembla que lui parvenaient des effluves de cannelle et d'épices, de suaires pourrissants imprégnés de drogues étranges, de sable et d'un sang si vieux qu'il s'était desséché en granules de rouille...

« Nous flottons tous en bas », coassa le clown-momie. Ben se rendit soudain compte avec horreur que le clown avait atteint il ne savait trop comment le pont et qu'il se tenait maintenant en dessous de lui, tendant une main sèche, déformée, d'où pendaient des lambeaux de peau froufroutant comme des oriflammes, une main qui laissait voir ses os d'ivoire jauni.

Un doigt presque entièrement décharné vint effleurer la pointe de sa botte. Sa paralysie prit brusquement fin. Il finit de traverser le pont à toutes jambes alors que la sirène de cinq heures gémissait encore à ses oreilles ; il était déjà de l'autre côté quand elle s'arrêta. Ce ne pouvait être qu'un mirage – il fallait que ce fût un mirage. Il était impossible au clown de s'être approché autant pendant les dix ou quinze secondes où avait retenti la sirène.

Mais sa peur n'avait rien d'un mirage ; non plus que les larmes brûlantes qui roulaient de ses yeux et gelaient aussitôt sur ses joues. Il courut, ses bottes martelant le trottoir, entendant derrière lui la momie habillée en clown qui se hissait sur le pont, ses ongles grinçant contre le fer, ses antiques tendons crissant comme des gonds rouillés. Il entendait aussi le sifflement aride de sa respiration, son nez chassant un air aussi dépourvu d'humidité que les tunnels enfouis sous la grande pyramide. Il sentait les effluves d'épices sableux et il savait que d'un moment à l'autre ses mains, aussi dépourvues de chair que les constructions géométriques qu'il édifiait avec son Erector Set, allaient descendre sur ses épaules. Elles l'obligeraient à se tourner, et il se trouverait face à face avec ce visage ridé et ricanant. La rivière délétère de son souffle allait l'inonder ; les orbites noires aux profondeurs habitées de vagues lueurs s'inclinaient sur lui. La bouche à demi édentée s'ouvrirait, et il aurait ses ballons. Oh oui, tous les ballons qu'il voudrait.

Mais quand il atteignit le coin de sa propre rue, en sanglots, le souffle court, le cœur battant la chamade à grands coups dans ses oreilles, quand il osa enfin regarder par-dessus son épaule, il ne vit qu'une rue déserte. Le pont en dos-d'âne, avec ses bas-côtés de béton et ses pavés de galets à l'ancienne, était également désert. Il ne pouvait voir le canal lui-même, mais quelque chose lui dit qu'il devait être aussi désert. Non – si la momie n'avait pas été une hallucination ou un mirage, sans doute l'attendait-elle sous le pont, comme le loup guette le petit Chaperon Rouge.

Ben se dépêcha de regagner la maison, regardant derrière lui tous les trois ou quatre pas jusqu'au moment où il referma et verrouilla la porte. Il expliqua à sa mère (qui était si fatiguée d'une journée particulièrement pénible à la filature qu'à la vérité il ne lui avait guère manqué) qu'il avait aidé Mrs. Douglas à compter les livres. Puis il se mit à table, où l'attendait un repas de nouilles agrémentées des restes de dinde du dimanche précédent. Il en dévora trois assiettes ; à chacune, la momie paraissait s'éloigner et se brouiller davantage. Elle n'était pas réelle, ces choses-là ne sont jamais réelles, elles n'accèdent à l'existence qu'entre les pubs des programmes de nuit de la télé ou le samedi en matinée, au cinéma ; là, avec un peu de chance, on avait droit à deux monstres pour vingt-cinq cents et, avec un quarter de plus, à tout le pop-corn qu'on était capable d'avalier.

Non, ils n'avaient aucune réalité. Les monstres de la télé, du cinéma et des BD n'étaient pas réels... du moins jusqu'au moment où l'on allait au lit sans pouvoir dormir ; jusqu'au moment où étaient sucés jusqu'au dernier les quatre bonbons que l'on avait placés sous son oreiller contre les sortilèges de la nuit ; jusqu'au moment où le lit lui-même se transformait en un lac de rêves méphitiques tandis qu'au-dehors hurlait le vent et que l'on redoutait de regarder vers la fenêtre de peur d'y voir un *visage*, un ancien *visage* ricanant qui n'aurait pas pourri mais se serait desséché comme une feuille, les yeux réduits à deux diamants enfoncés au plus creux d'orbites

ténébreuses ; jusqu'au moment où l'on voyait une main noueuse comme une patte de rapace tenant un lot de ballons : *Viens voir les paysages, prends un ballon, viens nourrir les éléphants et descendre le toboggan ! Ben, oh, Ben, comme tu vas flotter !*

## 12

Ben s'éveilla en sursaut, haletant, encore plein du rêve de la momie, pris de panique dans l'obscurité qui vibrait, toute proche, autour de lui. Du coup, la racine ne le soutint plus et lui rentra une fois de plus dans le dos, comme si elle était exaspérée.

Il aperçut de la lumière et se précipita vers elle. Il surgit en rampant dans le soleil de l'après-midi, retrouva le babil de la rivière, et tout se remit en place. C'était l'été, et non pas l'hiver. La momie ne l'avait pas entraîné au fond de sa crypte solitaire ; Ben s'était simplement mis à l'abri des voyous dans un trou sablonneux, sous un arbre à demi déraciné. Il se trouvait dans les Friches. Henry et ses acolytes, incapables de flanquer à Ben la raclée spectaculaire promise, s'étaient vengés de façon minable sur deux gosses qui jouaient au bord de la rivière. *Salut, les mômes. Un vrai barrage de bébé, croyez-moi ! Vous êtes mieux sans qu'avec.*

Ben jeta un regard désolé sur ses vêtements fichus. Il allait avoir droit aux trente-six parfums différents du saint enfer de la part de sa mère.

Le sommeil lui avait raidi les membres. Il se laissa glisser jusqu'à la berge et commença à remonter la rivière, grimaçant à chaque pas. Il n'était qu'une pelote de douleurs et d'élanements et on aurait dit qu'à chaque mouvement, tous ses muscles pilaient du verre cassé. La moindre parcelle de peau exposée était recouverte de sang séché ou en train de sécher. Il se consola à l'idée que les constructeurs du barrage auraient sans doute disparu. Il ignorait combien de temps il avait dormi, mais la rencontre avec Henry et ses amis avait certainement convaincu Denbrough et son copain que n'importe quel autre endroit – Tombouctou, par exemple – valait mieux pour leur santé.

Ben continuait à se traîner, broyant du noir, non sans se dire que si les voyous réapparaissaient maintenant, il n'aurait aucune chance de les distancer. A peine s'en souciait-il.

Il déboucha d'un coude que faisait la rivière et s'immobilisa, aux aguets. Les constructeurs du barrage, en fait, étaient toujours là. L'un des deux était bien Bill Denbrough ; il se trouvait agenouillé à côté de l'autre garçon, adossé à la rive en position assise. Ce dernier avait la tête tellement rejetée en arrière que sa pomme d'Adam ressortait comme une bosse triangulaire. Il avait du sang séché sous le nez, sur le menton, et jusque dans le cou. Il tenait un objet, mollement, dans une main.

Bill le Bègue se redressa vivement et aperçut Ben, qui se rendit aussitôt compte que quelque chose n'allait pas du tout chez le garçon adossé à la berge ; manifestement, Denbrough était mort de frousse. *Est-ce que ça va jamais finir ?* se dit-il pitoyablement.

« Je me de-demandais s-s-si tu-tu p-p-pourrais m'aider, fit Bill Denbrough. S-s-s-son i-i-inhalateur est vi-vi-vide. Il est p-peut-être... »

Son visage se raidit, devint tout rouge. Il se battait avec le mot, bafouillant comme une mitrailleuse. De la salive jaillit de ses lèvres, et il lui fallut au moins trente secondes de « m-m-m-m-m- » avant que Ben prît conscience qu'il voulait dire que l'autre garçon était mourant.

## CHAPITRE 5

### Bill Denbrough plus fort que le diable (1)

#### 1

*Bill Denbrough pense* : Je suis presque un voyageur de l'espace ; je pourrais tout aussi bien me trouver à l'intérieur d'un obus tiré par un canon.

*Bien qu'elle soit parfaitement exacte, cette réflexion, estime-t-il, n'a rien de réconfortant. En fait, pendant toute l'heure qui a suivi le décollage du Concorde de Heathrow (un vrai démarrage de fusée), il a dû faire face à une légère attaque de claustrophobie. L'avion est étroit, désagréablement étroit. Le repas est presque parfait, mais les hôtesses doivent se contorsionner, se plier et s'accroupir pour faire leur travail ; on dirait une troupe de gymnastes. Être témoin de leurs difficultés lui enlève une partie du plaisir qu'il éprouve à manger, même si son voisin de siège semble n'en avoir cure.*

*Ce voisin de siège ne fait rien pour arranger les choses. Il est gros, et pas particulièrement propre ; il s'est peut-être renversé une bouteille d'eau de toilette Ted Lapidus sur la tête, mais Bill détecte en dessous une odeur de sueur et de crasse qui ne trompe pas. Son coude gauche ne paraît pas non plus lui poser beaucoup de problèmes, il ne se gêne pas pour l'enfoncer de temps en temps dans les côtes de Bill.*

*Ses yeux sont sans cesse attirés par le cadran numérique à l'avant de la cabine. Il indique la vitesse à laquelle se propulse ce boulet franco-anglais. Le Concorde vient d'atteindre sa vitesse de croisière, un peu au-dessus de Mach 2. Bill, à l'aide de la pointe de son stylo, fait des opérations sur la montre à calculette qu'Audra lui a offerte pour la Noël. Si l'appareil est juste – Bill n'a strictement aucune raison d'en douter –, ils foncent donc à la vitesse de vingt-huit kilomètres à la minute. Il n'est pas sûr d'être content de le savoir.*

*Par le hublot, aussi petit et épais que celui des vieilles capsules spatiales Mercury, il voit un ciel non pas bleu, mais dans les tons crépusculaires du soir, alors qu'on est au milieu de la journée. Au point où ciel et mer se rencontrent, il devine une légère courbure. Me voilà donc assis ici, songe Bill, un Bloody Mary à la main, et coudoyé par un gros type crasseux, en train d'observer la courbure de la Terre.*

*Il a un léger sourire à l'idée qu'un homme capable de faire face à quelque chose comme ça ne devrait avoir peur de rien. N'empêche, il a peur, et pas simplement de voler à vingt-huit kilomètres à la minute dans cette étroite et fragile coquille. Il a presque l'impression de sentir Derry se précipiter sur lui : telle est bien l'expression qui convient. Vingt-huit kilomètres à la minute ou pas, il éprouve la sensation d'être parfaitement immobile tandis que Derry se jette sur lui, comme un énorme carnivore resté tapi pendant très longtemps et qui viendrait de jaillir de sa cachette. Derry ! ah ! Derry ! Écrivons-nous une ode à Derry ? Chanterons-nous la puanteur de ses manufactures*

*et de ses rivières ? Le calme digne de ses rues aux arbres bien alignés ? Sa bibliothèque ? Son château d'eau ? Bassey Park ? Son école élémentaire ?*

*Les Friches-Mortes ?*

*Des lumières s'allument sous son crâne, des projecteurs puissants. Comme s'il était resté assis vingt-sept ans dans l'obscurité d'un théâtre, à attendre que quelque chose se passe et que finalement le spectacle commençât. Les projecteurs qui s'allument révèlent peu à peu la scène, qui n'est pas celle de quelque innocente comédie comme Arsenic et vieilles dentelles. Aux yeux de Bill Denbrough, il s'agirait plutôt du Cabinet du Dr Caligari.*

Toutes ces histoires que j'ai écrites, *pense-t-il avec un amusement qu'il juge stupide*, tous ces romans, c'est de Derry qu'ils viennent ; Derry en est la source. Ils ont tous pour origine les événements de cet été-là et ce qui était arrivé à George, le précédent automne. À tous ces journalistes qui n'arrêtent pas de me poser LA QUESTION..., je donne une réponse fausse.

*Le coude de son gros voisin vient une fois de plus le heurter, et il renverse une partie de son verre. Bill a envie de protester, mais finalement s'abstient.*

LA QUESTION, bien sûr, est : « Où trouvez-vous vos idées ? » Bill imagine que tous les écrivains de fiction doivent y répondre (ou faire semblant) au moins deux fois par semaine ; mais un type comme lui qui gagne sa vie en écrivant des choses qui n'ont jamais eu et n'auront jamais la moindre espèce d'existence doit s'en expliquer (ou faire semblant) bien plus souvent encore.

« Tous les écrivains ont un branchement qui plonge dans leur inconscient », leur répond-il, omettant d'ajouter qu'il doute chaque année un peu plus d'une chose comme l'inconscient. « Mais l'homme ou la femme qui écrit des histoires d'horreur est peut-être branché encore plus loin, dans une espèce de sous-inconscient, si vous préférez. »

Réponse élégante, mais pirouette à laquelle il n'a jamais cru. Inconscient ? Certes, il y a bien quelque chose comme ça, mais Bill estime que l'on fait beaucoup trop d'histoires à propos d'une fonction qui n'est probablement que l'équivalent mental des larmes lorsque l'on a une poussière dans l'œil, ou des gaz une heure après un repas trop copieux. La seconde métaphore est sans doute la meilleure des deux, mais il est difficile de répondre aux interviewers qu'en ce qui le concerne, tout ce qui est rêve, désir vague et sensation de déjà-vu se réduit à rien de plus qu'un chapelet de pets mentaux. Ils paraissent toutefois avoir besoin de quelque chose, tous ces malheureux journalistes avec leurs carnets de notes et leurs petits magnétophones japonais, et Bill ne demande qu'à les aider du mieux possible. Il sait combien écrire est un boulot difficile, un boulot sacrément difficile. Inutile de leur rendre la tâche plus pénible en leur répondant : « Mon ami, vous pourriez tout aussi bien me demander qui a cassé le vase de Soissons et vous ne seriez pas plus avancé. »

Il pense maintenant : Tu as toujours su qu'ils posaient la mauvaise question, même avant l'appel de Mike ; maintenant, tu connais aussi la bonne question. Elle n'est pas : « D'où tirez-vous vos idées ? », mais : « Pourquoi avez-vous ces idées ? ». Le branchement existe bien, mais ce n'est

pas de l'inconscient freudien ou junguien qu'il sort ; ce n'est pas d'un système d'égout mental qu'il s'agit, ni d'une caverne souterraine pleine de Morlocks attendant de faire leur apparition. Il n'y a rien d'autre à l'autre bout du branchement que Derry. Simplement Derry. Et...

*Qui heurte si fort à ma porte ?*

*Il sursaute et se retrouve tout droit sur son siège, et c'est son coude, cette fois-ci, qui va s'enfoncer un instant dans les côtes du gros voisin.*

*« Faites attention, l'ami, dit le gros homme. Les places ne sont pas larges ici.*

*– Vous arrêtez de me cogner avec le vôtre et j-j'essaierai d'arrêter de v-vous cogner avec le-le mien. » Le gros homme lui lance un regard outré et incrédule (Mais de quoi parlez-vous donc ?) et Bill se contente de le soutenir jusqu'à ce que l'autre détourne les yeux en grommelant.*

*Qui est ici ?*

*Qui heurte si fort à ma porte ?*

*Il regarde de nouveau par le hublot et pense : On est plus fort que le diable. Il sent se hérissier les poils de ses bras et de sa nuque. Il descend en une fois le reste de son verre. Un autre projecteur vient de s'allumer.*

*Silver, sa bicyclette. Ainsi baptisée du nom du cheval du Ranger solitaire. Une grande Schwinn, de soixante-douze centimètres de haut. « Tu vas te tuer sur cet engin, Billy », lui avait fait remarquer son père, sans inquiétude véritable dans la voix. Depuis la mort de George, plus grand-chose ne l'inquiétait. Avant, il était dur. Juste, mais dur. Après, on pouvait faire à peu près ce qu'on voulait. Il prenait des attitudes paternelles, tenaient des propos paternels, mais ça n'allait pas plus loin. C'était comme s'il avait en permanence l'oreille tendue vers la porte, s'attendant à l'arrivée de George.*

*Bill l'avait vue dans la vitrine du marchand de cycles, sur Center Street. Elle était inclinée, toute triste sur sa béquille, plus grande que toutes les autres en montre, sans couleur là où les autres étaient éclatantes, avec des courbes là où les autres étaient droites et vice versa. Un panneau appuyé à la roue avant annonçait :*

## OCCASION

Faites-nous une proposition

*En réalité, ce n'est pas ce qui s'était passé. Lorsque Bill entra dans le magasin, c'est le patron qui avança un chiffre, que Bill accepta : vingt-quatre dollars. Sa vie en aurait-elle dépendu, il n'aurait pas su comment aborder la question ni quel prix proposer. Vingt-quatre dollars, ça lui paraissait très bonnête, presque généreux. Il paya avec l'argent qu'il économisait depuis sept ou huit mois : celui de son anniversaire, de la Noël, celui reçu pour passer la tondeuse. Il la fit rouler jusqu'à la maison dès que la neige commença à fondre pour de bon. C'était tout*

de même curieux : il n'y a pas un an, l'idée d'acheter une bicyclette ne lui serait pas venue à l'esprit. Or, c'était ce qui s'était passé : elle lui était venue soudain à l'esprit, peut-être au cours de l'une de ces interminables journées après la mort de George. Après son assassinat.

Au début, Bill faillit bien se tuer. Son premier essai se termina par une chute volontaire pour éviter de rentrer de plein fouet dans la barrière qui terminait Lossuth Lane (ce n'était pas tant la barrière qui l'avait impressionné que l'idée que de l'autre côté, les Friches ne se trouvaient qu'à vingt mètres en contrebas). Il revint de la balade avec une estafilade de vingt centimètres de long entre le poignet et le coude de son bras gauche. Une semaine plus tard, à peine, il n'avait pas pu freiner à temps et avait franchi le carrefour de Witcham et Jackson à cinquante à l'heure environ, gamin juché sur un mastodonte gris (il fallait une imagination hors du commun pour voir Silver couleur argent, malgré son nom), les cartes à jouer fixées à la fourche crépitant comme des mitrailleuses contre les rayons : une voiture serait-elle arrivée, c'en eût été fini de lui. Comme Georgie.

Au fur et à mesure que le printemps avançait, il apprit peu à peu à maîtriser Silver. Ni son père ni sa mère, pendant cette époque, ne s'aperçurent qu'il courtisait la mort sur son engin. Il se fit la réflexion qu'il ne leur avait fallu que quelques jours pour qu'ils cessent de remarquer la bicyclette : pour eux, ce n'était qu'une relique à la peinture écaillée, appuyée au mur du garage les jours de pluie.

Silver était cependant bien davantage qu'une relique rouillée. Elle n'avait l'air de rien mais elle filait pourtant comme le vent. L'ami de Bill – son seul véritable ami – était un gosse du nom d'Eddie Kaspbrak, qui se défendait bien en mécanique. Il avait montré à Bill comment maintenir Silver en bon état : les boulons à resserrer régulièrement, les pignons à huiler, comment tendre la chaîne et réparer un pneu crevé.

« Tu devrais la repeindre », lui avait suggéré une fois Eddie, mais Bill n'y tenait pas. Pour des raisons qu'il n'arrivait même pas à s'expliquer à lui-même, il voulait conserver la Schwinn dans l'état où il l'avait trouvée. Elle avait vraiment l'air d'un chien crotté – la bicyclette qu'un gamin insouciant laisserait sur la pelouse, sous la pluie, un engin plein de jeu, de grincements et de frictions anormales. Elle avait peut-être l'air d'un chien crotté, mais elle filait comme le vent. Elle...

« Elle battrait le diable », dit-il à haute voix, se mettant à rire. Son gros voisin lui jette un regard inquisiteur ; son rire a eu cette note stridente qui a fichu la trouille à Audra, le matin même.

Oui, elle avait l'air d'un tas de ferraille, avec sa peinture écaillée, son porte-bagages démodé et son antique trompe à poire en caoutchouc noir – laquelle était définitivement soudée au guidon par un boulon rouillé de la taille d'un poing de bébé. Oui, un sacré tas de ferraille.

Si Silver filait ? Et comment, Seigneur !

Et c'était tant mieux, car Silver lui avait sauvé la vie fin juin 1958, la semaine qui avait suivi celle où il avait rencontré Ben Hanscom pour la première fois, quand, avec Ben et Eddie, ils avaient construit le barrage, celle aussi où non seulement Ben mais Richie Tozier la Grande Guenle et Beverly Marsh avaient fait leur apparition dans les Friches après la séance de cinéma du samedi après-midi. Il avait Richie derrière lui, assis sur le porte-

*bagages, le jour où Silver lui avait sauvé la vie... Il supposait donc que la bicyclette avait aussi sauvé la vie de Richie. Il se souvenait également de la maison d'où ils s'étaient enfuis, et comment ! Il s'en souvenait parfaitement. La foutue maison sur Neibolt Street.*

*Il avait pédalé pour être plus fort que le diable, ce jour-là, oh, oui ! Faut pas croire ! Un diable avec des yeux aussi brillants que de vieilles pièces de monnaie. Un vieux diable hirsute, la bouche pleine de dents sanguinolentes. Si ce jour-là Silver lui avait sauvé la vie, ainsi qu'à Richie, elle avait peut-être également sauvé celle d'Eddie, le jour où il avait rencontré Ben à côté des restes de leur barrage dispersé à coups de pied, au cœur des Friches. Henry Bowers (qui avait l'air de sortir d'une poubelle) avait donné un coup de poing sur le nez d'Eddie, lequel avait été pris d'une violente crise d'asthme et s'était retrouvé avec son inhalateur vide. Et Silver avait été la planche de salut, ce jour-là, oui.*

*Bill Denbrough, qui n'est pas monté sur une bicyclette depuis près de vingt-sept ans, regarde par le hublot d'un avion qui, en 1958, lui aurait paru relever de la pure science-fiction. Ya-hou, Silver, EN AVANT ! pense-t-il. Et voici qu'il doit fermer les yeux sous le picotement soudain des larmes.*

*Qu'est-ce que Silver est devenue ? Il ne s'en souvient plus. Cette partie de la scène est encore dans le noir ; le projecteur qui doit l'éclairer n'a pas encore été allumé. Peut-être n'est-ce pas plus mal, peut-être est-ce un délai de grâce.*

*Ya-hou...*

*Ya-hou, Silver !*

*Ya-hou, Silver*

## 2

« EN AVANT ! » cria-t-il. Le vent emporta les mots par-dessus son épaule comme une écharpe de crêpe ondulante. Sonores et puissants, ils jaillissaient comme un rugissement de triomphe. Le seul qu'il lançât jamais.

Debout sur les pédales, il descendait vers le centre-ville par Kansas Street, prenant de la vitesse, lentement tout d'abord. Une fois lancée, Silver roulait – mais la lancer n'était pas une mince affaire. Voir cette grande bicyclette grise prendre de la vitesse était comme le spectacle d'un gros avion s'élançant sur la piste. On a l'impression que jamais l'énorme engin, avec son lent dandinement, ne sera capable de quitter le sol ; l'idée paraît absurde. Puis on aperçoit son ombre en dessous ; à peine a-t-on le temps d'en prendre conscience qu'elle s'amenuise, se perd vers l'arrière et que l'appareil est en l'air, aussi élégant et gracieux que le rêve d'un esprit satisfait.

Silver était comme ça.

Bill arriva à un endroit plus en pente et se mit à pédaler plus vite, ses jambes comme deux

pistons tandis qu'il se penchait sur le guidon de la bicyclette. Il avait très rapidement appris (après un ou deux coups, là où c'est le plus douloureux pour un garçon) à remonter son caleçon aussi haut qu'il le pouvait avant d'enfourcher Silver. Ce qui lui valut un peu plus tard, au cours de l'été, cette remarque de Richie : *Ça, c'est parce que Bill se dit qu'il pourrait avoir envie d'être papa plus tard. Moi, je ne trouve pas l'idée bien bonne, mais les mômes pourront toujours s'en prendre à leur mère, non ?*

Avec Eddie, ils avaient baissé la selle au maximum, et celle-ci venait le cogner et le racler dans le bas du dos tandis qu'il s'escrimait sur les pédales. Une femme qui arrachait les mauvaises herbes de son jardin s'abrita les yeux du soleil pour le regarder passer, avec un léger sourire. Sur sa grande bécane, le garçon lui rappelait un singe qu'elle avait vu une fois juché sur un monocycle, au cirque Barnum. *Il est bien fichu de se tuer*, se dit-elle, revenant à son jardin. *Ce vélo est trop grand pour lui*. Mais ce n'était pas son problème.

### 3

Bill avait eu assez de bon sens pour ne pas discuter avec les trois voyous quand ils avaient surgi des buissons, l'air aussi mauvais que des chasseurs sur la piste d'un gibier qui aurait déjà amoché l'un des leurs. Eddie avait en revanche imprudemment ouvert la bouche et Henry Bowers s'était défoulé sur lui.

Bill n'ignorait pas qui ils étaient : Henry, Huggins et Victor, les trois pires chenapans de l'école de Derry. Ils avaient déjà donné quelques corrections à Richie Tozier, avec qui Bill entretenait des rapports amicaux. De son point de vue, c'était en partie la faute de Richie, que l'on n'avait pas surnommé la Grande Gueule pour rien.

En avril dernier, Richie avait un jour lancé une remarque sur leurs cols, tandis que le trio passait dans la cour. Ces cols étaient relevés exactement comme ceux de Vic Morrow dans *Graine de violence*. Bill, assis à proximité contre un mur à lancer des billes sans conviction, n'avait pas tout saisi ; pas plus que Henry et ses amis... qui en avaient cependant assez entendu pour se tourner vers Richie. Peut-être avait-il cru s'exprimer à voix basse – sauf que s'exprimer à voix basse lui était à peu près impossible.

« Qu'est-ce que t'as dit, hé, binoclard ? s'enquit Victor.

– J'ai rien dit », répondit Richie. Ce désaveu, joint à l'expression de détresse qui se peignit sur son visage, aurait pu mettre un terme à l'incident. Malheureusement, la bouche de Richie était comme un cheval mal dressé qui bronche sans raison, et il ajouta tout soudain : « Tu devrais un peu te déboucher les oreilles, le balèze. Besoin d'explosifs ? »

Ils étaient restés un instant à le regarder, incrédules, puis s'étaient jetés sur lui. Bill le Bègue

avait suivi la poursuite inégale de son début à son inévitable conclusion, toujours adossé au même mur. Inutile de s'en mêler, ces trois tordus ne seraient que trop contents de flanquer deux raclées pour le prix d'une.

Richie avait foncé en diagonale à travers le terrain de jeux des petits, sautant par-dessus la bascule, zigzaguant entre les balançoires, et ne s'était aperçu qu'au dernier moment qu'il s'était engagé dans une voie sans issue, puisqu'elle se terminait sur le grillage qui séparait le terrain de l'école du parc voisin. Il tenta l'escalade en s'agrippant de toute la force de ses doigts et de ses orteils crispés dans ses tennis, et il avait peut-être parcouru les deux tiers du chemin lorsque Henry (par sa veste) et Victor (par le fond de son pantalon) le firent brutalement retomber sur le dos. Richie se mit à hurler quand ils le détachèrent du grillage. Il perdit ses lunettes en heurtant l'asphalte ; il voulut les rattraper. D'un coup de pied, Huggins le Roteur les envoya valser – ce qui explique le ruban adhésif qui retint l'une des branches pendant tout l'été.

Bill avait fait la grimace et s'était dirigé vers l'avant du bâtiment pour observer Mrs. Moran, la maîtresse des petits, qui se précipitait pour les séparer ; mais il savait qu'ils auraient le temps de faire sa fête à Richie auparavant et qu'il serait en train de pleurer à son arrivée. Le bébé qui pleurniche, le bébé qui pleurniche, regarde le bébé qui pleurniche !

Avec le trio, Bill n'avait que des problèmes mineurs. Ils se moquaient bien entendu de son bégaiement. Des brimades accompagnaient parfois les quolibets ; un jour de pluie, tandis qu'ils se rendaient au gymnase pour le déjeuner, Huggins avait fait tomber d'un coup de poing le sac qui contenait le repas de Bill puis l'avait piétiné de sa botte de mécano, réduisant tout en bouillie à l'intérieur.

« Oh, Jé-jésouille ! s'était-il écrié, feignant l'horreur. Désolé pour ton ca-ca-casse-croûte, d-du-duchnoque ! » Puis il avait tranquillement remonté le couloir vers l'endroit où se tenait Victor Criss, appuyé contre la fontaine d'eau potable à la sortie du vestiaire des garçons, riant à s'en faire une hernie. Mais ça ne s'était pas trop mal passé ; Bill avait mendié la moitié d'un sandwich au beurre de cacahuète et à la gelée à Eddie Kaspbrak, et Richie lui avait donné avec plaisir son œuf dur, l'un de ceux que sa mère mettait régulièrement tous les deux jours dans son casse-croûte et qui lui donnaient envie de dégueuler, prétendait-il.

Mais il valait mieux ne pas se trouver sur leur chemin, ou alors se faire invisible.

Eddie avait oublié cette règle élémentaire et ils le lui avaient fait payer. Au début, pendant que le trio s'éloignait vers l'autre rive à grands éclaboussements, ça ne s'était pas trop mal passé, en dépit de son nez qui saignait comme une fontaine. Une fois le tire-jus d'Eddie trempé, Bill lui avait donné le sien et l'avait fait se pencher en arrière en mettant une main sous sa nuque. C'était ce que sa mère faisait pour Georgie qui était sujet aux saignements de nez...

Oh, que ça faisait mal de penser à George...

Ce n'est que lorsque le tapage hippopotamesque des trois garnements qui avançaient dans les Friches devint complètement inaudible et que le saignement de nez se fut arrêté définitivement que la crise d'asthme d'Eddie éclata. Il commença à chercher son air, ses mains s'ouvrant et se refermant comme des pièges fragiles, sa respiration réduite à un sifflement flûté venant du fond de sa gorge.

« Merde ! fit-il en hoquetant, une crise d'asthme ! »

Il s'empara fébrilement de son inhalateur coincé au fond de sa poche ; on aurait presque dit un pulvérisateur de Windex, avec le petit injecteur à pression sur le dessus. Eddie s'enfonça l'appareil dans la bouche et appuya sur la détente.

« Ça v-va mieux ? demanda Bill, anxieux.

– Non, il est vide. » Le garçonnet regardait Bill avec des yeux qui se remplissaient d'épouvante et disaient : *Je suis fait, Bill, je suis fait !*

L'inhalateur vide roula de sa main. La rivière continuait son babil, sans se soucier le moins du monde de la quasi-impossibilité de respirer dans laquelle se trouvait Eddie. Bill pensa tout d'un coup que les trois voyous avaient eu raison au moins sur un point : leur barrage avait été un vrai barrage de bébé. Mais ils s'étaient rudement bien amusés, bon sang, et il éprouva une irrépressible fureur à l'idée de ce qui s'était passé.

« T-t-t'en fais p-p-pas, E-Eddie », dit-il.

Pendant les quarante minutes suivantes, environ, Bill resta assis auprès de lui, avec l'espoir que la crise d'asthme allait finir par se réduire peu à peu à un simple malaise. Mais au moment où Ben Hanscom avait fait son apparition, la peur commençait à le gagner. Non seulement la crise ne passait pas, mais elle ne faisait qu'empirer. Et la pharmacie de Center Street où Eddie prenait ses recharges se trouvait à plus de quatre kilomètres de là. Dans quel état risquait-il de retrouver Eddie, s'il allait chercher une recharge ? Inconscient ou

*(je t'en supplie, ne pense pas un truc comme ça !)*

ou même mort, insista son esprit, implacable.

*(Comme Georgie, mort comme Georgie !)*

*Arrête de faire l'andouille ! Il ne va pas mourir !*

Non, probablement pas. Mais s'il tombait dans les pommes ? Il ne pouvait pas le laisser... il resta donc sur place, sachant qu'il aurait dû partir puisqu'il ne pouvait rien faire pour Eddie, mais incapable de l'abandonner. Quelque chose d'irrationnel et de superstitieux en lui ne cessait de lui souffler qu'Eddie s'évanouirait dès qu'il se serait éloigné. C'est à ce moment-là qu'il releva la tête et aperçut Ben Hanscom, immobile, un peu en amont. Il ne lui était pas inconnu, bien

entendu ; le gosse le plus gros d'une école jouit d'une sorte de notoriété assez désagréable. Ben était dans l'autre septième ; Bill l'apercevait parfois, tout seul dans un coin à l'écart des autres, soit en train de lire, soit en train de dévorer son déjeuner qu'il portait dans un emballage de la taille d'un sac marin.

Bill, en le voyant, lui trouva l'air en plus piteux état encore que Henry Bowers. Difficile à croire, mais vrai. Bill n'arrivait pas à imaginer quel affrontement titanesque les avait jetés l'un contre l'autre. Les cheveux de Ben se dressaient en mèches désordonnées et raidies par la boue. Son survêt ou son sweat-shirt (le vêtement était impossible à identifier, et de toute façon, ça n'avait plus d'importance) se trouvait réduit à l'état de serpillière imprégnée d'un mélange répugnant de sang, d'herbe écrasée et de terre. Son pantalon était ouvert aux deux genoux.

Ben vit Bill le regarder et eut un geste de recul ; l'inquiétude se lisait dans ses yeux.

« N-n-n-ne p-pars p-pas ! lui cria Bill, levant les mains, paumes en l'air, pour montrer qu'il était inoffensif. I-i-il a be-besoin d'aide. »

Ben se rapprocha, l'air toujours aussi méfiant. Il marchait comme si l'une de ses jambes lui faisait souffrir le martyr. « Est-ce qu'ils sont partis, Bowers et les autres ?

– Ou-oui. É-é-coute, p-peux-tu rester a-a-avec mon ami pendant que j-je vais ch-chercher son mé-médicament ? Il a de l' – l' – l'a...

– De l'asthme ? »

Bill acquiesça.

Ben remonta les ruines du barrage et vint s'agenouiller à côté d'Eddie avec une grimace de douleur. Le garçon était toujours allongé, les yeux presque fermés, sa poitrine se soulevant péniblement.

« Qui l'a battu ? » demanda finalement Ben. Il leva les yeux, et Bill y lut la même colère de frustration qu'il avait lui-même ressentie peu auparavant. « C'est Henry Bowers ? »

Bill acquiesça.

« Tu m'étonnes. Bien sûr, vas-y. Je vais rester avec lui.

– M-m-merci.

– Oh, ne me remercie pas. C'est à cause de moi qu'ils vous sont tombés dessus. Pars, dépêche-toi. Il faut que je sois à la maison avant six heures. »

Bill partit sans rien ajouter. Il aurait aimé pouvoir dire à Ben qu'il n'y était pour rien, que ce n'était pas plus sa faute que ce n'était celle d'Eddie qui avait protesté stupidement. Des types comme Henry et ses potes étaient des catastrophes ambulantes ne demandant qu'à se déchaîner ; la version pour enfants des inondations, des tornades et des calculs biliaires. Ça lui aurait fait du bien de pouvoir le lui dire, mais il était tellement tendu qu'il lui aurait fallu vingt minutes pour en

venir à bout – exclu, avec Eddie qui risquait de tomber dans les pommes d'un moment à l'autre.

Il partit au petit trop le long de la rivière, se retournant une seule fois ; il vit Ben Hanscom, l'air sinistre, qui ramassait des galets au bord de l'eau. Pendant un instant, il se demanda dans quel but. Puis il comprit : il préparait des munitions. Juste au cas où ils reviendraient.

#### 4

Les Friches n'avaient plus de mystères pour Bill. Il était venu y jouer souvent au cours du printemps, parfois avec Richie, mais surtout avec Eddie, et plus rarement tout seul. Il n'avait certes pas exploré tout le secteur, mais il n'eut aucune difficulté à rejoindre Kansas Street depuis la Kenduskeag ; il aborda la rue à l'endroit où un pont de bois enjambait l'un des multiples ruisseaux sans nom qui faisaient partie du système de drainage de Derry et allaient se jeter en contrebas dans la rivière. Silver était remisee sous ce pont, accrochée à un pilier par une corde passée sous le guidon et la selle, pour que ses roues ne soient pas dans l'eau.

Bill défit la corde, la fourra dans sa chemise et traîna Silver jusqu'à la rue à la force des bras, suant et soufflant, non sans perdre l'équilibre par deux fois.

Finalement il arriva en haut. Il enfourcha l'engin.

Et comme toujours, une fois qu'il fut debout sur les pédales de Silver, il devint quelqu'un d'autre.

#### 5

*« Ya-hou, Silver, EN AVANT ! »*

Le cri sortit de sa bouche, un ton plus grave que d'habitude ; c'était presque la voix de l'homme qu'il allait devenir. Silver prit lentement de la vitesse, son accélération marquée par le crépitement de plus en plus frénétique des cartes à jouer contre les rayons. Debout sur les pédales, Bill tenait le guidon par le dessous, poignets vers le haut, et avait l'air d'un homme qui tente de soulever des haltères prodigieusement lourds. A son cou, les tendons saillaient ; des veines pulsaient à ses tempes. L'effort lui tordait la bouche en une grimace tremblotante, tandis qu'il livrait le combat familier contre le poids et l'inertie pour faire avancer Silver.

Comme toujours, cet effort valait la peine.

Silver commença de rouler avec plus d'entrain, et les maisons se mirent à défiler. Sur sa gauche, là où Kansas Street croisait Jackson Street, la Kenduskeag perdait sa liberté pour devenir le canal. La rue, au-delà de l'intersection, descendait en pente raide vers le centre et le quartier

commerçant de Derry.

Les croisements étaient fréquents, mais tous comportaient des stops en faveur de Bill, et l'éventualité d'un conducteur brûlant le signal et le réduisant à l'état d'une carquette sanglante sur la chaussée ne lui avait jamais traversé l'esprit. Il n'aurait de toute façon pas changé de comportement – alors que quelques mois avant ou après cette période à l'atmosphère étrangement orageuse qui allait du printemps à l'été 1958, cela l'aurait sans doute un peu refroidi. On aurait surpris Ben en lui demandant s'il ne se sentait pas seul ; on aurait pareillement surpris Bill en lui demandant s'il ne flirtait pas d'un peu trop près avec la mort. Toujours est-il que ses descentes de Kansas Street ressemblaient de plus en plus à une charge de kamikaze au fur et à mesure que le temps se réchauffait.

Bill se lança dans cette portion en pente de Kansas Street à pleine vitesse, courbé sur le guidon de Silver pour diminuer la résistance au vent, une main posée sur la poire de caoutchouc craquelée de sa corne pour avertir les distraits, ses cheveux roux ondulant derrière lui. Le cliquetis des cartes s'était transformé en un grondement régulier, et la grimace d'effort en un immense sourire niais. À sa droite, les maisons avaient laissé la place à des bâtiments commerciaux (entrepôts, usines de conditionnement de viandes, pour la plupart) dont l'image était brouillée par la vitesse (terrifiant mais satisfaisant). Sur sa gauche, le canal scintillait au coin de son œil.

« YA-HOU, SILVER, EN AVANT ! » cria-t-il triomphalement.

Silver vola par-dessus le premier dos-d'âne et ses pieds lâchèrent les pédales comme presque toujours à cet endroit. En roue libre, il était maintenant entièrement à la merci de l'ange gardien, quel qu'il fût, que Dieu avait désigné pour protéger les petits garçons. Il fit une embardée à soixante kilomètres à l'heure, vingt de plus que la vitesse autorisée.

Tout était oublié : son bégaiement, le regard vide de son père en train de tourner en rond dans l'atelier du garage, la poussière qui s'accumulait sur le piano toujours fermé de sa mère qui ne l'avait plus touché depuis les trois hymnes méthodistes qu'elle avait joués lors des funérailles de Georgie. Oublié aussi, George sortant sous la pluie dans son ciré jaune, le bateau en papier paraffiné à la main ; Mr. Gardener arrivant vingt minutes plus tard, le petit corps enroulé dans une couverture tachée de sang dans les bras ; le cri épouvantable de sa mère. Derrière lui, tout ça. Il était l'Éclaireur solitaire, il était John Wayne, il était qui il voulait et non pas un gosse qui chialait, avait peur et appelait sa ma-ma-man.

Les pieds de Bill retrouvèrent les pédales et il recommença son mouvement de piston, voulant toujours aller plus vite et atteindre une vitesse hypothétique – pas celle du son, celle de la mémoire – qui lui ferait franchir le mur de la souffrance.

Il fonçait, courbé sur le guidon, il fonçait pour battre le diable.

Le triple carrefour de Center, Main et Kansas arrivait à toute vitesse ; c'était un capharnaüm de voies à sens unique, de panneaux contradictoires et de feux de signalisation en principe coordonnés mais qui ne l'étaient jamais. Le résultat, comme l'avait signalé un éditorial du *Derry News* un an auparavant, était un système giratoire infernal.

Comme toujours, Bill jetait de brefs coups d'œil à droite et à gauche, estimant la circulation, repérant les nids-de-poule. S'il se trompait – s'il bégayait, en somme –, il risquait rien moins que de se tuer.

Il fonça comme une flèche dans le trafic ralenti du carrefour encombré, brûla un feu rouge et vira sèchement à droite pour éviter une Buick qui se traînait. Un coup d'œil ultra-bref par-dessus l'épaule pour s'assurer que la voie du milieu était libre, et il s'aperçut que dans environ cinq secondes, il s'écraserait contre l'arrière d'une camionnette qui venait de s'arrêter carrément en plein croisement, tandis que son conducteur, un papi à la Eisenhower, se tordait le cou pour déchiffrer les panneaux, se demandant s'il n'allait pas se retrouver à Miami.

À la droite de Bill, un car de la ligne Bangor-Derry occupait la voie. Il n'en obliqua pas moins dans cette direction et franchit la brèche entre les deux gros véhicules à quelque soixante à l'heure. À l'ultime seconde, il détourna la tête d'un mouvement sec de soldat qui défile dans l'enthousiasme, pour éviter que le rétroviseur droit de la camionnette ne lui redessine la mâchoire. Les émanations brûlantes du diesel lui incendièrent la gorge comme une giclée d'alcool. Il entendit un grincement suraigu – le guidon venait de tirer un trait bien droit dans l'aluminium du car. À peine aperçut-il le chauffeur, un visage blanc sous la casquette de la compagnie, qui agitait un poing menaçant et lui criait quelque chose. Certainement pas « Bon anniversaire ! ».

Le pire (ou si l'on préfère le meilleur) du trajet se trouvait maintenant derrière lui. L'éventualité de sa propre mort s'était présentée à lui à plusieurs reprises, et il avait été capable de regarder ailleurs. Le car ne l'avait pas écrasé ; il ne s'était pas tué ; il n'avait pas écrasé les trois vieilles dames, un instant plus tard, avec leur sac de commissions et leur chèque de la Sécurité sociale ; il ne s'était pas aplati sur le haillon arrière de la camionnette de l'oncle Eisenhower. Et il attaqua la côte suivante, perdant de la vitesse comme saigne un blessé. Mais avec ce sang-là, il perdait autre chose, que l'on aurait pu appeler « désir », au fond. Le rattrapaient les pensées et les souvenirs – Hé, Bill, on t'avait un instant perdu de vue, mais nous revoilà ! – qui grimpaient sur lui, bondissaient dans ses oreilles et s'élançaient dans sa tête comme des mômes sur des luges. Il les sentait s'installer à leur place habituelle, leurs petits corps fiévreux se bousculant. Ouah ! Chouette ! Une fois de plus bien calés dans la tête de Bill ! Allez, pensons à George, d'accord ? Qui veut commencer ?

*Tu penses trop, Bill.*

Non, le problème n'était pas là ; en réalité, il imaginait trop.

Il tourna dans Richards' Alley pour déboucher dans Center Street quelques instants plus tard, pédalant lentement, la sueur lui coulant dans le dos et les cheveux. Il descendit de bicyclette en face de la pharmacie et entra dans le magasin.

## 6

Avant la mort de George, Bill aurait expliqué oralement à Mr. Keene l'essentiel de ce qui l'amena. Le pharmacien n'était pas particulièrement aimable (du moins selon l'idée que Bill s'en faisait), néanmoins, il avait de la patience et ne plaisantait pas à tort et à travers. Mais le bégaiement de Bill était pire que jamais, et il voulait faire vite, très vite, quand il pensait à Eddie.

C'est pourquoi, lorsque Mr. Keene lui dit : « Bonjour, Billie Denbrough, que désires-tu ? » Bill prit une notice publicitaire pour des vitamines et écrivit au dos : *On jouait avec Eddie Kaspbrak dans les Friches et il a eu une crise d'asthme, il peut à peine respirer. Pouvez-vous me donner une recharge pour son inhalateur ?*

Il poussa le papier sur le comptoir recouvert d'une vitre. Mr. Keene le lut, releva la tête, vit l'anxiété dans les yeux bleus de Bill, et dit : « Bien sûr. Ne bouge pas d'ici, et ne touche à rien, veux-tu ? »

Bill ne cessa de se dandiner d'un pied sur l'autre d'impatience tant que Mr. Keene resta dans son arrière-boutique. L'attente ne dura pas cinq minutes, mais parut une éternité à Bill. Le pharmacien revint enfin et lui tendit, avec un sourire, un flacon en plastique souple. « Voilà qui devrait régler le problème, dit-il.

– M-m-m-merci, bafouilla Bill. Je n'n'ai pas d'a-a-ar...

– Ne t'inquiète pas, Mrs. Kaspbrak a un compte chez moi. Je l'ajouterai, c'est tout. Je suis sûr qu'elle tiendra à te remercier de ta gentillesse. »

Bill remercia de nouveau Mr. Keene et partit rapidement. Le pharmacien fit le tour de son comptoir pour le suivre des yeux. Il le vit déposer sa recharge dans le panier du porte-bagages et enfourcher maladroitement sa bicyclette. *Est-il capable de faire rouler un engin pareil ?* se demanda Mr. Keene. *J'en doute. J'en doute sérieusement.* Mais le petit Denbrough réussit à démarrer sans tomber sur la tête, s'éloignant à coups de pédales pesants. La bicyclette à laquelle, dans l'esprit de Mr. Keene, il ne manquait que des roues carrées, zigzaguait dans tous les sens, tandis que l'inhalateur roulait dans le panier.

Le pharmacien eut un léger sourire. Si Bill l'avait aperçu, il y aurait vu la confirmation de son impression sur le caractère peu amène de Mr. Keene. C'était le sourire amer d'un homme qui

avait trouvé davantage de sujets d'étonnement que de raisons de se réjouir dans la condition humaine. Oui, il allait mettre la recharge d'Eddie sur la facture de Sonia Kaspbrak qui, comme toujours, se montrerait surprise (et plus soupçonneuse que reconnaissante) du prix ridicule de ce médicament. « Les autres sont tellement chers ! » dirait-elle. Comme le savait le pharmacien, Mrs. Kaspbrak faisait partie de ces gens pour qui rien de ce qui est bon marché ne peut être réellement efficace. Il aurait très bien pu la gruger avec la préparation pour son fils – HydrOx Mist – et il avait été tenté de le faire... Mais à quoi bon exploiter basement la folie de cette femme ? Ce n'était pas comme s'il en avait eu besoin pour vivre.

Bon marché ? Oh, mon Dieu, oui ! L'HydrOx Mist (*Administrer selon les besoins*, lisait-on sur l'étiquette adhésive qu'il collait sur chacune des recharges de l'inhalateur) était merveilleusement bon marché, et Mrs. Kaspbrak elle-même devait reconnaître que la préparation maîtrisait efficacement l'asthme de son fils, malgré cela. Elle était bon marché parce qu'il s'agissait tout simplement d'une combinaison d'oxygène et d'hydrogène, à laquelle était ajoutée une pointe de camphre afin de donner un parfum de médecine à la vaporisation.

En d'autres termes, le médicament pour l'asthme d'Eddie était de l'eau du robinet.

## 7

Il fallut à Bill plus longtemps pour revenir, à cause de la côte à grimper. À plusieurs reprises, il dut mettre pied à terre et pousser Silver ; il n'avait pas assez de force pour monter autre chose que des pentes douces.

Le temps de remiser la bicyclette sous le pont et de rejoindre le coude de la rivière, il était déjà quatre heures dix. Toutes sortes de suppositions sinistres lui traversaient l'esprit. Hanscom aurait déserté et laissé mourir le pauvre Eddie. Ou les trois grosses brutes auraient rebroussé chemin et leur auraient flanqué une terrible raclée. Ou... pis que tout... l'homme dont le boulot était d'assassiner les enfants aurait eu l'un ou l'autre, ou les deux. Comme il avait eu George.

Les commérages et les spéculations n'avaient pas manqué à propos de cette affaire. Bill bégayait affreusement, mais il n'était pas sourd, même s'il arrivait parfois qu'on le crût tel, car il ne parlait que dans les cas de nécessité absolue. Certaines personnes pensaient que le meurtre de son frère n'avait aucun rapport avec ceux de Betty Ripsom, de Cheryl Lamonica, de Matthew Clement ou de Veronica Grogan. D'autres au contraire prétendaient que les trois premiers avaient été victimes d'un même tueur, et les deux autres d'un « imitateur » du précédent. Une troisième école soutenait que les garçons et les filles n'avaient pas le même assassin.

Bill croyait que tous avaient été tués par la même personne..., s'il s'agissait bien d'une

personne. Il se posait parfois la question. Comme il se demandait de temps en temps ce qu'il ressentait pour Derry, cet été-là. Cela tenait-il au deuil inachevé de George ? À la façon qu'avaient ses parents de l'ignorer, tellement noyés dans le chagrin d'avoir perdu le cadet, qu'ils ne semblaient même pas se rendre compte que Bill était toujours vivant, lui, et aurait pu se faire mal ? Cela tenait-il à ces éléments, combinés avec les autres meurtres ? À ces voix qui lui donnaient de temps en temps l'impression de parler dans sa tête, dans un murmure (et ce n'était certes pas des variantes de sa propre voix, car elles ne bégayaient pas : elles étaient calmes mais assurées), lui conseillant de faire ceci et de ne pas faire cela ? Était-ce tout cela qui donnait un aspect différent à Derry, maintenant ? Quelque chose de menaçant, avec des rues inexplorées qui, loin de l'attirer, paraissaient au contraire bâiller dans un silence lourd de présages ? Et pourquoi certains visages avaient-ils cet air oppressé et effrayé ?

Il l'ignorait, mais croyait – de même qu'il croyait que tous les meurtres étaient l'œuvre d'un même être – que Derry avait réellement changé, et que c'était la mort de son frère qui avait constitué l'amorce de ce changement. Les sinistres suppositions qu'il faisait en remontant la rivière venaient de l'idée, couvant en lui, que n'importe quoi pouvait se produire actuellement à Derry. N'importe quoi.

Mais quand il arriva au dernier coude, tout avait l'air normal. Ben Hanscom était toujours là, assis à côté d'Eddie. Eddie lui-même s'était redressé et, les mains sur les genoux, la tête inclinée, respirait péniblement. Le soleil avait suffisamment baissé pour projeter de longues ombres vertes sur le cours d'eau.

« Bon sang, tu as fait vite ! s'exclama Ben en se relevant. Je pensais avoir au moins encore une demi-heure à attendre.

– J'ai u-u-une bi-bicyclette ra-rapide », répondit Bill avec une pointe de fierté. Pendant quelques instants, les deux garçons s'observèrent avec circonspection. Puis Ben ébaucha un sourire, et Bill sourit à son tour. Il était gros comme c'était pas possible, le drôle, mais il paraissait bien. Il n'avait pas bougé et il lui avait fallu un certain cran, avec Henry et ses deux Pieds-Nickelés qui rôdaient peut-être encore dans les parages.

Bill adressa un clin d'œil à Eddie qui le regardait, une expression de gratitude idiote sur le visage. « V-v-voilà ton t-truc, E-E-Eddie », fit-il en lui lançant l'inhalateur. Eddie se l'enfonça dans la bouche, le déclencha, et hoqueta convulsivement, puis il s'inclina en arrière, les yeux fermés. Ben l'observait, inquiet.

« Jésouille ! C'était vraiment sérieux, hein ? »

Bill acquiesça.

« J'ai vraiment eu la frousse pendant un moment, lui confia Ben à voix basse. Je me

demandais s'il n'allait pas avoir des convulsions ou un truc comme ça. J'essayais de me souvenir de ce que nous avaient dit les types de la Croix-Rouge quand ils sont venus, en avril dernier. Tout ce qui me restait, c'était l'histoire du bout de bois qu'il fallait lui mettre dans la bouche pour qu'il ne se coupe pas la langue.

– Il m-me semble q-que c'est pour les é-é-épilepti-tiques.

– Oui, je crois que tu as raison.

– Il n'aura pas de c-convulsions, de t-t-toute façon. Son mé-médicament est e-efficace, re-re-regarde. »

Eddie respirait déjà plus facilement. Il ouvrit les yeux et les regarda.

« Merci, Bill, dit-il. Tu parles d'une crise !

– C'est quand ils t'ont écrasé le-le nez que ça a-a-a commencé, non » demanda Ben.

Eddie eut un rire lugubre, se releva et mit l'inhalateur dans sa poche-revolver. « Mon nez, je n'y ai même pas pensé. C'est à ma mère que je pensais.

– Ouais ? Vraiment ? » Ben eut l'air surpris, mais il porta la main à son survêt en lambeaux et se mit à le tripoter nerveusement.

« Dès qu'elle va voir le sang sur ma chemise, il ne lui faudra pas plus de cinq secondes pour me traîner jusqu'aux urgences de l'hôpital.

– Mais pourquoi ? demanda Ben. Tu ne saignes plus, non ? Tiens, je me souviens de ce gosse avec qui j'étais en maternelle, tu sais, Scooter Morgan, on l'avait amené aux urgences quand il était tombé des barres, mais parce que son nez n'arrêtait pas de pisser le sang.

– Ah oui ? fit Bill, intéressé. Est-ce qu'il est m-mort ?

– Non, mais il n'est pas venu à l'école pendant une semaine.

– Que je saigne encore ou non, peu importe pour elle, expliqua Eddie, morose. De toute façon, elle va m'y amener. Elle va penser que mon nez est cassé et que des morceaux d'os sont en train de me monter dans la cervelle, des trucs comme ça.

– Est-ce que les o-os p-peuvent monter dans le cer-cer-veau ? s'étonna Bill, qui trouvait la discussion de plus en plus passionnante.

– Je ne sais pas, mais si tu écoutes ma mère, n'importe quoi peut arriver. Elle m'amène aux urgences une ou deux fois par mois. J'ai cet endroit en horreur. Un jour, un infirmier lui a dit qu'on devrait lui faire payer un loyer. Elle était vraiment écoeurée.

– Oh, là, là ! » s'exclama Ben. Il trouvait la mère d'Eddie drôlement bizarre – mais il ne se rendait pas compte que ses deux mains, maintenant, tripotaient nerveusement les restes de son survêt. « Pourquoi ne lui dis-tu pas non ? Je ne sais pas moi, quelque chose comme : “Hé, M'man, je me sens très bien, je préfère rester à la maison regarder un dessin animé à la télé”, tout

bêtement.

– Hou, là ! fit Eddie, mal à l’aise, sans plus de commentaires.

– Tu t’appelles B-B-Ben Han-Hanscom, non ? demanda Bill.

– Ouais, et toi Bill Denbrough.

– Ou-oui. Et l-lui c’est E-E-E-E...

– Eddie Kaspbrak, compléta Eddie. J’ai horreur de t’entendre dire mon nom en bégayant, Bill. On dirait Elmer Fudd.

– Dé-désolé.

– Eh bien, je suis content de vous avoir rencontrés tous les deux », admit Ben. Il y eut un silence, un silence qui n’était pas vraiment désagréable. Ils devinrent amis le temps qu’il dura.

« Pourquoi ces trois mecs te couraient-ils après ? demanda finalement Eddie.

– Ils s-sont toujours a-a-après quelqu’un, intervint Bill. Je les dé-dé-déteste, ces sa-salauds. »

Ben ne répondit pas tout de suite, admiratif devant l’usage que Bill faisait de ce que sa mère appelait parfois les « Très Gros Mots ». Ben n’avait jamais prononcé un Très Gros Mot de sa vie (mais il en avait écrit un, tout petit, sur un poteau de téléphone, lors de la dernière fête de Halloween).

« Bowers s’est retrouvé à côté de moi pendant les dernières compos, finit par dire Ben. Il voulait copier sur moi. Je l’ai pas laissé faire.

– Ma parole, t’as envie de mourir jeune ! » dit Eddie avec une note d’admiration dans la voix.

Bill le Bègue éclata de rire. Ben lui jeta un regard aigu, conclut qu’il ne riait pas spécialement de lui (difficile de dire comment il le savait, mais le fait était là), et sourit.

« Ça doit être ça, admit-il. Toujours est-il qu’il est obligé de suivre les cours d’été et c’est pour ça qu’il m’a coursé avec ses copains.

– On d-dirait presque qu’ils t-t-t’ont fait la peau.

– Je suis tombé de Kansas Street, dans la pente. (Il regarda Eddie.) On va probablement se revoir aux urgences, maintenant que j’y pense. Quand ma mère va voir dans quel état sont mes affaires, c’est elle qui va m’y expédier à coups de baffes. »

Bill et Eddie éclatèrent simultanément de rire, et Ben se joignit à eux. Rire lui faisait mal à l’estomac mais il n’en continuait pas moins, d’un ton aigu légèrement hystérique. Finalement, il fut obligé de s’asseoir sur la berge, et le son mou de ses fesses heurtant le sol le fit rire encore plus fort. Il aimait la façon dont son rire se mélangeait aux leurs : non pas le fait que les rires soient mêlés, ce qu’il avait souvent entendu, mais que, pour une fois, son propre rire fasse partie du lot.

Il leva les yeux vers Bill Denbrough, leurs regards se croisèrent, et il n'en fallut pas davantage pour que le fou rire les reprenne.

Bill tira sur son pantalon, releva le col de sa chemise et se mit à déambuler d'un pas pesant et simiesque. Il prit la voix la plus basse possible et grommela : « J' vais vous faire la peau, morpions. Arrêtez d' m'faire chier. J' suis con, mais j' suis balèze. J' peux casser les noix avec mon crâne. J' peux pisser du vinaigre et chier du ciment. J' m'appelle Bowers l' petit Chéri, et j' suis le roi des enculés du coin. »

Eddie s'était effondré par terre et hurlait de rire en se tenant le ventre ; Ben était plié en deux, la tête entre les jambes, les larmes lui coulant des yeux et la morve du nez en longs filets clairs, et riait comme un bossu.

Bill s'assit avec eux, et ils se calmèrent peu à peu.

« C'est toujours ça de gagné : si Bowers va aux cours d'été, on n'aura guère de chances de le rencontrer ici, remarqua Eddie.

– Vous jouez souvent dans les Friches ? » demanda Ben. C'était une idée qui ne lui aurait jamais traversé l'esprit, vu la réputation de l'endroit, mais maintenant qu'il y était, il ne s'y trouvait pas si mal. En réalité, ce coin du rivage était tout à fait agréable, en ce moment de l'après-midi qui déclinait doucement vers le crépuscule.

« S-s-s-souvent, oui. C'est ch-chouette. Y a p-p-pratiquement p-p-personne qui nous embête, i-ici. On p-peut glander t-tant qu'on veut. B-B-Bowers et les au-autres n'y viennent ja-jamais, de t-t-toute façon.

– Toi et Eddie ?

– R-R-Ri-Ri... » Bill secoua la tête ; son visage se tordait comme une serpillière quand il bégayait, remarqua Ben, qui se fit soudain cette réflexion curieuse qu'il n'avait pas bafouillé une seule fois quand il s'était moqué de Bowers. « Richie ! s'exclama enfin Bill qui se tut un instant avant de reprendre, R-Richie Tozier v-vient aussi en gé-général. Mais s-son p-père l'a g-gardé pour nettoyer leur g-g-gr... »

– Leur grenier », compléta Eddie en jetant un caillou dans l'eau. *Plonk.*

« Ouais, je le connais, dit Ben. Dites, vous venez vraiment souvent ici, non ? » Cette idée le fascinait et en même temps le mettait dans un état stupide, une sorte de désir flou.

« P-pas mal souvent, ouais. V-viens donc de-demain, si si tu veux. E-E-Eddie et m-moi, on essayait de construire un b-b-barrage. »

Ben resta sans voix. Non seulement il était stupéfait par l'offre elle-même, mais aussi par la simplicité sans apprêt avec laquelle elle avait été faite.

« On devrait peut-être essayer autre chose, intervint Eddie. Il était pas terrible, ce barrage. »

Ben se leva, chassant la terre collée à ses gros jambons, et s'avança le long de la rive. Il y avait encore des piles emmêlées de petites branches, de chaque côté du cours d'eau, mais tout ce qu'ils avaient pu mettre d'autre avait été emporté.

« Il faudrait avoir quelques planches, dit Ben. Trouver des planches et en faire des rangées... placées face à face..., comme les tranches de pain d'un sandwich. »

Intrigués, Bill et Eddie le regardèrent. Ben se laissa tomber sur son bon genou. « Regardez, reprit-il. On met des planches ici et ici, en les enfonçant dans le lit de la rivière, face à face. D'accord ? Et puis, avant que l'eau les emporte, on remplit l'intervalle de cailloux et de sable...

– N-n-nous...

– Quoi ?

– N-nous l'avons fait.

– Ah ! » fit Ben, se trouvant (et ayant l'air, il en était sûr) complètement idiot. Mais peu lui importait, car il se sentit soudain très heureux. Il ne se souvenait même plus quand il s'était senti aussi heureux pour la dernière fois.

« Ouais. Nous. Bon, si vous – si nous remplissons l'intervalle comme il faut, ça ne bougera pas. La planche d'amont s'appuiera sur le mélange de roches et de terre au fur et à mesure que l'eau montera. La deuxième planche penchera et finira sans doute par être emportée au bout d'un moment, je suppose, mais si nous avons une troisième planche... Tenez, regardez. »

Il fit un dessin dans le sable avec un morceau de bois. Bill et Eddie se penchèrent et étudièrent le petit schéma avec un intérêt réservé :

« As-tu déjà construit des barrages ? demanda Eddie d'un ton respectueux, presque effrayé.

– Jamais.

– A-alors, c-co-comment sais-tu que ça v-va marcher ? »

Ben regarda Bill, intrigué. « Eh bien..., ça doit marcher, c'est tout. Pourquoi pas ?

– Mais co-comment le sais-tu ? » Ben sentit bien que la question n'avait rien de sarcastique et exprimait une curiosité sincère. « Co-comment tu p-peux le di-dire ?

– Je le sais, c'est tout », répondit Ben. Il regarda de nouveau son dessin, comme pour se confirmer à lui-même ce savoir. Il n'avait jamais vu de batardeau de sa vie, sur plan ou dans la réalité, et ne se doutait pas qu'il venait d'en faire un schéma très convenable.

« D'ac-cord, dit Bill en donnant à Ben une claque dans le dos. On se voit demain.

– À quelle heure ?

– E-E-ddie et moi, on se-sera là vers huit heures et demie...

– Si je ne suis pas encore à attendre aux urgences avec ma mère, ajouta Eddie avec un soupir.

– J'amènerai des planches, dit Ben. Y a un vieux, pas loin de chez nous, qui en a tout un stock. Je lui en piquerai quelques-unes.

– Emporte aussi un casse-croûte, des trucs tout prêts, lui conseilla Eddie.

– D'accord.

– As-tu d-d-des pi-pistolets ?

– J'ai ma Daisy à air comprimé, répondit Ben. C'est mon cadeau de Noël, mais ma mère devient furieuse quand je tire avec dans la maison.

– A-amène-le toujours, on j-jouera aux cow-boys, peut-être.

– D'accord, fit joyeusement Ben. Écoutez, les gars, il faut que je rentre à la maison dare-dare, maintenant.

– N-nous aussi. »

Les trois garçons quittèrent les Friches ensemble. Ben aida Bill à hisser Silver sur le talus. Eddie traînait un peu en arrière, la respiration de nouveau sifflante et regardant d'un air lugubre sa chemise tachée de sang.

Bill les salua, et partit, debout sur les pédales, en lançant un « Ya-hou, Silver, EN AVANT ! » retentissant.

« Mais elle est gigantesque, cette bécane ! remarqua Ben.

– Un peu, mon neveu », dit Eddie. Il venait de prendre un coup d'inhalateur et respirait de nouveau normalement. « De temps en temps il me fait monter derrière. Il me file une telle frousse que j'en ai presque la chiasse. C'est un type bien, Bill, c'est sûr. (Il dit ces derniers mots comme en passant, mais il y avait davantage d'enthousiasme dans son regard : de l'adoration, presque.) Tu sais ce qui est arrivé à son frère ?

– Non.

– Il est mort l'automne dernier. Un type l'a assassiné. En lui arrachant un bras, comme on arrache une aile à une mouche.

– Jésouille de Jésusille !

– Avant, il bégayait juste un peu, Bill. Maintenant, c'est tout le temps. T'as pas remarqué ?

– Euh... oui, un peu.

– Mais dans sa tête, ça bégaie pas, si tu vois ce que je veux dire.

– Ouais.

– Je te dis ça parce que si tu veux devenir l'ami de Bill, il vaut mieux pas lui parler de son petit frère. Pas lui poser la moindre question, rien. Il est complètement coincé là-dessus.

– Moi aussi, je le serais, si... », répondit Ben, qui se souvenait maintenant vaguement de l'histoire de ce petit que l'on avait tué, en effet, l'automne dernier. Il se demandait si sa mère avait

pensé à George Denbrough lorsqu'elle lui avait offert sa montre, ou seulement aux meurtres les plus récents. « Ça ne s'est pas passé juste après la grande inondation ?

– Si. »

Ils avaient atteint le carrefour de Kansas et Jackson, où ils devaient se séparer. Des enfants couraient dans tous les sens, jouant à chat perché et se lançant des balles de base-ball. Un gosse affublé d'un bonnet à la David Crockett, la queue lui retombant entre les yeux, passa devant les deux grands en faisant rouler un Hula Hoop comme un cerceau, l'air avantageux. Ben et Eddie sourirent.

« Attends une minute, dit soudain Ben. J'ai une idée, si tu ne veux pas aller aux urgences.

– Ah, oui ? fit Eddie avec un regard où le doute le disputait à l'espoir.

– T'as pas un nickel ?

– J'ai mieux, le double, dix cents. Et alors ? »

Ben contemplait les taches marron sur la chemise. « Va t'acheter un lait au chocolat et renverses-en la moitié sur ta chemise. Une fois chez toi, tu diras à ta mère que t'as tout pris dessus. »

Le regard d'Eddie s'éclaircit. Depuis la mort de son père, quatre ans auparavant, la vue de sa mère avait considérablement baissé. Par coquetterie (et comme elle ne conduisait pas), elle refusait de porter des lunettes. Taches de chocolat ou de sang, avec un peu de chance, elle n'y verrait que du feu. Peut-être...

« Ça peut marcher.

– Mais ne dis pas que c'est une idée à moi si elle s'en aperçoit.

– Promis, répondit Eddie. Allez, à plus tard, mon canard.

– D'accord.

– Non, fit Eddie patiemment. Quand je te dis ça, tu es censé répondre : “À bientôt, escargot.”

– Oh. À bientôt, escargot !

– C'est bon. » Eddie sourit.

« Tu sais... vous êtes drôlement chouettes, tous les deux. »

Eddie eut l'air plus que gêné, presque nerveux. « C'est Bill qu'est chouette », dit-il en partant.

Ben le regarda descendre Jackson Street, puis il prit lui-même la direction de son domicile. À trois pâtés de maisons, vers le haut de la rue, il aperçut alors trois silhouettes qui ne lui étaient que trop familières, debout à un arrêt de bus au coin de Jackson et Main. Elles tournaient pratiquement le dos à Ben, un coup de chance pour lui. Il alla se dissimuler derrière une haie.

Cinq minutes plus tard arrivait le Derry-Newport-Haven. Henry et ses amis jetèrent leurs mégots dans la rue et grimperent à bord.

Ben attendit que le car fût hors de vue et se dépêcha de rentrer chez lui.

## 8

Ce soir-là, pour la deuxième fois, il arriva quelque chose de terrible à Bill Denbrough.

Son père et sa mère étaient en bas, devant la télé, ne parlant guère, assis à chaque extrémité du canapé comme des serre-livres. Il y avait eu une époque où la salle de télé, qui donnait sur la cuisine, était pleine de bavardages et de rires, au point parfois qu'on n'entendait même plus ce qui se disait à la télé. « La ferme, Georgie ! » criait Bill. « Arrête de bâfrer tout le pop-corn et je la fermerai ! » rétorquait George. « Bill prend tout le pop-corn, Ma. – Donne-lui du pop-corn, Bill, et arrête de m'appeler “Ma”, Georgie. Ce sont les moutons qui font “Ma”. » Ou alors, son père sortait une plaisanterie et tous riaient, même Maman. George ne les comprenait pas toujours, Bill le voyait bien, mais comme tout le monde riait, il riait aussi.

C'était une époque où ses parents jouaient déjà les serre-livres sur le canapé, mais où George et lui jouaient les livres. Bill avait une fois voulu faire le livre entre eux depuis la mort de George, pendant qu'ils regardaient la télé ; ce fut en vain. Il émanait d'eux des ondes glacées, contre lesquelles le système de dégivrage de Bill n'était pas suffisamment puissant. Il avait dû partir, car ce genre de froid lui gelait les joues et lui faisait monter les larmes aux yeux.

« J' – J'en ai en-entendu une b-bien bonne à l'é-école aujourd'hui », avait-il essayé une autre fois, quelques mois auparavant.

Pas de réponse. Sur l'écran, un criminel suppliait un prêtre, son frère, de le cacher.

Le père de Bill avait levé les yeux de son magazine et lui avait lancé un regard légèrement surpris. Puis il était retourné à sa lecture. Sur une photo, on voyait un chasseur tombé dans la neige, dominé de toute la hauteur d'un énorme ours blanc qui montrait les dents. « Mutilé par le tueur des terres désolées », titrait l'article. Bill avait pensé : *Je sais où il y en a, des terres désolées, moi. Juste ici, sur le canapé, entre mon père et ma mère.*

Sa mère n'avait même pas levé les yeux.

« Vous s-savez co-combien il faut de F-F-Français pour vi-visser une ampoule é-é-électrique ? » avait lancé Bill, sentant une fine rosée de sueur venir perler sur son front, comme cela lui arrivait parfois à l'école quand la maîtresse était restée si longtemps sans l'interroger qu'elle ne pouvait plus faire autrement que de s'adresser à lui. Il parlait trop fort, incapable de contrôler sa voix. Les mots résonnaient dans sa tête en furieux carillons, s'emmêlaient et

s'éparpillaient.

« Sa-sa-vez-vous com-combien ?

– Un pour tenir l'ampoule et quatre pour tourner la maison, avait répondu Zack Denbrough, l'air absent, tout en continuant à feuilleter sa revue.

– As-tu dit quelque chose, chéri ? » demanda sa mère, tandis qu'à la télé, le frère qui était prêtre conseillait à son frère criminel de se rendre et de prier pour être pardonné.

Bill était resté assis, en sueur mais glacé. Le froid ne tenait pas au fait qu'il était le seul livre entre ces deux serre-livres. Non, Georgie était toujours présent, un Georgie qu'il ne pouvait voir, simplement, un Georgie qui ne réclamait jamais de pop-corn et que les taquineries de Bill ne faisaient plus protester. Jamais il n'y avait de chamailleries avec cette nouvelle version de George. Elle n'avait qu'un bras, et restait pâle et pensive dans la pénombre gris-bleu laissée par l'écran de télé ; peut-être n'était-ce pas de ses parents mais de George que venait ce grand froid glacial ; peut-être était-ce George, le tueur des terres désolées. Bill avait fini par fuir ce frère glacé et invisible et par se réfugier dans sa chambre où il s'enfermait longtemps à pleurer, le visage enfoui dans l'oreiller.

La chambre de George était demeurée inchangée depuis le jour de sa mort. Environ deux semaines après l'enterrement, Zack avait rempli un carton des jouets de son cadet, sans doute pour les donner à l'Armée du Salut ou un truc comme ça, s'était dit Bill. Sharon Denbrough l'avait vu avec le carton, et ses mains, comme deux oiseaux blancs effrayés, avaient volé jusqu'à sa tête et s'étaient profondément enfouies dans sa chevelure, étreignant les mèches comme pour les arracher. Bill avait assisté à cette scène et s'était aplati contre le mur, les jambes soudain en coton. Sa mère avait l'air aussi folle qu'Elsa Lanchester dans *La Fiancée de Frankenstein*.

« Ne touche JAMAIS à ses affaires ! » avait-elle hurlé.

Zack avait reculé et, sans un mot, ramené le carton de jouets dans la chambre de George ; il les avait même remis exactement là où il les avait pris. Bill avait suivi son père et l'avait trouvé agenouillé auprès du petit lit (que sa mère refaisait régulièrement, mais une fois par semaine au lieu de deux), la tête appuyée à son bras poilu et musclé. Bill avait vu qu'il pleurait, ce qui n'avait fait qu'augmenter sa terreur. Il avait entr'aperçu soudain une épouvantable éventualité : peut-être que parfois les choses ne s'arrêtaient jamais d'aller de travers mais qu'au contraire elles ne faisaient qu'empirer jusqu'à ce que ce soit le bordel complet.

« P-Papa...

– Va-t'en, Bill ! » avait répondu son père, d'une voix étouffée et tremblante. Bill aurait terriblement voulu toucher le dos de son père, pour voir s'il n'y avait pas moyen d'apaiser les soupirs irrépressibles qui le secouaient. Il n'avait pas osé. « Va-t'en, avait repris son père. Barre-

toi. »

Et il était parti. Il avait traversé le couloir du premier à pas de loup, entendant sa mère qui pleurait de son côté dans la cuisine, un son aigu et désespéré. *Pourquoi pleurent-ils comme ça, loin l'un de l'autre ?* s'était demandé Bill. Puis il avait chassé cette pensée.

## 9

Le soir du premier jour de vacances, Bill entra dans la chambre de George. Il avait le cœur qui cognait dans la poitrine et avançait maladroitement, raide de tension. Il venait souvent dans la chambre de George ; non qu'il aimât cette pièce : elle était tellement pleine de la présence de son frère qu'on l'aurait dite hantée. Il y entra sans pouvoir s'empêcher de penser que la porte du placard allait s'ouvrir d'un instant à l'autre dans un grincement et qu'il y verrait Georgie, parmi les chemises et les pantalons toujours soigneusement accrochés, un Georgie en ciré jaune souillé de filets de sang, avec une manche vide. Il aurait un regard vide, effroyable, comme ceux des zombies dans les films d'épouvante. Quand il sortirait du placard, ses caoutchoucs produiraient un bruit chuintant tandis qu'il traverserait la chambre en direction de Bill, assis sur le lit, bloc de terreur pétrifié...

S'il y avait eu une panne d'électricité, un des soirs où il était resté assis sur le lit de George à contempler les images accrochées aux murs et les modèles réduits sur le haut de la penderie, il était convaincu qu'il aurait eu une crise cardiaque, sans doute fatale, dans les dix secondes suivantes. Il y allait tout de même. Luttant avec sa terreur pour George le Fantôme, existait en lui un besoin muet mais puissant comme une faim de surmonter d'une manière ou d'une autre la mort de George et de se réconcilier avec l'idée qu'il n'était plus. Il ne s'agissait pas de l'oublier, mais de rendre son souvenir moins épouvantable. Il se rendait compte que ses parents n'y réussissaient pas très bien, et s'il voulait y arriver lui-même, il devrait le faire seul.

Mais il ne venait pas ici que pour lui-même ; il y venait aussi pour Georgie. Il l'aimait beaucoup et, pour deux frères, ils s'étaient rudement bien entendus. Oh, bien sûr, il y avait des disputes – Bill donnant une bonne claque à George, George rapportant à ses parents que son frère était descendu à la cuisine après l'extinction des lumières pour finir le reste de gâteau –, mais dans l'ensemble, ça se passait bien. C'était déjà assez horrible que George fût mort. Mais le transformer en un monstre d'épouvante, c'était encore pire.

Le même lui manquait, c'était vrai. Sa voix lui manquait, son rire lui manquait, comme lui manquait le regard confiant que George avait parfois pour lui, sûr que Bill possédait la réponse, quelle que fût la question. Sans parler de cette chose plus que tout étrange : par moments, il avait

le sentiment de mieux aimer George dans sa peur, car même ainsi (l'impression désagréable qu'un George à l'état de zombie se dissimulait dans la penderie ou sous le lit), il se souvenait mieux de l'amour qu'il avait pour lui et de celui que le petit lui portait. Dans son effort pour réconcilier les deux émotions, amour et terreur, Bill avait l'impression de se rapprocher d'une acceptation définitive plus que par tout autre moyen.

Il n'aurait su exprimer ces choses, qui n'étaient qu'un amas embrouillé dans son esprit. Mais son cœur, chaleureux et plein de nostalgie, comprenait, et là était l'important.

Il parcourait parfois les livres de George, ou bien manipulait ses jouets.

Il n'avait pas ouvert son album de photos depuis décembre dernier.

Le soir de la rencontre avec Ben Hanscom, Bill ouvrit la porte du placard de George (s'armant comme toujours de courage à l'idée de voir George lui-même parmi les vêtements, dans son ciré jaune, s'attendant à voir surgir de la pénombre une main exsangue qui viendrait s'agripper à son bras) et prit l'album de photos, sur l'étagère supérieure.

MES PHOTOGRAPHIES, lisait-on en lettres d'or sur la couverture ; et en dessous, toujours en lettres d'imprimerie retenues par du scotch jaunissant : GEORGE ELMER DENBROUGH, SIX ANS. Bill alla s'asseoir sur le lit où Georgie avait dormi, le cœur battant plus fort que jamais. Il n'aurait su dire pour quelles raisons il avait pris l'album, après ce qui s'était passé en décembre...

*Une vérification, c'est tout. Juste pour te convaincre que la première fois ce n'était pas réel ; que ton esprit s'était joué un tour à lui-même.*

C'était une idée, après tout.

Vraie, peut-être. Bill soupçonnait cependant qu'il s'agissait de l'album lui-même, qui aurait ressenti une fascination insensée pour lui, Bill. Ce qu'il avait vu, ou croyait avoir vu...

Il l'ouvrit. L'album était plein de photos que George avait demandées à son père, à sa mère, à ses tantes et à ses oncles. Peu importait qu'il s'agisse de personnes et d'endroits qu'il connût ; c'était l'idée de photographie qui, en soi, fascinait George. Quand il n'avait pas réussi, par ses harcèlements, à obtenir de nouvelles photos des uns et des autres, il s'asseyait en tailleur sur son lit, là où Bill était assis, et regardait les anciennes, tournant délicatement les pages, étudiant les clichés en noir et blanc les uns après les autres. Leur mère, quand elle était jeune et incroyablement belle ; leur père, dix-huit ans à peine, la carabine à la main, en compagnie de deux autres chasseurs, le pied sur un daim abattu aux yeux ouverts ; l'oncle Hoyt debout sur un rocher, brandissant un piolet ; tante Fortuna, lors des comices agricoles de Derry, présentant fièrement un panier des tomates qu'elle avait fait pousser ; une vieille Buick ; une église ; une maison ; une route, venant de quelque part et allant quelque part. Des photos, prises par des inconnus pour

des raisons oubliées, enfermées dans l'album d'un petit garçon mort.

Là, Bill se vit à trois ans, sur un lit d'hôpital, la tête enturbannée de pansements. Le bandage descendait jusqu'à ses joues et à sa mâchoire fracturée. Une voiture l'avait renversé dans le parking d'A&P, sur Center Street. Il ne lui restait guère de souvenirs de son séjour à l'hôpital, sinon qu'on lui avait donné des crèmes glacées liquides avec une paille et que sa tête l'avait abominablement fait souffrir pendant trois jours.

Là, toute la famille était réunie sur la pelouse de la maison, Bill à côté de sa mère et la tenant par la main, et George, encore bébé, dormant dans les bras de Zack. Et ici...

Ce n'était pas la fin de l'album, mais la dernière page qui comptait, car les autres étaient restées vides. Le dernier cliché était la photo de classe de George, prise en octobre l'année précédente, une dizaine de jours avant sa mort. George portait une chemise à col marin, et ses cheveux ébouriffés étaient aplatis à l'eau. Il souriait, révélant deux espaces vides où deux nouvelles dents ne pousseraient jamais – *À moins qu'elles ne continuent à pousser après la mort*, pensa Bill avec un frisson.

Il contempla la photo un certain temps et était sur le point de refermer le livre lorsque se produisit ce qui était déjà arrivé en décembre.

Les yeux de George, sur le cliché, se mirent à rouler et vinrent croiser le regard de Bill. Le sourire contraint devint une horrible grimace ricanante. Son œil droit eut un clignement qui disait : *À bientôt, Bill. Dans mon placard. Ce soir même, peut-être.*

Bill lança l'album au milieu de la chambre et porta les deux mains à la bouche.

L'album s'ouvrit en retombant ; bien qu'il n'y eût aucun courant d'air, les pages se mirent à tourner jusqu'à cette affreuse photo sous laquelle on lisait : LES AMIS DE L'ÉCOLE 1957-1958.

Du sang commença à en couler.

Bill restait assis, pétrifié, avec l'impression que sa langue, gonflée dans sa bouche, allait l'étouffer, la chair de poule sur tout le corps, les cheveux dressés sur la tête. Il voulut crier, mais ne put émettre qu'un minuscule gémissement laborieux.

Le sang coula sur la page, et de la page sur le plancher.

Bill s'enfuit en claquant la porte derrière lui.

## CHAPITRE 6

### L'un des disparus : Récit de l'été 1958

#### 1

On ne les trouva pas tous. Non, on ne les trouva pas tous. Et de temps en temps fleurissaient des hypothèses extravagantes.

#### 2

Paru dans le *Derry News* du 21 juin 1958 (à la une) :

#### NOUVELLE DISPARITION D'ENFANT. LA PEUR REVIENT

On signale la disparition d'un garçon de dix ans, Edward Corcoran, qui n'est pas rentré hier au soir à son domicile familial, 73, Charter Street à Derry. Cette disparition a fait resurgir des craintes sur le retour du meurtrier d'enfants de Derry.

Mrs. Macklin, la mère de l'enfant, a signalé qu'en fait elle n'avait plus vu son fils depuis le 19, journée qui marquait le début des vacances d'été.

Interrogé pour savoir pour quelles raisons il avait attendu vingt-quatre heures pour alerter la police, Mr. Macklin, le beau-père de l'enfant, a refusé de répondre. Richard Borton, le chef de la police, n'a pour sa part fait aucun commentaire. De source bien informée, nous pouvons cependant dire que les relations du jeune Corcoran avec son beau-père n'étaient pas très bonnes, et qu'il lui était déjà arrivé de passer la nuit hors de la maison familiale.

D'après la même source, les mauvaises notes de fin d'année obtenues par l'enfant auraient pu jouer un rôle dans cette nouvelle fugue. Harold Metcalf, directeur de l'école de Derry, a refusé de donner des précisions sur les résultats scolaires du garçon, en faisant remarquer que cela ne regardait que lui et sa famille.

« J'espère que la disparition de cet enfant ne provoquera pas de panique inutile, a déclaré le chef Borton. On peut comprendre le malaise qui saisit notre communauté, mais je voudrais faire remarquer que nous enregistrons entre trente et cinquante affaires de disparition de mineurs par an ; on retrouve la plupart des fugueurs en bonne santé au cours de la semaine qui suit leur disparition, et j'espère que ce sera le cas avec Edward Corcoran, si Dieu le veut. »

Le chef Borton a rappelé ensuite sa conviction que les meurtres de George Denbrough,

Betty Ripsom, Cheryl Lamonica, Matthew Clement et Veronica Grogan n'étaient pas le fait d'une même personne. « Ces crimes sont tous très différents », a-t-il déclaré, non sans ajouter que la police suivait actuellement plusieurs pistes. Interrogé hier soir par téléphone sur la valeur de ces pistes et l'éventualité d'une arrestation prochaine, le chef Borton s'est refusé à tout commentaire.

Le *Derry News*, 22 juin 1958 (à la une) :

#### LE TRIBUNAL ORDONNE UNE EXHUMATION SURPRISE

Par un rebondissement bizarre de l'affaire Edward Corcoran, la cour a ordonné l'exhumation du jeune frère d'Edward, Dorsey, mort en mai 1957 de causes alors reconnues accidentelles. Le garçonnet avait été admis à l'hôpital de Derry, souffrant de fractures multiples, dont un traumatisme crânien. Il y avait été amené par son beau-père, qui avait déclaré que l'enfant était tombé d'une échelle en jouant dans le garage. Dorsey mourut sans reprendre connaissance.

Questionné pour savoir si Mr. ou Mrs. Macklin pourraient avoir une responsabilité dans la mort du cadet ou la disparition de l'aîné, signalée hier dans nos colonnes, le chef Borton s'est refusé à tout commentaire.

Au cours du mois de juin, le *Derry News* rapporta régulièrement l'évolution de cette affaire : tout d'abord l'arrestation de Macklin, accusé du meurtre de son beau-fils Dorsey Corcoran.

« Le rapport du médecin légiste montre que l'enfant a été affreusement battu », a déclaré le chef Borton. (...) Sans doute avec un marteau, mais en tout cas, et c'est l'important, de manière répétée et avec un objet dur. Les blessures, et notamment celles du crâne, ne correspondent pas avec celles que l'on pourrait s'infliger en tombant d'une échelle. Les médecins qui ont signé le permis d'inhumer (...) auront à répondre à des questions sérieuses dans cette affaire d'enfant battu (24 juin 1958).

Mrs. Henrietta Dumont, l'institutrice du jeune Edward Corcoran, disparu maintenant depuis une semaine, a déclaré que l'enfant venait souvent à l'école « couvert de bleus et d'ecchymoses (...). Trois semaines avant sa disparition, il est arrivé avec les deux yeux presque complètement fermés. Quand je lui ai demandé ce qui s'était passé, il m'a répondu que son père lui en avait "flanqué une" parce qu'il ne voulait pas manger sa soupe » (25 juin 1958).

Interrogé sur la mort de Matthew Clement et de Veronica Grogan, Macklin a opposé des alibis irréfutables, et après avoir été accusé du seul meurtre de Dorsey Corcoran, il a fini par s'effondrer le jour de son procès. (...) Il a reconnu avoir battu le garçonnet de quatre ans avec un marteau sans recul qu'il a ensuite enterré au fond du jardin avant de conduire l'enfant à l'hôpital. Un terrible silence s'était abattu sur la cour tandis qu'en sanglotant, Macklin dévidait son histoire

après avoir prétendu n'avoir battu ses beaux-fils qu'occasionnellement « pour leur propre bien ». « Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je l'ai vu monter une fois de plus sur cette foutue échelle, alors j'ai pris le marteau qui traînait sur l'établi et j'ai commencé à le frapper avec. Mais je n'avais pas l'intention de le tuer, je le jure devant Dieu.

– Vous a-t-il dit quelque chose avant de perdre connaissance (question de l'avocat général) ?

– Il m'a dit : “Arrête, Papa, je te demande pardon, je t'aime” », a répondu Macklin.

La crise de larmes de l'accusé prit ensuite de telles proportions que le président du tribunal dut prononcer une suspension de séance (24 juillet 1958).

OÙ SE TROUVE EDWARD CORCORAN ? titrait le *Derry News* du 18 septembre 1958. D'après le journal, Macklin clamait son innocence dans cette affaire de disparition, mais sa femme, qui venait d'entamer une procédure de divorce, prétendait qu'il mentait – ce que ne croyait pas, en revanche, le père Ashley O'Brian, aumônier catholique de la prison de Shawshank. « Il sait ce qu'il a fait au plus jeune, a déclaré le père O'Brian, mais s'il a fait quelque chose à l'aîné, il n'en a aucun souvenir. Dans le cas d'Edward, il est persuadé de n'avoir aucun sang sur les mains. »

Et le journal ajoutait : « ... la question continue cependant de troubler la population de Derry. Macklin est toutefois innocent des autres meurtres d'enfants qui se sont produits ici ; ses alibis sont en béton dans le cas des trois premiers, et il était en prison pour les sept autres qui ont eu lieu entre fin juin et début septembre. Ces dix meurtres restent donc autant d'énigmes.

« Dans une interview exclusive au *Derry News*, Macklin, la semaine dernière, a de nouveau réaffirmé son innocence. “Je les battais tous les deux, nous a-t-il confié au cours d'un monologue douloureux entrecoupé de sanglots. Je les aimais mais je les battais. Je ne sais pas pourquoi... j'aurais pu tout aussi bien tuer Edward, mais je jure devant tous les saints et Jésus lui-même qu'il n'en est rien. Je crois qu'il s'est enfui, et si tel est le cas, je dois en remercier Dieu.”

« À la question de savoir s'il n'était pas sujet à des trous de mémoire, il a répondu : “Jamais, autant que je sache. Je n'ignore pas ce que j'ai fait. J'ai voué ma vie au Christ et je vais passer le reste de ma vie à essayer de me racheter.” »

En 1960, on retrouva un corps extrêmement décomposé que l'on crut être un moment celui d'Edward Corcoran, et en juillet 1967, Macklin se donna la mort dans la prison de Falmouth. Il avait laissé un message « qui laissait supposer un état de grande confusion mentale », d'après le chef de la police de Falmouth, mais ce dernier refusa d'en dire davantage.

« De source bien informée, précisa le *Derry News* du 19 juillet 1967 dans un article en page 3, nous pouvons révéler que ce message, très bref, ne comportait que deux phrases : “J'ai vu

Eddie la nuit dernière. Il était mort.” Cet “Eddie” pourrait très bien être le beau-fils de Macklin, dont la disparition, en 1958, n’a jamais été élucidée, et qui est à l’origine de la condamnation de Macklin pour le meurtre de son autre beau-fils, Dorsey Corcoran. En 1966, la mère d’Eddie Corcoran a demandé que son fils soit reconnu comme légalement mort afin de pouvoir entrer en possession de son livret de Caisse d’épargne. Il y avait seize dollars sur ce livret. »

### 3

D’ailleurs, Eddie Corcoran était bien mort.

Mort dans la soirée du 19 juin 1958, et son beau-père n’avait rien à voir là-dedans. Il mourut pendant que Ben Hanscom regardait la télé chez lui, avec sa mère, tandis que celle d’Eddie Kaspbrak appliquait sa joue sur le front de son fils avec anxiété, à la recherche de sa maladie favorite, la « fièvre fantôme » ; pendant que le beau-père de Beverly Marsh – un personnage qui, par son tempérament au moins, présentait de nombreux traits communs avec celui d’Eddie et Dorsey Corcoran – l’incitait, avec un vigoureux coup de pied au derrière, à « sortir de son chemin et à aller faire cette putain de vaisselle » ; pendant que Mike Hanlon se faisait injurier par des grands du lycée (dont l’un d’eux serait un jour le père d’un remarquable échantillon d’humanité, John « Webby » Garton, le casseur d’homosexuels) qui passaient dans une vieille Dodge, sur la route de Witcham, tandis qu’il désher bait le jardin de la petite maison familiale, pas très loin de la ferme du père (cinglé) de Henry Bowers ; pendant que Richy Tozier jetait un coup d’œil aux filles en tenue légère d’un exemplaire de la revue *Gem*, trouvé dans le tiroir aux sous-vêtements de son père, ce qui le faisait copieusement bander ; pendant enfin que Bill Denbrough lançait, horrifié et incrédule, l’album de photos de son frère mort à travers la chambre.

Bien qu’aucun ne se souvînt par la suite l’avoir fait, tous levèrent la tête à l’instant précis où mourut Eddie Corcoran..., comme s’ils venaient d’entendre un cri lointain.

Le *Derry News* avait eu au moins raison sur un point : le carnet de notes d’Eddie était assez mauvais pour qu’il puisse redouter de rentrer chez lui et d’affronter son beau-père. En plus, les disputes entre ses parents s’étaient multipliées au cours du mois, ce qui n’améliorait pas le climat familial. Quand la scène de ménage commençait à tourner au vinaigre, sa mère lançait à son beau-père des tombereaux d’accusations pour la plupart incohérentes. Lui répondait tout d’abord par des grognements, puis en hurlant à sa femme de la fermer, et finalement par les rugissements de rage d’un sanglier qui aurait piqué du museau dans un porc-épic. Cependant, Eddie ne l’avait jamais vu la frapper, et pensait qu’il n’oserait jamais. Il réservait ses coups de poing à Eddie et

naguère à Dorsey ; et maintenant que Dorsey était mort, Eddie touchait la ration de son frère en sus de la sienne.

Ces affrontements hurlés se produisaient par cycles, avec un emballement vers la fin du mois, quand les factures dégringolaient. Il arrivait de temps en temps qu'un policier, appelé par les voisins, fasse une apparition pour leur dire de la mettre en veilleuse, ce qui en général suffisait à les calmer. Sa mère n'hésitait pas à provoquer le flic et à le mettre au défi de l'embarquer, mais en règle générale, son beau-père ne mouftait pas.

À son avis, son beau-père avait peur des flics.

Eddie adoptait un profil bas pendant ces périodes de tension. C'était plus sage, vous ne croyez pas ? Regardez ce qui était arrivé à Dorsey. Dorsey, de son point de vue, s'était trouvé au mauvais endroit au mauvais moment : le garage, le dernier jour du mois. On expliqua à Eddie que Dorsey était tombé de l'échelle. « Je lui ai bien dit cent fois de ne pas grimper dessus », avait ajouté son beau-père... mais sa mère ne le regardait plus qu'accidentellement, et quand leurs yeux se rencontraient, Eddie découvrait dans les siens une petite lueur coléreuse et effrayée qu'il n'aimait pas du tout. Quant au vieux, il restait assis en silence à la table de la cuisine, une bière à la main, sans rien regarder d'en dessous ses sourcils épais et tombants. Lorsque son beau-père gueulait (pas toujours, mais la plupart du temps), tout allait bien. C'était quand il arrêtait qu'il fallait faire attention.

Deux soirs auparavant, il avait lancé une chaise à Eddie lorsque celui-ci s'était levé pour voir ce qu'il y avait à la télé sur les autres chaînes ; une chaise de cuisine en alu tubulaire, qu'il avait soulevée au-dessus de la tête et envoyée valser. Elle avait atteint Eddie aux fesses et l'avait fait tomber. Il avait toujours mal aux fesses, mais n'ignorait pas qu'il s'en était bien tiré : il aurait pu être touché à la tête.

Puis il y avait eu le soir où le vieux s'était levé et, sans raison, avait frictionné le crâne d'Eddie avec une poignée de purée. Au mois de septembre précédent, Eddie avait eu la témérité de faire claquer la porte-moustiquaire en alu, en revenant de l'école, alors que son beau-père faisait un somme. Macklin était sorti de la chambre dans ses caleçons flottants, les cheveux en mèches tire-bouchonnées, avec une barbe de trois jours et une haleine chargée de deux jours de bière à la bouche. « Attends un peu, Eddie, que je t'en foute une pour avoir claqué la porte ! » Dans le vocabulaire de Rich Macklin, « en foutre une » était un euphémisme pour « foutre une terrible raclée ». Ce qui fut le cas ce jour-là. Eddie s'était évanoui quand le vieux l'avait lancé dans l'entrée. Sa mère y avait installé une paire de patères basses spécialement pour que Dorsey et lui puissent suspendre leurs vêtements. Leurs doigts d'acier rigides avaient labouré le bas du dos d'Eddie, et c'est à cet instant qu'il avait perdu connaissance. Quand il était revenu à lui, dix

minutes plus tard, il avait entendu sa mère hurler qu'elle allait le conduire à l'hôpital et que ce n'était pas Rich Macklin qui pourrait l'arrêter.

« Après ce qui est arrivé à Dorsey ? avait contre-attaqué son beau-père. Tu tiens à finir en taule, la môme ? »

Elle ne dit plus un mot sur l'hôpital. Elle aida Eddie à regagner sa chambre et à se mettre au lit où il resta, tremblant de tout son corps, des gouttes de sueur perlant sur son front. Au cours des trois jours suivants, il ne quitta la chambre que quand il se retrouvait seul à la maison. Il se traînait alors lentement jusqu'à la cuisine, avec de petits gémissements, pour prendre la bouteille de whisky de son beau-père, sous l'évier ; quelques gorgées atténuèrent la douleur. Au bout de cinq jours il n'avait presque plus mal, mais il pissa du sang pendant près de deux semaines.

Quant au marteau, il avait disparu du garage.

Qu'en dites-vous ? Qu'en dites-vous, amis et voisins ?

Certes, le marteau de charpentier – le marteau ordinaire – se trouvait toujours là. Seul le Scotti sans recul manquait. Le marteau spécial de son beau-père, celui qu'il interdisait aux enfants de toucher. « Si je vous prends à jouer avec, leur avait-il dit le jour où il l'avait acheté, vous allez vous retrouver avec les tripes en pendants d'oreilles. » Dorsey avait timidement demandé s'il coûtait cher. Le vieux avait répondu que oui, qu'il était rempli de billes d'acier et qu'il était impossible de le faire rebondir, même en tapant très fort.

C'était ce marteau qui avait disparu.

Les notes d'Eddie étaient mauvaises parce qu'il avait beaucoup manqué l'école depuis le remariage de sa mère, mais il était loin d'être stupide. Il pensait savoir ce qu'était devenu le Scotti sans recul. Il soupçonnait son beau-père d'avoir frappé Dorsey avec, puis de l'avoir enterré dans le jardin ou jeté dans le canal. Le genre de choses qui se produisaient souvent dans les BD d'horreur qu'il lisait, celles qu'il gardait sur l'étagère du haut de sa penderie.

Il se rapprocha du canal, qui ondulait entre les parois de béton. Un reflet de lune en forme de boomerang scintillait à la surface noire des eaux. Il s'assit et se mit à battre le ciment du talon de ses tennis, sur un rythme irrégulier. Le temps avait été très sec au cours des six dernières semaines, et l'eau coulait à quelque trois mètres en dessous de ses semelles usées. Mais, en y regardant de plus près, on apercevait sur les parois du canal les traces laissées par les différents niveaux atteints, auxquels il remontait parfois très facilement. Le béton était d'un brun très sombre juste au-dessus du niveau actuel puis s'éclaircissait en jaune et enfin en une couleur proche du blanc à la hauteur des talons d'Eddie.

L'eau s'écoulait silencieusement et sans heurt d'une arche de béton pavée à l'intérieur, passait devant Eddie et s'enfonçait sous la passerelle pour piétons en bois couverte qui reliait

Bassey Park et le lycée de Derry. Les parapets, le plancher et même les poutres sous le toit étaient couverts d'initiales, de numéros de téléphone et de déclarations. Déclarations d'amour, mais aussi que Untel ou Untel aimait « sucer » ou « tailler une pipe » ; déclaration que ces derniers se feraient « peler l'oignon » ou « bourrer le troufignon avec du goudron chaud » ; sans compter des déclarations excentriques qui défiaient l'explication. L'une de celles qui avaient le plus intrigué Eddie au cours de ce printemps disait : SAUVEZ LES JUIFS RUSSES ! COLLECTIONNEZ LES TROUVAILLES DE VALEUR !

Qu'est-ce que cela signifiait, au juste ? Quelque chose, rien ? Quelle importance ?

Ce soir-là, Eddie ne se rendit pas sur le pont des Baisers ; rien ne l'invitait à passer du côté du lycée. Il envisageait de dormir dans le parc, peut-être parmi les feuilles mortes qui s'accumulaient sous le kiosque à musique ; mais pour l'instant, il se trouvait bien là où il était. Il aimait le parc et y venait souvent pour y réfléchir. Il tombait parfois sur des couples qui faisaient l'amour dans les bosquets disséminés çà et là, mais Eddie les laissait tranquilles et ils en faisaient autant. Il avait entendu raconter des histoires gratinées, dans la cour de récré, sur les pédés qui patrouillaient dans Bassey Park après la tombée de la nuit, et s'il ne remettait pas ces histoires en question, il n'avait jamais été importuné lui-même. Le parc était un endroit paisible, et le coin où il s'était assis était de loin son préféré. Il aimait le canal en toutes saisons, mais était fasciné par sa puissance terrible, irrésistible, dans les semaines qui suivaient la fonte des neiges ; par la façon dont l'eau surgissait en bouillonnant de l'arche et passait à ses pieds en grondant, blanche d'écume et transportant branches et brindilles, et toutes sortes de débris d'origine humaine. Il s'était imaginé plus d'une fois marchant au bord du canal en mars, avec son beau-père, et lui donnant une grande putain de bourrade ; il tomberait en hurlant, avec des moulinets désordonnés des bras, tandis qu'Eddie, debout sur le parapet, regarderait le courant l'emporter, sa tête réduite à une forme noire bouchonnante au milieu des tourbillons d'écume. Et les mains en porte-voix, il lui crierait :

*C'EST POUR DORSEY, ESPÈCE DE VIEIL ENCULÉ ! QUAND TU ARRIVERAS EN ENFER, DIS AU DIABLE QUE LA CHOSE QUE JE TE SOUHAITE, C'EST DE TOMBER SUR UN TYPE DE TON GABARIT !* Jamais il ne le ferait, bien entendu, mais c'était un fantasme immensément satisfaisant. Le rêve idéal au bord de ce canal, un...

Une main se referma sur la cheville d'Eddie.

Il regardait au loin, vers le lycée, un sourire rêveur et charmant aux lèvres, tandis qu'il imaginait son beau-père emporté par le violent mascaret des eaux de printemps, sortant enfin de son existence. La prise, douce mais ferme, le surprit tellement qu'il faillit perdre l'équilibre et tomber dans le canal.

*C'est l'un de ces pédés dont les grands parlent tout le temps*, se dit-il, le temps de baisser les yeux. Il resta bouche bée. Un jet d'urine chaude se mit à couler le long de sa jambe, faisant une tache sombre sur son jean. Ce n'était pas un pédé.

C'était Dorsey.

Dorsey tel qu'il avait été enterré, avec son blazer bleu et son pantalon gris. Sauf que le blazer n'était plus qu'un haillon boueux, sa chemise un chiffon jaune et que le pantalon mouillé collait à ses jambes, réduites à deux manches à balai. Quant à la tête de Dorsey, elle avait subi un horrible effondrement, comme si elle s'était enfoncée dans son dos avant d'être repoussée en avant.

Dorsey souriait.

« *Eddiiiiiee !* » croassa son jeune frère, exactement comme le faisaient les morts qui sortaient de leur tombe dans les BD d'épouvante. Le sourire s'élargit sur des dents jaunes et brillantes, tandis qu'au fond de sa gorge des choses semblaient grouiller.

« *Eddiiiiiee... Je suis venu te voir, Eddiiiiiee !* »

Eddie voulut crier. Grisâtres, des ondes de choc roulèrent sur lui, et il eut la curieuse sensation d'être en train de flotter. Mais ce n'était pas un rêve ; il ne dormait pas. La main qui tenait sa chaussure avait la blancheur d'un ventre de truite. D'une manière ou d'une autre, Dorsey devait s'agripper au béton par ses pieds nus ; il avait l'un des talons arraché.

« *Viens en bas, Eddiiiiiee...* »

Il n'arrivait toujours pas à crier. Il n'avait pas assez d'air dans ses poumons pour cela, et ne réussit qu'à lâcher un étrange piaulement flûté. Tout son plus fort était exclu. Dans une ou deux secondes, sa tête allait éclater et plus rien n'aurait d'importance. La main de Dorsey était petite mais implacable. Les fesses d'Eddie commencèrent à glisser sur le rebord en ciment du canal.

Toujours poussant le même piaulement flûté, il tendit une main derrière lui et réussit à saisir l'autre angle du rebord en ciment, puis à regagner du terrain. Il sentit la main qui le lâchait, entendit un sifflement de colère et eut le temps de penser : *Ce n'est pas Dorsey. Je ne sais pas ce que c'est, mais ce n'est pas Dorsey.* L'adrénaline envahit alors son organisme, il s'éloigna en rampant, voulant courir avant même de s'être relevé, respirant à petites bouffées sifflantes.

Deux mains blanches vinrent se poser sur le rebord en béton avec un claquement mouillé. De la peau blême s'élançaient des gouttes d'eau dans le clair de lune. Le visage de Dorsey apparut au-dessus du rebord. Une étincelle rougeoyante luisait au fond de ses orbites enfoncées. Ses cheveux, mouillés, collaient à son crâne. Des traces de boue striaient son visage comme des peintures de guerre.

La poitrine d'Eddie se débloqua enfin. Il engloutit une bouffée d'air qu'il rejeta en un

hurlement, bondit sur ses pieds et courut. Il regarda par-dessus son épaule, éprouvant le besoin de savoir ce que faisait Dorsey, avec pour résultat de foncer en plein dans un gros orme.

Ce fut comme si quelqu'un (son vieux, par exemple) avait fait sauter un pain de dynamite dans son épaule gauche. Des étoiles jaillirent et tourbillonnèrent sous son crâne. Il tomba au pied de l'arbre, assommé, tandis que du sang coulait de sa tempe gauche. Il fit le ludion dans les eaux de la semi-inconscience pendant peut-être quatre-vingt-dix secondes. Puis il réussit à se remettre de nouveau sur pied. Un grognement lui échappa quand il voulut lever le bras gauche, il n'y avait pas moyen. Il était complètement engourdi, comme très loin de lui. Il leva donc le droit et se frotta la tête, qui lui faisait un mal atroce.

Puis il se rappela pour quelles raisons il s'était jeté sur l'orme et regarda autour de lui.

Il vit le rebord du canal, d'une blancheur d'os et aussi rectiligne qu'une corde sous le clair de lune. Pas la moindre trace de la chose qui en était sortie... s'il y avait jamais eu une telle chose. Il continua de tourner pour décrire un cercle complet ; Basse Park était aussi silencieux et immobile qu'une photo en noir et blanc. Les branches des saules pleureurs traînaient jusqu'au sol, et n'importe quoi d'accroupi et de fou pouvait se dissimuler dans leurs ténèbres.

Eddie commença à marcher, essayant de surveiller toutes les directions à la fois. Son épaule luxée lui élançait en un synchronisme douloureux avec ses battements de cœur.

« *Eddiiiiiee*, gémit un souffle de brise dans les arbres, *tu ne veux pas me voir, Eddiiiiiee ?* » Il sentit des doigts flasques de cadavre le caresser au cou. Il s'emmêla les pieds, tomba et s'aperçut que ce n'était qu'un rameau de saule agité par le vent.

Il se releva. Il voulut se remettre à courir, mais quand il essaya, une autre charge de dynamite éclata dans son épaule et il y renonça. Il se rendait compte qu'il aurait dû surmonter sa peur maintenant, et se traitait de morveux stupide terrifié par un reflet de lune, à moins qu'il ne se fût endormi sans s'en rendre compte sur un cauchemar. Mais en réalité, c'était exactement le contraire qui se produisait. Son cœur battait tellement vite qu'il n'en distinguait même plus les coups et il avait la certitude qu'il allait exploser de terreur. Il ne pouvait pas courir, mais une fois dépassé les saules, il se mit à trotter en claudiquant.

Il ne quittait pas des yeux les lumières de la rue qui signalaient l'entrée principale du parc. Il s'y dirigeait tout droit et réussit à gagner un peu de vitesse en se disant : *Je vais arriver aux lumières et tout ira bien. Je vais arriver aux lumières et tout ira bien. Lumières brillantes, plus de choses effrayantes, lumières brillantes...*

Quelque chose le suivait.

Eddie l'entendait qui forçait brutalement son chemin au milieu des saules. S'il se tournait, il allait le voir. Il gagnait du terrain. Il entendait ses pas, une sorte de bruit de frottement et

d'écrasement, mais il se refusait à regarder en arrière, il ne voulait regarder que les lumières. Les lumières, c'était bien, il n'avait qu'à continuer jusqu'aux lumières, il s'y trouvait presque déjà, presque...

C'est l'odeur qui le fit se retourner. Une odeur qui le submergeait comme si l'on avait laissé se putréfier à la chaleur de l'été un énorme tas de poissons. C'était la puanteur d'un océan mort.

Ce n'était plus Dorsey à ses trousses, maintenant, mais la Créature du Lagon noir. La chose avait un groin allongé et plissé ; un liquide verdâtre s'écoulait d'entailles noires qui dessinaient des sortes de bouches verticales dans ses joues. Elle avait des yeux blancs gélifiés et des mains palmées dont les doigts se terminaient par des griffes comme des rasoirs. Elle produisait un bruit de respiration pétillant de bulles. Quand elle vit qu'Eddie la regardait, ses lèvres d'un vert noirâtre se retroussèrent sur d'énormes crocs en un sourire mort et vide.

Elle se dandinait derrière lui, dégoulinante, et brutalement, Eddie comprit. Son intention était de le ramener dans le canal, de l'emporter dans les ténèbres humides du passage souterrain du canal. Et là, de le manger.

Eddie accéléra. Au-dessus du portail, la lampe au sodium se rapprocha. Il voyait son halo de moucheron et de papillons. Un camion passa, prenant la direction de la route numéro 2 ; le chauffeur montait ses vitesses et, terrifié, désespéré, Eddie pensa qu'il était peut-être en train d'écouter Buddy Holly à la radio, une tasse de café en carton à portée de la main, parfaitement inconscient de la présence, à moins de deux cents mètres de lui, d'un garçon qui serait peut-être mort dans moins d'une minute.

La puanteur. Son épouvantable et suffocante puanteur. Qui se faisait plus forte. Tout autour de lui.

C'est un banc du parc qui le fit trébucher. Des enfants l'avaient renversé par inadvertance un peu plus tôt dans la soirée, dans leur précipitation pour rentrer chez eux avant l'heure du couvre-feu. Le siège ne dépassait de l'herbe que de quelques centimètres, vert sur fond vert, pratiquement invisible dans la faible lumière de la lune. Il heurta le rebord de ses deux tibias et fut parcouru d'une onde de douleur lisse et exquise. Il s'effondra dans l'herbe.

Il regarda derrière lui et vit la Créature s'incliner, ses yeux comme des œufs pochés luisants, ses écailles laissant couler une bave couleur d'algue, ses ouïes s'ouvrant et se refermant au rythme du gonflement de son cou et de ses joues.

« *Arg !* croassa Eddie – le seul son, aurait-on dit, qu'il était capable d'émettre. *Arg ! Arg ! Arg ! Arg !* »

Il se mit à ramper, les doigts profondément enfoncés dans la terre, la langue pendante.

Dans la seconde qui précéda l'instant où les mains cornées de la Créature empestant le

poisson se refermèrent sur sa gorge, il lui vint une pensée réconfortante : *Ce n'est qu'un rêve ; la Créature n'existe pas, Le Lagon noir n'existe pas non plus, c'est une invention du cinéma, et puis même, c'est en Amérique du Sud ou en Floride, un coin comme ça. Ce n'est qu'un rêve et je vais me réveiller dans mon lit ou peut-être au milieu des feuilles sous le kiosque et je...*

Les mains de batracien encerclèrent le cou d'Eddie, dont les cris rauques furent étouffés. Tandis que la Créature le retournait, les crochets chitineux qui terminaient ses doigts laissèrent des sillons sanglants à son cou. L'enfant plongea son regard dans ses yeux blancs et luisants. Il sentit la peau qui reliait les phalanges se resserrer sur sa gorge comme un goémon constricteur vivant. Rendu perçant par la terreur, son œil fut frappé par l'espèce d'aileron évoquant une crête de coq terminée par des pointes venimeuses, qui se dressait sur la tête bosselée à l'ossature épaisse. Tandis que les mains palmées le comprimaient, lui coupant l'air, il eut le temps de remarquer la nuance grisâtre et fumeuse que prenait la lumière de la lampe au sodium à travers cette crête sagittale membraneuse.

« Tu... n'es pas... réel », souffla Eddie en s'étouffant ; mais les nuages crépusculaires se refermaient sur lui, maintenant, et il se rendit vaguement compte que la Créature était bel et bien réelle. Après tout, elle était en train de le tuer.

Et cependant, il lui resta jusqu'à la fin un fond de rationalité : tandis que la Créature enfonçait ses griffes dans la chair tendre de son cou et que sa carotide laissait jaillir, sans douleur, un jet chaud qui alla arroser les plaques écailleuses, les mains d'Eddie continuèrent de chercher à tâtons, dans le dos du monstre, la fermeture à glissière. Elles ne retombèrent que lorsque la Créature arracha la tête au tronc avec un grognement de satisfaction.

Et tandis que s'estompait l'image qu'Eddie avait enregistrée de Ça, Ça commença à se changer rapidement en quelque chose d'autre.

#### 4

Incapable de dormir, assailli de mauvais rêves, un garçon du nom de Michael Hanlon se réveilla peu de temps après les premières lueurs de l'aube. Lumière encore pâle, brouillée par une brume épaisse et basse qui se lèverait vers huit heures comme le simple emballage d'une parfaite journée de vacances, la première complète.

Mais pour l'instant, le monde était tout de gris et rose, et aussi silencieux qu'un chat qui marche sur un tapis.

Habillé d'un pantalon de velours côtelé, d'un T-shirt et de baskets montantes noires, Mike descendit au rez-de-chaussée, avala un bol de céréales Wheaties (il ne les aimait pas beaucoup

mais avait eu envie du cadeau dans la boîte, l'anneau décodeur magique du capitaine Midnight), puis sauta sur sa bicyclette et se mit à pédaler vers la ville, roulant sur les trottoirs à cause du brouillard. Ce brouillard changeait tout. Les objets les plus ordinaires, comme les bouches d'incendie et les panneaux de signalisation, prenaient une allure mystérieuse, étrange et un peu sinistre. On entendait les automobiles sans les voir, et du fait des qualités acoustiques particulières du brouillard, il était impossible de dire si elles étaient lointaines ou proches, jusqu'au moment où on les voyait en émerger, précédées du halo d'humidité fantomatique qui entourait les phares.

Il tourna à droite sur Jackson Street, évitant le centre-ville, et gagna Main Street par Palmer Lane (passant, dans cette courte rue, devant le domicile qu'il occuperait plus tard, une fois adulte, sans le regarder. C'était un bâtiment simple à un étage, avec un garage et une pelouse minuscule).

Après avoir pris à droite sur Main Street, il monta jusqu'à Bassey Park, pour le simple plaisir de rouler et de profiter du calme du petit matin. Une fois franchie l'entrée principale du parc, il laissa la bicyclette sur sa béquille et continua à pied jusqu'au canal. Il ne se sentait encore poussé que par son simple caprice. Il ne se doutait nullement que l'itinéraire qu'il suivait avait quelque chose à voir avec les cauchemars de la nuit ; il ne se souvenait d'ailleurs plus que très vaguement de ce qu'il avait rêvé, sinon que ces cauchemars s'étaient succédé jusqu'à ce qu'il se réveille en sueur et tremblant, à cinq heures du matin, avec l'idée de prendre un petit déjeuner rapide et d'aller faire un tour en ville à bicyclette.

Il fut frappé, dans le parc, par une odeur qu'il n'aima pas dans ce brouillard, une odeur de marée ancienne et salée. Une odeur qu'il connaissait déjà, car il arrivait souvent que les brouillards matinaux, à Derry, soient chargés des effluves de l'océan, pourtant à soixante kilomètres de là. Mais ce matin-là, l'odeur avait quelque chose de plus épais, de plus présent. De dangereux, presque.

Quelque chose attira son regard. Il se baissa, et ramassa un couteau de poche à deux lames d'un modèle bon marché. Quelqu'un avait maladroitement gravé les initiales E.C. d'un côté. Mike le regarda pensivement pendant quelques instants et l'empocha. Qui trouve garde, qui perd pleure.

Il regarda autour de lui. Près de l'endroit où il venait de trouver le couteau, un banc avait été renversé. Il le redressa, prenant soin de remettre les pieds de fer dans les trous qu'ils avaient creusés avec les années. Au-delà du banc, il aperçut une zone d'herbe écrasée... et, partant de là, deux sillons parallèles. L'herbe se relevait peu à peu, mais les deux traces étaient encore très nettes et se dirigeaient vers le canal.

Et il y avait du sang.

*(L'oiseau tu te souviens l'oiseau tu te souviens.)*

Mais il ne voulait pas se souvenir de l'oiseau et il en repoussa donc la pensée. *Une bagarre de chiens, c'est tout. L'un d'eux a dû sérieusement blesser l'autre.* Hypothèse convaincante qui n'arrivait cependant pas à le convaincre. La pensée de l'oiseau ne cessait de vouloir s'imposer, l'oiseau qu'il avait vu aux aciéries Kitchener, d'un genre qui ne figurait certainement pas dans *Le Guide des oiseaux* de Stan Uris.

*Arrête. Et ne reste pas ici.*

Mais au lieu de partir, il suivit les deux sillons tout en imaginant une sombre histoire dans sa tête. Un meurtre. Un gosse, dehors, tard le soir, après le couvre-feu. Le tueur l'attrape. Mais comment se débarrasser du corps ? En le traînant jusqu'au canal, pardi, et en le jetant dedans ! Comme dans un *Alfred Hitchcock présente*.

Les traces qu'il suivait auraient très bien pu être laissées par une paire de chaussures, des tennis, par exemple.

Mike frissonna et regarda autour de lui, incertain. Il y avait quelque chose d'un peu trop réaliste dans son histoire.

*Et en supposant que ce n'était pas un homme mais un monstre qui l'avait fait ? Un monstre comme ceux des BD ou des livres d'horreur ou des films d'horreur ou*

*(un mauvais rêve)*

*un conte de fées ou un truc comme ça ?*

Il décida que l'histoire ne lui plaisait pas, qu'elle était stupide. Il essaya de la chasser de son esprit, mais elle s'accrochait. Et alors ? Qu'elle reste. Elle était bête. Comme était bête l'idée d'aller faire un tour à bicyclette en ville, ou celle de suivre ces deux sillons d'herbe écrasée. Son père allait avoir toutes sortes de corvées à lui faire faire aujourd'hui. Il valait mieux retourner à la maison et s'y attaquer, ou il se retrouverait en train de rentrer le foin dans la grange, au plus chaud de l'après-midi. Ouais, il ferait mieux de repartir. C'était exactement ce qu'il allait faire.

Mais au lieu de revenir à sa bicyclette, de rentrer à la maison et de se mettre au travail, il suivit les sillons dans l'herbe. Il y avait ici et là d'autres gouttes de sang en train de sécher. Mais pas beaucoup, cependant. Pas autant qu'à l'endroit où l'herbe était restée écrasée, près du banc renversé.

Mike entendait maintenant la rumeur paisible du canal. Puis il vit le rebord de béton se matérialiser dans le brouillard.

Quelque chose d'autre, dans l'herbe. *Bonté divine, c'est mon jour, pour les trouvailles !* s'écria en lui son esprit avec une exultation douteuse. Une mouette cria alors au-dessus de lui et Mike grimâça, évoquant de nouveau l'oiseau qu'il avait vu un certain jour de printemps.

*Quoi que ce soit, dans l'herbe, je ne veux pas le savoir.* Il était sincère, tout à faire sincère, et

pourtant, voici qu'il se baissait, les mains sur les genoux, pour voir ce que c'était.

Un morceau de vêtement déchiré avec un peu de sang dessus.

La mouette cria de nouveau. Mike contempla le haillon sanglant et se souvint de ce qui lui était arrivé au printemps.

## 5

Chaque année, aux mois d'avril et mai, la ferme Hanlon s'éveillait de son sommeil hivernal.

L'arrivée du printemps pour Mike Hanlon, ce n'était ni les crocus sous les fenêtres de la cuisine de sa maman, ni les enfants arrivant à l'école avec des billes ou les premières reinettes, ni même l'ouverture de la saison de base-ball par les sénateurs de Washington (qui en général se faisaient étriller pour l'occasion), non : c'était seulement le jour où son père prenait sa grosse voix pour demander à Mike de l'aider à pousser leur camion bâtard hors de la grange. La moitié avant venait d'une antique Ford modèle A, la moitié arrière d'une camionnette avec en guise d'abattant une ancienne porte de poulailler. Si l'hiver n'avait pas été trop froid, ils arrivaient en général à le faire démarrer dans leur allée. La cabine n'avait pas de portes, pas de pare-brise non plus. Le siège était la moitié d'un antique sofa récupéré à la décharge publique de Derry ; quant au levier de vitesses, il se terminait par un bouton de porte en verre.

Will Hanlon et Mike la poussaient dans l'allée, chacun d'un côté, et la laissaient prendre suffisamment de vitesse ; puis Will bondissait sur le siège, tournait le contact, réglait le retard à l'allumage, enfonçait la pédale d'embrayage et poussait le levier de vitesses en seconde, sa grosse main étreignant le bouton de porte. Sur quoi il rugissait : « Allez, mets le paquet ! » et relâchait l'embrayage. Le vieux moteur Ford toussait, s'étouffait, pétaradait, explosait... et parfois se mettait vraiment à tourner, tout d'abord en renâclant puis de plus en plus régulièrement. Will descendait alors la route jusqu'à la ferme des Rhulin, à grand bruit, effectuait son demi-tour dans leur entrée (s'il en avait fait autant dans celle de Butch Bowers, le cinglé de père de Henry, il aurait sans aucun doute été accueilli à coups de fusil), puis il revenait, le moteur toujours grondant comme un bombardier, l'échappement réduit à sa plus simple expression, tandis que Mike bondissait de joie et poussait des hourras et que sa mère venait sur le pas de la porte, s'essuyant les mains dans un torchon et faisant la dégoûtée sans conviction.

D'autres fois, il n'y avait aucun moyen de faire partir le camion. Mike attendait alors que son père revienne de la grange, la manivelle à la main et grommelant dans sa barbe. Mike était convaincu qu'il s'agissait de jurons, et son père lui faisait alors un peu peur. (Ce ne fut que bien plus tard, pendant l'une de ces interminables visites à l'hôpital où se mourait son père, qu'il

découvrit que celui-ci grommelait de peur : un retour vicieux de manivelle, un jour, lui avait ouvert le coin de la bouche.)

« Recule-toi, Mike ! » disait-il en introduisant l'outil dans son logement, à la base du radiateur. Et quand la Ford A tournait enfin, Will disait que l'année suivante, il la changerait pour une Chevrolet, mais il ne le faisait jamais. La vieille Ford hybride restait toujours derrière la maison, dans l'herbe jusqu'aux essieux.

Assis à la place du passager, Mike sentait l'odeur d'huile chaude et de gaz d'échappement, excité par le vent aigu qui s'engouffrait par le pare-brise sans vitre et pensait : *Voilà, c'est le printemps. Tout le monde se réveille.* Et dans son âme s'élevait un silencieux cri de joie qui secouait les parois de ce lieu déjà joyeux. Il éprouvait de l'amour pour tout ce qui l'entourait et plus que tout pour son papa, qui avec un sourire lui lançait à pleine voix : « Accroche-toi bien, Mike ! On va te le pousser, ce tacot ! Tu vas voir courir les volatiles ! »

Il quittait alors l'allée ; les roues arrière soulevaient des gerbes de boue noire ou des mottes grises d'argile et tous deux étaient ballottés dans tous les sens sur le demi-sofa de la cabine, ce qui les faisait rire comme des fous. Will prenait soit la direction du champ de derrière, où poussait du foin, soit le champ sud (pommes de terre), soit le champ ouest (maïs et haricots), soit le champ est (pois, melons et citrouilles). A leur arrivée, les oiseaux jaillissaient devant le véhicule avec des pépiements de terreur. Ils levèrent une fois une perdrix, un oiseau magnifique au plumage du même brun que les chênes en automne, le ronflement explosif de ses ailes restant audible pardessus le bruit du moteur.

Ces balades étaient pour Mike les portes qui donnaient sur le printemps.

L'année de travail commençait avec la récolte de rochers. Pendant toute une semaine, ils partaient avec la vieille Ford et chargeaient le plateau de blocs qui auraient pu casser un soc de charrue au moment du labour. La camionnette s'embourbait parfois dans la terre humide du printemps, et Will grommelait d'un ton sinistre dans sa barbe... encore des jurons, soupçonnait Mike. Il connaissait certains mots, certaines expressions, d'autres comme « fils de prostituée » l'intriguaient. Il était tombé sur ce mot dans la Bible, et s'il avait bien compris, une prostituée était une femme qui venait de Babylone. Il avait envisagé de poser la question à son père, un jour, mais comme la Ford était dans la boue jusqu'aux ressorts et que des nuées orageuses parcouraient le front de Will, il avait préféré attendre un moment plus favorable. Il avait fini par interroger Richie Tozier, qui lui avait répondu que son père à lui lui avait expliqué qu'une prostituée était une femme que l'on payait pour avoir des relations sexuelles avec elle. « C'est quoi, des relations sexuelles ? » avait demandé Mike – et Richie l'avait laissé en plan en se prenant la tête à deux mains.

Une fois, Mike avait demandé à son père comment il se faisait qu'il y eût encore des rochers alors qu'ils en avaient enlevé en avril dernier.

Ils se trouvaient à l'endroit où ils les déversaient, au coucher du soleil, le dernier jour de la récolte des pierres. Un chemin de terre battue reliait l'extrémité du champ ouest à cette ravine près des rives de la Kenduskeag, qui commençait à se remplir de tous les rochers qu'avec les ans, Will avait retirés de ses champs.

Le regard perdu sur cet amas de pierres (sous lequel, il le savait pourrissaient les souches qu'il avait dû enlever une à une avant de pouvoir cultiver sa terre), Will avait allumé une cigarette et répondu : « Mon père me disait souvent que Dieu aimait les rochers, les mouches, le chiendent et les pauvres gens plus que tout le reste de sa Création, et que c'était pour ça qu'il y en avait autant.

– Mais on dirait qu'ils reviennent chaque année.

– Ouais, on dirait bien. Je ne vois pas d'autre explication possible. »

Un grèbe poussa son cri plaintif sur l'autre rive de la Kenduskeag ; l'eau avait pris une nuance rouge orangé profonde avec le crépuscule. Ce cri exprimait la solitude, une solitude telle que Mike en eut la chair de poule.

« Je t'aime, Papa, dit-il soudain, éprouvant cet amour avec tant de force que des larmes vinrent lui picoter les yeux.

– Tiens, moi aussi, je t'aime, Mikey », répondit son père en le serrant dans ses bras puissants. La rude flanelle de sa chemise vint frotter la joue de l'enfant. « Et qu'est-ce que tu dirais si on rentrait à la maison, maintenant ? Nous aurons tout juste le temps de nous prendre un bon bain chacun avant que ta mère appelle à la soupe.

– Bien dit !

– Bandit toi-même ! » rétorqua Mike Hanlon, et père et fils éclatèrent de rire, se sentant fatigués mais bien, bras et jambes courbatus mais pas trop douloureux, les mains rugueuses du contact des rochers mais ne leur faisant pas trop mal.

*C'est le printemps !* pensa Mike ce soir-là, alors que la somnolence le gagnait dans sa chambre, pendant que, dans l'autre pièce, ses parents regardaient *Lunes de miel*. *C'est le printemps, merci mon Dieu, merci infiniment*. Et tandis qu'il se tournait pour dormir, s'enfonçant déjà dans le sommeil, il entendit de nouveau l'appel du grèbe qui, de son marais lointain, venait hanter les désirs de ses rêves. Le printemps était une période d'activité, mais aussi une période agréable.

Une fois terminée la collecte des pierres, Will remisait la Ford A dans les hautes herbes, derrière la maison, et sortait le tracteur de la grange, la herse en attelage. Will conduisait, et Mike se tenait sur la herse ou marchait à côté, pour ramasser les pierres qu'il trouvait encore. Puis

venaient les semailles, qui suivaient les travaux d'été : biner, sarcler, biner, sarcler. Sa mère rapetassait Larry, Moe et Curly, leurs trois épouvantails, et son père posait un sifflet à orignaux sur leurs têtes – ce n'était qu'une vieille boîte de conserve avec une cordelette cirée tendue au milieu, et qui, avec le vent, produisait un son merveilleusement inquiétant et geignard. Les oiseaux pillards des champs ne tardaient pas à se rendre compte qu'ils n'avaient rien à craindre de Larry, Moe et Curly, mais le sifflet à orignaux les faisait régulièrement fuir.

Dès le mois de juillet, les récoltes commençaient en sus du binage et du sarclage ; les pois et les radis, tout d'abord, puis les laitues et les tomates, venues en semis et repiquées, puis le maïs et les haricots en août, puis encore du maïs et des haricots en septembre, avec les citrouilles et les courges. Quelque part au milieu de tout ça arrivaient les pommes de terre nouvelles ; après quoi, alors que raccourcissaient les jours et que l'air devenait vif, Mike et son père rentraient les sifflets à orignaux (lesquels avaient tendance à disparaître au cours de l'hiver). Le jour suivant, Will appelait Norman Sadler (qui était aussi stupide que son fils Moose mais d'infiniment meilleure composition), qui venait peu après avec sa machine à cueillir les pommes de terre.

Pendant les trois semaines suivantes, tout le monde se mettait à la récolte des pommes de terre. En plus de la famille, Will engageait trois ou quatre lycéens qu'il payait vingt-cinq cents le baril. La Ford A patrouillait le champ sud, le plus grand, toujours en première, l'abattant arrière abaissé, le plateau couvert de barils sur lesquels figuraient les noms des ramasseurs ; à la fin de la journée, Will ouvrait son vieux portefeuille tout plissé et payait chacun des cueilleurs en liquide. Mike était payé, ainsi que sa mère ; cet argent leur appartenait, et jamais Will Hanlon ne leur en demanda compte. Mike avait reçu cinq pour cent des revenus de la ferme à l'âge de cinq ans, âge auquel, lui avait dit alors son père, il était assez grand pour faire la différence entre du chiendent et un plant de petits pois. Il recevait chaque année un pour cent de plus et chaque année, après Thanksgiving, en octobre, Will calculait les profits de la ferme et en déduisait la part de Mike... mais Mike ne voyait jamais la couleur de cet argent-là. Il allait sur un compte pour ses études et en aucun cas on ne devait y toucher.

Venait enfin le jour où Normie Sadler repartait avec sa machine ; l'atmosphère était déjà grise et froide et de la gelée blanche, le matin, recouvrait les citrouilles orange empilées sur le côté de la grange. Mike se tenait devant la porte de la cour, mains dans les poches, et regardait son père remiser d'abord le tracteur puis la Ford A dans la grange. Et il se disait : *Voilà, nous sommes prêts à dormir de nouveau... Le printemps ?... évanoui. L'été ?... enfui. Les récoltes ?... terminées.* Ne restait plus que le croupion de l'automne : arbres effeuillés, sol gelé, de la dentelle de glace le long des berges de la Kenduskeag. Dans les champs, des corbeaux se posaient de temps en temps sur les épaules de Moe, Larry et Curly, et y restaient perchés tant qu'ils voulaient ; sans voix, les

épouvantails étaient inoffensifs.

L'idée qu'une autre année se finissait ne consternait cependant pas exactement Mike (à neuf-dix ans, on est encore trop jeune pour y voir une métaphore de la mort), car il anticipait bien des plaisirs : des parties de luge dans McCarron Park, du patinage, des batailles de boules de neige, la construction de bonshommes de neige. Il faudrait aussi penser à une expédition en raquettes avec son père, à la recherche d'un arbre de Noël, et il pourrait rêver à ces skis de fond qu'il aurait peut-être en cadeau... L'hiver avait ses bons côtés ; mais voir son père rentrer la Ford A dans la grange

*(évanoui le printemps enfui l'été terminées les récoltes)*

le rendait toujours mélancolique, comme le rendaient mélancolique les escadrilles d'oiseaux en route vers le sud pour l'hiver, ou une certaine lumière oblique, au point qu'il éprouvait l'envie de pleurer sans raison. *Nous sommes prêts à dormir de nouveau...*

Il n'était cependant pas victime d'un cercle infernal école-corrées ; Will Hanlon répétait souvent à sa femme qu'un garçon devait avoir le temps d'aller « pêcher à la ligne ». Lorsque Mike revenait de l'école, il posait ses livres sur la télé, dans le séjour, se faisait ensuite un petit festin à son goût (avec une préférence marquée pour les sandwichs au beurre de cacahuète et aux oignons, ce qui horrifiait sa mère) et prenait enfin connaissance du mot que lui avait laissé son père, dans lequel il lui disait où il se trouvait, ce que lui, Mike, devait faire : quelles rangées de légumes sarcler ou cueillir, les produits à retourner, la grange à balayer et ainsi de suite. Mais au moins un jour ouvrable par semaine (parfois deux), il n'y avait aucun message ; et ce jour-là, Mike allait à la pêche, au moins métaphoriquement. C'étaient les meilleures journées ; il n'avait pas à se rendre dans un endroit particulier, et rien, donc, ne le pressait.

De temps en temps, son père lui laissait un autre type de message : « Va à Old Cape et observe les rails des tramways », par exemple. Mike se rendait à Old Cape, trouvait les rues où l'on n'avait pas enlevé les rails, étudiait attentivement ces derniers, et s'émerveillait à l'idée de trains ayant circulé au milieu des rues. Ils en parlaient tous les deux, le soir, et son père lui montrait de vieilles photos de son album sur Derry où l'on voyait fonctionner les trams, avec leur canne marrante qui allait du toit jusqu'aux fils électriques et leurs publicités pour des cigarettes sur le côté. Un autre jour, Will avait envoyé Mike à Memorial Park, là où s'élève le château d'eau, observer les oiseaux dans le bain qu'on leur avait construit. Il était aussi allé voir (avec son père, cette fois) l'abominable machine que le chef Borton avait trouvée dans un grenier, au tribunal ; on appelait ce gadget la Chaise à clochard. Elle était en fer, avec des menottes soudées aux bras et aux pieds. Des protubérances arrondies saillaient du dossier et du siège. L'engin rappelait à Mike une photo vue dans un livre – celle de la chaise électrique de Sing-Sing. Le chef Borton laissa

Mike s'assoit dessus et enfiler les menottes.

Dès qu'il eut épuisé la nouveauté inquiétante des menottes, Mike adressa un regard interrogateur à son père et à Borton, ne comprenant pas très bien ce que pouvait avoir d'horrible cette punition réservée aux vagabonds (les « vags » pour Borton) qui, dans les années 20 et 30, échouaient à Derry. Les bosses rendaient bien la chaise inconfortable et l'immobilisation des poignets et des chevilles limitait étroitement les mouvements, cependant...

« Tu n'es qu'un gosse, fit Borton en riant. Combien pèses-tu ? Trente, trente-cinq kilos ? La plupart des vags que le chef Sully a installés là-dessus autrefois devaient bien peser le double. Ils commençaient à ne plus se sentir très bien au bout d'une heure, à peu près ; plus bien du tout au bout de deux ou trois heures, et très mal au bout de cinq. Ils se mettaient à gueuler au bout de sept ou huit heures et presque tous pleuraient après seize ou dix-sept heures. Et quand ils avaient fini leurs vingt-quatre heures de chaise, ils ne demandaient qu'à jurer devant Dieu et les hommes qu'ils feraient un grand détour pour éviter Derry, lors de leur prochain passage en Nouvelle-Angleterre. À ma connaissance, on ne les revoyait presque jamais. Vingt-quatre heures sur la Chaise à clochard avait un immense effet persuasif. »

Il eut soudain l'impression que les protubérances du siège s'étaient multipliées et lui pénétraient plus profondément dans les fesses, le dos et même la nuque. « Est-ce que je peux sortir, s'il vous plaît ? » avait-il demandé, ce qui avait de nouveau fait rire Borton. Il y eut un instant, un bref instant, de panique, pendant lequel Mike se dit que Borton allait lui agiter ses clefs sous le nez et lui répondre : *Bien sûr, je vais te faire sortir... dans vingt-quatre heures !*

« Pourquoi tu m'as emmené voir la Chaise, Papa ? demanda-t-il sur le chemin du retour.

– Tu le sauras quand tu seras plus grand.

– Tu n'aimes pas beaucoup Borton, hein ?

– Non », avait répondu Will d'un ton si sec que Mike n'avait pas insisté.

Mais la plupart du temps, Mike prenait plaisir à se rendre là où son père l'envoyait, et à dix ans, il partageait déjà son intérêt pour les différentes strates de l'histoire de Derry. En regardant de près les cailloux qui tapissaient le bain des oiseaux du parc ou les rails du tram d'Old Cape, il avait éprouvé le sentiment aigu du passage du temps..., un temps qui possédait une réalité palpable, un poids invisible semblable à celui des rayons du soleil... (certains de ses camarades d'école avaient ri lorsque Mrs. Greenguss leur avait expliqué cela, mais Mike était resté trop interloqué à cette idée pour rire ; sa première pensée avait été : *La lumière a un poids ? Oh, Seigneur, mais c'est terrible !*), un temps qui était quelque chose qui finirait par l'engloutir.

Le premier message ainsi laissé par son père, en ce printemps 1958, avait été griffonné au dos d'une enveloppe glissée sous la salière. Une douceur merveilleuse, toute printanière, avait

poussé sa mère à ouvrir en grand les fenêtres de la maison. *Pas de corvée. Si tu veux, va d'un coup de vélo à Pasture Road. Tu verras dans le champ à ta gauche des murs écroulés et de vieilles machines abandonnées. Jette un coup d'œil, ramène un souvenir. Surtout, ne t'approche pas du trou du sous-sol ! Sois de retour avant la nuit, tu sais pourquoi.*

Mike le savait.

Il dit à sa mère où il allait, et elle fronça les sourcils. « Pourquoi n'irais-tu pas voir si Randy Robinson ne veut pas venir avec toi ?

– Ouais, d'accord. Je m'arrêterai pour lui demander. »

Ce qu'il fit, mais Randy était parti pour Bangor avec son père pour vendre des semis de pommes de terre. Mike se rendit donc seul jusqu'à Pasture Road. C'était une bonne balade, plus de six kilomètres. Mike constata qu'il était trois heures lorsqu'il appuya sa bicyclette contre une vieille palissade en bois, sur la gauche de la route, et passa dans le champ au-delà. Il aurait environ une heure pour explorer l'endroit ; puis il devrait rentrer. D'habitude, sa mère gardait son calme du moment qu'il était là à six heures pour passer à table, mais un incident mémorable lui avait appris que ce n'était plus le cas cette année. Il était arrivé en retard, et elle avait presque fait une crise d'hystérie. Elle s'était jetée sur lui, un torchon à la main, en s'en servant comme d'un fouet, et il était resté bouche bée dans l'entrée, le panier d'osier avec la truite arc-en-ciel à ses pieds.

« Ne me fiche plus jamais la frousse comme ça ! cria-t-elle. T'entends ? Plus jamais ! Plus jamais ! »

Chaque « jamais » avait été ponctué par un coup de torchon. Mike s'était attendu à ce que son père intervînt, mais il n'avait pas bougé... Peut-être se doutait-il qu'elle tournerait sa colère de chat sauvage contre lui. Mike avait retenu la leçon ; une correction à coups de torchon avait suffi. À la maison avant le soir : Oui, m'dam, c'est compris.

Il traversa le champ en direction des ruines titanesques qui s'élevaient au milieu. Il s'agissait bien entendu de tout ce qui restait des aciéries Kitchener ; il était souvent passé devant à bicyclette mais n'avait jamais envisagé de les explorer, et n'avait jamais entendu un de ses camarades dire qu'il l'avait fait. Penché sur un tas de briques qui formait un cairn grossier pour l'examiner, il croyait maintenant comprendre pourquoi. Le champ était éclatant de lumière, sous un grand soleil de printemps (avec un pan d'ombre le traversant lentement quand un nuage se présentait), mais l'endroit n'en avait pas moins quelque chose d'inquiétant et mystérieux ; il régnait un silence lourd, rompu seulement par le vent. Il se sentait comme un explorateur qui vient de découvrir les derniers vestiges d'une fabuleuse cité perdue.

Un peu sur sa droite s'allongeait un pan d'un cylindre massif en briques. Il y courut à travers la prairie. C'était la cheminée principale de l'usine. Il jeta un coup d'œil dans son ouverture

et un frisson glacé remonta son dos. Elle était assez vaste pour que quelqu'un puisse s'y tenir, mais il n'éprouva aucune envie d'y pénétrer ; Dieu seul savait quelles saletés s'y trouvaient encore, accrochées au revêtement de briques couvert de suie, à moins que quelques bestioles y aient élu résidence. Puis une rafale de vent produisit un son surnaturel en s'engouffrant dans l'ouverture de la cheminée effondrée, qui lui rappela celui des cordes cirées des sifflets à originaux de son père. Il recula nerveusement, à la soudaine évocation du film qu'il avait regardé hier soir avec lui à la télé, *Rodan*. Sur le moment, il s'était rudement bien amusé, son père riant et criant : « Vise-moi l'oiseau ! » à chaque apparition de Rodan, imité sur un ton aigu par Mike, jusqu'à ce que leur mère, passant une tête à la porte, leur eût intimé de faire moins de bruit.

Mais maintenant, ça lui paraissait moins drôle. Dans le film, Rodan avait été arraché aux entrailles de la terre par des mineurs japonais en train de creuser le tunnel le plus profond du monde ; devant ce conduit tout noir s'étalant de tout son long, il n'était que trop facile d'imaginer l'oiseau accroupi à l'autre bout, ses ailes membraneuses de chauve-souris repliées sur le dos, fixant de ses yeux cerclés d'or la bouille de ce petit garçon dans les ténèbres...

Avec un frisson, Mike s'écarta.

Il s'éloigna de la cheminée, dont le fût couché était à moitié enfoncé dans le sol, mais comme le terrain montait légèrement, une impulsion le poussa à monter dessus ; de là, elle était beaucoup moins impressionnante avec ses briques que venait chauffer le soleil. Il resta un instant assis avant de se lever et d'avancer bras écartés (le chemin bombé sur lequel il se trouvait était en fait bien assez large, mais il jouait au danseur de corde dans un cirque), prenant plaisir à sentir le vent emmêler ses cheveux.

À l'autre bout, il sauta à terre et entreprit l'examen de ce qui traînait : encore des briques, des moules tordus, des morceaux de bois, des pièces métalliques rouillées. *Ramène un souvenir !* précisait le mot de son père ; il voulait quelque chose de bien.

Il se rapprocha en zigzaguant de la cavité qui donnait sur le sous-sol de l'usine, examinant les débris, non sans prendre garde à ne pas se couper sur les fragments de verre, très nombreux à cet endroit.

Mike n'avait pas pris à la légère l'avertissement de son père de rester à l'écart du trou ; il savait qu'un terrible accident s'était produit ici, une cinquantaine d'années auparavant. S'il était un seul lieu hanté à Derry, croyait-il, ce ne pouvait être que celui-ci. Mais en dépit de cela (ou à cause de cela), il était bien déterminé à ne pas repartir sans trouver un objet vraiment bien à ramener à son père.

Il avança lentement et avec précaution à proximité du trou qu'il se mit à longer ; mais une voix intérieure l'avertit dans un murmure qu'il en était trop près, qu'un versant, affouillé par les

pluies de printemps, pouvait s'effondrer sous ses pas et le jeter dans ce trou où Dieu seul savait combien de bouts de ferraille se trouvaient encore, prêts à l'empaler comme un insecte et à le faire mourir d'une mort affreuse, toute de rouille et de tressaillements.

Il ramassa un châssis de vitre et le jeta de côté. Là se trouvait une louche digne de la table d'un géant, la poignée plissée et tordue par un inimaginable dégagement de chaleur. Là un piston tellement gros qu'il n'aurait pas pu le bouger, et encore moins le soulever. Il passa par-dessus. Il passa par-dessus et...

*Et si jamais je trouve un crâne ?* se dit-il soudain. *Le crâne de l'un de ces gosses qui ont été tués pendant qu'ils cherchaient des œufs de Pâques en chocolat en 1900 je ne sais plus combien ?*

Il parcourut des yeux le champ vide, aveuglant de lumière, désagréablement choqué à cette idée. A son oreille, le vent susurrant une note grave de coquillage, et une ombre vint traverser silencieusement le champ comme si passait une chauve-souris géante... ou un immense oiseau. Il fut de nouveau frappé par le calme qui régnait là et par l'étrangeté de ce champ avec ses piles de maçonneries éparpillées et ses carcasses métalliques échouées, penchant d'un côté ou de l'autre. On aurait dit qu'une épouvantable bataille avait eu lieu ici, il y avait très longtemps.

*Arrête de faire l'idiot,* se répondit-il à lui-même, mal à l'aise. *Ils ont trouvé tout ce qu'il y avait à trouver il y a cinquante ans. Après l'accident. Sinon, un autre gosse ou un adulte l'aurait trouvé, depuis le temps... Tu ne t'imagines tout de même pas que tu es la seule personne à être venue ici, à la chasse aux souvenirs ?*

*Non... non, bien sûr, je ne le crois pas. Mais...*

*Mais quoi ?* fit impérativement le côté rationnel de son esprit – qui parut à Mike s'exprimer un peu trop fort et un peu trop vite. *Même s'il y avait quelque chose à trouver, ça se serait décomposé depuis longtemps. Alors... quoi ?*

Dans les herbes, Mike trouva les restes éclatés d'un tiroir de bureau. Il jeta un coup d'œil dessus, le rejeta et se rapprocha insensiblement du trou, où les débris étaient plus fournis. Il allait bien trouver quelque chose là-dedans.

*Et s'il y avait des fantômes ? Encore un « si ».* *Et s'il voyait apparaître des mains sur le rebord du trou, et s'ils se mettaient à revenir, les gosses, dans ce qui restait de leurs habits du dimanche, des habits tout pourris et déchirés, usés par cinquante ans de boues de printemps, de pluies et de neiges d'hiver ? Des gosses sans tête (il avait entendu dire à l'école qu'après l'explosion, une femme avait trouvé la tête de l'une des victimes dans un arbre, au fond de son jardin), des gosses sans jambes, des gosses le ventre ouvert comme des poissons, des gosses comme moi qui voudraient peut-être descendre là-dedans et jouer... là où c'est sombre... sous les poutrelles de fer penchées, sous les grandes roues dentées rouillées...*

*Oh, arrête ça, pour l'amour du ciel !*

Mais il ne put réprimer le frisson qui lui parcourut de bas en haut le dos, et décida qu'il était grand temps de ramasser quelque chose, n'importe quoi, et de se barrer d'ici. Il se baissa, et presque au hasard, s'empara d'une roue dentée d'environ vingt centimètres de diamètre. À l'aide du crayon qu'il avait toujours sur lui, il chassa rapidement la terre prise entre les dents, puis glissa le souvenir dans sa poche. Il pouvait partir, maintenant, oui...

Mais ses pieds se dirigeaient dans la mauvaise direction, vers le trou du sous-sol, et il se rendit compte avec un sentiment lugubre d'horreur qu'il éprouvait le besoin de regarder à l'intérieur. Il lui fallait *voir*.

Il s'agrippa à une poutre spongieuse qui dépassait du sol selon un angle incliné, et oscilla vers l'avant dans son effort pour apercevoir le fond. Impossible. Il était encore à cinq mètres du rebord, beaucoup trop loin pour ça.

*Peu importe que je voie ou non le fond. Je m'en retourne tout de suite. J'ai mon souvenir. Pas besoin de regarder dans ce vieux trou dégueulasse. D'ailleurs, Papa m'a dit de ne pas m'en approcher.*

Mais il n'arrivait pas à se débarrasser de la curiosité inquiète et fiévreuse qui s'était emparée de lui. Il avança pas à pas, mal à l'aise, conscient qu'il n'aurait plus rien à quoi se raccrocher une fois que la poutre serait hors de portée, conscient aussi que le sol sous ses pieds était effectivement peu solide et friable. Il apercevait des dépressions le long du bord, comme des tombes effondrées, et comprit qu'il y avait des vides en dessous, autrefois.

Le cœur battant sur le rythme brutal d'un soldat marchant au pas, il atteignit le bord et regarda en bas.

Niché au fond du trou, l'oiseau leva la tête.

Sur le coup, Mike ne fut pas sûr de voir ce qu'il voyait. Tout le système nerveux assurant la communication de son corps fut comme paralysé, y compris au niveau qui véhiculait la pensée. Ce n'était pas simplement le choc de voir un oiseau monstrueux, un oiseau dont la poitrine était de la couleur de flamme de celle d'un rouge-gorge et dont les plumes étaient de ce gris-brun ébouriffé quelconque des moineaux ; c'était avant tout le choc de tomber sur quelque chose de totalement inattendu. Il avait cru voir des monolithes de métal rouillé baignant dans des flaques boueuses, à moitié submergés ; au lieu de cela, il contemplait un nid gigantesque qui remplissait complètement le trou qui avait été le cœur de l'usine. Il avait bien fallu l'équivalent d'une douzaine de balles de foin pour le bâtir, mais l'herbe argentée paraissait ancienne. L'oiseau était posé au beau milieu, ses yeux noirs dans leur anneau brillant aussi ténébreux que du goudron chaud ; pendant un instant insensé, avant que ne se rompe sa paralysie, Mike vit son propre reflet dans chacun.

Puis le sol se mit soudain à glisser de dessous ses pieds. Il entendit le bruit de racines peu

profondes qui cassaient et comprit qu'il allait tomber.

Il se rejeta en arrière avec un cri, moulinant des bras pour conserver l'équilibre. Il n'y arriva pas et vint heurter lourdement le sol couvert de débris. Un dur morceau de métal rouillé lui rentra douloureusement dans le dos et il eut le temps de penser à la Chaise à clochard avant d'entendre le ronflement violent des ailes de l'oiseau.

Il se mit précipitamment à genoux, rampa, regardant en même temps par-dessus son épaule. Il le vit s'élever du trou. Ses serres écailleuses avaient une couleur orangée atténuée. Ses ailes, qui lui donnaient une envergure d'environ sept mètres, faisaient voler le foin desséché dans tous les sens, comme le vent que soulèvent les pales d'un hélicoptère. Il lança un cri comme un bourdonnement plein de craquements tandis que quelques plumes retombaient de ses ailes en tournoyant.

Mike se retrouva sur ses pieds et se mit à courir.

Il fonçait dans le champ, sans regarder derrière lui, bien trop épouvanté pour oser se retourner. L'oiseau ne ressemblait pas à Rodan, mais il sentait que c'était le même esprit qui venait de jaillir de la fosse des aciéries Kitchener comme un diable de sa boîte. Il trébucha, mit un genou à terre, se releva et repartit.

Le craquètement bourdonnant se reproduisit. Une ombre le recouvrit, et il vit la chose quand il leva les yeux : elle venait de passer à moins de trois mètres de sa tête. Son bec, d'un jaune sale, s'ouvrait et se refermait et révélait son intérieur rosé. Il vira pour revenir sur Mike. Le vent de ses ailes tourbillonna autour du garçon, chargé d'une désagréable odeur sèche : poussière de grenier, vieilleries mortes, coussins pourris.

Il obliqua à gauche et aperçut de nouveau la cheminée effondrée. Il poussa un sprint désespéré jusque-là, les bras comme deux pistons emballés contre ses côtes. L'oiseau craqueta, et il y eut un bruit de froissement d'ailes, comme des voiles qui fasseyent. Quelque chose le heurta à la nuque. Une langue de feu en monta, s'étendant partout, tandis que du sang commençait à couler dans le col de sa chemise.

L'oiseau vira de nouveau, avec l'intention de le cueillir dans ses serres et de l'emporter, comme un faucon emporte un mulot. Pour le ramener dans son nid. Et le dévorer.

Comme il piquait sur lui, sans le quitter un instant de son œil noir, horriblement vivant, Mike obliqua de nouveau, sèchement. L'oiseau le manqua – de peu. L'odeur poussiéreuse de ses ailes était étouffante, insupportable.

Il courait maintenant le long de la partie intacte de la cheminée ; la vitesse brouillait les briques. Déjà il voyait l'endroit où se trouvait le trou ; s'il pouvait faire un crochet à gauche et s'y glisser, il serait peut-être tiré d'affaire, car l'oiseau lui paraissait trop gros pour y pénétrer à sa

suite. Il faillit bien ne pas y arriver. Le rapace fonçait de nouveau sur lui dans de grands battements d'ailes qui soulevaient un véritable ouragan, les serres écailleuses tendues vers lui. Il poussa encore son cri, et cette fois, Mike crut y discerner une note de triomphe.

Il enfonça la tête dans ses épaules, et leva un bras qui cherchait à frapper. Les serres se refermèrent, et pendant quelques instants, l'oiseau le tint par l'avant-bras. L'étreinte était celle de doigts d'une force phénoménale qui se termineraient par des ongles acérés ; ils mordaient comme des crocs. Les ailes faisaient un bruit de tonnerre dans ses oreilles, et il n'avait qu'à peine conscience de la pluie de plumes qui tombait autour de lui et caressait ses joues de baisers de fantôme. Puis l'oiseau s'éleva et pendant un instant, Mike se sentit soulevé, mis debout, tiré sur la pointe des pieds... durant une seconde à glacer le sang, il se rendit compte que la pointe de ses baskets perdait contact avec le sol.

« *Lâche-MOI !* » hurla-t-il, donnant un mouvement de torsion à son bras. La serre le retint un instant encore, puis la manche de sa chemise se déchira. Il retomba lourdement. L'oiseau protesta aigrement. Mike reprit sa course, fonçant au milieu des plumes de la queue de l'oiseau, l'odeur sèche l'étouffant à moitié. C'était comme s'il courait à travers une averse de plumes en rideau.

Toussant toujours, des picotements aux yeux dus autant aux larmes qu'aux ignobles poussières que dispersaient les plumes, Mike s'enfonça en trébuchant dans la cheminée effondrée. Il ne s'inquiétait plus de ce qui pouvait s'y tapir, maintenant, et se précipita à l'aveuglette dans le noir, dans l'écho plat de ses sanglots pleins de hoquets. Il avança ainsi sur quelque chose comme six ou sept mètres, puis se retourna vers le cercle de ciel éclatant. Sa poitrine se soulevait et retombait à un rythme effréné. Il prit soudain conscience que s'il s'était trompé dans son évaluation de la taille de l'oiseau ou de l'ouverture de la cheminée, il venait de se suicider aussi sûrement que s'il avait placé le canon du fusil de son père dans sa bouche et appuyé sur la détente. Il n'y avait aucune issue. Ce n'était qu'un tuyau, un cul-de-sac. L'autre bout de la cheminée était enfoui dans le sol.

L'oiseau cria de nouveau, et soudain la lumière, à l'extrémité de la cheminée, disparut, comme il se posait à l'extérieur sur le sol. Il voyait ses pattes écailleuses, aussi grosses que des mollets d'homme. Puis le rapace baissa la tête et regarda dans le conduit. Mike se retrouva en train de contempler les yeux couleur de goudron frais brillant à l'iris cerclé d'or. Il ouvrait et refermait son bec régulièrement, avec à chaque fois un claquement sec semblable à celui de dents qui s'entrechoquent. *Son bec est effilé, très effilé. Je savais que les oiseaux possédaient un bec pointu, mais je n'y avais jamais fait attention,* se dit-il.

Nouveau craquement. Il résonna si fort dans le conduit de briques que Mike se boucha

les oreilles avec les mains.

L'oiseau entreprit alors de forcer l'ouverture de la cheminée.

« Non ! cria Mike, ce n'est pas possible ! »

La lumière se mit à baisser au fur et à mesure que le rapace s'infiltrait un peu plus dans le conduit (*Oh, Seigneur, comment ai-je pu oublier qu'un oiseau était surtout fait de plumes ? Comment ai-je oublié qu'il pouvait se comprimer ?*). La lumière baissa, baissa... puis plus rien. Plongé dans des ténèbres absolues, étouffé par la suffocante odeur de grenier, il n'entendait plus qu'un bruit de plumes froissées.

Mike se laissa tomber à genoux et commença de fouiller à tâtons le sol incurvé. Il tomba sur un fragment de brique, dont les bords aigus étaient couverts de ce qui lui parut être, au toucher, de la mousse. Il tendit le bras en arrière et le lança. Il y eut un bruit sourd, et l'oiseau poussa son cri craquetant.

« Sors d'ici ! » hurla Mike.

Quelques instants de silence suivirent... puis le froissement d'ailes recommença ; l'oiseau reprenait sa progression dans le conduit. Mike explora fébrilement le sol, trouva d'autres morceaux de brique et commença à les lancer un à un. Après un coup mat contre l'oiseau, ils rebondissaient bruyamment contre la paroi de la cheminée.

*Mon Dieu, je vous en supplie, mon Dieu, je vous en supplie, mon Dieu, je vous en supplie !* pensait Mike de manière incohérente.

Il lui vint à l'esprit de battre en retraite dans le conduit de la cheminée. Il était rentré par ce qui constituait en fait la partie inférieure ; on pouvait donc logiquement penser qu'il allait en se rétrécissant. Il pouvait certes battre ainsi en retraite, et avec un peu de chance atteindre un point jusqu'où l'oiseau ne pourrait se glisser.

Mais si le rapace restait coincé ?

Dans ce cas, ils mourraient tous les deux là-dedans, l'oiseau et lui. Ils mourraient et se décomposeraient dans le noir.

« Mon Dieu, je vous en supplie ! » hurla-t-il sans se rendre compte qu'il le faisait. Il lança un autre fragment de brique, avec plus de puissance cette fois – ressentant, comme il l'expliqua beaucoup plus tard aux autres, l'impression que quelqu'un s'était trouvé derrière lui à cet instant et avait donné une formidable accélération à son bras. Il n'y eut pas le bruit mat de l'impact sur les plumes, ce coup-ci, mais un son d'éclaboussement, comme ferait la main d'un enfant s'écrasant dans son assiette de purée. Ce fut un cri de douleur et non pas de colère que poussa cette fois l'oiseau. Le ronflement sinistre de ses ailes remplit le conduit de cheminée ; un ouragan d'air empuanti fonça sur Mike, agitant ses vêtements. Il toussa, à moitié étouffé, et battit en

retraite au milieu d'une pluie de mousse et de débris légers.

La lumière réapparut, faible et grise tout d'abord, puis de plus en plus éclatante au fur et à mesure que l'oiseau dégageait l'entrée. Mike éclata en sanglots, se remit à genoux et entreprit frénétiquement de rassembler des morceaux de brique. Sans réfléchir, il courut vers l'issue les mains pleines de fragments (couverts de mousse gris-bleu et de lichens comme des pierres tombales, il le voyait maintenant) et ne s'arrêta que lorsqu'il en fut tout près. Il fallait empêcher l'oiseau d'y entrer de nouveau.

Il s'accroupit en redressant la tête à la manière d'un perroquet sur son perchoir et vit où avait porté son dernier coup. L'oiseau n'avait pratiquement plus d'œil droit ; à la place du globe lisse de goudron frais, il y avait un cratère sanguinolent. Un liquide épais, grisâtre, s'accumulait au coin de son orbite avant de s'écouler le long de son bec. De minuscules parasites se tortillaient dans la nauséabonde déjection.

L'oiseau le vit et se jeta en avant. Mike se mit aussitôt à lui lancer des projectiles, qui le frappèrent à la tête et au bec. Il recula puis attaqua de nouveau, bec grand ouvert, révélant une fois de plus ses muqueuses roses mais aussi quelque chose d'autre qui laissa Mike un instant paralysé et lui-même bouche bée. L'oiseau avait une langue d'argent, dont la surface était aussi craquelée que celle d'une coulée volcanique qui vient juste de se refroidir.

Et sur cette langue, comme autant de bourres d'arbre qui auraient temporairement pris racine dessus, étaient posés un certain nombre de pompons orange.

Mike jeta son dernier fragment dans cette gorge béante et l'oiseau battit de nouveau en retraite, avec des cris de frustration, de colère et de douleur. Pendant un instant, Mike ne vit plus que ses serres, puis il y eut un bruit d'ailes et il disparut.

Un moment plus tard, il entendit le son cliquetant des serres sur la brique, au-dessus de lui. Il leva le visage – un visage qui avait pris une couleur gris-brun sous la pluie de débris, de poussière, de boue et de lichens que lui avait jetée le système de ventilation de l'oiseau, et où les seuls endroits clairs étaient ceux qu'avaient nettoyés les larmes de l'enfant.

L'oiseau faisait les cent pas au-dessus de sa tête : *Tak – tak – tak – tak.*

Mike recula dans le conduit, et recueillit d'autres fragments de briques qu'il empila aussi près de l'orifice qu'il osa. Si la chose revenait, il voulait pouvoir les lui lancer à bout portant. Dehors, il faisait toujours grand jour – on était en mai, et la nuit ne tombait que tard – mais l'oiseau déciderait peut-être d'attendre.

Mike déglutit et eut l'impression de sentir les parois desséchées de sa gorge frotter l'une contre l'autre.

*Tak – tak – tak – tak.*

Il avait une solide réserve de munitions, maintenant. Dans la pénombre du conduit, un peu en deçà de l'endroit où le soleil découpait une tache échancrée de lumière, on aurait dit une pile faite de vaisselle brisée. Mike se frotta les mains contre les jambes de son pantalon et attendit de voir la tournure qu'allaient prendre les événements.

Du temps s'écoula : cinq ou vingt minutes, il n'aurait su dire. Il n'avait conscience que d'une chose : l'oiseau faisait les cent pas comme un insomniaque debout à trois heures du matin.

Puis il y eut de nouveau ce grand battement d'ailes. L'oiseau se posa devant l'ouverture de la cheminée. À genoux juste à côté de sa réserve de briques, Mike commença à expédier ses missiles avant même qu'il eût le temps de présenter sa tête. L'un d'eux l'atteignit à la patte ; un filet de sang se mit à couler, presque aussi noir que son œil. Mike poussa un cri de triomphe, un son menu qui se perdit dans le caquètement de rage trompetant de l'oiseau.

*« Va-t'en d'ici ! »* cria Mike. *Je vais continuer de t'en lancer tant que tu ne partiras pas, je le jure devant Dieu ! »*

L'oiseau s'envola et vint reprendre sa garde sur le dessus de la cheminée.

Mike attendit.

Finalement, le bruit d'ailes se fit entendre encore une fois, et Mike se prépara à voir réapparaître les pattes de poule géante. Mais rien ne vint. Il attendit encore, convaincu qu'il devait s'agir d'un piège, jusqu'au moment où il se dit que ce n'était pas pour cette raison qu'il ne bougeait pas : il avait peur de sortir, il redoutait de quitter la sécurité relative de ce terrier.

*Ne te laisse pas impressionner comme ça ! Tu n'es pas un vulgaire lapin !*

Il mit des morceaux de briques dans sa chemise, et en prit autant qu'il le put dans ses mains. Il sortit du conduit, essayant de regarder partout à la fois, regrettant follement de ne pas avoir des yeux derrière la tête. Il ne vit que le champ qui s'étendait devant lui, avec les débris éparpillés et rouillés de l'explosion qui avait détruit les aciéries Kitchener. Il fit demi-tour, persuadé de se retrouver face à face avec l'oiseau perché sur le rebord de la cheminée comme un vautour, un vautour borgne, maintenant, attendant que le garçon le voie une dernière fois, avant une attaque finale à coups de bec où il le déchiquetterait et le dépiauterait jusqu'aux os.

Mais l'oiseau avait disparu.

Définitivement disparu.

Les nerfs de Mike lâchèrent.

Il poussa un hurlement déchirant de terreur et fonça vers l'antique palissade qui séparait le champ de la route, laissant tomber les fragments de briques qu'il tenait encore. Sa chemise sortit de son pantalon et il perdit presque toutes ses autres munitions. Il bondit par-dessus la palissade en prenant appui d'une seule main, comme Roy Rogers dans un film de cow-boys, saisit sa

bicyclette par le guidon et courut en la poussant pendant plus de dix mètres avant de l'enfourcher. Puis il se mit à pédaler frénétiquement, sans oser jeter un seul coup d'œil en arrière, sans oser ralentir un seul instant, jusqu'à ce qu'il eût atteint le carrefour de Pasture Road et de Outer Main Street, où circulaient de nombreux véhicules.

Quand il arriva à la maison, il trouva son père en train de changer l'attelage du tracteur. Will observa qu'il avait l'air de s'être roulé dans la poussière. Mike hésita pendant une fraction de seconde, puis dit qu'il était tombé de bicyclette sur le chemin du retour, en voulant éviter un nid-de-poule.

« Tu ne t'es rien cassé, au moins ? demanda Will en examinant son fils des pieds à la tête.

– Non, m'sieur.

– Pas d'entorse ?

– Non-non.

– Sûr et certain ? »

Mike acquiesça.

« Est-ce que tu t'es ramené un souvenir ? »

Mike prit dans sa poche la petite roue dentée et la montra à son père, qui l'examina brièvement et détacha un minuscule débris de brique incrusté dans la main de son fils, juste en dessous du pouce, qui parut l'intéresser davantage.

« Ça vient de la vieille cheminée ? » demanda-t-il.

Mike acquiesça.

« Tu es entré à l'intérieur ? »

Une fois de plus, Mike hocha la tête.

« As-tu vu quelque chose de spécial ? » poursuivit Will qui, pour transformer la question en plaisanterie (alors qu'il l'avait posée sérieusement), ajouta : « Un trésor enfoui ? »

Mike esquissa un sourire et secoua la tête.

« Bon. Ne va pas raconter à ta mère que tu es allé farfouiller là-dedans. Elle commencerait par me tomber dessus et ton tour ne tarderait pas à venir. (Il regarda son fils de plus près.) Tu es sûr que ça va, Mike ?

– Quoi ?

– Je te trouve les traits un peu tirés.

– Je suppose que c'est la fatigue. N'oublie pas que ça fait dans les treize ou quatorze kilomètres aller-retour. Tu veux que je t'aide avec le tracteur, Papa ?

– Non, je l'ai suffisamment démolé comme ça pour la semaine. Va plutôt te laver. »

Mike s'éloigna mais il n'avait fait que quelques pas quand son père le rappela.

« Je t'interdis de retourner dans ce coin, dit-il. Du moins tant que toutes ces histoires n'ont pas été éclaircies et qu'on n'a pas attrapé le type qui... Tu n'as vu personne là-bas, n'est-ce pas ? Personne ne t'a poursuivi ou ne t'a crié après ?

– Je n'ai vu absolument personne, Papa. »

Will alluma une cigarette. « Je crois que j'ai eu tort de te dire d'y aller. Un coin abandonné comme celui-là... ça peut être dangereux. »

Leurs regards se croisèrent brièvement.

« Entendu, Papa. De toute façon, je n'ai aucune envie d'y retourner. Ça faisait un peu peur. »

Will hocha la tête. « Moins t'en diras, mieux ça vaudra. Et maintenant, va te laver. Et dis à ta mère de mettre deux ou trois saucisses de plus. »

Ce que fit Mike.

## 6

*T'occupe pas de ça maintenant !* se dit Mike Hanlon, en observant les deux sillons qui allaient jusqu'au rebord de ciment du canal.

*T'occupe pas de ça, il s'agissait peut-être d'un rêve, après tout, et...*

Il y avait des taches de sang séché sur le rebord de béton.

Mike les regarda, puis baissa les yeux sur le canal. Les eaux noires s'écoulaient paisiblement. De l'écume jaune sale s'accrochait aux parois, dont elle se détachait parfois pour partir en tourbillons paresseux dans le courant. Pendant un instant – un bref instant –, deux amas de cette écume se rapprochèrent et formèrent comme un visage, un visage de gosse, les yeux tournés vers le ciel et pleins d'une expression d'épouvante et d'angoisse.

Mike en eut la respiration coupée.

Puis l'écume se dispersa, l'image s'effaça ; il y eut alors un *plouf!* bruyant sur sa droite. Mike tourna vivement la tête, avec un geste instinctif de recul, et crut deviner quelque chose parmi les ombres, à l'endroit où le canal sortait du tunnel après la traversée du centre-ville.

Puis il n'y eut plus rien.

Soudain, pris d'un frisson de froid, il retira de sa poche le couteau qu'il avait trouvé dans l'herbe et le jeta dans le canal. Il y eut un autre *plouf!*, petit, cette fois, et une vaguelette dont le cercle fut bientôt déformé en pointe par le courant, puis plus rien.

Plus rien, sinon la terreur qui se mit brutalement à le suffoquer et la certitude mortelle qu'il y avait quelque chose à proximité, quelque chose qui l'observait et qui évaluait ses chances,

calculait le moment.

Il fit demi-tour, avec l'idée de revenir en marchant jusqu'à sa bicyclette – courir aurait été donner à sa peur la dignité qu'il aurait lui-même, ce faisant, perdue –, lorsque le *plouf!* bruyant se reproduisit, bien plus fort cette fois-ci. Il se retrouva en train de sprinter aussi vite qu'il le pouvait, vers le portail et sa bicyclette dont il releva la béquille d'un coup de pied ; il se retrouva en selle, pédalant comme un forcené, l'odeur de marée plus forte que jamais... beaucoup trop forte. Elle était partout. Et l'eau qui dégouttait des branches d'arbre semblait faire beaucoup trop de bruit.

Quelque chose venait. Il entendit une sorte de pas traînant et lourd dans l'herbe.

Debout sur les pédales, il donnait tout ce qu'il pouvait et déboucha dans Main Street sans un regard en arrière. Il fonça jusqu'à la maison aussi vite qu'il put, se demandant pourquoi diable il avait eu l'idée saugrenue de venir ici..., ce qui avait bien pu l'attirer.

Puis il s'efforça de penser aux corvées qui l'attendaient, à toutes les corvées, rien qu'aux corvées, et au bout d'un moment, finit par y réussir.

Et quand il découvrit le titre du journal, le lendemain matin (NOUVELLE DISPARITION D'ENFANT. LA PEUR REVIENT), il pensa au couteau de poche qu'il avait jeté dans le canal, le couteau avec les initiales E. C. gravées sur le côté, et au sang qu'il avait vu sur l'herbe.

Il pensa aussi aux deux sillons parallèles qui venaient s'arrêter au bord du canal.

## CHAPITRE 7

### Le barrage dans les Friches-Mortes

#### 1

*Vu de la voie rapide à cinq heures moins le quart du matin, Boston a tout d'une ville morte remâchant quelque ancienne tragédie – une épidémie, peut-être, ou une malédiction. Lourd et étouffant, un parfum iodé vient de l'océan. Des bancs de brouillard matinal dissimulent les mouvements que l'on aurait autrement pu voir.*

*Roulant en direction du nord au volant de la Cadillac 84 noire de Cape Cod Limousine empruntée à Butch Carrington, Eddie Kaspbrak éprouve l'impression de sentir l'âge de cette ville ; peut-être est-ce une impression que l'on ne peut ressentir dans aucune autre ville américaine. Boston est du menu fretin comparé à Londres et encore plus à Rome, mais d'une grande antiquité aux yeux des Américains. La ville se dresse sur ces collines basses depuis trois siècles, et a été construite à une époque où l'impôt sur le thé et le timbre n'existaient pas, où Paul Revere et Patrick Henry n'étaient pas nés.*

*Cette ancienneté, ce silence et cette odeur de brume venue de la mer – tout cela rend Eddie nerveux. Et quand il est nerveux, il a recours à son inhalateur. Il le met dans sa bouche et pulvérise un nuage revivifiant au fond de sa gorge.*

*Il y a bien quelques rares personnes dans les rues, un piéton ici et là sur les passerelles réservées à leur usage, qui démentent l'impression d'errer dans une histoire de ville condamnée à la Lovecraft, une ville d'antiques perversions et de monstres aux noms imprononçables. Des commis, des infirmières et des employés s'agglutinent là, par exemple, autour d'un arrêt de bus, le visage encore gonflé de sommeil.*

*Ils ont raison, se dit Eddie. Tenez-vous-en aux bus, laissez tomber le métro. C'est une mauvaise idée, les trucs souterrains. À votre place, je n'y descendrais pas non plus. Pas là-dessous, pas dans les tunnels.*

*Mauvais, de penser à ça ; s'il ne change pas de sujet de réflexion, il va devoir utiliser de nouveau l'inhalateur. Il est soulagé de trouver un peu plus de circulation sur Tobin Bridge.*

*Puis un panneau lui indique la route 95 pour tout le nord de la Nouvelle-Angleterre ; il est saisi d'un frisson de tout son être ; ses mains se retrouvent momentanément soudées au volant. Il aimerait se persuader qu'il est sur le point de tomber malade, qu'il a attrapé un virus ou qu'il souffre de ces « fièvres fantômes » qu'affectionnait sa mère, mais il ne s'y trompe pas. C'est la cité qu'il laisse derrière lui, sur la frontière silencieuse entre le jour et la nuit, et ce que lui promet ce panneau qui sont en cause. Il est malade, d'accord, c'est vrai, mais ce n'est ni un virus ni une fièvre fantôme. Ses souvenirs l'empoisonnent.*

J'ai la frousse, *se dit-il*. On retrouve toujours la frousse derrière tout ça. Une frousse omniprésente, mais que l'on a tout de même fini par surmonter, plus ou moins. Nous nous en sommes servis. Oui, mais comment ?

*Impossible de s'en souvenir. Il se demande si les autres le peuvent. Pour lui, pour eux, il espère bien.*

*Le ronronnement d'un camion augmente à sa gauche. Les phares de la Cadillac sont toujours allumés, et Eddie passe momentanément en code pendant que le véhicule le double. Le chauffeur le remercie de deux appels. Il l'a fait sans y penser, automatiquement. Si tout pouvait être aussi simple que ça, pense-t-il.*

*Il suit les panneaux qui mènent à la 1-95. Le trafic en direction du nord est très fluide, alors que les voies en direction du sud, vers la ville, commencent à se remplir en dépit de l'heure matinale. Eddie manœuvre en souplesse la grande automobile, anticipant presque tous les changements de direction ; cela fait des années – littéralement – qu'il ne s'est pas trompé, manquant une sortie d'autoroute. Il choisit la bonne file avec le même automatisme qu'il est passé en code un peu plus tôt, avec le même automatisme qui lui faisait retrouver son chemin dans les Fiches de Derry. Le fait que ce soit la première fois qu'il circule dans Boston, l'une des villes américaines où il est le plus facile de s'égarer, ne semble pas l'émouvoir un instant.*

*Il se souvient soudain de quelque chose d'autre de cet été ; de Bill lui disant un jour : « Ma pa-rolé, E-Edie, t'as u-une b-boussole dans la-la tête ! »*

*Comme ça lui avait fait plaisir ! Et ça lui fait encore plaisir tandis qu'il engage la Cadillac sur l'autoroute. Il pousse la limousine jusqu'à quelques kilomètres à l'heure en dessous de la limitation de vitesse, et trouve un programme musical paisible à la radio. Il se dit qu'il serait mort pour Bill, à cette époque, s'il l'avait fallu. Si Bill le lui avait demandé, Eddie aurait simplement réagi en répondant : « Bien sûr, Bill... tu peux me dire quand ? »*

*Cette idée le fait rire – un rire qui se réduit en fait à un petit reniflement, mais le son qu'il a produit déclenche un vrai rire, cette fois. Il n'a guère l'occasion de rire, en ce moment, et il ne s'attend pas à de multiples « ab-ab » (l'expression de Richie, comme quand il disait : « On devrait se payer quelques ab-ab aujourd'hui ») au cours de ce sinistre pèlerinage. Mais, songe-t-il, si Dieu peut être assez ignoble pour poursuivre de sa malédiction les fidèles en ce qu'ils ont de plus précieux dans l'existence, il est peut-être aussi assez tordu pour leur accorder un bon ab-ab de temps en temps.*

*« As-tu eu de bons ab-ab récemment, Eds ? » dit-il à voix haute. Il rit de nouveau. Bon Dieu, ce qu'il pouvait détester ça, quand Richie l'appelait Eds ! Mais au fond, il y avait quelque chose qui lui plaisait là-dedans, aussi. Un peu comme Ben Hanscom quand Richie l'appelait Meule de Foin. Quelque chose... comme un nom secret. Une identité secrète. Une façon de devenir des êtres sans rapport avec les peurs, les exigences et les espoirs incessants de leurs parents. Ce n'était pas pour de la merde que Richie prenait ses voix bien-aimées, et peut-être savait-il qu'il était important pour des vauriens comme eux d'exister de temps en temps sous une autre personnalité.*

*Eddie jeta un coup d'œil aux pièces de monnaie alignées sur le tableau de bord (encore une habitude de*

professionnel de la route). *Quand le péage automatique arrivait, pas de course frénétique au porte-monnaie, pas de risque de s'apercevoir que l'on n'avait pas le compte.*

*L'idée de monnaie lui faisait penser aux dollars d'argent ; non pas ces sandwiches au cuivre bidons, mais aux vrais dollars d'argent, avec Dame Liberté frappée dessus dans ses grands voiles. Les dollars d'argent de Ben Hanscom. Oui, mais n'était-ce pas Bill ou Ben ou encore Beverly qui s'était une fois servi de l'un d'eux pour leur sauver la vie ? Il n'est pas tout à fait sûr de cela. En fait, il n'est sûr de rien... ou bien est-ce qu'il refuse de se souvenir ?*

*Il faisait noir là-dedans, se dit-il soudain. Ça, je ne l'ai pas oublié. Il faisait bougrement noir là-dedans.*

*Boston se trouve maintenant loin derrière lui et le brouillard commence à se dissiper. Devant lui s'étend le Maine et toute la Nouvelle-Angleterre du Nord. Devant lui l'attend Derry, et c'est à Derry que se dissimule quelque chose qui devrait être mort depuis vingt-sept ans et qui ne l'est pas. Quelque chose avec autant de visages différents que Lon Chaney. Mais de quoi s'agit-il exactement ? Ne l'avaient-ils pas vu à la fin dépouillé de ses masques, tel qu'il était vraiment ?*

*Ah, il se rappelle déjà tant de choses... mais pas suffisamment.*

*Il se rappelle avoir aimé Bill Denbrough ; très bien, même. Bill ne se moquait jamais de son asthme ; Bill ne le traitait jamais de fillette ou de poule mouillée. Il aimait Bill comme un grand frère idéal... ou un père. Bill savait faire des choses. Découvrait les coins intéressants. Connaissait les trucs à voir. Quand on courait avec Bill, on courait pour être plus fort que le diable et on riait beaucoup... sans pour autant perdre haleine. Et arriver à ne presque pas perdre haleine, il n'y avait rien de meilleur dans l'existence, nom de Dieu ! Eddie l'aurait juré à la face du monde. Quand on courait avec le grand Bill, on avait chaque jour sa ration de ah-ah.*

*« Sûr, les gars, TOUS les jours », fit-il en empruntant une voix à Richie Tozier ; et il rit de nouveau.*

*Le barrage avait été une idée de Bill, et d'une certaine manière, c'était le barrage qui avait soudé leur groupe. Ben Hanscom leur avait montré comment le construire – et ils y avaient tellement bien réussi que cela leur avait valu quelques ennuis avec Mr. Nell, le flic de service – mais l'idée était de Bill. Et si tous, Richie excepté, avaient vu des choses étranges – effrayantes, même – depuis le début de l'année à Derry, c'était Bill qui avait trouvé le premier le courage d'en parler à voix haute.*

*Ce barrage...*

*Ce foutu barrage !*

*Il se souvint de Victor Criss : « Salut, les mômes. Un vrai barrage de bébé, croyez-moi. Vous êtes bien mieux sans qu'avec. »*

*Le lendemain, avec un large sourire, Ben Hanscom leur avait dit :*

*« Nous pourrions*

*« Nous pourrions inonder*

Friches, si nous voulions. »

Bill et Eddie jetèrent un regard de doute à Ben, puis au matériel qu'il avait apporté avec lui ; quelques planches (piquées dans l'arrière-cour de Mr. McKibbon, ce qui n'était guère condamnable, lui-même les ayant probablement piquées ailleurs), une masse et une pelle.

« J'sais pas, dit Eddie avec un coup d'œil à Bill. Hier, ça n'a pas très bien marché. Le courant emportait tout au fur et à mesure.

– Ça va marcher, dit Ben, regardant lui aussi Bill pour qu'il prenne la décision finale.

– Y a qu'à e-essayer. J'ai a-appelé R-R-R-chie Tozier ce m-matin. Il a d-dit qu'il v-viendrait p-plus tard. Il pourra p-peut-être n-n-nous aider, S-S-Stanley au-aussi.

– Stanley qui ? demanda Ben.

– Uris », répondit Eddie. Il observait toujours Bill, d'un regard prudent, car il ne lui semblait pas le même, ce matin ; il était plus calme, moins enthousiaste pour le projet de barrage. Bill était pâle et restait distant.

« Stanley Uris ? Je ne crois pas le connaître. Est-ce qui va à l'école élémentaire ?

– Il est de notre âge, mais il vient juste de finir sa huitième, expliqua Eddie. Il est rentré à l'école avec un an de retard parce qu'il a été très malade quand il était petit. Tu te dis que t'as pris la pâtée, hier, mais tu devrais être bien content de ne pas être Stan. Y a toujours quelqu'un pour lui tomber dessus.

– I-Il est j-j-juif. Des t-tas de go-gosses le détestent p-parce qu'il est j-j-juif.

– Ah bon ? fit Ben, impressionné. Juif, hein ? » Il se tut, puis reprit, à mots prudents : « Est-ce que ce n'est pas un peu comme un Turc, ou comment, déjà ? Un Égyptien ?

– J-Je crois que c'est p-plutôt c-comme un T-T-Turc », répondit Bill, qui ramassa l'une des planches apportées par Ben et se mit à l'examiner ; elle faisait un peu moins de deux mètres de long pour moins d'un mètre de large. « M-Mon père d-dit que presque t-tous les J-Juifs ont de g-gros nez et b-beaucoup d'argent, mais S-St-St...

– Mais Stan a un nez normal et il est toujours fauché, poursuivit Eddie.

– Ouais », dit Bill. Son visage, pour la première fois de la journée, s'éclaira d'un véritable sourire.

Ben sourit.

Eddie sourit.

Bill rejeta la planche, se leva et chassa le sable du fond de son pantalon. Il se dirigea vers le bord de l'eau, où les deux autres le suivirent. Bill enfonça les mains dans ses poches revolver et soupira profondément. Eddie était sûr qu'il allait dire quelque chose de sérieux. Son regard alla d'Eddie à Ben puis revint sur Eddie, mais il ne souriait plus. Eddie sentit une pointe de frayeur.

Mais tout ce que Bill déclara fut : « T'as b-bien ton in-inhalateur, E-Eddie ? »

Ce dernier donna une tape à sa poche. « Chargé jusqu'à la gueule.

– Au fait, ça a marché avec le lait chocolaté ? lui demanda Ben.

– Au poil ! » s'exclama Eddie avec un éclat de rire, imité par Ben, tandis que Bill les regardait, intrigué mais souriant. Eddie lui expliqua le stratagème, et Bill sourit de nouveau.

« La-la m-m-mère d'E-Eddie a peur qu'il c-casse et de n-ne pas p-pouvoir se f-faire r-r-rembourser ! »

Eddie renifla et fit semblant de le pousser dans la rivière.

« Fais gaffe, trouduc, dit Bill, imitant Henry Bowers de manière impressionnante. J'veis te tordre tellement la tête que tu pourras te voir en train de t'essuyer. »

Ben roula à terre, hurlant de rire. Bill lui jeta un coup d'œil, toujours souriant, toujours les mains dans les poches, mais toujours un peu distant, un peu ailleurs. Il regarda Eddie avec un geste de la tête en direction de Ben.

« Un peu dé-débile, c-ce mec, dit-il.

– Ouais », convint Eddie, qui sentait toutefois qu'il y avait un côté artificiel dans sa manière de plaisanter. Il avait quelque chose en tête, et sans doute le lâcherait-il quand il serait prêt ; sauf qu'il n'était pas sûr d'avoir envie de savoir de quoi il s'agissait. « Mentalement retardé, ce mec.

– Mentalement pétardé, commenta Ben en pouffant.

– V-Vas-tu nous m-montrer co-comment construire ce b-barrage ou v-vas-tu r-rester a-assis sur ton g-gros c-cul toute la j-journée ? »

Ben se releva. Il regarda tout d'abord la rivière, qui s'écoulait à une vitesse modérée. La Kenduskeag n'était pas bien large en ce point éloigné des Friches, mais elle n'en avait pas moins été la plus forte, hier. Ni Bill ni Eddie n'avait pu imaginer comment prendre solidement pied dans le courant. Mais Ben souriait, du sourire de quelqu'un qui envisage de faire du jamais vu... quelque chose d'amusant et de pas trop difficile. Eddie pensa : *Il a trouvé comment faire. Je crois vraiment qu'il a trouvé.*

« D'accord, dit Ben. Enlevez vos chaussures, les mecs. Faudra mouiller vos petits petons. »

La voix de la mère d'Eddie s'éleva aussitôt, aussi rude et autoritaire que celle d'un flic qui règle la circulation : *Il n'en est pas question, Eddie, il n'en est pas question ! Les pieds mouillés, c'est la meilleure façon – il y en a mille autres – d'attraper un refroidissement. Et un refroidissement, c'est la route ouverte*

*à la pneumonie, alors pas question !*

Bill et Ben s'étaient assis sur la rive, et retiraient leurs tennis et leurs chaussettes. Ben alla jusqu'à rouler les jambes de son pantalon. Bill regarda Eddie – un regard clair et chaud, plein de sympathie. Eddie eut soudain la certitude que le grand Bill savait exactement ce qui lui était passé par la tête, et il eut honte.

« T-T'arrives ?

– Ouais, bien sûr », répondit Eddie qui s'assit à son tour et se déchaussa tandis que sa mère continuait de rouspéter dans sa tête... mais sa voix devenait de plus en plus faible et lointaine, remarqua-t-il avec soulagement, comme si quelqu'un avait planté un hameçon dans le dos de sa robe et la tirait loin de lui le long d'un corridor sans fin.

### 3

C'était l'une de ces parfaites journées d'été qui, dans un monde où tout n'était qu'ordre et clarté, ne pourrait jamais s'oublier. La brise légère qui soufflait suffisait à tenir à l'écart le gros des bataillons de moustiques et de mouches noires. Le ciel était d'un bleu éclatant, flambant neuf. Il devait faire autour de vingt-cinq degrés, et les oiseaux chantaient et s'affairaient dans les buissons et les arbres. Eddie n'eut besoin qu'une fois de son inhalateur ; sa poitrine se fit légère et sa gorge lui donna l'impression magique de s'élargir à la taille d'une autoroute. L'appareil passa le reste de la matinée oublié au fond de sa poche revolver.

Ben Hanscom, qui avait paru si timide et peu sûr de lui la veille, se transforma en un général débordant de confiance dès que la construction du barrage battit son plein. Il grimpa de temps en temps sur la berge et là, mains boueuses aux hanches, il étudiait l'état d'avancement des travaux en murmurant pour lui-même. Il passait parfois une main dans ses cheveux qui, vers onze heures, se dressaient en mèches raides et comiques.

Eddie, incertain au début, éprouva peu à peu un sentiment d'allégresse qui se transforma en quelque chose d'à la fois bizarre, terrifiant et tonique. Un sentiment si étranger à son état d'esprit habituel qu'il lui fallut attendre le soir, alors qu'allongé dans son lit, il se repassait le film de la journée, pour lui donner un nom. *La puissance*. Il avait éprouvé un sentiment de puissance. Leur truc allait marcher, bon Dieu, mieux encore que ce que Bill et lui (et peut-être même Ben) avaient rêvé.

Il voyait aussi combien Bill se prenait au jeu – avec retenue, au début, toujours préoccupé par ce qu'il avait à l'esprit, puis s'impliquant peu à peu avec de plus en plus de conviction. Il donna une ou deux fois une bonne tape sur l'épaule de Ben en lui disant qu'il n'était pas croyable

– ce qui eut le don de faire rougir à chaque fois le gros garçon.

Ben fit placer à ses deux camarades, en travers du courant, une planche qu'ils tinrent pendant qu'il l'enfonçait à coups de masse dans le lit du cours d'eau. « Voilà, elle est en place, mais continue à la tenir, sans quoi le courant va l'emporter », dit-il à Eddie, qui resta où il se trouvait, tandis que l'eau débordait la planche et transformait ses doigts en étoiles de mer ondulantes.

Ben et Bill disposèrent une deuxième planche à cinquante centimètres en aval de la première, que Ben enfonça à coups de masse, avant de remplir l'intervalle de terre sablonneuse prise sur la berge, pendant que Bill la maintenait. Au début, le mélange fut emporté aux extrémités de la planche en volutes cendreuse, et Eddie pensa que ça ne marcherait jamais ; mais Ben commença à ajouter des cailloux et de la vase collante prise dans le lit de la rivière, et les fuites diminuèrent. En moins de vingt minutes, il avait réussi à édifier un remblai brunâtre de pierres et de terre entre les deux planches, au milieu du courant. Eddie se croyait presque victime d'une illusion d'optique.

« Si on avait du vrai ciment... et pas seulement... de la terre et des cailloux, il faudrait transporter toute la ville du côté d'Old Cape... dès la semaine prochaine », dit Ben en jetant sa pelle sur la berge, où il s'assit pour reprendre son souffle. La réflexion fit rire Bill et Eddie, et il leur répondit par un sourire. Dans ce sourire, on devinait le fantôme du beau visage d'adulte qui serait un jour le sien. L'eau commençait à s'élever derrière la planche en amont.

Eddie demanda ce qu'il fallait faire pour l'eau qui fuyait aux extrémités.

« Laisse-la. Ça n'a pas d'importance.

– Pas d'importance ?

– Non, pas un poil.

– Et pourquoi ?

– J'sais pas dire exactement ; il faut en laisser passer un peu, c'est tout.

– Comment le sais-tu ? »

Ben haussa les épaules. *Comme ça, c'est tout*, signifiait le geste. Eddie se tut.

Quand il eut soufflé, Ben prit une troisième planche – la plus épaisse des quatre ou cinq qu'il avait laborieusement transportées jusque dans les Friches – et la cala soigneusement contre celle d'aval que tenait toujours Bill, enfonçant solidement l'extrémité opposée dans le lit de la rivière ; ainsi était créé l'arc-boutant que prévoyait son dessin de la veille.

« Parfait, dit-il, faisant un pas en arrière, le sourire aux lèvres. Vous allez pouvoir lâcher maintenant, les mecs. Le mélange entre les planches va prendre l'essentiel de la pression. L'autre planche prendra le reste.

- L'eau ne va pas l'emporter, celle-là ? demanda Eddie.
- Au contraire, elle va l'enfoncer davantage.
- Et s-si tu te t-t-trompes, on te f-fait la p-peau !
- Trop aimable ! »

Bill et Eddie lâchèrent. Les deux planches horizontales craquèrent un peu, s'inclinèrent un peu... et ce fut tout.

« Eh bien merde ! s'écria Eddie.

- F-Formidable ! fit Bill avec un grand sourire.
- Ouais, répondit Ben. Cassons la croûte. »

#### 4

Ils mangèrent assis sur la rive, presque en silence, regardant l'eau qui montait derrière le barrage et fuyait aux deux extrémités. Ils avaient déjà altéré la géographie des berges, constata Eddie : les eaux détournées y découpaient des festons et des creux. Sous leur regard, le nouveau cours de la rivière déclencha une petite avalanche sur l'autre rive

En amont, l'eau s'accumulait en une mare approximativement circulaire, débordant même sur le talus de la rive en un endroit. Des rigoles scintillantes commencèrent à s'infiltrer sur l'herbe et entre les buissons. Eddie se mit à prendre lentement conscience de ce que Ben avait compris le premier : le barrage était déjà construit. Les vides restant entre les planches et les berges étaient des biefs. Ne connaissant pas le terme, Ben n'avait pu l'expliquer à Eddie. De l'autre côté des planches, la Kenduskeag, gonflée, ne faisait plus entendre le babil de l'eau sur les rochers et les graviers ; tout ce qui se trouvait en amont était en dessous du niveau de l'eau maintenant. De temps en temps, de la terre et des mottes herbeuses, minées par le courant, tombaient avec de petits *plouf* !.

En aval, en revanche, la rivière était presque à sec ; de petits filets d'eau couraient impatiemment au milieu, mais c'était à peu près tout. Des pierres immergées depuis une éternité séchaient au soleil. Eddie les contemplait avec un certain émerveillement auquel se mêlait cet autre sentiment. C'était leur œuvre. C'était eux qui avaient construit le barrage. Il vit sauter une grenouille, et se dit que la petite reinette devait se demander où était passée l'eau ; l'idée le fit rire.

Ben rangeait soigneusement ses emballages vides dans sa boîte à lunch. Les proportions du festin qu'il avait disposé avec une technique de professionnel avaient stupéfait Bill et Eddie : deux sandwichs au beurre de cacahuète et à la gelée ; un sandwich au saucisson cuit ; un œuf cuit dur (accompagné de son sel dans un sachet de papier ciré), deux rangées de figes sèches, trois

énormes gâteaux secs au chocolat et un Ring-Ding.

« Qu'est-ce que ta mère a dit quand elle a vu dans quel état tu rentrais ? lui demanda Eddie.

– Hmmm ? » Ben se détacha de la contemplation de la mare qui s'agrandissait et rota délicatement derrière sa main. « Oh ! Eh bien, je savais qu'elle faisait ses courses, et je suis arrivé avant elle à la maison. J'ai pris un bain et je me suis lavé la tête. J'ai jeté mon jean et mon sweat-shirt. Je ne sais pas si elle va s'en apercevoir. J'ai des tas de sweat-shirts et de survêts, mais je crois que je vais devoir m'acheter moi-même un autre jean avant qu'elle se mette à farfouiller dans mes affaires. »

À l'idée de gaspiller son argent sur un achat aussi peu essentiel, Ben eut une fugitive expression de morosité.

« Et tes blessures ? demanda à son tour Bill.

– Je lui ai dit que j'étais tellement excité à cause des vacances que j'étais sorti en courant, et que j'étais tombé dans l'escalier », répondit Ben, qui se trouva à la fois stupéfait et un peu vexé de voir que Bill et Eddie riaient. Bill, qui mâchait un morceau de gâteau au chocolat que lui avait fait sa mère, recracha un jet brun de miettes et fut pris d'une quinte de toux. Eddie, riant toujours aux larmes, lui donna des tapes dans le dos.

« Pourtant, j'ai bien failli tomber dans l'escalier, dit Ben. À cause de Victor Criss qui m'a poussé, pas parce que je courais.

– Je crèverais d-de chaud dans un-un s-sweat-shirt comme ç-ça », dit Bill en finissant son gâteau.

Ben hésita. Pendant quelques instants, on aurait pu croire qu'il n'allait pas répondre. « C'est mieux quand on est gros, dit-il finalement. Je veux dire, les sweat-shirts.

– À cause de ton bide ? » demanda Eddie.

Bill renifla. « À cause de ses n-n-né-nés.

– Ouais, de mes nénéés, et alors ?

– Ouais, fit Bill d'un ton conciliant, et a-alors ? »

Il y eut un moment de silence gêné, puis Eddie lança soudain : « Hé, regardez ! L'eau est toute noire sur les côtés du barrage !

– Oh, crotte ! fit Ben en bondissant sur ses pieds. Le courant est en train d'emporter la terre ! Bon Dieu, si seulement j'avais du ciment ! »

Les dégâts furent rapidement réparés, mais même Eddie comprit tout de suite ce qui se passerait s'il n'y avait pas quelqu'un en permanence pour pelleter de la terre : l'érosion ferait s'effondrer la planche amont contre la planche aval, après quoi tout s'écroulerait.

« On peut renforcer les côtés, remarqua Ben. Ça n'arrêtera pas l'érosion, mais ça la

ralentira.

– Le sable et la boue risquent d’être tout de suite emportés, non ? demanda Eddie.

– On se servira de touffes d’herbe. »

Bill acquiesça, sourit et approuva du pouce levé. « A-A-A-llons-y. J-Je creuserai et t-t-tu nous diras où m-mettre les m-mottes, Gros Ben. »

De derrière eux une voix joyeuse et stridente les interpella avec un accent irlandais à couper à la tronçonneuse : « Bon Dieu de bon Dieu, m’avez transformé les Friches en piscine, ma parole ! »

Eddie se tourna, non sans remarquer comment Ben s’était raidi, lèvres serrées, au son d’une voix étrangère. Au-dessus d’eux, sur le chemin que Ben avait traversé la veille, se tenaient Richie Tozier et Stanley Uris.

Richie descendit en quelques bonds sur la rive, jeta un coup d’œil non dépourvu d’intérêt à Ben et pinça la joue d’Eddie.

« Arrête tout de suite, Richie ! J’ai horreur que tu fasses ça !

– Mais non, t’adores ça, Eds, rétorqua Richie avec un immense sourire. Alors, quelles sont les nouvelles ? Quelques bons ah-ah à se mettre sous la dent ? »

## 5

Ils arrêtaient les travaux vers quatre heures. Assis beaucoup plus haut sur la berge (l’endroit où Bill, Ben et Eddie avaient cassé la croûte était maintenant sous l’eau), ils contemplaient leur œuvre. Ben lui-même n’en revenait pas. En lui, le sentiment de la réussite luttait avec une sourde angoisse. Il se surprit à évoquer *Fantasia*, où l’on voit Mickey Mouse incapable d’arrêter le balai après l’avoir mis au travail...

« Foutrement incroyable ! » commenta doucement Richie Tozier en repoussant ses lunettes sur son nez.

Eddie lui jeta un coup d’œil, mais Richie n’avait pas attaqué l’un de ses numéros ; il restait pensif, le visage presque solennel.

De l’autre côté de la rivière, où le terrain s’élevait faiblement avant de redescendre en pente douce, ils avaient créé un nouveau marécage. Bruyères et houx baignaient dans trente centimètres d’eau. D’où ils étaient, ils apercevaient même le marécage qui lançait des pseudopodes et s’étendait insidieusement vers l’ouest. Inoffensif cours d’eau sans profondeur encore le matin, la Kenduskeag, au-delà du barrage, s’était transformée en un petit lac allongé, gonflé d’eau, calme.

Vers deux heures, l’agrandissement de ce lac avait fait s’effondrer les berges, de part et

d'autre du barrage, au point que les déversoirs s'étaient mis à couler à pleins bords. Tout le monde, à part Ben, était parti en expédition à la décharge pour ramener des matériaux, pendant que le chef des travaux disposait méthodiquement ses mottes de terre. Non seulement l'équipe des crocheteurs avait trouvé des planches, mais elle ramenait en outre quatre pneus lisses, une portière rouillée de Hudson 1949 et un gros morceau de tôle ondulée. Sous la direction de Ben, ils avaient ajouté deux ailes au barrage original, bloquant ainsi l'écoulement latéral de l'eau. Rabattues vers l'amont, ces ailes retenaient ainsi encore mieux le courant.

« L'homme qui détourne les fleuves ! dit Richie. Tu es un génie, mec !

– N'exagérons rien, fit Ben avec un sourire.

– J'ai quelques Winston, reprit Richie. Qui en veut une ? »

Il extirpa le paquet rouge et blanc, tout froissé, de la poche arrière de son pantalon, et le fit passer à la ronde. Eddie, effrayé à l'idée de son asthme, refusa. Stan refusa aussi. Bill en prit une et Ben en fit autant après quelques instants de réflexion. Richie sortit une pochette d'allumettes publicitaires et alluma la cigarette de Ben puis celle de Bill. Il était sur le point d'allumer la sienne lorsque Bill souffla l'allumette.

« T'es vraiment trop bon, Denbrough, espèce de crétin ! »

Bill eut un sourire d'excuse. « Ç-Ça porte m-malheur d'en allumer t-trois d'af-d'affilée.

– Et tu crois que ça n'a pas porté malheur à tes vieux, le jour où t'es né ? » rétorqua Richie en craquant une autre allumette. Il s'allongea et croisa les mains sous sa nuque. Il tenait la cigarette verticalement entre les dents. « Une Winston, c'est vraiment bon ! fit-il avant de tourner légèrement la tête avec un clignement d'œil à l'intention d'Eddie. Pas vrai, Eds ? »

Eddie s'aperçut que Ben regardait Richie avec un mélange de stupéfaction émerveillée et de circonspection. Il pouvait le comprendre ; lui-même connaissait Richie depuis quatre ans, et il restait pourtant un mystère pour lui. En classe, il décrochait régulièrement des bonnes notes pour son travail, et des notes déplorables pour sa conduite. Celles-ci lui valaient de solides corrections de son père, et mettaient sa mère dans tous ses états ; il promettait à chaque fois de bien se tenir... pour vingt-cinq ou cinquante cents. Le problème de Richie tenait à ce qu'il était incapable de rester tranquille plus d'une minute, et incapable de se taire plus d'une seconde à la fois. Ici, au fin fond des Friches, il ne courait pas de grands risques, mais les Friches n'étaient pas le Pays Merveilleux, et ils ne pouvaient être les Enfants Sauvages que pendant quelques heures par jour (l'idée d'un enfant sauvage avec un inhalateur dans la poche fit sourire Eddie). L'ennui, avec les Friches, c'était qu'il y avait toujours un moment où il fallait partir. Dans le reste du monde, les conneries de Richie ne cessaient de lui valoir toutes sortes de problèmes – avec les adultes, ce qui était malsain, et avec Henry Bowers, ce qui l'était davantage.

Son arrivée théâtrale, un peu plus tôt, constituait un exemple parfait. Ben Hanscom n'avait même pas fini de lui dire « Salut ! » qu'il se jetait à genoux à ses pieds, et se lançait dans une série de salamalecs démesurés, bras tendus, frappant des mains (*fouap !*) la rive boueuse à chaque prosternation. Il s'était mis en même temps à prendre l'une de ses voix.

Richie disposait d'un registre d'une douzaine de voix différentes. Son ambition, avait-il confié à Eddie (un jour de pluie où ils lisaient les albums de *Little Lulu* dans la petite pièce mansardée au-dessus du garage des Kaspbrak), était de devenir le plus grand ventriloque du monde. Encore mieux qu'Edgar Bergen, et on le verrait à la célèbre émission d'Ed Sullivan toutes les semaines. Si Eddie admirait tant d'ambition, il craignait qu'il ne connaisse des déboires. Tout d'abord, les différentes voix de Richie ressemblaient beaucoup à celle de Richie Tozier. Ce qui ne l'empêchait pas d'être très drôle – de temps en temps. Qu'il se réfère à ses jeux de mots ou aux pets sonores qu'il lâchait, Richie parlait toujours d'en sortir « une bonne », ou « un bon ». Il en sortait fréquemment de l'une et l'autre sortes... et en règle générale fort peu à propos. Ensuite, ses lèvres bougeaient quand il faisait le ventriloque. Et pas seulement sur les labiales, comme « p » ou « b », mais sur tous les sons. En troisième lieu, quand il disait qu'il allait laisser tomber, ça n'allait jamais bien loin. La plupart de ses amis étaient trop gentils (ou peut-être trop conquis par son charme parfois enchanteur mais souvent épuisant) pour lui faire remarquer ces petites imperfections.

Pour accompagner ses grands salamalecs devant un Ben Hanscom bien gêné, Richie avait pris sa voix du nègre Jim. Bill le laissa s'égosiller un moment puis intervint : « Ne t'-t'inquiète pas, Ben. Ce n'est qu-que Ri-Richie. Il est c-cinglé. »

Richie bondit sur ses pieds. « J't'ai entendu, Denbrough. T'as intérêt à me fiche la paix ou je te jette Meule de Foin dessus.

– Ce-ce qu'il y avait de m-meilleur en t-toi a coulé le l-long de la j-jambe de ton p-p-père.

– Exact, mais ce qui reste est pourtant pas mal, hein ? Comment ça va-t'y, Meule de Foin ? Richie Tozier, c'est mon nom, faire des voix, mon péché mignon. » Il tendit la main. Ne sachant que faire, Ben tendit la sienne ; Richie se retira. Ben était au comble de la confusion, mais Richie eut finalement pitié de lui.

« Moi, c'est Ben Hanscom, au cas où ça t'intéresserait.

– Je t'ai vu à l'école. (Il eut un geste de la main vers la mare qui s'agrandissait.) Ton idée, sans doute. Ces crétins ne seraient même pas capables d'allumer un pétard avec un lance-flammes.

– Parle pour toi, Richie, intervint Eddie.

– Oh ! Tu veux dire que l'idée serait de toi, Eds ? Seigneur, je suis désolé. » Il se laissa

tomber aux pieds d'Eddie et reprit ses salamalecs de forcené.

« Arrête ça, tu me balances de la boue ! » cria Eddie.

Il bondit une fois de plus sur ses pieds et pinça la joue d'Eddie.

« Qu'il est mignon, ce petit ! s'exclama-t-il.

– Arrête, j'ai horreur de ça !

– Laisse tomber, Eds. Qui a construit le barrage ?

– C'est B-Ben qui n-nous a montré.

– Bon travail. » Richie se tourna vers Stanley Uris qui attendait paisiblement derrière lui, mains dans les poches, la fin du numéro. « Tu vois ici le mec Uris, reprit Richie à l'intention de Ben. Stan est juif. Il a aussi tué le Christ. C'est en tout cas ce que m'a raconté Victor Criss, un jour. Depuis, je n'ai pas quitté Stan d'une semelle ; je me dis que s'il est si vieux que ça, il doit être en âge de nous payer une bière. Pas vrai, Stan ?

– C'était pas moi mais mon père, je crois bien », répondit Stan sans forcer la voix, qu'il avait agréable. Tout le monde éclata de rire, Ben compris. Eddie, les larmes aux yeux, ne s'arrêta que lorsque sa respiration devint sifflante.

« Une bien bonne ! » s'écria Richie, se mettant à marcher à grands pas, bras levé comme un arbitre de football qui signalerait un point marqué. « Stan le Mec en a sorti une bien bonne ! Moment historique ! Ya-hou, ya-hou, YA-HOU !

– Salut, dit Stan à Ben, comme si Richie n'existait pas.

– Salut, répondit Ben. On était dans la même classe au cours élémentaire. Tu étais celui...

– Qui ne disait jamais rien, compléta Stan avec un demi-sourire.

– Exact.

– Stan ne dirait pas merde même s'il en avait la bouche pleine, intervint Richie. Ce qui lui arrive régulièrement, ya-hou, ya-hou, YA-HOU...

– La f-ferme un peu, R-Richie.

– D'accord, mais auparavant, j'ai une désagréable nouvelle à vous annoncer ; je crois que votre barrage va être emporté. Une terrible inondation menace la vallée, camarades. Les femmes et les enfants d'abord ! »

Et sans se soucier de relever son pantalon, ni même d'enlever ses tennis, Richie sauta dans l'eau et se mit à jeter de la terre sur l'aile la plus proche du barrage, là où le déversoir naturel entraînait de nouveau des filets boueux. Le bout du ruban adhésif qui maintenait la branche de ses lunettes, détaché, pendait sur sa joue et s'agitait pendant qu'il travaillait. Bill croisa le regard d'Eddie, sourit un peu et haussa les épaules. Richie tout craché, ça. Capable de vous faire tourner en bourrique, alors que l'on ne pouvait s'empêcher d'aimer l'avoir avec soi.

Ils travaillèrent sur le barrage pendant les deux heures suivantes. Richie obéit aux ordres de Ben (que ce renfort de deux gosses intimidait un peu) avec une parfaite bonne volonté, les exécutant à un rythme effréné. À la fin de chaque mission, il venait au rapport, saluant comme un officier anglais et claquant les talons boueux de ses tennis l'un contre l'autre. A la moindre occasion, il se mettait à haranguer ses compagnons en adoptant l'une ou l'autre de ses voix : le colonel allemand, Toodles, le maître d'hôtel britannique, le sénateur du Sud, le commentateur des actualités filmées.

Le travail avançait à grands pas ; un peu avant cinq heures, le barrage terminé, ils se retrouvèrent tous assis sur la berge pour un repos bien mérité. La portière de voiture, le morceau de tôle ondulée et les vieux pneus avaient trouvé leur place, soutenus par une impressionnante levée de terre et de pierres. Bill, Ben et Richie fumaient ; Stan était allongé sur le dos. On aurait pu croire qu'il contemplait simplement le ciel ; mais Eddie, qui le connaissait bien, savait que Stan observait les arbres, sur l'autre rive de la rivière, à la recherche d'oiseaux dont il pourrait noter la présence dans son carnet, ce soir. Eddie lui-même, assis en tailleur, se sentait fatigué et un peu ramolli. Les autres lui donnaient le sentiment d'être le plus fantastique groupe de copains dont on pût rêver ; ils se sentaient vraiment bien ensemble, comme si leurs angles coïncidaient. Il n'arrivait pas à mieux s'expliquer son impression, mais comme il ne ressentait aucun besoin réel d'éclaircissement, il se contenta de s'y abandonner.

Il porta les yeux sur Ben, qui tenait maladroitement sa cigarette à demi consumée et crachait fréquemment, comme si son goût ne lui plaisait guère. Il l'éteignit, et couvrit le long mégot de terre.

Le regard de Ben croisa alors celui d'Eddie. Gêné, il détourna les yeux.

C'est à ce moment-là qu'Eddie vit sur le visage de Bill une expression qu'il n'aima pas. Ce dernier avait les yeux perdus au loin, sur l'autre rive, l'air songeur et mélancolique, hanté, presque.

Comme s'il avait deviné ses pensées, Bill regarda Eddie, qui lui sourit ; il ne répondit pas à son sourire. Il jeta alors sa cigarette et regarda les autres. Richie lui-même gardait le silence, perdu dans ses propres pensées – événement aussi fréquent qu'une éclipse de lune.

Eddie savait que Bill attendait toujours un moment de calme parfait avant de dire quoi que ce soit d'important, tellement s'exprimer lui était difficile. Il aurait bien aimé avoir lui-même quelque chose à raconter, ou que Richie se mette à prendre l'une de ses voix. Il eut soudain la certitude que lorsque Bill ouvrirait la bouche, ce serait pour dire quelque chose de terrible, quelque chose qui changerait tout. La main d'Eddie alla automatiquement chercher l'inhalateur au fond de sa poche et le tint prêt. Il avait agi inconsciemment.

« Est-ce q-que j-j-je peux vous d-dire quelque chose, l-les mecs ? » demanda Bill.

Tous les regards se tournèrent vers lui. *Sors-nous une blague, Richie !* pensa Eddie. *Sors-nous une blague, dis quelque chose, n'importe quoi, mets-le dans l'embarras, ça m'est égal, pourvu qu'il la ferme. Je ne veux pas savoir ce que c'est, je ne veux pas que les choses changent, je ne veux pas crever de frousse.*

Dans son esprit, une voix crépusculaire croassa : *Je le ferais pour dix cents.*

Eddie frissonna et s'efforça de chasser cette voix et l'image qu'elle avait subitement évoquée : la maison de Neibolt Street avec son jardin de devant envahi d'herbes et de tournesols géants s'inclinant dans le vent.

« Bien sûr, Grand Bill, dit Richie. De quoi il retourne ? »

Bill ouvrit la bouche (anxiété accrue pour Eddie), la referma (soulagement) et la rouvrit (anxiété double).

« Si v-vous riez, l-les mecs, ja-jamais plus je f-ferai des trucs a-avec vous. C'-c'est une histoire de f-fous, mais j-je vous jure que c'est v-vraiment a-arrivé.

– On ne rira pas, dit Ben, regardant à la ronde, n'est-ce pas ? »

Stan secoua la tête, imité par Richie.

Eddie aurait voulu dire : *Mais si, Bill, nous allons nous marrer à en hurler, on dira que tu es vraiment stupide ; alors pourquoi ne pas plutôt la fermer tout de suite ?* Mais bien sûr, il en était incapable. Il s'agissait du Grand Bill, après tout. Et lui aussi, malheureux, secoua la tête. Non, il ne se moquerait pas de Bill. Jamais de la vie il avait eu aussi peu envie de rire.

Tous assis en cet endroit qui surplombait le barrage que Ben leur avait permis de construire, leurs yeux allant du visage de Bill à l'étang qui s'agrandissait pour revenir sur Bill, ils écoutèrent en silence l'histoire de l'album de photographies du petit frère mort, du clin d'œil de l'image de George au sang qui avait ensuite coulé de la photo. Ce fut un récit long et laborieux ; à la fin, Bill était tout rouge et en sueur. Jamais Eddie ne l'avait autant entendu bégayer.

Quand il se tut, Bill les regarda tour à tour, une expression de défi mêlé de crainte sur le visage. Ben, Richie et Stan, s'aperçut Eddie, trahissaient un même sentiment de terreur et de solennité, sans la moindre trace d'incrédulité. Il se sentit poussé par un besoin presque irréprouvable de bondir sur ses pieds et de crier : *Quelle histoire idiote ! Ne va pas me raconter que tu crois une histoire pareille ! Et si toi tu y crois, tu ne vas tout de même pas t'imaginer que nous allons avaler ça. On ne cligne pas de l'œil sur les photos ! Les albums ne peuvent pas saigner ! Tu es complètement siphonné, Grand Bill !*

Mais il en fut bien incapable, car il avait aussi sur le visage cette expression solennelle de peur. Il la sentait.

*Reviens ici, petit !* murmura dans sa tête la voix éraillée. *Je vais te sucer pour rien. Reviens ici !*

*Non, s'il te plaît, va-t'en, je ne veux plus penser à ça !* gémit intérieurement Eddie.

*Reviens, petit.*

C'est alors qu'Eddie vit quelque chose d'autre – pas sur le visage de Richie (il n'en était du moins pas sûr) mais sur ceux de Stan et de Ben. Il savait de quoi il s'agissait, car son visage arborait aussi cette expression.

Tous avaient retrouvé une expérience personnelle dans le récit de Bill.

*Je te suceraï pour rien.*

La maison du 29, Neibolt Street se trouvait juste à côté de la gare de triage de Derry. Elle était vieille et ravaudée de planches ; son porche s'enfonçait peu à peu dans le sol, sa pelouse était envahie de mauvaises herbes au milieu desquelles gisait un vieux tricycle renversé et couvert de rouille, une roue en l'air.

Mais sur le côté gauche du porche, à la hauteur d'une zone sans herbe, on apercevait les fenêtres sales qui donnaient sur la cave de la maison, au milieu des fondations de briques branlantes. C'est à l'une de ces fenêtres qu'Eddie avait vu pour la première fois, six semaines auparavant, la tête du lépreux.

## 6

Le samedi, quand Eddie ne trouvait personne avec qui jouer, il lui arrivait souvent de se rendre à la gare de Derry, sans motif précis : l'endroit lui plaisait.

Il partait à bicyclette par Witcham Street, prenait au nord-ouest par la route numéro 2 ; l'école religieuse de Neibolt Street s'élevait à l'angle de cette route et de Neibolt Street à environ deux kilomètres de là. Ce bâtiment scolaire en bois, modeste mais pimpant, s'ornait de la devise LAISSEZ VENIR À MOI LES PETITS ENFANTS, en lettres dorées de soixante centimètres de haut, au-dessus de sa porte d'entrée. Parfois, le samedi, Eddie entendait de la musique et des chants en passant. Il s'agissait d'hymnes, mais le pianiste rappelait davantage Jerry Lee Lewis qu'un joueur d'harmonium. Les chants ne lui paraissaient pas tellement religieux non plus, même s'il était beaucoup question de « l'ami que nous avons en Jésus ». De l'avis d'Eddie, les chanteurs semblaient s'amuser un peu trop ; mais chants sacrés ou non, leur musique plaisait à Eddie (lui rappelant parfois Jerry Lee dans *Whole Lotta Shakin' Goin' On*) qui s'arrêtait parfois de l'autre côté de la rue, appuyait sa bicyclette contre un arbre et faisait semblant de lire alors qu'il n'avait d'oreilles que pour la musique.

Les samedis où l'école religieuse était fermée, il continuait jusqu'à la gare de Derry, jusqu'à l'endroit où finissait Neibolt Street, un ancien parking où l'herbe poussait dans les craquelures de l'asphalte. Il appuyait sa bicyclette à la palissade et regardait les mouvements des trains ; ils étaient nombreux ce jour-là. Sa mère lui avait dit qu'autrefois, on pouvait prendre un train de passagers

de la GS&WM à ce qui était alors la gare de passagers de Neibolt Street, mais que ce type de train avait cessé de circuler à peu près à l'époque de la guerre de Corée. On aurait pu partir de Derry et traverser tout le Canada avec un seul changement, lui avait-elle expliqué. Mais qui avait envie de prendre le train, alors qu'il suffisait de sauter dans sa voiture ?

Cependant, les longs trains de marchandises passaient encore par Derry, chargés de pâte à papier et de pommes de terre pour le sud, et de produits manufacturés en direction du nord – vers des villes comme Bangor, Millinocket ou Houlton. Eddie aimait particulièrement les trains qui partaient pour le nord, avec leur chargement de Ford ou de Chevrolet flambant neuves. *Un jour, j'aurai une voiture comme ça. Comme ça ou même mieux. Peut-être même une Cadillac*, s'était-il promis.

Il y avait en tout six voies qui convergeaient vers la gare, dont celle qui se dirigeait à l'est, vers la côte. Un ou deux ans auparavant, alors qu'Eddie se tenait près de cette dernière, un cheminot ivre lui avait lancé une bourriche depuis un wagon à bestiaux, alors que le train roulait lentement. Eddie eut un geste de recul, bien que le paquet fût tombé sur le ballast à trois mètres de lui. Il y avait des choses dedans qui grouillaient. « Dernier train de la ligne, mon garçon ! » lui avait crié l'homme, qui tira une petite bouteille plate de sa poche, la vida, tête renversée, et la jeta ensuite sur le ballast où elle vola en éclats. Puis le cheminot lui montra la bourriche. « Amène donc ça à ta maman ! Avec les compliments de la Southern Seacoast, la ligne qui mène tout droit au chômage ! » Il s'était penché en avant pour lancer ces derniers mots, le convoi prenant de la vitesse, et Eddie avait bien cru pendant un instant qu'il allait en tomber.

Une fois le train parti, Eddie s'approcha de la boîte et l'examina prudemment, sans y toucher. Les bestioles qui s'agitaient dedans avaient un aspect glissant et peu ragoûtant. Si l'homme avait dit qu'elles étaient pour lui, Eddie les aurait laissées là où elles étaient. Mais il lui avait demandé de les amener à sa maman, et comme Ben, Eddie bondissait à ce seul nom.

Il alla piquer un bout de corde dans l'un des ateliers déserts en tôle préfabriqués, et attachait la bourriche au porte-bagages de sa bicyclette. Sa mère avait commencé par étudier le colis avec autant de méfiance que lui, puis s'était mise à crier – mais de joie plus que de peur. La bourriche contenait quatre homards de plus d'un kilo chacun, les pinces immobilisées. Elle les avait fait cuire pour le dîner et avait manifesté de la mauvaise humeur lorsque son fils avait refusé d'y goûter.

« Qu'est-ce que tu crois que les Rockefeller sont en train de manger, dans leur propriété de Bar Harbor ? lui demanda-t-elle, indignée. Des sandwichs au beurre de cacahuète et à la gelée ? Non, du homard, exactement comme nous ! Allez, vas-y ; essaye, au moins ! »

Mais Eddie ne voulut pas. C'était peut-être vrai ce que disait sa mère, mais lui avait le sentiment qu'il ne pouvait pas, avec le souvenir de cet horrible grouillement dans la bourriche.

Elle n'arrêtait cependant pas de lui répéter à quel point ils étaient délicieux et ne cessa de l'importuner que lorsqu'il se mit à haleter et dut avoir recours à son inhalateur.

Eddie battit en retraite dans sa chambre et lut. Sa mère appela une vieille amie, Eleanor. Celle-ci ne tarda pas à arriver, et les deux femmes se mirent à lire les ragots de vieux journaux de cinéma, qui les faisaient pouffer de rire, tout en s'empiffrant de salade de homard. Lorsque Eddie se leva, le lendemain, sa mère ronflait encore dans son lit en lâchant des pets fréquents, longs et langoureux comme un son de cornet. Mis à part des traces de mayonnaise, il ne restait plus rien dans le grand saladier.

Ce fut en effet le dernier train de la Southern Seacoast que vit Eddie. Quelque temps plus tard, il rencontra Mr. Braddock, le chef de gare, et lui demanda timidement ce qui s'était passé. « La compagnie a fait faillite, c'est tout. Si tu lisais les journaux, tu verrais que ça arrive partout en ce moment dans ce foutu pays. Tire-toi d'ici, maintenant. C'est pas un endroit pour un môme. »

Après cela, Eddie était allé parfois marcher le long de la voie de la Southern Seacoast, se repassant dans la tête les noms magiques des stations desservies : Camden, Rockland, Bar Harbor (prononcer Baa Haabaa), Wiscasset, Bath, Portland, Ogunquit, les Berwicks, avec l'accent doux et monotone de l'est ; il suivait ainsi la ligne jusqu'à ce que la fatigue le gagne. Les herbes qui poussaient entre les traverses l'attristaient. Il avait aperçu une fois des mouettes (du genre bien grasses qui fouillent les tas d'ordures et qui n'en ont rien à foutre de ne jamais avoir vu le grand large, mais ce jour-là, ça ne lui vint pas à l'esprit) virevolter en criant au-dessus de sa tête, et leur appel mélancolique l'avait même fait un peu pleurer.

La gare avait autrefois possédé un portail d'entrée mais il avait été jeté à bas au cours d'une tempête, et personne ne s'était soucié de le faire réparer, si bien qu'Eddie pouvait aller et venir à peu près à sa guise, en dépit de Mr. Braddock qui le virait *manu militari* quand il le voyait (ou quand il voyait n'importe quel gamin). Il fallait aussi se méfier des conducteurs de camions qui poursuivaient les gosses (mais jamais très loin) car ils les soupçonnaient (parfois à juste titre) de chaparder dans leur chargement.

Pour l'essentiel, c'était néanmoins un endroit tranquille. Il y avait une cabane de garde – mais elle était toujours vide et les carreaux cassés n'avaient jamais été remplacés. Le service de sécurité permanent n'existait plus depuis à peu près 1950. Mr. Braddock chassait les gosses à coups de pied le jour, et un veilleur de nuit passait trois ou quatre fois par nuit dans une vieille Studebaker équipée d'un projecteur directionnel à la hauteur du déflecteur. C'était tout.

Il y avait parfois des clochards et des vagabonds, cependant. Leur présence était bien la seule chose que redoutait Eddie – ces hommes aux joues non rasées, à la peau abîmée, aux mains couvertes d'ampoules, aux lèvres fendillées par le froid. Ils descendaient quelque temps avant de

partir plus loin avec un autre train. Ils avaient parfois des doigts en moins, étaient en règle générale ivres et quémandaient toujours des cigarettes.

Un jour, Eddie avait vu l'un de ces gaillards ramper d'en dessous du porche de la maison du 29, Neibolt Street, et lui offrir de lui tailler une pipe pour vingt-cinq cents. Eddie avait battu en retraite, la peau glacée, la bouche aussi sèche que de l'amadou. L'une des narines du clochard avait disparu et exhibait un conduit rouge et galeux.

« J'ai pas vingt-cinq cents, avait répondu Eddie en reculant vers sa bicyclette.

– Je te le ferai pour dix cents », croassa l'homme, se rapprochant de lui. Il portait de vieux pantalons de flanelle verdâtres, sur le devant desquels du pus jaune avait durci. Il ouvrit sa braguette et passa la main à l'intérieur. Il s'efforçait de sourire ; son nez était une horreur sanguinolente.

« Je... je n'ai pas dix cents, non plus », dit Eddie qui pensa soudain : *Oh, mon Dieu, il a la lèpre ! S'il me touche, je vais l'attraper moi aussi !* Il perdit son sang-froid et courut. Il entendit le pas pesant du vagabond qui accélérât derrière lui ; ses chaussures, maintenues par des ficelles, produisaient des claquements mous dans l'herbe folle, devant la petite maison vide.

« Reviens, petit ! je te suceraï pour rien. Reviens ici ! »

Eddie avait bondi sur sa bicyclette, la respiration sifflante, sentant sa gorge se refermer et se réduire à une tête d'épingle. Un poids écrasait sa poitrine. Il pesa tant qu'il put sur les pédales et il commençait à prendre de la vitesse, lorsque l'une des mains du clochard s'empara du porte-bagages. La bicyclette oscilla. Eddie jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit l'homme qui courait à la hauteur de la roue arrière (*IL GAGNE DU TERRAIN !!*), ses lèvres étirées découvrant des chicots noircis dans une expression qui pouvait tout aussi bien être du désespoir que de la fureur.

En dépit des pierres qui lui écrasaient la poitrine, Eddie n'en avait pas moins continué à pédaler de toutes ses forces, s'attendant à chaque instant à ce qu'une main couverte de gale se refermât sur son bras ; il se voyait déjà désarçonné et jeté dans un fossé, où l'homme lui ferait Dieu sait quoi. Il n'avait pas osé se retourner avant d'avoir atteint le carrefour de Neibolt Street et de la route numéro 2. Le vagabond avait disparu.

Eddie garda cette épouvantable histoire pour lui pendant presque une semaine, et la confia finalement à Richie Tozier et Bill Denbrough, un jour qu'ils lisaient des BD au-dessus du garage.

« Il n'avait pas la lèpre, hé, idiot ! se moqua Richie. Il avait la vérole ! »

Eddie consulta Bill du regard pour savoir si Richie ne le faisait pas marcher. Jamais il n'avait entendu parler de cette maladie ; Richie pouvait aussi bien l'avoir inventée.

« Ça existe vraiment, la vérole, Bill ? »

Bill acquiesça gravement. « Le v-vrai nom, c'est la s-syphilis. Vé-vérole, c'est de l'a-argot.

– Mais c'est quoi ?

– Une maladie qu'on attrape en baisant, dit Richie. Tu sais ce que c'est que baiser, hein, Eddie ?

– Bien sûr », dit Eddie, espérant qu'il ne rougissait pas trop. Il savait qu'en devenant plus grand, quelque chose sortait du pénis quand il était dur. Pour le reste, Vincent « Boogers » Taliendo l'avait mis au courant, un jour à l'école. D'après Boogers, quand on baisait, on frottait son zob contre le ventre d'une fille jusqu'à ce qu'il devienne dur (le zob). Puis on continuait de frotter jusqu'à ce qu'on éprouve « la sensation ». Quand Eddie lui demanda ce qu'il voulait dire, Boogers s'était contenté de secouer la tête d'un air mystérieux. C'était indescriptible, avait-il précisé ; on s'en rendait compte dès que ça arrivait. Il avait ajouté qu'on pouvait s'y exercer dans son bain, en se frottant le zob avec le savon Ivory (Eddie avait essayé, mais n'avait éprouvé au bout d'un moment qu'une banale envie d'uriner en fait de sensation). Dès qu'on avait la sensation, le truc sortait du pénis. La plupart des gosses appelaient ça la « purée », avait dit aussi Boogers, mais son grand frère prétendait que le nom scientifique était la « jute ». Toujours est-il que lorsque la sensation se manifestait, il fallait se prendre le zob, et le diriger à toute vitesse sur le nombril de la fille dès que la purée sortait. Elle entrait dans le ventre de la fille et y faisait un bébé.

« Est-ce que les filles aiment ça ? » avait demandé Eddie à Boogers Taliendo. Lui-même était glacé d'horreur. « Je suppose que oui », avait répondu l'autre, désarçonné.

« Maintenant, écoute-moi, Eds, dit Richie. Certaines femmes ont cette maladie. Certains hommes aussi, mais surtout des femmes. Un type peut l'attraper d'une femme...

– Ou-ou d'un autre ty-type, s'il est p-pédé.

– Exact. Ce qu'il faut savoir, c'est qu'on attrape la vérole en baisant avec quelqu'un qui l'a déjà.

– Qu'est-ce que ça fait ? demanda Eddie.

– Tu pourris », répondit simplement Richie.

Eddie ouvrit de grands yeux, horrifié.

« C'est moche, je sais, mais c'est la vérité. C'est ton nez qui part en premier. T'as certains types, qui perdent leur nez comme ça, d'un seul coup ! Puis c'est le zob.

– A-A-Arrête, Richie, j-je viens juste de m-manger.

– Hé, mec, c'est scientifique.

– Mais alors, quelle est la différence entre la lèpre et la vérole ? insista Eddie.

– Tu n'attrapes pas la lèpre en baisant », répliqua vivement Richie, partant dans un accès de

fou rire qui laissa ses deux camarades interloqués.

7

À la suite de cette aventure, la maison du 29, Neibolt Street avait acquis un statut très particulier dans l'imagination d'Eddie. À la vue de sa cour envahie d'herbe, de son porche affaissé et des planches clouées en travers des fenêtres, il se sentait pris d'une fascination malsaine. Et six semaines auparavant, il avait garé sa bicyclette sur le bord de la route en gravier (le trottoir s'interrompait quatre maisons plus haut) avant de traverser le jardinet jusqu'au porche.

Il s'était retrouvé, le cœur cognant dans la poitrine, avec ce même goût sec dans la bouche que la première fois : à écouter le récit de la photo vivante de Bill, il comprit que ce qu'il avait ressenti en s'approchant de la maison était comparable à ce que Bill avait éprouvé dans la chambre de George. Il avait l'impression de ne plus contrôler ce qu'il faisait, mais d'être poussé par quelque chose.

Ce n'étaient pas ses pieds qui bougeaient, aurait-on dit, mais la maison, broyant du noir et silencieuse, qui paraissait s'avancer vers l'endroit où il se tenait.

Il entendait, venant de la gare, le bruit atténué d'un diesel ainsi que, de temps en temps, le claquement métallique et liquide à la fois des tampons. On enlevait des wagons, on en accrochait d'autres – on constituait un train.

Sa main s'empara de l'inhalateur, mais curieusement, son asthme ne vint pas lui étreindre la gorge comme le jour où il avait fui le clochard au nez pourri. Il n'avait conscience que du sentiment de son immobilité tandis qu'il regardait la maison s'avancer sournoisement vers lui, comme si elle glissait sur une voie invisible.

Eddie regarda sous le porche ; il n'y avait personne, ce qui n'avait rien d'étonnant. On était au printemps, et c'était plutôt de la fin septembre à la mi-novembre que les vagabonds passaient par Derry. Pendant cette période, ils arrivaient à trouver quelques journées de travail dans les fermes environnantes, s'ils étaient à peu près présentables ; il y avait la cueillette des pommes de terre et des pommes, les barrières à neige à retaper, les toits des granges et des hangars à rapiécer avant l'arrivée de décembre et de ses frimas.

Aucun clochard sous le porche, mais de nombreuses traces de leur passage : boîtes et canettes de bière vides, bouteilles d'alcool vides, une couverture raide de crasse allongée contre les fondations de brique comme un chien mort. Il y avait également des morceaux de papier journal chiffonnés et une vieille chaussure ; il régnait une lourde odeur de détrit. D'épaisses couches de feuilles mortes devaient pourrir là-dessous.

Eddie ne put s'empêcher de ramper sous ce porche ; il sentait les battements de son cœur jusque dans la tête, maintenant, accompagnés d'éclairs blancs qui traversaient son champ de vision.

L'odeur était encore pire en dessous – mélange de gnole, de sueur et du parfum brun des feuilles en décomposition. Ces dernières ne craquaient même pas sous ses mains et ses genoux, et n'émettaient qu'un chuintement mou.

*Je suis un clochard, pensa absurdement Eddie. Je suis un clochard et je brûle le dur. C'est mon truc. J'ai pas un rond, j'ai pas de baraque, mais j'ai récupéré une bouteille, un dollar et un coin pour roupiller. J'veis ramasser des pommes cette semaine et des patates la suivante et quand la terre sera verrouillée par le gel comme de l'argent dans un coffre de banque, eh bien, je sauterai dans l'un de ces wagons de la GS & WM qui empestent la betterave, je m'installerai dans un coin, sous du foin, je me taperai un godet et un morceau de quelque chose. Et si je ne me fais pas virer par un des mecs de la sécurité des trains, je sauterai sur un wagon de la 'Bama Star et je filerai vers le sud pour aller cueillir des citrons et des oranges. Et si on m'arrête pour vagabondage, j'irai construire des routes pour les touristes. Bon Dieu, je l'ai déjà fait, non ? Je suis juste un vieux clochard solitaire, j'ai pas un rond, j'ai pas de maison, mais il y a une chose que j'ai : une maladie qui me bouffe. Ma peau se fend, mes dents tombent, et savez quoi ? Je sens que je tourne à l'aigre comme une pomme qui pourrit, je le sens arriver, je sens que ça me bouffe de dedans, sans trêve ni répit.*

Eddie repoussa la couverture crasseuse du bout des doigts, ne pouvant retenir une grimace en la touchant. L'une des fenêtres basses qui donnaient sur la cave se trouvait juste derrière, un carreau brisé, l'autre rendu opaque par la crasse. Il s'inclina vers l'ouverture, se sentant presque hypnotisé. Il s'approcha des ténèbres de la cave, respirant cette odeur du temps – choses desséchées, moisissures – de plus en plus, et le lépreux l'aurait certainement attrapé si son asthme n'avait pas choisi cet instant précis pour déclencher une crise. Un poids terrible, indolore mais angoissant, écrasait ses poumons, tandis que sa respiration adoptait ce rythme sifflant familier qu'il avait en horreur.

Il recula, et c'est alors qu'apparut le visage. Il se présenta de manière si soudaine, si inopinée (et cependant en même temps si prévisible), que le jeune garçon n'aurait pas pu crier même s'il n'avait pas eu de crise d'asthme. Ses yeux s'agrandirent démesurément, sa bouche s'entrouvrit avec effort. Ce n'était pas le clochard au nez amputé, mais un être qui lui ressemblait. Terriblement. Et cependant... cette chose ne pouvait être humaine ; impossible d'être autant bouffé de partout et vivant en même temps.

Entaillée, la peau de son front laissait voir l'os blanc d'où s'épanchait une sorte de mucus jaunâtre et qui donnait une impression de projecteur blafard. Le nez se réduisait à deux arches de cartilage brut enjambant deux rigoles sanguinolentes. L'une des orbites abritait un œil bleu à

l'expression joyeuse ; l'autre débordait d'une masse de tissus brun-noir. La lèvre inférieure pendait comme un morceau de foie. Le lépreux n'avait pas de lèvre supérieure, et exhibait un ricanement permanent de dents proéminentes.

Il lança une main par la vitre brisée, l'autre à travers le carreau intact, qu'il fit voler en éclats. Des mains avides de saisir et d'étreindre, couvertes de plaies et d'un grouillement de vermine.

Avec des miaulements et des hoquets, Eddie recula à quatre pattes, sur le point de ne plus pouvoir respirer. Son cœur était un moteur emballé incontrôlable dans sa poitrine. Le lépreux paraissait habillé d'un étrange costume argenté en haillons. Des choses grouillaient entre ses mèches de cheveux bruns.

« Que dirais-tu d'une petite pipe, Eddie ? » grinça l'apparition, un sourire cauchemardesque à ce qui lui restait de bouche. Il chantonna : « Bobby te fait ça pour dix cents, il te le fait quand tu veux, et c'est quinze cents pour le grand jeu. (Il cligna de son œil unique). Je m'appelle Bob Gray, Eddie. Et maintenant que nous avons été convenablement présentés... » L'une de ses mains vint s'abattre sur l'épaule d'Eddie, qui piaula faiblement.

« C'est très bien », reprit le lépreux. Avec un sentiment irréel d'épouvante, Eddie se rendit compte qu'il allait sortir en rampant par la fenêtre. L'armure osseuse de son front pelé fit éclater le mince montant de bois qui séparait les deux panneaux vitrés ; ses mains s'agrippaient à la terre et aux feuilles en décomposition. Ses épaules commencèrent à passer par l'ouverture, sans que l'unique œil bleu, flamboyant, ne quittât un instant Eddie.

« Voilà, Eddie, j'arrive, tout va bien, croassa-t-il. Tu vas aimer ça là en bas avec nous. Certains de tes amis s'y trouvent déjà. »

Les mains crochues se tendirent de nouveau, et dans un coin de son esprit en proie à la terreur panique, l'enfant eut soudain la froide certitude que si cette chose touchait sa peau nue, il se mettrait lui-même à se putréfier. Cette idée rompit la paralysie qui s'était emparée de lui. Il battit en retraite sur les mains et les genoux, se tourna et se précipita vers l'autre bout du porche. D'étroits rayons de soleil poudreux tombant entre les fentes du plancher venaient zébrer de temps en temps sa figure ; des toiles d'araignées s'accrochèrent à ses cheveux. Il jeta un coup d'œil derrière lui et vit que le lépreux était à demi sorti de la cave.

« Ça va te faire du mal de courir, Eddie ! » lui lança le lépreux.

Eddie avait atteint l'autre bout du porche, fermé par un léger treillis. Le soleil brillait au travers, imprimant des diamants de lumière sur ses joues et son front. Il baissa la tête et fonça sans la moindre hésitation, fracassant tout l'entrelacs de baguettes dans un grand bruit de clous rouillés arrachés. De l'autre côté l'attendait une jungle de rosiers à travers laquelle il se précipita

en se remettant sur ses pieds, sans sentir les égratignures des épines sur les bras, les joues et le cou.

Il put enfin se retourner et partir sur ses jambes flageolantes, tout en tirant l'inhalateur de sa poche ; il en prit une bouffée. Cela ne s'était pas produit, ce n'était pas possible... Il n'avait fait qu'imaginer le clochard dans sa tête et il s'était simplement

*(monté un spectacle)*

raconté une histoire, un film d'horreur, comme ceux des séances du samedi après-midi avec Frankenstein ou le loup-garou, au Bijou, au Gem ou à l'Aladdin. C'était ça, bien sûr. Il s'était lui-même fichu la trouille ! Quel crétin il était !

Il eut même le temps d'un éclat de rire nerveux à l'idée de la vigueur insoupçonnée de son imagination, avant que les mains pourrissantes n'apparaissent d'en dessous le porche, s'accrochant aux rosiers avec une férocité brutale, tirant dessus et les dénudant non sans y déposer des perles de sang.

Eddie hurla.

Le lépreux se dégageait en rampant. Il vit alors qu'il portait un costume de clown, avec des gros pompons orange sur le devant en guise de boutons. La chose vit Eddie et sourit. Le cratère qui lui servait de bouche s'ouvrit, laissant pendre la langue. Eddie hurla de nouveau, mais personne n'aurait pu entendre le cri étouffé d'un enfant hors d'haleine depuis la gare où pilonnait le diesel. La langue du lépreux se mit à s'allonger et à se dérouler comme un serpent de fête, se terminant en pointe de flèche. Elle rampait dans la boue, écumeuse, suintant d'une humeur jaunâtre épaisse, couverte d'un grouillement de vermine.

Les rosiers, sur lesquels le printemps avait posé les premières touches de vert tendre lorsque Eddie était passé au travers, noircissaient et se desséchaient.

« Une pipe », murmura le lépreux en se redressant sur ses pieds, chancelant.

Eddie bondit vers sa bicyclette. La même course effrénée que l'autre fois, si ce n'est qu'elle se déroulait maintenant comme un cauchemar dans lequel on avance avec une lenteur angoissante en dépit de tous ses efforts... Et dans ces rêves, n'entend-on pas ou ne sent-on pas toujours quelque chose, un Ça, qui gagne du terrain ? Est-ce que l'haleine pestilentielle de Ça ne vous étouffe pas toujours, une haleine comme celle qui venait maintenant aux narines d'Eddie ?

Il crut un instant – instant d'espoir insensé – qu'il s'agissait vraiment d'un cauchemar. Peut-être allait-il se réveiller dans son lit, en larmes... mais vivant. En sécurité, surtout. Puis il repoussa cette idée au charme mortel, au réconfort fatal.

Il n'essaya pas d'enfourcher immédiatement sa bicyclette, mais courut au contraire à côté, tête baissée, pesant sur le guidon. Il avait l'impression de se noyer, non pas dans de l'eau, mais

dans sa propre poitrine.

« Une petite pipe, murmura de nouveau le lépreux. Reviens quand tu veux, Eddie. Amène tes copains. »

Il crut se sentir effleuré par les doigts putréfiés à la hauteur de la nuque, mais il ne s'agissait sans doute que d'une toile d'araignée accrochée sous le porche et qui lui pendait dans le cou. Sa peau se hérissa. Il bondit enfin sur sa bicyclette et se mit à pédaler comme un forcené, sans s'inquiéter de sa gorge réduite à un trou de tête d'épingle, sans en avoir rien à foutre de son asthme, sans se retourner. Il était presque arrivé chez lui lorsqu'il jeta pour la première fois un coup d'œil par-dessus son épaule, et bien entendu ne vit rien, sinon deux gosses qui se dirigeaient vers le parc pour y jouer au ballon.

Cette nuit-là, raide comme un piquet dans son lit, sa main droite tenant fermement l'inhalateur, scrutant les ténèbres, il entendit le lépreux murmurer : *Ça va te faire du mal de courir, Eddie.*

## 8

« Oh, là, là ! », fit Richie d'un ton respectueux ; c'était le premier commentaire depuis que Bill Denbrough avait terminé son récit.

« Est-ce q-qu'il t-te reste des ci-cigarettes, R-R-Richie ? »

Richie lui donna la dernière qui lui restait du paquet qu'il avait subtilisé, déjà à moitié vide, dans un tiroir du bureau de son père. Il lui donna même du feu.

« Ce n'était pas un rêve, Bill ? demanda soudain Stan.

– A-Absolument pas, répondit Bill en secouant la tête.

– C'est bien réel », dit Eddie à voix basse.

Bill lui jeta un regard aigu. « Q-Quoi ?

– J'ai dit que c'était bien réel, reprit Eddie, le regardant presque comme s'il lui en voulait. Ça s'est vraiment passé, ça s'est produit. » Et avant d'y songer, avant de savoir ce qu'il allait dire, il se retrouva en train de leur raconter l'histoire du lépreux sorti en rampant du sous-sol de la maison de Neibolt Street. Au milieu de son récit, l'air se mit à lui manquer et il lui fallut se servir de son inhalateur ; à la fin il éclata en sanglots suraigus qui secouèrent son petit corps.

Tous le regardaient, gênés, et Stan posa une main sur son épaule. Bill lui donna une accolade maladroite tandis que les autres détournaient les yeux.

« T-Tout v-va bien, E-Eddie, tout v-va bien.

– Moi aussi je l'ai vu », dit soudain Ben Hanscom, d'un ton de voix rude où perçait une

note de frayeur en dépit de sa retenue.

Eddie releva la tête, le visage toujours inondé de larmes, les yeux rouges et tuméfiés.  
« Quoi ?

– J’ai vu le clown, reprit Ben. Sauf qu’il n’était pas comme tu l’as dit, en tout cas pas quand je l’ai rencontré. Il n’était pas du tout... visqueux. Tout sec, au contraire. (Il se tut, et regarda ses mains, posées sur ses cuisses éléphantiques.) J’ai cru que c’était la momie.

– Comme dans les films ? demanda Eddie.

– Oui, mais pas exactement, répondit Ben lentement. Dans les films, elle a l’air bidon. Ça fait peur, mais on se rend bien compte que c’est truqué, hein ? Les bandages sont trop impeccables, par exemple. Mais ce type... il avait l’air d’être une vraie momie... je veux dire, comme si on en trouvait une au fond d’une pyramide. Sauf le costume.

– Q-Q-Quel cos-costume ?

– Argenté, avec de gros pompons orange sur le devant », fit Ben en regardant Eddie.

Ce dernier en resta bouche bée. Au bout d’un instant, il dit : « Dis-le tout de suite si tu blagues... Il m’arrive encore de... de rêver à ce type sous le porche.

– Ce n’est pas une blague », assura Ben, qui commença à raconter son histoire, lentement, en partant du moment où il s’était porté volontaire pour aider Mrs. Douglas à ranger ses livres, pour finir par les mauvais rêves que lui aussi faisait. Il parlait sans regarder les autres, comme s’il éprouvait une grande honte pour son comportement. Il ne releva pas une seule fois la tête pendant tout son récit.

« Tu dois avoir rêvé, dit finalement Richie, qui, devant la grimace de Ben, reprit précipitamment : Ça n’a rien de personnel, Ben, mais tu dois bien te rendre compte que des ballons ne peuvent pas flotter comme ça, contre le vent...

– Les photos ne clignent pas de l’œil non plus », objecta Ben.

Troublé, Richie regarda tour à tour Ben et Bill. Accuser Ben de rêver tout éveillé était une chose ; en accuser Bill en était une autre. Bill était leur chef, celui vers lequel ils se tournaient tous. Personne ne l’avait jamais dit ; c’était inutile. Mais Bill était leur tête pensante, celui qui trouvait toujours quelque chose à faire un jour de pluie, celui qui se souvenait des jeux que les autres avaient oubliés. D’une certaine façon, bizarrement, ils sentaient qu’il y avait quelque chose d’adulte en Bill qui les rassurait ; son sens des responsabilités, peut-être, ou l’impression qu’il n’hésiterait pas à les prendre si cela devenait nécessaire. Et pour dire la vérité, Richie croyait l’histoire de Bill, aussi insensée qu’elle fût. Et peut-être n’avait-il aucune envie de croire à celle de Ben, voire à celle d’Eddie.

« Il ne t’est jamais rien arrivé de... semblable, hein ? » demanda Eddie à Richie.

Ce dernier garda quelques instants le silence, commença à dire quelque chose, secoua la tête, et finit par lancer au bout d'un moment : « La chose la plus effrayante que j'aie vue récemment, je vais vous dire ce que c'était : Mark Prenderlist en train de lansquiner dans le parc McCarron. Jamais rien vu d'aussi moche !

– Et toi, Stan ? demanda Ben.

– Non », répondit Stan un peu trop vivement en regardant ailleurs. Son petit visage était tout pâle et il avait les lèvres blanches à force de les serrer.

« Y-Y-Ya quelque chose, S-Stan ?

– Non, je vous ai dit ! » fit Stan en bondissant sur ses pieds. Il se dirigea vers la rive, mains dans les poches, et resta à regarder l'eau qui débordait du barrage original et continuait de monter derrière la deuxième tranche des travaux.

« Allons, Stanley, voyons ! » l'encouragea Richie en adoptant un fausset suraigu. C'était une autre de ses voix, grand-mère Grunt. Quand il l'adoptait, il marchait à pas menus, un poing dans le dos, et caquetait comme une poule effrayée. L'imitation était néanmoins bien loin d'être convaincante.

« Assez de chichis, Stanley, raconte à ta vieille Mamie comment tu as vu le méeéééchant clown, et je te donnerai un biscuit au chocolat. Tu n'as qu'à me di...

– La ferme ! aboya brusquement Stan, fonçant sur Richie qui, pris de court, fit deux ou trois pas en arrière. La ferme !

– D'accord, d'accord, bwana », fit Richie en s'asseyant. Il observait Stan, incrédule. Ce dernier avait les joues écarlates, mais il paraissait plus effrayé que furieux.

« Ça va, intervint Eddie d'un ton calme. Ne te formalise pas, Stan.

– Ce n'était pas un clown », admit Stanley. Son regard sautait de l'un à l'autre, agité. Il paraissait lutter avec lui-même.

« T-T-Tu peux p-parler, dit Bill, lui aussi d'un ton calme. N-Nous l'avons bien f-fait.

– Ce n'était pas un clown. C'était... »

À cet instant précis, le baryton sonore et raboté au whisky de Mr. Nell l'interrompit, les faisant tous sursauter comme si on venait de leur tirer dessus : « Jai-sus-Christ à la jambe de bois ! Gardez-moi ce désastre ! Jai-sus-Christ ! »

## CHAPITRE 8

### La chambre de Georgie et la maison de Neibolt Street

#### 1

*Richie Tozier ferme la radio, qui l'assourdit avec Madonna dans Like a Virgin sur WZON (la station de rock de Bangor, d'après ses propres déclarations hystériquement réitérées), s'engage sur le bas-côté de la route, coupe le moteur de la Mustang louée chez Avis à l'aéroport de Bangor et quitte le véhicule. Il entend sa propre respiration jusqu'à l'intérieur de sa tête. Il vient de voir un panneau indicateur qui a soulevé la chair de poule dans tout son dos.*

*Il passe devant la voiture et s'appuie des mains sur le capot ; on entend les menus claquements que fait un moteur en se refroidissant. Un geai cajole brièvement puis se tait, tandis que les grillons continuent à striduler. C'est tout pour la bande sonore.*

*Il a vu le panneau, il l'a dépassé, et soudain, il est de nouveau à Derry. Au bout de vingt-cinq ans, Richie Tozier la Grande Gueule est de retour chez lui. Il a...*

*Brutalement, des aiguilles de douleur insupportable s'enfoncent dans ses yeux, balayant ses réflexions. Il pousse un petit cri étranglé et porte les mains à son visage. La seule fois où il a ressenti une douleur du même genre, mais en moins cuisant, remonte au jour où, au collège, un cil s'était pris sous l'un de ses verres de contact. Aujourd'hui, ce sont ses deux yeux qui le font souffrir.*

*Ses mains n'ont pas encore touché son visage que la douleur a disparu.*

*Il baisse lentement les bras, songeur, et regarde la route numéro 7. Il a quitté l'autoroute à la sortie Etna-Haven ; pour un motif qui lui reste obscur, il n'a pas voulu arriver par l'autoroute, qui était encore en construction dans la région de Derry, le jour où ses vieux et lui avaient secoué la poussière de la bizarre petite ville de leurs chaussures et pris la direction du Middle-West. Il aurait certes fait plus vite en restant sur l'autoroute, mais il aurait aussi commis une erreur.*

*C'est pourquoi il a d'abord emprunté la route numéro 9 et traversé le village endormi de Haven avant de tourner sur la route numéro 7. Le jour commençait à poindre tandis qu'il progressait.*

*Puis le panneau. Il était du même modèle que tous ceux qui marquent les limites des six cents et quelques villes que compte le Maine ; mais comme celui-ci lui a broyé le cœur !*

*Au-delà, un panneau des Elks, un autre du Rotary Club, et pour compléter la trinité, un dernier proclamant LES LIONS DE DERRY RUGISSENT POUR LE FOND UNI ! Au-delà, ce n'est que la route numéro 7, continuant en ligne droite entre le moutonnement des pins et des sapins. Dans la lumière et le*

*silence du jour qui triomphe de la nuit, ces arbres ont cette qualité rêveuse et irréelle de volutes de fumée gris-bleu, immobilisées dans l'air figé d'une pièce scellée.*

Derry, pense-t-il. Dieu me vienne en aide. Derry. Le diable m'emporte.

*Il est sur la route numéro 7. À huit kilomètres de là, si le temps ou une tornade n'en a pas eu raison entre-temps, se trouve la ferme Rhulin, où sa mère achetait ses œufs et presque tous ses légumes. Trois kilomètres de plus, et la route numéro 7 devient la route de Witcham et bien entendu ensuite Witcham Street. Dieu nous donne, alléluia, un monde sans fin, amen. Quelque part entre la ferme Rhulin et la ville, il passera devant la ferme Bowers et la ferme Hanlon. Peu après la ferme Hanlon, il verra les premiers scintillements de la Kenduskeag et les premiers fouillis broussailleux de verdure empoisonnée. Les luxuriantes basses terres que pour une raison inexplicable on appelait les Friches-Mortes.*

Je me demande vraiment si je vais être capable de tenir le coup ; autant dire toute la vérité, les gars. Je ne sais pas si je vais pouvoir.

*La nuit précédente s'est déroulée pour lui comme un rêve. Un rêve qui s'est poursuivi tant qu'il a continué de voyager, d'avancer, d'aligner les kilomètres. Mais maintenant qu'il s'est arrêté (ou plutôt que le panneau l'a arrêté), il vient de s'éveiller à une étrange vérité : ce rêve était la réalité. Derry est la réalité.*

*On dirait qu'il est incapable d'arrêter l'évocation de ses souvenirs ; ceux-ci vont finir par le rendre fou, croit-il. Il se mord la lèvre, s'étreint les mains très fort, comme pour éviter de voler en éclats. Il sent qu'il ne va pas tarder à voler en éclats. On dirait qu'il y a au fond de lui un fou impatient de ce qui va arriver, mais en dehors de ça, il ne se demande qu'une chose : comment vais-je me débrouiller pour franchir l'étape des quelques prochains jours ?*  
Il...

*De nouveau ses pensées s'interrompent.*

*Un daim s'avance sur la route. Il entend même le bruit feutré de ses sabots sur la chaussée.*

*Richie s'arrête de respirer – avant de reprendre, en douceur. Il regarde, stupéfait, il n'avait jamais imaginé que sa vie mouvementée pourrait lui réserver un tel spectacle. Il fallait revenir ici pour trouver ça.*

*C'est en fait une biche, sortie du bois à droite ; elle s'arrête au milieu de la 7, de part et d'autre de la ligne blanche discontinuée. Ses yeux noirs contemplant Richie Tozier avec douceur ; il lit de l'intérêt dans ce regard, mais pas de peur.*

*Il la regarde, émerveillé, et se dit qu'elle est un heureux présage, un signe quelconque à la Mrs. Azonka ou une connerie comme ça. C'est alors que lui revient, de manière inattendue, un souvenir lié à Mr. Nell. La frousse qu'il leur avait fichue ce jour-là, leur tombant dessus juste après que Bill, Eddie et Ben avaient raconté leur histoire !*

*Et tandis qu'il contemple la biche, Rich prend une profonde inspiration et se retrouve en train de parler l'idiome de l'une de ses voix... celle, pour la première fois depuis vingt-cinq ans ou plus, du flic irlandais, qu'il avait incorporée à son répertoire après cette journée mémorable. Elle débaroule dans le silence du matin comme une*

*énorme boule de bowling, plus puissante encore qu'il s'y attendait :*

« J'ai-sus-Christ à la jambe de bois ! Qu'est-ce qu'une petite mignonne comme toi fabrique dans ce coin perdu ? J'ai-sus-Christ ! Ferais mieux de rentrer chez toi avant que j'en parle au père O'Staggers ! »

*Avant que ne retombe l'écho, avant que le premier geai scandalisé ne commence à le tancer pour ce sacrilège, la biche exhibe sa queue blanche comme un drapeau d'armistice et disparaît au milieu des pins couleur de fumée, ne laissant derrière elle qu'un petit tas de crottin frais pour montrer que même à trente-sept ans, Richie Tozier est encore capable d'en sortir une bien bonne de temps en temps.*

*Il se met à rire. Doucement tout d'abord ; puis il est frappé par le ridicule achevé de la situation – sur le bord d'une route du Maine, au petit matin, à cinq mille kilomètres de chez lui, en train de hurler des incongruités à une biche avec l'accent d'un flic irlandais. Son rire enfle, se transforme en fou rire, le fou rire en hurlements ; il est finalement obligé de s'accrocher à la voiture, pleurant comme une fontaine, et se demandant vaguement s'il ne va pas mouiller son pantalon. Chaque fois qu'il reprend un peu le contrôle de lui-même, ses yeux se posent sur le petit tas de crottin et un nouvel accès de fou rire le prend.*

*Reniflant, hennissant, il finit par réussir à se glisser derrière le volant ; il fait repartir le moteur de la Mustang. Un camion-citerne passe, ronflement sonore accompagné d'une gifle d'air. Richie repart derrière lui. Pour Derry. Il se sent mieux, maintenant, maître de lui... à moins que ce ne soit le fait de se déplacer, d'avalier les kilomètres, qui favorise le retour du rêve ?*

*Il se reprend à penser à Mr. Nell – et au jour du barrage. Il leur avait demandé qui avait eu l'idée de cette petite plaisanterie. Il se revoit, lui et les quatre autres, échangeant des regards gênés, et se souvient comment Ben s'était finalement avancé, tout pâle, les yeux baissés, les bajoues tremblantes dans l'effort qu'il faisait pour ne pas bafouiller. Le pauvre gosse devait s'imaginer qu'il allait en prendre pour cinq ans au pénitencier de Shawsbank, se dit Richie, mais il y était allé tout de même. Ce faisant, il les avait tous obligés à le soutenir. C'était ça ou passer pour des méchants à leurs propres yeux. Pour des froussards. Tout ce que n'étaient pas leurs héros, à la télé. Un geste qui avait soudé leur groupe, pour le meilleur et pour le pire. Et la soudure, apparemment, a tenu vingt-sept ans. Les événements font parfois comme les dominos ; le premier renverse le deuxième qui renverse le troisième – et c'est parti.*

*Quand, se demande Richie, a-t-il été trop tard pour revenir en arrière ? À quel moment Stan et lui étaient-ils arrivés, pour prendre part à la construction du barrage ? À quel moment Bill leur avait-il parlé de la photo d'école sur laquelle son frère lui avait cligné de l'œil ?... Aux yeux de Richie Tozier, il semble que le premier domino soit tombé quand Ben Hanscom s'était avancé et avait déclaré : « C'est moi qui leur ai montré*

comment le faire. C'est ma faute. »

Mr. Nell était resté immobile, lèvres serrées, les mains sur sa grosse ceinture de cuir noir. Il regardait tour à tour Ben et le petit lac qui ne cessait de croître, avec la tête de quelqu'un qui n'arrive pas à croire ce qu'il voit. C'était un Irlandais corpulent, aux cheveux prématurément blanchis et ondulés, soigneusement peignés en arrière sous la casquette bleue de flic. Il avait des yeux d'un bleu éclatant, un nez d'un rouge éclatant, et des foyers de petits capillaires éclatés sur les joues. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, mais pour les cinq garçons qui se tenaient, penauds, devant lui, il devait bien mesurer deux mètres cinquante.

Mr. Nell ouvrit finalement la bouche pour parler, mais Bill s'avança à côté de Ben et ne lui en laissa pas le temps.

« C-C-C-C'est m-moi q-qui ai e-eu ce-cette -i-i-idée », réussit-il à sortir péniblement. Il prit une énorme bouffée d'air, et, sous l'œil d'un Mr. Nell impassible dont l'insigne flamboyait royalement au soleil, Bill bafouilla le reste de ce qu'il voulait dire : ce n'était pas la faute de Ben ; Ben n'avait fait que se pointer par hasard et leur montrer comment faire correctement ce qu'ils faisaient mal.

« Moi aussi, intervint soudain Eddie en venant se placer de l'autre côté de Ben.

– C'est quoi, ça, “moi aussi” ? demanda Mr. Nell. Ton nom ou ton adresse, cow-boy à la manque ? »

Eddie rougit violemment, jusqu'à la racine des cheveux. « J'étais avec Bill avant que Ben soit là, c'est tout ce que je voulais dire. »

Richie alla se placer à côté d'Eddie. L'idée de faire une ou deux voix lui traversa bien l'esprit, mais à la réflexion (ce phénomène était une chose aussi rare que délicieuse pour Richie), il se dit que cela risquerait d'empirer les choses ; Mr. Nell n'avait pas l'air d'être d'humeur ah-ah-nante, comme disait parfois Richie. Les ah-ah étaient même sans doute la dernière chose qu'il avait à l'esprit. C'est pourquoi Richie se contenta de dire : « J'étais aussi dans le coup », et la ferma.

« Comme moi », dit Stan en se plaçant à côté de Bill.

Ils se tenaient tous les cinq en rang d'oignons devant Mr. Nell. Ben regarda à sa droite et à sa gauche, plus que désorienté, comme stupéfait d'avoir leur soutien. Pendant un instant, Richie crut bien que Meule de Foin allait éclater en larmes de gratitude.

« J'ai-sus ! » répéta Mr. Nell ; il prenait un ton dégoûté, mais son visage parut soudain trahir

une envie de rire. « Vous me faites une belle bande de rigolos, tous les cinq. Si jamais vos parents apprennent où vous étiez aujourd'hui, va y avoir des derrières échauffés, ce soir. »

Richie ne put se retenir plus longtemps. Sa bouche s'ouvrit, c'est tout, et se mit à jacasser, comme d'habitude.

« Comme ça va-t'y dans vot' cambrousse, Mr. Nell ? beugla-t-il. Ah, ça fait ben plaisir de vous voèr, sûr et certain, v' s'êtes un sacré gaillard d'homme, j' vous jure qu...

– Et moi, j' te jure que tu ne vas plus pouvoir t'asseoir pendant dix jours si tu continues, mon jeune ami », le coupa sèchement Mr. Nell.

Bill se tourna vers Richie et gronda : « P-Pour l'amour d-d-de Dieu, R-Richie, f-f-ferme-la !

– Excellent conseil, maître William Denbrough, dit Mr. Nell. J' suis prêt à parier que Zack ignore que tu es en ce moment dans les Fiches, en train de jouer au milieu des flottilles de colombins, hein ? »

Bill, les yeux baissés, secoua la tête. Des roses sauvages empourpraient ses joues.

Mr. Nell s'adressa à Ben : « Je n'ai pas retenu ton nom, fiston.

– Ben Hanscom, m'sieur », fit Ben dans un murmure.

Mr. Nell hocha la tête et examina de nouveau le barrage. « Ton idée, Ben ?

– C'est moi qui leur ai dit comment faire, oui. » Le murmure de Ben était devenu presque inaudible.

« Eh bien, en voilà un sacré ingénieur ! Dis-moi, mon bonhomme, tu connais que dale au système de drainage de Derry, j' suis prêt à parier ? »

Bill secoua la tête.

Presque gentiment, Mr. Nell expliqua : « C'est un système double. Une partie retient les déchets humains solides – la merde, si ça n'offense pas tes chastes oreilles –, et l'autre emporte les eaux usées, c'est-à-dire l'eau des toilettes, des éviers, des douches, des machines à laver. Cette eau s'écoule par les égouts de la ville.

« Bon, on peut dire que tu n'as causé aucun problème pour le système qui nous débarrasse des déchets solides, puisqu'ils sont déversés un peu plus bas dans la Kenduskeag, par pompage. Il doit y avoir une bonne tapée de colombins en train de sécher ici et là au soleil grâce à toi, mais aucun risque de voir la merde coller au plafond chez les gens.

« Mais pour ce qui est des eaux usées..., il n'existe pas de pompe, comprends-tu ? Elles s'écoulent le long des pentes dans ce que les grosse têtes d'ingénieur appellent des fosses de drainage. Et j' suis prêt à parier que tu sais où se déversent ces fosses, mon bonhomme, non ?

– Ici », fit Ben en montrant le secteur en amont du barrage, en grande partie submergé grâce à ses soins. Il n'avait pas levé les yeux ; de grosses larmes commençaient à couler lentement

sur ses joues. Mr. Nell fit semblant de ne rien remarquer.

« Tout juste, mon gros p'tit père. Toutes les fosses de drainage se déversent dans des cours d'eau qui aboutissent dans les Friches. En fait, bon nombre des ruisseaux qui arrivent ici ne sont que des eaux usées ; les sorties sont tellement enfouies dans les broussailles qu'on ne les voit pas. La merde va d'un côté et tout le reste de l'autre, Dieu bénisse l'intelligence des hommes, et il ne vous est pas venu à l'esprit une seconde que vous aviez passé toute la sainte journée à patauger dans la pisserie et les eaux sales de Derry, hein ? »

Eddie se mit soudain à haleter et dut se servir de son inhalateur.

« Savez ce que vous avez fait ? Toute l'eau a reflué dans six ou huit des bassins de décantation qui desservent Witcham, Kansas et Jackson, sans compter les petites rues qui les relient. (Mr. Nell fixa Bill Denbrough d'un regard froid.) L'un d'eux communique avec ton propre foyer, maître Denbrough. Et voilà comment l'eau ne va plus s'écouler des éviers, des machines à laver, et comment les évacuations vont joyeusement refluer vers les caves. »

Ben laissa échapper un gros sanglot, comme un aboiement. Les autres lui jetèrent un coup d'œil et se détournèrent. Mr. Nell posa sa grande main sur l'épaule de Ben ; elle était calleuse et dure, mais non sans une certaine douceur aussi.

« Allons, allons, ne dramatisons pas, mon bonhomme. On n'en est peut-être pas encore là ; disons que j'ai un poil exagéré pour que vous compreniez. On m'a envoyé voir si un arbre n'était pas tombé en travers du courant ; ça se produit de temps en temps. Après tout, en dehors de vous et moi, qui a besoin de savoir que ce n'était pas ça ? Il y a en ce moment en ville des affaires un peu plus sérieuses, qu'une petite histoire d'eau refoulée. Je dirai dans mon rapport que j'ai localisé le tronc en travers et que des garçons m'ont donné un coup de main pour le sortir de là. Sans donner de noms. Pas de citation à l'ordre de la nation pour la construction d'un barrage dans les Friches. »

Du coin de l'œil, il observait les cinq gamins. Ben s'essuyait furieusement les yeux avec son mouchoir, tandis que Bill regardait pensivement le barrage ; Eddie ne lâchait pas son inhalateur ; et Stan se tenait à côté de Richie, une main sur son bras, prêt à le lui broyer s'il manifestait la moindre intention de dire autre chose que « Merci, m'sieur ».

« Vous n'avez rien à faire dans un coin pareil, les enfants, reprit Mr. Nell. Il y a bien soixante maladies différentes qui mijotent dans ce potage. D'un côté la décharge, de l'autre des ruisseaux pleins de pisserie et d'eaux sales, sans parler des moustiques, des mouches noires, des ronces et des sables mouvants... Non, vous n'avez rien à faire dans un endroit pareil. Quatre parcs tout propres dans la ville pour jouer au ballon à votre disposition, mes p'tits gars, et c'est ici que je vous trouve. Jai-sus-Christ !

– Ça nous p-p-plaît d’y ve-venir, dit soudain Bill, une note de défi dans la voix. Q-Q-  
Quand nous y-y ve-venons, p-personne n’est l-là p-p-pour nous c-c-c-cas-casser les p-p-pieds.

– Qu’est-ce qu’il raconte ? demanda Mr. Nell à Eddie.

– Que quand nous venons ici, il n’y a personne pour nous casser les pieds, dit Eddie, la  
voix menue et sifflante, mais le ton ferme. Et il a raison. Quand nous allons au parc pour jouer au  
base-ball, par exemple, les autres disent : “Ouais, d’accord, vous voulez être deuxième ou  
troisième base ?” »

Richie se mit à caqueter : « Eddie qui nous en sort une bien bonne ! Et... sous votre nez ! »

Mr. Nell tourna vivement la tête vers lui.

Richie haussa les épaules. « S’cusez. Mais il a raison. Bill aussi a raison. On aime bien venir  
ici. »

Richie crut bien que Mr. Nell allait se mettre en colère, mais le flic aux cheveux blancs le  
surprit – lui et les autres – en se contentant de sourire. « Ouais, ouais. Moi aussi j’aimais bien le  
coin quand j’étais gamin. Je ne vous l’interdirai pas. Mais faites bien gaffe à ce que je vais vous  
dire. (Il tendit un doigt vers eux, et tous le regardèrent, l’expression sérieuse.) Si vous venez jouer  
ici, que ce soit toujours en groupe, comme aujourd’hui. Ensemble. Vous me comprenez ? »

Ils hochèrent la tête en chœur.

« *Tout le temps* ensemble. Pas de jeu de cache-cache où chacun est seul dans son coin. Vous  
savez tous ce qui se passe en ce moment. Je vous interdis d’autant moins de venir ici que ça ne  
changerait rien. Mais pour votre propre bien, ici ou ailleurs, restez en groupe. (Il regarda Bill.) Tu  
n’es pas d’accord avec moi, maître Bill Denbrough ?

– S-S-Si, m’sieur, fit Bill. Nous r-resterons en-en...

– N’en dis pas plus. Donne-moi ta main. »

Bill tendit la main et Mr. Nell la serra.

Richie se débarrassa de la main de Stan et fit un pas en avant. « Sûr et certain, m’sieur Nell,  
v’ s’êtes un prince parmi les hommes ! Un sacré, sacré type ! » Il prit l’énorme patte de l’Irlandais  
dans sa petite main et la secoua énergiquement, un large sourire sur la figure. Amusé, le flic  
reconnut une parodie lamentable de Franklin Roosevelt.

« Merci, mon garçon, dit Mr. Nell en récupérant sa main. Va falloir travailler un peu ça,  
parce que pour l’instant, tu as autant l’accent irlandais que Groucho Marx. »

Les autres garçons éclatèrent de rire, surtout de soulagement. Et rire n’empêcha pas Stan  
d’avoir un regard de reproche pour Richie : *Tu es vraiment incorrigible !*

Mr. Nell serra les mains à la ronde, en terminant par Ben.

« Tu n’as pas à avoir honte, mon bonhomme. Ce n’est qu’une erreur de jugement. Quant à

votre truc, là en bas... C'est dans un livre que tu as trouvé le plan ? »

Ben secoua la tête.

« T'as inventé ça tout seul ?

– Oui, m'sieur.

– Eh bien, nom d'une pipe ! Tu feras de grandes choses, un jour ou l'autre, sûr. Mais pas dans les Friches, c'est pas le coin pour ça. (Il regarda autour de lui, songeur.) Ça n'a jamais été le coin pour ça ; trop pourri. (Il soupira.) Allez, les enfants, détruisez-moi ce truc. Je vais aller pisser un coup et m'asseoir là-haut à l'ombre en attendant que vous remettiez les choses en ordre. » Il jeta un regard ironique à Richie en disant ces derniers mots, comme s'il l'invitait à faire une autre de ses sorties.

« Oui, m'sieur », se contenta de dire humblement Richie. Mr. Nell acquiesça, satisfait, et les garçons se remirent au travail, se tournant une fois de plus vers Ben, mais cette fois-ci, pour qu'il leur dise comment défaire le plus rapidement possible ce qu'ils avaient bâti selon ses instructions. Mr. Nell tira une bouteille brune de sa tunique et ingurgita une large rasade. Il toussa, souffla bruyamment et regarda les enfants, les yeux humides, l'expression bienveillante.

« Et c' que c'est que v' savez dans vot' bouteille, m'sieur ? lui lança Richie d'où il se tenait, dans l'eau jusqu'aux genoux.

– Tu pourras jamais la fermer, Richie ? siffla Eddie.

– Ça ? » fit Mr. Nell, l'air légèrement surpris, regardant de nouveau sa bouteille dépourvue de toute étiquette. « C'est le sirop pour la gorge des dieux, mon garçon. Voyons maintenant si tu es capable de pelleter aussi vite que tu parles. »

### 3

Un peu plus tard, Bill et Richie se retrouvèrent dans la côte de Witcham Street. Bill poussait Silver ; après avoir construit puis détruit le barrage, il ne disposait tout simplement plus de l'énergie indispensable pour propulser l'engin à sa vitesse de croisière. Les deux garçons étaient sales, ébouriffés et recrues de fatigue.

Stan leur avait demandé s'ils ne voulaient pas venir chez lui faire une partie de Monopoly ou de Parcheesi, mais ils avaient refusé ; il se faisait tard. Ben, l'air épuisé et déprimé, avait dit préférer rentrer chez lui voir si personne n'avait rapporté les livres de la bibliothèque. Il avait quelque motif de l'espérer, car chaque volume contenait une carte où figuraient le nom et l'adresse de l'emprunteur. Eddie expliqua qu'il voulait voir *The Rock Show* à la télé ; Neil Sedaka devait passer, et il tenait à vérifier si Sedaka n'était pas un Noir. Stan lui dit qu'il était idiot, que

Sedaka était blanc, qu'on s'en apercevait rien qu'en l'écouter. Eddie protesta, et lui fit remarquer qu'il avait toujours pris Chuck Berry pour un Blanc, jusqu'au jour où il l'avait vu dans *Bandstand*.

« Ma mère pense toujours qu'il est blanc, ajouta Eddie, et c'est tant mieux. Elle ne me laisserait sans doute plus écouter sa musique si elle apprenait que c'est un nègre. »

Stan avait parié quatre BD à Eddie que Neil Sadaka était blanc, et ils étaient partis ensemble chez Eddie pour en avoir le cœur net.

Et c'est ainsi que Bill et Richie s'étaient retrouvés tout seuls, marchant dans la direction de la maison de Bill, sans beaucoup parler. Richie se mit à repenser à l'histoire de l'album de George, avec la photo qui s'animait. En dépit de sa fatigue, une idée lui vint à l'esprit. Une idée idiote... mais qui n'était pas non plus sans attrait.

« Billy mon pote, dit-il, arrêtons-nous cinq minutes, pause café, veux-tu ? J' suis mort.

– On n'aurait p-pas cette ch-chance ! » répondit Bill, qui néanmoins fit halte et posa soigneusement Silver en bordure de la pelouse du séminaire de Derry ; puis les deux garçons s'installèrent sur les marches qui conduisaient à l'entrée de la grande bâtisse victorienne.

« Quelle j-journée ! » fit Bill, morose. Il avait deux taches mauves sous les yeux, et son visage trahissait la fatigue de quelqu'un qui n'en peut plus. « Il vaudra mieux appeler chez t-t-toi quand on sera à la m-maison. S-inon tes v-vieux vont se ronger les sangs.

– Ouais, bien sûr. Écoute, Bill... »

Richie s'interrompit, repensant à la momie de Ben, au lépreux d'Eddie et à ce que Stan avait failli leur raconter. Pendant un instant, quelque chose affleura son esprit, quelque chose qui avait à voir avec la statue de Paul Bunyan. Mais, grâce à Dieu, il ne s'était agi que d'un rêve.

Il repoussa toutes ces absurdités et se lança :

« Si on allait dans la chambre de George, chez toi ? J'aimerais voir cette photo. »

Bill regarda Richie, bouleversé. Il voulut parler et n'y réussit pas, tant était forte la tension. Il se contenta de secouer violemment la tête.

« Tu as entendu l'histoire d'Eddie, Bill. Et celle de Ben. Est-ce que tu y crois ?

– J-Je ne sais p-pas. Je c-crois qu'ils ont d-dû voir quelque ch-chose.

– Ouais, moi aussi. Et je suis sûr que tous les autres gosses qu'on a tués dans le secteur auraient une histoire comme ça à raconter. La seule différence avec Ben et Eddie, c'est qu'ils n'ont pas été pris. »

Bill souleva les sourcils, mais sans manifester une grande surprise. Richie se doutait bien que Bill avait pu faire le même raisonnement ; il bafouillait, mais il n'était pas idiot.

« Réfléchis maintenant à ça, Grand Bill ; un type a très bien pu se déguiser en clown pour tuer les enfants. Ne me demande pas pourquoi, mais qui peut dire pour quelles raisons agissent

les cinglés ?

– D’a-d’a-d’a...

– D’accord. C’est pas tellement différent du joker dans une histoire de Batman. » Le seul fait d’exposer ses idées excitait Richie. Il se demanda brièvement s’il essayait honnêtement de prouver quelque chose ou s’il n’était pas en train d’embobiner Bill afin de pouvoir voir la chambre et la photo. En fin de compte, c’était probablement sans importance. Le seul fait de voir une lueur d’excitation dans l’œil de Bill suffisait.

« M-Mais, et l’histoire d-de la ph-photo, dans tout ç-ça ?

– Qu’est-ce que tu en penses, toi ? »

À voix basse, sans regarder Richie, Bill répondit qu’il pensait qu’il n’y avait aucun rapport avec les meurtres. « Je c-crois que c’-c’était le f-fantôme de G-Geo-Georgie.

– Un fantôme dans une photo ? »

Bill acquiesça.

Richie resta pensif. L’idée de fantôme ne troublait nullement son jeune esprit. Il était convaincu de leur existence. Avec des parents méthodistes, Richie allait à l’église tous les dimanches et au catéchisme tous les mardis soir. Il connaissait déjà assez bien la Bible, et il savait qu’il y avait toutes sortes de choses bizarres dedans. D’après la Bible, Dieu lui-même était au moins un fantôme pour un tiers, mais ce n’était qu’un début. On croyait aux démons dans la Bible : Jésus en avait fait sortir tout un troupeau d’un type. Vraiment marrants, ceux-là. Quand Jésus avait demandé au type qui il était, les démons avaient répondu en lui disant de s’engager dans la Légion étrangère ; ou un truc comme ça. La Bible regorgeait d’histoires de ce genre, toutes parfaitement vraies, d’après le révérend Craig et les parents de Richie. Ce n’était donc pas tant l’explication elle-même de Bill qui le gênait que la logique qui la sous-tendait.

« Mais tu as dit que tu avais peur ; pourquoi aurais-tu peur du fantôme de George, Bill ? »

Bill porta une main tremblante à sa bouche avant de parler. « Il est p-probablement en-en c-colère a-après moi. C’est m-ma f-faute, s’il est m-mort. Je l’ai en-envoyé a-avec le b-b-b... » Il fut incapable de sortir le mot, et mima donc le bateau d’une ondulation de la main. Richie acquiesça pour montrer qu’il le comprenait... mais qu’il n’était pas d’accord.

« Je ne crois pas, dit-il. Si tu l’avais descendu, je dis pas. Ou même si tu lui avais donné un fusil chargé, par exemple, et s’il s’était accidentellement tué avec. Mais ce n’était pas un fusil, juste un bateau de papier. Tu ne voulais pas lui faire de mal ; en fait (Richie leva un doigt qu’il agita comme un avocat qui avance un argument), tu voulais seulement faire plaisir à ton petit frère, non ? »

Bill s’efforça de se souvenir, désespérément. Ce que Richie venait de lui dire l’avait fait se

sentir un peu mieux, pour la première fois depuis la mort de George, c'est-à-dire depuis des mois. Mais il y avait quelque chose en lui qui tenait absolument à ce qu'il ne se sente pas mieux, qui tenait à ce que ce soit sa faute ; peut-être pas entièrement, mais au moins en partie.

*Sinon, comment expliquer cette zone glaciale sur le canapé entre son père et sa mère ? Sinon, comment se faisait-il que plus personne ne parlait à table, pendant les repas ? On n'entendait plus que des bruits de couteaux et de fourchettes, et quand il n'en pouvait plus, il demandait qu'on l'ex-ex-excuse et filait.*

Comme si le fantôme, c'était lui ; une présence qui parlait et se déplaçait, mais que l'on n'entendait pas, que l'on ne voyait pas ; on la sentait vaguement, sans en accepter la réalité.

L'idée qu'il était responsable ne lui plaisait pas, mais l'autre alternative, dans ce cas, lui plaisait encore moins : il aurait fallu, pour expliquer le comportement de ses parents, admettre que toute l'attention qu'ils lui avaient dévolue, tout l'amour qu'ils lui avaient porté, n'avaient été que le résultat de la présence de George ; George parti, il ne restait plus rien pour lui. Et tout cela s'était produit accidentellement, sans aucune raison. S'approcher de cette issue, c'était entendre les vents de la folie souffler au-delà.

Il revint donc sur ce qu'il avait fait, senti et dit le jour de la mort de Georgie, une part de lui-même espérant que Richie avait dit vrai, l'autre espérant tout autant que non. En tant que grand frère, il n'avait pas été un saint vis-à-vis de son cadet, rien n'était plus certain. Ils s'étaient souvent battus. N'y avait-il pas eu de bagarre, ce jour-là ?

Non, pas de bagarre. Lui-même s'était senti bien trop patraque pour prendre l'initiative d'une querelle avec George. Il avait dormi et rêvé de quelque chose, rêvé d'une

*(tortue)*

petite bestiole marrante, il ne se souvenait pas de quoi, et il s'était réveillé alors que s'affaiblissait le bruit de la pluie, dehors, et que George grommelait, boudeur, dans la salle à manger. Il lui avait alors demandé ce qui n'allait pas. George était venu dans sa chambre et lui avait dit qu'il essayait de fabriquer un bateau de papier en suivant les directives de son illustré favori, sans arriver à s'en sortir. Bill avait dit à George d'amener l'illustré (il voulait confirmer ses souvenirs du camp d'été où il avait appris la technique des bateaux de papier). Assis à côté de Richie sur les marches du séminaire, il se souvint du regard extasié de George quand il avait vu le bateau prendre forme ; il se rappela la joie que lui avait procurée ce regard ; Georgie le prenait vraiment pour un as, un champion, le genre de type qui triomphe de toutes les difficultés. Bref, il s'était senti un authentique grand frère.

Le bateau avait tué George, mais Richie avait raison : ce n'était pas comme s'il avait donné à Georgie un fusil chargé pour jouer avec. Bill n'avait aucune idée de ce qui allait lui arriver. Comment aurait-il pu deviner ?

Il prit une profonde inspiration qui le fit frissonner, et eut l'impression qu'un gros rocher (dont il n'avait jamais soupçonné la présence) venait d'être enlevé de sa poitrine. Il se sentit immédiatement mieux, à tous points de vue.

Il ouvrit la bouche pour expliquer cela à Richie – mais au lieu de cela, il éclata en sanglots.

Inquiet, Richie passa un bras sur les épaules de Bill (non sans avoir jeté un rapide coup d'œil à la ronde pour être sûr que personne ne les prendrait pour un couple de tapettes).

« Tout va bien, Bill, tout va bien, d'accord ? Allez, vieux, ferme-moi ces robinets.

– *Je n'ai ja-ja-jamais v-voulu qu-qu'il m-m-meure*, larmoya-t-il, bafouillant plus que jamais. *JAJAMAIS J-J-JE N'AI P-P-PENSÉ UN T-T-TRUC P-P-PAREIL !*

– Nom d'une pipe, Bill, je le sais bien. Si t'avais voulu lui faire sa fête, tu l'aurais poussé dans l'escalier, ou un truc comme ça. (Maladroitement, Richie tapota l'épaule de Bill et le serra contre lui avant de le relâcher.) Bon, allez, on arrête de chialer, d'accord ? On dirait un bébé. »

Peu à peu, Bill se calma. Ça lui faisait toujours mal, mais la douleur lui paraissait en quelque sorte plus propre, comme s'il avait débridé une plaie et retiré ce qui était putréfié à l'intérieur. L'impression de soulagement persistait.

« J-Je n'ai ja-jamais v-voulu sa m-mort, et si t-tu racontes à-à quelqu'un que j'-j'ai chialé, j-je te f-fous mon p-poing dans la g-gueule.

– Je ne dirai rien, promis. C'était ton frère, nom d'une pipe. Si on me tuait mon frère, je chialerais comme une Madeleine.

– Mais t'-t'as pas de f-frère.

– Ouais, mais si j'en avais un.

– Tu chialerais ?

– Sûr. » Richie se tut, observant Bill d'un air inquiet ; il se demandait s'il en avait vraiment fini. Il avait les yeux rouges et continuait de se les essuyer avec son tire-jus, mais, conclut Richie, le gros de la crise était certainement passé. « Ce que je veux dire, c'est que je ne vois pas pourquoi George voudrait te hanter. C'est ce qui me fait dire que la photo a peut-être quelque chose à voir... euh, à voir avec l'autre, là. Le clown.

– M-mais peut-être q-que G-George ne le sait p-pas, lui. Peut-être q-qu'il p-pense que... »

Richie comprit où Bill voulait en venir et le coupa d'un geste de dénégation : « Quand t'es clamsé, tu sais tout ce que les gens pensaient de toi, Bill. (Il s'exprimait avec l'air indulgent d'un grand professeur corrigeant les idées stupides d'un cul-terreux.) C'est dans la Bible : "Ouais, si on ne peut pas voir à travers le miroir actuellement, nous verrons comme si c'était une vitre après notre mort." C'est dans la première Épître aux Thessaloniciens ou la deuxième aux Babyloniens, j'ai oublié. Ça veut dire...

– J-J'ai compris.

– Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

– Hein ?

– Allons dans sa chambre et regardons l'album. Ça nous donnera peut-être un indice sur celui qui tue les gosses.

– J'ai la frousse.

– Moi aussi. » Richie avait répondu d'instinct, histoire de décider Bill, puis quelque chose de lourd se déplaça en lui et il se rendit compte qu'il avait, effectivement, une peur bleue.

#### 4

Les deux garçons se glissèrent dans la maison comme des fantômes.

Le père de Bill était encore au travail ; sa mère se trouvait dans la cuisine, plongée dans un livre de poche, assise à la table. L'odeur du repas – brandade de morue – parvenait jusque dans l'entrée. Richie appela chez lui pour que sa mère ne le croie pas mort, tout de suite en arrivant.

Mais la mère de Bill les entendit et s'enquit de ce qui se passait depuis la cuisine ; Richie expliqua que sa propre mère passerait le prendre dans un moment.

Ils allèrent à l'étage, dans la chambre de Bill. Elle était rangée comme une chambre de garçon, c'est-à-dire que sa mère n'aurait eu qu'un léger mal de tête en l'examinant. Les étagères croulaient sous les livres et les BD empilées à la diable, tandis que les 45-tours, les jouets et les modèles réduits disputaient la place à d'autres livres sur le bureau, où trônait également une machine à écrire, une vieille Underwood de bureau ; ses parents la lui avaient offerte pour Noël, deux ans auparavant, et Bill s'en servait de temps en temps pour écrire des histoires, avec plus de fréquence depuis la mort de George. Cette manière de « faire semblant » lui procurait un certain soulagement.

Le tourne-disque était posé à même le sol, des vêtements entassés dessus ; Bill les fourra dans un tiroir du bureau et prit une demi-douzaine de 45-tours qu'il empila sur le gros tube du distributeur. Les Fleetwoods commencèrent à chanter *Corne Softly Darling*.

Richie se pinça le nez.

Bill ne put s'empêcher de sourire, en dépit de son cœur qui cognait. « Ils n-n'aiment p-pas le r-rock. C-Celui-là, c'est m-mon c-cadeau d'anniversaire. J'ai aussi d-deux P-Pat Boone et d-deux T-Tommy Sands. Je m-me passe L-L-Little R-Richard et J-Jay Hawkins quand i-ils ne sont p-pas là. Mais s-si elle entend la-la m-musique, elle n-nous croira d-dans ma ch-chambre. Viens. »

La chambre de George était de l'autre côté du couloir, la porte fermée. Richie la regarda et

se passa la langue sur les lèvres.

« Elle n'est pas fermée à clef ? » murmura-t-il. Il se prit soudain à espérer qu'elle soit barricadée. Il avait du mal à croire que l'idée d'y pénétrer était de lui, tout d'un coup.

Bill, tout pâle, secoua la tête et tourna le bouton de porte. Il entra et se tourna vers Richie, qui hésita un instant avant de le suivre. Bill referma la porte derrière eux ; la musique se réduisit à un son étouffé. Le cliquetis de la serrure fit tressaillir Richie.

Il regarda autour de lui, à la fois mort de peur et dévoré de curiosité. La première chose qu'il remarqua fut l'odeur sèche de renfermé. *Ça doit faire longtemps que l'on n'a pas ouvert la fenêtre, ici... ça doit faire longtemps que quelqu'un n'y a pas respiré, c'est vraiment l'impression que ça donne*, pensa-t-il. Il frissonna de nouveau et de nouveau se passa la langue sur les lèvres.

Son regard tomba sur le lit de George et il pensa à l'enfant, dormant maintenant pour toujours sous un matelas de terre au cimetière de Mount Hope. Pourrissant. Sans avoir les mains croisées sur la poitrine, car pour cela il faut en avoir deux, et il manquait tout un bras à George quand on l'avait enterré.

Richie laissa échapper un petit bruit de gorge ; Bill se tourna et lui jeta un regard interrogateur.

« Tu as raison, fit-il d'une voix enrouée. C'est rudement inquiétant, ici. Je me demande comment tu as pu y venir seul.

– C'était m-mon frère, répondit simplement Bill. Par m-moments, j-j'en ai envie, c-c'est tout. »

Il y avait des posters sur les murs, des posters pour les petits. L'un d'eux représentait Tom Terrific, le personnage du dessin animé *Captain Kangaroo*, un autre les neveux de Donald, marchant dans la nature en bonnet de raton laveur. Sur un troisième, Mr. Do arrêta la circulation pour qu'un groupe d'enfants puissent traverser la rue. ON ATTEND LA PRÉSENCE DU PRÉPOSÉ POUR TRAVERSER ! lisait-on en dessous. George l'avait lui-même colorié.

*Il était pas très bon pour rester entre les lignes, le pauvre même*, pensa Richie, avec un frisson. Il n'aurait jamais l'occasion de s'améliorer. Richie regarda la table, près de la fenêtre. Alignés au garde-à-vous par Mrs. Denbrough, à demi ouverts, se tenaient les bulletins de notes de George. À les voir ainsi, sachant qu'il n'y en aurait pas d'autres, que l'enfant était mort avant d'être capable de rester entre les lignes qu'il coloriait et que sa vie s'était achevée irrévocablement, pour l'éternité, sur ces bulletins de la maternelle et de l'école, l'imbécile réalité de la mort vint frapper Richie de plein fouet, pour la première fois de sa vie. Comme si un gros coffre-fort de fer était venu s'enfouir dans son cerveau. *Je pourrais mourir !* s'écria-t-il en lui-même, horrifié par une sorte

de sentiment de trahison. *Ça arrive à n'importe qui ! À tout le monde !*

« Bon Dieu, bon Dieu de bon Dieu ! fit-il d'une voix chevrotante, incapable de dire autre chose.

– Ouais, fit Bill dans un souffle, s'asseyant sur le lit de George. Regarde. »

Richie suivit le doigt de Bill et vit l'album de photos qui gisait sur le plancher, refermé. MES PHOTOGRAPHIES, lut Richie. GEORGE ELMER DENBROUGH, 6 ANS.

*Six ans !* s'écria la voix intérieure, avec toujours le même sentiment d'avoir été trahie. *Six ans pour toujours ! N'importe qui ! Merde ! Tout le monde !*

« Il é-était ou-ouvert, dit Bill. A-Avant.

– Eh bien, il s'est refermé de lui-même », dit Richie, mal à l'aise, en s'asseyant à côté de Bill. Sans quitter des yeux l'album de photos. « Comme un livre.

– Les p-p-pages, j-je veux bien, m-mais pas la c-couverture. E-Elle s'est re-refermée d-d'elle-même. (Il regarda Richie solennellement, les yeux très noirs dans son visage blême et fatigué.) I-Il veut q-que ce soit t-toi qui le r-rouvres. C'est ce-ce que j-je pense. »

Richie se leva, et se dirigea lentement vers l'album. Il gisait en dessous de la fenêtre masquée seulement par de légers rideaux. Dans la cour, il aperçut un pommier d'où pendait, de la plus grosse branche, torse et noire, une balançoire que faisait osciller le vent.

Ses yeux revinrent sur l'album de George.

Une tache marron s'étalait sur la tranche, vers les pages du milieu. Ce pouvait tout aussi bien être du ketchup desséché. Évidemment. Rien n'était plus facile que d'imaginer George regardant son album de photos un hot-dog ou un hamburger bien dégoulinant à la main ; il prenait une grosse bouchée, et un peu de ketchup giclait sur l'album. Les enfants sont sujets à ce genre de petits accidents involontaires. Ce pouvait être du ketchup, mais Richie savait que non.

Il effleura l'album et retira sa main : il lui avait donné une impression de froid. Il était pourtant placé de telle manière que le soleil d'été, puissant et à peine filtré par les légers rideaux, aurait dû le chauffer toute la journée ; il dégageait néanmoins une sensation de froid.

*Eh bien, je ne vais pas y toucher, pensa Richie. De toute façon, je n'ai aucune envie de regarder dans ce stupide album plein de têtes que je ne connais pas. Je crois que je vais dire à Bill que j'ai changé d'idée. Nous n'aurons qu'à aller dans sa chambre pour lire des illustrés un moment, après quoi je rentrerai chez moi, on mangera et j'irai me coucher tôt parce que je suis pas mal fatigué ; et quand je me réveillerai demain matin, je serai convaincu qu'il s'agit bien de ketchup. Voilà ce que je vais faire. Ben oui.*

C'est ainsi qu'il ouvrit l'album avec des mains à mille kilomètres de lui, tout au bout de longs bras de plastique, et qu'il regarda la tête des gens et les coins de rue, les oncles et les tantes, les bébés et les maisons, les vieilles Ford et les vieilles Studebaker, les lignes de téléphone, les

boîtes aux lettres, les palissades, les jantes de voiture avec de l'eau croupissante dedans, la grande roue de la foire d'East County, le château d'eau, les ruines des aciéries Kitchener...

Il tournait les pages de plus en plus vite ; brusquement, elles devinrent blanches. Il revint en arrière, bien décidé à s'en sortir tout seul. Il y avait une photo du centre de Derry, avec Main et Canal Street, datant des années 30, puis plus rien.

« Il n'y a pas la moindre photo de classe là-dedans, dit Richie, regardant Bill avec une expression où se mêlaient soulagement et exaspération. Qu'est-ce que tu nous as raconté ?

– Q-Q-Quoi ?

– La dernière, c'est cette photo du centre-ville, autrefois. Après, c'est vide. »

Bill se leva et vint rejoindre Richie. Il examina le document : Derry près de trente ans auparavant, avec des autos et des camions d'un modèle antique, des lampadaires tout aussi démodés avec des grappes de globes comme de gros raisins, des piétons près du canal, immobilisés un pied en l'air par l'objectif. Il tourna la page ; comme l'avait dit Richie, il n'y avait rien.

Non, un instant, pas tout à fait. Restait l'un de ces petits angles en papier noir et cellophane dans lesquels on glissait les photos pour les retenir.

« Elle é-était là, dit-il en tapotant l'angle de papier. Regarde.

– Nom d'une pipe ! Mais qu'est-ce qu'elle est devenue ?

– J-Je ne sais p-pas. »

Bill avait pris l'album des mains de Richie et le tenait maintenant sur ses genoux. Il revint en arrière, et étudia les photos accumulées par George. Il abandonna au bout d'une minute, mais les pages continuèrent à se tourner, toutes seules, lentement mais régulièrement, avec un fort bruit de froissement qui avait quelque chose de délibéré. Bill et Richie échangèrent un regard, l'un et l'autre l'œil exorbité, et revinrent à l'album.

Il arriva de nouveau à la dernière image, et les pages arrêtaient de tourner. Le centre de Derry en couleur sépia, la ville telle qu'elle était bien avant leur naissance.

« Hé ! » fit tout d'un coup Richie en reprenant l'album à Bill. Il n'y avait plus de peur dans sa voix, maintenant, et une expression d'émerveillement venait de se peindre sur son visage. « Merde de merde !

– Q-Quoi. Qu'est-ce q-qu'il y a ?

– Nous ! C'est nous, là, sur la photo ! Jésouille-Christouille ! Mais regarde ! »

Bill saisit le livre par l'un des côtés. Penchés sur la page, ils avaient l'air de choristes déchiffrant une partition. Bill prit une profonde inspiration, et Richie comprit que lui aussi voyait la même chose.

Sous la surface brillante de la vieille photo en noir et blanc, deux jeunes garçons marchaient sur Main Street en direction de l'intersection avec Center Street – l'endroit où le canal passait sous terre pour un peu plus de deux kilomètres. Ils se détachaient nettement devant le muret de béton qui bordait le canal. L'un d'eux portait des pantalons de golf, l'autre quelque chose qui avait presque l'air d'un costume marin. Il avait une casquette de tweed perchée sur la tête. Ils étaient de profil trois quarts par rapport à l'objectif, et regardaient quelque chose de l'autre côté de la rue. Le garçon en pantalons de golf était sans aucun doute Richie Tozier, et son camarade en costume marin et casquette de tweed, Bill Denbrough.

Ils se contemplaient, hypnotisés, sur une photographie presque trois fois plus vieille qu'eux. Richie sentit sa bouche devenir aussi sèche que de l'amadou et aussi lisse que du verre. Quelques pas en avant des deux garçons se tenait un homme retenant son Fedora par le bord, un pan de manteau relevé par un coup de vent. Il y avait des Ford Modèle-T dans la rue, une Pierce-Arrow, des Chevrolet avec des marchepieds.

« Je n'a-arrive p-pas à c-c-croi... », commença Bill, et c'est à cet instant-là que la photo se mit à s'animer.

La Ford-T qui se trouvait au milieu du carrefour (et aurait dû y rester éternellement, ou du moins jusqu'à la dissolution de la photo) acheva de le franchir, en laissant derrière elle des fumées d'échappement. Une petite main blanche apparut à la vitre du conducteur pour indiquer un changement de direction à gauche. Elle s'engagea dans Court Street et sortit du cadre du cliché, disparaissant ainsi.

La Pierce-Arrow, les Chevrolet, les Packard se mirent toutes à rouler, s'évitant les unes les autres au croisement. Au bout de vingt-huit ans, le pan du manteau de l'homme retomba. Ce dernier enfonça vigoureusement son chapeau et se mit à marcher.

Les deux garçons achevèrent leur tour d'horizon et se présentèrent de face, et l'instant suivant, Richie comprit ce qu'ils avaient regardé quand il vit un chien galeux apparaître dans Center Street. Le garçon en costume marin – Bill – monta deux doigts à la bouche et siffla. Interloqué au point d'être incapable de bouger ou de penser, Richie se rendit compte qu'il avait entendu le sifflement, qu'il entendait le ronronnement irrégulier des automobiles. Le niveau sonore était faible, comme s'ils se trouvaient derrière un vitrage épais, mais les bruits étaient bien là.

Le chien lança un coup d'œil aux deux garçons et poursuivit son chemin. Ils se mirent à rire comme des baleines et reprirent leur marche ; c'est alors que le Richie de la photo prit Bill par un bras et lui montra le canal, vers lequel ils se tournèrent.

*Non, ne fais pas ça, ne fais pas ça !* pensa Richie.

Ils s'avancèrent jusqu'au muret bas de béton et soudain le clown jaillit au-dessus comme un horrible diable de sa boîte – un clown qui avait la tête de Georgie, les cheveux ramenés en arrière et collés, un sourire hideux à la bouche, les lèvres barbouillées de blanc et sanguinolentes, les yeux comme deux trous noirs. L'une de ses mains tenait les ficelles de trois ballons. Avec l'autre, il essaya de prendre le garçon en costume marin par le cou.

« N-N-N-NON ! » cria Bill en portant la main à la photo.

En mettant la main *dans* la photo.

« Arrête, Bill ! » hurla Richie en lui attrapant la main.

Il s'en fallut d'un rien. Il vit le bout des doigts de Bill pénétrer la surface de la photo et passer dans un autre monde. Il vit le bout des doigts perdre les couleurs chaudes de la vie et prendre les teintes blêmes qui passent pour du blanc dans les vieux clichés. En même temps, ils devinrent petits et comme déconnectés. On aurait dit cette illusion d'optique particulière à l'eau : la partie de la main en dessous de la surface semble flotter indépendamment de la partie qui est au-dessus.

Une série de coupures en diagonales apparurent à l'endroit où les doigts de Bill devenaient ceux de la photo, comme s'il avait mis la main entre les pales d'un ventilateur en marche.

Richie le prit par l'avant-bras et tira de toutes ses forces. Tous deux tombèrent à la renverse, tandis que l'album était projeté à terre et se refermait dans un claquement sec. Bill porta les doigts à la bouche, des larmes de douleur dans les yeux. Du sang coulait sur ses paumes et ses poignets en filets délicats.

« Fais-moi voir, Bill.

– Ça f-fait mal », répondit Bill en tendant la main à Richie, paume vers le bas. Une série de coupures entaillait son index, son majeur et son annulaire. Le petit doigt avait à peine effleuré la surface de la photographie (en avait-elle une ?) et n'avait pas été touché, apparemment ; Bill confia plus tard à Richie que l'ongle avait cependant été coupé aussi nettement qu'avec des ciseaux de manucure.

« Seigneur, Bill, dit Richie, vite, du Tricosténil ! » C'était tout ce qui lui venait à l'esprit. Nom d'une pipe, ils avaient eu de la chance : s'il n'avait pas tiré sur son bras comme il l'avait fait, Bill aurait pu y laisser les doigts. « Il faut arranger ça. Ta mère risque...

– T-T'occupe pas de m-ma mère, répondit Bill, qui reprit l'album de photos en répandant des gouttes de sang sur le plancher.

– Ne retouche pas à ce truc ! s'écria Richie en le saisissant frénétiquement par les épaules. Tu as déjà failli perdre tes doigts ! »

Bill se débarrassa de lui d'un mouvement du torse et se mit à feuilleter l'album, avec sur le

visage une sinistre expression, pleine de détermination, qui fit davantage peur à Richie que tout le reste – surtout quand il vit la lueur de folie dans l’œil de son ami. Ses doigts ensanglantés laissaient des taches rouges sur les feuilles. Ces taches, comme l’autre, ne tarderaient pas à ressembler à des traces de ketchup. Évidemment.

Il tomba enfin sur la photo du centre de Derry.

La Ford-T était revenue au milieu du carrefour. Les autres véhicules étaient figés aux mêmes endroits qu’auparavant. L’homme qui marchait tenait toujours le rebord de son Fedora, et le pan de son manteau se gonflait d’air.

Les deux garçons avaient disparu.

Il n’y avait aucun enfant sur le cliché. Mais...

« Regarde ! » murmura Richie, avec un geste prudent pour ne pas approcher le doigt trop près de l’image. Un demi-cercle apparaissait au-dessus du parapet du canal ; le sommet de quelque chose de rond.

Quelque chose comme un ballon.

## 5

Ils sortirent juste à temps de la chambre de George. La mère de Bill n’était pour l’instant qu’une voix au bas de l’escalier et une ombre contre le mur. « Êtes-vous en train de vous battre, les garçons ? demanda-t-elle sèchement. J’ai entendu un bruit de chute.

– On cha-chahutait j-juste un peu, M-M’an », répondit Bill en jetant à Richie un coup d’œil qui lui disait : *Toi, la ferme, hein !*

« Arrêtez-moi ça immédiatement. J’ai cru que le plafond allait me tomber sur la tête.

– O-Oui, Maman. »

Ils l’entendirent qui retournait vers le devant de la maison. Autour de sa main blessée, Bill avait enroulé son mouchoir, qui s’imbibait de sang ; il allait en dégoutter d’un instant à l’autre. Les garçons descendirent à la salle de bains, et Bill laissa la main sous le robinet jusqu’à ce qu’elle arrêât de saigner. Une fois nettoyées, les coupures, pourtant très fines, se révélèrent profondes. Voir leurs lèvres blanches et la chair rouge à l’intérieur donna envie de vomir à Richie, qui les banda de Tricosténil aussi vite qu’il put.

« Ça f-fait ho-horriblement m-mal, dit Bill.

– On n’a pas idée, non plus, de fourrer la main dans un truc comme ça, crétin ! »

Bill, solennel, regarda les anneaux de tissu adhésif puis leva les yeux sur Richie. « C’était le c-clown. Il e-essayait de se-se f-faire p-passer pour G-G-George.

– Exact. Tout comme il essayait de se faire passer pour la momie dans l’histoire de Ben. Et pour le clochard malade dans celle d’Eddie.

– Le lépreux ?

– Oui.

– Mais est-ce q-que c’est v-vraiment un c-clown ?

– C’est un monstre, répondit carrément Richie. Une sorte de monstre. Qui se trouve quelque part ici, en plein Derry. Et qui tue les gosses. »

## 6

Peu de temps après l’incident du barrage dans les Friches, Mr. Nell et l’histoire de la photo qui bougeait, Richie, Ben et Beverly Marsh se trouvèrent face à face non pas avec un monstre, mais avec deux, un samedi. Ils payèrent même pour cela (Richie, du moins, paya). Ces deux monstres étaient certes effrayants, mais nullement dangereux, car ils poursuivaient leurs victimes sur l’écran du cinéma Aladdin tandis que Richie, Ben et Beverly assistaient à leurs exploits depuis le balcon.

L’un des monstres était un loup-garou, joué par Michael Landon. Il était chouette, car même quand il devenait le loup-garou, il conservait sa coupe de cheveux en catogan. L’autre était cette espèce d’affreux branleur, joué par Gary Conway, ramené à la vie par un descendant de Frankenstein, qui jetait en pâture tout ce qu’il ne gardait pas à des alligators installés dans son sous-sol. Également au programme : des actualités avec les dernières modes de Paris et la plus récente explosion au décollage d’une fusée Vanguard à Cape Carnaveral, deux dessins animés, et BIENTÔT SUR NOS ÉCRANS. Avec entre autres *J’ai épousé un monstre venu de l’espace* et *The Blob*, que Richie inscrivit immédiatement sur ses tablettes.

Ben resta particulièrement tranquille pendant le spectacle. Meule de Foin avait bien failli se faire repérer par Henry, Huggins et Victor un peu plus tôt, et Richie ne cherchait pas plus loin l’explication de son silence. Ben avait cependant complètement oublié la présence des trois voyous (assis en dessous, presque au premier rang, se passant du pop-corn et n’arrêtant pas de chahuter). La vraie raison de ce silence s’appelait Beverly. Sa proximité avait quelque chose de tellement enivrant qu’il en était presque malade. Son corps se couvrait de chair de poule, pour lui paraître l’instant suivant aussi brûlant que s’il était atteint de fièvre tropicale dès qu’il bougeait. Quand sa main effleura celle de la fille en attrapant du pop-corn, il se mit à trembler d’exaltation. Il se dit plus tard que ces trois heures passées dans la pénombre à côté de Beverly avaient été à la fois les plus longues et les plus courtes de toute sa vie.

Richie, loin de se douter que Ben était en train de vivre les affres d'un amour d'enfance, se sentait en pleine forme. Dans la hiérarchie de ses goûts cinématographiques, il ne connaissait rien de mieux que deux films d'horreur dans un cinéma envahi par des jeunes criant à qui mieux mieux aux passages les plus sanglants. Il ne faisait absolument pas le rapprochement entre les deux séries B d'American-International Pictures et ce qui se passait actuellement en ville... pas encore, du moins.

Il avait vu la projection annoncée dans le *Derry News* du vendredi matin et en avait presque immédiatement oublié la mauvaise nuit qu'il venait de passer – il avait fini par se lever pour allumer la lumière de sa penderie, un vrai stratagème de bébé, mais auparavant, il avait été incapable de fermer l'œil une minute. Le lendemain matin, cependant, les choses lui avaient paru normales... ou presque. Il commença par se dire que Bill et lui avaient été victimes d'une hallucination collective. Évidemment, les coupures aux doigts de Bill n'étaient pas une hallucination, mais peut-être s'était-il coupé aux feuilles de l'album de George ? Ça coupe, le papier. Peut-être. Et puis, aucune loi ne l'obligeait à y penser pendant les dix prochaines années, hein ? Aucune.

Et c'est ainsi, après avoir vécu des événements qui auraient conduit n'importe quel adulte chez le plus proche psychanalyste, que Richie Tozier se leva, s'envoya un gigantesque petit déjeuner de crêpes, tomba sur l'annonce des deux films d'horreur dans la page spectacles du journal et fit le compte de ses fonds ; comme ils étaient plutôt bas (pour ne pas dire inexistantes), il entreprit le siège de son père. But : obtenir des corvées.

Mr. Tozier, déjà vêtu de sa blouse de dentiste pour le petit déjeuner, reposa la page des sports et se versa une autre tasse de café. C'était un homme d'aspect agréable, au visage fin. Il portait des lunettes cerclées de métal, avait un début de calvitie, et devait mourir d'un cancer du larynx en 1973. Il regarda l'annonce que lui indiquait son fils.

« Des films d'horreur, hein ? fit Wentworth Tozier.

– Eh oui, répondit Richie, tout sourire.

– Quelque chose me dit que tu as envie d'aller les voir.

– Ouais !

– Quelque chose me dit aussi que tu vas être pris de convulsions mortelles si jamais tu ne peux aller voir ces deux navets.

– Ouais, ouais, j'en mourrai ! Je sais que j'en mourrai ! Graaaaaag ! » Richie se laissa tomber de sa chaise, s'étreignant la gorge, la langue sortie. C'était le procédé très particulier employé par Richie Tozier pour faire du charme.

« Seigneur, Richie, vas-tu arrêter ça ? lui lança sa mère depuis la cuisinière, où elle lui

préparait deux œufs à mettre sur une crêpe.

– Bon sang, Rich, lui dit son père, tandis qu’il se remettait sur sa chaise, j’ai certainement dû oublier de te donner ton argent de poche, lundi dernier. Je ne vois pas comment expliquer autrement que tu sois sans le sou dès vendredi.

– Euh...

– Dépensé ?

– Euh...

– Voilà un sujet éminemment profond de réflexion pour un garçon à l’esprit aussi léger. »  
Wentworth Tozier posa un coude sur la table et vint appuyer son menton dans la paume de sa main, contemplant son unique fils avec ce qui semblait être une totale fascination. « Où est-il passé ? »

Richie adopta immédiatement la voix de Toodles, le maître d’hôtel britannique : « Ah, que Monsieur me pardonne, mais je l’ai dépensé, Monsieur. Ma contribution à l’effort de guerre. La pierre que j’ai apportée à notre lutte contre les Huns sanguinaires, Monsieur. Le...

– Le plus beau tas de foutaises que j’aie jamais entendues, oui, le coupa son père d’un ton aimable en tendant la main vers le pot de confiture de fraises.

– Épargne-moi tes grossièretés à table, s’il te plaît, intervint Maggie Tozier tandis qu’elle portait ses œufs à Richie. Quant à toi, Rich, je me demande vraiment pourquoi tu as tellement envie de te bourrer le crâne avec ces nullités.

– Voyons, Maman... », protesta Richie. Il prenait un air désespéré, mais il jubilait intérieurement. Il lisait dans ses parents comme dans un livre (un livre beaucoup feuilleté et très aimé) et il était tranquille : il allait obtenir ce qu’il voulait, des corvées et la permission d’aller au cinéma samedi après-midi.

Wentworth se pencha vers son fils, souriant largement. « Quelque chose me dit que tu te retrouves là où je voulais que tu sois, dit-il.

– Ah bon ? fit Richie en lui rendant son sourire, un peu mal à l’aise.

– Oh, oui ! Notre pelouse t’est bien connue, Richie ? Tu n’en ignores rien ?

– Monsieur sait que la pelouse n’a aucun secret pour moi, Monsieur. Elle est un peu... touffue, n’est-ce pas ?

– C’est bien cela, oui, admit Wentworth, prenant le même ton que son fils. Et c’est toi, Richie, qui vas remédier à cet intolérable état des choses.

– Moi ?

– Oui, toi. D’un bon coup de tondeuse.

– D’accord, Papa, entendu », dit Richie, soudain pris d’un terrible soupçon. Et si jamais son

père pensait à toute la pelouse et non pas seulement à celle de devant ?

Le sourire de Mr. Tozier s'élargit, se transformant en une grimace prédatrice de requin. « TOUTE la pelouse, bien entendu, ô rejeton débile de mes reins féconds. Devant, derrière, sur les côtés. Et quand tu auras terminé, je poserai dans ta main deux rectangles de papier vert avec le portrait de George Washington d'un côté et une pyramide surmontée de l'œil éternellement ouvert de l'autre.

– Je ne te suis pas très bien, P'pa, dit Richie, qui redoutait au contraire d'avoir trop bien compris.

– Deux dollars.

– Deux dollars pour toute la pelouse ! s'exclama Richie, sincèrement mortifié. Mais c'est la plus vaste de tout le quartier ! Allons, P'pa ! »

Wentworth soupira et reprit son journal. Sur la page de titre, on lisait : NOUVELLE DISPARITION D'ENFANT. LA PEUR REVIENT. Richie pensa un bref instant à l'étrange album de George Denbrough pour se dire aussitôt qu'il avait dû être victime d'une hallucination... et que dans le cas contraire, ça s'était passé hier et qu'aujourd'hui était un autre jour.

« Je me dis que tu ne tiens pas tant que ça à voir ces films, en fin de compte », remarqua Mr. Tozier, dont les yeux, l'instant suivant, apparurent au-dessus du journal, étudiant Richie (l'air assez content de lui, il faut l'avouer). Comme un homme avec un carré en main étudie son adversaire au poker par-dessus ses cartes.

« Quand ce sont les jumeaux Clark qui la font, tu leur donnes deux dollars chacun !

– C'est exact, admit Wentworth. Mais autant que je sache, ils ne meurent pas d'envie d'aller au cinéma demain, eux. Ou alors, c'est qu'ils sont en fonds, car cela fait un moment qu'on ne les a pas vus débarquer pour vérifier l'état de l'herbage qui entoure notre domicile. Toi, en revanche, tu meurs d'envie d'y aller et tu n'en as pas les moyens. Cette sensation d'oppression au milieu de ton corps, Richie, vient peut-être des quatre crêpes et des deux œufs que tu viens d'enfourner, ou peut-être aussi de la pression que j'exerce sur toi. Hum ? » Les yeux de Mr. Tozier replongèrent derrière le journal.

« C'est du chantage, qu'il exerce sur moi ! » protesta Richie, outré, à l'intention de sa mère, qui grignotait un toast sans beurre (elle essayait de maigrir une fois de plus). C'est du chantage, j'espère que tu t'en rends compte ?

– Oui, mon chéri, je m'en rends compte. Tu as de l'œuf sur le menton. »

Richie s'essuya. « Trois dollars, et tout sera fait quand tu seras de retour ce soir », demanda-t-il au journal.

Les yeux de son père firent une nouvelle et brève apparition. « Deux dollars cinquante.

– Nom d'un chien ! Toi et Harpagon !

– Mon idole ! répliqua Wentworth de derrière son journal. Décide-toi, Richie. Je voudrais pouvoir lire ces résultats tranquillement.

– C'est d'accord », fit Richie avec un soupir. Quand tes vieux te tiennent par là où ça fait mal, ils savent vraiment y faire ; assez ah-ah-nant, en y pensant bien.

Pendant qu'il tondait, il exerça ses voix.

## 7

Il en termina (devant, derrière et sur les côtés) à trois heures, vendredi après-midi, et se retrouva le samedi matin avec deux dollars et cinquante cents dans son jean. Quasiment une petite fortune. Il appela Bill, mais celui-ci lui annonça, morose, qu'il devait se rendre à Bangor pour un test orthophonique.

Richie compatit et ajouta : « En-voie-les s-se f-f-faire foutre, G-Grand B-Bill !

– P-Parle à m-mon c-cul, ma t-tête est m-malade, T-Tozier ! » rétorqua Bill en raccrochant.

Richie appela ensuite Eddie Kaspbrak, qu'il trouva encore plus déprimé que Bill ; sa mère s'était procuré des billets de bus valables pour la journée, et ils allaient rendre visite à ses tantes à Haven, Bangor et Hampden. Toutes trois étaient grosses, comme Mrs. Kaspbrak, et toutes trois vieilles filles. « Elle vont me pincer les joues et me dire : “Comme il a grandi, ce petit”, tu vas voir, dit Eddie.

– C'est parce qu'elles te trouvent tout mignon, Eds, comme moi. Ah, l'adorable petit garçon, qu' j' me suis dit, la première fois qu' je t'ai vu !

– Tu es un vrai salopard, Richie.

– Quand tu en connais un, tu les connais tous. Tu descendras dans les Fiches, la semaine prochaine ?

– Je pense, oui, si vous en êtes. On pourrait jouer aux cow-boys.

– Peut-être. Mais... je crois que Bill et moi, on a quelque chose à te raconter.

– Quoi ?

– Il me semble que c'est plutôt à Bill de te le dire. Allez, salut. Embrasse tes tantes pour moi.

– Très drôle. »

Son troisième appel fut pour Stan le Mec, mais ses parents étaient en pétard contre lui : il venait de casser la baie vitrée du salon. Il avait joué à la soucoupe volante avec un plat à tarte qui

avait pris un mauvais virage. Patatras ! Il était de corvée pour tout le week-end et probablement pour le week-end suivant. Richie compatit de nouveau et demanda si on le verrait dans la semaine aux Friches-Mortes. Stan répondit que oui, probablement, sauf si son père le consignait à la maison.

« Nom d'une pipe, Stan, c'était juste une vitre.

– Ouais, mais t'as pas vu la taille », répondit Stan en raccrochant.

Richie était sur le point de quitter le séjour, lorsqu'il pensa à Ben Hanscom. Il trouva une seule Mrs. Hanscom dans l'annuaire, et supposa à juste titre que ce devait être sa mère.

« J'aimerais bien venir, mais j'ai déjà dépensé tout mon argent de la semaine », répondit Ben. Il avait l'air déprimé et un peu honteux de l'avouer, ayant tout gaspillé en bonbons, friandises et sodas divers.

Richie, qui roulait sur l'or (et n'aimait pas aller seul au cinéma), lui proposa un prêt.

« Ouais ? Vraiment ? Tu ferais ça ?

– Bien sûr, dit Richie, intrigué, pourquoi pas ?

– Alors, c'est d'accord ! lança joyeusement Ben. D'accord ! Ça va être très chouette ! Deux films d'horreur ! Tu as bien dit qu'il y avait une histoire de loup-garou ?

– Ouais.

– J'adore les histoires de loup-garou, mec !

– Mollo, Meule de Foin, tu vas mouiller ton froc ! »

Ben éclata de rire. « On se retrouve devant l'Aladdin, d'accord ?

– Ouais, parfait. »

Richie raccrocha et contempla le téléphone, pensif. Il prit soudain conscience de la solitude dans laquelle vivait Ben Hanscom, et du coup, se sentit plein de générosité. Il sifflait en montant les escaliers. Il se plongea dans des illustrés en attendant l'heure du spectacle.

## 8

Il faisait une agréable journée ensoleillée avec une légère brise. Claquant des doigts, Richie descendait Center Street en direction de l'Aladdin tout en chantonnant *Rockin' Robin*. Il se sentait bien. Il se sentait toujours bien quand il allait au cinéma ; il aimait ce monde magique de rêves. Il était navré pour ses copains retenus par de mornes devoirs en un tel jour – Bill et son orthophoniste, Eddie et ses tantes, et le pauvre vieux Stan qui allait passer l'après-midi à recurer les marches du perron ou à balayer le garage, tout ça parce qu'un moule à tarte avait viré à droite alors qu'il aurait dû virer à gauche.

Richie n'avait pas oublié son yo-yo ; il le sortit de sa poche et essaya une fois de plus de le faire « dormir ». C'était un talent qu'il rêvait d'acquérir, sans résultat jusqu'ici. Ce petit con ne voulait rien savoir. Soit il descendait et remontait bille en tête, soit il descendait pour le compte et restait en bas, pendu au bout de sa ficelle.

À mi-chemin, il aperçut une fille en jupe plissée beige et en blouse blanche sans manches, assise sur un banc, non loin de Shook's Drugstore. Elle dégustait ce qui lui parut être une crème glacée à la pistache. Sa chevelure roux auburn chatoyante, avec des mèches cuivrées presque blondes, retombait jusqu'au milieu de son dos ou presque. C'était Beverly Marsh.

Beverly plaisait beaucoup à Richie – disons plutôt qu'il l'aimait bien. Il la trouvait agréable à regarder (il n'était pas le seul, il le savait ; des filles comme Sallie Muller et Greta Bowie la haïssaient, encore trop jeunes pour comprendre comment il était possible d'avoir tout ce que l'on voulait et d'être tout de même en compétition avec une fille qui vivait dans l'un des taudis du fin fond de Main Street), mais elle lui plaisait avant tout parce qu'elle n'était pas une mauviette et avait un excellent sens de l'humour. En outre, elle avait souvent des cigarettes. Il l'aimait bien, en somme, parce qu'elle était un chic type. Il s'était cependant surpris par une ou deux fois à se demander quelle pouvait être la couleur de ses sous-vêtements, ce qui n'est pas le genre de chose que l'on se demande à propos des autres types...

Et puis, devait admettre Richie, elle était rudement jolie pour un type.

En s'approchant du banc où elle mangeait sa crème glacée, Richie resserra la ceinture d'une gabardine invisible, rabaissa le bord d'un feutre tout aussi invisible et se glissa dans la peau d'Humphrey Bogart. En y ajoutant la voix, il devint vraiment Bogart, au moins à ses propres yeux. N'importe qui d'autre aurait trouvé simplement Richie Tozier un peu enrhumé.

« Salut, ma poulette, dit-il en nasillant, une fois près d'elle. Absurde d'attendre le bus ici. Les nazis ont coupé toute retraite. Le dernier avion part à minuit. Tu le prends. Il a besoin de toi, ma poulette. Comme moi..., mais je m'en sortirai.

– Salut, Richie », dit Bev. Quand elle se tourna vers lui, il aperçut un bleu qui tournait au violet-noir sur sa joue droite, comme l'ombre d'une aile de corbeau. Il fut une fois de plus frappé par son charme, et pour la première fois, prit conscience qu'elle était probablement très belle. Jusqu'alors, il n'avait jamais pensé qu'il puisse y avoir de femmes très belles ailleurs qu'au cinéma, ou qu'il soit possible pour lui d'en connaître une. C'était peut-être le bleu qui lui avait révélé sa beauté, par contraste, la marque attirant tout d'abord l'attention et renvoyant ensuite au reste : les yeux gris-bleu, les lèvres bien ourlées et naturellement rouges, la peau d'enfant crémeuse et sans défaut. Quelques taches de rousseur étaient dispersées sur son nez.

« Tu veux ma photo ? demanda-t-elle en relevant la tête d'un air provocant.

– J’ai celle de ton passeport, ma poulette (de nouveau Boggie), mais quand tu auras quitté Casablanca, faudra m’en envoyer une autre.

– Tu es nul, Richie. Tu ressembles autant à Humphrey Bogart que moi à Ida Lupino. » Mais elle souriait en disant cela.

Richie s’assit à côté d’elle. « Tu vas au cinéma ? »

– Je suis fauchée. Est-ce que je peux voir ton yo-yo ? »

Il le lui tendit. « Je devrais le rendre ; il n’y a pas moyen de le faire “dormir”, alors qu’en principe il peut. Je me suis fait avoir. »

Beverly passa un doigt dans la boucle de la ficelle, tandis que Richie repoussait ses lunettes sur son nez pour voir si elle savait s’y prendre. Elle tenait le yo-yo dans le creux de la main, paume en l’air, et le laissa rouler le long de son index. Il descendit au bout de sa ficelle, et « s’endormit ». Elle eut un petit geste du doigt (Viens ici !) et le yo-yo se réveilla aussitôt, remontant la ficelle pour atterrir dans sa paume.

Mais elle n’en resta pas là, et enchaîna sur d’autres figures, terminant par deux « tours du monde » (dont l’un passa bien près d’une vieille dame qui leur jeta des regards furibonds), le yo-yo revenant docilement dans sa main pour terminer. Elle retourna s’asseoir à côté de Richie, qui la regardait bouche bée d’admiration non feinte. Son expression la fit éclater de rire.

« Ferme-la, tu vas attraper des mouches ! »

Richie obtempéra sur-le-champ.

« De toute façon, pour le dernier coup, j’ai eu de la chance. C’est la première fois de ma vie que je réussis deux “tours du monde” de suite. »

D’autres enfants arrivaient, en route pour le cinéma. Peter Gordon accompagnait Marcia Fadden. On prétendait qu’ils étaient ensemble, mais Richie soupçonnait que leurs liens étaient surtout de voisinage (leurs maisons se jouxtaient) et qu’ils étaient tellement crétins qu’ils avaient besoin l’un de l’autre pour se soutenir. Bien qu’à peine âgé de douze ans, Peter Gordon arborait déjà une acné virulente. Il lui arrivait parfois de traîner en compagnie de Bowers, Criss et Huggins, mais il était trop pusillanime pour entreprendre quelque chose de son propre chef.

Il y eut un échange de quolibets aigres-doux, qui se termina sur de vagues menaces : « On se reverra bientôt, binoclard (Gordon) ! »

– Le jour où tu voudras, tocard (Richie) ! » Réplique qui eut le don de faire hurler de rire Beverly. Elle s’appuya pendant un instant à l’épaule du garçon, qui eut le temps de trouver que ce contact et l’impression d’un poids léger qui l’accompagnait n’étaient pas vraiment désagréables. Ils se redressèrent.

« Quelle belle paire d’andouilles, dit-elle.

– Ouais, je parie que Mademoiselle pisse de l'eau de rose, dit Richie, faisant de nouveau pouffer Bev.

– Non, du Chanel numéro 5, répondit-elle d'une voix étouffée, car elle avait porté les mains à la bouche.

– Tu l'as dit, admit Richie, qui n'avait aucune idée de ce qu'était du Chanel numéro 5. Bev ?

– Oui ?

– Peux-tu me montrer comment le faire "dormir" ?

– Je crois. Je n'ai jamais essayé d'apprendre à quelqu'un d'autre.

– Mais toi, comment as-tu appris ? Qui t'a montré ? »

Elle lui jeta un regard dégoûté. « Personne ! J'ai trouvé toute seule. Comme pour faire tourner le bâton. Je me défends très bien au bâton... »

– T'as pas les chevilles qui enflent, par hasard ?

– Mais c'est la vérité. Et pourtant, je n'ai pris aucun cours, rien.

– Tu peux vraiment faire la majorette ?

– Oui.

– Tu vas devenir capitaine de majorettes, au lycée, non ? »

Elle sourit – un sourire que Richie n'avait encore jamais vu : à la fois rusé, cynique et triste. Il eut un mouvement de recul devant le pouvoir mystérieux qu'il révélait, comme il avait eu un mouvement de recul quand la photo de l'album de George s'était animée.

« Ça, c'est bon pour Marcia Fadden, dit-elle, ou pour Sally Mueller et Greta Bowie. Des filles qui pissent de l'eau de rose. Leurs pères payent pour les équipements, les uniformes. Elles ont un avantage. Jamais je ne serai capitaine.

– Nom d'une pipe, Bev, ce n'est pas la bonne façon de voir...

– Si, c'est la bonne. (Elle haussa les épaules.) Je m'en fiche. Pourquoi voudrais-tu que j'aie envie de faire des sauts périlleux et de montrer ma petite culotte au monde entier ? Tiens, Richie, regarde. »

Pendant les dix minutes suivantes, Bev montra à Richie comment faire « dormir » son yo-yo, et il fit quelques progrès. Tout d'un coup, il leva les yeux sur l'horloge du bâtiment de la Merrill Trust, de l'autre côté de la rue, et sauta sur ses pieds. « Nom d'une pipe, s'exclama-t-il en fourrant le yo-yo dans sa poche, faut que j'y aille, Bev ! Je dois retrouver Meule de Foin. Il va penser que j'ai oublié.

– Meule de Foin ?

– Oh, Ben Hanscom. C'est moi qui l'appelle comme ça. Comme Calhoun la Meule de Foin, le lutteur. »

Beverly lui fit les gros yeux. « Ce n'est pas très gentil. J'aime bien Ben.

– Me fouettez pas, bwana ! s'écria Richie, style négrillon des plantations, en roulant des grands yeux. Moi êt'e t'ès bon nèg'e, Ma'am !

– Richie », fit Bev, doucement.

Il se tut aussitôt. « Moi aussi, je l'aime bien. Nous avons tous construit un barrage dans les Friches, il y a deux jours et...

– Vous allez jouer là-bas ? Toi et Ben ?

– Bien sûr, toute une bande, même. C'est rudement chouette, ce coin. » Il jeta un nouveau coup d'œil à l'horloge. « Faut vraiment que je me tire ! Ben va attendre.

– D'accord. »

Mais au lieu de cela, il resta un bref instant hésitant et reprit : « Viens avec moi, si tu ne fais rien.

– Je te l'ai dit, je n'ai pas un sou.

– Je te paierai ta place. Je suis en fonds. »

Elle se retourna et jeta ce qui restait de son cône de crème glacée dans la poubelle, derrière le banc. Il y avait une sincère pointe d'amusement dans ses yeux gris-bleu clair, quand elle les tourna vers lui. Elle fit semblant d'arranger sa coiffure et lui demanda : « Oh, mon cher, serait-ce un rendez-vous ? »

Pour une fois (fait exceptionnel), Richie se trouva pris au dépourvu. Il sentit même le rouge lui monter aux joues. Il avait fait cette offre de la manière la plus naturelle, comme il l'avait faite à Ben... sauf qu'il avait parlé d'avancer l'argent à Ben, non ? Eh oui. Il n'avait rien dit de tel à Bev.

Richie se sentit tout d'un coup tout maladroit. Il avait baissé les yeux devant son regard amusé, et se rendait compte que sa jupe avait légèrement remonté dans le mouvement qu'elle avait fait pour jeter le cône de gaufre, ce qui découvrait ses genoux. Il leva les yeux, mais il tomba sur les légers renflements de sa poitrine naissante, et il ne se sentit pas mieux.

Comme souvent quand il se sentait gêné, Richie se réfugia dans les clowneries.

« Oui, c'est un rancart ! s'écria-t-il en se jetant à genoux devant elle, les mains jointes. Viens, je t'en prie, viens, je t'en supplie ! Si tu dis non, je me tue sur place !

– Oh, Richie, tu es vraiment cinglé ! » dit-elle, pouffant de nouveau... mais n'avait-elle pas une pointe de rouge aux joues ? Elle n'en était que plus jolie. « Allez, relève-toi avant qu'on t'embarque pour l'asile ! »

Il obtempéra et se sentit un peu plus à l'aise, comme s'il venait de retrouver l'équilibre. Une petite pointe de folie aidait toujours à se sortir des situations embarrassantes, croyait-il. « Alors, tu veux bien venir ?

– Bien sûr ! Merci beaucoup, Richie. Tu te rends compte ? Mon premier rendez-vous ! Attends seulement que je raconte tout ça dans mon journal, ce soir. » Les deux mains serrées contre sa poitrine naissante, elle se mit à battre rapidement des cils et éclata de rire.

« J'aimerais mieux si tu n'appelais pas ça comme ça, dit Richie.

– Tu n'es pas très romantique, lui reprocha-t-elle avec un soupir.

– Pas pour un sou. »

Il se sentait néanmoins extrêmement content de lui. Le monde lui parut soudain très clair et très amical. Il se surprit à jeter des coups d'œil furtifs à la jeune fille. Elle regardait les vitrines – robes et chemises de nuit dans celle de Cornell-Hopley's, linge de maison à la Grange aux affaires – et il observait sa chevelure, l'ovale de sa joue, ou la façon dont ses bras nus sortaient des ouvertures circulaires de la blouse. Tous ces détails le ravissaient. Il n'aurait su dire pour quelles raisons, mais jamais ce qui s'était passé dans la chambre de George, chez Bill Denbrough, ne lui avait semblé aussi loin. Il était temps de partir, temps d'aller retrouver Ben, mais il aurait volontiers prolongé ces instants, pendant que les yeux de Bev parcouraient les vitrines, tant il se sentait bien près d'elle.

## 9

Les gosses faisaient la queue au guichet de l'Aladdin, leur pièce de vingt cents à la main, puis entraient dans la salle. Regardant à travers les portes vitrées, Richie vit une foule de jeunes agglutinés autour du comptoir à friandises. La machine à pop-corn était en sur-régime et débitait cornet sur cornet. Pas de Ben.

« Peut-être est-il déjà entré, suggéra Beverly.

– Il a dit qu'il n'avait pas d'argent. Et c'est pas la Fille de Frankenstein, là, qui le laisserait entrer sans billet », répondit Richie avec un geste du pouce en direction de Mrs. Cole, qui avait commencé à vendre des billets à l'Aladdin au temps du muet. Ses cheveux, teints en rouge éclatant, étaient tellement clairsemés que l'on voyait la peau de son crâne ; elle avait d'énormes lèvres pendantes qu'elle barbouillait d'un rouge à lèvres violacé ; de féroces taches rouges recouvraient ses joues, et ses sourcils étaient passés au crayon noir. Mrs. Cole était une parfaite démocrate : elle éprouvait une haine identique pour tous les enfants.

« Je ne voudrais pas entrer sans lui, nom d'une pipe, mais la séance va commencer. Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer ?

– Achète-lui son billet et laisse-le à la caissière, proposa judicieusement Beverly. Quand il arrivera... »

Ben déboucha à cet instant-là du coin de la rue. Il était hors d'haleine, et son ventre ballottait sous son sweat-shirt. Il aperçut Richie et lui fit signe de la main ; c'est alors qu'il vit Bev. Sa main s'immobilisa. Ses yeux s'agrandirent. Il acheva son geste, puis s'avança d'un pas plus mesuré vers la marquise de l'Aladdin.

« Salut Richie », dit-il avec un bref coup d'œil pour Bev, comme s'il avait craint qu'un regard trop prolongé se traduise par une brûlure au second degré. « Salut, Bev.

– Bonjour, Ben », répondit-elle. Il se fit un étrange silence entre elle et Ben ; il ne s'agissait pas d'une gêne, pensa Richie, mais de quelque chose de presque puissant. Il sentit une petite pointe de jalousie, car il venait de se passer quelque chose entre eux et il en avait été exclu quelle qu'eût été cette chose.

« Nom d'une pipe, Meule de Foin, j'ai bien cru que tu t'étais dégonflé. Tu vas voir, mon vieux, ces films vont bien te faire perdre cinq kilos et à la fin t'auras les cheveux tout blancs ! Et tu vas tellement trembler de frousse qu'il faudra une civière pour te sortir.

– J'étais ici, répondit Ben à Richie qui s'avançait vers la caisse, mais j'ai été me planquer au coin de la rue quand ces types sont arrivés.

– Quels types ? demanda Richie, qui s'attendait à la réponse.

– Bowers, Criss et Huggins, et d'autres aussi. »

Richie émit un sifflement. « Ils doivent déjà être entrés. Ils ne sont pas au comptoir.

– Ouais, je crois.

– Moi, à leur place, je claquerais pas mon fric pour des films d'horreur. Je resterais à la maison et je me regarderais dans la glace. Autant d'économisé. »

Bev éclata joyeusement de rire, mais Ben ne fit qu'esquisser un sourire. Henry Bowers avait commencé en l'égratignant un peu vivement, mais avait terminé en voulant le tuer. Ben en était convaincu.

« Tu sais pas ? reprit Richie. On va aller au balcon. À tous les coups, ils seront au deuxième ou au troisième rang, les pieds sur les dossiers.

– Tu en es sûr ? » demanda Ben, craignant que Richie n'ait pas idée de ce que représentaient ces mauvaises nouvelles – la pire de toutes ayant nom Henry Bowers.

Richie, qui avait échappé de peu à ce qui aurait pu être une terrible raclée de la part de Henry Bowers et de sa clique de cinglés, trois mois auparavant (il avait réussi à les semer au rayon jouets de Freese's, un grand magasin), comprenait beaucoup mieux ce que Ben voulait dire que ce dernier ne l'imaginait.

« Si je n'en étais pas sûr, je ne rentrerais pas, dit-il. J'ai envie de voir ces films, Meule de Foin, mais pas au point de me faire faire la peau.

– Et puis, s'ils nous font des ennuis, il n'y aura qu'à dire à Foxy de les virer », remarqua Beverly. Foxy était le surnom de Mr. Foxworth, le patron de l'Aladdin, un homme de petit gabarit, au teint jaune et d'aspect sinistre. Il vendait les confiseries et le pop-corn, psalmodiant une éternelle litanie : « Chacun son tour, chacun son tour, chacun son tour. » Avec son smoking râpé et sa chemise amidonnée élimée, il avait tout à fait l'air d'un entrepreneur de pompes funèbres ayant fait de mauvaises affaires.

Le regard dubitatif de Ben se porta de Bev à Foxy et de Foxy à Richie.

« Tu ne peux tout de même pas les laisser contrôler ton existence, fit doucement Richie, non ? »

– C'est vrai », soupira Ben. En réalité, il n'en était pas si sûr... Mais la présence de Beverly avait bouleversé les données du problème. Si elle n'avait pas été là, il aurait tenté de persuader Richie d'aller un autre jour au cinéma ; si Richie avait insisté, il aurait pris la tangente. Mais voilà : Bev était là. Il ne voulait pas avoir l'air d'une poule mouillée en sa présence. De plus, l'idée d'être à côté d'elle au balcon, dans l'obscurité (même si Richie se plaçait entre eux, ce qu'il craignait), exerçait sur lui un attrait puissant.

« Nous attendrons le début de la séance pour entrer, dit Richie, qui donna un coup de poing sur le bras de Ben et reprit, souriant : Merde, Meule de Foin, tu veux vivre éternellement ? »

Ben fronça un instant les sourcils, puis partit d'un rire hennissant, imité par Richie, puis par Bev.

Richie s'approcha de nouveau de la caisse. Lèvres en Tranches-de-Foie lui jeta un regard suspicieux.

« Bonjour-bonjour, chère madame, fit Richie (voix du baron Trouduc). Je souhaiterais procéder à l'achat de trois billets pour ce spectacle si typiquement américain.

– Pas de baratin et dis-moi ce que tu veux, petit ! » aboya Tranches-de-Foie à travers le rond découpé dans la vitre. Quelque chose dans la façon qu'elle avait d'abaisser et de soulever ses sourcils mit Richie tellement mal à l'aise qu'il se contenta de pousser un billet tout froissé d'un dollar dans le guichet et de gommeler : « Eh bien, trois places.

– Ne faites pas les idiots, ne jetez pas les cornets de pop-corn, ne criez pas, ne courez pas dans le hall et les allées, dit-elle en lui rendant vingt-cinq cents, tandis que les billets jaillissaient de la fente.

– Non, ma'am », dit Richie en retournant auprès de Bev et de Richie. « Ça fait toujours chaud au cœur de voir à quel point cette vieille péteuse adore les enfants. »

Ils attendirent le début de la séance à l'extérieur, sous le regard soupçonneux de Tranches-

de-Foie dans sa cage de verre. Richie régala Beverly de l'histoire du barrage, déclamant les répliques de Mr. Nell avec sa nouvelle voix (flic irlandais). Bev commença par pouffer et ne tarda pas à rire aux éclats. Ben lui-même esquissa un sourire, mais son regard ne cessait d'aller des portes vitrées de l'Aladdin au visage de Beverly.

## 10

Le balcon était parfait. Pendant la première bobine de *Frankenstein Junior*, Richie repéra Henry Bowers et sa bande de tordus, juste au deuxième rang, comme il l'avait prévu. Ils étaient cinq ou six en tout, tous des septièmes, sixièmes ou cinquièmes, et tous leurs bottes de moto sui les dossiers de la première rangée. Foxy venait, leur disait de les mettre à terre ; ils obtempéraient. Dès qu'il avait tourné le dos, les bottes réapparaissaient. Dix minutes plus tard, la comédie recommençait. Foxy n'avait pas le courage de les vider, et ils le savaient.

Les films étaient vraiment bien. Le jeune Frankenstein était convenablement balourd. Le loup-garou adolescent faisait davantage peur... peut-être parce qu'il avait quelque chose de triste. Certes il avait été victime de l'hypnotiseur, mais c'était à cause de la rage et des mauvais sentiments qu'il avait en lui qu'il s'était transformé en loup-garou. Richie se demanda s'il y avait beaucoup de personnes comme ça, dissimulant d'ignobles sentiments. Bowers débordait de tels sentiments, mais ne se souciait guère de les cacher.

Beverly était assise entre les garçons, mangeait du pop-corn dans leurs cornets, criait, se cachait les yeux, riait parfois. Quand le loup-garou se mit à poursuivre la jeune fille, elle enfouit son visage dans le bras de Ben, et Richie entendit distinctement le hoquet de surprise qu'il eut, en dépit des hurlements des deux cents gosses du parterre.

Finalement, le loup-garou fut tué. Dans la dernière scène, un flic déclarait solennellement à un autre flic, que cet exemple devrait montrer aux gens qu'il ne vaut mieux pas jouer avec ce qui relève de Dieu. Le rideau tomba, les lumières s'allumèrent. Il y eut des applaudissements. Richie goûtait un bonheur sans mélange, si ce n'était un léger mal de tête ; il allait de nouveau falloir rendre visite au toubib-pour-les-yeux et changer de verres. Quand il entrerait au lycée, c'est des culs de bouteille qu'il allait avoir devant les mirettes, pensa-t-il, morose.

Ben tira sur sa manche. « Ils nous ont vus, Richie, dit-il d'un ton de voix sec et désolé.

– Quoi ?

– Bowers et Criss. Ils ont levé les yeux en sortant. Ils nous ont vus !

– D'accord, d'accord ! Calme-toi, Meule de Foin. Caaalme-toi, là. On va sortir par la porte de côté. Pas de quoi s'en faire. »

Ils descendirent l'escalier, Richie en tête, Bev au milieu et Ben fermant la marche en regardant par-dessus son épaule toutes les deux marches.

« Est-ce que ces types t'en veulent vraiment, Ben ? demanda Beverly.

– Ouais, je crois bien. Je me suis battu avec Henry Bowers le dernier jour de l'école.

– Est-ce qu'il t'a fait mal ?

– Pas autant qu'il aurait voulu. C'est pour ça qu'il est encore furieux. »

Richie intervint : « Not' bon vieux Bibendum s'est quelque peu fait écorcher, murmura Richie, d'après ce qu'on m'a dit. Je ne crois pas que ça lui a fait plaisir non plus. » Il poussa la porte de la sortie latérale, et les trois enfants se retrouvèrent dans l'allée qui séparait l'Aladdin et Nan's, un restaurant qui servait des sandwiches. Ils dérangèrent un chat qui fouillait dans une poubelle ; l'animal fila vers le fond de l'allée fermée par une palissade, sur laquelle il grimpa avant de disparaître. Il y eut un fracas de couvercle de poubelle, et Bev sursauta, saisissant le bras de Richie. Elle éclata d'un rire nerveux. « J'ai encore la frousse à cause du film ! s'exclama-t-elle.

– Salut, tête de nœud », fit la voix de Henry Bowers, derrière eux.

Le trio fit brusquement demi-tour. Henry, Victor et le Roteur se tenaient à l'entrée de l'allée. Il y avait deux autres types, un peu en retrait.

« Et merde, j'étais sûr que ça allait arriver », gémit Ben.

Richie se tourna vivement vers l'Aladdin, mais la porte s'était refermée et ne pouvait pas s'ouvrir de l'extérieur

« Allez, dis bonjour, tête de nœud ! » lança Henry en se jetant soudainement sur Ben.

Ce qui arriva par la suite resta gravé dans la mémoire de Richie comme les images d'un film : de telles choses ne peuvent tout simplement pas se produire dans la vie. Dans la vie, les petits enfants reçoivent leur raclée, ramassent leurs dents et rentrent chez eux.

Mais les choses ne se passèrent pas ainsi cette fois.

Beverly fit un pas en avant, presque comme si elle avait eu l'intention d'aller (par exemple) serrer la main de Bowers, dont les bottes tintaient sur le sol. Il était suivi de Victor et du Roteur, les deux derniers montant la garde à l'entrée de l'allée.

« Laisse-le tranquille ! cria Beverly. Tu n'as qu'à t'attaquer à quelqu'un de ta taille !

– Il est aussi gros qu'un semi-remorque, salope ! gronda Henry, toujours aussi courtois. Et maintenant, sors de mon... »

Le pied de Richie partit – partit sans qu'il eût le temps d'y penser, comme en d'autres occasions sortaient de sa bouche des plaisanteries qui pouvaient être dangereuses pour sa santé. Henry s'entrava et s'effondra. Le sol de briques de l'allée était glissant, tant il était jonché des débris qui débordaient des poubelles du restaurant. Henry glissa comme le poids d'un jeu de

galet.

Il voulut se relever, la chemise maculée de marc de café, de boue et de feuilles de laitue. « *Je vais vous faire la PEAU !* » brailla-t-il.

Ben était resté jusqu'à cet instant-là paralysé de terreur. En lui, quelque chose cassa. Il laissa échapper un rugissement et s'empara de l'une des poubelles. Il la tint en l'air pendant une seconde ou deux, ressemblant plus que jamais à Calhoun la Meule de Foin, tandis que les détritiques en tombaient. Une expression de fureur peinte sur son visage plus blanc qu'un linge, il jeta la poubelle qui vint frapper Henry dans le bas du dos. Le voyou s'aplatit de nouveau.

« Barrons-nous d'ici ! » hurla Richie.

Ils partirent en courant vers la sortie de l'allée. Victor Criss se plaça d'un bond en face d'eux. Avec un nouveau rugissement, Ben baissa la tête et lui rentra dedans à mi-corps. Victor laissa échapper un cri étranglé et se retrouva au sol.

Le Roteur réussit à saisir Beverly par sa queue de cheval, la projetant rudement contre le mur de brique de l'Aladdin, sur lequel son bras frotta. Elle se dégagea et fonça, suivie de Richie qui saisit un couvercle de poubelle en passant. Huggins lança son poing, de la taille d'un jambonneau, mais Richie brandit le rond de métal galvanisé contre lequel il vint heurter. Il y eut un *booinng !* sonore, presque musical. Richie sentit l'impact lui remonter jusqu'à l'épaule ; mais Huggins poussa un hurlement et se mit à sautiller sur place en tenant sa main qui commençait à gonfler.

L'un des garçons en sentinelle avait attrapé Beverly, et Ben s'empoignait avec lui, tandis que le dernier de la bande lui martelait les reins. Une fois de plus, Richie lança son pied, qui entra sèchement en contact avec les fesses du boxeur. Ce dernier hurla de douleur. Richie prit le bras de Beverly d'une main, celui de Ben de l'autre.

« Courez ! » cria-t-il.

Le garçon qui était aux prises avec Ben lâcha Bev et envoya un coup de poing à Richie. Après une brève explosion de douleur, son oreille s'engourdit et devint toute chaude, tandis qu'un sifflement aigu remplissait sa tête. Comme celui des écouteurs dans un contrôle d'audition, à l'école.

Ils se précipitèrent dans Central Street. Les gens se retournaient pour les voir. La bedaine de Ben faisait du yo-yo ; la queue de cheval de Bev dansait. Richie tenait ses lunettes contre son nez pour ne pas les perdre. Ça sifflait toujours dans sa tête et il se disait que son oreille allait gonfler, mais il se sentait en pleine forme. Il se mit à rire, bientôt imité par Bev, puis par Ben.

Ils s'engouffrèrent dans Court Street et s'effondrèrent sur un banc en face du commissariat de police : le seul endroit de Derry où ils pouvaient être en ce moment en sécurité, leur semblait-

il. Beverly passa un bras autour du cou de Ben, un autre autour de celui de Richie et les étreignit furieusement tous les deux.

« C'était fantastique, dit-elle, les yeux jetant des éclairs. Vous les avez vus, ces types ? Dites, vous les avez vus ?

– Pour les voir, je les ai vus, répondit Ben. Et j'aimerais bien que ce soit la dernière fois. »

Cette réplique suscita une nouvelle tempête d'éclats de rire. Richie s'attendait à voir d'un instant à l'autre Bowers et sa bande déboucher dans Court Street et leur tomber dessus, commissariat ou pas, mais il riait tout de même. Beverly avait raison. Ils avaient été fantastiques.

Le Club des Ratés en a réussi une bien bonne ! cria Richie, exubérant. Wacka-wacka-wacka ! (Il mit les mains en porte-voix devant sa bouche.) Ya-Hou, ya-HOU, ya-HOU ! »

Un flic passa la tête par une fenêtre ouverte au premier et cria : « Barrez-vous d'ici, les mômes, et qu' ça saute ! Allez faire un tour ! »

Richie ouvrit la bouche pour répliquer quelque chose de brillant (sans doute en adoptant sa dernière trouvaille, la voix du flic irlandais) mais Ben lui donna un coup de pied dans les tibias. « La ferme, Richie », dit-il, immédiatement surpris d'avoir pu proférer un tel ordre.

« Il a raison, Richie, ajouta Bev en le regardant avec gentillesse. Bip-bip !

– D'accord, d'accord. Qu'est-ce que vous voulez faire, les mecs ? Tiens, on devrait aller demander à ce brave Henry s'il n'a pas envie de faire une partie de Monopoly.

– Mords-toi la langue, Richie.

– Hein ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Laisse tomber. Il y a des types tellement ignorants ! »

Avec hésitation, rouge jusqu'à la racine des cheveux, Ben demanda : « Il ne t'a pas fait mal, en te tirant sur la queue de cheval, Beverly ? »

Elle lui sourit gentiment, et acquit à cet instant la certitude que c'était lui (comme elle l'avait déjà soupçonné) l'auteur de la carte postale avec le beau haïku. « Non, ce n'était pas bien méchant.

– Descendons dans les Fiches », proposa alors Richie.

C'est donc là qu'ils allèrent, ou plutôt qu'ils s'enfuirent. Richie se dit plus tard qu'ils avaient ce jour-là créé un précédent pour tout l'été. Les Fiches étaient devenues leur coin. Tout comme Ben avant sa rencontre avec les garnements, Bev n'y était jamais « descendue ». Ils marchaient à la file indienne sur l'étroit sentier, Richie devant, Beverly au milieu, Ben derrière. Sa jupe oscillait agréablement et des vagues de sensations imprécises submergeaient Ben à ce spectacle, aussi puissantes que des crampes d'estomac. Elle portait le bracelet à sa cheville ; il scintillait au soleil de l'après-midi.

Ils traversèrent le bras de la Kenduskeag que les garçons avaient barré en utilisant des pierres émergées, découvrirent un autre chemin, et finirent par se retrouver sur la rive de l'embranchement est du cours d'eau, beaucoup plus dégagée que l'autre. La rivière était éblouissante dans cette lumière. Sur leur gauche, on apercevait deux de ces cylindres de béton recouverts d'une plaque. En dessous, surplombant la rivière, se trouvaient des tuyaux de ciment. Il en coulait deux filets d'eau trouble. *Quelqu'un fait sa crotte en ville, et voilà où ça aboutit*, songea Ben en se souvenant des explications de Mr. Nell sur le système des égouts de Derry. Il éprouva un pénible sentiment de colère impuissante. Les poissons abondaient certainement autrefois, dans cette rivière ; aujourd'hui, on n'aurait guère eu de chance d'attraper une truite – bien plus de pêcher un morceau de papier hygiénique.

« C'est tellement beau, ici ! fit Bev avec un soupir.

– Ouais, pas mal, admit Richie. Les mouches noires sont parties, et il y a assez de vent pour que les moustiques nous fichent la paix. » Il la regarda, une lueur d'espoir dans les yeux. « T'aurais pas des cigarettes, par hasard ?

– Non. J'en avais deux, mais je les ai fumées hier.

– Dommage », dit Richie.

Une sirène retentit, et ils regardèrent tous les trois passer en cahotant un long train de marchandises qui, sur la rive opposée des Friches-Mortes, se dirigeait vers la gare de triage. Nom d'une pipe, si c'était un train de voyageurs, ils auraient une sacrée vue, songea Richie. Tout d'abord les taudis des pauvres d'Old Cape, puis les marécages à bambous de l'autre côté de la Kenduskeag et enfin, juste avant de quitter les Friches, le dépotoir à ordures municipal, une ancienne gravière où couvait le feu.

Pendant un moment, il se prit à penser de nouveau à l'histoire d'Eddie – le lépreux et la maison abandonnée de Neibolt Street. Il chassa cette idée et se tourna vers Ben.

« Alors, qu'est-ce que tu as préféré, Meule de Foin ?

– Euh ? » fit Ben en se tournant vers lui, l'air coupable. Tandis que Bev regardait au-delà de la Kenduskeag, perdue dans ses propres pensées, il avait dévoré des yeux son profil... et s'était posé des questions sur le bleu qu'elle avait à la joue.

« Dans le film, idiot. Qu'est-ce que tu as préféré ?

– J'ai bien aimé quand le Dr Frankenstein a jeté les corps aux crocodiles, sous la maison, répondit Ben.

– C'était dégoûtant, dit Bev avec un frisson. J'ai horreur de ce genre de bêtes. Ça et les piranhas et les requins.

– Ouais ? C'est quoi, les piranhas ? demanda Richie, immédiatement intéressé.

– Des poissons minuscules, expliqua Beverly. Avec plein de dents minuscules, mais aiguisées comme des rasoirs. Et si tu tombes dans une rivière où il y en a, ils te mangent en moins de deux jusqu'à l'os.

– Houlà !

– J'ai vu un film une fois là-dessus. On voyait des indigènes qui avaient besoin de traverser la rivière ; leur passerelle s'était effondrée. Alors ils ont mis une vache à l'eau, au bout d'une corde, et ils ont traversé pendant que les piranhas mangeaient la vache. Quand ils ont tiré sur la corde, il ne restait plus que le squelette. J'en ai fait des cauchemars pendant une semaine.

– Si seulement j'avais des poissons comme ça ! s'exclama Richie. Je les mettrais dans la baignoire de Bowers !

– À mon avis, il ne prend jamais de bains, fit Ben en pouffant.

– Ça, je ne sais pas, dit Bev, mais je peux vous dire qu'il vaudrait mieux faire attention à ces types. (Elle toucha le bleu qui marquait sa joue.) Mon paternel m'est tombé dessus avant-hier parce que j'avais cassé une pile d'assiettes. Une fois par semaine, ça suffit. »

Il y eut un moment de silence qui aurait pu être embarrassant mais ne le fut pas. Richie le rompit en remarquant qu'il avait préféré le passage où le jeune loup-garou se fait le méchant hypnotiseur. Sur quoi ils parlèrent cinéma pendant une heure. Bev remarqua des pâquerettes et en cueillit une, qu'elle alla placer sous le menton de Richie puis sous celui de Ben pour savoir s'ils aimaient le beurre. Tandis qu'elle tenait la fleur sous leur menton, chacun d'eux eut nettement conscience de son contact léger contre leurs épaules et de l'odeur fraîche de ses cheveux. Son visage ne fut proche de celui de Ben que pendant deux ou trois secondes, mais la nuit même il rêva du regard qu'avaient eu ses yeux pendant cet intervalle de temps, bref et éternel.

La conversation se languissait quand ils entendirent des bruits de pas en provenance du sentier. Tous trois se tournèrent aussitôt dans cette direction et Richie prit soudain conscience, de manière aiguë, qu'ils avaient la rivière derrière eux. Toute retraite leur était coupée.

Les voix se rapprochèrent. Ils se levèrent, Richie et Ben se plaçant un peu en avant de Beverly sans même y penser.

Les broussailles s'agitèrent au débouché du sentier et soudain Bill Denbrough en émergea, accompagné d'un autre gosse que Richie connaissait vaguement. Il s'appelait Bradley quelque chose, était affligé d'un terrible zézaïement et, pensa Richie, avait dû se rendre à Bangor avec Bill chez l'orthophoniste.

« Grand Bill ! s'écria-t-il, puis, prenant la voix de Toodles : Nous sommes heureux de vous voir, Mr. Denbrough. »

Bill les regarda et sourit – et une étrange conviction s'empara de Richie, tandis que Bill

regardait tour à tour Beverly, Ben, puis ce Bradley quelque chose. Beverly faisait partie du groupe, disaient les yeux de Bill ; Bradley Machin, non. Il pouvait rester un moment aujourd'hui, voire même revenir dans les Friches – personne ne lui dirait : « Désolé, le Club des Ratés affiche complet, nous avons déjà notre bafouilleur de service » –, mais il n'en faisait pas partie. Il n'était pas des leurs.

Cette pensée se traduisit par une peur aussi soudaine qu'irrationnelle. Richie se sentit pendant quelques instants comme un nageur qui s'est trop éloigné. *Nous sommes attirés dans quelque chose. Nous avons été choisis, élus. Il n'y a là rien d'accidentel. Sommes-nous déjà au complet ?* songea-t-il en un éclair d'intuition.

Puis cette intuition fut engloutie dans le flot anarchique de ses pensées, comme éclate en morceaux une vitre sur un sol de pierre. En outre, ça n'avait pas d'importance ; Bill était là et Bill s'en occuperait. Il ne laisserait pas les événements échapper à son contrôle. Il était le plus grand de la bande, et incontestablement le plus beau. Richie n'avait qu'à observer à la dérobée les yeux de Bev, posés sur Bill, et ceux de Ben, un peu plus loin, qui ne quittaient pas le visage de Bev, sans illusions et malheureux, pour le savoir. Bill était aussi le plus fort, et pas seulement physiquement. Il y avait encore bien autre chose, mais comme Richie ignorait le sens de termes comme « charisme » ou « magnétisme », il sentait simplement que la force de Bill avait des racines profondes et pouvait se manifester de bien des façons, parfois inattendues. Et Richie soupçonnait que si jamais Beverly avait « le béguin » pour lui, peu importait l'expression, Ben ne serait pas jaloux (comme lui le serait, se dit Richie, si elle avait eu le béguin pour lui) ; il accepterait la chose comme allant de soi. Il y avait également autre chose : Bill était bon. Stupide de penser une chose pareille (il la sentait d'ailleurs davantage qu'il la pensait), mais le fait était là. Bonté et force semblaient rayonner de Bill. Il était comme le chevalier d'un de ces vieux films, un film passablement ringard qui ne vous en fait pas moins pleurer et applaudir à la fin. Fort et bon. Et cinq ans plus tard, alors que s'étaient rapidement estompés les souvenirs que Richie avait conservés de cet été, il se dirait que John Kennedy lui rappelait Bill le Bègue.

*Qui ?* lui demanderait son esprit.

Il lèverait les yeux, vaguement intrigué, et secouerait la tête. *Un type que j'ai connu... un type que j'ai connu il y a longtemps,* ajouterait-il, en repoussant ses lunettes sur son nez pour dissiper la vague impression de malaise avant de retourner à ses devoirs.

Bill Denbrough mit les mains sur les hanches, eut un sourire solaire et dit : « Eh-Eh bien, n-nous voilà... qu'est-ce q-qu'on fait, m-maintenant ?

– T'as pas des cigarettes ? » fit Richie, plein d'espoir.

Cinq jours plus tard, alors que le mois de juin tirait à sa fin, Bill dit à Richie qu'il voulait aller à Neibolt Street inspecter le porche sous lequel Eddie avait vu le lépreux.

Ils arrivaient juste devant la maison de Richie, Bill poussant Silver à la main. Il avait pris Richie sur le porte-bagages pendant l'essentiel du trajet (la balade à fond la caisse dans Derry avait été un grand moment), mais il valait mieux que la mère de son copain ne les vît pas arriver dans un tel équipage.

Dans le panier de Silver, se trouvaient des pistolets d'enfant avec lesquels ils avaient joué tout l'après-midi dans les Fiches ; Beverly Marsh était arrivée vers trois heures, équipée d'un jean défraîchi et d'une vieille carabine à air comprimé dont la détonation avait perdu toute vigueur – au point que lorsqu'on appuyait sur la détente bricolée au sparadrap, elle émettait un son sifflant de matelas pneumatique qui se dégonfle. La spécialité de Bev était le tireur isolé japonais ; elle savait très bien monter aux arbres et s'y embusquer pour canarder ceux qui passaient au pied. Sur sa joue, le bleu n'était plus qu'une ombre jaunâtre.

« Qu'est-ce que tu as dit ? demanda Richie, choqué... mais aussi un peu intrigué.

– J-Je veux jeter u-un c-coup d'œil s-sous ce p-porche », expliqua Bill. Il y avait de l'entêtement dans son ton, mais il ne regardait pas Richie, et ses joues s'étaient empourprées.

Mrs. Tozier était installée devant la maison, en train de lire. Elle interpella les garçons quand elle les aperçut : « Voulez-vous une tasse de thé glacé ?

– On arrive, Maman, lança Richie avant de se tourner vers Bill. On y trouvera rien du tout, reprit-il. Il a sans doute vu un clochard et a complètement déformé l'histoire. Tu connais Eddie.

– O-Oui, je c-connais E-Eddie. Mais sou-souviens-toi de la ph-photo dans l'album. »

Mal à l'aise, Richie dansa d'un pied sur l'autre. Bill leva la main droite. Il ne portait plus de pansement, mais on distinguait parfaitement les cicatrices circulaires sur les trois premiers doigts.

– Ouais, mais...

– É-É-Écoute-moi. » Bill se mit à parler lentement, sans lâcher Richie du regard. Une fois de plus, il rappela les similitudes entre l'histoire de Ben et celle d'Eddie, et ce qu'ils avaient vu sur la photo qui s'était animée. Il avança l'idée que le clown avait pu assassiner les enfants que l'on avait retrouvés morts à Derry depuis le mois de décembre précédent. « S-Sans compter les autres, c-ceux qui ont dis-disparu, p-peut-être, co-comme E-E-Edie C-Corco-coran.

– Mais il avait la trouille de son beau-père, objecta Richie. Il manquait pas de raisons de se barrer, merde !

– J-Je veux b-bien. Je l-le co-connaissais, m-moi aussi. Et je s-sais que son p-père le b-

battait. M-mais je-je sais aussi qu'il l-lui a-a-arrivait de p-passer la nuit de-dehors p-pour être l-loin de lui.

– Autrement dit, le clown l'aurait eu pendant une de ces nuits ? commenta Richie, songeur. C'est bien ça ? »

Bill acquiesça.

« Et toi, qu'est-ce que tu veux ? Un autographe ?

– Si l-le clown a t-tué les autres, a-a-alors il a t-tué G-Geo-Georgie », dit Bill, sans lâcher le regard de Richie. Ses yeux exprimaient une dureté sans compromis, sans pardon possible. « J-Je veux l-le tuer.

– Seigneur Jésus ! fit Richie. Mais comment vas-tu t'y prendre ?

– M-Mon père a un p-pistolet. (Il postillonnait en parlant, mais Richie s'en rendait à peine compte.) I-Il ne s-sait pas que j-je le sais. Il est s-sur l'éta-tagère du haut de s-son p-placard.

– Parfait si c'est un homme, objecta Richie, et si nous arrivons à le trouver sur une pile d'ossements d'enfants...

– J'ai versé le thé, les garçons ! leur lança joyeusement Mrs. Tozier. Venez donc tant qu'il est bien frais !

– On arrive, on arrive, M'man ! » répondit Richie avec un grand sourire parfaitement artificiel, qui disparut dès qu'il se retourna vers Bill. « Parce que moi, je ne tiens pas à descendre un type simplement parce qu'il est habillé en clown, Billy. Tu es mon meilleur ami, mais je ne le ferai pas et je ne te laisserai pas faire si je peux t'en empêcher.

– Et s-si on t-trouve la p-pile d'ossements ? »

Richie se passa la langue sur les lèvres et resta quelques instants sans rien dire. Puis il demanda à Bill : « Et si ce n'est pas un homme, Bill, que feras-tu ? Si c'est une espèce de monstre ? Si des choses pareilles existent réellement ? Ben Hanscom a dit que c'était une momie et que les ballons flottaient contre le vent, qu'elle ne projetait pas d'ombre. Quant à la photo dans l'album de ton frère... ou on l'a imaginé, ou c'était de la magie, et à mon avis, nous n'avons rien imaginé. Tes doigts n'ont rien imaginé, hein ? »

Bill secoua la tête.

« Alors, qu'est-ce qu'on va faire si ce n'est pas un homme, Bill ?

– F-Faudra essayer au-autre chose.

– Ah oui ? Je vois ça d'ici. Tu lui tires dessus toutes tes balles, il continue d'avancer comme le jeune loup-garou dans le film qu'on a vu, Ben, Beverly et moi. Alors tu te sers de ta fronde, ta Bullseye. Et si la Bullseye ne marche pas, je lui lance de ma poudre à éternuer. Et si la poudre à éternuer ne marche pas et qu'il continue à avancer, on lui crie : “Pouce, Monsieur le Monstre,

c'est pas du jeu. Écoutez, on va aller à la bibliothèque faire quelques lectures et on revient tout de suite, veuillez nous excuser." C'est ça, qu'on va lui dire, Grand Bill ? »

Il regardait son ami, agitant la tête rapidement. Il était déchiré entre l'envie de voir Bill insister pour aller examiner le porche et le désir désespéré qu'il abandonnât cette idée. D'une certaine manière, c'était comme s'ils venaient d'entrer dans l'un des films d'horreur du samedi après-midi à l'Aladdin, mais d'une autre – et c'était crucial –, ça n'avait strictement rien à voir. Parce qu'il n'y avait aucun danger dans un film où l'on savait soit que les choses se termineraient bien, soit que, de toute façon, ce n'était pas sa peau qui était en jeu. Déjà l'affaire de la photo de Georgie, ce n'était pas du cinéma. Il avait cru l'oublier, mais il n'avait jamais fait que se monter le coup, car il ne distinguait que trop bien les cicatrices qui encerclaient les doigts de Billy. S'il ne l'avait pas tiré en arrière...

Incroyablement, Bill souriait. Il souriait vraiment ! « T-Tu as voulu v-voir l'a-album de photos, dit-il. Mainte-tenant, j-je veux t'amener v-voir une m-maison. Un p-prêté pour u-un r-rendu.

– Un fauché qui parle de prêter ! » répliqua Richie, et tous deux éclatèrent de rire.

« De-demain m-matin, dit Bill, comme si la question était résolue.

– Et si c'est un monstre ? objecta Richie, ne lâchant pas son ami du regard, à son tour. Si le pétard ne l'arrête pas, s'il continue à avancer ?

– F-Faudra e-essayer au-autre chose, répéta Bill. On d-doit bien trouver. » Il rejeta la tête en arrière et rit comme un loufingue, bientôt imité par Richie. Il était impossible d'y résister.

Ils remontèrent l'allée dallée qui conduisait au porche de chez Richie. Maggie Tozier avait préparé deux énormes verres de thé glacé amélioré à la menthe et un plateau de gaufres à la vanille.

« A-Alors tu v-veux bien ?

– Non, mais je viendrais tout de même », dit Richie.

## 12

« Tu l'as ? » demanda Richie avec anxiété.

Il était dix heures, le lendemain matin, et les deux garçons poussaient leurs bicyclettes sur Kansas Street, le long des Friches. Le ciel était gris et triste ; la pluie était annoncée pour l'après-midi. Richie n'avait pas réussi à s'endormir avant minuit, et il se disait que Denbrough avait l'air d'avoir connu le même problème ; ce bon vieux Bill exhibait une paire de Samsonite, une sous chaque œil.

« Je l'ai, répondit Bill en tapotant le duffel-coat vert qu'il portait.

– Fais-le voir, dit Richie, fasciné.

– Pas maintenant, objecta Bill avec un sourire. Quelqu'un d-d'autre p-pourrait le voir. M-Mais re-regarde ce que j-j'ai apporté. » Il passa la main sous le duffel-coat et en ramena sa fronde.

« Oh, merde, on est dans le pétrin ! » s'exclama Richie en se mettant à rire.

Bill fit semblant d'être vexé. « C'é-était t-ton idée, T-T-Tozier. »

La fronde datait de son précédent anniversaire, un compromis dû à Zack Denbrough : son fils désirait une 22 long rifle, et sa femme ne voulait pas entendre parler d'une arme à feu pour un gamin si jeune. « Entre des mains expertes, votre fronde Bullseye peut se révéler aussi efficace qu'un bon arc de frêne ou qu'une arme à feu », proclamait la notice qui l'accompagnait, précisant aussi qu'une fronde pouvait être dangereuse et que le propriétaire ne devait pas plus s'amuser à viser quelqu'un avec l'une des vingt billes d'acier données en prime qu'avec une arme à feu chargée.

Bill n'était toujours pas devenu un expert (et soupçonnait qu'il ne le deviendrait jamais), mais trouvait justifiés les conseils de prudence de la notice ; les élastiques étaient très puissants, et quand on atteignait une boîte de conserve, la bille y faisait un sacré trou.

« Tu t'en sors mieux qu'au début, Grand Bill ?

– Un p-peu », répondit-il, ce qui n'était vrai qu'en partie. Après avoir beaucoup étudié les croquis de la notice (mystérieusement appelés « figs », comme dans « fig. 1, fig. 2 », et ainsi de suite) et s'être exercé dans un parc au point de s'ankyloser le bras, il avait réussi à atteindre la cible (qui faisait également partie du cadeau) environ trois fois sur dix. Un jour, il avait même mis dans le mille. Enfin presque.

Richie tendit les élastiques, les laissa claquer et rendit la fronde à Bill. Il ne fit pas de commentaires, mais en lui-même il doutait qu'elle pût valoir le pistolet de Zack Denbrough s'il s'agissait d'abattre un monstre.

« Ah ouais ? dit-il. T'as amené ta fronde, d'accord, la belle affaire ! Regarde donc ce que j'ai amené, moi ! » Et de sa veste il tira un paquet orné d'un dessin où l'on voyait un homme, les joues aussi gonflées que celles de Dizzy Gillespie, en train d'éternuer. **POUDRE À ÉTERNUER DU DR WACKY**, lisait-on sur le paquet. **SUCCÈS GARANTI !**

Les deux garçons se regardèrent pendant quelques instants qui se prolongèrent, avant d'éclater simultanément de rire à en hurler.

« On est v-vraiment p-prêts à tout », commenta finalement Bill, toujours secoué de fou rire, en s'essuyant les yeux du revers de sa manche.

« T'as la tête comme mon cul, Bill le Bègue.

– Je c-croyais que c'était l'in-inverse ! Bon, é-coute. On v-va planquer t-ta bé-bécane dans les F-Friches. Là où j-je mets Silver q-quand n-nous jouons. T-Tu monteras d-derrrière m-moi, s'il f-faut se t-tirer en vi-vitesse. »

Richie acquiesça, n'éprouvant aucun besoin de discuter. Sa Raleigh (il se cognait parfois les genoux au guidon quand il pédalait vite) avait l'air d'une naine à côté de l'édifice style portique décharné qu'était la bicyclette de Bill. Bill était plus fort, et Silver plus rapide ; il le savait.

Ils arrivèrent au petit pont, et Bill aida Richie à ranger sa bicyclette en dessous. Puis les deux garçons s'assirent et tandis que grondait un véhicule au-dessus de leur tête, Bill ouvrit son duffel-coat et prit l'arme de son père.

« Fais d-drôlement ga-gaffe, dit Bill en le tendant à Richie, après que celui-ci eut émis un sifflement admiratif. Y a p-pas de sé-sécurité s-sur un pis-pistolet comme ç-ça.

– Il est chargé ? » demanda Richie. L'arme, un PPK Walther que Zack Denbrough avait récupéré pendant l'Occupation, paraissait incroyablement lourde.

« P-Pas enco-core, répondit Bill en tapotant sa poche. J'ai l-les b-balles ici. Mais m-mon pater-ternel dit que si on f-fait pas a-attention, un re-revolver peut s-se char-charger t-tout seul. C'est co-comme ç-ça qu'on s-se f-fait tuer. » Un sourire étrange était apparu sur son visage tandis qu'il disait cela : il n'en croyait pas un mot tout en y souscrivant complètement.

Richie comprit. Une impression de menace latente, retenue, émanait de l'arme, impression que ne lui avaient jamais produite les fusils de son père (sauf peut-être celui à répétition, tel qu'il était, incliné, muet et huilé dans un coin du placard du garage). Mais ce pistolet, ce Walther... il n'avait été créé que dans un but, aurait-on dit : tuer des gens. Richie eut un frisson en se rendant compte qu'effectivement, il avait été conçu pour cela. Que pouvait-on faire d'autre avec ? Allumer ses cigarettes ?

Il tourna le canon vers lui, prenant soin d'éloigner son doigt de la détente. Un seul regard dans cet œil noir sans paupière lui fit parfaitement comprendre la raison du sourire de Bill. Il se souvint de son propre père lui disant : *Si tu n'oublies jamais qu'une arme déchargée est une chose qui n'existe pas, tu n'auras jamais de problème de ta vie avec les armes à feu, Richie.* Il rendit le revolver à Bill, soulagé d'en être débarrassé.

Bill le remit dans son duffel-coat. La maison de Neibolt Street parut soudain moins effrayante à Richie... en revanche, la possibilité que du sang fût versé lui parut beaucoup plus d'actualité.

Il regarda son ami, envisageant peut-être de lui rappeler cette éventualité, mais il vit l'expression du visage de Bill, la comprit et dit seulement : « Prêt ? »

Comme toujours, lorsque Bill finissait par lever de terre son deuxième pied, Richie éprouva la certitude qu'ils allaient tomber et fendre leur stupide crâne sur le ciment. Le grand vélo zigzaguait follement dans tous les sens. Les cartes à jouer fixées à la fourche cessèrent de tirer au coup par coup et mitraillèrent en rafale. Les embardées d'ivrogne s'accrochèrent et Richie ferma les yeux en attendant l'inévitable.

Bill mugit alors : « *Ya-hou, Silver, EN AVANT !* »

La bicyclette prit un peu de vitesse, les zigzags à donner mal au cœur s'atténuèrent et disparurent. Richie cessa d'êtreindre comme un malade la taille de Bill, et s'accrocha au porte-bagages de la roue arrière. Ils traversèrent Kansas Street en diagonale, foncèrent dans la pente de plus en plus vite et prirent la direction de Witcham où ils débouchèrent bientôt comme un boulet de canon. Bill dut incliner la bicyclette à fond pour passer et mugit de nouveau : « *Ya-hou, Silver !*

– Lâche pas les pédales, Grand Bill ! cria Richie, tellement mort de frousse qu'il n'était pas loin d'en faire dans son pantalon, ce qui ne l'empêchait pas de rire comme un forcené. Tiens bon la route ! »

Pour lui donner raison, Bill redressa l'engin et, debout sur les pédales, se mit à pomper des deux jambes à un rythme infernal. À voir le dos de Bill, qui était d'une largeur exceptionnelle pour un gamin de onze ans allant sur ses douze ans, chaque épaule s'inclinant tour à tour sous le duffel-coat tandis qu'il faisait porter son poids d'une pédale sur l'autre, Richie se sentit soudain convaincu qu'ils étaient invulnérables... qu'ils vivraient éternellement. Euh... Bill, en tout cas. Bill ne se rendait pas compte à quel point il était fort, sûr de lui et parfait.

Ils continuaient de foncer, tandis que les maisons se faisaient plus rares et les carrefours plus espacés.

« *Ya-hou, Silver !* » beugla une fois de plus Bill, à quoi Richie répliqua sur le même ton de vocifération : « *Ya-hou, Silve', Missié, voilà bien qui s'appelle fai'e du vélo ! Ya-hou, Silve', EN AVANT !* »

Ils longeaient maintenant des champs tout verts, qui paraissaient plats et sans profondeur sous le ciel plombé. On devinait la vieille gare de briques, au loin. À sa droite, s'alignaient des hangars en préfabriqué. Silver cahota sur un premier passage à niveau, puis sur un deuxième.

Ils arrivèrent enfin à la hauteur de Neibolt Street, qui prenait sur la droite. GARE ET DÉPÔT DE DERRY, lisait-on sous le nom de la rue. Autrefois bleu, le panneau pendait de travers, tout rouillé. En dessous, une pancarte encore plus grande, lettres noires sur fond jaune, annonçait (comme un commentaire sur les chemins de fer eux-mêmes) : VOIE SANS ISSUE.

Bill s'engagea dans Neibolt Street, s'approcha du trottoir sur lequel il posa le pied. « On va marcher à partir d'ici. »

Richie quitta le porte-bagages avec des sentiments mêlés de soulagement et de regret. « D'accord. »

Ils restèrent dans la rue, car le trottoir était craquelé et plein d'herbes. Dans le dépôt de triage, non loin de là, un diesel tournait lentement, paraissait s'arrêter et repartait. Une ou deux fois, ils entendirent le tintement de métal de wagons que l'on accouplait.

« T'as pas la frousse ? » demanda Richie.

Bill, qui poussait Silver par le guidon, tourna un instant la tête vers son ami et acquiesça. « Si. P-Pas t-toi ? »

– Et comment ! »

Bill avait interrogé son père la veille sur Neibolt Street. Il lui avait dit, rapporta-t-il à Richie, que les employés des chemins de fer – ingénieurs, mécaniciens, mais aussi employés de la gare et des ateliers – occupaient presque toutes les maisons de cette rue jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Le déclin de la rue avait suivi celui de la gare. Plus Bill et Richie s'avançaient, plus les maisons étaient espacées, miteuses et sales. Les trois ou quatre dernières, des deux côtés, avaient leurs ouvertures condamnées par des planches, leur jardin envahi d'herbes folles. Un panneau À VENDRE pendait, solitaire, agité par le vent, du porche de l'une d'elles. Il faisait à Richie l'impression d'être vieux de mille ans. Le trottoir s'interrompit ; ils marchaient maintenant sur un chemin de terre battue où poussaient de maigres touffes d'herbe.

Bill s'arrêta et fit un signe. « C'est l-là », dit-il doucement.

Le 29, Neibolt Street avait autrefois été une maison pimpante peinte en rouge style Cape Cod. Peut-être, pensa Richie, un ingénieur avait-il vécu ici ; il imaginait un célibataire toujours en jeans, un type qui ne passait chez lui que quatre ou cinq jours par mois et écoutait la radio tout en jardinant ; un type qui mangeait surtout des grillades (mais pas de légumes, même s'il en faisait pousser pour ses amis) et qui, le soir venu, pensait à la Fille-laissée-derrière-lui.

Le rouge n'était plus maintenant que du rose délavé, avec de grandes parties pelées qui avaient l'air de plaies. Les fenêtres étaient toutes aveuglées de planches, et la plupart des bardeaux de bois avaient sauté. Les mauvaises herbes poussaient anarchiquement des deux côtés de la maison, et devant, ce qui restait du gazon s'ornait de la première floraison de pissenlits de la saison. Sur la gauche, une haute palissade de bois, qui avait peut-être été autrefois blanche mais dont le gris s'accordait aujourd'hui à celui du ciel, s'enfonçait en ondulations d'ivrogne au milieu de broussailles humides. Vers le milieu, elle abritait un carré de tournesols monstrueux, dont le plus grand mesurait bien deux mètres cinquante. Ils avaient un aspect boursoufflé déplaisant. La

brise les agitait et ils semblaient se dire les uns aux autres : *Les garçons sont ici, quelle agréable surprise. Encore des garçons. Nos garçons.* Richie frissonna.

Tandis que Bill installait soigneusement Silver contre un orme, Richie observa la maison. Il remarqua la roue qui émergeait des herbes touffues, près du porche, et la montra à Bill. C'était le tricycle renversé mentionné par Eddie.

Ils regardèrent la rue dans les deux sens. Elle était complètement déserte. Le halètement du moteur croissait et décroissait, un son qui semblait suspendu dans le ciel bas comme un charme hypnotique. On entendait de temps en temps un véhicule passer sur la route numéro 2, mais on ne pouvait le voir.

Le diesel ronflait, se calmait, ronflait, se calmait.

Les grands tournesols hochaient gravement la tête. *Des garçons tout frais ? De bons garçons. Nos garçons.*

« Tu-tu es p-prêt ? demanda Bill, ce qui fit sursauter Richie.

– Tu sais, j'étais justement en train de me dire que je devais rendre aujourd'hui les livres à la bibliothèque. Je devrais peut-être bien...

– A-Arrête tes sa-salades, R-R-Richie. Es-t-tu prêt, oui ou-ou n-non ?

– Je crois que oui », répondit Richie, sachant fort bien qu'il ne l'était pas et qu'il ne le serait jamais pour ce genre de scène.

Ils traversèrent la pelouse foisonnante en direction du porche.

« Re-regarde p-par là », dit Bill.

Sur le côté gauche du porche, le treillis de bois pendait, retenu par le fouillis des buissons. On voyait les clous rouillés qui avaient été arrachés. C'était un coin d'anciens rosiers, et tandis que les roses de part et d'autre du lattis démolé s'épanouissaient nonchalamment, celles qui étaient directement dans son axe ou tout à côté étaient fanées et mortes.

Bill et Richie échangèrent un coup d'œil sinistre. Tout ce qu'Eddie leur avait raconté se vérifiait jusqu'ici ; sept semaines après, les preuves étaient encore là.

« Tu ne veux tout de même pas aller là-dessous, hein ? demanda Richie, d'un ton presque de supplication.

– N-non, dit Bill, mais j-je vais t-tout de même y-y-y aller. »

Richie comprit, le cœur battant, qu'il était parfaitement sérieux. Cette lumière grise était de retour dans les yeux de Bill, où elle brillait de manière soutenue. Il y avait sur son visage une détermination, une volonté inébranlables qui le faisaient paraître plus âgé. *Il a réellement l'intention de le tuer, s'il est encore ici. De le tuer et peut-être de lui couper la tête pour la ramener à son père et lui dire : « Regarde, c'est ça qui a tué George, et peut-être maintenant vas-tu me parler le soir en rentrant, même si c'est pour*

*me dire comment s'est passée la journée ou qui a perdu aux dés la tournée des cafés du matin. »*

« Bill... », dit-il. Mais Bill était déjà parti vers l'autre extrémité du porche, par où Eddie avait dû pénétrer. Richie fut obligé de courir pour le rattraper, et il faillit tomber lorsqu'il trébucha sur le tricycle que la rouille, en le rongant, ramenait à la terre.

Il rejoignit Bill alors que celui-ci s'accroupissait pour regarder sous le porche. Il n'y avait pas trace de treillis à ce bout ; quelqu'un (un clochard, sans doute) l'avait arraché depuis longtemps pour accéder à l'abri en dessous, pour se protéger de la neige de janvier, des pluies froides de novembre ou des violents orages d'août.

Richie s'accroupit à côté de lui, le cœur lui martelant la poitrine. Il n'y avait rien sous le porche, sinon des amas de feuilles en décomposition, des journaux jaunâtres et des ombres. Trop d'ombres.

« Bill, répéta-t-il.

– Q-quoi ? » Bill avait ressorti le Walther de son père. Il fit tomber le chargeur dans son autre main et prit quatre balles dans sa poche, qu'il chargea soigneusement, une à une. Richie le regardait faire, fasciné, puis regarda de nouveau sous le porche. Il vit quelque chose d'autre, cette fois. Du verre brisé. Des éclats qui luisaient à peine dans la pénombre. Son estomac se mit à le tirailler douloureusement. Ce n'était pas un sot, et il comprit que ce détail était bien près de confirmer l'histoire d'Eddie. Ces éclats de verre sur les feuilles qui pourrissaient sous le porche signifiaient que la fenêtre avait été brisée récemment, de l'intérieur. Depuis la cave.

« Q-quoi ? » répéta Bill en se tournant vers Richie. Son visage, blanc comme un linge, avait une expression terrible.

« Rien, dit-il.

– T-tu viens ?

– Ouais. »

Ils rampèrent sous le porche.

L'arôme des feuilles en décomposition plaisait habituellement à Richie, mais l'odeur qui régnait là-dessous n'avait rien d'agréable. Leur amas spongieux céda sous les mains et les genoux, et il avait l'impression qu'on aurait pu s'y enfoncer de plus de cinquante centimètres. Il se demanda soudain ce qu'il ferait si jamais une main ou une griffe surgissait d'entre les feuilles pour le saisir.

Bill examinait la fenêtre brisée. Il y avait des débris de verre tout alentour. Le montant de bois qui séparait auparavant les deux vitres, brisé en deux, avait volé jusque sous les marches du porche. Le haut du cadre de la fenêtre pointait vers l'extérieur comme un os fracturé.

« Quelque chose a cogné là-dessus rudement fort », fit Richie dans un souffle. Bill, qui

regardait à l'intérieur – ou du moins essayait –, acquiesça.

Richie le poussa du coude jusqu'à ce qu'il puisse voir quelque chose lui aussi. La cave, plongée dans la pénombre, était jonchée de caisses et de boîtes diverses. Le sol de terre dégageait une odeur d'humidité semblable à celle des feuilles. Une chaudière imposante occupait un pan de mur sur la gauche ; des tuyaux en partaient vers le plafond bas. Un peu plus loin, dans le coin, Richie distingua une sorte de stalle fermée de planches. Il pensa tout d'abord à une stalle de cheval, mais a-t-on jamais mis des chevaux dans les caves ? Puis il lui vint à l'esprit que dans une maison aussi ancienne, la chaudière devait brûler du charbon et non du mazout. On ne l'avait pas changée parce que personne ne voulait de cette baraque. Le truc, là, sur le côté, était un seau à charbon. Sur la droite, on distinguait une volée de marches qui conduisait au rez-de-chaussée.

Et voici que Bill se mettait en position assise..., se courbait en avant... et avant que Richie eût pu se convaincre de ce qu'allait faire son ami, ses jambes disparaissaient par la fenêtre.

« Bill, pour l'amour du ciel ! siffla-t-il, qu'est-ce que tu fabriques ? Sors de là ! »

Bill ne répondit pas. Il glissa à l'intérieur par un mouvement de reptation, accrochant son duffel-coat à la hauteur du bas du dos, et manquant de peu un éclat de verre encore fiché dans le bois qui ne l'aurait pas arrangé. Une seconde après, Richie entendit le bruit de ses tennis contre le sol de terre battue.

« Qu'il aille se faire foutre ! » se dit à lui-même Richie d'une voix chevrotante, tout en scrutant le rectangle obscur dans lequel son ami venait de disparaître. « T'es complètement cinglé, Bill ! »

La voix de Bill monta jusqu'à lui. « T-Tu peux r-rester là-haut si-si tu v-veux, R-R-Richie. M-Monte la garde. »

Au lieu de cela, il roula sur lui-même et engagea les jambes dans ce qui restait du cadre avant de piquer une crise de nerfs, espérant ne pas se couper les mains ou le ventre sur les échardes de verre.

Quelque chose l'empoigna aux jambes, et il ne put retenir un hurlement.

« C-C'est j-juste m-moi », fit Bill à voix basse. Un instant plus tard, Richie se retrouvait à côté de lui dans la cave, rentrant sa chemise dans son pantalon. « Qui c-croyais-tu q-que c'était ? reprit Bill.

– Le père Fouettard, répliqua Richie avec un rire mal assuré.

– T-Toi, tu vas p-par là et m-m-moi, par i-ici...

– Ça va pas la tête, non ? » Il entendait les battements de son cœur jusque dans sa voix, dont l'émission était hachée et inégale. « Je te colle au cul, Grand Bill ! »

Ils se dirigèrent tout d'abord vers le tas de charbon, Bill en tête, le revolver à la main, suivi

de près par Richie s'efforçant de regarder partout à la fois. Bill resta quelques instants immobile le long de la dernière planche qui isolait le tas de charbon du reste de la cave, puis en fit le tour d'un bond, pointant l'arme à deux mains. Richie ferma les yeux de toutes ses forces, dans l'attente de l'explosion. Elle ne vint pas. Il rouvrit prudemment les yeux.

« R-Rien que d-du charbon », dit Bill avec un petit rire nerveux.

Richie le rejoignit et constata qu'il restait en effet un tas de charbon qui rejoignait presque le plafond au fond de la stalle et descendait en pente douce jusqu'à leurs pieds.

« Allons... », commença Richie – et à cet instant, la porte en haut des marches s'ouvrit violemment, heurtant le mur à grand bruit ; un peu de la lumière du jour pénétra jusque dans la cave.

Les deux garçons hurlèrent.

Ils entendirent des grognements. Ils étaient puissants, comme ceux d'un animal sauvage en cage. Ils virent une paire de tennis apparaître sur les premières marches, puis par-dessus, des jeans délavés. Des mains qui se balançaient...

Sauf qu'il ne s'agissait pas de mains, mais de pattes. D'énormes pattes torses.

« *Gr-grimpe s-sur le t-t-tas de ch-charbon !* » hurla Bill à Richie qui restait paralysé, ayant soudain compris ce qui venait vers eux, ce qui allait les tuer dans cette cave qui empestait la terre humide et le vin frelaté que l'on avait renversé dans les coins. Mais il avait besoin de voir. « *Y a u-une f-fenêtre en haut d-du t-t-tas !* »

Les pattes étaient couvertes d'une épaisse toison brune frisée et torsadée ; des ongles ébréchés terminaient les doigts. Richie vit apparaître une veste de soie. Noire avec un liseré orange – les couleurs du lycée de Derry.

« *Gr-Gr-Grimpe !* » hurla Bill en donnant à Richie une gigantesque bourrade. Richie alla s'étaler dans le charbon, dont les angles et les arêtes aigus le reçurent douloureusement, le tirant de son hébétude. Du charbon lui roula sur les mains. Le grognement fou continuait, ininterrompu.

La panique engloutit l'esprit de Richie.

À peine conscient de ce qu'il faisait, il se précipita sur la montagne de charbon, avançant, glissant, repartant vers l'avant, sans cesser de hurler. En haut du tas, la fenêtre était noire de poussière de charbon et ne laissait pénétrer aucune lumière. Une crémone la fermait. Richie la saisit et voulut la tourner en y mettant toute sa force. Elle ne bougea pas. L'effrayant grognement se rapprochait.

Une détonation partit en dessous de lui, un bruit assourdissant dans cet endroit clos. L'odeur de la poudre, puissante et acide, vint piquer les narines de Richie. Elle le tira

suffisamment de sa panique pour qu'il eût le temps de se rendre compte qu'il tournait la crémone dans le mauvais sens. Il inversa son effort, et elle céda avec un long grincement rouillé, tandis que de la poussière de charbon venait saupoudrer ses mains comme du poivre.

Il y eut une deuxième détonation, tout aussi assourdissante. Bill Denbrough hurla : « *TU AS TUÉ MON FRÈRE, ESPÈCE DE SALOPARD !* »

Pendant quelques instants, la créature qui avait descendu les escaliers émit des sons entre le rire et la parole – comme si quelque chien vicieux s'était mis à aboyer des mots ; et Richie crut comprendre que la chose en veston d'uniforme lycéen avait répondu : *Et je vais te tuer, toi aussi.*

« *Richie !* » cria alors Bill ; Richie entendit le charbon qui se remettait à rouler pendant que Bill se précipitait vers le sommet du tas. Les grognements et les rugissements continuaient ; il y eut un craquement de planche éclatée, tandis que se mêlaient aboiements et hurlements, des sons sortis tout droit d'un cauchemar.

Richie donna une poussée violente à la fenêtre, sans se soucier du verre qui pourrait lacérer ses doigts. C'était un détail, maintenant. Elle ne se brisa pas, mais s'ouvrit vers l'extérieur sur ses antiques gonds d'acier couverts de rouille. Nouvelle avalanche de poussière de charbon, cette fois sur le visage de Richie. Il sortit sur le côté de la maison en se tortillant comme une anguille et sentit l'odeur fraîche et douce de l'air tandis que les hautes herbes caressaient son visage. Il se rendit très vaguement compte qu'il pleuvait ; il voyait les énormes tiges des tournesols géants, vertes et velues.

Le Walther partit une troisième fois et la bête dans la cave hurla, un son primitif de rage pure. « *Il m'm'a eu, R-Richie ! Au se-secours ! Richie ! I-Il m'a eu !* » cria alors Bill.

Richie se retourna et, à quatre pattes, vit le rond de terreur qu'était le visage de son ami, tourné vers la fenêtre sur-dimensionnée de la cave par laquelle autrefois, tous les mois d'octobre, on faisait rouler le charbon de l'hiver

Bill gisait étalé sur le charbon. Ses mains s'agitaient en direction de la fenêtre, mais inutilement car elle était hors de portée. Sa chemise et son duffel-coat étaient remontés jusqu'à mi-poitrine et il était tiré en arrière par quelque chose que Richie n'arrivait pas à distinguer nettement. Une chose comme une grande masse d'ombre qui se déplaçait derrière Bill. Une masse d'ombre qui grondait et produisait des sons inarticulés presque humains.

Richie n'avait pas besoin de la voir plus distinctement. Il l'avait déjà vue le samedi précédent, sur l'écran de l'Aladdin. Tout cela était fou, complètement fou, mais il ne vint pas une seule seconde à l'esprit de Richie de douter de sa propre raison ou des conclusions qu'il fallait tirer.

Le loup-garou adolescent venait d'avoir Bill Denbrough. Sauf que ce n'était pas Michael

Landon, le visage grimé, le corps couvert d'une fausse fourrure. C'était bien réel.

Comme pour le prouver, Bill cria de nouveau.

Richie tendit les deux mains et s'empara de celles de Bill, qui tenait toujours le Walther dans la droite. Pour la deuxième fois, ce jour-là, Richie plongea son regard dans l'œil noir sans paupière... mais cette fois-ci il était chargé.

On se disputait Bill : Richie le tenant par les poignets, le loup-garou par les chevilles.

*« B-Barre-toi d'ici, R-R-Richie ! Barre-toi ! »*

Soudain la figure du loup-garou sortit de l'obscurité. Il avait un front bas et aplati, couvert de rares poils, les joues creuses et velues. Ses yeux, brun foncé, manifestaient une horrible compréhension. Sa mâchoire inférieure tomba et il se mit à gronder. Une écume blanche coulait des deux coins de son épaisse lèvre inférieure en deux filets qui gouttaient de son menton. Sur son crâne, les cheveux étaient ramenés en arrière dans une immonde parodie de catogan. Il rejeta la tête en arrière et rugit, sans quitter Richie des yeux.

Bill réussit à gagner du terrain ; Richie le saisit par l'avant-bras et tira. Pendant un instant, il crut qu'il allait l'emporter. Le loup-garou s'empara alors de nouveau des chevilles de Bill, qui fut brutalement tiré en arrière, vers les ténèbres. La chose était plus forte. Elle s'était emparée de Bill et n'entendait pas y renoncer.

Alors – sans la moindre idée de ce qu'il faisait ni des raisons qui le poussaient à le faire –, Richie entendit la voix du flic irlandais lui sortir de la bouche, la voix de Mr. Nell. Non pas celle de Richie Tozier faisant l'une de ses imitations ringardes ; pas exactement non plus la voix de Mr. Nell. C'était la voix de tous les flics irlandais qui avaient battu le pavé dans l'histoire de la police américaine :

*« Laisse filer, mon garçon, ou j' te fends ton crâne épais ! Je l' jure par Jai-sus ! Lâche-le tout de suite, bâtard, ou tu auras ton propre cul pour déjeuner ! »*

Dans la cave, la créature laissa échapper un rugissement de rage à crever les tympans... mais Richie eut l'impression qu'il s'y trouvait aussi une note de douleur, ou peut-être de peur.

Il tira de nouveau, de toutes ses forces, et Bill vola par la fenêtre, s'étalant sur l'herbe. Il regarda Richie, les yeux agrandis par l'horreur. Le devant de son duffel-coat était tout noir de charbon.

« V-Vi-Vite ! fit Bill, haletant. Il f-faut que... », ajouta-t-il dans un gémissement, s'accrochant à la manche de Richie.

Le charbon roulait de nouveau en avalanche dans la cave. L'instant suivant, la tête du loup-garou vint s'encadrer dans la fenêtre. Il leur montra les dents, grognant, tandis que ses mains s'accrochaient à l'herbe.

Bill tenait toujours le Walther – pas un seul instant il ne l'avait lâché. Il l'étreignait maintenant à deux mains, les yeux réduits à deux fentes. Il tira. Encore une détonation assourdissante. Richie vit une partie du crâne du loup-garou emportée, tandis qu'un torrent de sang ruisselait le long de sa joue, et venait poisser ses poils puis le col de son uniforme scolaire.

Avec un rugissement, il entreprit de passer par la fenêtre.

Avec lenteur, rêveusement, Richie alla cueillir le paquet avec l'image de l'homme qui éternuait dans sa poche arrière. Il le déchira pendant que la créature hurlante et pissant le sang s'extrayait du cadre, ses griffes creusant de profonds sillons dans la terre meuble. Richie écrasa alors le paquet et cria, avec la voix du flic irlandais : « *Barre-toi chez toi, morpion !* » Un nuage blanc vola dans la figure du loup-garou. Il arrêta instantanément de rugir et se mit à fixer Richie avec une expression de surprise presque comique, tout en émettant des sons sifflants. Rouges et larmoyants, ses yeux roulaient vers le garçon et paraissaient enregistrer ses traits pour l'éternité.

Puis il commença à éternuer.

Incoercibles, les éternuements se succédaient. Des jets filamenteux de salive giclaient de son museau. Des caillots de morve vert-noir jaillissaient de ses narines. L'un d'eux atteignit Richie et lui brûla la peau comme si c'était de l'acide. Il s'essuya vivement avec un cri de douleur et de répulsion.

On lisait toujours de la colère sur le visage de la bête, mais à cela s'ajoutait la douleur, impossible de s'y tromper. Bill l'avait peut-être blessée avec le revolver de son père, mais Richie lui avait davantage fait mal... tout d'abord avec la voix du flic irlandais, puis avec la poudre à éternuer.

*Seigneur, si seulement j'avais aussi du poil à gratter et peut-être un caqueteur qui sait si je ne pourrais pas le tuer ?* se demanda Richie, pendant que Bill le saisissait par le col et le tirait sèchement en arrière.

Ce fut une chance. Le loup-garou s'était arrêté d'éternuer aussi instantanément qu'il avait commencé, et se jetait sur Richie – vite, incroyablement vite.

Richie aurait tout aussi bien pu rester assis là, l'enveloppe vide de poudre à éternuer à la main, à contempler le monstre dans une espèce d'état d'émerveillement hébété – notant combien sa fourrure était brune, combien son sang était rouge, à quel point, dans la réalité, il n'y avait rien en noir et blanc –, jusqu'à ce que ses pattes viennent se refermer sur son cou, jusqu'à ce que ses griffes lui arrachent la gorge, si Bill ne l'avait empoigné et remis sur ses pieds.

Richie le suivit en trébuchant. Ils coururent jusque sur le devant de la maison, et Richie pensa : *Il ne va pas oser nous poursuivre plus loin, nous sommes déjà dans la rue ou presque, il ne va pas oser nous chasser, il ne va pas oser, pas oser...*

Il osa. Il pouvait l'entendre juste derrière lui, qui grognait, poussait des sons inarticulés et

larmoyait.

Silver était toujours à sa place, appuyée contre un arbre. Bill jeta l'arme de son père dans le panier du porte-bagages (où il avait si souvent transporté ses faux revolvers !) et enfourcha son engin. Richie hasarda un coup d'œil tout en s'installant dans l'espace restreint entre la selle et le panier et vit le loup garou qui traversait la pelouse et se dirigeait vers eux ; il était à moins de dix mètres. Sang, larmes et morve se mêlaient sur sa veste d'écolier ; sous la peau arrachée de sa tempe droite, on voyait luire un fragment de l'os frontal. Deux traînées pâteuses et blanchâtres de poudre à éternuer partaient de chacune de ses narines. Richie remarqua aussi deux autres détails qui achevaient de rendre le tableau parfaitement horrible. La veste que portait la chose ne comportait aucun système de fermeture ; au lieu de cela, il y avait ces espèces de gros boutons orange, duveteux comme des pompons. Le deuxième détail était encore pire ; il fut sur le point de lui faire perdre connaissance, ou du moins, il faillit s'abandonner au monstre et se laisser tuer. Un nom, cousu avec du fil d'or, apparaissait sur le revers de la veste – le genre de truc qu'on peut se faire faire chez Machen's pour un dollar si la fantaisie vous en prend.

Sur la partie gauche et ensanglantée de la veste, tachés mais lisibles, figuraient les mots RICHIE TOZIER.

Le loup-garou avançait toujours vers eux.

« *Vas-y, Bill !* » hurla Richie.

Silver se mit en mouvement, mais avec lenteur, avec beaucoup trop de lenteur. Il fallait tellement de temps à Bill pour la lancer...

Le loup-garou s'engagea dans la rue creusée d'ornières au moment où Bill était déjà debout sur les pédales au milieu de Neibolt Street. Du sang tachait les jeans délavés du monstre, et Richie, qui s'était de nouveau retourné, plein d'une épouvantable et incontrôlable fascination voisine de l'hypnose, vit que les coutures avaient craqué en plusieurs endroits et laissaient dépasser des touffes de poils rudes.

Silver zigzaguait follement dans tous les sens. Bill était tendu sur les pédales, tenant le guidon par en dessous, la tête tournée vers le ciel nuageux, les tendons de son cou gonflés et saillants. Les cartes à jouer tiraient encore au coup par coup.

Une patte se tendit vers Richie. Il poussa un hurlement de détresse et l'évita, rentrant la tête dans les épaules. Le loup-garou retroussa les babines et grogna. Il était tellement près que Richie distinguait la cornée jaunâtre de ses yeux et sentait l'odeur douceâtre de chair putréfiée que dégageait son haleine. Ses dents étaient des crocs déchiquetés.

Richie hurla de nouveau quand il lança une deuxième fois la patte, qui ne le manqua que de quelques centimètres. Le monstre y avait mis tellement de violence que les cheveux du garçon

furent soufflés en arrière par le vent.

« *Ya-bou, Silver, EN AVANT !* » hurla Bill à pleins poumons.

Ils venaient d'atteindre le point le plus haut d'une légère pente ; bien peu de chose, en fait, mais suffisamment pour permettre de lancer Silver. Les cartes à jouer commencèrent à mitrailler. Bill pompait des deux jambes comme un forcené. Les zigzags prirent fin, et Silver fonça tout droit en direction de la route numéro 2.

*Dieu soit loué, Dieu soit loué, Dieu soit loué !* pensait Richie de manière incohérente.

Le loup-garou rugit de nouveau – *Oh, mon Dieu, on dirait qu'il est JUSTE À CÔTÉ DE MOI !* – et Richie eut le souffle coupé par sa chemise et sa veste, tirées en arrière et venues écraser sa gorge. Il émit un gargouillis étouffé et réussit à attraper Bill par la taille juste avant d'être arraché à la bicyclette. Bill partit en arrière mais sans lâcher le guidon. Un instant, Richie crut bien que la grande bicyclette allait se soulever de l'avant et les renverser tous les deux. C'est alors que sa veste, déjà destinée depuis quelque temps au sac à chiffons, se déchira en deux dans un grand craquement, un bruit étrange comme un pet monumental. Richie respira de nouveau.

Il tourna la tête et plongea directement son regard dans les yeux bourbeux à l'expression meurtrière.

« Bill ! » essaya-t-il de hurler, mais l'appel sortit sans force de sa bouche. Bill parut néanmoins l'avoir entendu. Il se mit à pédaler avec encore plus de vigueur, comme il n'avait jamais pédalé de sa vie. Il avait l'impression de s'arracher les tripes et sentait dans le fond de sa gorge le goût épais et cuivré du sang, tandis que ses yeux, exorbités, semblaient prêts à lui sortir de la tête. Sa bouche, grande ouverte, avalait l'air en bouffées monstrueuses. Un sentiment insensé de joie s'empara de lui, impossible à nier ; il était fait de sauvagerie, de liberté, de l'impression de n'appartenir qu'à soi. Un désir. Il se tenait debout sur les pédales, les encourageait, les martelait.

Silver continuait de prendre de la vitesse. Elle commençait à sentir la route, commençait à planer. Bill la sentait s'éveiller.

« *Ya-bou, Silver, ya-bou, Silver, EN AVANT !* » cria-t-il de nouveau.

Richie n'entendait que trop le bruit de course des tennis sur le macadam retrouvé. Il se tourna. Le loup-garou le frappa juste au-dessus des yeux avec une force incroyable, et Richie crut bien un instant qu'il lui avait arraché le haut du crâne. Le paysage s'assombrit brusquement autour de lui, tandis que les sons tour à tour s'estompaient et s'amplifiaient. Le monde perdit ses couleurs. Richie se colla désespérément contre Bill tandis que du sang chaud venait lui picoter les yeux.

La patte frappa de nouveau, atteignant cette fois-ci le garde-boue. Richie sentit la bicyclette

qui oscillait dangereusement, sur le point de verser, pour finir par se redresser. Bill poussa encore un coup son *ya-hou*, *Silver !* qui parut à Richie lointain comme l'ultime réverbération d'un écho.

Il ferma les yeux, s'accrocha à Bill et attendit la fin.

## 14

Bill avait lui aussi entendu le bruit des pas et compris que le clown n'avait pas abandonné la poursuite, mais il n'avait pas osé se retourner. Il le saurait toujours à temps s'ils étaient rattrapés et jetés à terre. C'était la seule chose qui importait.

*Vas-y, mon garçon*, pensa-t-il. *Mets tout le paquet maintenant ! Mets tout ce que t'as dans les tripes ! Allez, Silver, ALLEZ !*

Une fois de plus, Bill Denbrough se trouva donc en train de courir pour être plus fort que le diable, sauf que cette fois-ci, le diable se présentait sous la forme d'un clown au ricanement hideux, dont la figure dégoulinait de fond de teint, dont les lèvres se retroussaient sur un sourire ignoble de vampire et dont les yeux étaient deux pièces d'argent brillantes. Un clown qui, pour quelque invraisemblable raison, portait une veste aux couleurs du lycée de Derry par-dessus son costume argenté aux pompons orange.

*Vas-y, mon garçon, vas-y, Silver ! Qu'est-ce que t'en dis ?*

Neibolt Street défilait de plus en plus vite. Les cartes crépitaient joyusement. Le martèlement de pieds de leur poursuivant ne s'était-il pas estompé légèrement ? Il n'osait toujours pas se retourner pour regarder. Richie lui étreignait la taille à lui couper le souffle ; il lui aurait bien dit de le serrer moins fort, mais il ne voulait pas gaspiller son énergie en paroles.

Devant eux, comme le plus beau des rêves, se dressait le panneau de stop du carrefour de Neibolt Street avec la route numéro 2. Plus loin, sur Witcham, passaient des voitures. Dans l'état d'épuisement épouvanté où il se trouvait, cela relevait quasiment du miracle pour Bill.

C'est alors qu'il risqua un coup d'œil par-dessus son épaule, car il allait lui falloir freiner sous peu (ou inventer quelque chose de vraiment original).

Ce qu'il vit lui fit donner un brutal coup de rétro-pédalage. Silver dérapa, laissant du caoutchouc sur le macadam avec sa roue arrière, et la tête de Richie vint brutalement heurter Bill à la hauteur de son épaule droite.

La rue était complètement vide.

Mais à environ vingt-cinq mètres derrière eux, près de la première des maisons abandonnées (sorte de cortège funéraire conduisant au dépôt des trains), il aperçut un bref éclair orange, à proximité d'une bouche d'égout qui s'ouvrait dans le trottoir.

Bill émit un son inarticulé, et se rendit compte, presque trop tard, que Richie était en train de tomber de Silver, les yeux renversés de telle manière qu'on ne lui voyait plus que l'arc inférieur de l'iris, à la limite de la paupière supérieure. La branche rafistolée de ses lunettes pendait de travers. Du sang coulait lentement de son front.

Bill le saisit par le bras, tous deux glissèrent vers la droite et Silver se déséquilibra. Ils s'effondrèrent au milieu de la rue, dans un enchevêtrement de bras et de jambes. Bill heurta violemment le sol du coude et poussa un cri de douleur ; le bruit fit tressaillir les paupières de Richie.

« Je vais vous montrer comment vous emparer de ces trésors, Señor, mais ce type, là, Dobbs, est bougrement dangereux », dit Richie en hoquetant. C'était sa voix Pancho Vanilla, mais ce qu'elle avait d'irréel, de complètement détaché de la situation, fit peur à Bill. Ce dernier vit quelques poils bruns épais accrochés à la blessure peu profonde que Richie avait à la tête ; ils étaient plus ou moins tire-bouchonnés, comme les poils pubiens de son père. Il se sentit encore plus effrayé en les voyant et envoya une grande gifle à Richie.

Celui-ci poussa un cri, ses paupières cillèrent et s'ouvrirent toutes grandes. « Pourquoi tu me frappes, Bill ? Tu vas casser mes lunettes. Elles ne sont pas bien brillantes, déjà, au cas où tu n'aurais pas remarqué.

– Je c-croyais que t-tu étais en train de m-mourir ou-ou un t-truc co-comme ç-ça », répondit Bill.

Richie s'assit lentement et porta une main à la tête. Puis il émit un grognement et dit : « Qu'est-ce qui s'est p... », et la mémoire lui revint. Ses yeux s'agrandirent d'effroi et il se releva sur les genoux, la respiration haletante.

« C-Calme-toi, R-R-Richie. C'est p-parti, c'est p-parti. »

Richie vit la rue vide où rien ne bougeait et éclata soudain en sanglots. Bill le regarda un instant et passa un bras autour de ses épaules, le serrant contre lui. Richie s'accrocha au cou de son ami et lui rendit son étreinte. Il aurait voulu dire quelque chose de marrant, comment par exemple que Bill aurait dû essayer de se servir de la fronde contre le loup-garou, mais rien ne sortit de sa bouche, sinon les sanglots qui continuaient de le secouer.

« A-Arrête, R-Richie, dit Bill. A-A... » Puis lui-même éclata à son tour en pleurs, et ils restèrent ainsi dans la rue, à genoux, serrés l'un contre l'autre à côté de la bicyclette renversée, et leurs larmes tracèrent des sillons nets sur leurs joues noircies par la poussière de charbon.

## CHAPITRE 9

### Nettoyage

#### 1

*Quelque part au-dessus de l'État de New York, dans l'après-midi du 29 mai 1985, Beverly Rogan est prise d'une envie de rire qu'elle étouffe en plaçant les deux mains devant la bouche, craignant d'être prise pour une folle, mais incapable de se contrôler.*

*On riait beaucoup à l'époque, se dit-elle. C'était quelque chose de nouveau, une lumière de plus dans l'obscurité. On avait tout le temps la frousse, mais on était incapables de s'arrêter de rire, comme moi en ce moment.*

*Le type assis à côté d'elle dans le siège proche de l'allée est un jeune homme aux cheveux longs et à l'aspect engageant. Il lui a lancé quelques coups d'œil admiratifs depuis le décollage de l'avion, à Milwaukee, vers quatorze heures trente, mais a respecté son désir manifeste de ne pas parler. Après deux tentatives d'engager la conversation auxquelles elle n'a réagi que par politesse, il a sorti un roman de Ludlum de son sac de voyage et s'est plongé dans la lecture.*

*Mais maintenant il le referme, le doigt glissé à la page où il s'est interrompu, et dit, avec une pointe d'inquiétude : « Vous êtes sûre que tout va bien ? »*

*Elle opine de la tête, s'efforçant de retrouver son sérieux, mais ne peut retenir un reniflement de rire rentré. Il esquisse un sourire, intrigué, l'air interrogatif.*

*« Ce n'est rien », dit-elle, s'efforçant toujours de prendre un air sérieux, mais sans succès ; plus elle s'obstine, plus elle a envie d'éclater. Comme au bon vieux temps. « Je viens juste de me rendre compte que je ne sais même pas sur quelle compagnie je voyage. J'ai simplement aperçu cette espèce de grand c-canard sur le c-c-côté... », mais c'en est trop avec ce symbole. Elle est reprise d'un joyeux accès de fou rire. Autour d'elle on la regarde, et certains passagers froncent les sourcils.*

*« Republic, dit-il.*

*– Pardon ?*

*– Vous êtes propulsée dans le ciel à huit cents kilomètres à l'heure par les bons soins de Republic Airlines. C'est sur le dépliant. » Il retire celui-ci de la poche du dossier devant lui ; le symbole de Republic figure en effet dessus. On y explique comment se servir des masques à oxygène, comment prendre la position repliée en cas d'atterrissage forcé, où se trouvent les radeaux et les gilets de sauvetage. « Le dépliant pour l'entrée au paradis », ajoute-t-il. Et cette fois-ci, ils éclatent de rire tous les deux.*

Il est vraiment beau garçon, *pense-t-elle soudain ; c'est une réflexion rafraîchissante, de celles qu'on s'attend à avoir au réveil, quand on a encore l'esprit reposé. Il est habillé d'un chandail et de jeans délavés, et porte les cheveux longs, retenus en arrière par un lacet de cuir ; ce détail lui rappelle l'éternelle queue de cheval de son enfance. Elle se dit : Je suis prête à parier qu'il a une jolie petite queue de collégien. Assez longue pour s'amuser, mais pas assez grosse pour être vraiment prétentieuse.*

*Le fou rire la reprend, un fou rire impossible à contenir. Elle s'aperçoit qu'elle n'a même pas un mouchoir pour s'essuyer les yeux, ce qui la fait rire encore plus fort.*

*« Il vaudrait mieux vous calmer, sinon l'hôtesse va vous jeter par la portière », dit-il solennellement ; mais elle ne peut qu'acquiescer tout en continuant à s'esclaffer, l'estomac et les côtés douloureux.*

*Il lui tend un mouchoir blanc impeccable ; s'en servir contribue à l'aider à retrouver son calme. Elle ne s'arrête cependant pas tout de suite, son rire s'amenuisant en hoquets et petits reniflements. Et elle ne peut pas penser au canard du fuselage sans être reprise de bouffées d'hilarité.*

*Elle lui rend le mouchoir et le remercie.*

*« Bon sang, madame, qu'est-ce qui vous est arrivé aux doigts ? » dit-il en lui retenant la main un instant, l'air inquiet.*

*Elle baisse les yeux et voit ses ongles cassés lors de la bagarre avec Tom. Le souvenir du moment où elle a renversé la coiffeuse est plus douloureux que les élancements qui viennent de ses doigts, et cette fois-ci, elle s'arrête de rire pour de bon.*

*« Je me les suis coincés dans la portière, en arrivant à l'aéroport », répond-elle en pensant au nombre de fois où elle a menti à propos de ce que Tom lui avait fait, au nombre de fois où elle a menti à propos de ce que son père lui avait fait. Est-ce la dernière fois, l'ultime mensonge ? Ce serait merveilleux... presque trop merveilleux pour être croyable. Une image lui vient : Celle d'un médecin qui va voir un malade atteint d'un cancer au stade terminal et qui lui dit : Votre radio montre que la tumeur est en train de se résorber. Nous ignorons pour quelles raisons, mais c'est pourtant ce qui se passe.*

*« Ça doit faire affreusement mal ! s'exclame-t-il.*

*– J'ai pris de l'aspirine. » Elle ouvre une fois de plus l'hebdomadaire du bord, même s'il sait sans aucun doute qu'elle l'a déjà parcouru deux fois.*

*« Quelle est votre destination ? »*

*Elle referme la revue et le regarde avec un sourire. « Vous êtes très gentil, mais je n'ai pas envie de parler. D'accord ?*

*– D'accord, lui répond-il en lui rendant son sourire. Mais si vous voulez prendre un verre à la santé du gros canard en arrivant à Boston, je suis votre homme.*

*– Merci, mais j'ai un autre avion à prendre. »*

*Elle ouvre encore le magazine mais se retrouve plongée dans la contemplation de ses ongles déchiquetés.*

Deux d'entre eux présentent une tache violacée. Dans son esprit, elle entend Tom qui hurle dans l'escalier : « Je te tuerai, salope ! Espèce de salope de pute ! », elle frissonne. Elle a froid. Une salope pour Tom, une salope pour les petites mains qui faisaient des conneries juste avant la présentation des collections, une salope pour son père bien avant Tom et les couturières.

Une salope.

Espèce de salope.

Putain de salope.

Elle ferme quelques instants les yeux.

Son pied, celui qu'elle a coupé sur un fragment de bouteille de parfum en fuyant la salle de bains, l'élançait davantage que ses doigts. Kay lui a donné de l'Urgo, une paire de chaussures ainsi qu'un chèque de mille dollars qu'elle a encaissé dès neuf heures du matin.

En dépit des protestations de Kay, elle a rédigé un chèque équivalent sur une feuille de papier ordinaire. « Il paraît que l'on peut faire un chèque sur n'importe quoi », a-t-elle répondu à son amie, puis elle a ajouté, avec un rire gêné : « Mais à ta place, je l'encaisserais rapidement, avant que Tom pense à bloquer le compte. »

Bien qu'elle ne se sente pas fatiguée (elle se rend néanmoins compte qu'elle ne tient plus que sur les nerfs et grâce au café noir de Kay), la nuit qu'elle vient de passer a pris l'inconsistance d'un rêve.

Elle se souvient avoir été suivie par trois adolescents qui l'ont appelée et sifflée mais n'ont pas osé en faire davantage. Elle se souvient de son soulagement lorsqu'elle a aperçu les lumières d'un magasin « sept à onze » éclairant de ses fluos le trottoir d'un carrefour. Elle y est entrée et a laissé l'employé boutonneux plonger du regard dans l'ouverture de son corsage tandis qu'elle s'efforçait de le convaincre de lui prêter quarante cents pour le téléphone. Ce ne fut pas difficile, la vue étant ce qu'elle était.

Elle appela tout d'abord Kay, faisant le numéro de mémoire. Le téléphone sonna une douzaine de fois, et elle commença à croire que Kay était à New York. Puis la voix endormie de son amie grommela : « J'espère que ça vaut la peine, à une heure pareille ! » au moment où elle allait raccrocher.

« C'est Bev, Kay, dit-elle, hésitant quelques instants avant de reprendre. J'ai besoin d'aide. »

Il y eut un bref moment de silence puis Kay répondit, d'un ton de voix parfaitement réveillé : « Où es-tu ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je suis dans un sept à onze au coin de Streyland Avenue et d'une autre rue. Je... j'ai quitté Tom, Kay. »

La voix de Kay, emphatique et excitée : « Bien ! Enfin ! Bravo ! Je viens te chercher ! Ce fils de pute ! Ce fumier ! Je saute dans la foutue Mercedes et je passe te prendre ! Je vais engager une fanfare ! Je...

– Je vais prendre un taxi, Kay », la coupa Bev, qui tenait les deux autres pièces de dix cents dans sa paume en sueur. Dans le miroir circulaire du fond du magasin, elle vit l'employé boutonneux perdu dans la contemplation de ses fesses avec une concentration rêveuse. « Mais il faudra que tu le paies quand j'arriverai. Je n'ai pas un sou sur moi.

– Je lui filerai cinq dollars de pourboire, oui ! s'écria Kay. C'est la meilleure nouvelle depuis la démission de Nixon ! Tu ramènes tes fesses par ici, ma cocotte, et... (elle s'interrompit un instant, avant de reprendre, plus sérieuse, mais d'un ton de voix plein de sympathie et d'amour, au point que Bev en eut les larmes aux yeux) je remercie Dieu que tu te sois finalement décidée, Bev. Je suis sincère. Dieu soit loué ! »

Kay McCall est une ancienne modéliste qui s'est mariée riche, a divorcé plus riche encore et qui a découvert le féminisme en 1972, environ trois ans avant de rencontrer Beverly. À l'époque de sa plus grande popularité (controversée), elle fut accusée d'avoir adopté ses nouvelles idées après s'être servie des lois patriarcales archaïques pour extorquer à son industriel d'ex-mari jusqu'au dernier cent que ces lois lui accordaient.

« Des conneries ! a une fois confié Kay à Bev. Les gens qui racontent ça n'ont jamais été obligés de coucher avec Sam Chaconicz. En deux temps trois mouvements, telle était sa devise, le cher homme. Je ne l'ai pas volé ; j'ai simplement touché ma prime de risque rétroactivement. »

Elle a écrit trois ouvrages : l'un sur le féminisme et le travail des femmes, l'autre sur le féminisme et la famille, et le dernier sur le féminisme et la spiritualité. Les deux premiers ont connu un réel succès, mais elle est en quelque sorte passée de mode depuis le dernier, qui date de trois ans. Beverly pense qu'au fond, c'est un soulagement pour elle. Elle a fait des investissements judicieux (« Féminisme et capitalisme ne sont pas mutuellement exclusifs », a-t-elle dit un jour à Bev) et c'est maintenant une femme à la tête d'une petite fortune, avec une maison en ville et une autre à la campagne, et deux ou trois amants, assez virils pour tenir la distance au lit mais pas au point de la battre au tennis. (« Quand ils y arrivent, je les vire aussitôt », prétend-elle. Bev n'est pas sûre que ce ne soit qu'une plaisanterie.)

Avec les deux autres dix cents, Bev a appelé un taxi ; ce fut un soulagement de s'y installer avec sa valise et de ne plus sentir le regard de l'employé posé sur elle.

Kay l'attendait à l'entrée de son allée, un vison passé par-dessus sa chemise de nuit, en mules roses avec de gros pompons duveteux aux pieds. Pas des pompons orange, Dieu merci – Bev serait repartie dans la nuit en hurlant. La balade en taxi a eu quelque chose de fantasmagorique : les choses lui revenaient, les souvenirs se bousculaient à une telle vitesse, clairs et précis, que la peur l'avait gagnée. Comme si on venait de lancer le moteur d'un énorme bulldozer dans sa tête, qui se serait mis à creuser un cimetière mental dont elle ignorait jusqu'à la présence. Simplement ce n'étaient pas des cadavres qu'il extrayait, mais des noms, qu'elle n'avait pas évoqués depuis des années : Ben Hanscom, Richie Tozier, Greta Bowie, Henry Bowers, Eddie Kaspbrak... Bill Denbrough. Bill en particulier, Bill le Bègue, comme ils l'appelaient avec cette franchise d'enfant que l'on appelle parfois de la candeur, parfois de la cruauté. Il lui avait paru si grand, si parfait... tant qu'il n'avait pas ouvert la bouche, du moins.

Des noms... des lieux... des événements qui se sont produits.

Se sentant tour à tour glacée et bouillante, elle s'est rappelée les voix dans les tuyaux d'évacuation... et le sang. Elle avait crié, et son père lui en avait balancé une bonne. Son père – Tom...

*Elle eut les larmes aux yeux quand Kay paya le chauffeur (que le pourboire laissa stupéfait).*

*Kay la fit entrer, la poussa sous la douche, lui donna ensuite une robe, lui offrit du café qu'elle avait préparé entre-temps, examina ses blessures, badigeonna son pied coupé de mercurochrome avant de mettre un pansement adhésif. Elle versa une généreuse rasade de brandy dans la deuxième tasse de café de Bev et l'obligea à la descendre jusqu'à la dernière goutte. Après quoi, elle fit griller deux faux filets qu'elle servit accompagnés de petits champignons sautés.*

*« Très bien, dit-elle. Qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce qu'on appelle les flics ou est-ce qu'on se contente de t'envoyer à Reno ?*

*– Je ne peux pas te dire grand-chose, répondit Bev. Ça te paraîtrait trop démentiel. Ce qui est arrivé est surtout de ma faute... »*

*Kay porta sur la table une claque retentissante. Une véritable détonation qui fit sursauter Beverly.*

*« Je t'interdis de parler comme ça ! lança Kay, les joues en feu, les yeux étincelants. Depuis combien de temps sommes-nous amies ? Neuf ans, dix ans ? Si je t'entends encore dire une fois que c'était ta faute, je vais dégueuler. Tu m'entends ? Je vais TOUT dégueuler. Ça n'a jamais été ta faute, ni aujourd'hui, ni hier, ni jamais, jamais ! Tous tes amis ne redoutaient qu'une chose, que tu te retrouves dans un fauteuil roulant, sinon au cimetière ! Oui, on avait peur qu'il te tue ! »*

*Beverly la regardait, les yeux agrandis.*

*« Et c'est toi qui aurais été la coupable, dans ce cas, coupable au moins d'être restée à attendre que ça arrive. Mais maintenant tu l'as quitté. Dieu soit remercié pour ses petites faveurs. Mais arrête de me raconter que c'était ta faute alors que te voilà les ongles arrachés, le pied coupé et des marques de ceinture sur les épaules.*

*– Il ne m'a pas frappé avec sa ceinture », protesta Bev. Elle mentait par réflexe... comme fut un réflexe la rougeur qui lui monta brusquement aux joues, tant sa honte était profonde.*

*« Si tu en as fini avec Tom, autant en finir aussi avec ces mensonges », dit Kay doucement. Elle eut pour Bev un regard chargé de tellement de tendresse que celle-ci dut baisser les yeux. Elle sentait le sel de ses larmes au fond de la gorge. « Qui croyais-tu donc tromper ? » reprit Kay, toujours sur le même ton. Elle vint prendre les mains de Bev par-dessus la table. « Les lunettes de soleil, les blouses à manches longues et ras du cou..., c'était peut-être bon pour les clients. Mais pas pour tes amis, Bev, pas pour ceux qui t'aiment. »*

*Et c'est alors que Beverly s'était mise à pleurer, longuement, à gros sanglots, tandis que Kay la tenait contre elle. Plus tard, juste avant de se mettre au lit, elle dit à son amie ce qu'elle pouvait : qu'un vieil ami de Derry, la ville où elle avait grandi, venait de lui téléphoner et de lui rappeler une promesse faite très longtemps auparavant. Le moment de l'honorer était arrivé, avait-il dit. Viendrait-elle ? Oui, avait-elle répondu. C'est alors que ses ennuis avec Tom avaient commencé.*

*« Mais c'était quoi, cette promesse ? »*

*Beverly secoua lentement la tête. « C'est quelque chose que je ne peux pas te dire, Kay. Ce n'est pourtant*

*pas l'envie qui m'en manque. »*

*Kay rumina un moment cette réponse et acquiesça. « Très bien. C'est correct. Qu'est-ce que tu vas faire de Tom quand tu reviendras du Maine ? »*

*Et Bev, qui avait de plus en plus l'impression qu'elle n'en reviendrait jamais, répondit seulement : « Je me rendrai directement chez toi, et nous en déciderons ensemble. D'accord ?*

*– Tout à fait d'accord. C'est une promesse, également ?*

*– Dès mon retour, fit Bev fermement. Tu peux y compter. » Sur quoi elle serra Kay très fort dans ses bras.*

*Une fois le chèque de Kay encaissé et les chaussures de Kay aux pieds, elle prit un car Greyhound pour Milwaukee, craignant que Tom ne fût à l'aéroport O'Hare à la guetter. Kay, qui l'avait accompagné à la banque et à la gare routière, essaya de la dissuader.*

*« O'Hare est bourré de gens des services de sécurité, objecta-t-elle. Tu n'as pas à avoir peur de lui. S'il s'approche, tu n'as qu'à hurler comme s'il t'égorgeait.*

*– Je préfère l'éviter, c'est le meilleur moyen.*

*– Tu ne craindras pas par hasard qu'il te fasse changer d'idée ? » s'enquit Kay, le regard inquisiteur.*

*Beverly revit leur groupe, tous les sept debout dans le courant, Stanley avec le fragment de bouteille de Coke à la main brillant au soleil ; elle évoqua la légère douleur ressentie au creux de la paume lorsqu'il l'entailla, et cet instant où ils avaient formé un cercle en se prenant par la main et s'étaient promis de revenir si ça recommençait jamais... de revenir et de le tuer pour de bon.*

*« Non, répondit-elle. Il ne pourrait pas me dissuader d'y aller. Mais il pourrait me faire mal, service de sécurité ou pas. Tu ne l'as pas vu la nuit dernière, Kay.*

*– J'en ai assez vu à d'autres occasions, répondit Kay, sourcils froncés. Le salopard qui se prend pour un homme.*

*– Il était complètement fou. Les gardes risqueraient de ne pas l'arrêter assez vite. C'est mieux ainsi, crois-moi.*

*– Très bien », dit Kay à regret. Avec une pointe d'amusement, Bev se dit que son amie regrettait qu'il n'y eût pas de confrontation, pas de grande scène.*

*« Encaisse rapidement ton chèque, lui répéta Bev, avant qu'il ait l'idée de bloquer le compte. Il le fera, c'est sûr.*

*– Entendu. S'il fait ça, j'irai voir cet enfant de salaud avec un fouet et le mettrai hors service.*

*– Ne t'approche pas de lui, Kay, dit vivement Bev. Il est dangereux. Crois-moi. On aurait dit (mon père, faillit-elle lâcher) un vrai sauvage.*

*– C'est bon. Tâche de ne voir que le bon côté de la chose ; va honorer ta promesse. Mais n'oublie pas non plus celle que tu m'as faite.*

*– Je ne l'oublierai pas », répondit Bev, sachant qu'elle mentait. Il y avait trop d'autres choses auxquelles*

*elle voulait penser : ce qui s'était passé l'été de ses onze ans, par exemple. Comment elle avait montré à Richie Tozier l'art de faire « dormir » un yo-yo. Aux voix dans la vidange. À quelque chose qu'elle avait vu, quelque chose de si horrible que son esprit refusait encore de le lui laisser évoquer au moment où elle embrassait Kay avant de monter dans le car dont le moteur ronronnait.*

*Maintenant, tandis que l'avion au canard sur le fuselage entame sa longue descente vers la région de Boston, son esprit revient sur ces événements... sur Stan Uris... sur un poème anonyme arrivé sur une carte postale... sur les voix... sur les quelques secondes où elle s'était trouvée face à face avec quelque chose qui était peut-être infini.*

*Elle se dit, le regard perdu par le hublot, que le mal que peut faire Tom n'est rien en comparaison du mal dont la chose qui les attend à Derry peut être l'auteur. La présence de Bill Denbrough sera la seule compensation, si on peut parler de compensation... Il fut un temps où une fillette de onze ans du nom de Beverly Marsh était amoureuse de Bill Denbrough. Elle se souvient de la carte postale avec le merveilleux poème. Elle a su autrefois qui l'avait écrit. Mais elle l'a oublié depuis, comme elle a oublié les mots du poème... mais elle pense que c'était peut-être Bill.*

*Lui revient soudain à l'esprit le soir où elle s'apprêtait à aller se coucher, ce samedi où elle était allée voir les films d'horreur avec Richie et Ben. Après son premier rendez-vous. Elle avait fait la maligne avec Richie provoquer était sa manière de se défendre dans la rue, à cette époque – mais quelque chose en elle avait été touché, excité et même un peu effrayé. Richie avait tout payé, comme quand on sort avec un homme. Puis, après, il y avait eu ces garçons qui les avaient poursuivis... le reste de l'après-midi passé dans les Friches... Bill Denbrough qui était arrivé avec un autre même, elle avait oublié qui, mais pas la façon dont les yeux de Bill s'étaient posés sur elle quelques instants, et le choc électrique qu'elle avait ressenti... le choc et la vague de chaleur qui avait parcouru tout son corps.*

*De tout cela elle se souvient : elle avait mis sa chemise de nuit et était allée se laver les dents dans la salle de bains ; elle avait pensé qu'il lui faudrait longtemps pour trouver le sommeil, tant elle avait de choses qui lui trottaient dans la tête, des choses sympathiques, car tous paraissaient des gosses gentils, avec lesquels on pouvait blaguer, en qui on pouvait même avoir confiance. Ce serait chouette. Ce serait... presque le paradis.*

*C'est en pensant à tout cela qu'elle avait pris son gant de toilette, qu'elle s'était inclinée sur le lavabo pour s'asperger d'eau et que la voix*

## 2

était sortie du siphon, comme un murmure.

« Aide-moi... »

Beverly sursauta et laissa tomber le gant sur le sol. Elle secoua un peu la tête, comme pour s'éclaircir les idées, puis se pencha de nouveau sur le lavabo en observant le trou d'évacuation. La

salle de bains se trouvait à l'arrière de l'appartement de quatre pièces qu'ils occupaient. Un western, dont le son lui parvenait faiblement, passait à la télé.

Le papier peint, hideux, s'ornait de grenouilles posées sur des nénuphars et n'arrivait pas à cacher les irrégularités du plâtre en dessous. Taché par endroits, il pelait littéralement à d'autres. La baignoire rouillait, le siège des toilettes était craquelé. Une ampoule nue de quarante watts saillait de son socle de porcelaine au-dessus du lavabo. Le sol était recouvert d'un lino dont les motifs avaient disparu, sauf en dessous du lavabo.

Une pièce peu avenante, mais que Beverly avait toujours connue ainsi ou presque, et qu'elle ne voyait plus.

Le lavabo lui-même présentait des marques d'usure ; l'évacuation se réduisait à un cercle barré d'une croix d'environ cinq centimètres de diamètre. Le chrome qui la protégeait à l'origine avait disparu depuis longtemps. Un bouchon de caoutchouc, attaché à une chaîne, pendait nonchalamment du robinet marqué C. Le trou d'évacuation était d'un noir d'encre et elle remarqua pour la première fois, en se penchant dessus, qu'il en émanait une odeur faible mais désagréable – une odeur de poisson. Elle fronça le nez de dégoût.

« Aide-moi... »

Elle eut un hoquet. C'était bien une voix. Elle avait cru à quelque bruit dans le tuyau transformé par son imagination... par le souvenir des films...

« Aide-moi, Beverly... »

Des bouffées alternativement brûlantes et glaciales la traversèrent. Elle avait enlevé le ruban qui maintenait ses cheveux ; elle sentit leur racine essayer de se redresser.

Sans réellement se rendre compte qu'elle allait parler, elle se pencha sur le lavabo et murmura : « Hé, y a quelqu'un là-dedans ? » On aurait dit la voix d'un très jeune enfant qui venait juste d'apprendre à parler, songea-t-elle. En dépit de la chair de poule de ses bras, son esprit cherchait une explication rationnelle. Les Marsh habitaient l'un des appartements du rez-de-chaussée ; peut-être un des gosses du reste de l'immeuble s'amusait-il à appeler dans l'évacuation. Et par quelque caprice de la transmission des sons...

« Y a-t-il quelqu'un ici ? » redemanda-t-elle, cette fois plus fort. Elle se dit que si jamais son père arrivait inopinément, il la croirait folle.

La vidange ne répondit pas, mais l'odeur désagréable parut soudain plus forte. Elle lui fit penser au coin des bambous, dans les Friches, et à la décharge qui se trouvait juste derrière. Images de fumées lentes et âcres, de boues noires qui retiennent les chaussures.

Néanmoins, il n'y avait aucun enfant en bas âge dans l'immeuble, là résidait le mystère. En dehors d'elle, le plus jeune était le fils Bolton, au deuxième face, qui avait quatorze ans.

*« Nous avons tous envie de te connaître, Beverly... »*

Elle porta les mains à la bouche et ses yeux s'agrandirent d'horreur. Pendant un instant... un bref instant... elle avait cru voir quelque chose bouger là-dedans. Elle prit brusquement conscience que ses cheveux pendaient en deux mèches épaisses, par-dessus ses épaules, et que leur extrémité était proche, très proche, du trou d'évacuation. D'instinct elle se redressa rapidement et éloigna ses cheveux.

Elle regarda autour d'elle. La porte de la salle de bains était bien fermée. Elle entendait toujours le bruit lointain de la télé et elle était seule. Mis à part, bien sûr, cette voix.

*« Qui êtes-vous ? demanda-t-elle à voix basse.*

*– Matthew Clement, susurra la voix. Le clown m'a emporté là en bas dans les tuyaux, et je suis mort, et bientôt il va revenir et te prendre, toi, et Ben Hanscom, et Bill Denbrough et Eddie... »*

Elle se prit le visage à deux mains et serra très fort. Ses yeux s'agrandirent démesurément et elle sentit son corps se glacer. La voix paraissait maintenant étouffée, vieillie... mais restait toujours empreinte d'une joie malsaine.

*« Tu flotteras en bas avec tes amis, Beverly, tous nous flottons ici, dis à Bill qu'il a le bonjour de Georgie, dis-lui qu'il lui manque mais qu'ils vont bientôt se revoir, dis-lui que Georgie sera un soir dans le placard avec un morceau de corde de piano qu'il lui enfoncera dans l'œil, dis-lui... »*

La voix fut alors prise d'une série de hoquets nauséux et soudain, une bulle rouge brillante remonta du siphon et projeta des gouttelettes de sang sur la porcelaine jaunie.

La voix étouffée parlait maintenant à toute vitesse, se transformant au fur et à mesure : il y eut la voix du jeune enfant du début, puis celle d'une adolescente, enfin celle, épouvantable, d'une fille que Beverly avait connue... Veronica Grogan. Mais Veronica était morte, on avait retrouvé son cadavre dans une bouche d'égout.

*« Moi c'est Matthew... moi c'est Betty... moi c'est Veronica... nous sommes là en bas... en bas avec le clown... et la créature... et la momie... et le loup-garou... et toi, Beverly, nous sommes là en bas avec toi, et nous flottons, nous changeons... »*

Le siphon régurgita brutalement un caillot de sang, éclaboussant non seulement le lavabo mais le miroir et le papier mural avec ses grenouilles et ses nénuphars. Beverly ne put retenir un hurlement suraigu. Bondissant en arrière, elle alla heurter la porte, rebondit, l'ouvrit en l'empoignant avec violence, et courut jusqu'au séjour où son père était en train de se lever.

*« Qu'est-ce qui t'arrive encore, nom d'un chien ? »* lui demanda-t-il, les sourcils froncés. Ils étaient tous les deux seuls, ce soir-là ; la mère de Bev travaillait de quinze à onze heures au Green's Farm, le meilleur restaurant de Derry.

« La salle de bains, Papa ! cria-t-elle, hystérique. La salle de bains, dans la salle de bains... »

– Quelqu’un qui te reluquait, Bev ? Hein, c’est ça ? » Il la prit sèchement par le bras et l’étreignit, les doigts s’enfonçant dans sa chair. Il y avait de l’inquiétude sur son visage, mais c’était celle d’un prédateur, et elle était plus effrayante que réconfortante.

« Non... le lavabo... dans le lavabo... le... le... », elle éclata en sanglots hystériques avant de pouvoir en dire davantage. Le cœur lui battait si fort dans la poitrine qu’elle avait l’impression qu’il allait éclater.

Al Marsh la repoussa brutalement de côté et fonça vers la salle de bains, une expression « qu’est-ce que c’est encore que cette connerie » sur le visage. Il y resta si longtemps que Beverly prit peur de nouveau.

Puis il vociféra : « Bev ! Viens ici tout de suite ! »

Pas question de ne pas répondre à cette injonction. S’ils s’étaient trouvés ensemble sur le bord d’une falaise et qu’il lui eût donné l’ordre de sauter, son obéissance instinctive l’aurait probablement fait faire le pas fatal avant que son esprit rationnel eût le temps d’intervenir.

La porte de la salle de bains était ouverte ; son père se tenait dans l’encadrement, grand, imposant. Il commençait à perdre les cheveux auburn qu’il avait passés à sa fille ; il portait encore sa salopette grise et sa chemise de même couleur (il était concierge à l’hôpital de Derry) et regardait Bev, le visage dur. Il ne buvait pas, il ne fumait pas, il ne courait pas les femmes. *Celles que j’ai à la maison me suffisent*, disait-il à l’occasion, avec un sourire plein de sous-entendus particuliers, qui, loin d’éclairer son visage, l’assombrissait plutôt, comme l’ombre d’un nuage sur un champ rocheux. *Elles s’occupent de moi et quand elles en ont besoin, je m’occupe d’elles*.

« Vas-tu m’expliquer, nom d’un chien, à quoi rime tout ça ? » lui demanda-t-il.

Bev sentit sa gorge se pétrifier, tandis que son cœur battait la chamade dans sa poitrine. Elle crut qu’elle allait vomir. Du sang dégoulinait du miroir en longs filets. Il y avait du sang jusque sur l’ampoule, au-dessus du lavabo : elle sentait l’odeur de grillé, sous l’effet de la chaleur des quarante watts. Du sang débordait aussi du lavabo et tombait en gouttes épaisses sur le lino.

« Papa... », commença-t-elle d’une voix étranglée.

Il se tourna, écéuré par sa fille (comme il l’était souvent) et se mit tranquillement à se laver les mains dans le lavabo plein de sang. « Ne fais pas la sotte, Bev. Dis ce que tu as à dire. Tu m’as fichu une frousse terrible ! Pour l’amour du ciel, explique-toi ! »

Elle pouvait voir sa salopette se couvrir de sang à l’endroit où elle frottait le lavabo ; et si jamais son front effleurait le miroir (il était très près), il en aurait sur la peau. Elle eut un spasme dans la gorge.

Il arrêta l’eau, prit une serviette qu’avaient aspergée deux jets de sang, et se sécha les mains.

Elle le regardait, le cœur au bord des lèvres, tandis qu'il barbouillait de sang ses fortes articulations et la paume de ses mains. Le sang s'insinuait jusqu'en dessous de ses ongles, comme des marques de culpabilité.

« Eh bien ? J'attends ! » fit-il en jetant la serviette sur son support.

Il y avait du sang... du sang partout... *et son père ne le voyait pas !*

« Papa... » Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait dire ensuite, mais il l'interrompit.

« Je me fais beaucoup de souci, dit Al Marsh. J'ai l'impression que tu ne vas jamais grandir, Beverly. Tu passes ton temps à courir dehors, c'est la croix et la bannière pour te faire faire le ménage, tu ne sais pas cuisiner, tu ne sais pas coudre. Tu passes la moitié de ton temps sur un petit nuage, le nez plongé dans un livre, et l'autre à avoir des vapeurs ou des migraines. Je me fais du souci. »

Soudain, une main partit et vint atterrir douloureusement sur ses fesses. Elle poussa un cri, sans le quitter des yeux. Il y avait une ligne pointillée de sang dans l'un de ses sourcils broussailleux. *Si je continue à regarder ça assez longtemps, je vais tout simplement devenir folle et plus rien n'aura d'importance*, pensa-t-elle confusément.

« Vraiment beaucoup de souci », insista-t-il en la frappant de nouveau, plus violemment, au bras. Un beau bleu en perspective pour demain.

« Vraiment beaucoup », dit-il avec un coup à l'estomac, porté brusquement, si bien que Bev en eut le souffle coupé. Elle se plia en deux, hoquetant, les larmes aux yeux. Son père la regardait, impassible. Il enfourna ses mains pleines de sang dans les poches de sa salopette.

« Il faut que tu arrêtes de faire l'enfant, Bev, dit-il d'un ton de voix adouci et indulgent. N'est-ce pas ? »

Elle acquiesça. Le sang battait dans ses tempes. Elle pleurait, mais en silence, sans quoi son père l'aurait accusée de « chialer comme un bébé » et la correction aurait tourné à la raclée. Al Marsh avait passé toute sa vie à Derry et disait à qui voulait l'entendre (voire même aux autres) qu'il avait bien l'intention d'y être enterré, à l'âge, espérait-il, de cent dix ans. « Aucune raison pour que je ne les atteigne pas, confiait-il parfois à Roger Aurlette, qui lui coupait les cheveux une fois par mois. Je n'ai aucun vice. »

« Maintenant, explique-toi, et vite, reprit-il.

– Il y avait... (elle déglutit, ce qui lui fit mal car elle avait la gorge complètement desséchée), il y avait une araignée. Une énorme araignée toute noire. Elle... elle est sortie du trou du lavabo... et je crois qu'elle y est retournée.

– Oh ! (Il eut un début de sourire, comme si l'explication le satisfaisait.) Ce n'était que ça ? Bon sang ! Si tu me l'avais dit, Beverly, je ne t'aurais pas frappée. Toutes les filles ont peur des

araignées. Mais bon Dieu, pourquoi n'as-tu rien dit ? »

Il se pencha sur le lavabo et elle dut se mordre la lèvre pour ne pas lui crier de faire attention... tandis qu'une autre voix s'élevait au fond d'elle-même, une voix qui ne pouvait pas faire partie d'elle-même, qui ne pouvait être que celle du démon lui-même : *Qu'il le chope, s'il veut. Qu'il l'emporte là en bas. Bon débarras.*

Elle chassa cette voix, horrifiée. Envisager une telle possibilité, ne serait-ce qu'un instant, et elle était bonne pour l'enfer.

Il scruta l'intérieur du trou d'évacuation, les mains barbotant dans le sang répandu sur les bords du lavabo. Beverly dut réprimer un haut-le-cœur. Elle avait l'estomac douloureux, là où son père l'avait frappée.

« Je ne vois rien, Bev. Tous ces bâtiments sont anciens, vois-tu. Les tuyaux sont grands comme des autoroutes. Quand j'étais concierge à l'ancien lycée, il nous arrivait de temps en temps de retrouver un rat noyé dans les toilettes. Les filles étaient folles. (L'idée de ces vapeurs féminines le fit rire de bon cœur.) En particulier quand la Kenduskeag était haute. Il y a moins de bestioles dans les égouts depuis la mise en place du nouveau système, cependant. »

Il passa un bras autour d'elle et l'embrassa.

« Bon. Va te coucher et n'y pense plus, d'accord ? »

Elle sentit combien elle l'aimait. *Je ne te frappe jamais si tu ne le mérites pas, Beverly*, lui avait-il dit un jour qu'elle protestait contre une punition qu'elle jugeait injuste. Et ce devait être vrai, forcément, car il était capable d'amour. Il lui consacrait parfois toute une journée, soit à lui montrer comment faire des choses, soit à simplement lui parler en se promenant en ville ; et, devant ces manifestations de gentillesse, elle sentait son cœur gonfler comme s'il allait éclater. Elle l'aimait, et essayait de comprendre qu'il devait souvent la corriger car c'était (selon lui) la mission que Dieu lui avait donnée. D'après lui les filles avaient davantage besoin de corrections que les fils ; mais il n'avait pas de fils, et elle avait vaguement l'impression que c'était aussi en partie sa faute.

« D'accord, P'pa, je n'y penserai plus. »

Elle regarda par-dessus son épaule quand ils sortirent de la salle de bains, et elle vit le sang partout : dans le lavabo, sur la glace, sur les murs, sur le sol. La serviette ensanglantée dont son père s'était servi pendait normalement sur son support. Elle pensa : *Jamais je ne vais pouvoir revenir ici pour me laver ! Mon Dieu, je t'en prie, mon Dieu, je me repens d'avoir eu des mauvaises pensées sur mon père, et tu peux me punir pour ça si tu veux, me faire tomber et me faire mal ou me donner la grippe comme l'hiver dernier quand je toussais tellement qu'un jour j'ai vomi mais je t'en supplie mon Dieu, fais qu'il n'y ait plus de sang demain matin, je t'en supplie, d'accord, Dieu, d'accord ?*

Son père l'accompagna dans sa petite chambre, et la borda dans son lit comme il faisait toujours, avant de l'embrasser sur le front. Puis il resta là quelques instants, dans une attitude qu'elle considérait comme sa manière personnelle de se tenir, peut-être même sa manière d'être : légèrement incliné en avant, les mains profondément enfoncées (au-dessus du poignet) dans les poches, la regardant de ses yeux bleus brillants, une expression mélancolique de basset sur le visage. Bien plus tard, alors qu'elle avait depuis longtemps arrêté de penser à Derry, il lui arrivait d'être frappée par l'attitude d'un homme assis dans un bus, ou debout dans un coin, sa boîte à lunch à la main... oh, l'attitude des hommes, au crépuscule, comme en plein midi ou par une claire et venteuse journée d'automne, l'attitude des hommes, la loi des hommes, le désir des hommes... et Tom, si semblable à son père quand il enlevait sa chemise et se tenait légèrement incliné face à la glace de la salle de bains pour se raser. Silhouettes d'hommes.

« Il y a des moments où je me fais du souci pour toi, Bev », dit-il, mais sa voix ne trahissait ni inquiétude ni colère, maintenant. Il caressa doucement ses cheveux, dégageant le front.

*La salle de bains est pleine de sang ! fut-elle sur le point de lui crier. Comment, tu ne l'as pas vu ? Il y en avait partout ! Jusque sur l'ampoule, en train de cuire ! Tu ne l'as pas VU ?*

Mais elle garda le silence tandis qu'il sortait et fermait la porte derrière lui, plongeant la pièce dans l'obscurité. Elle était toujours éveillée, les yeux grands ouverts dans le noir, quand sa mère arriva à onze heures et demie et que la télé s'éteignit. Elle entendit ses parents se rendre dans leur chambre, puis le craquement régulier du sommier tandis qu'ils faisaient leur truc de sexe. Beverly avait une fois surpris Greta Bowie disant à Sally Mueller que l'acte sexuel était terriblement douloureux et que jamais une fille bien ne pourrait avoir envie de le faire. (« À la fin l'homme te pisse dessus », sur quoi Sally s'était exclamée : « Oh, beurk ! Jamais je ne laisserai un homme me faire ça ! ») Si ça faisait si mal que cela, sa mère le gardait pour elle ; Bev l'avait entendue gémir une ou deux fois, à voix basse, mais on n'aurait pas dit un gémissement de douleur.

Le craquement des ressorts du sommier s'accéléra, atteignit un rythme presque frénétique, et s'interrompit. Il y eut un moment de silence, puis quelques échanges à voix basse ; Bev entendit ensuite les pas de sa mère qui se rendait dans la salle de bains. Beverly retint sa respiration, se demandant si sa mère allait ou non crier.

Elle ne cria pas. Il n'y eut que le bruit de l'eau coulant dans le lavabo, suivi d'éclaboussements légers. Puis ce fut le gargouillis familier de l'évacuation. Quelques instants plus tard le matelas grinça de nouveau, quand sa mère se remit au lit.

Cinq minutes après, son père se mettait à ronfler.

Une terreur noire s'empara de son cœur et se referma sur sa gorge. Elle se retrouva

incapable de se placer sur le côté droit – celui qu'elle préférait pour s'endormir –, de peur de voir quelque chose la regarder par la fenêtre. Elle resta donc allongée sur le dos, raide comme un piquet, les yeux fixés au plafond. Quelques minutes ou quelques heures plus tard, elle n'aurait su dire, elle sombra dans un sommeil fragile et agité.

### 3

Beverly se réveillait toujours quand le réveil sonnait dans la chambre de ses parents. Elle s'habilla rapidement pendant que son père était dans la salle de bains. Elle s'arrêta un bref instant devant la glace pour contempler ses seins, pour voir s'ils n'avaient pas grossi pendant la nuit. Ils avaient commencé à se former à la fin de l'année précédente, avec de petites douleurs au début. Ils étaient encore tout petits, mais indiscutablement là. Oui, elle allait devenir adulte ; elle allait devenir une femme.

Elle sourit à son reflet et plaça une main derrière la tête, relevant ses cheveux et faisant ressortir sa poitrine. Elle partit d'un rire de fillette... et soudain se souvint du sang régurgité par le trou d'évacuation, la veille au soir. Le rire s'arrêta instantanément.

Elle examina son bras et vit le bleu qui s'était formé dans la nuit – une tache affreuse où l'on distinguait la marque des doigts.

Bruyante, la chasse d'eau coula.

Avec célérité, car elle ne voulait pas le mettre en colère ce matin (pas même qu'il s'aperçût de sa présence), Beverly enfila un jean et son sweat-shirt aux couleurs du lycée de Derry. Puis, comme elle ne pouvait s'attarder davantage, elle quitta sa chambre pour la salle de bains, croisant son père qui regagnait la sienne pour s'habiller, son pyjama bleu flottant autour de lui. Il grommela quelque chose qu'elle ne comprit pas.

« D'accord, P'pa », répondit-elle à tout hasard.

Elle resta quelques instants devant la porte fermée de la salle de bains, essayant de se cuirasser contre ce qu'elle risquait de voir de l'autre côté. *Au moins il fait jour*, pensa-t-elle, ce qui la réconforta un peu. Elle saisit le bouton de porte, tourna, et entra.

### 4

Beverly ne chôma pas, ce matin-là. Elle apporta son petit déjeuner à Al Marsh – jus d'orange, œufs brouillés, et ses rôties spéciales : le pain chaud, mais pas grillé. Assis à la table, barricadé derrière le journal, il avala le tout.

« Et le bacon ?

– On l’a fini hier, Papa. Y en a plus.

– Prépare-moi un hamburger.

– Il n’en reste pas beaucoup non plus, et... »

Le journal s’agita et retomba. Son œil bleu tomba de tout son poids sur elle.

« Qu’as-tu dit ? demanda-t-il doucement.

– J’ai dit tout de suite, Papa. »

Il la regarda quelques instants de plus. Puis le journal remonta et Beverly se dépêcha de retirer la viande du réfrigérateur.

Elle récupéra jusqu’aux plus petits morceaux de viande hachée congelée au fond de la boîte pour faire paraître plus gros le hamburger qu’elle lui prépara. Il le mangea en consultant la page des sports. Beverly s’occupa ensuite de son propre petit déjeuner : deux sandwiches au beurre de cacahuète et à la gelée, et un gros morceau du gâteau que sa mère avait ramené du Green’s Farm la nuit dernière, avec une Thermos de café brûlant et trop sucré.

« Tu diras à ta mère de faire un peu le ménage aujourd’hui, dit-il en prenant sa boîte à lunch. On se croirait dans une porcherie ici. Bon Dieu ! Je passe la journée à nettoyer la merde, partout dans l’hôpital, et je n’ai pas envie de revenir dans une porcherie. J’espère que je me suis bien fait comprendre, Beverly.

– Oui, Papa, je lui dirai. »

Il l’embrassa sur la joue, la serra sans tendresse contre lui et partit. Comme elle le faisait toujours, Beverly alla jusqu’à la fenêtre de sa chambre et le regarda qui s’éloignait dans la rue. Et comme toujours, elle éprouva un secret sentiment de soulagement quand il disparut au coin..., se détestant de le ressentir.

Elle fit la vaisselle puis alla lire un moment sur les marches de derrière, attendant le réveil de sa mère. Quand celle-ci l’appela, elles changèrent les draps des deux lits, lavèrent les sols et cirèrent le lino de la cuisine. Sa mère se chargea de la salle de bains, ce dont Beverly lui fut profondément reconnaissante. Elfrida était une petite femme aux cheveux grisonnants à l’air triste. Les rides de son visage proclamaient à la face du monde qu’elle n’était pas née d’aujourd’hui et qu’elle avait l’intention de s’accrocher encore un bout de temps... elles disaient aussi que ça n’avait pas été tous les jours facile, et qu’elle n’attendait guère une amélioration de l’état des choses.

« Pourras-tu faire les vitres du séjour, Bevvie ? » demanda-t-elle en revenant de la cuisine. Elle avait mis son uniforme de serveuse. « Il faut que j’aie vu Cheryl à Saint-Joseph, à Bangor ; elle s’est cassé la jambe hier soir.

– Ouais, d'accord. Comment c'est arrivé ? » Cheryl était une collègue de travail de Mrs. Marsh.

« Elle a eu un accident de voiture avec son bon à rien de mari, fit Elfrida d'un ton sinistre. Il avait bu. Tu peux remercier le ciel tous les soirs d'avoir un père aussi sobre, Bev.

– Je le fais, M'man. » C'était vrai.

« Elle va perdre son travail, et lui est incapable d'en garder un. (Le ton d'Elfrida se fit encore plus sinistre : horrifié.) Ils devront quitter le pays, je suppose. »

C'était la pire des choses, aux yeux d'Elfrida. Perdre un enfant ou découvrir que l'on avait le cancer n'était rien à côté. On pouvait être pauvre, et passer sa vie à « gratter », comme elle disait. Mais pis que tout, il y avait la perspective de devoir quitter le pays, celle que devait maintenant envisager son amie Cheryl.

« Quand tu auras fini les fenêtres et sorti les poubelles, tu pourras aller jouer un moment, si tu veux. Ce soir, ton père va au bowling, et tu n'auras donc pas besoin de lui préparer son dîner, mais je veux que tu rentres avant la nuit ; tu sais pourquoi.

– D'accord, M'man.

– Mon Dieu, comme tu grandis vite », dit Elfrida, qui regarda quelques instants les embryons de seins qui pointaient sous le sweat-shirt de Beverly. Un regard où il y avait de l'amour, mais pas de pitié. « Je me demande ce que je vais bien pouvoir faire une fois que tu seras mariée et chez toi.

– Je serai toujours là, Maman », répondit Beverly avec un sourire.

Sa mère l'étreignit brièvement et l'embrassa sur le coin de la bouche de ses lèvres chaudes et sèches. « Je sais bien comment ça se passe, Bev. Mais je t'aime.

– Moi aussi, je t'aime, Maman.

– Fais bien attention à ce qu'il ne reste aucune trace sur ces fenêtres, ajouta Elfrida en prenant son sac. Sans quoi ton père va te tomber dessus.

– Je ferai attention. » Et comme sa mère ouvrait la porte, elle ajouta, d'un ton qu'elle s'efforça de faire paraître naturel : « Tu n'as rien vu de drôle dans la salle de bains, M'man ?

– De drôle ? fit Elfrida en se retournant, sourcils légèrement froncés.

– Eh bien..., j'ai vu une araignée dans le lavabo, hier au soir. Papa ne t'a pas dit ?

– Est-ce que tu as mis ton père en colère, Bevvie ?

– Non-non. Je lui ai dit qu'une araignée était sortie du trou et m'avait fait peur. Il m'a expliqué qu'autrefois il trouvait des rats noyés dans les toilettes, dans l'ancienne école. A cause des égouts. Il ne t'a pas parlé de l'araignée que j'ai vue ?

– Non.

– Ça n’a pas d’importance. Je me demandais si tu ne l’avais pas vue toi aussi. »

Sa mère resta tournée à l’observer, les lèvres tellement serrées qu’elles en disparaissaient presque. « Es-tu bien sûre que ton père ne s’est pas mis en colère contre toi, hier au soir ?

– Mais non !

– Bevvie, est-ce qu’il lui est arrivé de... te toucher ?

– Quoi ? » fit Bev, perplexe. Seigneur, son père la touchait tous les jours ! « Je ne comprends pas ce que...

– Ça n’a pas d’importance, la coupa Elfrida. N’oublie pas les ordures. Et s’il reste des traces sur ces vitres, tu n’auras pas besoin de ton père pour avoir la frousse...

– Je

*(Est-ce qu’il lui est arrivé de... te toucher ?)*

– n’oublierai pas.

– Et sois rentrée avant la nuit.

– Entendu. »

*(Est-ce qu’il)*

*(Je me fais beaucoup de souci pour toi)*

Elfrida partit. Beverly passa une fois de plus dans sa chambre et la regarda disparaître au coin de la rue, comme elle avait fait pour son père. Puis, une fois qu’elle fut sûre que sa mère était bien en route pour l’arrêt du car, elle alla chercher le seau, le Windex, et des chiffons sous l’évier. Ensuite elle se rendit dans le séjour et commença les vitres. L’appartement lui paraissait trop tranquille. Elle sursautait à chaque fois que le plancher craquait ou qu’une porte claquait. Elle poussa un soupir qui était presque un cri lorsque se déclencha la chasse d’eau des Bolton, au-dessus.

Et elle ne cessait de jeter des coups d’œil à la porte, fermée, de la salle de bains.

Elle finit par aller l’ouvrir. Sa mère avait nettoyé la pièce à fond, le matin même, et presque tout le sang qui s’était accumulé sous le lavabo avait disparu, comme sur les rebords. Mais il y avait toujours des traînées marron à l’intérieur, et des taches et des éclaboussures sur la glace et sur le papier mural.

Beverly regarda son reflet, tout pâle, et se rendit soudain compte, prise de terreur superstitieuse, que le sang sur le miroir donnait l’impression que sa tête saignait. De nouveau elle se dit : *Qu’est-ce que je vais faire, maintenant ? Est-ce que je deviens folle ? Est-ce que je l’imagine ?*

Tout d’un coup, le siphon émit un rot clapoteux.

Beverly poussa un hurlement et claqua violemment la porte ; cinq minutes plus tard, elle tremblait encore tellement qu’elle faillit lâcher la bouteille de Windex.

Il était environ trois heures de l'après-midi lorsque Beverly Marsh, après avoir fermé l'appartement et mis la clef au fond de la poche de son jean, s'engagea dans Richard's Alley, un passage étroit qui reliait Main Street et Center Street ; là, elle tomba sur Ben Hanscom, Eddie Kapsbrak et un garçon du nom de Bradley Donovan qui jouaient à lancer des pièces d'un cent.

« Salut, Bev ! lui lança Eddie. Pas de cauchemars, après ces films ?

– Pas un poil, répondit Beverly en s'accroupissant pour observer le jeu. Comment es-tu au courant ?

– Par Meule de Foin », fit Eddie en tendant un pouce vers Ben, qui rougissait violemment et, aux yeux de Bev, sans motif apparent.

« Quels films ? » intervint Bradley en zézayant. Beverly le reconnut ; c'était le garçon qui avait accompagné Bill Denbrough dans les Friches. Ils allaient chez la même orthophoniste à Bangor. Elle arrêta aussitôt de penser à lui. Si on lui avait demandé, elle aurait sans doute répondu qu'il était moins important que Ben ou Eddie, moins présent.

« Des histoires de monstres, répondit-elle en s'avançant, à croupetons, pour se placer entre Ben et Eddie. Vous lancez ?

– Oui, dit Ben, lui jetant un coup d'œil et détournant rapidement le regard.

– Qui gagne ?

– Eddie. Il est vraiment très fort. »

Elle regarda Eddie, qui se mit à se polir les ongles sur sa chemise en prenant un air suffisant, puis éclata de rire.

« Est-ce que je peux jouer ?

– Moi, je suis d'accord, dit Eddie. As-tu des sous ? »

Elle se tâta la poche et en extirpa trois cents.

« Bon Dieu ! Comment oses-tu sortir de chez toi avec un portefeuille aussi gonflé ? demanda Eddie. À ta place, j'aurais la frousse ! »

Ben et Bradley éclatèrent de rire.

« Les filles aussi peuvent être courageuses », répondit Bev – et tous rirent en chœur.

Bradley lança le premier, puis Ben, puis Beverly. Comme il gagnait, Eddie jouait en dernier. Ils expédiaient les piécettes contre le mur arrière de la pharmacie de Center Street. Parfois elles atterrissaient trop court, parfois elles rebondissaient sur le mur ; à la fin de chaque lancer, celui qui était arrivé le plus près du mur ramassait les mises des autres. Cinq minutes plus tard, Bev possédait vingt-quatre cents ; elle n'avait perdu qu'un seul lancer.

« Les filles trissent ! » s'exclama Bradley, dégoûté, en se levant pour partir. Sa bonne humeur avait disparu, et il regardait Bev avec une expression de colère et d'humiliation mêlées. « Les filles ne vraient pas être zautorizées à... »

Ben sauta sur ses pieds ; le spectacle de Ben bondissant était quelque chose d'impressionnant. « Retire ce que tu viens de dire ! »

Bradley regarda Ben, bouche bée. « Quoi ? »

– Retire-le ! Elle n'a pas triché ! »

Le regard de Bradley passa de Ben à Eddie et Beverly, toujours agenouillés, puis revint sur Ben. « Tu veux que ze te f-fasse le nez comme un patate pour aller avec le rezte, trouduc ? »

– Essaye donc ! » répondit Ben, le visage soudain traversé d'un sourire. Quelque chose dans ce sourire fit que Bradley recula maladroitement d'un pas, surpris. Peut-être cela tenait-il à ce qu'après s'être par deux fois colleté avec Henry Bowers (et s'en être par deux fois honorablement sorti), Ben Hanscom n'allait pas se laisser terroriser par ce grand échalas de Donovan (qui, en plus d'être affligé de ce zézaiement cataclysmique, avait des verrues plein les mains).

« C'est za, siffla-t-il, et vous-z-allez touz vous mettre contre moi ! » dit Bradley en faisant un autre pas en arrière.

Sa voix trahissait de l'incertitude, et il avait les larmes aux yeux. « Toute une bande de trisseurs ! »

– Retire simplement ce que tu as dit d'elle, fit Ben.

– Laisse tomber, Ben, intervint Beverly en tendant une poignée de piécettes de cuivre à Bradley. Prends tes sous. Je jouais juste pour m'amuser. »

Des larmes d'humiliation débordèrent des paupières de Bradley. Il donna sur la main tendue de Bev un coup qui éparpilla la monnaie, et fonça en courant vers Center Street. Les autres le regardèrent se défilier, stupéfaits. Une fois à bonne distance, Bradley se retourna et cria : « T'es zuste une ezpèsse de salope, z-z'est tout ! Trisseuse ! Trisseuse ! Ta mère n'est qu'une pute ! »

Beverly suffoqua. Ben remonta à son tour l'allée en courant, mais ne réussit qu'à se prendre les pieds dans une caisse vide et à s'étaler par terre. Bradley avait disparu et Ben ne se faisait aucune illusion sur ses capacités de le rattraper. Au lieu de cela, il se tourna vers Beverly pour voir comment elle allait. L'insulte l'avait autant atteint qu'elle.

Elle vit l'inquiétude sur le visage du gros garçon. Elle ouvrit la bouche pour lui dire de ne pas s'en faire, que tout allait bien, qu'une insulte faisait moins mal qu'un coup, lorsque cette étrange question posée par sa mère lui revint à l'esprit.

*(Est-ce qu'il lui est arrivé de... te toucher ?)*

Une étrange question, oui. Simple, et pourtant incompréhensible, pleine de sous-entendus menaçants, bourbeuse comme du vieux marc de café. Au lieu de dire qu'elle se moquait bien des insultes, elle éclata en sanglots.

Eddie la regardait, mal à l'aise ; il prit son inhalateur et s'injecta une dose. Puis il se courba et commença à ramasser les piécettes éparpillées. Il avait ce faisant une expression concentrée et méticuleuse sur le visage.

Ben s'approcha instinctivement de Bev, pris de l'envie de la saisir dans ses bras et de la consoler, mais s'arrêta dans son élan. Elle était trop jolie. Devant tant de beauté, il se sentait impuissant.

« T'en fais pas, c'est rien », dit-il, sachant qu'il devait avoir l'air idiot, mais incapable de trouver quelque chose de plus intelligent. Il posa deux mains légères sur ses épaules (elle-même se cachait les yeux et les joues dans les siennes) puis les retira comme si son contact le brûlait. Il avait le visage cramoisi, apoplectique. « T'en fais pas, Beverly. »

Elle baissa les mains et s'écria, d'une voix aiguë, furieuse : « Ma mère n'est pas une pute ! C'est... c'est une serveuse ! »

Sa protestation fut accueillie par un silence absolu. Ben la regardait, bouche bée. Eddie, la main pleine de pièces, leva les yeux sur elle. Et tout d'un coup, ils se mirent tous les trois à rire hystériquement.

« Une serveuse ! » caqueta Eddie. Il n'avait que la plus vague idée de ce qu'était une pute, mais quelque chose dans la comparaison lui paraissait néanmoins délicieusement comique. « C'est donc ça qu'elle est ! Une serveuse !

– Oui, c'est ça, c'est ça ! » hoqueta Bev, le rire encore mêlé de larmes.

Ben riait tellement fort qu'il fut incapable de rester debout. Il s'assit lourdement sur une poubelle, mais son poids défonça le couvercle et il s'écroula sur un côté. Eddie, un doigt pointé sur lui, hurlait de rire. Beverly l'aida à se remettre sur pied.

Une fenêtre s'ouvrit au-dessus d'eux et une femme leur cria : « Fichez-moi le camp d'ici, les gosses ! Y a des gens qui sont de quart de nuit, figurez-vous ! Disparaissez ! »

Sans y penser, les trois enfants se prirent par la main, Beverly au milieu, et coururent jusqu'à Center Street. Ils riaient toujours.

## 6

Ils mirent leurs ressources en commun et s'aperçurent qu'ils disposaient de quarante cents, assez pour deux bonnes boissons glacées. Comme Mr. Keene était un vieux ronchon qui refusait

de laisser les moins de douze ans consommer à côté de la fontaine à soda (à cause de la présence des billards électriques, source de corruption, prétendait-il), les trois enfants se rendirent jusqu'à Bassey Park. Ben avait du café et Eddie de la fraise ; assise entre les deux garçons, Bev prélevait tour à tour chez l'un et chez l'autre à l'aide d'une paille, comme butine une abeille. Elle se sentait vraiment bien pour la première fois depuis que le siphon avait éjecté son caillot de sang, la veille – vidée, certes, et épuisée émotionnellement, mais en paix avec elle-même. Pour le moment, en tout cas.

« Je me demande ce qui est arrivé à Bradley, remarqua finalement Eddie, sur un ton un peu maladroit d'excuse. Il ne se comporte jamais comme ça d'habitude.

– Tu m'as défendue, dit Beverly, qui se tourna vers Ben et l'embrassa sur la joue. Merci ! »

Ben se trouva de nouveau écarlate. « Tu ne trichais pas », bredouilla-t-il – sur quoi il engloutit la moitié de son café glacé en trois gorgées monstrueuses, qui furent suivies d'un rot aussi violent qu'un coup de feu.

« T'es toujours armé, papounet ? » demanda Eddie, ce qui eut le don de faire rire Beverly au point de se tenir le ventre.

« Arrêtez ! pouffa-t-elle. Arrêtez, ça me fait mal à l'estomac ! »

Ben souriait. Cette nuit, avant de s'endormir, il rejouerait la scène du baiser mille fois avant de s'endormir.

« Est-ce que ça va vraiment bien, maintenant ? » demanda-t-il.

Elle acquiesça. « Ce n'était pas à cause de Bradley. Ce n'était même pas à cause de ce qu'il a dit de ma mère. Mais à cause de quelque chose qui est arrivé hier au soir (elle hésita, regardant Ben et Eddie tour à tour). Je... Il faut que je le dise à quelqu'un. Ou que je le montre à quelqu'un. Il faut que je fasse quelque chose. Je crois que j'ai pleuré parce que j'avais peur de devenir cinglée.

– Qu'est-ce que tu racontes, “devenir cinglée” ? » fit une nouvelle voix.

C'était Stanley Uris, comme toujours menu, mince et surnaturellement impeccable – bien trop impeccable pour un gamin d'à peine onze ans. Avec sa chemise immaculée prise sans un faux pli dans des jeans tout aussi immaculés, ses cheveux bien peignés et ses chaussures de basket aussi nettes que celles des vitrines, il avait plutôt l'air du plus petit adulte au monde. Puis il sourit, et l'illusion disparut.

*Elle ne va rien dire maintenant, songea à part lui Eddie, parce qu'il n'était pas là quand Bradley a insulté sa mère.*

Mais après un instant d'hésitation, Beverly parla. Car Stanley était différent de Bradley ; sa présence avait davantage de réalité.

*Stanley est des nôtres, pensa Beverly, se demandant ce qui soudain lui donnait la chair de*

poule. *Ce n'est pas un cadeau que je leur fais en parlant. Ni à eux ni à moi.*

Mais c'était trop tard. Elle avait commencé. Stan s'assit avec eux, le visage calme et grave. Eddie lui offrit ce qui lui restait de sa boisson glacée à la fraise, mais Stan se contenta de secouer la tête, sans quitter Beverly des yeux. Aucun des garçons ne l'interrompit.

Elle leur parla des voix. Comment elle avait reconnu celle de Ronnie Grogan. Elle savait que Ronnie était morte ; mais c'était tout de même sa voix. Elle leur parla du sang, comment son père ne l'avait ni vu ni senti, comment sa mère ne l'avait pas vu non plus ce matin.

Quand elle eut terminé, elle les regarda les uns après les autres, craignant de lire de l'incrédulité sur les visages. Il n'y en avait pas. De l'effroi, oui, mais pas de l'incrédulité.

« Allons-y voir », dit finalement Ben.

## 7

Ils passèrent par la porte de derrière, non point parce que c'était celle dont Bev avait la clef, mais parce que, leur dit-elle, son père la tuerait si jamais il apprenait par Mrs. Bolton, la voisine, qu'elle était entrée dans l'appartement en compagnie de trois garçons pendant que ses parents n'étaient pas là.

« Pourquoi ? demanda Eddie.

– Tu ne comprendrais pas, triple buse, dit Stan. Tais-toi donc. »

Eddie était sur le point de répondre, mais en voyant le visage blanc et tendu de Stan, il referma la bouche.

La porte ouvrait sur la cuisine, silencieuse et envahie par le soleil de l'après-midi finissant. La vaisselle du petit déjeuner scintillait sur l'évier. Les quatre enfants restèrent regroupés autour de la table, et ils sursautèrent tous avec des rires nerveux lorsqu'une porte claqua dans l'immeuble.

« Où c'est ? » demanda Ben dans un murmure.

Le sang battant à ses tempes, Bev les conduisit jusque dans le petit couloir ; d'un côté se trouvait la chambre de ses parents et au fond la salle de bains, fermée. Elle l'ouvrit, entra d'un pas décidé à l'intérieur et plaça le bouchon sur le trou d'évacuation. Puis elle revint se placer entre Ben et Eddie. Le sang s'était desséché, laissant des traces et des traînées marron sur la glace, le lavabo et le papier mural. Elle trouvait soudain plus facile de regarder le sang que de regarder ses camarades.

D'une toute petite voix qu'elle ne se connaissait pas, elle demanda : « Est-ce que vous le voyez ? L'un de vous le voit-il ? Il est bien là, non ? »

Ben avança d'un pas, et elle fut une fois de plus frappée par l'aisance avec laquelle se déplaçait le gros garçon. Il toucha l'une des traces de sang ; puis une autre ; puis une longue traînée sur le miroir. « Ici. Ici. Ici, dit-il d'un ton froid et autoritaire.

– Sapristi ! On dirait qu'on a égorgé un cochon là-dedans, fit Stan doucement, stupéfait.

– Et tout est sorti du siphon ? » demanda Eddie, que la vue de tout ce sang rendait malade. Sa respiration se faisait plus courte ; il étreignit son inhalateur.

Beverly dut lutter pour éviter d'éclater de nouveau en larmes ; elle s'y refusait, redoutant d'être considérée avec mépris comme une fille comme les autres. Elle dut cependant s'accrocher au bouton de porte, tandis qu'une onde de soulagement, d'une puissance effrayante, la parcourait. Elle ne s'était pas rendu compte, jusqu'à cet instant, à quel point elle était convaincue de devenir folle, d'avoir des hallucinations.

« Et ton père et ta mère n'ont rien vu », s'émerveilla Ben. Il toucha une tache de sang qui avait séché sur le bord du lavabo, puis retira sa main, qu'il essuya sur un pan de sa chemise. « Nom de Dieu de nom de Dieu !

– Je me demande comment je vais faire pour entrer encore ici, dit Bev. Pour faire ma toilette et me laver les dents, vous comprenez ?

– Pourquoi ne pas tout nettoyer ? demanda soudain Stan.

– Tout nettoyer ? fit Beverly.

– Bien sûr. On n'arrivera peut-être pas à tout enlever sur le papier, qui n'est pas, euh, en très bon état, mais on pourra enlever le reste. Tu n'as pas de chiffons ?

– Si, sous l'évier de la cuisine. Mais ma mère va se demander où ils sont passés.

– J'ai cinquante cents, dit calmement Stanley, sans quitter des yeux la zone aspergée de sang. Nous nettoierons le mieux possible ; après nous irons à la laverie automatique laver les chiffons, et nous les remettrons ensuite à leur place sous l'évier, avant le retour de tes vieux.

– Ma mère dit que c'est impossible d'enlever du sang sur un vêtement, objecta Eddie. Il paraît que ça s'incruste, un truc comme ça. »

Ben ne put retenir un éclat de rire hystérique. « Qu'est-ce que ça peut faire si les chiffons ont encore du sang dessus ? Ils ne peuvent pas le voir. »

Personne n'eut besoin de lui demander qui étaient ces « ils ».

« Très bien, dit Bev. Essayons. »

Pendant la demi-heure suivante, tous quatre s'activèrent comme des elfes sévères, et

Beverly se sentait le cœur de plus en plus léger au fur et à mesure que le sang disparaissait des murs, de la glace et du lavabo à la porcelaine jaunie. Ben et Eddie s'occupèrent du miroir et du lavabo pendant que Beverly s'attaquait au lino ; quant à Stan, il prenait le plus grand soin du papier mural, qu'il nettoyait avec un chiffon à peu près sec. À la fin, ils en étaient presque complètement venus à bout. Ben termina le travail en remplaçant l'ampoule par une autre de réserve.

Ils se servirent du seau d'Elfrida, de son Ajax et de quantité d'eau chaude : ils en changeaient souvent, aucun d'eux n'aimant voir leurs mains devenir roses.

Stanley fit quelques pas en arrière, examinant la salle de bains avec l'œil critique d'un garçon chez qui propreté et ordre n'étaient pas seulement inculqués, mais innés. « Je crois qu'on ne peut faire mieux », dit-il.

Il y avait encore de légères marques sur le papier peint, à la gauche du lavabo, là où il était tellement usé et abîmé que Stan n'avait fait que le frotter le plus doucement possible. Cependant, même ici les taches avaient perdu leur ancien pouvoir menaçant, et se réduisaient à des traces pastel sans signification.

« Merci », leur dit Beverly, s'adressant à tous. Jamais elle n'avait autant éprouvé de gratitude de sa vie. « Merci beaucoup, tous.

– Pas de problème, bredouilla Ben, qui, bien entendu, rougit une fois de plus.

– Pas de problème, confirma Eddie.

– Allons nettoyer ces chiffons », dit Stan. Son visage était calme, presque sévère. Plus tard, Beverly pensa que Stan fut peut-être le seul, ce jour-là, à comprendre qu'ils venaient de faire un pas de plus vers quelque confrontation inouïe.

## 9

Mis à part une femme en blouse blanche d'infirmière attendant la fin du séchage de son linge, il n'y avait personne dans la laverie. La femme jeta un coup d'œil méfiant aux quatre gosses et replongea dans son édition de poche de *Peyton Place*.

« Eau froide, dit Ben à voix basse. Ma mère dit qu'il faut laver le sang à l'eau froide. »

Ils chargèrent la machine, mirent la poudre à laver qu'ils avaient emportée, et Stan glissa les pièces dans la fente. Beverly avait dépensé presque toutes ses pièces d'un cent pour les boissons glacées, mais elle retrouva quatre survivantes au fond de sa poche gauche et les offrit à Stan, qui prit un air peiné. « Seigneur, dit-il, je file un rancart à une fille à la laverie, et voilà qu'elle prend la mouche ! »

Beverly eut un petit rire. « Tu es bien sûr ?

– Tout à fait sûr, dit Stan d'un ton sec. En réalité, ça me fend le cœur d'abandonner ces quatre cents, Beverly, mais je suis sûr de moi. »

Ils allèrent s'asseoir sur les chaises disposées dans un coin de la boutique, gardant le silence. La machine haletait et clapotait, rejetant des giclées mousseuses contre le hublot épais. Au début, la mousse fut rougeâtre, et Bev avait un peu mal au cœur en la voyant – sans pour autant pouvoir en détacher son regard. La mousse sanglante exerçait sur elle une sorte d'épouvantable fascination. La femme en uniforme d'infirmière leur jetait des coups d'œil de plus en plus fréquents par-dessus son livre. Elle s'était sans doute attendue à du chahut, si bien que leur silence l'énervait. Dès que son linge fut sec, elle l'emballa et fila, en leur lançant un dernier regard intrigué sur le pas de la porte.

Dès qu'elle eut tourné les talons, Ben jeta abruptement, presque rudement : « Nous ne sommes pas seuls.

– Quoi ? demanda Beverly.

– Nous ne sommes pas seuls, répéta Ben. Vois-tu... »

Il s'arrêta et regarda Eddie, qui acquiesça. Puis il regarda Stan, lequel avait un air malheureux, mais qui haussa les épaules et acquiesça à son tour.

« Mais de quoi parlez-vous donc, à la fin ? » s'écria Beverly. Elle en avait assez des gens qui tenaient des propos inexplicables, aujourd'hui. Elle saisit Ben à l'avant-bras. « Si tu sais quelque chose là-dessus, il faut me le dire !

– Tu ne veux pas le faire ? » demanda Ben à Eddie.

Eddie secoua la tête, sortit son inhalateur et en tira une monstrueuse bouffée.

Parlant lentement, choisissant ses mots, Ben raconta à Beverly comment il avait rencontré Bill Denbrough et Eddie Kaspbrak dans les Friches le premier jour des vacances – une semaine à peine, aussi incroyable que cela parût. Il lui dit comment ils avaient construit le barrage le lendemain ; il lui rapporta l'histoire de la photo de l'album de George, et ce qui lui était arrivé avec la momie, près du canal, la momie qui marchait sur la glace et dont les ballons flottaient contre le vent. Beverly l'écoutait avec un sentiment croissant d'horreur. Ses yeux s'agrandissaient tandis que ses extrémités devenaient glacées.

Ben s'arrêta et regarda Eddie. Eddie prit une nouvelle bouffée de son inhalateur, et répéta l'histoire du lépreux de Neibolt Street, parlant aussi vite que Ben avait parlé lentement, les mots se bousculant sur ses lèvres tant il avait envie d'en finir. Il termina sur un demi-sanglot reniflé, mais cette fois ne pleura pas.

« Et toi ? demanda Bev en se tournant vers Stan.

– Je... »

Il y eut un soudain silence qui les fit tous sursauter, tout autant que l'aurait fait une détonation.

« La lessive est finie », dit Stan.

Ils le regardèrent se lever – petit, efficace, gracieux – et ouvrir la machine. Il sortit le paquet de chiffons et les examina.

« Il reste quelques taches, mais ce n'est pas trop mal, on dirait du jus d'airelles. »

Il leur montra, et tous approuvèrent gravement, comme s'il s'agissait de documents importants. Beverly sentit de nouveau l'impression de soulagement qui l'avait envahie dans la salle de bains une fois propre. Elle pourrait supporter les taches pastel sur le papier peint, comme elle pourrait supporter les taches légèrement rougeâtres sur les chiffons de sa mère. Ils avaient fait quelque chose, et c'était ce qui paraissait important. Ce n'était pas parfait, mais toutefois suffisant pour lui donner la paix du cœur.

Stan jeta les chiffons dans l'un des séchoirs cylindriques et introduisit ses deux dernières pièces de cinq cents. L'appareil se mit à tourner, et Stan revint prendre sa place entre Ben et Eddie.

Pendant un moment ils restèrent tous les quatre assis en silence, regardant les chiffons tourner et retomber. Le ronronnement du séchoir à gaz avait quelque chose de calmant, presque de soporifique. Une femme passa avec son chariot de commissions archiplein devant la porte grande ouverte de la laverie, leur jeta un coup d'œil et poursuivit son chemin.

« J'ai bien vu quelque chose, commença soudain Stan. Je n'avais pas envie d'en parler, parce que je voulais me persuader que c'était un rêve, ou peut-être même une crise de quelque chose comme le petit Stavier. Vous le connaissez ? »

Ben et Bev secouèrent la tête. « Celui qui a des crises d'épilepsie ? demanda Eddie.

– Oui, c'est ça. Tu vois le genre. Je crois bien que j'aurais préféré que ce soit un truc comme ça que de me dire que j'ai vu quelque chose... de réellement réel.

– Qu'est-ce que c'était ? » demanda Bev, sans être pourtant bien sûre de vouloir le savoir. Ce n'était pas comme écouter des histoires de fantômes autour d'un feu de camp tout en dégustant des saucisses grillées et des guimauves à demi fondues, que les flammes ont rendues noires et craquantes. Ils étaient assis dans la laverie, un vrai sauna, avec d'énormes moutons de poussière sous les machines (des colombins de fantôme, disait son père), des moucheron dansant dans les rayons de soleil qui perçaient la crasse des vitres, et de vieux magazines à la couverture arrachée. Rien que des choses normales. De chouettes choses normales et barbantes. Mais elle avait peur. Affreusement peur. Parce que, se rendait-elle compte, aucune de ces histoires

n'était inventée, aucun de ces monstres n'était en carton : la momie de Ben, le lépreux d'Eddie... L'un ou l'autre, ou les deux, pourraient surgir à la tombée de la nuit. Elle imaginait aussi le frère de Bill Denbrough, manchot implacable, patrouillant les égouts, sous la ville, avec deux pièces d'argent à la place des yeux.

Cependant, comme Stan ne répondait pas tout de suite, elle répéta sa question.

Parlant avec précaution, Stan se décida : « Je me trouvais dans ce petit parc, là où il y a le château d'eau...

– Oh, Seigneur ! Voilà bien un coin que je n'aime pas, dit Eddie, lugubre. S'il y a un bâtiment hanté dans Derry, c'est celui-là !

– Quoi ? s'exclama Stan. Qu'est-ce que tu racontes ?

– Tu n'en as jamais entendu parler ? s'étonna Eddie. Ma mère ne me laissait pas m'en approcher, alors que les... les meurtres d'enfants n'avaient pas encore commencé. Elle... elle fait très attention à moi. (Il leur adressa un sourire gêné et étreignit son inhalateur.) Des enfants ont été noyés là-dedans. Trois ou quatre. Ils... Stan ? Stan, ça va bien ? »

Le visage de Stan avait pris la couleur du plomb. Sa bouche s'ouvrait, mais pas un son n'en sortait. Ses yeux se mirent à rouler jusqu'à disparaître presque complètement sous la paupière supérieure. L'une de ses mains tenta de se raccrocher au vide et retomba contre sa cuisse.

Eddie fit la première chose qui lui vint à l'esprit. Il passa un bras autour des épaules de Stan, en train de s'effondrer, lui enfonça l'inhalateur dans la bouche et lui envoya une énorme bouffée.

Stan toussa, s'étouffa, s'étrangla. Il se redressa, les yeux de nouveau en face des trous. Il éternua dans ses mains et se laissa retomber contre son siège.

« Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-il.

– Mon médicament pour l'asthme, répondit Eddie sur un ton d'excuse.

– Bon sang, on dirait de la vieille crotte de chien ! »

Tout le monde rit à cette repartie, mais d'un rire nerveux, tout en continuant d'observer Stan. Les couleurs lui revenaient peu à peu aux joues.

« C'est assez dégueulasse, admit Eddie, non sans quelque fierté.

– Oui, mais est-ce que c'est caché ? » répliqua Stan, ce qui eut le don de les faire une fois de plus éclater de rire même si tous (Stan compris) ignoraient ce qu'était exactement un produit caché.

Stan s'arrêta de rire le premier et regarda attentivement Eddie. « Dis-moi ce que tu sais sur le château d'eau. »

C'est Eddie qui commença, mais Ben et Bev complétèrent son récit. Le château d'eau de

Derry s'élevait sur Kansas Street à environ deux kilomètres à l'ouest du centre-ville, non loin de la limite sud des Friches. Vers la fin du siècle dernier, il suffisait aux besoins en eau de Derry, contenant environ cinq millions de litres. Comme la galerie non fermée située juste en dessous du toit du réservoir offrait une vue spectaculaire sur la ville et la campagne environnante, elle était restée un but de promenade très apprécié jusque vers les années 30. Les familles se rendaient au minuscule Memorial Park, le samedi ou le dimanche matin, par beau temps, et grimpaient les cent soixante marches qui menaient à la galerie par l'intérieur du château d'eau, afin de jouir de cette vue. Il arrivait même souvent que l'on pique-nique là-haut par la même occasion.

L'escalier était placé entre la paroi du château d'eau (d'un blanc éblouissant à l'extérieur) et le manchon intérieur, un grand cylindre en acier inoxydable de trente-cinq mètres de haut ; cet escalier s'élevait en une spirale serrée.

Juste en dessous de la galerie, une lourde porte de bois donnait sur une plate-forme qui surplombait l'eau elle-même, petit lac noir, tout rond, aux faibles ondulations, qu'éclairaient des ampoules au magnésium fixées à des réflecteurs de tôle. Il y avait exactement dix mètres d'eau lorsque le réservoir était à son maximum.

« Mais d'où venait cette eau ? » demanda Ben.

Tous se regardèrent ; aucun ne le savait.

« Et les enfants qui se sont noyés ? »

Ils étaient un peu moins ignorants là-dessus. Il semblait qu'à cette époque, on ne verrouillait jamais la porte donnant sur la plate-forme. Un soir, deux enfants (ou un seul, ou trois) auraient trouvé ouverte l'entrée au niveau du sol. Ils seraient montés par défi, auraient abouti par erreur non sur la galerie mais sur la plate-forme et seraient tombés dans le réservoir avant même de se rendre compte de ce qui leur arrivait.

« C'est Vic Crumly qui me l'a raconté, et il le tenait de son père, dit Beverly. Je ne vois pas pourquoi il aurait menti. Le père de Vic aurait dit aussi qu'une fois tombés dans l'eau, ils étaient fichus, parce qu'il n'y avait rien à quoi se raccrocher. La plate-forme était hors de portée. Ils ont sans doute barboté toute la nuit en appelant à l'aide. Mais personne ne les a entendus, ils ont été de plus en plus fatigués, et... »

Elle n'acheva pas sa phrase, ressentant toute l'horreur de cette fin. Elle imaginait ces enfants, réels ou inventés, en train de se débattre, comme des chiots que l'on noie, coulant et remontant à la surface, nageant de moins en moins au fur et à mesure que la panique les gagnait. Les tennis pleines d'eau s'alourdissant, les doigts grattant inutilement les parois d'acier lisses à la recherche d'une prise. Elle sentait le goût de toute l'eau qu'ils avaient dû avaler, elle entendait se répercuter l'écho de leurs cris. Combien de temps ? Un quart d'heure, une demi-heure ? Combien

de temps avant que ne cessent leurs cris, et qu'ils flottent sur le ventre, épouvantable pêche en perspective pour le gardien, le lendemain matin ?

« Seigneur, dit Stan sans emphase.

– J'ai aussi entendu dire qu'une femme y avait perdu son bébé, dit soudain Eddie. C'est après cela qu'on a fermé l'endroit pour de bon. En tout cas, c'est ce que j'ai compris. On laissait les gens monter, ça je le savais. Puis un jour, il y a eu cette femme et son bébé. Je ne sais pas quel âge avait le bébé. Mais il paraît que cette plate-forme dépasse au-dessus de l'eau. La femme s'est avancée jusqu'au garde-fou ; elle tenait son bébé et elle l'a lâché, ou il a gigoté dans ses bras, quelque chose comme ça. J'ai aussi entendu dire qu'un type a essayé de le sauver, de jouer les héros. Il a plongé, mais le bébé avait disparu. Il était peut-être habillé de quelque chose de lourd ; on dit qu'avec des vêtements mouillés, on est tiré vers le fond. »

Soudain, Eddie mit la main à la poche et en retira un petit flacon brun. Il l'ouvrit, et prit deux cachets blancs qu'il avala tout sec.

« Qu'est-ce que c'était ? demanda Bev.

– De l'aspirine. J'ai mal à la tête. » Il la regarda, sur la défensive, mais Beverly n'insista pas.

Ben prit le relais. Après l'affaire du bébé (qui d'après lui aurait en réalité été une fillette de trois ans), le conseil municipal aurait décidé la fermeture complète au public du château d'eau, mettant fin aux pique-niques sous la galerie. Depuis, il était toujours resté fermé. Certes, le gardien continuait d'effectuer ses rondes, les services d'entretien passaient régulièrement, et des visites guidées avaient lieu de temps en temps. Mais la porte donnant sur le réservoir restait hermétiquement close.

« Est-ce qu'il y a toujours de l'eau ? demanda Stan.

– Je suppose, dit Ben. J'ai vu les pompiers venir remplir leurs citernes pendant les incendies de broussailles, l'été dernier. Ils se branchaient sur une prise, au pied du château d'eau. »

Stanley avait de nouveau les yeux perdus sur le séchoir, où le paquet de chiffons s'était défait, certains retombant comme des parachutes.

« Qu'est-ce que tu y as vu ? » demanda doucement Bev.

On put croire un instant qu'il n'allait pas répondre. Puis il prit une profonde inspiration dans laquelle passa un frisson, et commença par parler de quelque chose qui semblait n'avoir qu'un rapport lointain avec l'affaire. « On l'a appelé Memorial Park en souvenir du régiment de Derry, le 23<sup>e</sup> du Maine. Il y avait une statue, à l'origine, mais elle a été détruite par une tempête au cours des années 40. Comme la municipalité n'avait pas assez d'argent pour la réparer, on a installé à la place un bain pour les oiseaux. Un gros bassin de pierre. »

Tous le regardaient. Stan déglutit ; on entendit distinctement un *clac* ! au fond de sa gorge.

« J'observe les oiseaux, vous comprenez. J'ai un album, une paire de jumelles, tout ce qu'il faut. (Il regarda Eddie.) Est-ce qu'il te reste de l'aspirine ? »

Eddie lui tendit son flacon. Stan prit deux cachets, hésita, en prit un troisième. Il rendit la bouteille et les avala l'un après l'autre, en faisant la grimace. Puis il reprit son histoire.

## 10

La rencontre avait eu lieu lors d'une soirée d'avril pluvieuse, deux mois auparavant. Stan avait mis son ciré, placé son guide des oiseaux et ses jumelles dans un sac imperméable et pris le chemin de Memorial Park. En général il accompagnait son père, mais ce dernier avait un travail supplémentaire à terminer, ce soir-là, et avait appelé chez lui à l'heure du dîner pour parler spécialement à Stan.

L'un des clients de son agence, également amateur d'oiseaux, avait repéré ce qu'il croyait être un cardinal mâle – *fringillidae richmondensis* – buvant au bain pour oiseaux de Memorial Park ; le cardinal est un oiseau qui aime manger, boire et se baigner au crépuscule. Il était très rare de repérer un tel oiseau si loin du Massachusetts. Stan ne pourrait-il pas tenter une observation ? Il savait que le temps était bien mauvais, mais...

Stan avait accepté. Sa mère lui avait fait promettre de garder le capuchon de son ciré sur la tête, ce qu'il aurait fait de toute manière. C'était un garçon méticuleux. Il n'y avait jamais besoin de se bagarrer pour lui faire mettre ses caoutchoucs ou ses pantalons matelassés, l'hiver.

Il parcourut les deux kilomètres qui le séparaient de Memorial Park sous une pluie qui n'était qu'un crachin, un brouillard qui se déposait. Si les sons étaient ouatés, il y avait néanmoins une certaine excitation dans l'air, qui, en dépit des derniers tas de neige en train de fondre sous les buissons et les bosquets (comme des piles de taies d'oreillers crasseuses, aux yeux de Stan), était chargé d'un parfum de sève. Les branches des ormes, des chênes et des érables lui paraissaient s'épaissir, silhouettées contre le ciel couleur de plomb. Les bourgeons allaient éclater dans une semaine ou deux, et dérouler leurs feuilles d'un vert délicat, presque transparent.

*L'air sent la verdure, ce soir*, pensa-t-il, souriant légèrement.

Il marchait rapidement, parce qu'il n'aurait guère plus d'une heure de jour. Il était aussi méticuleux dans ses observations que dans ses vêtements et ses habitudes de travail, et si jamais la lumière lui faisait défaut pour être sûr à cent pour cent, il ne consignerait pas le passage du cardinal, même si, au fond de lui-même, il était persuadé de l'avoir bien vu.

Il coupa Memorial Park en diagonale. Le château d'eau élevait sa masse blanche à sa gauche ; à peine lui jeta-t-il un coup d'œil.

Le parc formait un rectangle approximatif et en pente. L'herbe (pour l'instant grise et morte) était régulièrement tondu pendant l'été, et des massifs de fleurs décoraient les pelouses. On ne trouvait cependant ni terrain de jeux, ni installations sportives ; on considérait ce parc comme réservé aux adultes.

A l'autre extrémité, la pente s'atténuait avant de plonger brusquement vers Kansas Street et les Friches, au-delà. Le bassin des oiseaux se trouvait dans cette zone plus plate. C'était une pierre circulaire et peu profonde, montée sur un lourd piédestal en maçonnerie, bien trop grand pour les fonctions qu'il avait à remplir. Le père de Stan lui avait raconté qu'on avait tout d'abord envisagé de relever la statue du soldat.

« J'aime mieux le bain pour oiseaux, Papa, avait dit Stan.

– Moi aussi, fiston, avait répondu Mr. Uris en ébouriffant les cheveux de Stan. Plus de bains, moins de balles, telle est ma devise. »

Une autre devise figurait en haut du piédestal, gravée dans la pierre. Stanley la lut sans la comprendre ; le seul latin qu'il connaissait était celui de la classification des oiseaux dans son livre. On lisait cette inscription :

*Apparebat eidolon senex.*

Pline

Stan s'installa sur un banc, prit son guide des oiseaux et examina une dernière fois l'image du cardinal, se familiarisant avec les points d'identification. Il serait difficile de confondre un mâle avec une autre espèce – il était aussi rouge qu'une voiture de pompier, quoique nettement moins imposant – mais Stan était un être d'habitudes et de conventions ; celles-ci le rassuraient et renforçaient ses sentiments d'appartenance à un endroit et au monde. Il consacra donc trois bonnes minutes à l'image avant de refermer l'ouvrage, dont les feuilles se cornaient sous l'effet de l'humidité, et de le ranger. Puis il sortit les jumelles de leur étui et les porta aux yeux, bien qu'il n'y eût nul besoin de les régler : la dernière fois qu'il les avait utilisées, c'était exactement au même endroit.

Méticuleux – et patient. Il ne tambourinait pas des doigts. Il ne se levait pas pour faire quelques pas. Il ne tournait pas les jumelles dans toutes les directions, au cas où il y aurait autre chose à voir. Il restait tranquillement assis, les oculaires ne déviant pas d'un pouce du bain pour oiseaux, tandis que la brume se rassemblait en grosses gouttes sur son ciré.

Il ne s'ennuyait pas. Il observait l'équivalent aviaire d'un congrès. Quatre moineaux bruns vinrent s'ébrouer quelque temps, plongeant le bec dans l'eau et s'aspergeant de gouttelettes ; puis arriva un geai bleu, comme un flic débusquant un complot de pilleurs. Le geai était grand comme une maison dans les jumelles de Stan, et ses cris, en comparaison, paraissaient absurdement faibles. (Au bout d'un moment, on oubliait la distance à laquelle on se trouvait réellement.) Les moineaux vidèrent les lieux. Le geai, seul maître à bord, pataugea, s'ébroua, en eut assez et s'envola à son tour. Les moineaux rappliquèrent, mais battirent de nouveau en retraite à l'arrivée de deux rouges-gorges qui naviguèrent dans le bassin en discutant (pourquoi pas ?) d'affaires importantes aux yeux de la société des os-creux. Mr. Uris avait ri quand Stan avait émis en hésitant l'hypothèse que les oiseaux parlaient. Stan ne doutait pas que son père eût raison lorsqu'il évoquait leur cerveau réduit, mais bon sang, ils avaient vraiment l'air de se parler !

Un autre oiseau se joignit aux rouges-gorges. Il était rouge. Stan joua un instant avec le réglage de ses jumelles. Était-ce ?... Non. Il s'agissait d'un tangara rouge, un bel oiseau, mais pas le cardinal qu'il attendait. Puis arriva un colaptes doré, visiteur assidu du bain pour oiseaux de Memorial Park, que Stan reconnut à son aile droite abîmée. Comme toujours, il se demanda de quel accident il avait pu être victime – une rencontre avec un chat sauvage semblait l'explication la plus probable. D'autres oiseaux vinrent et repartirent. Stan observa un mainate, aussi maladroit et moche qu'un fourgon, un rouge-gorge bleu, un autre colaptes doré. Il fut finalement récompensé par un nouvel oiseau – non pas le cardinal mais un carouge, énorme et l'air idiot – dans les jumelles. Il laissa retomber ces dernières et chercha hâtivement son guide, avec l'espoir que l'oiseau resterait assez longtemps pour confirmer l'observation. Au moins aurait-il quelque chose à ramener à son père. De plus, il était temps de partir ; l'obscurité grandissait, et le froid humide le pénétrait. Il consulta le livre, et reprit les jumelles ; l'oiseau était toujours là, immobile sur le bord du bain, l'air idiot. C'était un carouge, il en était à peu près certain. Sans marques distinctives repérables à cette distance et du fait de la lumière déclinante, il était difficile d'être sûr à cent pour cent. Il examina de nouveau l'image du livre, sourcils froncés, mais à peine portait-il les jumelles à ses yeux qu'un grand bruit creux et prolongé effraya le carouge qui s'envola. Stan essaya de le suivre, sachant que ses chances étaient minces. Il le perdit et émit un sifflement de dépit entre ses dents. Étant venu une fois, il viendrait peut-être une deuxième. Et ce n'était qu'un carouge

*(probablement qu'un carouge)*

après tout, et non un aigle doré ou un pingouin.

Stan rangea les jumelles et le guide puis se leva, regardant autour de lui pour voir ce qui avait pu être responsable de ce tapage soudain. Il ne s'agissait ni d'une détonation ni d'une

pétarade de moteur ; plutôt d'une lourde porte se refermant, comme dans les films de château hanté... y compris avec un écho se démultipliant.

Il ne vit rien.

Il partit en direction de Kansas Street. Le château d'eau s'élevait maintenant à sa droite, cylindre de craie fantomatique dans la brume et le crépuscule grandissant. On aurait presque dit qu'il... flottait.

C'était une idée bizarre. Elle était forcément de lui, se dit-il, mais elle avait quelque chose d'étranger.

Il étudia plus attentivement le château d'eau et obliqua dans sa direction sans même y penser. A intervalles réguliers, des fenêtres s'ouvraient dans le bâtiment, leur succession dessinant une spirale, trous noirs faisant penser à des yeux, sous le gonflement d'un sourcil de bardeaux blancs. *Me demande comment ils ont fait ça*, pensa Stan (Ben Hanscom aurait été beaucoup plus intrigué) ; c'est à ce moment-là qu'il remarqua une tache d'ombre nettement plus grande à la base de l'édifice circulaire. Une porte.

*Le bruit que j'ai entendu... c'était la porte.*

Il regarda autour de lui, dans ce crépuscule précoce et triste. Le ciel plombé prenait des nuances violettes, et la brume s'épaississait pour donner la pluie qui tomberait pendant toute la nuit. Le crépuscule, la brume, et pas le moindre vent.

Il fallait donc que quelqu'un l'ait ouverte. Mais qui donc ? Et pourquoi ? En plus, cette porte avait l'air bien trop lourde pour pouvoir être lancée violemment et produire un bruit aussi puissant. Quelqu'un de particulièrement fort... peut-être...

Sa curiosité piquée, Stan alla voir de plus près.

La porte était encore plus imposante que ce qu'il avait tout d'abord cru, notamment par son épaisseur ; les planches étaient reliées entre elles par des bandes de laiton. Stan la fit pivoter en position entrouverte ; elle se déplaça en douceur et facilement en dépit de ses proportions – et sans un seul grincement. Il ne vit aucune trace des dommages qu'elle aurait pu causer en s'ouvrant aussi brutalement. Mystère-Ville, comme aurait dit Richie.

*Eh bien, ce n'est pas la porte que j'ai entendue, c'est tout. Peut-être un avion à réaction de la base de Loring qui est passé au-dessus de Derry. La porte devait déjà être grande ouverte et...*

Son pied heurta quelque chose. Stan baissa les yeux et vit une serrure... ou plutôt, ce qu'il en restait. On aurait dit que quelqu'un avait versé de la poudre dans le trou de la clef et mit le feu. Une fleur de métal, aux arêtes comme des rasoirs, s'ouvrait, pétrifiée, au centre de la serrure. L'épais morillon ne tenait plus que par un boulon aux trois quarts arraché, les quatre autres gisant, dispersés, sur l'herbe mouillée. Ils étaient tordus comme des bretzels.

Sourcils froncés, Stan rouvrit la porte et regarda à l'intérieur. Un escalier étroit montait en colimaçon, se perdant dans la pénombre.

« Est-ce qu'il y a quelqu'un ? » demanda Stan

Pas de réponse.

Il hésita, puis avança de manière à mieux voir l'étroite cage d'escalier. Rien. C'était Trouille-Ville, ici, comme aurait aussi dit Richie. Il se tourna pour partir... et entendit de la musique.

Un son lointain, mais immédiatement reconnaissable.

De la musique d'orgue de Barbarie.

Il redressa la tête, l'oreille tendue tandis que se dissipait son froncement de sourcils. De l'orgue de Barbarie, la musique des carnivals et des fêtes foraines. Elle évoquait des souvenirs aussi délicieux qu'éphémères : pop-corn, barbe à papa, beignets grésillant dans l'huile bouillante, cliquetis des manèges entraînés par des chaînes.

Son visage esquissait un sourire, maintenant. Il mit un pied sur la première marche, l'autre sur la deuxième, la tête toujours tournée vers le haut. Puis il s'arrêta. On aurait dit que penser à la fête suffisait à en créer une bien réelle ; il sentait vraiment le pop-corn, la barbe à papa, les beignets... mais aussi le piment, le chili-dogs, le tabac et la sciure. Et l'odeur piquante du vinaigre blanc, comme celui qu'on verse sur les frites par le petit trou de la bouteille, celle de la moutarde, d'un jaune éclatant et irritant le nez, que l'on étend sur les hot-dogs avec une spatule de bois.

C'était stupéfiant... incroyable... irrésistible.

Il monta une nouvelle marche, et c'est alors qu'il entendit le bruit de frottement de pas descendant l'escalier au-dessus de lui d'une allure précipitée. L'orgue de Barbarie jouait maintenant plus fort, comme pour dissimuler les bruits de pas ; il reconnut même l'air : c'était *Camptown Races*.

Des bruits de pas, oui, mais qui ne produisaient pas exactement un frottement ; on aurait dit plutôt qu'ils faisaient gicler un liquide, comme si ceux qui descendaient marchaient dans des caoutchoucs pleins d'eau.

Stan vit alors des ombres s'agiter sur le mur, au-dessus de lui. Une terreur soudaine le saisit à la gorge – comme s'il venait d'avaler quelque chose d'horrible et de brûlant à la fois, un remède qui vous secouait comme une décharge électrique. Tel fut l'effet de ces ombres.

Il ne les aperçut qu'un instant ; un très bref instant, pendant lequel il vit qu'elles étaient deux, bossues, et avaient quelque chose d'anormal ; un très bref instant car les ténèbres gagnaient, gagnaient beaucoup trop vite, et, quand il se retourna, la lourde porte du château d'eau se referma pesamment.

Stanley bondit dans l'escalier (il avait monté une douzaine de marches, alors qu'il ne se

souvenait que des deux ou trois premières), saisi d'effroi maintenant. Il faisait trop noir, impossible de distinguer quoi que ce fût. Il entendait sa propre respiration, il entendait l'orgue qui moulinait sa musique au-dessus de lui

*(qu'est-ce qu'un orgue de Barbarie peut bien fabriquer là-haut dans le noir ? Et qui en joue ?)*

il entendait les bruits de pas mouillés, qui, à présent, se rapprochaient de lui.

Il heurta la porte de ses deux mains tendues, assez violemment pour qu'un picotement douloureux lui remontât les deux bras jusqu'au coude. Elle avait pivoté si facilement auparavant... et voici qu'elle ne voulait plus bouger.

Non... c'était inexact. Elle avait tout d'abord bougé un peu, suffisamment pour lui permettre d'apercevoir, dérisoire, une ligne de lumière grise courant verticalement sur le côté gauche.

Haletant, terrifié, Stan pesa sur la porte de toute sa force ; les bandes de laiton lui pénétraient dans les mains. Rien.

Il fit demi-tour, et s'adosa à la porte, bras écartés. Une sueur épaisse et chaude lui coulait du front. La musique de l'orgue de Barbarie se faisait encore plus tonitruante, et se répercutait en écho dans l'escalier en spirale. Mais elle n'avait plus rien de joyeux ; elle s'était transformée en un chant funèbre, elle gémissait comme les eaux et le vent, et Stan imagina alors une foire à la fin de l'automne, où les rafales chargées de pluie balayaient une esplanade désertée, tandis que claquent les oriflammes et que les toiles de tentes se gonflent et retombent, battant comme des ailes de chauve-souris. Il vit des manèges vides, échafaudages tendus vers le ciel aux angles étranges desquels la bise gémissait et hululait. Il comprit soudain que la mort hantait cet endroit, qu'elle venait vers lui des ténèbres et qu'il ne pouvait pas s'enfuir.

De l'eau se mit tout d'un coup à cascader sur les marches. Ce n'était plus l'odeur du popcorn, des beignets et de la barbe à papa qui parvenait à ses narines maintenant, mais la puanteur de la putréfaction, l'infection d'une viande pourrie sur laquelle grouillent les vers dans un coin loin du soleil.

« *Qui est là ?* » lança-t-il d'une voix aiguë et tremblante.

Lui répondit une voix sans force, dont les balbutiements évoquaient une bouche emplie de boue et d'eau croupie.

« Les morts, Stanley. Nous sommes les morts. Nous avons coulé, mais maintenant nous flottons... et tu vas flotter, toi aussi. »

Il sentait l'eau monter à ses pieds. Il se recroquevilla contre la porte, fou de terreur. Ils étaient maintenant très près de lui : il éprouvait physiquement leur proximité. Leur odeur le submergeait. Quelque chose s'accrocha à sa hanche, tandis qu'il heurtait la porte à coups

redoublés, dans un effort absurde et inutile pour s'enfuir.

« Nous sommes morts, mais parfois nous nous amusons à faire les clowns, Stanley. Parfois nous... »

Son guide des oiseaux.

Sans réfléchir, Stan le saisit. Il était glissé dans la poche imperméable et ne voulait pas en sortir. L'un *d'eux* était en bas ; on entendait son pas traînant sur la dalle qui précédait l'escalier. Il allait le rejoindre dans un instant, et il sentirait sa chair glacée.

Il tira violemment, et le livre se retrouva dans ses mains. Il le tint devant lui comme un bouclier dérisoire, sans penser à ce qu'il faisait, soudain pris de la certitude qu'il avait raison.

« Rouges-gorges ! » cria-t-il dans l'obscurité, et pendant un instant, la chose qui approchait (et qui était maintenant à moins de cinq pas de lui, certainement) hésita – il en fut pratiquement sûr. N'avait-il pas aussi senti la porte commencer à céder légèrement sous son poids ?

Mais il n'était plus recroquevillé contre elle ; il se tenait debout, droit dans les ténèbres. Qu'est-ce qui s'était passé ? Pas le temps de s'y attarder. Stan passa la langue sur ses lèvres sèches et commença à réciter : « Rouges-gorges ! Aigrettes grises ! Grèbes huppés ! Tangaras rouges ! Mainates ! Piverts ! Piverts à tête rouge ! Mésanges ! Troglodytes ! Péli... »

La porte s'ouvrit avec un grincement de protestation, et d'une enjambée géante, Stan se retrouva dans l'air embrumé. Il s'étala dans l'herbe mouillée, le guide à moitié plié à côté de lui. Plus tard dans la soirée, il découvrirait la marque de ses doigts, profondément imprimée dans la couverture, comme si elle avait été en pâte à modeler et non en carton rigide.

Il n'essaya pas de se relever tout de suite, mais partit à reculons en poussant des talons dans l'herbe, où ses fesses laissèrent un sillon. Un rictus lui tendait les lèvres et découvrait ses dents. Dans l'encadrement sombre de la porte, il devinait deux paires de jambes vêtues de jeans en lambeaux, pourris et violacés. Des fils orange pendaient des coutures et de l'eau en coulait, formant des flaques autour de chaussures tellement trouées et déchirées que l'on voyait des orteils gonflés et mauves à l'intérieur.

Les mains tombaient mollement, trop longues, d'un blanc trop cireux ; à chaque doigt se trouvait fixé un pompon orange.

Tenant son guide des oiseaux devant lui, le visage barbouillé de crachin, de larmes et de sueur, Stan reprit sa mélodie enrouée : « Gros-becs... oiseaux-mouches... albatros... kiwis... »

L'une de ces mains se retourna, exhibant une paume où l'eau avait fini par gommer toutes les lignes, la laissant aussi bêtement lisse que celle d'un mannequin dans une vitrine. Un doigt se déplia et se replia. Le pompon dansait au bout de ce doigt.

Il lui faisait signe.

Stan Uris qui allait mourir vingt-sept ans plus tard dans sa baignoire, les poignets entaillés en croix, se mit sur les genoux puis sur ses pieds et courut. Il traversa Kansas Street sans même faire attention à la circulation et ne s'arrêta que de l'autre côté, haletant, pour regarder derrière lui.

D'où il était, il ne pouvait voir la porte à la base du château d'eau ; seulement l'édifice lui-même, lourd et cependant gracieux, se dressant dans le brouillard.

« Ils étaient morts », murmura Stan pour lui-même, encore sous le choc.

Puis il se détourna et partit vers la maison en courant.

## 11

Le séchoir s'était arrêté. Stan aussi.

Les trois autres continuèrent à le regarder pendant un long moment. Sa peau était presque aussi grise que le ciel de cette soirée d'avril dont il venait de leur parler.

« Bon Dieu, finit par lâcher Ben avec une expiration hachée et sifflante.

– C'est vrai, dit Stan. Je jure sur les Évangiles que c'est la vérité.

– Je te crois, intervint Beverly. Après ce qui s'est passé chez moi, je suis prête à croire n'importe quoi. »

Elle se leva soudain, manquant renverser sa chaise, et alla jusqu'au séchoir, où elle entreprit de sortir le linge sec. Elle leur tournait le dos, mais Ben la soupçonnait de pleurer. Il aurait voulu la rejoindre, mais manqua de courage.

« Il faut parler de tout ça à Bill, dit Eddie. Lui saura ce qu'il faut faire.

– Ce qu'il faut faire ? souligna Stan en le regardant. Qu'est-ce que tu veux dire, "faire ?" »

Eddie le regarda, mal à l'aise. « Eh bien... »

– Moi je ne veux rien faire, reprit Stan, avec un regard d'une telle violence, d'une telle férocité, qu'Eddie se tortilla sur sa chaise. Ce que je veux, c'est oublier tout ça. Voilà ce que j'ai envie de faire.

– Pas si facile », remarqua Beverly d'un ton calme. Elle se retourna ; Ben ne s'était pas trompé. La lumière oblique qui tombait des vitres sales faisait briller les traces laissées par les larmes sur ses joues. « Il ne s'agit pas que de nous, continua-t-elle. J'ai reconnu Ronnie Grogan. Pour le petit garçon que j'ai entendu en premier..., je crois que c'était peut-être le fils Clement. Celui qui a disparu de son tricycle.

– Et alors ? lança Stan sur un ton de défi.

– Et alors, s'il en attrape d'autres ? renvoya-t-elle. D'autres gosses ? »

Les yeux bleus de Beverly restèrent fixés sur les yeux bruns de Stan, qui répondaient en

silence à la question.

Mais Beverly ne détourna pas son regard, et c'est Stan qui finit par baisser le sien... peut-être seulement parce qu'elle pleurait encore, mais peut-être aussi parce que le souci qu'elle manifestait la rendait plus forte.

« Eddie a raison, dit-elle. Nous devrions parler à Bill. Ensuite au chef de la police, peut-être.

– Exactement », la coupa Stan, s'efforçant de prendre un ton méprisant sans y arriver vraiment. Sa voix n'était que fatiguée. « Les gosses morts dans le château d'eau. Du sang que seuls les gosses peuvent voir, pas les adultes. Des clowns qui se promènent sur le canal gelé. Des ballons qui avancent contre le vent. Des momies. Un lépreux sous un porche. Borton va crever de rire... après quoi il nous fera enfermer chez les cinglés.

– Si nous allions le voir tous ensemble ? suggéra Ben.

– Encore mieux, dit Stan. Continue, Meule de Foin. Écris-moi donc un livre ! » Il se leva et alla jusqu'à une fenêtre, mains dans les poches, l'air à la fois en colère, bouleversé et terrorisé. Il regarda dehors un moment, les épaules raides et accusatrices sous sa chemise impeccable. Sans se retourner, il reprit : « Écris-moi donc un foutu bouquin !

– Non, dit Ben, c'est Bill qui écrira des livres. »

Stan se retourna, surpris, et les autres le regardèrent. Ben avait une expression de totale surprise sur le visage, comme s'il venait de se donner lui-même une gifle sans y penser.

Bev rangea les derniers chiffons.

« Les oiseaux, dit Eddie.

– Quoi ? » firent ensemble Beverly et Ben.

Eddie regardait Stan. « Tu t'en es sorti en leur criant des noms d'oiseaux, non ?

– Peut-être, admit Stan comme à regret. Ou peut-être la porte était-elle simplement coincée et a fini par céder.

– Sans que tu t'appuies dessus ? » demanda Bev.

Stan haussa les épaules. Ce n'était pas de la bouderie ; il traduisait seulement son ignorance.

« Moi, je crois que ce sont les noms de ces oiseaux que tu leur as criés, insista Eddie. Mais pourquoi les oiseaux ? Dans les films, on brandit une croix...

– Ou on dit le *Notre Père*, ajouta Ben.

– Ou le vingt-troisième psaume, fit Beverly.

– Je connais le vingt-troisième psaume, dit Stan d'un ton de colère, mais je ne m'en sortirais pas aussi bien avec la croix. Je suis juif, je vous le rappelle. »

Gênés, ils détournèrent leurs regards.

« Les oiseaux, reprit Eddie, tenace. Seigneur Jésus ! » Il jeta un coup d'œil coupable à Stan,

mais celui-ci regardait de nouveau dans la rue, la mine sombre, l'immeuble de Bangor Hydro.

« Bill saura quoi faire, dit soudain Ben comme s'il tombait finalement d'accord avec Beverly et Eddie. Je vous parie ce que vous voulez.

– Écoutez, dit Stanley, les regardant tous, l'air grave. Je veux bien. Nous pouvons en parler à Bill, si vous le voulez. Pour moi, les choses s'arrêteront là. Appelez-moi poule mouillée ou lâcheur, je m'en fous. Je ne suis pas une poule mouillée. Je ne crois pas. C'est simplement que ces choses, dans le château d'eau...

– Si tu n'avais pas peur d'un truc comme ça, c'est que tu serais cinglé, Stan, fit Beverly doucement.

– Ouais, j'ai eu très peur, mais ce n'est pas le problème, objecta Stan en s'animant. Ce n'est même pas de ce dont je parle qu'il est question. Est-ce que vous ne comprenez pas... »

Ils le regardaient, attendant ce qu'il allait dire, espoir et crainte se mêlant dans leur expression, mais Stan se rendit compte qu'il était incapable d'expliquer ce qu'il ressentait. C'était comme une brique compacte de sentiments en lui, l'étouffant presque, qu'il ne pouvait faire passer par sa gorge. Aussi impeccable et sûr de lui qu'il fût, ce n'était qu'un gamin de onze ans avec une année de retard scolaire.

Il voulait leur dire qu'il y avait pis que d'être effrayé. On pouvait avoir peur de se faire écraser par une voiture à bicyclette, ou peur d'attraper la polio avant le vaccin de Salk ; on pouvait avoir peur de ce cinglé de Kroutchev, ou de se noyer si l'on perdait pied. De tout cela, on pouvait avoir peur et cependant continuer à fonctionner.

Mais ces choses dans le château d'eau...

Il voulait leur dire que ces enfants morts qui s'étaient traînés dans les escaliers en colimaçon avaient fait quelque chose de pire que l'effrayer : ils l'avaient offensé.

Oui, offensé. C'était le seul mot qui lui venait à l'esprit, et ils allaient rire s'il s'en servait. Ils l'aimaient bien, il n'en doutait pas ; ils l'avaient accepté parmi eux, mais ils riraient tout de même. Il n'empêche qu'il existait des choses qui n'auraient pas dû exister. Elles offensaient le sens de l'ordre de toute personne saine d'esprit, elles offensaient cette idée fondamentale que Dieu avait donné une chiquenaude sur l'axe terrestre afin que le crépuscule dure douze minutes à l'équateur et plus d'une heure ou davantage là où les Eskimos construisent leurs igloos. Il avait fait cela et Il avait dit, en effet : « Très bien, si vous pouvez imaginer l'inclinaison de l'axe terrestre, vous pouvez vous représenter n'importe quoi. Parce que même la lumière possède un poids, parce que, lorsque le sifflet d'un train baisse soudainement d'un ton, on a affaire à un effet Doppler, et parce que, quand un avion franchit le mur du son, ce ne sont pas les anges qui applaudissent ou les démons qui pètent, mais qu'il se produit un effondrement brutal de l'air. J'ai donné la

chiquenaude et j'ai été un peu plus loin pour assister au spectacle. Je n'ai rien d'autre à déclarer, sinon que deux et deux font quatre, que les lumières dans le ciel sont des étoiles, que s'il y a du sang, les adultes doivent le voir aussi bien que les enfants, et que si des enfants sont morts, ils le restent. »

On peut vivre avec la peur, aurait dit Stan, s'il l'avait pu. Peut-être pas toujours, mais en tout cas longtemps, très longtemps. Mais c'est ce scandale offensant avec lequel on ne peut vivre, parce qu'il ouvre une brèche dans votre rationalité ; si l'on se penche dessus, on s'aperçoit qu'il existe là au fond des créatures vivantes dont les yeux jaunes ne cillent jamais, qu'il en monte une puanteur innommable et on finit par se dire que c'est tout un univers qui se tapit au cœur de ces ténèbres, avec une lune carrée dans le ciel, des étoiles au rire glacial, des triangles à quatre côtés, sinon cinq, voire encore cinq à la puissance cinq. Tout conduit à tout, aurait-il dit, s'il avait pu. Allez donc dans vos églises écouter l'histoire de Jésus marchant sur les eaux ; moi, si je vois un type faire ça, je vais hurler, hurler ! Car pour moi, il ne s'agira pas d'un miracle, mais d'un scandale qui m'offensera.

Mais comme il ne pouvait dire tout cela, il ne fit que répéter : « Avoir peur, ce n'est pas le problème. Je ne veux pas me retrouver dans une histoire qui se terminera chez les mabouls.

– Viendras-tu lui parler avec nous ? demanda Bev. Pour voir ce qu'il va dire ?

– Bien sûr, fit Stan, qui éclata de rire. J e devrais même amener mon guide des oiseaux ! »

Tous rirent avec lui, et l'atmosphère se détendit un peu.

## 12

Beverly rentra seule chez elle rapporter les chiffons propres. L'appartement était toujours vide.

Elle se refusa tout d'abord à retourner dans la salle de bains, et s'installa devant la télé. Mais au bout d'un moment elle revint dans la cuisine, et ouvrit le placard au-dessus de l'évier, là où son père gardait ses outils. Parmi eux se trouvait un mètre à ruban ; elle le prit et se dirigea vers la salle de bains.

Elle était impeccable, silencieuse. Quelque part, très loin aurait-on dit, elle entendait Mrs. Doyon qui interpellait son fils pour qu'il ne reste pas dans la rue.

Elle s'avança jusqu'au lavabo et plongea son regard dans le trou d'évacuation.

Elle resta ainsi un certain temps, les jambes aussi froides que du marbre dans ses jeans, la pointe des seins si dure et tendue qu'elle aurait pu couper du papier, les lèvres complètement desséchées. Elle attendit les voix.

Rien ne vint.

Elle laissa échapper un petit soupir chevrotant, et commença à introduire le ruban d'acier dans l'évacuation. Il descendit sans peine – comme l'épée dans la gorge d'un phénomène de foire. Vingt centimètres, vingt-cinq, trente. Il s'arrêta, sans doute bloqué par le coude du siphon, pensa Beverly. Elle l'agita tout en l'enfonçant doucement, et finalement le ruban franchit l'étranglement. Cinquante centimètres, soixante, quatre-vingt-dix.

Elle regardait le ruban jaune sortir de son boîtier d'acier, usé sur les bords par les grosses mains de son père. Elle l'imaginait se couvrant de débris bourbeux, faisant sauter des écailles de rouille ; là-dedans, là où le soleil ne brillait jamais et où la nuit était éternelle, pensa-t-elle.

Elle imagina le petit butoir d'acier, pas plus gros qu'un ongle, s'ouvrant un chemin dans les ténèbres, et quelque chose en elle s'écria : *Qu'est-ce que tu fais donc ?* Elle ne pouvait ignorer cette voix, mais elle ne pouvait pas davantage en tenir compte. Elle voyait maintenant le début du ruban descendre tout droit, dans la cave ; elle le voyait atteindre le collecteur... et à cet instant-là, il se bloqua de nouveau.

De nouveau, elle l'agita, et le ruban, mince et souple, rendit un son léger, étrange, lui rappelant un peu celui d'une scie égoïne que l'on plie entre ses jambes.

Elle se le représentait se tortillant contre le fond de ce tuyau plus large, avec sa surface en céramique... elle le voyait plier... puis elle réussit à le pousser plus loin.

Elle arriva à deux mètres. Deux mètres cinquante. Trois.

Tout d'un coup, le ruban se mit à se dérouler de lui-même, comme si on le tirait à l'autre bout – comme si on courait en le tirant ! Elle contemplait les barres des centimètres qui défilaient à toute vitesse, bouche bée de peur – de peur, oui, pas de surprise. N'avait-elle pas eu l'intuition que quelque chose comme ça allait se produire ?

Le ruban arriva au bout de son rouleau. Six mètres.

Un petit rire léger monta du trou d'évacuation, suivi d'un murmure bas, où il y avait une nuance de reproche. « *Beverly, Beverly, Beverly... tu ne peux pas lutter contre nous... tu mourras si tu essayes... mourras si tu essayes... mourras si tu essayes... Beverly... Beverly... Beverly... ly-ly-ly...* »

Il y eut un cliquetis dans le boîtier métallique, et soudain le ruban d'acier se mit à se réenrouler rapidement, chiffres et tirets brouillés par la vitesse. Près de la fin – sur les deux derniers mètres –, le jaune se changea tout d'un coup en un rouge sombre et dégoulinant ; elle poussa un hurlement et laissa le ruban tomber sur le sol, comme s'il s'était transformé en un serpent vivant.

Du sang frais coulait des bords de porcelaine et retournait dans l'œil grand ouvert de l'évacuation. Elle se courba, secouée de sanglots, sa peur comme un poids glacé au creux de

l'estomac, et récupéra le ruban. Elle le saisit entre l'index et le pouce de la main droite, délicatement, et, le tenant devant elle, l'emporta dans la cuisine. Tout en marchant, des gouttes de sang tombaient sur le lino décoloré du couloir et de la cuisine.

Elle réussit à se raffermir en pensant à ce que son père lui dirait – ou plutôt lui ferait – s'il s'apercevait qu'elle avait couvert de sang son mètre à ruban. Évidemment, c'était un sang qu'il ne verrait pas, mais ce stratagème l'aidait.

Elle prit l'un des chiffons propres – qui avait conservé une chaleur de pain fraîchement défourné de son passage au séchoir – et retourna dans la salle de bains. Avant de commencer le nettoyage, elle mit le dur bouchon de caoutchouc sur le trou d'évacuation, condamnant cet œil trop grand. Le sang était frais, et se nettoyait facilement. Elle suivit sa trace sur le lino, essuya toutes les taches, rinça le chiffon, l'essora et le mit de côté.

Avec un autre chiffon, elle nettoya le ruban de son père. Là, le sang était épais, visqueux, avec quelques grumeaux noirs et spongieux.

Le ruban n'avait beau être ensanglanté que sur moins de deux mètres, elle le nettoya sur toute sa longueur pour enlever toutes traces de la gadoue des égouts. Cela fait, elle le remit en place dans le placard, au-dessus de l'évier, et emporta les deux chiffons tachés à l'arrière de l'appartement. Mrs. Doyon poursuivait encore son fils de ses cris. Sa voix était claire et résonnait comme du bronze dans la chaleur de la fin de l'après-midi.

Au fond de la cour de derrière, où régnaient surtout la terre nue, les mauvaises herbes et les cordes à linge, se trouvait un vieil incinérateur rouillé. Beverly y jeta les chiffons puis s'assit sur les marches du petit perron. Les larmes jaillirent brusquement avec une violence surprenante, mais, cette fois-ci, elle ne fit aucun effort pour les retenir.

Elle passa les bras autour des genoux, enfouissant sa tête contre eux, et pleura tout son soûl tandis que Mrs. Doyon demandait à son fils quand il allait obéir à la fin ; tenait-il tant que ça à se faire écraser par une voiture ?

## DERRY

### DEUXIÈME INTERMÈDE

*Quaeque ipsa miserrima vidi,  
Et quorum pars magna fui.*

Virgile

*On ne fait pas le con avec l'infini.*

*Mean Streets*

#### Le 14 février 1985 Saint-Valentin

Deux autres disparitions la semaine dernière – encore des enfants. Juste au moment où je commençais à me sentir mieux. Un adolescent de seize ans, Dennis Torrio, et une fillette qui venait d'avoir cinq ans, qui faisait de la luge dans ces espèces de soucoupes volantes. On n'a retrouvé que l'engin de plastique. Il y avait eu une averse de neige la nuit précédente, une dizaine de centimètres. Aucune autre trace en dehors des siennes, m'a dit, Rademacher, le chef de la police, quand je lui ai téléphoné. Je crois que je commence à lui taper sur les nerfs.

Je lui ai demandé si je pouvais voir les photos de la police. Il a refusé.

Je lui ai demandé si les traces ne conduisaient pas jusqu'à une grille d'égout. Il resta un long moment sans répondre. Puis il m'a dit : « Je commence à penser que vous seriez peut-être bien inspiré de voir un médecin, Hanlon, du genre psy-quelque chose. La petite a été enlevée par son père. Vous ne lisez pas les journaux ?

– Le fils Torrio a-t-il été enlevé par son père ? »

Autre long silence.

« Foutez-nous la paix, Hanlon. Foutez-moi la paix. »

Il raccrocha.

Je lis d'autant plus les journaux que c'est moi qui les dispose dans la salle de lecture de la bibliothèque municipale, tous les matins. À la suite d'un divorce difficile, l'ex-Mrs. Winterbarger avait obtenu la garde de sa fille Laurie, au printemps 1982. La police part de l'hypothèse que son ex-mari, Horst Winterbarger, qui, paraît-il, travaille comme mécanicien en Floride, serait venu en voiture dans le Maine pour enlever sa petite fille. On suppose qu'il a garé son véhicule à proximité de la maison et qu'il a appelé sa fille, ce qui expliquerait l'absence de traces autres que celles de l'enfant. Ils sont moins bavards sur le fait que celle-ci n'avait pas vu son père depuis trois ans. Une des raisons qui avaient rendu particulièrement pénible le divorce avait été l'accusation, portée par la mère, d'agression sexuelle du père sur la fillette ; cette dernière avait demandé que lui fût refusé le droit de visite, ce que le tribunal lui avait accordé, en dépit des furieuses dénégations de Horst. Cette décision, raisonnait Rademacher, qui avait eu pour effet de couper complètement Winterbarger de son enfant, l'aurait poussé à l'enlever. Pourquoi pas, en effet ? Mais imagine-t-on une fillette de cinq ans qui reconnaît son père dès qu'il l'appelle, alors qu'elle ne l'a pas vu depuis près de trois ans ? Oui, prétend Rademacher. Je ne le crois pas. D'autant plus que la mère de la petite Laurie disait lui avoir bien expliqué de ne suivre aucun étranger et de ne pas même leur parler – leçon que se font rabâcher très tôt tous les enfants de Derry. Rademacher dit avoir chargé la police de Floride d'enquêter sur Winterbarger et que ses responsabilités s'arrêtent là.

« Les questions de garde d'enfant regardent davantage les avocats que la police », aurait déclaré cet imbécile obèse et prétentieux, d'après le *Derry News*.

Le cas du fils Torrio, en revanche, est plus difficile à escamoter. Vie familiale exemplaire. Jouait au football dans l'équipe des Derry Tigers. Étudiant très bien noté. Avait passé avec brio des épreuves de survie en milieu naturel au cours de l'été 1984. Ne touchait pas à la drogue. Avait une petite amie dont apparemment il était fou. Toutes les raisons d'être heureux et de ne pas quitter Derry, au moins pour les deux ans à venir.

Et malgré tout ça, il disparaît.

Que lui est-il arrivé ? Pris d'un violent et soudain désir de voir du pays ? Écrasé par un ivrogne au volant, qui aurait fait disparaître le corps ? À moins qu'il ne soit toujours à Derry, côté ténèbres, en compagnie de Betty Ripsom, Patrick Hockstetter, Eddie Corcoran et tous les autres. Est-ce...

### (Plus tard)

Ça recommence. Je tourne en rond, toujours sur les mêmes questions, sans rien accomplir de constructif, ne faisant que me tendre moi-même jusqu'à l'insupportable. Je sursaute au moindre craquement de l'escalier de fer menant à la réserve. Je sursaute au passage d'une ombre. Je me surprends à me demander comment je réagis si je me trouvais là-haut, en train de ranger des bouquins sur les étagères, poussant devant moi le petit chariot à roues de caoutchouc, et qu'une main crochue se tendît vers moi, entre deux piles de livres...

Éprouvé cet après-midi un besoin quasi insurmontable de les appeler. J'ai même commencé à faire le 404, le code d'Atlanta, avec le numéro de Stanley Uris devant moi. J'ai gardé l'écouteur à l'oreille, et suis resté à me demander si je l'appelais parce que j'étais sûr, sûr à cent pour cent, ou bien si c'était parce que je me sentais tellement hanté que je ne pouvais plus supporter d'être seul ; qu'il me fallait parler à quelqu'un capable de comprendre...

Mais le fait est que je ne suis pas sûr à cent pour cent. Si on découvre un autre corps, j'appellerai... mais jusque-là, je dois supposer que même un âne bête comme Rademacher peut avoir raison. Elle se souvenait peut-être de son père, après tout ; elle avait peut-être une photo de lui. Et je me dis qu'un adulte, s'il sait se montrer persuasif, peut convaincre un enfant de monter dans sa voiture, en dépit des avertissements donnés.

Une autre angoisse me hante. Rademacher a l'air de penser que je deviens cinglé. Je ne le pense pas, mais si j'appelle maintenant, ce sont eux qui risquent de me croire cinglé. Pis que ça : et s'ils m'avaient complètement oublié ? *Mike Hanlon ? Qui ça, Mike Hanlon ? Je ne me souviens absolument pas de vous. Quelle promesse ?*

J'ai l'impression que viendra le moment opportun de les appeler... et qu'alors je le saurai. Leurs propres circuits seront ouverts à ce moment-là. Comme si deux grandes roues convergeaient lentement, de toute leur puissance, l'une vers l'autre : moi-même et Derry d'un côté, et tous mes amis d'enfance de l'autre.

Quand le moment viendra, ils entendront la voix de la Tortue.

Je vais donc attendre, et tôt ou tard, je saurai. La question n'est plus de les appeler ou non.

La question est quand.

**Le 20 février 1985**

L'incendie du Black Spot.

« Un parfait exemple de ce que la chambre de commerce peut tenter pour réécrire l'histoire, Mike », m'aurait sans doute dit en caquetant le vieil Albert Carson. « Ils essayent et parfois réussissent presque... mais les vieux se souviennent de la façon dont les choses se sont passées. Toujours. Et parfois ils acceptent de parler, si on leur demande gentiment. »

Il y a des gens qui vivent à Derry depuis vingt ans et qui n'ont jamais entendu parler du baraquement « spécial » réservé aux sous-offs, dans l'ancien camp de l'armée de l'air de Derry ; un baraquement qui se trouvait à un bon kilomètre du reste de la base ; et en plein mois de février, quand le thermomètre flirtait avec les moins vingt degrés et que le vent soufflait sur les pistes dégagées, abaissant encore le taux de refroidissement, ce kilomètre supplémentaire pouvait vous valoir engelures, voire gel des extrémités, sinon vous tuer.

Les sept autres baraquements disposaient du chauffage au mazout, de doubles vitrages et de parois isolantes. Ils étaient agréables et accueillants. Le baraquement « spécial », qui abritait les vingt-sept hommes de la section E, était chauffé par un vieux poêle à bois rétif. Quant au bois, c'était le système D pour se le procurer. Les rameaux de pins et de sapins que les hommes disposaient tout autour constituaient la seule isolation. L'un des hommes réussit à récupérer un jeu complet de doubles vitrages, un jour où comme par hasard les vingt-sept hommes de la section E furent envoyés un peu plus tard en mission spéciale à Bangor ; quand ils revinrent, recrus de fatigue et glacés, tous ces doubles vitrages avaient été cassés. Tous.

Cela se passait en 1930, quand la moitié des forces aériennes américaines était composée de biplans. À Washington, Billy Mitchell était passé en cour martiale et se trouvait réduit à piloter un bureau, son insistance de mouche du coche pour bâtir des forces aériennes modernes ayant fini par irriter ses supérieurs.

Les avions étaient donc rares sur la base de Derry, en dépit de ses trois pistes (dont une seule en dur, il est vrai). Les activités militaires qui s'y déroulaient étaient du même ordre : on occupait les hommes.

L'un des soldats de la section E venu s'établir à Derry à la fin de son service militaire, en 1937, était mon père. Voici l'histoire qu'il m'a racontée :

Un jour de printemps, en 1930, environ six mois avant l'incendie du Black Spot, je revenais d'une permission de trois jours que j'avais passée à Boston avec quatre copains.

Après avoir franchi le portail, nous sommes tombés sur un espèce de grand balèze, à côté du poste de contrôle, appuyé à une pelle, en train de se faire dorer la pilule. Un sergent du Sud. Cheveux carotte ; dents de travers ; boutonneux. À peine mieux qu'un gorille mal rasé, si tu vois ce que je veux dire. Ils étaient nombreux dans son genre, à l'armée, durant la Crise.

Et nous on se ramène, cinq permissionnaires rigolards, et on voyait bien à son regard qu'il ne demandait qu'à nous coincer. On l'a donc salué comme s'il était le général Pershing lui-même. Je crois qu'on aurait pu s'en tirer, si ça n'avait pas été un superbe après-midi d'avril ensoleillé, et si j'avais tenu ma langue. « Bien le bonjour, sergent Wilson », je lui dis. Il m'a sauté dessus à pieds joints.

« Est-ce que je vous ai donné la permission de m'adresser la parole, soldat ? qu'il fait.

– Non, Sergent. »

Il regarde les autres et leur balance : « Y a ce nègre avec qui j'ai un compte à régler. Si vous autres, bandes d'abrutis, vous ne voulez pas lui donner un coup de main à creuser un fossé puant pour le reste de la journée, v's avez intérêt à filer pour vot' baraquement, à ranger vos affaires et à vous présenter dare-dare au rapport. Pigé ? »

Ils n'ont pas demandé leur reste et Wilson a beuglé : « Et au pas de gymnastique, branleurs ! Que j'vois la semelle de vos pompes de merde ! »

Wilson m'a donné la pelle et m'a conduit dans un grand terrain, là où se trouve aujourd'hui le terminal Airbus de North-East Airlines. Alors il me regarde, avec un espèce de sourire à la noix, il me montre le sol et dit : « Tu vois ce trou, là, le nègre ? »

Il n'y avait pas de trou, alors j'ai cru bien faire et j'ai répondu que oui, que je le voyais. Il m'a balancé son poing dans la figure ; je suis tombé par terre et je me suis mis à saigner du nez sur la dernière chemise propre que j'avais.

« Non tu ne vois rien, crétin, parce qu'il a été rempli par un plus crétin encore ! » qu'il me crie. Il avait deux taches rouges aux joues, mais il souriait et on voyait qu'il s'amusait bien. C'est alors que ça a commencé. Il m'a fait faire un trou qui faisait presque ma taille, puis il m'a dit qu'il ne voulait pas d'un trou creusé par un nègre. Je l'ai rebouché. La nuit tombait quand il m'a demandé ce que je voyais.

« Un trou plein de terre », j'ai dit. Sur quoi il m'a encore frappé. Seigneur, Mikey, j'ai vu le moment où j'allais lui sauter dessus à coups de pelle. Mais si j'avais fait ça, je n'aurais jamais revu le ciel, sinon à travers des barreaux.

« C'est mon trou, et il est plein de terre ! il a hurlé. Vide-moi ça, soldat ! »

Alors j'ai recommencé : je l'ai vidé, je l'ai rempli. J'étais bon pour repartir pour un tour lorsqu'un de ses copains est arrivé avec une lanterne pour lui dire qu'il venait de manquer une

inspection surprise. Il était furieux, il a été obligé de me laisser partir.

J'ai attendu de voir apparaître son nom sur la liste des punis, les jours suivants, mais il avait dû trouver comme excuse qu'il était occupé à mater une grande gueule de nègre le jour de l'inspection, et on avait dû lui donner une médaille au lieu de lui faire peler les patates. Ça te donne une idée de l'ambiance à la section E ici, à Derry.

C'est vers 1958 que mon père m'a raconté cette histoire ; il avait la cinquantaine bien sonnée, et ma mère seulement quarante et quelque. Je lui demandai pourquoi il était revenu à Derry, dans ces conditions.

« Je n'avais que seize ans quand je me suis engagé, Mike. J'avais menti sur mon âge, mais comme j'étais grand, on m'a cru. D'ailleurs, c'est ma mère qui m'a poussé. Vois-tu, chez nous, en Caroline du Nord, on ne voyait de viande à table qu'après la récolte du tabac, ou parfois l'hiver, si mon père attrapait un raton laveur ou un opossum. Un ragoût d'opossum, c'est à peu près mon seul bon souvenir de Burgaw.

« Quand mon père est mort dans un accident avec une machine agricole, ma mère a dit qu'elle allait amener Philly Loubird à Corinth, chez des parents. Philly était le bébé de la famille.

– Tu veux dire l'oncle Phil ? » dis-je, souriant à l'idée que l'on puisse l'appeler Philly Loubird. Il était avocat à Tucson et siégeait au conseil municipal depuis six ans. Quand j'étais gosse, je le croyais riche ; je suppose que pour un Noir, en 1958, c'était être riche que de gagner vingt mille dollars par an.

« C'est bien ça, me répondit mon père. Mais à cette époque, c'était un môme de douze ans avec une salopette rapiécée et pas de chaussures aux pieds. Il était le plus jeune, et je venais juste avant. Parmi les aînés, il y en avait deux de morts, deux de mariés et un en prison. Howard. Toujours été un bon à rien, celui-là.

« “Tu vas t'engager dans l'armée, m'a dit ta grand-mère. Je ne sais pas si on te paye tout de suite ou non, mais dès qu'on le fera, tu m'enverras une pension tous les mois. Ça me fait horreur de te voir partir, fils, mais je ne sais pas ce qui va nous arriver si tu ne t'occupes pas de Philly et de moi.” Elle m'a donné mon certificat de naissance pour le montrer au service de recrutement, et j'ai vu qu'elle avait trafiqué la date.

« J'ai donc été au service de recrutement de l'armée et j'ai demandé à m'engager. L'officier m'a montré les papiers et la ligne où je devais faire une croix. “Je peux écrire mon nom”, je lui dis, ce qui l'a fait éclater de rire.

« – Eh bien, écris-le, jeune Noir.

« – Attendez une minute, je réponds, j'ai une ou deux questions à vous poser.

« – Ouvre le feu, mon gars, je peux répondre à tout.

« – Est-ce qu'on a de la viande deux fois par semaine, à l'armée ? C'est ce que dit ma mère, mais elle tient beaucoup à ce que je m'engage.

« – Non, répond l'officier, pas deux fois par semaine.

« – C'est bien ce que je craignais », je dis, en pensant que ce type avait beau l'air d'un vrai croquemitaine, au moins était-il un croquemitaine honnête.

« Alors il a ajouté : "A l'armée tu en mangeras tous les soirs", et je me suis demandé comme j'avais pu le croire honnête.

« – Vous devez me prendre pour un vrai demeuré, je dis.

« – On ne peut rien te cacher, le nègre.

« – Si je m'engage, je dois faire quelque chose pour ma mère et pour Philly Loubird. Ma mère dit que c'est une pension.

« – C'est ce truc-là, il répond en me montrant le formulaire. Quelque chose d'autre encore ?

« – Oui. Comment fait-on pour suivre la formation d'officier ? »

« Il a tellement rigolé quand je lui ai dit ça que j'ai cru qu'il allait s'étouffer. Puis il a dit : "Fiston, il y aura des officiers noirs dans cette armée le jour où l'on verra notre Seigneur Jésus-Christ danser le charleston. Bon, maintenant, tu signes ou tu disparais. Ma patience est épuisée. Et ça commence à sentir mauvais ici."

« Alors j'ai signé, il a agrafé le formulaire pour la pension de ma mère à mon engagement, il m'a fait prêter serment, et je me suis retrouvé soldat. Je pensais qu'on m'enverrait dans le New Jersey, où l'armée construisait des ponts, puisqu'il n'y avait pas de guerre. Au lieu de cela, je me suis retrouvé à Derry, dans le Maine, section E. »

À l'époque de ce récit, nous avions l'une des fermes les plus importantes de Derry, et probablement le point de vente en bordure de route le mieux fourni au sud de Bangor. Nous travaillions très dur tous les trois, et mon père engageait un journalier pendant les moissons ; mais nous nous en sortions.

Voici ce qu'il a ensuite ajouté : « Je suis revenu, parce que j'avais vu le Sud et j'avais vu le Nord. C'était la même haine partout. Ce n'est pas le sergent Wilson qui m'en a convaincu. Ce n'était rien d'autre qu'un crétin de Géorgie, qui emportait le Sud avec lui partout où il allait. Il n'avait pas besoin d'être en dessous de la ligne Mason-Dixon pour haïr les Noirs. Non, c'est l'incendie du Black Spot qui m'a convaincu. Vois-tu, Mikey, d'une certaine manière... (il jeta un coup d'œil à ma mère, en train de tricoter. Elle n'avait pas levé les yeux, mais je savais qu'elle écoutait avec attention, et je pense que mon père s'en était aussi rendu compte), d'une certaine

manière, c'est le jour de cet incendie que je suis devenu un homme. Il a fait soixante morts, dont dix-huit de la section E. Il ne restait rien de la section une fois le feu éteint. Henry Whitsun... Stork Anson... Alan Snopes... Everett McCaslin... Horton Sartoris..., tous mes amis sont morts dans cet incendie. Incendie allumé par le vieux sergent Wilson et ses copains à la mie de pain de maïs. Allumé par la Légion de la Décence blanche, branche du Maine. Dis-toi bien que parmi tes copains d'école, fiston, il y en a dont les pères ont craqué les allumettes qui ont mis le feu au Black Spot. Et je ne parle pas des plus pauvres, non plus.

– Mais pourquoi, Papa ? Pourquoi ont-ils fait ça ?

– Il y a quelque chose qui tient à Derry, directement, dit-il avec un froncement de sourcils. Pourquoi ici ? Je l'ignore et je ne sais pas l'expliquer ; et pourtant ça ne me surprend pas.

« La Légion de la Décence blanche était la version nordique du Ku Klux Klan, vois-tu. Mêmes tuniques blanches, mêmes croix de feu, mêmes lettres de menace aux Noirs qui, à leur avis, s'élevaient au-dessus de leur condition ou prenaient des postes dévolus normalement à des Blancs. Dans les églises où les prédicateurs parlaient d'égalité des Noirs, il leur arrivait d'employer la dynamite. On parle beaucoup plus du KKK que de la Légion dans la plupart des livres d'histoire ; des tas de gens ne savent même pas que la Légion de la Décence blanche existait. À mon avis, c'est parce que l'histoire est surtout écrite par les gens du Nord, et qu'ils ont honte.

« La Légion recrutait surtout dans les grandes villes et dans les zones industrielles. New York, Detroit, Baltimore, Boston – toutes ces villes avaient leur chapitre. Elle a essayé de s'implanter dans le Maine, mais il n'y a qu'à Derry qu'elle a vraiment réussi. C'est l'incendie du Black Spot qui lui a donné un coup d'arrêt ; le contrôle des événements lui échappait. Comme ça arrive de temps en temps dans cette ville, on dirait. »

Il se tut un moment, tirant sur sa bouffarde.

« Comme si la Légion de la Décence blanche n'avait été qu'une graine, Mikey, qui aurait trouvé un sol favorable pour pousser à Derry. C'était un club d'hommes riches. Après l'incendie, ils se sont contentés de replier leurs tuniques, de se mentir les uns aux autres et de faire circuler une version des faits qui les arrangeait. (Il avait pris un ton de mépris cynique, et ma mère leva les yeux, sourcils froncés.) Après tout, qui avait-on tué ? Dix-huit nègres de l'armée, quatorze ou quinze nègres civils, les quatre membres nègres d'un orchestre de jazz... et une bande de tordus qui aimaient les nègres. Qu'est-ce que ça pouvait faire ?

– Will, dit doucement ma mère, ça suffit.

– Non, protestai-je, je veux tout savoir !

– Il est temps d'aller au lit, Mikey, louvoya mon père en ébouriffant mes cheveux de sa grosse main calleuse. Je veux juste te dire encore quelque chose. Je ne crois pas que tu le

comprendras, parce que je ne suis pas sûr de le comprendre moi-même. Ce qui est arrivé ce soir-là au Black Spot – pourtant c'était épouvantable ! –, eh bien, ce n'était pas parce que nous étions noirs, à mon avis. Ni même parce qu'on se trouvait à proximité de West Broadway, où vivaient les Blancs riches de Derry, et où ils vivent encore. Et si la Légion prospérait ici, je ne crois pas que c'était parce qu'on détestait les Noirs et les clochards davantage à Derry qu'ailleurs dans le Maine. C'est à cause du sol. On dirait que ce qu'il y a de plus mauvais et de plus affreux, dans cette ville, vient directement de son sol. J'y ai souvent pensé au cours des années. Je ne sais pas pourquoi il en est ainsi... cependant le fait est là.

« Mais on trouve aussi des braves gens, ici ; et à l'époque il y en avait aussi. Des milliers de gens sont venus aux funérailles, aussi bien pour les Noirs que pour les Blancs. Les entreprises sont restées fermées pendant presque une semaine ; on a soigné gratuitement les blessés à l'hôpital. Les gestes généreux n'ont pas manqué. C'est à cette époque que j'ai rencontré mon ami Dewey Conroy, et il a beau être aussi blanc que de la crème à la vanille, il est comme mon frère. Je risquerais ma vie pour lui s'il me le demandait, et même si on ne connaît jamais vraiment le cœur d'un autre homme, je crois qu'il en ferait autant.

« Bref, l'armée a dispersé les survivants de l'incendie, et c'est comme ça que je me suis retrouvé à Fort Hood, où j'ai rencontré ta mère. Je l'ai épousée chez ses parents, à Galveston. Mais je n'avais jamais oublié Derry. Nous y sommes venus après la guerre. Et puis tu es né. Et nous voilà, pas même à cinq kilomètres de l'endroit où se trouvait le Black Spot en 1930. Et je crois que c'est l'heure d'aller au lit, mon bonhomme !

– Je veux que tu me racontes l'incendie ! m'exclamai-je Raconte-moi, Papa ! »

Il me regarda alors avec ce froncement de sourcils qui me faisait toujours taire... peut-être parce qu'il ne s'en servait pas souvent. C'était un homme plutôt souriant. « Ce n'est pas une histoire pour les enfants. Une autre fois, Mikey. Dans quelques années. »

Il me fallut finalement attendre quatre années de plus pour savoir ce qui était arrivé au Black Spot, et mon père était alors au bout de celles qui lui restaient à vivre. Il me le raconta sur son lit d'hôpital, bourré de tranquillisants, entre deux assoupissements, tandis que le cancer rongait ses intestins.

### **Le 26 février 1985**

Je viens de relire ce qui précède et à mon propre étonnement, cette évocation de mon père m'a fait éclater en larmes, alors qu'il est mort depuis vingt-trois ans maintenant. Je me souviens

de mon chagrin, qui a duré deux bonnes années. Puis, le jour où j'ai réussi mon examen, à la sortie du lycée, ma mère m'a dit : « Comme ton père aurait été fier de toi ! » – et nous avons pleuré dans les bras l'un de l'autre. Je croyais avoir terminé mon deuil ce jour-là. Mais qui sait ce que peut durer un chagrin ? N'est-il pas possible qu'il se réveille, vingt, trente ou quarante ans après la perte d'un être cher, à l'idée de ce vide définitif, de ce sentiment que rien ne viendra le combler, peut-être même pas la mort ?

Il quitta l'armée en 1937 avec une pension d'invalidité ; une jeune recrue, morte de frousse, avait dégoupillé et laissé tomber une grenade au lieu de la jeter : elle avait roulé jusqu'au pied de mon père et explosé. Il avait alors rang de sergent.

Grâce à sa prime d'invalidité, il put épouser ma mère un an avant ce qu'il avait prévu ; ils partirent alors pour Houston, où ils travaillèrent pour l'effort de guerre jusqu'en 1945, mon père, comme contremaître dans une usine fabriquant des corps d'obus, ma mère comme riveteuse. Mais, comme il me l'avait dit, le souvenir de Derry ne l'avait jamais quitté. Et maintenant, je me demande si cette chose aveugle n'était pas alors déjà entrée en action, l'attirant dans cette région pour que je puisse tenir ma place dans le cercle, au cœur des Friches, un certain soir d'août. Peut-être est-il vrai que dans l'univers, le bien équilibre toujours le mal ; mais le bien peut aussi avoir quelque chose de terrible.

Mon père était abonné au *Derry News*. Il surveillait les annonces d'exploitations à vendre ; mes parents avaient mis pas mal d'argent de côté. Ils trouvèrent finalement une ferme qui, sur le papier du moins, paraissait une bonne affaire. Ils vinrent du Texas en autocar, la visitèrent et l'achetèrent le jour même, en faisant un emprunt sur dix ans. Et ils s'installèrent.

« On a eu quelques problèmes au début, m'avait confié mon père lors d'une autre occasion. Il y en avait qui refusaient d'avoir des nègres comme voisins. On savait que ce serait comme ça ; je n'avais pas oublié le Black Spot. On s'est fait tout petits et on a attendu. Des gosses nous lançaient des cailloux ou des boîtes de bière. J'ai bien dû remplacer vingt carreaux la première année. Il n'y avait pas que les gosses. Un jour, en me réveillant, j'ai trouvé une croix gammée barbouillée sur le poulailler et toutes les poules mortes. On avait empoisonné leur nourriture. C'est la dernière fois que j'ai élevé des poulets.

« Mais le shérif du comté – à l'époque il n'y avait même pas de chef de la police à Derry – s'est intéressé à l'affaire, et sérieusement. C'est pourquoi je dis qu'il y a aussi du bon ici, Mikey. Pour lui, que j'aie la peau noire et les cheveux crépus ne faisait aucune différence. Il est venu une demi-douzaine de fois, il a parlé aux gens, et finalement il a trouvé le coupable. Et devine un peu de qui il s'agissait ? Je te le donne en mille !

– Je ne sais pas », dis-je.

Mon père éclata de rire au point d'en avoir les larmes aux yeux. « Eh bien, Butch Bowers, pardi ! Le père de ce garnement qui brutalise tout le monde à l'école, si je t'ai bien compris. Le père est une ordure et le fils un déchet d'ordure.

– À l'école, j'ai des copains qui disent que le père de Henry est cinglé. » Je devais être en neuvième ou huitième, à l'époque, et j'avais eu le droit de me faire botter les fesses par Henry Bowers à plusieurs reprises... et au fait, c'est dans la bouche de ce voyou que j'ai entendu la plupart des épithètes péjoratives pour « Noir » ou « nègre » qui m'aient jamais été lancées.

« Il y a peut-être du vrai là-dedans, fiston ; on dit qu'il n'était plus le même quand il est revenu du Pacifique. Il a servi dans les marines, là-bas. Toujours est-il que le shérif l'a mis au trou et que Butch gueulait qu'il était victime d'un coup monté. Il allait tous nous poursuivre en justice, à l'en croire, à commencer par moi, le shérif Sullivan, la ville de Derry et Dieu seul sait qui encore.

« Quant à ce qui s'est passé exactement ensuite..., je ne peux pas jurer que ce soit vrai, mais je le tiens de Dewey Conroy. D'après lui, le shérif serait allé voir Butch en prison, à Bangor. Il lui aurait dit : “C'est le moment de fermer ta gueule et d'écouter un peu ce que j'ai à te dire, Butch. Ce Noir, il ne tient pas à faire des poursuites et à t'envoyer à Shawshank ; tout ce qu'il veut, c'est le prix de ses poulets. Il estime qu'avec deux cents dollars, il serait dédommagé.”

« Butch a répondu au shérif qu'il pouvait se mettre les deux cents dollars là où le soleil ne brille pas. Alors Sullivan lui a dit : “Ils ont un atelier de citronnade à Shank, Butch, et il paraît qu'au bout de trois ans, on y a la langue aussi verte qu'une menthe à l'eau. Alors tu choisis : trois ans à peler des citrons ou deux cents dollars. Qu'est-ce que tu en penses ?

« – Il n'y a pas un jury dans le Maine qui me mettra en taule pour avoir tué les quatre poulets d'un nègre.

« – Je le sais.

« – Alors pourquoi m'emmerder avec ça ?

« – Réveille-toi un peu, Butch. C'est pas pour les poulets qu'ils te mettront au trou, mais pour la croix gammée peinte sur le poulailler après les avoir tués.”

« D'après Dewey, Butch serait resté bouche bée, tandis que Sullivan s'en allait pour le laisser réfléchir. Au bout de trois jours, Butch a dit à son frère (celui qui est mort de froid il y a environ deux ans en allant chasser, complètement saoul) de vendre sa nouvelle Mercury, qu'il avait achetée avec son pécule de soldat. C'est comme ça que j'ai eu mes deux cents dollars, et que Butch a commencé à aller raconter partout qu'il foutrait le feu chez moi. Alors, un après-midi, je l'ai coincé. Il avait acheté une vieille Ford d'avant-guerre pour remplacer la Mercury, et j'avais ma camionnette. Je lui ai coupé la route sur Witcham, pas loin du dépôt des chemins de fer, et je suis

descendu avec la Winchester.

« “Une allumette en flamme jetée dans ma cour, et tu te fais canarder par un méchant Noir, vieille carne.

« – T’as pas le droit de me parler comme ça, négro”, il me dit ; il ne savait pas s’il devait se mettre en colère ou s’il avait la frousse. “C’est pas un bougnoule comme toi qui peut dire ça à un Blanc.”

« J’en avais par-dessus la tête, de cette affaire, Mikey. Et je savais que si je ne lui fichais pas vraiment la trouille, jamais je n’aurais la paix. Il n’y avait personne autour. J’ai passé une main par la portière, et je l’ai empoigné par la crinière, la crosse de la Winchester appuyée à ma ceinture, le canon enfoncé sous son menton. Et j’ai dit : “Appelle-moi encore une seule fois négro ou bougnoule, et ta cervelle va couler du plafonnier, Butch. Alors surtout, n’oublie pas : une seule allumette, et je décroche la Winch. Pour toi, ou pour ta femme, ou pour ton morpion de fils, ou pour ton nullard de frangin. J’en ai plein les bottes.”

« Alors il s’est mis à pleurer, et c’est le spectacle le plus moche que j’aie vu de toute ma vie. “Et dire qu’on en est rendus là, pleurnicha-t-il, un nég- un bou- un type peut menacer un travailleur en pleine lumière du jour au bord d’une route !

« – Ouais, c’est peut-être le monde qui s’écroule quand un truc pareil arrive. Mais pour l’instant, c’est sans importance. Tout ce qui compte, c’est que nous soyons bien d’accord tous les deux, à moins que tu ne préfères respirer par un trou dans le crâne.”

« Il a reconnu que nous étions parfaitement d’accord, et je n’ai plus eu le moindre ennui avec Butch Bowers, sauf peut-être quand Mister Chips, ton chien, est mort. Mais je n’ai pas de preuve que c’était lui. Chippy a pu tout aussi bien manger un appât empoisonné.

« Depuis ce jour on nous a laissés tranquilles, et quand je réfléchis à tout ça, je n’ai aucun regret. Nous avons mené une existence agréable ici, et s’il m’arrive certaines nuits de rêver encore à cet incendie, je me dis que personne n’a passé toute une vie sans faire quelques cauchemars. »

## Le 28 février 1985

Cela fait des jours que je me promets d’écrire l’histoire de l’incendie telle que mon père me l’a racontée sans m’y résoudre. C’est dans *Le Seigneur des anneaux*, je crois, qu’un personnage parle de chemins menant à des chemins, qu’il suffit d’un pas dans une direction pour aboutir... n’importe où. Il en va de même avec les histoires. Une histoire mène à une autre, puis à une autre ; elles vont peut-être dans la direction souhaitée, peut-être pas. Qui sait, en fin de compte, si

la voix qui raconte les histoires n'est pas plus importante que les histoires elles-mêmes ?

C'est de la voix de mon père dont je me souviens ; sa voix grave et lente, ses petits gloussements comme ses grands éclats de rire. Les silences pendant lesquels il allumait sa pipe ou se mouchait. Cette voix, qui est pour moi toutes les voix, la voix des années, la voix qui incarne ces lieux et qui n'est nulle part, même pas sur un de mes enregistrements.

La voix de mon père.

Il est dix heures, la bibliothèque est fermée depuis une heure ; à l'extérieur, un vieux tacot s'efforce de démarrer. J'entends les minuscules particules de glace qui crépitent contre le vitrage du corridor qui relie les deux bâtiments. J'entends aussi d'autres bruits, craquements mystérieux au-delà du cercle de lumière dans lequel je suis assis, en train d'écrire sur les pages jaunes lignées d'un bloc administratif. Simplement les bruits d'un ancien bâtiment. C'est ce que je me dis. Mais je me demande... comme je me demande si l'on ne risque pas de rencontrer, cette nuit, un clown vendant des ballons dans la tempête.

Peu importe. Je crois que j'ai enfin trouvé le moyen de raconter la dernière histoire de mon père. Celle qu'il m'a confiée sur son lit d'hôpital six semaines avant sa mort.

J'allais le voir chaque après-midi avec ma mère, après l'école, et j'y retournais seul tous les soirs. Ma mère devait rester à la maison pour ses différentes corvées, mais elle tenait à ce que j'y aille, à bicyclette. Pas question de me laisser faire du stop, quatre ans encore après la fin des meurtres.

Ce furent six semaines épouvantables pour l'adolescent de quinze ans que j'étais alors. J'adorais mon père, mais je ne tardais pas à détester ces visites nocturnes – le voir se rapetisser, s'amenuiser, les rides de souffrance creusant de plus en plus son visage. En dépit de ses efforts pour se retenir, il lui arrivait parfois de pleurer. Il faisait nuit quand je rentrais à la maison, et je ne pouvais m'empêcher de penser à l'été 58 ; j'avais peur de regarder derrière moi et d'apercevoir le clown... ou le loup-garou... ou la momie de Ben... ou mon oiseau. Mais avant tout, j'avais peur que quelle que soit la forme que prenne la chose, elle exhibe le visage ravagé par le cancer de mon père. Je pédalais aussi vite que je pouvais, sans me soucier de mon cœur battant à toute vitesse ni d'arriver tout rouge, hors d'haleine, trempé de sueur. « Pourquoi rouler aussi vite, Mikey ? Tu vas te rendre malade. » Et moi je répondais : « Je voulais revenir assez tôt pour te donner un coup de main. » Sur quoi elle m'embrassait et me disait que j'étais un bon garçon.

De plus, au bout de quelque temps, je ne savais plus de quoi lui parler. Je me creusais la tête pendant la traversée de la ville, redoutant le moment où j'allais manquer de sujets de conversation. Sa mort me terrifiait, m'enrageait, mais elle me gênait aussi ; il me semblait alors (et il me semble toujours) que la mort devrait être une chose rapide ; le cancer faisait davantage que

le tuer, il le dégradait, l'avalissait.

Jamais nous ne parlions du cancer et je me disais que nous l'aurions dû, quand se prolongeaient ces silences, mais cette seule idée me rendait presque fou, tandis que je cherchais désespérément quelque chose à dire pour éviter d'avoir à reconnaître la chose qui détruisait maintenant mon père, l'homme qui avait un jour saisi Butch Bowers par les cheveux et lui avait mis son fusil sous le menton, pour exiger d'avoir la paix. Si nous étions venus à en parler, j'aurais pleuré, et à quinze ans, la seule idée de pleurer devant mon père me terrorisait et me rendait malheureux plus que n'importe quoi.

C'est pendant l'un de ces interminables silences que je lui posai la question de l'incendie du Black Spot. Il était bourré de calmants, ce soir-là, tant il souffrait, et s'il parlait par moments clairement, il passait par des épisodes léthargiques durant lesquels il s'exprimait dans un langage exotique, rebut de ses rêves. Il s'adressait parfois à moi, mais parfois aussi me confondait avec son frère Phil. Je ne sais trop comment l'incendie du Black Spot m'est venu à l'esprit, mais je sautais sur ce thème.

Son regard se fit plus vif, et il eut un léger sourire. « Tu n'as jamais oublié ça, hein, Mikey ? Eh bien, je vais te raconter l'histoire. À quinze ans, tu es assez grand, après tout. Et ta mère n'est pas là pour m'arrêter. De plus, tu dois savoir la vérité. J'ai par moments l'impression que ça ne pouvait arriver qu'à Derry, et c'est aussi quelque chose que tu dois savoir. Afin d'être sur tes gardes. Les conditions pour qu'une telle chose se produise semblent bien dépendre de cette ville. Tu fais attention, n'est-ce pas, Mikey ?

– Oui, P'pa.

– Bien. Très bien. » Sa tête retomba sur l'oreiller, et je crus qu'il allait de nouveau sombrer dans la somnolence, mais au lieu de cela il commença à parler.

« Quand j'étais à la base aérienne, en 29 et 30, il y avait un club pour les sous-offs qui n'était qu'une baraque en tôle, mais que les gars avaient gentiment aménagée à l'intérieur : moquette par terre, box le long des murs, juke-box. On pouvait aller y boire des boissons non alcoolisées en fin de semaine... à condition d'être blanc, évidemment. Des orchestres venaient le samedi soir, et j'ai entendu dire qu'on pouvait se procurer des boissons un peu plus corsées... à condition d'avoir une petite étoile verte sur sa carte militaire. Et d'être blanc.

« Les gars de la section E n'avaient même pas le droit d'en approcher, bien sûr. Pour leurs soirées libres, ils allaient en ville. Le commerce du bois était encore actif à Derry, à cette époque, et on y trouvait une dizaine de bars, à peu près tous dans le même quartier – le Demi-Arpent de l'Enfer. Rien de la classe des “speakeasy” des grandes villes ; on appelait ça des “cochons aveugles”. Bien vu : la plupart des clients se comportaient comme des cochons et ils ne voyaient

plus très clair quand ils en sortaient. Le shérif et les flics étaient au courant, et je suppose qu'on avait dû graisser quelques pattes, mais peut-être pas autant qu'on pourrait croire ; à Derry, les gens ont l'art de regarder dans l'autre direction. En plus de la bière, on y trouvait des boissons fortes, et de qualité, encore. C'était cher, et on pouvait se rabattre sur la production des alambics du coin ; elle tuait rarement, et quand on devenait aveugle, c'était temporaire. On pouvait aussi lever des femmes dans ces cochons, sans trop de peine. Mais à l'idée de s'offrir une pute – une pute blanche –, on n'était pas très tranquilles, mes copains et moi. »

Comme je l'ai dit, mon père était bourré de calmants, ce soir-là ; sans quoi, je crois qu'il ne m'aurait jamais raconté tout ça ; je n'avais que quinze ans.

« Mais ça ne pouvait pas durer. Un membre du conseil municipal a demandé une entrevue avec le major Fuller. Pour parler, selon lui, de “problèmes entre les citoyens et les soldats”, et des “inquiétudes des électeurs”. Mais ce qu'il voulait était clair comme de l'eau de roche : pas de négros de l'armée dans les troquets, harcelant les femmes blanches et buvant de la gnole illégale à un bar où seuls les hommes blancs avaient le droit de boire de la gnole illégale.

« Une vraie farce. Cette fine fleur de la féminité pour laquelle il s'inquiétait tant n'était qu'un troupeau de poivrotes, et pour ce qui était d'aller avec les hommes ! Quant aux types qui fréquentaient ces bouis-bouis, ce n'étaient pas les bourgeois du coin, mais les draveurs et les bûcherons dans leurs épaisses vestes à carreaux noirs et blancs, les mains couturées de cicatrices quand il ne leur manquait pas un doigt ou un œil, ayant tous perdu une bonne partie de leurs dents, dégageant tous une odeur de sciure et de résine. Ils portaient des pantalons de flanelle verte fourrés dans des bottes en caoutchouc vert, laissaient des traînées de neige sale sur le plancher qui en devenait noir. Ils sentaient fort, Mikey, ils marchaient en force, ils parlaient fort – ils étaient forts. Un soir, au Wally's Spa, j'ai vu un type déchirer sa chemise pendant une partie de bras de fer. Ou plutôt la faire exploser autour de son bras ! Tout le monde a applaudi.

« Tout ça pour te faire comprendre que ces gaillards qui fréquentaient les cochons aveugles le samedi soir, en sortant des bois, pour boire du whisky et baiser des femmes au lieu de trous dans les planches graissés au lard, s'ils n'avaient pas voulu de nous, ils nous auraient virés sans difficultés. Mais manifestement, ils n'en avaient rien à foutre.

« L'un d'eux m'a pris à part un soir – il mesurait bien un mètre quatre-vingt-cinq, ce qui était bougrement grand pour l'époque, et empestait l'alcool à plein nez. Il m'a regardé et m'a dit : “Mon gars, j'veis te demander quelque chose. Est-ce que t'es un nègre ?

« – Oui, bien sûr.

« – *Comment ça va ?* il me dit dans ce français de la vallée de Saint-Jean qui ressemble à celui de la Louisiane, avec un grand sourire qui exhibait les quatre dents qui lui restaient. Hé ! J'en étais

sûr ! J'en ai vu un une fois dans un livre. Il avait les mêmes – il n'arrivait pas à trouver comment exprimer son idée, alors de la main il vint me toucher la bouche.

« – Grosses lèvres ?

« – Ouais, ouais ! il s'exclame, riant comme un gosse. Grosses lèvres ! *Lèvres épaisses !* Je vais te payer une bière, moi.”

« Je ne voulais pas le contrarier alors j'ai accepté, et sais-tu ce qu'il m'a dit ? “T'es sûr que t'es un nègre ? À part les lèvres épaisses, t'as vraiment l'air d'un Blanc qu'aurait la peau brune.” »

Ce souvenir fit rire mon père, et je me joignis à lui. Il s'esclaffa tellement fort que son ventre commença à lui faire mal et il dut se le tenir, grimaçant, les yeux au plafond, se mordant la lèvre.

« Veux-tu que j'appelle l'infirmière, Papa ?

– Non... non, ça va aller. Le pire, avec cette saloperie, c'est que tu ne peux même pas rire quand tu en as envie, Mikey. C'est pourtant pas souvent... C'était la première fois qu'un Blanc me payait une bière. »

Il resta quelques instants silencieux, et je me rendis compte que, pour la première fois, on avait presque failli parler de ce qui le tuait. Peut-être aurions-nous dû aller plus loin, ce jour-là, aussi bien pour lui que pour moi.

Il prit une gorgée d'eau et continua son récit.

« Bref, ce n'était ni les femmes ni les bûcherons qui fréquentaient les cochons aveugles que nous avions contre nous. C'était les cinq vieux chnoques du conseil municipal et la vieille garde de Derry, une douzaine de types, qui voulaient nous flanquer à la porte. Jamais un seul d'entre eux n'avait franchi la porte du Paradise ou du Wally's Spa : ils s'imbibaient dans leur country club, qui se trouvait alors sur les hauteurs de Derry. Mais ils voulaient être sûrs que même les poivrottes et les bûcherons ne soient pas pollués par les Noirs de la section E.

« Le major Fuller leur a répondu que lui-même n'avait jamais voulu de Noirs sur la base, que c'était une erreur, et qu'il s'arrangerait pour les faire renvoyer vers le Sud.

« “Ce n'est pas mon problème”, a répondu ce pet foireux. Mueller, je crois qu'il s'appelait Mueller.

– Le père de Sally Mueller ? » demandai-je, surpris. Sally Mueller était dans la même classe que moi.

Mon père eut un petit sourire tordu, amer. « Non, mais son oncle, sans doute. L'autre devait encore être au collège quelque part. Et au cas où tu te demanderais comment je sais tout ça, j'ajouterais que je le tiens de Trevor Dawson, qui faisait les parquets ce jour-là dans les bureaux du major et a tout entendu.

« “Où vous enverrez ces garçons, c’est votre problème, pas le mien, a dit Mueller à Fuller. Mon problème, c’est que vous les laissez descendre en ville les vendredis et samedis soir, et qu’il risque d’y avoir du grabuge.” »

« Fuller a réglé le problème. La base aérienne de Derry occupait un sacré morceau de terrain, à l’époque, même s’il n’y avait pas grand-chose dessus. Plus de cent arpents, limités au nord par une simple ceinture verte qui la séparait de West Broadway ; le Black Spot se trouvait à l’emplacement actuel de Memorial Park.

« Ce n’était qu’une vieille grange, réquisitionnée au début des années 30 ; le major Fuller a réuni toute la section E et nous a annoncé qu’elle serait “notre” club. Tout juste s’il ne se prenait pas pour le Père Noël. Après quoi il a ajouté en douce que les cochons aveugles nous étaient dorénavant interdits. Nous étions furieux de cette décision, mais que pouvions-nous faire ? Nous n’étions qu’un groupe de simples soldats sans aucun pouvoir. C’est l’un de nous, un certain Dick Hallorann, qui a eu la bonne idée : arranger notre grange le mieux possible.

« C’est ce que nous avons fait, et on ne s’en est pas si mal sortis que ça, tout bien considéré. La première fois que nous nous y sommes pointés, quelle déprime ! Il y faisait noir, ça sentait mauvais, c’était plein de vieux outils et de cartons bourrés de papier bouffé par l’humidité. Il n’y avait que deux petites fenêtres et pas d’électricité. Le sol était en terre battue.

« Mais on s’y est tout de même mis, Hallorann, Carl Roone et moi, puis ensuite Trev Dawson, qui était un excellent charpentier, et bientôt tout le monde est venu donner un coup de main. Trev a ouvert d’autres fenêtres, et Alan Snopes s’est ramené un jour avec des vitrages. “Réquisitions de minuit”, disait-il, quand on lui demandait d’où ils venaient. On a monté une cloison dans le fond, et installé une cuisine derrière ; on a posé un bar sur un côté, mais il n’y avait pas une goutte d’alcool. On avait compris la leçon.

« Le sol était toujours en terre, mais on l’entretenait bien. Puis Trev et Snopes ont réussi à amener l’électricité (sans doute d’autres réquisitions de minuit !). En juillet, on pouvait déjà venir n’importe quel samedi soir et manger un hamburger en buvant un Coke. C’était chouette. Il n’a jamais été achevé ; on travaillait encore dessus quand il a brûlé ; c’était comme notre passe-temps... ou une manière de faire un bras d’honneur au conseil municipal et à Fuller. Nous avons senti que c’était bien à nous quand nous avons posé notre enseigne, Ev McCaslin et moi : THE BLACK SPOT, et dessous : “Section E et ses invités.” Comme si nous n’admettions pas n’importe qui !

« C’était si chouette que les autres ont commencé à râler et se sont mis à arranger le mess des sous-offs. Ils ont ajouté un nouveau salon et une cafétéria. Comme s’ils faisaient un concours avec nous. Mais nous, on n’en avait aucune envie. »

De son lit d'hôpital, mon père me sourit.

« On était tous jeunes, sauf Snopesy, mais on n'était pas idiots. On savait bien que dans une course avec les Blancs, il faut toujours rester un peu derrière. Sans quoi y en a toujours un pour te casser les jambes, histoire de te ralentir. Nous, nous avons ce que nous voulions, et ça nous suffisait... mais voilà, on s'est aperçus de quelque chose. » Il se tut et fronça les sourcils.

« Et de quoi donc, Papa ? »

– On s'est aperçus que nous avons de quoi faire un orchestre de jazz parmi nous, répondit-il lentement. Martin Devereaux, qui était caporal, jouait de la batterie. Ace Stevenson du cornet à pistons. Pop Snopes se défendait joliment au piano pour plaquer des accords. On avait un autre type qui jouait du saxo, George Brannock, et même un clarinetiste. D'autres venaient de temps en temps avec leur guitare, leur harmonica ou leur guimbarde, ou encore prenaient un peigne et du papier ciré.

« Ça ne s'est pas fait d'un seul coup, comprends-tu, mais à la fin août, il y avait tous les vendredis et les samedis soir un bon petit orchestre Dixieland qui jouait au Black Spot. Et qui jouait de mieux en mieux alors que l'automne arrivait. Non pas qu'on pouvait les comparer à des professionnels, évidemment, mais ils avaient une manière de jouer plus... plus... » Il agita ses mains décharnées au-dessus des draps.

« Plus culottée ? suggérai-je avec un sourire.

– C'est ça ! s'exclama-t-il en me rendant mon sourire. Ils jouaient du Dixieland culotté ! Sur quoi les gens de la ville ont commencé à venir dans notre club, figure-toi. Et même aussi des soldats blancs de la base. Au point qu'il y avait foule chaque week-end. Ça non plus, ce n'est pas arrivé tout de suite. Au début, ces têtes de Blancs avaient l'air de grains de sel dans une poivrière, mais il en est venu de plus en plus.

« C'est la venue de tous ces Blancs qui nous a fait oublier d'être prudents, Mikey. Ils amenaient leur propre gnole dans des sacs en papier kraft, et la plupart du temps, c'était de la bonne. À côté, ce qu'on servait dans les cochons n'était que du pipi de chat. Non, c'était de la gnole de riches : Chivas, Glendiffich, ou du champagne comme on en sert sur les paquebots. On aurait dû s'arranger pour ne pas laisser faire, mais que veux-tu, c'était des gens de la ville ! Des Blancs ! »

« Nous étions jeunes, et fiers de ce que nous avons fait. Pas une seconde on a imaginé que les choses pourraient tourner aussi mal. On se doutait bien que Mueller et ses amis devaient avoir entendu parler de ce qui se passait, mais nous n'avions pas la moindre idée qu'il en était fou furieux – je dis bien fou furieux. Ils s'emmerdaient dans leurs grandes baraques victoriennes de West Broadway, à même pas cinq cents mètres de chez nous, tandis qu'on écoutait *Aunt Hagar's*

*Blues* ou *Digging my Potatoes*. Ça, c'était pas possible. Surtout que leur belle jeunesse était aussi avec nous, joue contre joue. Parce que ce n'était pas les poivrottes et les bûcherons qui se pointaient, tandis qu'arrivait le mois d'octobre : le Black Spot était devenu l'endroit à la mode en ville. Les jeunes venaient boire et danser sur la musique de cet orchestre sans nom jusqu'à une heure du matin. Il en venait aussi de Bangor, de Newport, de Haven et de tous les patelins des alentours. En principe, c'était un club réservé aux soldats et à leurs invités. Mais en fait, on ouvrait la porte à sept heures et on la refermait à une heure du matin. A la mi-octobre, on était serrés comme des sardines sur la piste de danse – il n'y avait plus de place pour danser, et on faisait du surplace en se tortillant. Jamais je n'ai entendu quelqu'un faire de remarques sans être remis à sa place. »

Il se tut, prit une autre gorgée d'eau et continua ; son regard brillait, maintenant.

« Oui, oui... Fuller aurait certainement fini par y mettre un terme, tôt ou tard. Moins de gens seraient morts, s'il s'y était pris plus tôt. Il n'avait qu'à envoyer la police militaire et faire confisquer les bouteilles de gnole que les gens emmenaient avec eux. Il y aurait eu la cour martiale et le bataillon disciplinaire pour deux ou trois d'entre nous, et on aurait dispersé les autres dans des unités différentes. Mais Fuller était lent. Si bien que comme il hésitait, c'est la Légion de la Décence blanche qui s'en est occupée. Ils sont venus dans leurs draps blancs, début novembre, et se sont fait un barbecue. »

Il se tut de nouveau, mais sans prendre d'eau cette fois-ci, le regard mélancoliquement perdu vers un coin de la chambre, tandis qu'au loin tintait une cloche et qu'une infirmière passait devant l'entrée ouverte, ses semelles émettant un crissement caoutchouteux sur le lino. On entendait faiblement une télé, ainsi qu'une radio venant d'ailleurs. Je me souviens du vent qui soufflait à l'extérieur, renflant l'angle du bâtiment ; on avait beau être en août, ces gémissements me refroidissaient.

« Certains d'entre eux sont arrivés par la ceinture de verdure qui nous séparait de West Broadway, reprit-il enfin. Ils avaient dû se retrouver chez quelqu'un qui habitait par là, pour enfiler leurs draps et préparer les torches.

« J'ai entendu dire que d'autres seraient arrivés jusqu'au Black Spot par la route principale qui conduisait alors à la base ; qu'ils se seraient pointés dans une Packard flambant neuve, déjà habillés en blanc, le capuchon sur les genoux, les torches au fond de la voiture. Il y avait bien un poste de garde, mais l'officier de service les a laissés entrer sans problème.

« C'était un samedi soir, et la boîte était bourrée à craquer ; deux cents personnes au moins s'y entassaient, sinon trois cents. Et voilà qu'approchent ces hommes, des Blancs, six ou huit dans leur Packard vert bouteille, tandis que d'autres s'avancent entre les arbres qui nous cachaient les maisons luxueuses de West Broadway. Ils n'étaient plus tout jeunes, dans l'ensemble, et je me

demande parfois combien de cas d'angine de poitrine et d'ulcères il y a eu le lendemain matin. Beaucoup, j'espère. Ces espèces de fumiers d'assassins.

« La Packard s'est arrêtée sur la colline et a fait deux appels de phares. Quatre hommes en sont sortis et ont rejoint les autres. Certains avaient de ces bonbonnes de dix litres que l'on pouvait acheter dans les stations-service, à cette époque. Tous tenaient des torches. L'un d'eux est resté au volant de la Packard. Au fait, Mueller avait une Packard. Verte.

« Ils se sont retrouvés à l'arrière du Black Spot et ont arrosé leurs torches d'essence. Peut-être voulaient-ils simplement nous ficher la frousse. C'est ce qu'ont dit certains. J'aime autant cette version, car même aujourd'hui, je n'ai pas envie de croire le pire.

« De l'essence a pu couler sur la poignée des torches au moment où ils les ont allumées et dans leur panique, ceux qui les tenaient les ont jetées n'importe où. Toujours est-il que soudain la nuit de novembre s'est trouvée illuminée de torches brandies ; certains les agitaient, et il en tombait des morceaux de toile enflammée ; d'autres riaient. Mais il y en a qui les ont jetées par la fenêtre du fond, celle qui donnait dans notre cuisine. En moins d'une minute et demie, il y faisait un feu d'enfer.

« Tous les hommes, dehors, avaient enfilé leur capuchon pointu. Quelques-uns nous criaient : "Sortez, négros, sortez, négros ! Sortez, négros !" Peut-être certains voulaient-ils nous faire peur, mais il me plaît de me dire que d'autres voulaient nous avertir – comme j'aime à croire que les torches sont arrivées par accident dans la cuisine.

« De toute façon, c'était sans importance. L'orchestre jouait plus fort qu'une sirène d'usine. Tout le monde s'en donnait à cœur joie et s'amusait. Personne ne s'est aperçu de rien, jusqu'au moment où Gerry McCrew, qui faisait office d'aide-cuisinier ce soir-là, ouvre la porte de la cuisine. Tout juste s'il n'a pas été transformé sur-le-champ en torche humaine. Des flammes de trois mètres ont jailli ; elles ont brûlé sa veste et presque tous ses cheveux.

« J'étais assis le long du mur est avec Trev Dawson et Dick Hallorann quand c'est arrivé, et j'ai tout d'abord cru que la bonbonne de gaz de la cuisinière avait explosé. Le temps de me mettre debout, j'étais renversé par des gens qui se précipitaient vers la porte. Il m'en est bien passé deux douzaines sur le dos, et je crois que c'est le seul moment où j'ai vraiment eu très peur. J'entendais les gens qui hurlaient et qui se disaient les uns aux autres de sortir, que la baraque flambait. Mais chaque fois que j'essayais de me relever, quelqu'un me renversait de nouveau ; un pied m'a même atterri sur la tête et j'en ai vu trente-six chandelles. J'avais le nez écrasé contre la terre huilée ; j'en avais plein les narines et me suis mis à éternuer et tousser en même temps. Quelqu'un d'autre m'a marché sur le bas du dos. J'ai senti le talon-aiguille d'une femme s'enfoncer entre mes fesses et je te le dis, fiston, jamais je n'ai eu d'hémorroïdes de la taille de cet œdème. Si le fond de mon treillis

n'avait pas tenu, j'aurais saigné comme un veau.

« Ça semble presque comique, maintenant, mais j'ai bien failli mourir pendant cette débandade. J'avais pris tellement de coups que j'étais incapable de marcher le lendemain. Je hurlais, mais personne ne semblait faire attention à moi.

« C'est Trev qui m'a tiré de là. J'ai vu sa grande main brune en face de moi, et je l'ai attrapée comme une bouée de sauvetage. Il m'a tiré et je me suis relevé. J'ai pris à cet instant-là un coup de pied au cou, ici (il se massa le dessous de l'oreille) et ça m'a tellement fait mal que je crois bien être tombé dans les pommes pendant une minute. Mais je n'ai pas lâché la main de Trev une seconde, et lui n'a pas lâché la mienne. J'ai réussi à me relever complètement, en fin de compte, juste au moment où la cloison qui séparait la cuisine du reste de la salle s'est effondrée, avec le même bruit qu'une flaque d'essence à laquelle on met le feu. Elle est tombée avec une nuée d'étincelles, et j'ai vu des gens courir pour y échapper ; certains ont réussi ; d'autres non. L'un de nos copains – Hort Sartoris, je crois – est resté enseveli dessous, et pendant une seconde, j'ai vu sa main dépasser de cet énorme tas de braises en s'ouvrant et se refermant. Il y avait une fille, une Blanche, qui ne devait pas avoir plus de vingt ans, et dont la robe a pris feu dans le dos. Elle était avec un autre jeune qu'elle a appelé, qu'elle a imploré ; il a donné deux coups sur les flammes puis il s'est enfui avec les autres, tandis que toute sa robe s'embrasait.

« L'emplacement de la cuisine était comme la gueule de l'enfer ; avec des flammes tellement brillantes qu'elles étaient impossibles à regarder. Il faisait une chaleur de four à céramique, Mikey, tu sentais ta peau commencer à griller, les poils de ton nez qui cramaient.

« “Faut sortir d'ici n'importe comment ! a crié Trev en commençant à me tirer le long du mur. Amène-toi !” »

« Dick Hallorann l'a pris alors par l'épaule. Il n'avait pas plus de dix-neuf ans, avec des yeux écarquillés, on aurait dit deux boules de billard, mais il a gardé pourtant la tête plus froide que nous. Il nous a sauvé la vie. “Pas par la porte ! il a hurlé, par là !” et il nous a montré la direction de l'estrade de l'orchestre... autrement dit celle du feu.

« “T'es cinglé !” a hurlé Trev à son tour. Il avait une voix qui était un vrai mugissement de taureau, et pourtant c'est à peine si nous l'entendions entre le grondement de l'incendie et les hurlements des gens. “Crève si tu veux, Will et moi, on se tire !”

« Il me tirait toujours par la main et m'a tiré de nouveau vers la porte, mais les gens s'y empilaient au point qu'on ne la voyait même pas. Moi, je l'aurais suivi ; j'étais tellement sonné que j'aurais fait n'importe quoi. Tout ce que je savais, c'est que je ne voulais pas terminer comme une dinde un soir de réveillon.

« Dick a empoigné Trev par les cheveux aussi brutalement qu'il a pu et lui a envoyé une

grande gifle quand il s'est tourné. Je me souviens de la tête de Trev allant heurter la paroi. J'ai cru que Dick était devenu fou. Alors il lui a crié : "Tu vas vers la porte et tu crèves, négro ! Ils sont tous coincés devant !

« – Qu'est-ce que t'en sais ? » a hurlé Trev à son tour. Il y a eu alors un *BANG !* assourdissant – pas la fin du feu d'artifice, mais la grosse caisse de Marty Devereaux que la chaleur faisait exploser. Le feu commençait à courir le long des poutres au-dessus de nos têtes et à prendre dans l'huile de vidange répandue sur le sol.

« "J'en suis sûr, s'est égosillé Dick, j'en suis sûr !" »

« Il m'a pris par l'autre main, et pendant un instant, je me suis senti comme la corde du jeu basque. Trev a regardé vers la porte et a finalement suivi Dick qui nous a amenés jusqu'à une fenêtre. Il s'est emparé d'une chaise pour la démolir, mais le feu l'a précédé et l'a fait exploser à cet instant-là. Il a pris alors Trev Dawson par le fond du pantalon et l'a soulevé. "Grimpe, espèce d'enfoiré !" il a hurlé, et Trev a grimpé, disparaissant la tête la première par-dessus le rebord.

« Dick m'a empoigné tout de suite après ; j'ai saisi le rebord à deux mains ; le bois commençait à se carboniser, et le lendemain, je me suis retrouvé avec des ampoules aux doigts et aux paumes. J'ai débarqué tête la première, et je crois que je me serais rompu le cou si Trev ne m'avait pas rattrapé.

« Nous nous sommes retournés ; une vision comme dans le pire des cauchemars, Mikey. La fenêtre n'était plus qu'un rectangle de lumière aveuglante. Les flammes sortaient d'entre les tôles du toit en une dizaine d'endroits, et à l'intérieur, les gens hurlaient toujours.

« J'ai vu deux mains brunes s'agiter sur le fond de flammes, les mains de Dick. Trev Dawson m'a fait la courte échelle, je suis arrivé à la hauteur de la fenêtre et j'ai pris les mains de Dick. Son poids m'a fait m'appuyer de l'abdomen contre la paroi, et j'ai eu l'impression de me frotter à un poêle qui commence à bien chauffer. Le visage de Dick est apparu au-dessus du rebord, et pendant quelques instants, j'ai bien cru que nous n'y arriverions pas. Il avait avalé son content de fumée, et il était sur le point de s'évanouir ; il avait les lèvres toutes fendillées, le dos de sa chemise commençait à fumer.

« Et j'ai bien failli le lâcher, à cause de l'odeur des gens qui brûlaient à l'intérieur. J'ai entendu dire que c'est la même odeur que lorsqu'on fait griller des côtes de porc au barbecue, mais c'est faux. C'est plutôt comme quand on castre les chevaux, dans certains coins. Ils font un grand feu et balancent toute cette saloperie dedans ; au bout d'un moment, les couilles de cheval explosent comme des châtaignes ; c'est comme ça que sentent les gens quand ils commencent à brûler dans leurs vêtements. J'ai compris que je ne le supporterais pas bien longtemps, alors j'ai tiré un grand coup, de toutes mes forces, et j'ai entraîné Dick. Il avait perdu une chaussure.

« Je suis tombé des mains de Trev, et Dick s'est effondré sur moi, et je peux te dire que le négro avait la tête dure ! J'en ai eu le souffle coupé, et je suis resté là, à me rouler par terre en me tenant le ventre.

« Puis j'ai pu me mettre sur les genoux, et sur les pieds. C'est alors que j'ai vu ces silhouettes qui couraient vers la ceinture verte. J'ai tout d'abord cru que c'étaient des fantômes, et puis j'ai vu des chaussures. L'incendie avait pris de telles proportions qu'on y voyait comme en plein jour autour du Black Spot. J'ai vu les chaussures, et j'ai compris que c'était des hommes qui se cachaient sous les draps. L'un d'eux était un peu en arrière des autres, et j'ai vu... »

Il laissa mourir sa voix, et se passa la langue sur les lèvres.

« Qu'est-ce que tu as vu, Papa ?

– T'occupe pas, Mikey. Donne-moi mon eau. »

Je lui tendis son verre ; il le vida presque et se mit à tousser. Une infirmière qui passait mit la tête à la porte et demanda : « Vous n'avez besoin de rien, Mr. Hanlon ?

– Si. Un nouveau jeu de boyaux, répondit mon père. Z'avez quelque chose sous la main, Rhoda ? »

Elle lui adressa un sourire contraint et poursuivit son chemin. Mon père me rendit le verre, que je mis sur la table. « C'est plus long à raconter que pour s'en souvenir. Tu n'oublieras pas de me remplir ce verre avant de partir ?

– Bien sûr que non, Papa.

– Tu crois pas que cette histoire va te donner des cauchemars, Mikey ? »

Sur le point de répondre un mensonge, je me repris. Je crois d'ailleurs qu'il en serait resté là si je lui avais menti. Il en avait pourtant déjà dit beaucoup, mais il n'avait pas tout dit.

« C'est bien possible, avouai-je.

– Ce n'est peut-être pas si mal. Nous pouvons penser le pire, dans les cauchemars. À mon idée, c'est à ça qu'ils servent. »

Il me tendit la main, et je la pris entre les miennes pour la fin de son récit.

« J'ai regardé autour de moi juste à temps pour voir Trev et Dick qui fonçaient vers l'avant du bâtiment et j'ai couru sur leurs talons tout en essayant de reprendre haleine. Il y avait peut-être une cinquantaine de personnes par là, qui pleuraient, dégueulaient ou hurlaient, certaines faisant les trois en même temps, aurait-on dit. D'autres étaient étendues sur l'herbe, évanouies à cause de la fumée. La porte était fermée, et on entendait les cris des gens de l'autre côté, implorant qu'on les laisse sortir, pour l'amour de Dieu, qu'ils étaient en train de brûler.

« En dehors de la porte arrière qui donnait sur la cuisine, cette porte était la seule du bâtiment ; mais elle ouvrait vers l'intérieur et non vers l'extérieur.

« Certains avaient réussi à sortir, mais sous la poussée des autres, le battant s'était refermé ; et comme ceux qui étaient derrière poussaient de plus belle pour s'éloigner des flammes, tout le monde était coincé dans la cohue ; les personnes au premier rang s'écrasaient contre le panneau, dans l'incapacité de faire le moindre mouvement pour l'ouvrir. Ils étaient là, pris comme des rats, tandis que le feu gagnait derrière eux.

« C'est grâce à Trev Dawson qu'il n'y a eu que quatre-vingts morts et non pas cent ou deux cents, et ce n'est pas une médaille qu'il a eue pour sa peine, mais deux ans de bataillon disciplinaire. Parce que, figure-toi qu'à ce moment-là, on a vu arriver un gros camion de l'armée avec devine qui derrière le volant ? Mon vieil ami le sergent Wilson, l'homme qui possédait tous les trous dans les bases, les creusés et les pas creusés.

« Il est descendu de son bahut et s'est mis à gueuler des ordres idiots que de toute façon personne n'entendait. Trev m'a pris par le bras, et nous avons couru vers lui. J'avais perdu Dick Hallorann de vue, et je ne l'ai revu que le lendemain.

« "Sergent, il me faut votre camion, lui a crié Trev en plein visage.

« – Pousse-toi de mon chemin, négro !" a répondu Wilson en lui flanquant une bourrade, pour se remettre à gueuler ses inepties. Personne n'y faisait attention, mais il n'a pas eu le temps de se fâcher parce que Trevor Dawson a bondi sur ses pieds comme un diable à ressort et l'a descendu.

« Trev pouvait faire très mal, et n'importe qui serait resté au tapis, mais ce salopard avait la tête dure. Il s'est relevé, saignant du nez et de la bouche, et il a dit : "Pour ça, je vais te tuer, négro." Trev n'a pas attendu et l'a aligné au ventre de toutes ses forces ; Wilson s'est plié en deux, et j'en ai profité pour le cogner à la nuque en y mettant tout ce que je pouvais. Pas très courageux, mais à situation désespérée, action désespérée. Et je te mentirais, Mikey, si je te disais que de cogner ce pauvre salopard ne m'avait pas fait plaisir en passant.

« Il s'est allongé pour le compte. Trev a couru au camion, l'a fait partir et l'a manœuvré de façon à faire face au Black Spot, mais sur le côté gauche de la porte. Il est passé en première, a embrayé et a lancé ce tas de ferraille !

« "*Attention devant ! Gaffe au camion !*" j'ai hurlé à la foule alentour.

« Ils se sont dispersés comme des cailles et par miracle Trev n'en a renversé aucun. Il est rentré dans le côté du bâtiment à quelque chose comme quarante à l'heure, au moins, et sa tête est allée porter violemment contre le volant. J'ai vu le sang lui voler des narines quand il a secoué la tête pour retrouver ses idées. Il est passé en marche arrière, a reculé d'une cinquantaine de mètres et a foncé de nouveau. *Bam !* Le Black Spot n'était rien d'autre que de la tôle ondulée et le second coup a été le bon. Tout le côté s'est effondré, et les flammes sont montées en grondant.

Comment il pouvait y avoir encore des gens en vie là-dedans, c'est un mystère ; mais le fait est là. Les gens ont la peau plus dure qu'on le croit, Mikey, et si tu es sceptique, tu n'as qu'à me regarder, accroché à la vie par le bout des ongles. On se serait crus à côté d'un haut fourneau, c'était un enfer de flammes et de fumée, mais les gens en sortaient, un vrai torrent. Il y en avait tellement que Trev n'a même pas osé faire marche arrière de peur d'en écraser. Il est donc descendu et a couru lui aussi, laissant le camion là où il était.

« On restait là, à regarder la suite. Tout ça n'avait pas duré cinq minutes, alors qu'on aurait cru que ça faisait des heures. Les derniers qui sont sortis du Black Spot, une douzaine, étaient en feu. Des gens les attrapaient et les roulaient sur le sol, pour éteindre les flammes ; à l'intérieur, on voyait s'agiter encore d'autres silhouettes, mais nous savions déjà qu'ils n'arriveraient jamais à s'en tirer.

« Trev m'a pris la main et je l'ai serré aussi fort qu'il me serrait. On est restés comme ça à se tenir la main comme nous faisons toi et moi en ce moment, lui le nez ruisselant de sang, les yeux qui commençaient à gonfler, et nous regardions ces malheureux. Ce sont de véritables fantômes que nous avons vus cette nuit-là, des spectres tremblotants à forme humaine qui se dirigeaient vers l'ouverture pratiquée par Trev. Certains avaient les bras tendus, comme s'ils espéraient que quelqu'un allait les saisir. Les autres marchaient, au hasard on aurait dit. Sans doute étaient-ils déjà aveugles. Leurs vêtements flambaient, leur visage coulait comme de la cire. Ils se sont effondrés les uns après les autres et n'ont plus bougé, invisibles dans les décombres.

« La dernière à tomber a été une femme. Sa robe avait complètement brûlé, et il ne lui restait plus que son slip. Elle brûlait comme une chandelle. J'ai eu l'impression qu'elle me regardait, et je me suis rendu compte que ses paupières étaient en feu. Elle s'est affaissée, et tout a été terminé. La grange n'était plus qu'une colonne de feu. Le temps qu'arrivent les pompiers de la base et ceux de Derry, le feu avait déjà diminué. Voilà ce qu'a été l'incendie du Black Spot, Mikey. »

Il vida le fond de son verre et me le tendit pour que j'aie le remplir au distributeur du hall.  
« Je crois que je vais pisser au lit cette nuit, Mikey. »

Je l'embrassai sur la joue et allai chercher son eau. Quand je revins, il somnolait de nouveau, le regard vitreux et contemplatif. Il murmura un merci à peine audible lorsque je posai le verre sur la table de nuit, à côté du réveil, qui indiquait huit heures. Il était temps pour moi de rentrer à la maison.

Je me penchai sur lui pour l'embrasser, mais au lieu de lui dire : « Au revoir », je m'entendis murmurer : « Qu'est-ce que tu as vu ? »

Ses yeux, qui étaient sur le point de se fermer, se tournèrent vers moi, presque

imperceptiblement. Peut-être savait-il que c'était moi, peut-être croyait-il avoir imaginé ma voix.  
« Hein ?

– La chose que tu as vue... », murmurai-je. Je ne voulais pas le savoir, mais il fallait pourtant que je le sache. J'avais à la fois froid et chaud, mes yeux me brûlaient et j'avais les mains glacées. Mais il fallait que je sache. Comme, je suppose, la femme de Loth avait besoin de savoir lorsqu'elle s'est retournée pour regarder la destruction de Sodome.

« C'était un oiseau, dit-il. Juste au-dessus des derniers en train de courir. Un faucon, peut-être ; un genre de crécerelle. Mais gros. Jamais dit à personne. On m'aurait enfermé. Il devait bien faire vingt mètres d'envergure. La taille d'un Zéro japonais. Mais j'ai vu... j'ai vu ses yeux... et je crois... qu'il m'a vu... »

Sa tête glissa de côté, vers la fenêtre, vers la nuit qui tombait.

Mon père s'endormit.

### Le 1<sup>er</sup> mars 1985

C'est revenu. C'est une certitude, maintenant. Je vais attendre encore, mais au fond de mon cœur, j'en suis sûr. Je ne sais pas si je vais pouvoir le supporter. Gosse, j'y arrivais, mais c'est différent quand on est enfant. Fondamentalement différent.

J'ai écrit ce qui précède la nuit dernière dans une sorte de frénésie. Je n'aurais pas pu rentrer chez moi, de toute façon. Derry est pris dans une épaisse couche de glace, et rien ne bouge, en dépit de l'apparition du soleil.

J'ai écrit jusqu'à trois heures passées ce matin, gribouillant de plus en plus vite, essayant de ne rien omettre. J'avais oublié l'histoire de l'oiseau géant, celui de mes onze ans. C'est celle de mon père qui me l'a rappelée... et depuis, elle m'est restée dans la mémoire. Je n'en ai rien oublié. D'une certaine manière, ce fut son dernier cadeau. Un cadeau terrible, et pourtant merveilleux, néanmoins – à sa façon.

J'ai dormi là où je me trouvais, la tête dans les bras, à côté de mon carnet et de mon stylo. Je me suis réveillé ce matin les fesses engourdis et le dos douloureux, mais avec un sentiment d'être libéré... comme purgé de cette vieille histoire.

C'est alors que j'ai vu que j'avais eu de la compagnie, cette nuit.

Les empreintes, traces légères de boue, allaient de la porte de devant de la bibliothèque (que je ferme toujours) jusqu'au bureau où j'ai dormi.

Aucune n'en repartait.

Ce qui est venu dans la nuit, quoi que ce fût, m'a laissé son talisman et a tout simplement disparu.

Accroché à ma lampe de lecture, se trouvait un unique ballon. Rempli d'hélium, il flottait dans les rayons obliques du soleil matinal qui tombaient des hautes fenêtres.

Dessus, on voyait mon portrait, sans yeux, du sang coulant des orbites déchiquetées, la bouche tordue par un cri sur la fine enveloppe de caoutchouc.

Je poussai un hurlement en le voyant. Son écho se répercuta dans la bibliothèque, faisant vibrer l'escalier de fer conduisant à la réserve.

Le ballon explosa.

## TROISIÈME PARTIE

### ADULTES

*La descente  
faite de désespoirs  
où rien ne s'accomplit  
provoque un nouveau réveil :  
qui est l'envers  
du désespoir.*

*Pour ce que nous ne pouvons accomplir, ce qui  
est refusé à l'amour,  
ce que nous avons perdu par anticipation –  
Une descente s'ensuit,  
interminable et indestructible.*

William Carlos Williams

*Paterson*

(Tr. J. Saunier-Ollier, Aubier-Montaigne, 1981)

*T'as pas envie de rentrer chez toi, maintenant ?*

*T'as pas envie de rentrer chez toi ?*

*Tous les enfants de Dieu se fatiguent d'errer,*

*T'as pas envie de rentrer chez toi ?*

*T'as pas envie de rentrer chez toi ?*

Joe South

## CHAPITRE 10

### La Réunion

#### 1

#### Bill Denbrough prend un taxi

Le téléphone sonnait, le tirant par à-coups d'un sommeil trop profond pour les rêves. Il le chercha à tâtons, sans ouvrir les yeux, sans se réveiller complètement. Aurait-il arrêté de sonner à ce moment-là, il se serait à nouveau glissé dans le sommeil sans la moindre difficulté, aussi simplement qu'il descendait autrefois en luge les pentes enneigées des collines du McCarron Park.

Ses doigts touchèrent le cadran, glissèrent, remontèrent. Il avait le vague pressentiment qu'il devait s'agir de Mike Hanlon, Mike Hanlon qui l'appelait de Derry pour lui dire de revenir, de se souvenir qu'il avait fait un serment, Stan Uris leur avait entaillé les paumes avec un éclat de verre et ils avaient fait une promesse...

Sauf que tout cela s'était déjà produit.

Il était arrivé la veille en fin d'après-midi, un peu avant six heures, en fait. S'il avait été le dernier sur la liste des coups de fil donnés par Mike, tous les autres, se disait-il, devaient être arrivés avant lui, et certains avaient peut-être même passé une bonne partie de la journée sur place. Il n'avait pour sa part vu personne, il n'avait éprouvé le besoin de voir personne. Il était simplement monté dans sa chambre, avait commandé un repas qu'il avait été incapable de manger, puis s'était effondré sur le lit où il avait dormi d'un sommeil sans rêves jusqu'à la sonnerie du téléphone.

Bill entrouvrit un œil, et porta la main au combiné qu'il fit tomber sur la table de nuit. Il s'en empara maladroitement, ouvrant son autre œil. Il se sentait la tête complètement vide, totalement débranchée, comme fonctionnant sur piles.

Il réussit à saisir le combiné et à le porter à l'oreille, accoudé dans le lit. « Allô ?

– Bill ? » C'était bien la voix de Mike Hanlon ; sur ce point au moins, il avait raison. La semaine dernière, il n'avait aucun souvenir de lui, et maintenant, une seule syllabe suffisait à l'identifier. Plutôt merveilleux... mais d'une manière inquiétante.

« Ouais, Mike.

– Je t’ai réveillé, hein ?

– Ouais, en effet. Ça va. » Sur le mur, au-dessus de la télé, était accrochée une croûte sans nom où l’on voyait des pêcheurs en ciré jaune relever des casiers à homards. À la contempler, Bill se souvint de l’endroit où il se trouvait : au Derry Town House, sur la partie chic de Main Street. À moins d’un kilomètre de Bassey Park, du pont des Baisers... et du canal. « Quelle heure est-il, Mike ?

– Dix heures et quart.

– Quel jour ?

– Le 30. » Il y avait une pointe d’amusement dans la voix de Mike.

« Ouais, bon.

– J’ai prévu une petite réunion, reprit Mike d’un ton différent.

– Ah bon ? fit Bill en s’asseyant sur le bord du lit. Tout le monde est arrivé ?

– Tout le monde, sauf Stan Uris, dit Mike avec maintenant dans la voix quelque chose d’indéchiffrable. Bev est arrivée la dernière, hier au soir tard.

– Pourquoi dis-tu “la dernière”, Mike ? Stan peut aussi bien arriver aujourd’hui, non ?

– Stan est mort, Bill.

– Quoi ? Comment ? Est-ce que son avion...

– Pas du tout. Écoute, si ça ne t’ennuie pas, je préférerais attendre que nous soyons tous réunis. Ce serait mieux si je pouvais vous le dire à tous en même temps.

– Y a-t-il un rapport ?

– Oui, je crois. » Mike se tut un instant. « J’en suis sûr. »

Bill sentit le poids familier de la terreur venir de nouveau se poser sur son cœur – était-ce donc quelque chose à quoi il était possible de s’habituer tout de suite ? Ou bien avait-il toujours porté ce poids, sans y penser, sans le sentir, comme on porte avec soi la connaissance de sa mort inévitable ?

Il prit une cigarette, l’alluma et souffla l’allumette en rejetant la première bouffée.

« Personne ne s’est encore vu, depuis hier ?

– Non, je ne crois pas.

– Et tu n’as encore vu personne ?

– Non. Tout s’est fait par téléphone.

– Bien. Où a lieu la réunion ?

– Tu te souviens où se trouvait l’ancienne aciérie ?

– Bien sûr : Pasture Road.

– Tu retardes, mon vieux. Aujourd’hui, ça s’appelle Mall Road. Nous nous enorgueillissons

du troisième plus grand centre commercial de tout l'État, à Derry. Quarante-huit commerçants différents réunis sous un même toit pour mieux vous servir !

– Voilà qui fait très a-a-américain.

– Bill ?

– Quoi ?

– Tu vas bien ?

– Oui. » Mais son cœur battait trop vite, et le bout de sa cigarette tressautait légèrement. Il avait bégayé ; Mike l'avait entendu.

Il y eut un instant de silence, puis Mike reprit : « Juste après le centre commercial se trouve un restaurant, le Jade of the Orient. Il dispose de salons privés pour les groupes. J'en ai réservé un hier. Nous pourrions l'avoir pour tout l'après-midi, si nous voulons.

– Tu penses que ça pourrait durer aussi longtemps ?

– Aucune idée.

– Un taxi saura bien m'amener jusque-là ?

– Bien sûr.

– Très bien », dit Bill. Il écrivit le nom du restaurant sur le bloc. « Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ?

– Parce qu'il est nouveau, je crois, répondit Mike avec lenteur. C'est un peu comme... je ne sais pas...

– Comme un terrain neutre ? proposa Bill.

– Oui, il me semble.

– On y mange bien ?

– Je l'ignore. As-tu de l'appétit ? »

Bill exhala de la fumée et eut un petit rire entrecoupé de toux. « Je l'ai un peu perdu, vieille branche.

– Ouais, je vois ce que tu veux dire.

– Alors, à midi ?

– Plutôt vers une heure. Je préférerais laisser Beverly récupérer un peu. »

Bill écrasa sa cigarette. « Est-elle mariée ? »

De nouveau, Mike eut une hésitation. « On se racontera tout tout à l'heure, dit-il.

– Exactement comme lorsqu'on va à une réunion d'anciens élèves dix ans après, hein ? Ceux qui sont devenus gros, ceux qui sont devenus chauves, ceux qui ont des g-g-gosses.

– Si seulement c'était ça !

– Ouais, comme tu dis, Mike. »

Il raccrocha, resta longtemps sous la douche et commanda un petit déjeuner dont il n'avait pas réellement envie et qu'il ne fit que picorer. Vraiment, son appétit n'était plus ce qu'il était.

Bill fit le numéro de la compagnie de taxi Yellow Cab et demanda qu'on vienne le prendre à une heure moins le quart, estimant que quinze minutes suffiraient largement pour gagner Pasture Road (il n'arrivait pas à se l'imaginer sous son nouveau nom, même quand il vit le centre commercial), mais il avait largement sous-estimé les embouteillages de midi... ainsi que la croissance de Derry.

En 1958, Derry n'était rien de plus qu'un gros bourg, comptant quelque trente mille habitants dans les limites de la ville et environ sept mille dans la campagne environnante.

C'était maintenant une ville véritable, certes minuscule comparée à New York ou Londres, mais non aux autres villes du Maine où Portland, la plus importante, ne comptait que trois cent mille habitants.

Tandis que le taxi avançait au pas sur Main Street (*Nous sommes maintenant au-dessus du canal ; on ne peut pas le voir, mais il court là en dessous, dans le noir*, pensa Bill) puis tournait sur Center, il se fit cette réflexion banale que la ville avait bien changé. Réflexion toutefois accompagnée d'un profond sentiment d'effroi auquel il ne se serait jamais attendu. Il se souvenait de son enfance comme d'une époque de frayeur, de nervosité... pas seulement à cause de l'été 58, pendant lequel ils avaient tous les sept tenu tête à la terreur, mais aussi à cause de la mort de George, à cause de l'espèce de rêve sans fond dans lequel ses parents avaient plongé après sa disparition, à cause des rages dans lesquelles le mettait son bégaiement, à cause de Bowers, Huggins et Criss ne cessant de les harceler après la bataille à coups de cailloux dans les Friches

*(Bowers, Huggins, Criss, oh, Seigneur ! Bowers, Huggins, Criss !)*

et il sentait la froideur de Derry, que Derry était dur, que Derry n'en avait rien à foutre que l'on vive ou que l'on meure, que l'on triomphe ou non de Grippe-Sou le Clown. Les citoyens de Derry vivaient depuis longtemps en compagnie de Grippe-Sou sous toutes ses formes... et peut-être, de quelque manière insensée, avaient-ils fini par le comprendre. Par l'aimer, par avoir besoin de lui. L'aimer ? Pourquoi pas, au fond ?

Alors, pour quelle raison, cette épouvante consternée ?

Peut-être du fait de tout ce qu'avait de sinistre ce changement. Ou peut-être parce que Derry lui semblait avoir perdu son visage authentique.

Le cinéma le Bijou n'existait plus, remplacé par un parking (VÉHICULES AUTORISÉS SEULEMENT. LES CONTREVENANTS SERONT REMORQUÉS, lisait-on à l'entrée). Le Shoeboat et le Bailey's Lunch, qui se trouvaient tout à côté, avaient également disparu et laissé la

place à une succursale de banque. Un cadran numérique en dépassait et donnait l'heure et la température, celle-ci exprimée en degrés Fahrenheit et en degrés Celsius. La pharmacie de Center Street, le repaire de Mr. Keene, où Bill était allé chercher le médicament d'Eddie, disparue aussi.

Le taxi fit un bond en avant. « Ça va prendre un bout de temps, grogna le chauffeur. Si seulement ces foutues banques ne fermaient pas toutes à la même heure, nom de Dieu ! – Excusez mon français, si vous êtes croyant.

– Pas de problème », répondit Bill. Le ciel était couvert, et quelques gouttes commençaient à tomber sur le pare-brise. La radio grommela quelque chose à propos d'un aliéné mental évadé de quelque part et qu'on disait très dangereux, puis parla des Red Sox, une équipe qui ne l'était guère. Averses, puis éclaircies. Quand Barry Manilow se mit à bêler sur les malheurs de Mandy, qui donnait sans jamais prendre, le chauffeur coupa l'émission. « Quand se sont-elles installées ? » reprit Bill.

– Quoi donc, les banques ?

– Oui.

– Oh, vers la fin des années 60, début des années 70 », répondit le chauffeur, un homme corpulent au cou épais. Il portait une veste de chasse à carreaux rouges et noirs. Une casquette orange fluo tachée d'huile de moteur lui descendait jusqu'aux sourcils. « La ville a reçu des fonds pour sa modernisation, le partage des revenus, qu'ils appellent. Pour partager, on fout tout par terre. Alors les banques sont arrivées. Il n'y avait qu'elles qu'avaient les moyens. Renouveau de l'urbanisme, qu'ils disent. De la merde en bâton, que j'dis. Excusez mon français, si vous êtes croyant. Des discussions pour savoir comment animer le centre-ville, ça, y en a eu. Et pour animer, ils ont animé. Z'ont foutu tous les vieux magasins en l'air pour mettre des banques et des parkings. Ça n'empêche pas que vous trouvez pas une putain de place pour vous garer. Il faudrait pendre par la queue tous ces mecs du conseil municipal, sauf la Pollock. Elle, c'est par les nénés qu'il faudrait la pendre. A la réflexion, c'est pas une bonne idée, m'a l'air aussi plate qu'une planche à repasser, la conne. Excusez mon français, si vous êtes croyant.

– Je le suis, fit Bill avec un sourire.

– Alors, descendez de mon taxi et allez faire vos prières ! fit l'homme avec un gros rire communicatif.

– Longtemps que vous habitez ici ? demanda Bill.

– Depuis toujours. J'suis né au Derry Home, notre bon vieil hosto, et on m'enterrera au cimetière de Mount Hope.

– Bonne affaire.

– Tout juste », admit le chauffeur. Il se racla la gorge, baissa la vitre et propulsa un énorme

glaviot vert-jaune dans l'air pluvieux. Son attitude, contradictoire – une sorte de sinistre bonne humeur –, était attirante, piquante presque. « Celui qui va le choper n'aura pas besoin de chewing-gum pendant une semaine, commenta-t-il. Excusez mon français...

– Tout n'a pas changé », dit Bill. Après la déprimante balade entre les banques et les parkings, ils venaient d'attaquer la côte de Center Street. Arrivés en haut, et une fois passée la First National Bank, ils prirent un peu de vitesse. « L'Aladdin est toujours debout.

– Ouais, mais faut voir comme il tient. Ces branleurs ont aussi essayé de l'avoir.

– Pour faire encore une banque ? » demanda Bill, moitié amusé, moitié stupéfait à cette idée. Il n'arrivait pas à imaginer que quelqu'un de bon sens ait pu envisager la destruction de ce dôme majestueux avec son grand lustre de verre, son escalier à double révolution conduisant au balcon, et son rideau de scène titanesque, qui, au lieu de s'ouvrir en deux au début du spectacle, s'élevait en plis magiques allant s'empilant, tandis que des projecteurs le paraient d'en dessous de toutes les couleurs et que les poulies, dans les coulisses, cliquetaient et grinçaient. *Non, pas l'Aladdin !* protesta-t-il en lui-même. *Comment pouvait-on envisager une seconde de détruire l'Aladdin pour construire une BANQUE à la place ?*

« Tout juste, une banque. Z'avez vingt sur vingt, bordel. Excusez mon français, puisque vous êtes croyant. L'idée, c'était de faire "un centre bancaire intégré", qu'ils disaient. Ils avaient tous les papelards du conseil municipal, les autorisations, tout. Mais une bande de types a formé un comité – des gens qui vivaient à Derry depuis longtemps – pour préparer des pétitions, organiser des marches et faire un tel raffut, qu'il a fallu organiser une séance publique du conseil ; c'est Hanlon qui a eu la peau de ces branleurs, conclut le chauffeur d'un ton très satisfait.

– Hanlon ? demanda Bill, estomaqué, Mike Hanlon ?

– Et oui, pardí ! » fit l'homme en se retournant un instant pour jeter un coup d'œil à Bill, exhibant un visage rond à grosses joues et des lunettes en corne avec de vieilles taches de peinture sur les branches. « Le bibliothécaire. Un Noir. Vous le connaissez ?

– Je l'ai connu », répondit Bill, évoquant ce jour de juillet 1958 où il l'avait rencontré. Une fois de plus, Bowers, Huggins et Bowers étaient dans le coup... Évidemment. Bowers, Huggins et Criss

*(oh, Seigneur !)*

à chaque tournant, jouant leur rôle, étaiu inconscient resserrant à chaque fois davantage leur groupe, le soudant. « Nous jouions ensemble quand nous étions gamins. Et puis on a déménagé.

– Ouais, et vous voilà. Le monde est vraiment foutrement petit. Excusez...

– Mon français si vous êtes croyant, finit Bill à sa place.

– Vous voilà de retour », continua le chauffeur sans se démonter. Ils roulèrent en silence

pendant un moment, et il reprit : « Derry a beaucoup changé, c'est un fait, mais pas mal de choses sont restées, tout de même. Le Town House, où je vous ai pris. Le château d'eau de Memorial Park. Vous vous souvenez de ce coin, m'sieur ? On croyait qu'il était hanté, quand on était gosses.

– Oui, je m'en souviens.

– Tenez, regardez : l'hôpital. Vous le reconnaissez ? »

Ils passaient devant le Derry Home Hospital, derrière lequel coulait la Penobscot, avant d'aller se jeter dans la Kenduskeag. Sous le ciel pluvieux du printemps, les eaux avaient la couleur de l'étain. L'hôpital dont Bill se souvenait – une construction en bois toute blanche, avec deux ailes et deux étages – se trouvait toujours là, mais entouré par tout un ensemble de bâtiments, douze au moins. Il estima à cinq cents le nombre des véhicules garés dans l'immense parking voisin.

« Mon Dieu, ce n'est plus un hôpital, mais un foutu campus universitaire ! » s'écria-t-il.

Le chauffeur s'esclaffa : « N'étant pas croyant, j'excuserai votre français. Ouais, vous avez raison. Ils ont des salles de rayons X, un centre de thérapie et six cents chambres, sans parler de leur propre laverie et Dieu sait quoi encore. C'est l'administration qui occupe l'ancien bâtiment. »

Bill éprouva une curieuse sensation de dédoublement, comme la première fois où il avait regardé un film en relief. Son esprit essayait de superposer deux images qui ne coïncidaient pas ; on arrivait bien à mystifier ses yeux et son esprit, se souvenait-il, mais au prix d'un sacré mal de tête... et il sentait monter la migraine. Très bien, le nouveau Derry ; mais l'ancien se trouvait toujours là, comme les bâtiments en bois du Derry Home. L'ancien Derry était enfoui sous les nouvelles constructions... mais on ne pouvait s'empêcher de chercher des yeux les anciennes...

« Je suppose que la gare et le triage ont dû disparaître, non ? » demanda Bill.

L'homme s'esclaffa de nouveau : « Pour quelqu'un parti d'ici encore tout gosse, vous avez une sacrée mémoire, m'sieur ! (*Si tu m'avais rencontré seulement la semaine dernière, mon ami francophone !* se dit Bill.) Toujours là, mais plus rien que des baraques en ruine et des rails qui rouillent. Même les trains de marchandises ne s'arrêtent plus. Y a un type qui voulait tout racheter pour installer un parc d'attractions – tirs, mini-golf, karts, baraques de jeux vidéo, et j'sais pas quoi encore – mais il paraît que c'est la grosse embrouille sur qui possède quoi, là-dedans. Il finira bien par y arriver, c'est un entêté, notre homme. Pour l'instant, c'est devant les tribunaux.

– Et le canal, murmura Bill tandis qu'ils s'engageaient sur Pasture Koad (qui s'appelait bien Mall Road, maintenant, comme en faisait foi un panneau vert), le canal est toujours là ?

– Eh oui ! Il y sera toujours, je crois. »

Le centre commercial s'étendait sur la gauche de Bill, qui éprouva de nouveau cette même

sensation de dédoublement. Il n'y avait là autrefois qu'un champ immense plein d'herbes exubérantes et de gigantesques tournesols, frontière nord-est des Friches. Vers l'ouest, se trouvaient les HLM d'Old Cape. Il se souvenait avoir exploré ce champ, en prenant bien soin de ne pas tomber dans le sous-sol défoncé des ruines de l'aciérie Kitchener – celle qui avait explosé le jour de Pâques, en 1906. Ils en avaient déterré les reliques avec autant de sérieux que des archéologues désensablant un temple égyptien, exhumant des briques, des cuillères de fondeur, des morceaux de métal où s'accrochaient encore des boulons rouillés, des fragments de vitre et des bouteilles pleines d'une bourbe innommable qui empestait comme le pire des poisons. Quelque chose de sinistre s'était également passé tout près, dans la gravière proche de la décharge, mais il ne se rappelait plus quoi. Seul un nom lui revenait à l'esprit, Patrick Humboldt, et il avait quelque chose à voir avec un réfrigérateur. Il y avait aussi cet oiseau qui avait poursuivi Mike Hanlon. Que... ?

Il secoua la tête. Bribes. Fétus de paille dans le vent. Rien de plus.

Le champ avait disparu, et avec lui les restes de l'usine. Bill se souvint tout d'un coup de la grande cheminée de l'aciérie, carrelée sur sa face externe, noire de suie sur ses trois derniers mètres, allongée dans l'herbe comme un tuyau gigantesque. Ils avaient grimpé dessus et marché comme des danseurs de corde, bras écartés, en riant...

De nouveau il secoua la tête, comme pour chasser le mirage du centre commercial, une abominable enfilade de bâtiments surmontés de panneaux annonçant : SEARS, ou J. C. PENNEY, ou WOOLWORTH'S, ou CVS, ou YORK'S STEAK HOUSE, et des douzaines d'autres. Un entrelacs de routes conduisait dans les parkings. Les aciéries Kitchener avaient disparu, ainsi que les herbes folles qui avaient poussé autour de leurs ruines. La réalité, ce n'étaient pas les souvenirs, mais le centre commercial.

D'une certaine manière, il n'arrivait pas à y croire.

« Vous voilà arrivé, m'sieur », dit le conducteur du taxi en pénétrant dans un parking ; l'édifice qu'il desservait était une pagode en plastique géante. « Avec un peu de retard, mais mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ?

– Comme vous dites, répondit Bill en lui tendant un billet de cinq dollars. Gardez la monnaie.

– Magnifique, bordel ! s'exclama l'homme. Si vous avez besoin d'un taxi, appelez Yellow Cab et demandez Dave.

– Je demanderai simplement le croyant, le type qui a son petit carré sur Mount Hope.

– Bien envoyé, fit le chauffeur en riant. Passez une bonne journée.

– Vous aussi, Dave. »

Il resta quelques instants sous la pluie, à regarder le taxi s'éloigner. Il s'aperçut qu'il avait eu l'intention de poser une autre question, mais qu'il ne l'avait pas fait – sans doute volontairement.

Il avait pensé demander à Dave s'il aimait vivre à Derry.

Bill Denbrough fit brusquement demi-tour et pénétra dans le Jade of the Orient. Mike Hanlon se trouvait dans le hall, mais sur une chaise d'osier au dossier surélevé. Il se leva, et Bill fut envahi d'une puissante sensation d'irréalité – envahi jusqu'au tréfonds de lui-même. L'impression de dédoublement se manifesta de nouveau, mais en bien pis.

Il se souvenait d'un garçon d'un mètre cinquante et quelques, soigné et agile. Devant lui se tenait un homme d'un mètre soixante-dix et quelques, décharné, dans des vêtements qui avaient l'air de pendre sur lui. Les rides de son visage lui donnaient l'air d'avoir quarante ans largement dépassés et non seulement trente-huit.

Sans doute le choc éprouvé par Bill dut-il se lire sur son visage, car Mike lui dit calmement : « Je sais la tête que j'ai. »

Bill rougit. « Elle n'est pas si mal, Mike. C'est simplement que je me souvenais d'un gamin. C'est tout.

– Crois-tu ?

– Tu as l'air un peu fatigué, c'est vrai.

– Je suis très fatigué, mais je tiendrai le coup. J'espère. » Il sourit alors, et ce sourire illumina son visage. Bill vit alors le garçon qu'il avait connu vingt-sept ans plus tôt. De même que le vieil hôpital de bois disparaissait presque, envahi par le verre et le béton, de même les inévitables accessoires de l'âge adulte avaient-ils envahi le visage de l'enfant. Des rides plissaient son front, deux sillons s'étaient creusés de part et d'autre de sa bouche, descendant presque jusqu'au menton, et ses cheveux grisonnaient aux tempes. Mais de même que le vieil hôpital restait visible, en dépit de l'invasion, de même était encore visible le garçon que Bill avait connu.

Mike tendit la main et dit : « Bienvenue à Derry, Grand Bill. »

Bill délaissa la main et prit Mike dans ses bras. Celui-ci l'étreignit à son tour avec force, et Bill sentit ses cheveux frisstés contre son cou.

« Quoi qui se passe, Mike, on va s'en occuper », déclara Bill. Il se moquait des sanglots qui lui montaient dans la gorge. « On l'a vaincu une fois, on le vaincra en-en-encore. »

Mike se détacha de lui, et le tint à longueur de bras ; il souriait toujours, mais ses yeux brillaient un peu trop. Il prit son mouchoir et se les essuya. « Bien sûr, Bill, tu parles !

– Ces messieurs veulent-ils bien me suivre », fit alors une voix, celle de leur hôtesse, une Orientale souriante habillée d'un délicat kimono rose. Ses cheveux aile de corbeau s'élevaient sur sa tête en un haut chignon retenu par des aiguilles d'ivoire.

« Je connais le chemin, Rose, dit Mike.

– Très bien, Mr. Hanlon, fit-elle en leur souriant à tous deux. Vous êtes très liés, à ce que je vois.

– J'en ai bien l'impression, répondit Mike. Par ici, Bill. »

Il le conduisit par un corridor peu éclairé sur lequel donnait la salle principale, et ils arrivèrent à une porte fermée d'un rideau de perles.

« Les autres..., commença Bill.

– Sont tous ici, maintenant. Tous ceux qui ont pu venir. »

Bill hésita un instant devant le rideau de perles, soudain pris de frayeur. Ce n'était ni l'inconnu ni le surnaturel qui lui faisait peur, tout d'un coup, mais l'idée qu'il mesurait quarante centimètres de plus qu'en 1958 et qu'il avait perdu la plupart de ses cheveux. Il se sentait soudainement mal à l'aise, presque terrifié, à l'idée de revoir tous ces visages dans lesquels s'étaient dissous les traits de l'enfance, comme l'hôpital de bois était englouti sous le béton et le verre. Avec dans la tête des images de banques et non plus de palais enchantés.

*Nous avons grandi, pensa-t-il. Nous ne pensions pas que cela nous arriverait, pas à nous. Mais si je rentre dans cette pièce, la réalité me rattrapera définitivement : nous sommes tous des adultes, maintenant.*

Il se tourna vers Mike, égaré, intimidé. « De quoi ont-ils l'air, Mike ? s'entendit-il dire d'une voix hésitante. De quoi ont-ils l'air, Mike ?

– Entre, et tu le sauras », répondit Mike gentiment en le poussant dans le petit salon privé.

## 2

### Ce que vit Bill Denbrough

L'illusion tint peut-être au faible éclairage de la pièce ; elle ne dura qu'un très bref instant, mais Bill se demanda plus tard s'il n'y avait pas eu là une sorte de message destiné à lui seul : à savoir que le destin pouvait aussi se montrer bienveillant.

Pendant ce bref instant, il eut l'impression qu'aucun d'eux n'avait grandi, que ses amis, comme Peter Pan, étaient restés des enfants.

Richie Tozier, en équilibre sur les deux pieds de derrière de sa chaise, s'appuyait contre le mur et disait quelque chose à Beverly Marsh, qui, se cachant la bouche de la main, retenait un fou rire ; Richie avait sur le visage son sourire familier de petit malin. Eddie Kaspbrak était assis à la gauche de Beverly, et devant lui, sur la table, à côté d'un verre rempli d'eau, se trouvait un

inhalateur de plastique avec une détente d'arme à feu. Les détails en étaient plus perfectionnés, mais il remplissait toujours la même fonction. Assis au bout de la table, contemplant les trois autres avec une expression où se mêlaient anxiété, amusement et concentration, il y avait Ben Hanscom.

Bill se surprit à porter la main à son crâne et se rendit compte avec un amusement un peu triste qu'il avait presque cru, un instant, que ses cheveux avaient magiquement repoussé – ces cheveux roux et fins qu'il avait commencé à perdre dès l'âge de dix-huit ans.

Son entrée arrêta la conversation. Richie ne portait pas de lunettes, et Bill pensa : *Il s'est probablement converti aux verres de contact ; oui, très probablement. Il détestait ses lunettes.* Les éternels T-shirts et pantalons de velours côtelé d'autrefois avaient laissé la place à un costume qui venait de chez le bon faiseur, et que Bill estima à neuf cents dollars au moins.

Beverly Marsh (si son nom était toujours Marsh) s'était transformée en une femme éblouissante. Au lieu de la banale queue de cheval d'autrefois, elle coiffait ses cheveux en les laissant librement tomber en cascade sur ses épaules où ils prenaient toutes les nuances de roux sur son chemisier d'un blanc éclatant. On aurait dit, dans la demi-pénombre de la pièce, qu'il s'y cachait des morceaux d'ambre. À la lumière du jour (même d'une journée comme celle-ci), Bill se dit qu'ils devaient flamboyer. Et il se prit à imaginer ce qu'il éprouverait s'il plongeait les mains dans cette crinière. *La plus vieille histoire du monde*, songea-t-il ironiquement. *J'aime ma femme, mais fichtre...*

Eddie avait beaucoup grandi et avait pris, assez bizarrement, un faux air à la Anthony Perkins. Son visage prématurément ridé (alors qu'il y avait quelque chose de plus jeune dans ses mouvements que chez Richie ou Ben) paraissait encore plus âgé du fait des lunettes non cerclées qu'il portait – tout à fait celles d'un avocat anglais s'apprêtant à plaider ou feuilleter un dossier. Il portait les cheveux courts, coupés dans un style qui avait été à la mode dans les années 50-60. Son gros manteau à carreaux avait l'air de venir d'un décrochez-moi – ça... mais la montre, à son poignet, était une Patek Philippe, et un rubis lançait ses feux au petit doigt de sa main droite. La pierre était trop grossièrement vulgaire et ostentatoire pour être autre chose.

Ben était de loin celui qui avait le plus changé, et une nouvelle sensation d'irréalité déferla sur Bill quand il le regarda mieux. Son visage était le même, et ses cheveux, bien que grisonnants et plus longs, étaient peignés comme autrefois, la raie sur le côté. Mais Ben était devenu mince. Il portait un blouson de cuir sans ornements, ouvert sur une chemise de travail en grosse toile bleue, un Levi's étroit et des bottes de cow-boy ; une boucle en argent battu retenait sa large ceinture de cuir. Ces vêtements tombaient bien sur ce corps mince aux hanches étroites. Il avait au poignet droit un bracelet fait de lourds anneaux de cuivre et non d'or. *Il est devenu maigre, l'ombre*

*de ce qu'il était autrefois... Ce bon vieux Ben est devenu maigre. C'est un miracle.*

Le silence qui régna quelques instants, alors qu'ils se trouvaient tous les six réunis, fut au-delà de toute description. Il resta pour Bill Denbrough comme l'un des moments les plus étranges de toute sa vie. Stan était absent, remplacé néanmoins par une septième présence. Là, dans le salon privé de ce restaurant, Bill l'éprouva si intensément qu'elle en fut presque incarnée – non sous la forme d'un vieillard en robe blanche, la faux sur l'épaule, mais sous celle d'un grand vide sur la carte entre 1958 et 1985, une zone qu'un explorateur aurait pu appeler *Terra Incognita*. Bill se demandait ce qui pouvait s'y trouver. Beverly Marsh en minijupe qui découvrait très haut ses longues cuisses nerveuses, une Beverly Marsh en bottes fantaisie, la chevelure partagée par le milieu, la permanente impeccable ? Richie Tozier, avec un écusson ARRÊTEZ LA GUERRE d'un côté, et un second VIREZ LA PMS DU CAMPUS de l'autre ? Ben Hanscom en casque jaune de chantier, un drapeau en décalcomanie sur le devant, aux commandes d'un bulldozer, protégé du soleil par une bâche, torse nu, l'estomac de moins en moins proéminent ? Cette septième créature était-elle noire ? Sans aucun rapport avec H. Rap Brown ou Grandmaster Flash, ce type portait des chemises blanches et des pantalons de confection, hantait la bibliothèque de l'université du Maine et écrivait des articles sur l'origine des notes de bas de page ou sur les avantages de la classification ISBN des ouvrages, tandis que des manifestants défilaient à l'extérieur, que Phil Ochs chantait : « Trouve-toi une autre patrie, Richard Nixon ! » et que des hommes mouraient le ventre ouvert, pour des villages dont ils ne savaient même pas prononcer le nom ; il le voyait assis (Bill le voyait réellement), studieusement penché sur son travail qu'éclairait un froid rayon de lumière hivernale, le visage calme, l'expression absorbée, sachant que devenir bibliothécaire était approcher, pour un être humain, d'aussi près que possible le siège suprême du moteur de l'éternité. Était-il le septième ? Ou bien était-ce encore ce jeune homme debout devant une glace, contemplant la poignée de cheveux roux restée entre les dents du peigne et voyant se refléter une pile de carnets de notes qui contenaient la première ébauche achevée et raturée d'un roman intitulé *Joanna*, lequel serait publié un an plus tard ?

L'un, l'autre ou tous, aucun.

En fait, cela n'avait pas d'importance. Le septième était là et en ces quelques instants, chacun éprouva sa présence..., comprenant peut-être mieux que jamais la puissance terrifiante de la chose qui les avait fait revenir. *Elle vit*, pensa Bill. *Œil de salamandre, queue de dragon, Main de Gloire... quoi que ce soit, c'est là de nouveau, à Derry. Ça.*

Et il sentit brusquement que c'était *Ça* le septième ; que *Ça* et le temps étaient en quelque sorte interchangeables, que *Ça* empruntait leur visage à tous, aussi bien que les milliers d'autres de ceux qu'il avait terrifiés et massacrés. Et l'idée *qu'eux* pussent devenir *Ça* était ce qu'il y avait de

plus épouvantable là-dedans. *Combien de nous-mêmes avons-nous laissés ici, derrière nous ?* songea-t-il soudain avec un sentiment croissant de terreur. *Combien de nous-mêmes avons-nous laissés dans les conduits et les égouts où Ça vit et où Ça se nourrit ? Est-ce pour cela que nous avons oublié ? Parce que, en chacun de nous, une part de nous-mêmes n'a jamais eu d'avenir, n'a jamais grandi, n'a jamais quitté Derry ? Est-ce pour cela ?*

Aucune réponse sur les visages tournés vers lui..., seulement ses propres interrogations qui lui étaient renvoyées.

Les pensées se constituent et passent – c'est une question de secondes ou de centièmes de seconde ; elles créent leur propre cadre temporel, et tout ceci ne prit pas plus de cinq secondes dans l'esprit de Bill Denbrough.

Puis Richie Tozier, le dossier de sa chaise toujours appuyé contre le mur, sourit à nouveau et lança : « Ah ben ça alors ! Bill Denbrough a adopté la coupe en boule de billard ! Je parie que tu te le passes au Mirror, Grand Bill ! »

Et Bill, sans même savoir ce qu'il allait dire, ouvrit la bouche et s'entendit répondre : « Va te faire foutre, toi et le bourrin sur lequel tu es arrivé, Grande Gueule ! »

Il y eut un bref instant de silence, et la salle explosa de rires. Bill se dirigea vers eux et se mit à serrer des mains ; et alors qu'il y avait quelque chose d'horrible dans ce qu'il éprouvait maintenant, il y avait aussi autre chose de réconfortant : le sentiment d'être rentré pour de bon à la maison.

### 3

## Ben Hanscom perd du poids

Mike Hanlon commanda des apéritifs, et tout le monde se mit à parler en même temps, comme si chacun voulait combler le silence qui avait précédé. Beverly Marsh s'appelait maintenant Beverly Rogan. Elle dit être mariée à un homme merveilleux de Chicago qui avait bouleversé sa vie et transformé son talent pour la couture en une entreprise rentable dans le vêtement. Eddie Kaspbrak possédait une entreprise de véhicules de grande remise à New York. « Pour autant que je sache, ma femme pourrait fort bien se trouver dans le même lit qu'Al Pacino en ce moment », dit-il avec un léger sourire, faisant éclater les autres de rire.

Tous savaient ce que Bill et Ben faisaient, mais Bill eut l'étrange intuition que c'était en réalité très récent. Beverly sortit deux exemplaires de ses œuvres en livre de poche, *Joanna* et *Les*

*Rapides des ténèbres*, et lui demanda une dédicace. Bill s'exécuta, non sans remarquer que les deux bouquins étaient flambant neufs, comme si elle les avait achetés à la librairie de l'aéroport en descendant de l'avion.

De même, Richie dit à Ben combien il avait admiré, à Londres, son Centre de communication pour la BBC... mais il restait une sorte d'expression intriguée dans son regard, comme s'il n'arrivait pas à associer l'image de ce bâtiment et l'idée que Ben en était l'architecte... ou avec le souvenir du gros garçon sérieux qui leur avait montré comment inonder la moitié des Friches avec des planches barbotées et une portière de voiture rouillée.

Richie était disc-jockey en Californie. Il leur dit être connu comme l'Homme aux mille voix, et Bill grommela : « Bon Dieu, Richie, tes voix ont toujours été nulles !

– Vos compliments ne serviront à rien, cher maître ! » répliqua hautainement Richie.

« La bibliothèque est-elle restée la même ? » demanda Ben à Mike Hanlon.

Mike sortit de son portefeuille un cliché aérien de l'édifice, avec la même fierté que quelqu'un qui montre des photos de ses enfants quand on lui demande s'il a de la famille. « Elle a été prise par un type depuis un petit avion, dit-il, tandis qu'elle passait de main en main. J'ai essayé de convaincre le conseil municipal et quelques éventuels riches donateurs d'en faire faire un agrandissement pour la bibliothèque des enfants, mais sans succès, jusqu'ici. C'est une bonne photo, non ? »

Tous dirent que oui. Ce fut Ben qui la garda le plus longtemps, comme s'il ne pouvait en détacher les yeux. Finalement, il tapota de l'ongle le passage vitré qui reliait les deux bâtiments. « Est-ce que ça ne te dit pas quelque chose, Mike ? »

Ce dernier sourit. « C'est ton Centre de communication », répondit-il, et tout le monde éclata de rire.

Les boissons arrivèrent. Ils s'assirent.

De nouveau le silence se fit – gêne et perplexité. Ils se regardaient les uns les autres.

« Eh bien, demanda Beverly de sa voix douce et légèrement voilée, à quoi buvons-nous ?

– À nous », répondit brusquement Richie. Il ne souriait plus. Ses yeux croisèrent ceux de Bill et, avec une puissance bien près de le submerger, un souvenir envahit Bill : Richie et lui à genoux dans Neibolt Street, après que la chose qui aurait pu être un clown ou un loup-garou avait disparu, se serrant dans les bras l'un de l'autre, étouffés de sanglots. Il prit son verre d'une main tremblante, renversant quelques gouttes sur la nappe.

Richie se mit lentement debout et tous l'imitèrent les uns après les autres ; Bill tout d'abord, puis Ben et Eddie, Beverly, et enfin Mike Hanlon. « À nous, dit Richie dont la voix tremblait à l'instar de la main de Bill. Au Club des Ratés de 1958.

– Aux Ratés, reprit Beverly, avec une pointe d’amusement.

– Aux Ratés », dit Eddie. Il avait un visage pâle et vieilli derrière ses verres sans monture.

« Aux Ratés, fit à son tour Ben, le fantôme d’un sourire douloureux venant relever le coin de ses lèvres.

– Aux Ratés, murmura Mike Hanlon.

– Aux Ratés », conclut Bill.

Les verres se touchèrent, et ils burent.

Le silence se fit de nouveau, mais cette fois, Richie ne le brisa pas ; ce silence-là paraissait nécessaire.

Ils se rassirent, et Bill dit alors : « Allez, vide ton sac, Mike. Raconte-nous ce qui se passe ici, et ce que nous pouvons faire.

– Mangeons d’abord, répondit Mike. Nous parlerons ensuite. »

Ils mangèrent donc... longtemps et bien. Comme dans la vieille plaisanterie du condamné à mort, pensa Bill ; mais jamais il n’avait eu si bon appétit, cependant. Jamais depuis son enfance, avait-il presque envie de dire. Sans être extraordinaire, la nourriture était de bonne qualité et abondante. Ils se mirent à échanger des morceaux, et Richie ne trouva rien de mieux que de s’amuser à griller tout ce qui passait par son assiette sur le feu de table qu’il partageait avec Beverly, y compris un aspic d’œuf et quelques gros haricots rouges. « J’adore les plats flambés sur la table, dit-il à Ben. Je boufferais de la merde en bâton pourvu qu’elle soit flambée à ma table.

– Cela t’est certainement arrivé, ne t’inquiète pas », commenta Bill. Beverly fut prise d’un tel fou rire qu’elle dut recracher dans une serviette ce qu’elle avait dans la bouche.

« Seigneur, je crois que je vais gerber ! » fit Richie, imitant à s’y tromper la voix de Don Pardo, ce qui ne fit qu’amplifier la crise de fou rire de Beverly ; elle était rouge comme une pivoine.

« Arrête, Richie, réussit-elle à articuler. Je t’avertis !

– Avertissement enregistré. Bon appétit, ma chère. »

C’est Rose elle-même qui leur apporta le dessert, une imposante omelette norvégienne qu’elle flamba depuis le bout de la table, où Mike était assis.

« Un plat de plus flambé à ma table ! » s’exclama Richie de la voix d’un homme mort qui vient d’arriver au ciel. Voilà peut-être le meilleur repas que j’aie fait de toute ma vie.

– Mais je n’en doute pas, fit Rose avec une modestie étudiée.

– Mon vœu sera exaucé, si je le souffle ? lui demanda Richie.

– Tous les vœux faits au Jade of the Orient sont exaucés, monsieur. »

Le sourire de Richie disparut soudainement. « Je suis sensible au compliment, mais je dois

vous avouer que j'éprouve des doutes sur sa véracité. »

Ils mirent en pièces l'omelette norvégienne. Quand Bill, repu, se laissa aller sur sa chaise, gêné par sa ceinture, il remarqua les verres sur la table. Il y en avait des centaines, aurait-on dit. Il esquissa un sourire, se rappelant avoir lui-même descendu deux Martini avant le repas et Dieu seul savait combien de bouteilles de bière Kirin pendant. Mais les autres n'avaient pas été en reste. Dans leur état, ils auraient trouvé à leur goût des morceaux de bois grillés. Et cependant, il ne se sentait pas ivre.

« Je n'ai pas mangé comme ça depuis que j'étais gosse », remarqua Ben. Tous le regardèrent. Ses joues avaient pris un peu de couleur. « Plus exactement, c'est sans doute mon repas le plus pantagruélique depuis ma deuxième année de collège.

– As-tu suivi un régime ? demanda Eddie.

– Ouais, dit Bill. Le Régime libérateur de Ben Hanscom.

– Qu'est-ce qui t'a poussé ? demanda à son tour Richie.

– Vous ne voulez tout de même pas que je vous raconte cette vieille histoire ?

– Pour les autres, je ne sais pas, mais moi, j'aimerais bien. Vas-y, Ben. Raconte-nous ce qui a fait de Meule de Foin Calhoun la gravure de mode que nous avons sous les yeux. »

Richie eut un petit reniflement. « Meule de Foin ! J'avais oublié ça.

– En fait, l'histoire est très simple, ce n'en est même pas une, au fond. Après cet été, celui de 1958, nous sommes restés deux ans à Derry. Puis ma mère a perdu son boulot et nous avons atterri dans le Nebraska, où elle avait une sœur qui lui avait offert le gîte et le couvert, le temps qu'elle retombe sur ses pieds. C'était pas terrible. Ma tante Jean était une épouvantable emmerdeuse qui n'arrêtait pas de m'expliquer quelle était ma place dans l'ordre universel des choses, la chance que j'avais d'avoir une tante comme elle qui pouvait nous faire la charité, la chance que j'avais de ne pas dépendre des allocations aux pauvres, et ainsi de suite. J'étais si gros que je la dégoûtais. Elle ne pouvait s'empêcher de me tarabuster là-dessus : « Tu devrais faire davantage d'exercice, Ben. – Tu auras une crise cardiaque avant quarante ans si tu ne perds pas du poids, Ben. – Tu devrais avoir honte de toi, Ben, avec tous ces petits enfants qui meurent de faim dans le monde. » »

Il se tut un instant, et but une gorgée de bière.

« Le problème, c'est qu'elle me ressortait aussi le coup des petits enfants mourant de faim si je ne nettoyais pas mon assiette. » Richie acquiesça en riant. « Toujours est-il que comme le pays sortait à peine d'une récession, il a fallu pratiquement un an à ma mère pour trouver un travail stable. Entre le moment où nous sommes arrivés chez tante Jean à La Vista et celui où nous avons enfin été chez nous, à Omaha, j'avais bien pris quarante kilos de plus par rapport à

l'époque où vous me connaissiez. Simplement pour contrarier la brave femme, je crois. »

Eddie émit un petit sifflement. « Tu devais donc en être...

– À quatre-vingt-quinze kilos, exactement, dit Ben gravement. J'allais à l'époque à l'East Side High School d'Omaha, et les cours d'éducation physique se passaient... plutôt mal. Les autres gosses m'appelaient la Cruche, pour vous donner une idée.

« Les brimades se sont poursuivies pendant environ sept mois, et puis un jour, alors que nous nous habillions dans le vestiaire après la gym, deux ou trois autres types ont commencé à... à me claquer le ventre. Ils appelaient ça "ramer dans la graisse". Deux autres se sont joints à eux, puis quatre ou cinq, je ne sais plus. Bientôt ils s'y étaient tous mis, me poursuivant dans tout le vestiaire et jusque dans l'entrée, me claquant le bide et les fesses, le dos et les jambes. J'ai pris peur et me suis mis à crier, ce qui les a fait rire comme des fous.

« C'est la dernière fois, voyez-vous, autant qu'il m'en souviennne, dit-il en tripotant ses couverts, que je me suis rappelé Henry Bowers, jusqu'au coup de fil de Mike. Le type qui avait commencé à me claquer était un petit paysan avec les mêmes grosses mains, et pendant qu'ils me poursuivaient, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que Henry Bowers était revenu. Je crois – non, j'en suis sûr – que c'est à ce moment-là que j'ai paniqué.

« Ils m'ont poursuivi dans le corridor au-delà des vestiaires. J'étais nu comme un ver et rouge comme un homard. J'avais perdu tout sentiment de ma dignité ou... de moi-même, pourrait-on dire. Je ne savais plus où j'étais. Je hurlais à l'aide. Et ils me couraient tous après en criant : "Venez ramer dans la graisse, ramer dans la graisse !" Il y avait un banc...

– Tu n'es pas obligé de revivre tout ça, Ben », intervint soudain Beverly. Son visage était devenu couleur de cendre. Elle faillit renverser le verre d'eau qu'elle tripotait.

« Laisse-le finir », dit Bill.

Ben le regarda un instant et acquiesça. « Il y avait donc un banc au bout du corridor. J'ai trébuché dessus et je me suis cogné la tête. Quelques secondes plus tard, ils étaient tous autour de moi, puis j'ai entendu une voix qui disait : "Bon, ça suffit les gars. Allez vous changer."

« C'était celle du prof de gym. Il se tenait dans l'entrée, en survêt bleu avec des bandes blanches sur le côté et T-shirt blanc. Impossible de dire depuis combien de temps il se trouvait là. Ils se sont tous tournés vers lui, certains avec le sourire, certains avec un air coupable, d'autres avec une expression neutre. Puis ils sont partis. J'ai éclaté en sanglots.

« Il ne bougeait pas de l'entrée du corridor conduisant au gymnase et il me regardait. Il regardait ce garçon obèse et nu, la peau toute rouge de claques qui chialait, effondré sur le sol. Et finalement il a dit : "Hé, Benny ! Si tu fermes ta gueule de con, hein ?"

« J'ai été tellement choqué d'entendre un prof s'exprimer ainsi que je me suis tu. Il est venu

s'asseoir sur le banc contre lequel j'avais trébuché et il s'est penché sur moi. Le sifflet pendu à son cou est venu me cogner le front. Pendant un instant, j'ai cru qu'il allait m'embrasser ou quelque chose comme ça et je me suis recroquevillé – mais il m'a pris par les nénés et s'est mis à serrer. Puis il m'a lâché et il s'est essuyé les mains sur son pantalon comme s'il venait de toucher quelque chose de sale.

« Il m'a dit : “Tu t'imagines que je vais te consoler ? Eh bien, pas question. Tu les dégoûtes, et tu me dégoûtes aussi. Pas pour les mêmes raisons, mais c'est parce que ce sont des mômes et moi pas. Moi, c'est parce que je te vois enterrer le corps solide que t'a donné le bon Dieu sous des tonnes de graisse. C'est une répugnante manière de se dorloter, qui me donne envie de dégueuler. Maintenant, écoute-moi, Benny, parce que je ne te le répéterai pas deux fois. J'ai une équipe de football et une équipe de basket-ball à entraîner, sans parler des coureurs, des sauteurs et des nageurs. Alors je ne te le dirai qu'une fois. C'est ici que t'es gros.” Et il m'a tapoté le front à l'endroit où son foutu sifflet m'avait cogné. “C'est toujours là qu'on est gros. Tu mets au régime ce que tu as entre les oreilles, et tu perdras du poids. Mais les types comme toi ne le font jamais.”

– Quel salopard ! s'exclama Beverly, indignée.

– Ouais, fit Ben avec un sourire, mais il était tellement con qu'il ne le savait même pas. Il avait probablement vu Jack Webb dans son film sur le sergent instructeur soixante fois, et il pensait sincèrement me rendre service. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé, en fin de compte. Parce qu'à ce moment-là, j'ai pensé à quelque chose. Je me suis dit... »

Il regarda au loin, sourcils froncés – et Bill fut pénétré de l'étrange impression qu'il savait ce qu'allait dire Ben.

« En fait, ce n'est pas au moment où les autres me poursuivaient dans le corridor que j'ai pensé pour la dernière fois à Henry Bowers. C'est au moment où le prof s'est levé pour partir que je me suis souvenu vraiment de ce que nous avons fait pendant l'été 58. J'ai pensé... »

Il hésita de nouveau, les regardant tour à tour, scrutant chaque visage. Il reprit, choisissant avec soin ses mots :

« J'ai pensé à quel point nous avons été *bien* ensemble. J'ai pensé à ce que nous avons fait, à la manière dont nous l'avons fait, et il m'est soudain venu à l'esprit que si ce prof avait dû faire face à un truc comme ça, ses cheveux seraient probablement devenus blancs d'un seul coup et son cœur se serait arrêté de battre dans sa poitrine comme un vieux réveil. Ce n'était pas très juste, mais avait-il été juste vis-à-vis de moi ? Ce qui est arrivé est simple... »

– Tu es devenu fou furieux, le coupa Bill.

– Exactement, fit Ben avec un sourire. Je l'ai appelé. “Prof !” Il s'est tourné et m'a regardé. “Vous dites que vous entraînez les coureurs ? – Exact. Je ne vois pas le rapport avec toi. –

Écoutez un peu, espèce de fils de pute au crâne épais”, je lui ai balancé. Il est resté bouche bée, les yeux exorbités. “Je serai prêt pour l’équipe d’athlétisme en mars prochain. Qu’est-ce que vous en pensez ? – Je pense que tu ferais mieux de fermer ta gueule avant que les ennuis sérieux ne commencent pour toi. – Je vais battre tous vos types. Je vais battre tous vos meilleurs. Après quoi vous me ferez vos putains d’excuses.”

« J’ai vu ses poings se serrer, et pendant quelques secondes, j’ai bien cru qu’il allait me rentrer dedans. Au lieu de ça, il a dit doucement : “Tout ça c’est que du bla-bla-bla, morpion. De belles paroles qui ne coûtent rien. Le jour où tu pourras battre mes meilleurs coureurs, je donne ma démission et retourne cueillir du maïs.” Et là-dessus il se tire.

– Tu as perdu du poids ? demanda Richie.

– Et comment ! Mais le prof se trompait ; ce n’était pas dans ma tête que ça commençait, mais avec ma mère. Quand je suis rentré à la maison, ce soir-là, je lui ai annoncé que j’avais décidé de maigrir. Ça s’est terminé en une vraie bagarre, on pleurait tous les deux. Elle a repris sa vieille rengaine, que je n’étais pas vraiment gros, que j’avais seulement une ossature forte, et qu’un gosse costaud qui voulait devenir un adulte costaud devait continuer à manger. C’était... je crois que c’était une sorte de sécurité qui la rassurait. C’était dur pour elle, d’essayer d’élever un garçon toute seule. Elle n’avait reçu aucune éducation et n’avait aucune aptitude particulière, sinon la volonté de travailler dur... et quand elle pouvait me resservir... ou quand elle me regardait par-dessus la table et me voyait florissant...

– Elle avait l’impression de gagner une bataille, continua Mike.

– Oui. » Ben finit le reste de sa bière et essuya du revers de la main la moustache d’écume qui était restée sur sa lèvre supérieure. « La grande bagarre, ç’a donc été avec elle, pas dans ma tête. Pendant des mois, elle s’est interdit de l’accepter. Refusant de rétrécir mes vêtements ou de m’en acheter de nouveaux. J’ai alors commencé à courir ; je courais partout, et parfois j’avais le cœur qui battait tellement fort que j’avais l’impression d’être sur le point d’y rester. La première fois que j’ai couru le quinze cents mètres, j’ai terminé en m’évanouissant après avoir dégueulé. Puis, pendant un certain temps, je n’ai plus fait que dégueuler. Ensuite, je devais retenir mes pantalons en courant.

« J’ai obtenu un boulot de distribution de journaux ; je courais le sac autour du cou ; il rebondissait sur ma poitrine tandis que je retenais mon pantalon. Mes chemises ne tardèrent pas à avoir l’air de voiles. Et le soir, quand je rentrais à la maison et que je ne mangeais que la moitié de ce que ma mère mettait dans mon assiette, elle éclatait en sanglots et gémissait que je me laissais mourir de faim, que je ne l’aimais plus, que je m’en fichais qu’elle ait travaillé aussi dur pour moi.

– Seigneur, murmura Richie en allumant une cigarette, comment t’as pu t’en sortir ?

– Je n’avais qu’à imaginer la tête de mon prof de gym. Quand il m’avait pris par les nénés dans le corridor. C’est comme ça que j’y suis arrivé. Je me suis acheté de nouvelles frusques avec l’argent de la distribution de journaux, et le cordonnier du rez-de-chaussée a percé de nouveaux trous dans ma ceinture – cinq, il me semble. J’aurais pu me souvenir de la seule autre fois où j’avais été obligé de m’acheter de nouveaux jeans : c’était quand Henry m’avait fait tomber dans les Friches et me les avait mis en lambeaux.

– Ouais, fit Eddie avec un sourire. Et tu m’as conseillé le coup du chocolat au lait. Tu t’en souviens ? »

Ben acquiesça. « Si jamais je m’en suis souvenu, ça n’a été qu’un instant, reprit Ben. Je m’étais aussi inscrit à un cours de diététique, et j’avais découvert que je pouvais manger à peu près tout ce que je voulais de légumes verts frais sans prendre de poids. Un soir, ma mère m’a donc préparé une salade avec de la laitue, des épinards crus, des morceaux de pomme, et peut-être un reste de jambon. Je ne peux pas dire que je raffole d’herbes à lapin, mais je pouvais en avaler trois portions ; j’ai donc fait celui qui se régalaient devant ma mère.

« Ce truc m’a beaucoup aidé à résoudre le problème : elle ne s’inquiétait pas tant de ce que je mangeais que des quantités que j’ingurgitais. Je croulais sous les salades. Je n’ai pratiquement mangé que ça pendant trois ans. Il y avait des moments où je me regardais dans la glace pour vérifier que mon nez ne remuait pas.

– Comment ça s’est finalement passé avec le prof ? demanda Eddie. Es-tu allé sur la piste ? » Il toucha son inhalateur comme si la seule idée de courir lui coupait le souffle.

« Oh oui, bien sûr. Je courais le deux cents mètres et le quatre cents. À ce moment-là, j’avais perdu trente kilos et gagné cinq centimètres ; ce qui restait était mieux distribué. Le premier jour des épreuves, j’ai gagné le deux cents mètres de six longueurs et le quatre cents de huit. J’ai été voir le prof, qui était dans un état à bouffer sa casquette, et je lui ai dit : “On dirait bien que c’est le moment de retourner à la cueillette du maïs. Quand partez-vous pour le Kansas ?”

« Tout d’abord, il n’a rien dit, puis, au bout d’un moment, il m’a balancé une châtaigne qui m’a expédié par terre. Après, il m’a ordonné de quitter le stade. Il ne voulait pas d’une grande gueule comme moi dans son équipe d’athlétisme.

« “Je ne voudrais pas en faire partie même si le président Kennedy me le demandait, je lui ai répondu tout en essuyant le sang qui coulait de ma bouche. Et comme c’est vous qui m’avez jeté ce défi, je ne vous tiendrai pas rigueur de ça... Mais la prochaine fois que vous vous taperez un épi de maïs grillé, ne pensez surtout pas à moi.”

« Alors, il m’a dit que si je ne disparaissais pas sur-le-champ, il allait me faire la peau. » Ben

esquissa un sourire, mais un sourire qui n'avait rien de rassurant ni de nostalgique. « Ce sont exactement ses mots. Tout le monde nous regardait, y compris ceux que j'avais battus ; ils avaient l'air drôlement gênés. Après, j'ai ajouté : "Je vais vous dire, prof. Vous en avez eu un gratis, du fait que vous êtes un mauvais perdant, et maintenant, vous êtes trop vieux pour apprendre la politesse. Mais un de plus, et je vous garantis que je fais tout pour que vous perdiez votre boulot. Je ne suis pas sûr d'y arriver, mais pour essayer, j'essaierai. J'ai perdu du poids pour des questions de dignité et de tranquillité. Ce sont des choses qui valent la peine qu'on se batte..." »

Bill l'interrompit. « Tout ça est rudement bien envoyé, Ben... mais l'écrivain en moi se demande si jamais un gosse a pu parler comme ça. »

Ben hochait la tête, avec toujours ce même sourire inquiétant au coin des lèvres. « Je me demande si un gosse qui ne serait pas passé par où nous sommes passés aurait jamais pu parler comme ça, répondit-il. Mais c'est bien ce que je lui ai dit. Et je le pensais. »

Bill réfléchit un instant et acquiesça. « Très bien.

– Le prof est resté les mains sur les hanches ; il a ouvert la bouche et il l'a refermée. Personne n'a rien dit. Je suis parti, et c'est la dernière fois que j'ai eu affaire à ce type. Sur mon bulletin, à la fin de l'année, on avait écrit à la machine "dispensé" en face d'éducation physique, et il avait apposé ses initiales.

– Tu te l'es fait ! s'exclama Richie en agitant les poings au-dessus de la tête. Ça c'est un coup fumant ! »

Ben haussa les épaules. « C'est surtout quelque chose en moi que j'ai vaincu, dans cette affaire. Le prof a servi de déclencheur, je crois... mais c'est de penser à vous qui m'a persuadé que je pouvais y arriver. Et j'y suis arrivé. »

Ben haussa les épaules d'un geste désinvolte, mais Bill crut voir de fines gouttes de sueur sur le haut de son front. « Fin des Authentiques Confessions. Sauf que je m'enverrais bien une autre bière. Parler donne soif. »

Mike fit signe à la serveuse.

Tous les six commandèrent une autre consommation, et en attendant, la conversation ne porta plus que sur des sujets sans importance. Bill, les yeux plongés dans sa bière, regardait les petites bulles remonter le long du verre, à la fois amusé et stupéfait de prendre conscience qu'il espérait que quelqu'un d'autre allait entreprendre le récit de ces années intermédiaires : que Beverly, par exemple, leur parlerait de l'homme merveilleux qu'elle avait épousé (même s'il était d'un ennui mortel, comme la plupart des hommes merveilleux), ou que Richie Tozier leur raconterait la vie dans une station de radio avec tous ses incidents amusants, ou qu'Eddie Kaspbrak leur dirait comment Ted Kennedy était vraiment, les pourboires que laissait Robert

Redford... et leur permettrait ainsi de commencer à comprendre pourquoi il s'accrochait encore à son inhalateur alors que Ben avait été capable de perdre trente kilos.

*Le fait est que Mike va se mettre à parler d'un moment à l'autre, pensait-il, et que je ne suis pas sûr d'avoir envie de l'écouter. Le fait est que mon cœur bat légèrement trop vite et que mes mains sont légèrement trop froides. Le fait est que je suis trop vieux de vingt-cinq ans pour être effrayé à ce point et que nous le sommes tous. Alors que quelqu'un dise quelque chose, vite. Parlons carrières, épouses, et de l'effet que ça fait de revoir ses vieux copains de jeux et de se rendre compte qu'ils ont pris quelques bons coups dans la gueule du temps lui-même. Parlons de cul, de base-ball, du prix de l'essence ou de l'avenir des nations du Pacte de Varsovie. De n'importe quoi, sauf de ce qui nous a réunis ici...*

Et quelqu'un parla : Eddie Kaspbrak. Mais pas de Ted Kennedy ou de Robert Redford, ni des raisons qu'il avait de toujours s'accrocher à ce que Richie appelait parfois autrefois son « décoince-poumons ». Il demanda à Mike quand Stan Uris était mort.

« Avant-hier. Le soir où j'ai donné les coups de téléphone.

– Est-ce qu'il y a... un rapport ?

– Je pourrais répondre qu'étant donné qu'il n'a laissé aucun message, je n'en suis pas sûr, mais comme c'est arrivé immédiatement après mon appel, je crois pouvoir affirmer que oui.

– Il s'est donc suicidé, fit Beverly tristement. Oh, Seigneur, pauvre Stan... »

Tout le monde regardait Mike, qui finit son verre et répondit : « Oui, il s'est suicidé. D'après ce que j'ai compris, il est monté dans sa salle de bains après le coup de fil, il a rempli la baignoire, s'est mis dedans et s'est ouvert les poignets. »

Autour de la table, Bill eut l'impression de ne plus voir des corps, mais seulement des visages blancs, consternés, de simples cercles pâles comme des ballons blancs, lunaires, attachés par une vieille promesse que le temps aurait dû rendre caduque depuis longtemps.

« Comment l'as-tu appris ? demanda Richie. Pas par les journaux d'ici, tout de même ?

– Non. Mais depuis pas mal de temps, je suis abonné aux journaux locaux des régions que vous habitez. J'ai rempli des fiches.

– Un espion parmi nous ! s'exclama Richie. Merci, Mike.

– C'était ma responsabilité, répondit simplement Mike.

– Pauvre Stan, répéta Beverly, qui paraissait abasourdie, incapable d'admettre l'information. Lui qui était si courageux, alors... si déterminé.

– Les gens changent, remarqua Eddie.

– Crois-tu ? demanda Bill. Stan était... (il eut un geste des mains en cherchant ses mots) une personne d'ordre. Du genre à avoir ses livres rangés par catégories sur ses étagères. Et alphabétiquement dans chaque catégorie. Je n'ai pas oublié ce qu'il m'a dit un jour ; je ne me

souviens plus où nous étions ni ce que nous faisons, mais je crois que c'était vers la fin. Il a déclaré qu'il pouvait supporter d'avoir peur, mais pas d'être sale. Ça me paraît l'essence de sa personnalité. L'appel de Mike lui a peut-être fait passer une barrière invisible. Il avait à choisir entre rester vivant et se salir, ou mourir propre. Les gens ne changent peut-être pas autant que nous le pensons... ils ne font que se raidir, je crois. »

Il y eut un moment de silence et Richie intervint alors : « Très bien, Mike. Qu'est-ce qui se passe à Derry ? Vas-y.

– Je peux vous dire un certain nombre de choses, comme par exemple ce qui arrive en ce moment, ainsi que certains faits qui vous concernent. Mais pas tout ce qui s'est passé en 1958. Je ne crois pas d'ailleurs que j'aurai à le faire ; cela finira par vous revenir de soi-même. Et je crois que si je vous en disais trop, avant que vos esprits ne soient prêts à se souvenir, ce qui est arrivé à Stan...

– Pourrait nous arriver ? demanda calmement Ben.

– Oui, fit Mike, c'est exactement ce que je redoute.

– Alors, dis-nous ce que tu peux nous dire, Mike, conclut Bill.

– Très bien, je commence. »

## 4

### Le Club des Ratés obtient un scoop

« Les assassinats ont recommencé », reprit Mike d'un ton neutre.

Il parcourut la table des yeux et son regard s'arrêta sur Bill.

« Le premier de ces “nouveaux meurtres”, si vous me permettez cette sinistre expression, a eu pour cadre le pont de Main Street ; il a commencé dessus, et s'est achevé dessous. La victime était un homosexuel au caractère encore enfantin du nom d'Adrian Mellon. Il souffrait d'asthme aigu. »

La main d'Eddie vint effleurer son inhalateur.

« Ça s'est passé l'été dernier, le 21 juillet, la dernière nuit des fêtes du canal, une sorte de manifestation qui... euh...

– Un rituel à la Derry », proposa Bill doucement. De ses longs doigts il se massait les tempes, et il n'était pas difficile de deviner qu'il pensait à son frère George... George, qui avait lui aussi certainement été le premier, l'autre fois.

« Un rituel, oui », répondit calmement Mike.

Il leur rapporta succinctement l'histoire d'Adrian Mellon, et vit sans plaisir les yeux s'agrandir. Il leur révéla ce qui avait été publié dans le *Derry News*, mais aussi ce qui ne l'avait pas été, et notamment le témoignage de Don Hagarty et de Christopher Unwin à propos d'un certain clown qui se serait trouvé sous le pont comme le troll de la légende, un clown qui aurait été un Ronald McDonald mâtiné de Bozo, d'après la description de Hagarty.

« C'était lui, fit Ben, écœuré, d'une voix enrouée. Ce salopard de Grippe-Sou.

– Il y a autre chose, poursuivit Mike en regardant Bill. L'un des policiers – celui qui a sorti en personne Adrian Mellon du canal – s'appelle Harold Gardener.

– Seigneur Jésus ! s'exclama Bill d'une voix chevrotante.

– Bill ? » Beverly le regarda et posa une main sur son bras. Sa voix trahissait son inquiétude.  
« Qu'est-ce qui ne va pas, Bill ?

– Harold devait avoir environ cinq ans, à l'époque, dit Bill, cherchant confirmation dans le regard de Mike.

– En effet.

– De quoi s'agit-il, Bill ? demanda Richie.

– Ha-Harold G-G-Gardener était le fils de D-Dave Gardener. Dave vivait à l'époque dans notre rue, en contrebas, quand George a été tué. C'est lui qui a trouvé G-G... mon frère le premier, et qui l'a ramené à la maison, enroulé dans une c-couverture. »

Ils gardèrent le silence, et pendant un bref instant, Beverly se cacha les yeux de la main.

« Ça ne colle que trop bien, non ? dit finalement Mike.

– En effet, dit Bill. Ça colle parfaitement.

– Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, j'ai fait des fiches sur vous six, depuis des années, reprit Mike. Mais ce n'est que récemment que j'ai compris pour quelles raisons ; en fait, je poursuivais un but concret. J'ai cependant attendu, attendu de voir la tournure qu'allaient prendre les choses. J'avais besoin d'une certitude absolue, comprenez-vous, avant de... de perturber vos existences. Pas à quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze pour cent, mais à cent pour cent.

« En décembre l'an dernier, on a retrouvé le corps d'un garçonnet de huit ans dans Memorial Park, Steven Johnson. Comme Adrian Mellon, il avait été sauvagement mutilé, avant ou après sa mort, mais il donnait l'impression d'avoir tout aussi bien pu mourir d'épouvante.

– Agression sexuelle ? demanda Eddie.

– Non, rien que des mutilations.

– Combien de cas, en tout ? poursuivit Eddie, l'air de quelqu'un qui n'a pas réellement envie de connaître la réponse.

– Neuf. Jusqu’ici.

– Ce n’est pas possible ! s’écria Beverly. On en aurait parlé dans les journaux... à la télévision ! Quand ce cinglé de flic a tué toutes ces femmes à Castle Rock... et tous ces enfants qui ont été assassinés à Atlanta...

– C’est vrai, dit Mike. J’y ai beaucoup réfléchi. Atlanta est le cas le plus proche de ce qui se passe ici, et Bev a raison : la nouvelle a fait le tour du pays. D’une certaine manière, la comparaison avec Atlanta est ce qui m’épouvante le plus. Le meurtre de neuf enfants..., nous devrions avoir tous les correspondants des chaînes de télé chez nous, des revendications de cinglés, des journalistes du *Atlantic Monthly* comme de *Rolling Stone*..., tout le cirque des médias, autrement dit.

– Et ils ne sont pas venus, dit Bill.

– Non. Oh, on trouve bien un papier dans le supplément du dimanche du *Telegram* de Portland, un autre en cherchant bien dans le *Globe* de Boston ; un programme d’informations régionales d’une télé de Boston a consacré quelques minutes en février dernier aux meurtres restés sans solution, et l’un des spécialistes a fait allusion au cas de Derry, simplement en passant... en tout cas, il s’est bien gardé de dire que des séries de crimes identiques s’y étaient déjà produites en 1957-1958 et en 1929-1930.

« On trouve évidemment des explications superficielles : Atlanta, New York, Chicago ou Detroit sont de grandes villes médiatisées, et du coup, la moindre chose qui s’y passe y connaît un retentissement proportionnel. Il n’y a ni radio ni télé à Derry ; dans ce domaine, c’est Bangor qui tient le haut du pavé.

– À l’exception du *Derry News*, remarqua Eddie, les faisant tous rire.

– Sauf que nous savons tous que ce n’est qu’une feuille de chou. Mais enfin le réseau de communications existe, et l’histoire aurait dû émerger sur le plan national à un moment ou un autre. Or rien de tel n’est arrivé. Et cela, à mon avis, pour une raison très simple : Ça ne veut pas.

– Ça, murmura Bill, presque pour lui-même.

– Oui, Ça, répéta Mike. Si nous devons donner un nom à Ça, autant l’appeler Ça. Voyez-vous, j’ai commencé à me dire que Ça est ici depuis si longtemps... quelle que soit la réalité de Ça... que Ça fait maintenant partie de Derry, un peu comme le château d’eau, le canal ou Basse Park. Sauf que ce n’est pas une question de géographie extérieure, comprenez-vous. Peut-être en a-t-il été ainsi à une époque ; mais aujourd’hui, Ça est dedans... d’une manière ou d’une autre, à l’intérieur. C’est la seule façon que j’aie trouvée pour comprendre les choses affreuses qui se sont déroulées ici – celles qui paraissent à peu près explicables comme celles qui ne le sont absolument pas. Il s’est produit un incendie dans une boîte de nuit pour Noirs, le Black Spot, en 1930. Une

année auparavant, un gang de hors-la-loi issus de la Crise avait été massacré sur Canal Street, en plein milieu de l'après-midi.

– Le gang Bradley, intervint Bill. C'est le FBI qui les a eus, non ?

– Ça, c'est la version officielle, mais on est loin de la vérité. D'après ce que j'ai pu trouver – et j'aurais donné beaucoup pour qu'il en soit autrement, parce que j'aime cette ville –, les sept hommes et femmes du gang Bradley ont été abattus par les bons et honnêtes citoyens de Derry. Je vous raconterai ça une autre fois.

« Il y a eu aussi l'explosion des aciéries Kitchener pendant une chasse aux œufs de Pâques, en 1906. On trouve la même année toute une série de mutilations affreuses sur des animaux, dont la trace remonte jusqu'à Andrew Rhulin, le grand-oncle du propriétaire actuel de la ferme Rhulin. Il aurait été tué à coups de poignard par les trois policiers chargés de l'arrêter. Aucun d'eux n'a jamais fait l'objet de poursuites. »

Mike sortit un petit carnet de notes d'une de ses poches et se mit à le feuilleter, parlant sans lever les yeux. « En 1877, on dénombre quatre lynchages dans les limites de la ville. L'un de ceux qui a eu droit à la cravate de chanvre était un prédicateur laïc de l'Église méthodiste, qui aurait noyé ses quatre enfants dans sa baignoire comme s'il s'agissait de petits chats, et aurait ensuite abattu sa femme d'un coup de fusil en pleine tête. Il avait placé l'arme entre ses mains pour faire croire à un suicide, mais personne ne s'y est trompé. Un an auparavant, on avait trouvé quatre bûcherons morts dans leur cabanon au bord de la Kenduskeag ; littéralement mis en pièces. On trouve dans de vieux journaux intimes des cas de disparitions d'enfants, voire de familles entières... dont on ne parle jamais dans les documents officiels. Et ça continue comme ça, mais sans doute avez-vous saisi le principe.

– Je crois que oui, dit Ben. Il se passe quelque chose ici, mais c'est... privé. »

Mike referma son carnet, le remit dans sa poche et les regarda, l'air sérieux.

« Si j'étais assureur et non pas bibliothécaire, je vous dessinerais peut-être un graphique. Il montrerait un taux inhabituellement élevé de tous les crimes violents imaginables, y compris les viols, les incestes, les effractions, les vols d'autos, les femmes et les enfants battus, les agressions.

« Il existe au Texas une ville de taille moyenne où le taux de criminalité est très en dessous de ce à quoi on pourrait s'attendre pour une ville de ce type, où plusieurs races cohabitent. On a attribué l'exceptionnelle placidité de ses habitants à la qualité de l'eau... une sorte de tranquillisant naturel s'y trouverait. C'est exactement le contraire ici. En année ordinaire, Derry est déjà une ville violente. Mais tous les vingt-sept ans, même si le cycle est en réalité un peu approximatif, cette violence atteint des sommets de fureur... sans qu'il y ait jamais eu un retentissement national.

– Comme si une sorte de cancer était à l'œuvre ici ? demanda Beverly.

– Pas du tout. Quand il n'est pas traité, un cancer tue invariablement. Non seulement Derry ne meurt pas, mais la ville est florissante... d'une manière qui n'a rien de spectaculaire, certes. C'est simplement une petite ville gentiment prospère dans un État relativement peu peuplé, et où se passent en temps ordinaire des choses un peu trop macabres et des choses franchement abominables tous les quarts de siècle environ.

– Cela se vérifie-t-il systématiquement ? » demanda Ben.

Mike acquiesça. « Systématiquement : 1715-1716 ; puis 1740 jusqu'aux environs de 1743 – sans doute une période particulièrement dure –, 1769-1770, et ainsi de suite. Jusqu'à nos jours sans interruption. J'ai l'impression, en outre, que c'est allé en empirant, peut-être simplement parce que Derry était davantage peuplé à chaque cycle, mais on ne peut exclure d'autres raisons. En 1958, le cycle semble s'être interrompu prématurément ; ce dont nous sommes responsables. »

Bill Denbrough se pencha en avant, les yeux soudain brillants. « Es-tu sûr de cela ? Vraiment sûr ? »

– Oui, répondit Mike. Tous les autres cycles ont culminé au mois de septembre, se terminant en apothéoses macabres. La vie retrouve en général son cours ordinaire vers la Noël... Pâques au plus tard. En d'autres termes, on trouve des "mauvaises années" de quatorze à vingt mois tous les vingt-sept ans. Mais la "mauvaise année" qui a débuté en octobre 1957 avec la mort de ton frère s'est abruptement interrompue en août 1958.

– Et pourquoi ? » demanda vivement Eddie. Son souffle s'était raccourci ; Bill se souvint du sifflement aigu que produisait sa respiration, et comprit qu'il n'allait pas tarder à avoir recours au bon vieux décoince-poumons. « Qu'avons donc nous fait de spécial ? »

La question resta suspendue en l'air. Mike parut l'examiner... et finalement secoua la tête. « Vous vous en souviendrez, dit-il. Le moment venu, vous vous en souviendrez. »

– Et sinon ? demanda Ben.

– Alors que Dieu nous vienne en aide.

– Neuf gosses massacrés cette année, murmura Richie. Seigneur !

– Lisa Albrecht et Steven Johnson fin 1984, reprit Mike. Disparition en février d'un garçon, un adolescent du nom de Dennis Torrio. On a retrouvé son corps à la mi-mars, dans les Fiches, mutilé. Pas loin d'ici. »

Il sortit une photo de la poche où il avait rangé son carnet et lui fit faire le tour de la table. Beverly et Eddie la regardèrent, intrigués, mais Richie Tozier réagit violemment et la laissa tomber comme si elle le brûlait. « Seigneur Jésus, Mike ! » Il leva les yeux, des yeux agrandis,

terrifiés. Puis il poussa la photo vers Bill.

Bill la regarda et eut l'impression que le monde devenait tout gris et onduleux autour de lui. Il eut un instant la certitude qu'il allait s'évanouir. Il entendit un grognement, et comprit qu'il en était l'auteur. Il laissa tomber la photo.

« Qu'est-ce que c'est ? » entendit-il dire à Bev. Qu'est-ce que ça signifie, Bill ?

– C'est la photo de classe de mon frère, finit par répondre Bill. C'est Geo-Georgie. La photo de son album. Celle qui s'est animée. Celle où il a cligné de l'œil. »

La photo finit de faire le tour, tandis que Bill restait pétrifié à l'autre bout de la table, les yeux perdus dans l'espace. C'était en fait la photo d'une photo. Le cliché était celui d'une photo d'école en mauvais état posée sur un fond blanc – des lèvres souriantes qui, en s'écartant, laissaient voir les deux trous où n'avaient jamais poussé de nouvelles dents (*À moins qu'elles ne poussent dans le cercueil*, pensa Bill avec un frisson). Dans le bas on lisait : AMIS D'ÉCOLE 1957-1958.

« On l'a trouvée cette année ? » reprit Beverly. Mike acquiesça et elle se tourna vers Bill. « Quand l'as-tu vue pour la dernière fois, Bill ? »

Il se mouilla les lèvres, faisant un effort pour parler ; rien ne sortit. Il essaya de nouveau, sentant les mots se bousculer dans sa tête, conscient du bégaiement qui revenait, luttant contre lui, luttant contre la terreur.

« Je n'ai pas revu cette photo depuis 1958. Pendant le printemps qui a suivi la mort de George. Quand j'ai voulu la montrer à Richie, elle était p-partie. »

Il y eut comme un grand hoquet prolongé, et tous sursautèrent, tandis qu'Eddie, un peu embarrassé, déposait son inhalateur sur la table.

« Eddie Kaspbrak au décollage ! » s'écria Richie d'un ton joyeux ; puis soudain, surnaturellement, la voix du commentateur des actualités filmées des années 50 surgit de la bouche de Richie : « Aujourd'hui à Derry, toute la ville était dans les rues pour assister à la parade des asthmatiques, dont la grande vedette fut Ed le Grand Morveux, connu partout en Nouvelle-Angleterre en tant que... »

Il s'arrêta brusquement, et porta une main à son visage, comme pour se cacher les yeux. Bill pensa soudain : *Non, non, ce n'est pas ça. Pas pour se cacher les yeux mais pour remonter les lunettes sur son nez. Les lunettes qu'il ne porte plus. Oh, Seigneur, qu'est-ce qui nous arrive ?*

« Je suis désolé, Eddie, dit Richie. C'était... cruel. Je me demande à quoi je pensais. » Il les regardait les uns après les autres, abasourdi.

C'est Mike Hanlon qui rompit le silence.

« Après la découverte du corps de Steven Johnson, je m'étais promis que si quoi que soit

d'autre arrivait, si un seul autre cas indiscutable se produisait, je vous appellerais – il m'a fallu deux mois pour le faire. C'était comme si ce qui se passait m'hypnotisait par la *conscience* et la *détermination* que ça manifestait. On a trouvé la photo de George près d'un tronc couché à moins de trois mètres du corps de Torrio. Elle n'était pas cachée, bien au contraire, comme si le tueur avait voulu qu'on la trouve. Je suis sûr qu'il le voulait.

– Comment as-tu obtenu la photo de la police, Mike ? demanda Ben. C'est une photo de police, non ?

– Oui, c'est bien ça. Il y a un type, au département de police, qui ne déteste pas se faire un peu d'argent de poche. Je lui donne vingt billets par mois, c'est tout ce que je peux faire. Il me file des tuyaux.

« On a trouvé le cadavre de Dawn Roy quatre jours après celui de Torrio, dans McCarron Park. Treize ans. Décapité.

« Le 23 avril dernier, celui d'Adam Terrault. Seize ans. Disparition signalée la veille : n'était pas revenu d'un entraînement sportif. Trouvé à côté du chemin qui traverse la ceinture verte juste derrière West Broadway. Également décapité.

« Le 6 mai. Frederick Cowan. Deux ans et demi. Trouvé noyé dans les toilettes d'une salle de bains au premier.

– Oh, Mike ! s'écria Beverly.

– Je sais, c'est moche, fit Mike, presque d'un ton de colère. Crois-tu que je ne m'en rende pas compte ?

– La police n'a-t-elle pas adopté la thèse de l'accident ? » insista Bev.

Mike secoua la tête. « Sa mère était en train de mettre du linge à sécher dans la cour. Elle a entendu un bruit de lutte – ou du moins son fils crier. Elle a couru aussi vite qu'elle a pu. Elle dit que le bruit de la chasse des toilettes lui est parvenu, tirée à plusieurs reprises, alors qu'elle montait l'escalier ainsi qu'un rire, un rire qui d'après elle n'aurait rien eu d'humain.

– Et elle n'a rien vu d'autre ? demanda Eddie.

– Si, son fils. La colonne vertébrale brisée, le crâne fracturé. La séparation vitrée de la douche était cassée. Il y avait du sang partout. La mère se trouve actuellement à l'hôpital psychiatrique de Bangor. D'après mon... ma source au département de police, elle est devenue complètement folle.

– Foutrement pas étonnant, fit Richie, la voix rauque. Quelqu'un a une cigarette ? »

Beverly lui en tendit une, qu'il alluma d'une main visiblement tremblante.

« La thèse de la police est que le tueur est entré par le devant de la maison pendant que la mère du petit Cowan étendait son linge à l'arrière. Puis, quand il a entendu les pas de celle-ci dans

l'escalier, il aurait sauté depuis la fenêtre de la salle de bains dans la cour qu'elle venait de quitter, et aurait ainsi disparu. Sauf que la fenêtre n'est qu'une imposte qu'un gosse de sept ans aurait du mal à franchir. Et cela représente un saut de huit mètres sur les dalles d'un patio. Rademacher n'apprécie pas qu'on parle de ces détails et personne dans la presse – en tout cas pas dans le *Derry News* – ne l'a interpellé là-dessus. »

Mike prit un verre d'eau et fit circuler un deuxième cliché. Il ne venait pas de la police ; on y voyait un écolier souriant d'environ treize ans. Il s'était mis sur son trente et un pour la photo et avait les mains sagement posées sur les genoux ; mais il y avait une petite lueur diabolique dans son œil. Il était noir.

« Jeffrey Holly, dit Mike. 13 mai. Une semaine après la mort du petit Cowan. Éventré. Trouvé dans Bassey Park, près du canal.

« Neuf jours après ça, on a trouvé un petit huitième du nom de John Feury dans Neibolt Street. Mort... »

Eddie laissa échapper un cri aigu et tremblant. Il chercha son inhalateur mais le fit tomber de la table, d'où il roula jusqu'aux pieds de Bill, qui le lui ramassa. Le visage d'Eddie avait pris une nuance jaunâtre malade, et sa respiration n'était qu'un halètement sifflant.

« Donnez-lui quelque chose à boire ! s'écria Ben. Que quelque'un lui... »

Mais Eddie secouait la tête. Il s'envoya une dose de l'inhalateur ; sa poitrine se souleva sous la violence de l'aspiration. Il déclencha une deuxième dose et se laissa aller sur son siège, les yeux à demi fermés, haletant.

« Ça va aller, dit-il d'une voix entrecoupée. Donnez-moi une minute, et je suis à vous.

– Tu es sûr, Eddie ? demanda Beverly. Peut-être devrais-tu t'allonger un...

– Ça va aller très bien, répéta-t-il sèchement. C'était juste... le choc. J'avais complètement oublié Neibolt Street. »

Personne ne répondit. C'était inutile. Bill pensa : *On croit qu'on a atteint le summum de l'horreur et Mike nous sort un autre nom comme dans un tour de magie noire plein de malveillance, et on se retrouve de nouveau sur le cul.*

Il y en avait trop pour pouvoir faire face à tout en même temps. Trop de manifestations d'une inexplicable violence qui semblait plus ou moins dirigée contre les six personnes présentes ici – c'était du moins ce que semblait suggérer la photo de George.

« Les deux jambes du gamin avaient disparu, continua Mike doucement, mais d'après l'examen médical, elles lui avaient été arrachées après sa mort. Son cœur a lâché. Comme s'il était littéralement mort de peur. C'est le facteur qui l'a découvert. Il a vu une main qui dépassait d'en dessous d'un porche.

– Celui du 29, c’est bien ça ? » le coupa Rich, auquel Bill jeta un bref regard. Richie le lui rendit, acquiesça lentement et se tourna de nouveau vers Mike. « Le 29, Neibolt Street ?

– Oh oui, répondit Mike, toujours de la même voix calme.

Au 29. » Il prit un peu d’eau. « Ça va bien, Eddie ? »

Eddie acquiesça ; sa respiration était plus libre.

« Rademacher a procédé à une arrestation le lendemain de la découverte du corps du petit Feury, reprit Mike. Il y avait un éditorial à la une du *Derry News*, ce jour-là, qui demandait sa démission.

– Au bout de huit meurtres inexplicables ? ricana Ben. Quelle audace de leur part, vous ne trouvez pas ? »

Beverly voulut savoir qui avait été arrêté.

« Un type qui vit dans une petite baraque au bord de la route numéro 7, presque au-delà des limites de la ville du côté de Newport. Une sorte d’ermite. Il brûle des débris de bois dans son poêle et son toit est fait de bardeaux volés et d’enjoliveurs de roues. Harold Earl. Il ne lui passe probablement pas plus de deux cents dollars de liquide entre les mains par an. Quelqu’un qui passait en voiture l’a aperçu sur le pas de sa porte qui examinait le ciel, le jour où on a découvert le corps du petit Feury. Ses vêtements étaient couverts de sang.

– Alors peut-être..., commença Richie, une note d’espoir dans la voix.

– Alors rien du tout. Il venait de dépecer trois daims dans son appentis. Des daims qu’il avait braconnés du côté de Haven. Le sang de ses vêtements était bien du sang de daim. Rademacher lui a demandé s’il avait tué Feury, et il aurait répondu : “Ben ça oui, j’ai tué des tas de gens. Surtout pendant la guerre.” Il a aussi déclaré avoir vu des choses dans le bois, la nuit. Des lumières bleues, flottant à quelques centimètres au-dessus du sol. Des feux de cadavres, comme il les appelle.

« On l’a expédié à l’hôpital psychiatrique de Bangor. D’après les résultats de l’examen médical, il aurait le foie gros comme un pois chiche. Il a bu du diluant à peinture...

– Oh, mon Dieu ! s’exclama Beverly.

– Et il est sujet à des hallucinations. Mais Rademacher s’accroche à cette version, et il y a encore trois jours, il le tenait pour le suspect le plus vraisemblable. Il y a huit types à lui qui creusent les environs de la baraque d’Earl, à la recherche des têtes et des membres manquants, ou d’abat-jour faits en peau humaine – ou Dieu sait quoi encore. »

Mike se tut un instant, la tête baissée, avant de reprendre, un léger début d’enrouement dans la voix : « J’avais retardé, retardé. C’est avec la dernière affaire, que j’ai décroché mon téléphone et que je vous ai appelés. Je regrette simplement de ne pas l’avoir fait plus tôt.

– Voyons cette affaire, dit Ben abruptement.

– La victime était du même âge que le petit Feury, c'était d'ailleurs un de ses camarades de classe. On l'a trouvé tout à côté de Kansas Street, à proximité de l'endroit où Bill cachait sa bicyclette quand nous allions jouer dans les Friches. Il s'appelait Jerry Bellwood. Il a été mis en pièces. On a trouvé ce... ce qui restait de lui au pied du remblai bétonné édifié il y a une vingtaine d'années le long de la rue pour arrêter l'érosion du sol. Cette photo de la police a été prise moins d'une demi-heure après l'enlèvement du corps. »

Mike passa le document à Rich Tozier qui l'examina avant de la tendre à Beverly. Celle-ci y jeta un bref coup d'œil, grimaça et le donna à Eddie, qui l'examina longuement, comme fasciné, avant de le passer à Ben. Ben ne fit que l'effleurer du regard et le tendit à Bill.

Or lisait ces mots, rédigés en caractères grossiers sur la paroi de béton :

Bill leva les yeux vers Mike, l'expression farouche. Il était passé par des sentiments d'affolement et d'épouvante ; il éprouvait maintenant les premiers coups d'aiguillon de la colère. Il s'en réjouissait. La colère n'est peut-être pas un sentiment très positif, mais elle valait mieux que l'état de choc, mieux qu'une peur lamentable. « Était-ce écrit avec l'encre à laquelle je pense ?

– Oui, répondit Mike, avec le sang de Jerry Bellwood. »

## 5

### Richie déclenche des bip-bip

Mike reprit ses clichés. Il avait pensé que Bill lui demanderait la dernière photo de classe de George ; il n'en fut rien. Il les remit donc dans sa poche, et tout le monde (Mike y compris) éprouva un sentiment de soulagement quand elles furent hors de vue.

« Neuf enfants, dit doucement Beverly. Je n'arrive pas à y croire. Je veux dire... je sais que c'est vrai, mais quelque chose en moi n'arrive pas à l'admettre. Neuf mômes et rien ? Rien du tout ?

– Ce n'est pas du tout comme ça, corrigea Mike. Les gens sont en colère, les gens ont peur... du moins en apparence. Il est vraiment impossible de distinguer ceux qui sont sincères de ceux qui simulent

– *Qui simulent ?*

– Est-ce que tu te souviens, Beverly, quand nous étions gamins, de cet homme qui s'était contenté de replier son journal et de rentrer chez lui alors que tu l'appelais au secours ? »

Quelque chose passa dans son regard, et elle eut pendant un instant une expression de compréhension et de terreur. Puis elle parut seulement intriguée. « Non... quand était-ce ?

– Peu importe. Ça te reviendra le moment voulu. Ce que je voulais seulement dire est que les choses ont l'air de se passer normalement à Derry. Confrontés à cette affreuse série de meurtres, les gens font tout ce qu'on s'attend à les voir faire – exactement comme en 1958, au moment des assassinats et des disparitions d'enfants. Le Comité pour la sauvegarde de nos enfants s'est reconstitué, seul le lieu de réunion a changé. La police d'État nous a envoyé un renfort de seize détectives, sans parler d'un contingent du FBI, et le couvre-feu a été rétabli.

– Oh, oui, le couvre-feu, intervint Ben en se frottant le cou lentement et délibérément. Il a fait des merveilles en 58. Je m'en souviens très bien.

– J'oubliais l'Association des mères accompagnatrices, qui vérifie que tous les enfants qui vont à l'école, de la maternelle à la quatrième, sont bien escortés jusqu'à chez eux. Le *Derry News* a reçu plus de deux mille lettres, rien qu'au cours de ces trois dernières semaines, exigeant une solution rapide. Et bien entendu, l'émigration a repris. Il y a des fois où je me dis que c'est le seul critère authentique pour distinguer ceux qui sont vraiment sincères dans leur désir qu'il soit mis un terme à ces horreurs ; ceux-là ont réellement peur et préfèrent s'en aller.

– Il y a vraiment des gens qui partent ? demanda Richie.

– Chaque fois que le cycle reprend. Il est impossible de dire exactement combien, car il ne s'est jamais déclenché exactement la même année qu'un recensement depuis 1850. Mais ils s'en vont en quantités non négligeables. Comme des gosses qui s'aperçoivent qu'en fin de compte, la maison est vraiment hantée.

– Venez à la maison, venez à la maison ! » dit doucement Beverly. Quand elle releva les yeux, ce fut vers Bill qu'elle regarda, et non vers Mike. « Ça voulait que nous revenions. Pourquoi ?

– Ça peut vouloir que nous revenions tous, dit Mike un peu énigmatiquement. C'est possible, Ça peut vouloir se venger. Après tout, nous l'avons forcé à battre en retraite, une fois.

– Se venger... ou peut-être simplement remettre les choses en ordre », dit Bill.

Mike acquiesça. « Il y a aussi un certain désordre dans vos existences, voyez-vous. Aucun de vous n'est parti indemne de Derry... Ça vous a laissé sa marque. Vous avez tous oublié ce qui s'est passé ici, et les souvenirs que vous conservez de cet été sont fragmentaires. Et il y a ce fait étonnant que vous êtes tous riches.

– Allons voyons ! s'exclama Richie. C'est à peine si...

– Doucement, doucement, fit Mike, une main levée en esquissant un sourire. Je ne vous accuse pas de quoi que ce soit ; j'essaie simplement de mettre les faits sur la table. Par rapport au

bibliothécaire d'une petite ville qui ne se fait même pas onze gros billets par an après impôts, vous êtes riches, d'accord ? »

Mal à l'aise, Richie haussa les épaules dans son costume à neuf cents dollars. Ben était profondément absorbé dans le découpage en fines lamelles de sa serviette de papier. À part Bill, personne ne regardait Mike dans les yeux.

« D'accord aussi, personne ici ne se trouve dans la catégorie des Rockefeller, reprit Mike, mais vous êtes tous très à l'aise, même selon les normes de la classe dite "moyenne supérieure" américaine. Nous sommes entre amis, ici, alors, pas de manières. Si l'un de vous a déclaré moins de quatre-vingt-dix mille dollars de revenus aux impôts en 1984, qu'il ou qu'elle lève la main ».

Ils se regardèrent les uns les autres, presque furtivement, gênés, comme le sont toujours les Américains quand leur propre succès s'étale ; comme si l'argent était des œufs cuits durs et l'aisance les inévitables pets dus à une surconsommation. Bill sentait le rouge lui monter aux joues – ainsi que son incapacité à le contrôler. Il avait reçu dix mille dollars de plus que la somme mentionnée par Mike rien que pour produire la première ébauche de son dernier scénario. Et on lui en avait promis vingt mille de plus pour chaque nouvelle mouture qu'il faudrait éventuellement faire. Sans parler des pourcentages... ni des confortables avances sur droits d'auteur prévues par le dernier contrat pour deux ouvrages qu'il venait de signer. Combien avait-il déclaré, en 1984 ? Dans les huit cent mille dollars, non ? Largement de quoi, de toute façon, paraître monstrueux en comparaison des onze mille dollars de salaire de Mike Hanlon.

*C'est donc le salaire que tu reçois pour monter la garde au phare, Mike, vieux gosse ? N'y avait-il pas moyen de demander une augmentation ?* pensa Bill.

Mike dit : « Bill Denbrough, écrivain à succès dans une société où l'on ne trouve que peu de romanciers et où seule une minorité d'entre eux ont la chance de vivre de leur plume. Beverly Rogan, qui fait dans le chiffon, un secteur où il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Elle est en fait la créatrice la plus recherchée dans un bon tiers du pays, à l'heure actuelle.

– Oh, ce n'est pas moi ! » protesta Beverly. Elle eut un petit rire nerveux et alluma une nouvelle cigarette au mégot de la précédente. « C'est Tom. Sans lui, j'en serais encore à retoucher les robes et à coudre les ourlets. Je n'ai aucun sens des affaires, même Tom le dit. C'est juste... Tom. Et de la chance, voyez-vous. » Elle tira une seule longue bouffée sur sa cigarette puis l'écrasa.

« M'est avis que la jeune dame p'oteste t'op fo't », fit Richie malicieusement.

Elle se tourna vivement sur son siège et lui jeta un regard courroucé, le visage empourpré. « Qu'est-ce que tu veux dire exactement, Richie Tozier ?

– Me battez pas, Miss Sca'lett ! » gémit Richie de sa voix négrillon du Sud, aiguë et

tremblante. À cet instant-là, Bill revit, avec une limpidité surnaturelle, le garçon qu'il avait connu ; non pas une ombre en surimpression floue sur l'image nette de l'adulte qu'il était devenu, mais une créature ayant presque plus de réalité que l'homme qu'il avait sous les yeux. « Me battez pas ! J'veais vous appo'ter un aut'e cocktail de f'uits, Miss Sca'lett ! Pou' boi'e sous le po'che là où il fait un peu plus Pais ! Fouettez pas le pauv'e ga'çon !

– Tu es impossible, Richie, dit froidement Beverly. Quand te décideras-tu à grandir ? »

Richie la regarda, son visage souriant prenant une expression d'incertitude. « Avant de revenir ici, je croyais que c'était fait.

– Rich, lui, reprit Mike, est peut-être le disc-jockey le plus populaire des États-Unis. Tu tiens Los Angeles dans le creux de ta main, sans aucun doute. Le tout couronné par deux programmes dont l'un est le Top Quarante le plus suivi de la côte Ouest et l'autre quelque chose qui s'appelle, je crois, *Les Cinglés des années 40...*

– Gaffe, gaffe, mec ! le coupa Richie de sa voix de voyou, ce qui ne l'empêchait pas de rougir. M'en vais te mettre la tête à la place du cul, moi. Je vais...

– Eddie, continua Mike en ignorant Richie, possède une florissante entreprise de véhicules de grande remise, dans une ville où on doit zigzaguer entre des limousines grandes comme des péniches quand on traverse la rue. Deux entreprises de grande remise font faillite par semaine dans la Grande Pomme, mais Eddie, lui, s'en sort admirablement.

« Quant à Ben, c'est probablement le jeune architecte le plus prometteur de la planète. »

Ben ouvrit la bouche, probablement pour protester, puis la referma brusquement.

Mike leur sourit et tendit les mains. « Je ne veux mettre personne dans l'embarras, mais il faut jouer cartes sur table. Certes, on trouve des gens qui réussissent jeunes, des gens qui réussissent dans des domaines hautement spécialisés – s'il n'y en avait pas, personne ne voudrait tenter sa chance. S'il s'agissait d'un ou deux d'entre vous seulement, on pourrait parler de coïncidences. Mais il s'agit de vous tous, y compris Stan Uris, l'expert-comptable dont l'étoile ne cessait de monter à Atlanta... c'est-à-dire dans tout le Sud. J'en conclus que votre réussite trouve son origine dans ce qui s'est passé il y a vingt-sept ans ici. Si vous aviez tous absorbé de l'amiante à cette époque et si vous vous retrouviez tous aujourd'hui avec un cancer du poumon, la corrélation ne serait pas plus claire et plus probante. L'un de vous conteste-t-il cette analyse ? »

Il regarda autour de lui. Personne ne lui répondit.

« Tous sauf toi, Mike, dit Bill au bout de quelques instants. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– N'est-ce pas évident ? répondit Mike avec un sourire. Je suis resté sur place.

– Tu as gardé le phare », lança Ben. Bill sursauta à ces mots, et se tourna vers lui, mais Ben regardait Mike intensément et n'y fit pas attention. « Je ne m'en sens pas mieux pour autant,

Mike. Je dirais même que je me sens comme un de ces cons de papillons.

– Amen ! » dit Beverly.

Mike secoua patiemment la tête. « Vous n'avez pas à vous sentir coupables de quoi que ce soit. Vous imaginez-vous que c'est moi qui ai choisi de rester ici et que c'est vous qui avez choisi de partir ? Bon sang, nous n'étions que des gosses. Pour une raison ou une autre, vos parents ont déménagé, et vous faisiez partie des bagages. Mes parents sont restés. Pensez-vous que ce fut leur décision ? Je ne crois pas. Pour aucun. Qui est-ce qui a décidé de ceux qui partiraient et de ceux qui resteraient ? Le hasard ? Le destin ? Ça ? Autre chose ? Je l'ignore. Mais en tout cas, sûrement pas nous. Alors, arrêtez.

– N'en ressens-tu pas... un peu d'amertume ? lui demanda timidement Eddie.

– J'ai été trop occupé pour ça. J'ai passé beaucoup de temps à veiller et à attendre... Je veillais et j'attendais même avant de m'en rendre compte, je crois ; mais depuis cinq ans, environ, je suis en alerte rouge, pourrait-on dire. Depuis le début de l'année, je rédige un journal. Et quand on écrit, on pense plus intensément... ou peut-être avec plus de précision, simplement. Et une des choses qui ont occupé mes réflexions, écrites ou non, a été la nature de Ça. Je crois Ça capable de nous manipuler et de laisser sa marque sur les gens du fait de ce qu'il est. Comme on sent encore la mouffette quand elle nous a pissé dessus, même après un bon bain. »

Mike défit lentement les boutons de sa chemise et l'ouvrit. Tous pouvaient voir les cicatrices roses laissées par des griffes sur la peau brune et lisse de sa poitrine, entre les seins.

« Comme les griffes laissent des cicatrices, dit-il.

– Le loup-garou ! s'exclama Richie d'une voix presque gémissante. Oh, Seigneur, Grand Bill, le loup-garou ! Quand nous sommes revenus à Neibolt Street !

– Quoi ? fit Bill. Qu'est-ce que tu dis ?

– Comment, tu ne t'en souviens pas ?

– Si... Toi aussi ?

– Je... presque... » L'air effrayé, Richie n'insista pas.

« Es-tu en train de dire que cette chose n'est pas mauvaise ? » demanda soudain Eddie à Mike. Il avait l'air hypnotisé par les cicatrices. « Qu'elle fait simplement partie... de l'ordre de la nature ?

– Il ne s'agit pas de comprendre un élément de l'ordre de la nature ou de lui trouver des excuses, répondit Mike en reboutonnant sa chemise. Et je ne vois aucune raison d'agir sur une autre base que celle que nous, nous comprenons : que Ça tue, que Ça tue notamment des enfants, et que c'est mal. C'est Bill qui, le premier d'entre nous, l'a compris. Tu t'en souviens, Bill ?

– Je me souviens que je voulais tuer Ça, confirma Bill, qui se rendit compte que le pronom

venait pour la première fois dans sa bouche de prendre le statut définitif de nom propre. Mais je n'avais pas une vision globale de la question, si vous voyez ce que je veux dire ; je voulais simplement tuer Ça, parce que Ça avait tué George.

– Et tu le veux toujours ? »

Bill réfléchit intensément à la question. Il regarda ses mains posées à plat sur la table et évoqua l'image de George dans son ciré jaune, capuchon relevé, tenant à la main le bateau en papier journal paraffiné. Puis il leva les yeux sur Mike.

« P-P-Plus que jamais. »

Mike acquiesça, comme si c'était la réponse qu'il attendait. « Ça a laissé sa marque sur nous. Ça nous a imposé sa volonté, exactement comme Ça impose sa volonté sur toute cette ville, la semaine comme les jours fériés, même au cours de ces longues périodes où Ça dort, hiberne ou je ne sais quoi, entre ses périodes... plus actives. (Mike leva un doigt.) Mais si sa volonté a de l'effet sur nous, *notre volonté a également de l'effet sur Ça*, à un moment donné. Nous avons arrêté Ça avant que Ça en ait fini, c'est une certitude. L'avons-nous affaibli ? Blessé ? Je crois que oui. Je crois que nous avons été si près de tuer Ça que nous sommes repartis en croyant l'avoir fait.

– Mais tu ne te souviens pas non plus de cette partie, n'est-ce pas ? demanda Ben.

– Non. Je me souviens avec une précision presque parfaite de tout ce qui est arrivé jusqu'au 15 août 1958. En revanche, c'est le black-out total pour la période qui suit, environ jusqu'au 4 septembre, la date de la rentrée des classes ; elle n'est pas floue ou vague, elle a été complètement effacée de ma mémoire, à une exception près : il me semble me souvenir de Bill criant à propos de ce qu'il appelait les lumières-mortes. »

Un violent tressaillement agita le bras de Bill, et il renversa une bouteille de bière vide qui alla rouler sur le sol

« Tu t'es coupé ? demanda Beverly, esquissant le geste de se lever.

– Non », répondit-il, la voix râpeuse, le ton sec. La chair de poule tirait la peau de ses deux bras, et il lui semblait que son crâne venait de grossir. Il sentait

*(les lumières-mortes)*

sa pression s'exercer sur la peau tendue de son visage en élancements réguliers qui l'engourdisaient.

« Je voulais ramasser la...

– Non, assieds-toi. » Il aurait voulu la regarder mais était incapable de détacher ses yeux de Mike.

« Te souviens-tu des lumières-mortes ? lui demanda doucement celui-ci.

– Non », répondit Bill. Sa bouche lui donnait la même impression que lorsqu'un dentiste a

abusé de la novocaïne.

« Ça te reviendra.

– Dieu m'en préserve.

– Ça te reviendra tout de même. Pas pour le moment. À moi non plus, d'ailleurs. Et vous ? »

Tous, les uns après les autres, secouèrent la tête.

« Mais nous avons accompli quelque chose, reprit Mike d'un ton calme. Nous nous sommes montrés capables, à un moment donné, d'exercer une sorte de volonté de groupe. À un moment donné, nous avons atteint un certain degré de compréhension, consciemment ou non. » Il s'agita nerveusement. « Si seulement Stan était ici ! Quelque chose me dit qu'avec son esprit ordonné, Stan aurait peut-être une idée...

– Peut-être en avait-il une, en effet, dit Beverly. Et peut-être est-ce ce qui l'a tué. Peut-être avait-il compris qu'il s'agissait d'une forme de magie inaccessible aux adultes.

– Je ne la crois pas inaccessible, dit Mike. Parce qu'il y a encore une chose que nous avons tous en commun. Je me demande s'il y en a parmi vous qui s'en sont rendu compte. »

Ce fut au tour de Bill d'ouvrir la bouche et de la refermer sans avoir rien dit.

« Vas-y, lui lança Mike, parle. Je vois sur ta figure que tu sais de quoi il s'agit.

– Je n'en suis pas sûr, répliqua Bill, mais je crois qu'aucun de nous n'a d'enfant. Est-ce bien ç-ça ? »

Il y eut quelques instants de silence, pour encaisser le choc.

« Ouais, dit Mike, c'est ça.

– Seigneur Tout-Puissant ! s'exclama Eddie. Qu'est-ce que cela a à voir, au nom du ciel, avec le prix du haricot rouge au Pérou ? Pourquoi faudrait-il que tout le monde ait des enfants ? Ça ne tient pas debout !

– Avez-vous des enfants, toi et ta femme ? demanda Mike.

– Si tes fiches sont bien tenues, tu sais foutrement bien que non. Je n'en affirme pas moins que ça n'a pas de rapport.

– As-tu essayé d'avoir des enfants ?

– Nous n'employons aucun contraceptif, si c'est ce que tu veux savoir. » Eddie s'exprimait avec une dignité étrange et émouvante, mais il avait les joues en feu. « Il se trouve simplement que ma femme est un peu... Et puis au diable ! Elle est obèse. Nous sommes allés voir un médecin qui nous a dit qu'elle risquait de ne jamais avoir d'enfant si elle ne perdait pas un peu de poids. On n'est pas des criminels pour autant !

– T'énerve pas, Eds ! fit Richie d'un ton apaisant en se penchant vers lui.

– Et toi, ne m'appelle pas Eds et ne t'avise pas de me pincer la joue ! rétorqua-t-il. Tu sais que j'ai horreur de ça ! que j'en ai toujours eu horreur ! »

Richie, clignant des yeux, se recroquevilla sur son siège.

« Et avec Tom, Beverly ? poursuivit Mike.

– Pas d'enfant, répondit-elle, et pas de contraceptifs non plus. Tom en voudrait... et moi aussi, évidemment », ajouta-t-elle précipitamment en jetant un rapide coup d'œil autour d'elle. Bill lui trouva les yeux un peu trop brillants, comme ceux d'une comédienne faisant un excellent numéro. « Ça n'est pas encore arrivé, simplement.

– As-tu fait faire des examens ? lui demanda Ben.

– Oh oui, bien sûr », dit-elle avec un petit rire pouffé. Et, par l'un de ces sauts qualitatifs de compréhension dont sont capables les personnes douées à la fois de curiosité et de profondeur de vue, Bill en sut d'un seul coup beaucoup sur les rapports de Beverly et de son Grand Homme. Beverly avait subi un test de fertilité ; sa thèse était que le Grand Homme en question avait refusé d'envisager, ne serait-ce qu'un instant, l'idée que quelque chose pût aller de travers dans le sperme manufacturé par les Capsules Sacrées.

« Et ta femme et toi, Bill ? demanda Richie. Avez-vous essayé ? » Tout le monde le regarda avec curiosité... car tous savaient qui était la femme de Bill. Audra n'était pas, et de loin, l'actrice la plus connue et la plus populaire au monde, mais elle jouissait de cette forme particulière de célébrité qui a plus ou moins remplacé le talent en cette deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. On voyait de temps en temps sa photo dans les magazines, et cette étrangère avait un visage délicieux qui leur était connu. Beverly lui parut particulièrement curieuse de sa réponse.

« Nous avons essayé à plusieurs reprises au cours des six dernières années, dit Bill. Pas pendant les huit derniers mois, à cause du tournage de notre film. Audra estime qu'elle ne peut pas se permettre de tomber enceinte juste au moment de commencer une période de dix semaines de tournage, à être malade tous les matins. Mais nous voulons des enfants, oui. Et pour essayer, nous avons essayé.

– Tests de fertilité ? demanda Ben.

– Oui, oui. Il y a quatre ans, à New York. Les médecins ont découvert une très petite tumeur bénigne sur l'utérus d'Audra et nous ont dit que c'était une chance, car elle aurait pu provoquer une grossesse extra-utérine. Mais nous sommes fertiles tous les deux. »

Entêté, Eddie répéta : « Ça ne prouve toujours rien.

– C'est tout de même un peu étonnant, murmura Ben.

– Et toi Ben, pas de petit accident de ton côté ? lui demanda Bill, à la fois frappé et amusé d'avoir failli l'appeler Meule de Foin.

– Je ne me suis jamais marié, j’ai toujours fait attention, et je n’ai aucun procès en recherche de paternité. A part ça, je ne peux rien affirmer.

– Voulez-vous que je vous raconte une histoire marrante ? » demanda Richie. Il souriait, mais pas des yeux.

« Pourquoi pas, répondit Bill. C’est ta spécialité, non ?

– Ta tête comme mon cul, mec », fit Richie avec la voix du flic irlandais. Une fabuleuse voix de flic irlandais. *Tu t’es amélioré de façon incroyable, Richie. Gosse, tu étais incapable de faire un flic irlandais, en dépit de tous tes efforts. Sauf une fois... ou deux... quand (les lumières-mortes)*

*était-ce ?*

« Ta tête comme mon cul, n’oublie pas cette comparaison, mon bon ami, et... »

Ben Hanscom se pinça soudain le nez et cria d’une voix aiguë d’enfant : « Bip-bip, Richie, bip-bip ! Bip-bip ! »

Eddie ne tarda pas à l’imiter, bientôt rejoint par Beverly.

« D’accord, d’accord, fit Richie en riant lui-même. D’accord, je laisse tomber, nom de Dieu ! »

Eddie s’effondra sur son siège, riant aux larmes. « On t’a baisé ce coup-ci, Grande Gueule. Bien vu, Ben ! »

Ben souriait, mais il avait l’air un peu désorienté.

« Bip-bip, reprit Bev, pouffant de rire. J’avais complètement oublié ce truc. On était constamment obligés de te biper, Richie.

– Vous n’avez jamais su apprécier le véritable talent, vous autres », répliqua Richie, décontracté. Comme autrefois, on pouvait le déséquilibrer, mais il était comme ces poussahs dont la base arrondie est lestée de sable, et il revenait toujours en position. « Ce fut l’une de tes petites contributions au Club des Ratés, hein, Meule de Foin ?

– Ouais, je crois bien.

– Quel homme ! » fit Richie d’une voix tremblante d’admiration et de crainte ; puis il se mit à faire des salamalecs à tout le monde, manquant de peu de plonger du nez dans sa tasse de thé. « Quel homme ! Oh, Marna mia, quel homme !

– Bip-bip, Richie », dit Ben solennellement, et il explosa en une nouvelle crise de fou rire, d’une voix de baryton bien éloignée des trilles aiguës de son enfance. « Tu es toujours le même vieux Road-Runner.

– Bon, vous voulez l’entendre, cette histoire, oui ou non ? Je n’en fais pas une affaire ; bipez-moi si elle ne vous plaît pas. Je peux supporter les brimades.

– Vas-y donc », dit Bill. Il jeta un coup d’œil à Mike, et se rendit compte qu’il avait l’air plus

heureux – ou du moins plus détendu – qu’au début du repas. Était-ce parce qu’il voyait se renouer sous ses yeux les fils épars de leur ancienne amitié, et chacun retrouver sans difficulté son rôle d’autrefois, chose rarissime quand se retrouvent des copains d’enfance qui se sont perdus de vue ? C’était ce que pensait Bill, qui se disait : *S’il existe des conditions préalables à la croyance en la magie qui rendent possible l’utilisation de la magie, alors ces conditions préalables se mettront en place d’elles-mêmes, peut-être.* Réflexion peu rassurante, qui lui donnait l’impression d’être ficelé à la pointe d’un missile téléguidé.

Bip-bip plus que jamais !

« Eh bien, disait Richie, je pourrais en faire une histoire longue et triste ou une bande dessinée ; je vais tenter d’éviter ces deux extrêmes. J’étais installé depuis un an en Californie lorsque j’ai rencontré une fille. Cela marchait très fort entre nous. On a commencé à vivre ensemble. Elle prenait la pilule, au début, mais elle la supportait très mal. Elle a envisagé de se faire poser un stérilet, mais ça ne m’enthousiasmait pas, au vu des histoires que l’on lisait sur leurs défaillances dans les journaux.

« Les gosses, on en avait parlé, et nous n’en voulions pas, même si nous pensions un jour régulariser notre situation. Le gros baratin sur l’irresponsabilité qu’il y avait à faire des enfants dans un monde pareil, dangereux, surpeuplé, foutons une bombe dans les chiottes de la Bank of America et revenons fumer un joint sur les décombres pour parler de la différence entre maoïsme et trotskisme, si vous voyez ce que je veux dire.

« Je noircis peut-être un peu le tableau ; on était jeunes et idéalistes, au fond. Bref, le résultat fut que je me suis fait couper les canaux déférents – les ficelles, pour employer le vocabulaire vulgairement chic de Beverly Hills. Je n’ai souffert d’aucun effet secondaire ; mais ça peut arriver. Un de mes copains a vu ses couilles gonfler, de vrais pneus de Cadillac 59. J’étais sur le point de lui offrir des bretelles et deux tonneaux pour son anniversaire, mais elles se sont dégonflées entre-temps.

– Explications données avec ton tact habituel », commenta Bill ; Beverly ne put s’empêcher de rire à nouveau.

Richie lui adressa un grand sourire. « Merci, Bill, pour ces quelques mots d’encouragement. Tu utilises le terme “enculer” deux cent six fois dans ton dernier bouquin ; j’ai compté.

– Bip-bip, Grande Gueule », le coupa Bill, et tous éclatèrent de rire. Bill n’arrivait pas à croire qu’ils étaient en train de parler d’assassinats d’enfants moins de dix minutes auparavant.

« Dépêche-toi, Richie, intervint Ben. L’heure tourne.

– Sandy et moi avons vécu ensemble deux ans et demi, reprit Richie. On a bien failli se marier. Étant donné la façon dont les choses ont tourné, on s’est épargné bien des

emmerdements, soit dit en passant. Bref, elle a eu une proposition d'une société juridique de Washington à peu près au moment où j'en recevais une de KLAD : disc-jockey pendant les week-ends, pas grand-chose, mais un pied dans la place. Elle m'a dit que c'était la chance de sa vie, qu'il fallait que je sois le phalocrate le plus insensible des États-Unis pour traîner ainsi des pieds et que de toute façon, elle en avait ras le bol de la Californie. Je lui ai dit que pour moi aussi c'était une chance. Ça été la bagarre, nous nous sommes mutuellement virés et Sandy est finalement partie.

« Environ un an après, je me suis mis à regretter la vasectomie et j'ai décidé de tenter l'opération inverse. Sans motif précis, et tout en sachant que les chances de succès étaient minces.

– Tu avais de nouveau une relation sérieuse à ce moment-là ? demanda Ben.

– Non, et c'est ce qui est curieux, répondit Richie, fronçant les sourcils. Je me suis réveillé un beau matin avec... avec cette idée qui me trottait dans la tête.

– Il fallait être maboul, dit Eddie. Anesthésie générale, hein, pas locale ? Chirurgie ? Une semaine d'hosto ?

– Ouais, les médecins m'ont expliqué tout ça. Que l'opération ne serait pas une partie de plaisir ; que le succès n'était pas garanti. Mais qu'auparavant, ils voulaient un échantillon de sperme. Les régénérations spontanées de canaux déférents, ça existe, paraît-il. On fait le nécessaire, et trois jours après, le toubib me rappelle. “Par quoi je commence, la bonne ou la mauvaise nouvelle ? – Disons la bonne. – L'opération n'est pas nécessaire. La mauvaise nouvelle, c'est que toutes les filles avec lesquelles vous avez couché depuis deux ou trois ans pourraient vous poursuivre en recherche de paternité sans problème.”

« Sur quoi j'ai appelé Sandy à Washington. “Rich ! Ça me fait plaisir de t'entendre !” (Et la voix de Richie était soudain devenue celle de cette Sandy qu'aucun d'eux ne connaissait ; pas une imitation, mais plutôt une peinture auditive.) “Je viens de me marier. – Félicitations ! Tu aurais dû m'envoyer un faire-part. Je me serais chargé des petites cuillères. – T'as pas changé, Rich, toujours le mot pour rire. – Eh oui, toujours le même. Au fait, Sandy, tu ne te serais pas par hasard retrouvée enceinte en quittant Los Angeles, ou un truc comme ça ? – Ça, c'est un gag que je n'apprécie pas”, elle a répondu.

« Et je me suis rendu compte qu'elle était sur le point de raccrocher. Je lui ai alors expliqué ce qui se passait. Elle s'est mise à rire, très fort cette fois, comme nous quand on était gosses et que nous nous racontions des conneries. Quand elle a commencé à se calmer, je lui ai demandé ce qu'il y avait de si drôle. “C'est que pour une fois, la victime de la plaisanterie, c'est Monsieur 33-tours Tozier. Combien de bâtards as-tu conçus depuis mon départ, Rich ? – Je suppose que tu n'as pas encore connu les joies de la maternité, si je comprends bien ? – C'est pour juillet prochain, seulement. D'autres questions ? – Comment se fait-il que tu aies changé d'idée et ne

trouves plus immoral de faire des enfants ? – Parce que je suis tombée sur un type qui n'était pas un salopard.» Et elle a raccroché. »

Bill se mit à rire, au point d'en avoir les larmes aux yeux.

« Ouais, dit Richie. Je crois qu'elle s'est dépêchée de raccrocher pour être sûre d'avoir le dernier mot, mais ce n'était pas nécessaire. Je sais reconnaître quand j'ai été battu. J'ai été revoir mon toubib une semaine après, pour lui demander des précisions sur les chances de voir se produire ce genre de régénération spontanée. Pour la période 1980-1982, m'a-t-il dit, l'Association médicale américaine, l'AMA, avait enregistré vingt-trois cas. Six étaient en fait des opérations ratées. Six autres étaient bidons ou des faux – histoire de tirer un peu de fric des médecins. Onze cas authentiques en trois ans, autrement dit.

– Onze sur combien ? demanda Beverly.

– Vingt-huit mille six cent dix-huit », répondit calmement Richie.

Personne ne dit mot.

« J'avais davantage de chances de gagner le gros lot au loto. Et de plus, toujours pas d'enfant comme preuve définitive. Ça ne te fait pas ah-ah-ner, Eds ? »

Avec toujours le même entêtement, Eddie répliqua : « Cela ne prouve toujours pas...

– Non, admit Bill, cela ne prouve rien. Troublant, tout de même. La question est : Qu'est-ce que nous faisons maintenant ? Y as-tu pensé, Mike ?

– Bien entendu ; mais je ne pouvais rien décider avant que cette réunion ait eu lieu et que nous ayons parlé comme nous venons de le faire. Il m'était impossible de prévoir ce qui en sortirait. »

Il se tut pendant un long moment, les regardant tous pensivement.

« J'ai bien une idée, reprit-il finalement, mais avant de vous en faire part, je crois bon de décider si oui ou non nous avons quelque chose à faire ensemble ici. Voulons-nous tenter une deuxième fois ce que nous avons déjà tenté il y a vingt-sept ans ? Voulons-nous essayer de tuer Ça ? Ou bien partageons-nous la note en six et retournons-nous chacun à nos petites affaires ?

– On dirait que si..., commença Beverly, mais Mike, qui n'avait pas fini, secoua la tête.

– Il faut bien comprendre qu'il est impossible de dire quelles sont nos chances de réussir. Je sais qu'elles ne sont pas très bonnes, et qu'elles auraient été meilleures, Stan présent. Sûrement pas idéales, mais meilleures. Stan disparu, le cercle que nous avons formé ce jour-là est rompu. J'ai bien peur que nous ne puissions pas tuer Ça, ni même le chasser pour un bon moment avec un cercle rompu. Je crois que Ça va nous tuer, les uns après les autres, et de manière extrêmement horrible. Enfants, nous avons bouclé un cercle complet d'une façon que je ne comprends toujours pas. Si nous décidons d'attaquer, je pense que nous devons essayer de

former un cercle plus petit. J'ignore si c'est possible. Je crois qu'il est possible de se convaincre de l'avoir fait, et de découvrir trop tard... qu'il est trop tard. »

Mike les regarda à nouveau tour à tour, une expression de fatigue sur son visage brun, les yeux enfoncés dans les orbites. « C'est pourquoi j'estime que nous devons voter. Ou nous restons et nous essayons, ou nous rentrons chez nous. Tel est le choix. Je vous ai fait revenir ici par la force d'une promesse ancienne ; je n'étais même pas sûr que vous vous en souviendriez. Mais je ne peux pas vous faire rester ici sur la force de cette promesse ; le résultat serait encore pire. »

Il regarda Bill, et Bill sut alors ce qui se préparait. Ça lui répugnait, il était impuissant à l'arrêter, puis, avec le même sentiment de soulagement que, à son avis, devait ressentir un candidat au suicide quand il lâche le volant de sa voiture lancée à pleine vitesse pour se cacher les yeux, il l'accepta. Mike les avait réunis, Mike avait posé le problème en termes clairs... Il abandonnait maintenant la direction des opérations ; elle devait revenir à la personne qui la détenait en 1958.

« Qu'est-ce que tu en dis, Bill ? À toi de poser la question.

– Avant cela, dit Bill, je veux être sûr que tout le monde a bien compris la question. Tu voulais dire quelque chose, Beverly ? »

Elle secoua la tête.

« Très bien. Je suppose que cette question peut se résumer ainsi : restons-nous pour nous battre, ou bien oublions-nous toute l'affaire ? Ceux qui sont pour rester ? »

Autour de la table, personne ne bougea pendant peut-être cinq secondes, ce qui fit penser à Bill à ces ventes aux enchères où un objet atteint soudain un prix stratosphérique, et où ceux qui ne veulent plus surenchérir se transforment en statues ; on a peur de se gratter le nez, tant on redoute que le commissaire priseur ne se trompe sur notre geste.

Bill pensa à Georgie, Georgie qui ne voulait de mal à personne, qui avait simplement eu envie de sortir jouer dans la rue après être resté enfermé toute la semaine, Georgie avec ses joues bien rouges, son bateau en papier journal d'une main, enfonçant les boutons-pression de son ciré jaune de l'autre, Georgie le remerciant... puis se penchant sur lui pour déposer un baiser sur sa joue enfiévrée. *Merci Bill. C'est un bateau super.*

Il sentit l'ancienne colère remonter en lui ; mais il était maintenant plus âgé, et sa perspective s'était élargie. Il ne s'agissait plus seulement de Georgie. Une atroce ronde de noms tourbillonnait dans sa tête : Betty Ripsom, trouvée gelée sur le sol ; Cheryl Lamonica, repêchée dans la Kenduskeag ; Matthew Clement, arraché à son tricycle ; Veronica Grogan, retrouvée à neuf ans dans un égout ; Steven Johnson, Lisa Albrecht et tous les autres, sans compter les disparus dont on était sans nouvelles.

Il leva la main lentement et dit : « Tuons Ça. Cette fois-ci, tuons Ça pour de bon. »

Pendant quelques instants, sa main fut la seule levée, comme celle de l'unique élève à avoir compris la question en classe, l'élève que tous les autres détestent. Puis Richie poussa un soupir, leva la main et dit : « Qu'est-ce que j'en ai à foutre ! Peut pas être pire que d'interviewer Ozzy Osbourne. »

Beverly leva la main. Ses couleurs lui étaient revenues, deux taches malsaines, haut sur ses pommettes. Elle avait l'air à la fois follement excitée et morte de frousse.

Mike leva la main.

Ben en fit autant.

Eddie s'était enfoncé dans son siège comme s'il avait voulu s'y incruste et y disparaître. Sa figure aux traits fins et délicats exprimait une terreur pitoyable pendant qu'il regardait à droite et à gauche ; puis ses yeux revinrent sur Bill. Un instant, ce dernier crut bien qu'Eddie allait repousser sa chaise, se lever, et foncer hors de la pièce sans un seul regard en arrière. Puis il leva une main, étreignant plus que jamais son inhalateur de l'autre.

« Voilà qui est parlé, Eds ! s'exclama Richie. On va vraiment se payer quelques bons ah-ah maintenant, je te parie.

– Bip-bip, Richie », fit Eddie d'une voix rien moins qu'assurée.

## 6

### Les Ratés prennent un dessert

« Bon, quelle est donc ton idée, Mike ? » demanda Bill. L'ambiance venait d'être rompue par Rose, l'hôtesse, venue avec un plat de biscuits de « bonne fortune ». Elle avait regardé ces six personnes qui restaient là, la main levée, avec une absence de curiosité soigneusement étudiée. Ils rabaissèrent rapidement le bras, et le silence régna jusqu'à son départ.

« La simplicité même, répondit Mike. Pourrait être aussi fichtrement dangereux.

– J' m'en balance, dit Richie.

– Il me semble que nous devrions nous séparer pour le reste de la journée ; que chacun de nous devrait retourner à l'endroit de Derry dont il se souvient le mieux... en dehors des Fiches, évidemment. Je crois que pour l'instant, nous devrions tous nous abstenir de nous y rendre. Faites ça comme une sorte de pèlerinage, si vous voulez.

– Mais dans quel but, Mike ? demanda Ben.

– Difficile de répondre ; vous devez comprendre que je me fie beaucoup à mon intuition...

– Et celle-là a un bon rythme sur lequel on peut danser », intervint Richie.

Les autres sourirent, mais Mike non ; il acquiesça, au contraire : « C'est une façon d'exprimer la chose qui en vaut une autre. Se fier à son intuition, c'est comme assimiler un rythme et se mettre à danser dessus. Se fier à son intuition, c'est difficile pour des adultes, c'est pourquoi je considère fondamental de le faire. Après tout, c'est ainsi que fonctionnent les gosses dans quatre-vingts pour cent des cas, en gros, du moins jusque vers l'âge de quatorze ans.

– Au fond, ce dont il est question, c'est de se replonger dans l'ancienne situation, remarqua Eddie.

– Il me semble. C'est en tout cas mon option. Si aucun endroit particulier ne vous vient à l'esprit, laissez vos pieds vous emmener où ils le veulent. On se retrouve ce soir à la bibliothèque, pour se faire part de ce qui se sera produit.

– Si quoi que ce soit se produit, dit Ben.

– Oh, je crois que nous aurons des choses à nous dire.

– De quel genre ? » demanda Ben.

Mike secoua la tête. « Aucune idée. Sinon que ce seront des choses désagréables, à coup sûr. Il est même possible que l'un de nous ne réapparaisse pas ce soir à la bibliothèque. Je n'ai aucune raison particulière de penser cela..., ce n'est qu'une histoire d'intuition, aussi. »

Le silence accueillit cette remarque.

« Pourquoi seuls ? demanda finalement Beverly. Puisque nous sommes censés devoir agir en groupe, pourquoi commencer seuls, Mike ? En particulier si nous courons des risques aussi élevés que tu as l'air de le penser ?

– Je crois pouvoir répondre, intervint Bill.

– Alors, vas-y, Bill, dit Mike.

– Pour chacun de nous, ça a commencé par une aventure personnelle, expliqua Bill. Je ne me souviens pas de tout, pas encore, mais de ça au moins je suis sûr. La photo qui s'est animée dans la chambre de George pour moi. La momie de Ben. Le lépreux d'Eddie sous le porche de la maison de Neibolt Street. Mike découvrant les traces de sang près du canal, dans Bassey Park, et son oiseau... Il y avait bien une histoire d'oiseau, n'est-ce pas, Mike ? »

Mike acquiesça d'un air sinistre. « Un gros oiseau.

– Pour Beverly, ç'a été la voix dans le tuyau de vidange et le sang qui en est sorti, continua Bill. Et pour Richie... » Mais là il se tut, intrigué.

« Je dois être l'exception qui confirme la règle, Grand Bill, dit Richie. Mon premier contact avec quelque chose de bizarre, cet été-là, de vraiment bizarre, remonte au jour où nous sommes

allés ensemble dans la chambre de George. Quand nous avons regardé dans son album la photo de Center Street qui s'est mise à bouger. Tu t'en souviens ?

– Oui. Mais es-tu sûr qu'il n'y avait rien eu avant, Richie ? Absolument rien ?

– Je... (Quelque chose passa brièvement dans le regard de Richie.) Eh bien, dit-il lentement, il y a eu ce jour où Henry Bowers et ses copains m'ont poursuivi. C'était avant la fin des classes, et je leur ai échappé en me cachant dans le rayon des jouets de Freese's. Je suis revenu au centre et je me suis assis sur un banc ; et là, il me semble avoir vu... mais c'est juste quelque chose que j'ai rêvé.

– C'était quoi, ce rêve ? demanda Beverly.

– Rien, fit Richie, presque sèchement. Un rêve, c'est tout. (Il regarda Mike.) Une petite marche me fera du bien, je crois ; elle fera passer le temps, ou plutôt, elle me le fera remonter.

– Alors, on est d'accord ? » fit Bill.

Tous acquiescèrent.

« Nous nous retrouvons donc ce soir à la bibliothèque à... Quelle heure proposes-tu, Mike ?

– Sept heures. Sonnez si vous êtes en retard. On ferme à sept heures pendant l'année scolaire.

– Sept heures, entendu », conclut Bill, parcourant le groupe des yeux. Et faites attention. N'oublions pas que nous ne savons pas exactement ce que n-nous faisons ; il ne s'agit pas d'une reconnaissance. Si vous voyez quoi que ce soit, ne vous battez pas, courez !

– Je suis amant, pas combattant, dit Richie d'une voix rêveuse à la Michael Jackson.

– Eh bien, autant commencer tout de suite, lança Ben, l'esquisse d'un sourire relevant le coin droit de ses lèvres. Je serais cependant bien embêté de vous dire où je vais aller, les Friches étant exclues. Descendre là-dedans avec vous – c'est pour moi le meilleur souvenir. » Ses yeux se portèrent sur Beverly, la fixèrent un moment et se détournèrent. « Aucun autre endroit n'a autant de signification pour moi. Je vais probablement marcher au hasard pendant deux ou trois heures, le nez au vent, en me mouillant les pieds.

– Tu trouveras bien un coin où aller, Meule de Foin, lança Richie. Tu n'as qu'à rendre visite aux pâtisseries que tu fréquentais dans le temps. »

Ben éclata de rire. « Je n'ai plus les mêmes capacités qu'à onze ans, et de loin ! Je suis tellement repu que vous allez devoir me rouler pour me faire sortir, les gars !

– Moi, je suis prêt, dit Eddie.

– Un instant ! s'exclama Beverly alors qu'ils commençaient tous à repousser leurs chaises. Les gâteaux secs de bonne fortune, ne les oubliez pas !

– Ouais, fit Richie, je lis déjà d'ici ce qu'il y a dans le mien ! TU SERAS BIENTÔT BOUFFÉ PAR UN MONSTRE ÉNORME. BONNE JOURNÉE. »

Tout le monde rit, et Mike fit passer le plat de gâteaux secs à Richie, qui en prit un, et fit suivre autour de la table. Bill remarqua que personne n'entama le sien avant la fin de la distribution ; ils restaient assis, le gâteau à la main ou posé devant eux, et au moment où Beverly, toujours souriante, prenait le sien, Bill sentit l'envie de crier : *Non ! Non, ne le fais pas, cela fait partie de Ça, repose-le, ne le brise pas !* monter à sa gorge.

Mais c'était trop tard ; Beverly venait de le rompre, imitée par Ben et par Eddie, qui se servait du bord de sa fourchette ; et comme le sourire de Beverly se transformait en une grimace d'horreur, Bill eut encore le temps de penser : *Nous le savions, d'une manière ou d'une autre, nous le savions, car personne n'a mordu dans son gâteau, ce que l'on aurait dû normalement faire. Il y a en nous quelque chose qui se souvient... qui se souvient de tout.*

Et il trouva plus horrible que tout de prendre conscience de cette connaissance obscure des choses ; elle parlait plus éloquemment que Mike n'aurait pu le faire pour expliquer combien ils avaient été réellement et profondément touchés par Ça... et combien Ça les tenait encore dans son emprise.

Du sang jaillit du gâteau de Beverly comme d'une artère coupée ; il éclaboussa sa main et la nappe blanche qui couvrait la table, en une large tache d'un rouge brillant qui s'imbiba dans le tissu et étendit des doigts roses avides.

Eddie Kaspbrak poussa un cri étranglé et eut un violent mouvement de recul, dans un désordre de bras et de jambes qui manqua renverser sa chaise. Un énorme insecte à la carapace chitineuse d'un brun jaunâtre hideux sortait de son gâteau comme d'un cocon, ses yeux aveugles d'obsidienne tournés vers l'avant ; comme il rampait sur l'assiette à pain d'Eddie, des miettes de gâteau tombèrent en une petite averse sur la nappe, et leur minuscule crépitement vint hanter un rêve que fit Bill un peu plus tard dans l'après-midi, au cours d'une sieste. Une fois complètement libéré, l'insecte se frotta les pattes arrière l'une contre l'autre dans un bruit de roseaux froissés, et Bill se rendit compte qu'il s'agissait d'une espèce d'abominable grillon mutant. Il atteignit le rebord de l'assiette et bascula par-dessus, tombant sur le dos.

« Oh, Seigneur ! réussit à proférer Richie d'une voix étranglée. Oh, Seigneur, Grand Bill, c'est un œil, bon Dieu, c'est un putain d'œil ! »

Bill tourna brusquement la tête et vit Richie, incapable de détacher son regard du gâteau, les lèvres retroussées en un abominable ricanement. Un morceau de la pâtisserie venait de se détacher et laissait voir un trou d'où un œil humain le fixait avec une intensité glacée. Des miettes étaient posées sur son iris brun, d'autres noyées dans le blanc.

Ben Hanscom rejeta le sien – non pas d'un geste calculé, mais d'un mouvement réflexe, celui d'une personne victime d'une horrible surprise. Le gâteau sec roula sur la table, et Bill vit que deux dents s'y trouvaient enfoncées, leurs racines couvertes de grumeaux de sang. Elles s'entrechoquaient comme des graines dans une coloquinte creuse.

Il reporta son regard sur Beverly et s'aperçut qu'elle était sur le point de se mettre à hurler ; elle ne quittait pas des yeux la chose qui venait de sortir du gâteau d'Eddie, la chose qui gigotait maintenant mollement sur le dos.

Bill agit. Sans réfléchir, par pure réaction. *Par intuition*, eut-il absurdement le temps de se dire, tandis que, bondissant de son siège, il posait sèchement la main sur la bouche de Beverly juste avant qu'elle ne pousse son cri. *Me voici donc en train d'agir par intuition. J'espère que Mike est fier de moi.*

Ce n'est qu'un son étouffé qui sortit de la bouche de Beverly.

Eddie émettait ces sons sifflants dont Bill se souvenait si bien. Pas de problème, là ; un bon coup de décoince-poumons et l'affaire serait réglée – réglée comme du papier à musique – et Bill se demanda (ce n'était pas la première fois) comment des idées aussi aberrantes peuvent nous venir à l'esprit en de tels moments.

Il regarda précipitamment les autres, et ce qui lui sortit de la bouche remontait de très loin, d'un ancien été, et sonnait à la fois archaïque et incroyablement juste : « Bouclez-la, tous ! Vous entendez ? Bouclez-la ! »

Richie se passa la main sur les lèvres. Le teint de Mike était maintenant d'un gris douteux, mais il hocha la tête vers Bill. Tous s'éloignèrent de la table. Bill n'avait pas ouvert son propre gâteau de bonne fortune, mais il le voyait se contracter et se dilater sur les côtés, lentement, se dilater, se contracter sous la pression de la surprise qui lui était destinée.

« Huuummh ! fit encore Beverly contre la paume de Bill qu'elle chatouillait de son haleine.

– Boucle-la, Bev ! » dit-il en retirant sa main.

Ses yeux agrandis lui dévoraient le visage ; un tic faisait tressaillir sa bouche. « Bill... Bill..., est-ce que tu as vu... ? » Son regard ne quitta qu'un instant la bestiole, apparemment en train de mourir. Ses yeux rugueux semblaient lui rendre son regard, et Bev commença à gémir.

« A-A-Arrête ça, Bev ! fit Bill d'un ton sévère. Revenons à la table.

– Je ne peux pas, Billy, je ne peux pas approcher de cette chose...

– Si, tu le peux ! Il le faut ! » Il venait d'entendre un bruit de pas, rapides et légers, approchant dans le petit couloir, de l'autre côté du rideau de perles. Il jeta un regard circulaire. « Revenez tous à la table ! Prenez un air naturel ! Parlez ! »

Beverly le regarda, les yeux suppliants, mais Bill secoua la tête. Il s'assit et avança sa chaise

contre la table, s'efforçant de ne pas s'intéresser au gâteau sec dans son assiette. Il gonflait comme un immonde furoncle se remplissant de pus, non sans continuer à se dilater et se contracter. *Dire que j'ai failli mordre là-dedans !* pensa-t-il confusément.

Eddie déclencha son inhalateur pour la deuxième fois, et le mélange émit un long gémissement délicat en descendant dans ses poumons.

« D'après toi, qui va finalement remporter le trophée ? » demanda Bill à Mike, un sourire dément sur le visage. Rose franchit le rideau de perles à cet instant-là, arborant une expression légèrement interrogative. Du coin de l'œil, Bill vit que Bev s'était de nouveau mise à table. *Tu es une bonne fille*, pensa-t-il.

« À mon avis, les Chicago Bears conservent toutes leurs chances, répondit Mike.

– Tout va bien ? demanda Rose.

– À-À la perfection, dit Bill, montrant Eddie de la main. Notre ami a simplement eu une crise d'asthme ; mais il a pris son médicament, et il va mieux maintenant. »

Rose eut un regard inquiet pour Eddie.

« ... va mieux, siffla Eddie.

– Voulez-vous que je desserve ?

– Dans une minute, répondit Mike, un grand sourire complètement artificiel sur le visage.

– Le repas vous a plu ? » De nouveau ses yeux parcouraient la table, une légère pointe de doute n'entamant pas un profond puits de sérénité. Elle ne voyait ni le grillon, ni l'œil, ni l'espèce de respiration du gâteau de Bill. Elle ne remarqua pas non plus la flaque de sang sur la nappe.

« Tout était excellent », intervint Beverly en lui adressant un sourire nettement plus naturel que ceux de Mike et de Bill. Rose parut rassurée et convaincue que si quelque chose était allé de travers, ce n'était une question ni de cuisine ni de service. *Elle ne manque pas de cran*, pensa Bill.

« Les prédictions des gâteaux étaient bonnes ? demanda Rose.

– Eh bien, je ne sais pas pour les autres, répondit Richie, mais pour ma part, je n'en ai jamais eu d'aussi bonnes à l'œil. »

Bill entendit un minuscule bruit de craquement. Il regarda dans son assiette et vit une patte s'agiter à l'aveuglette, frottant contre la porcelaine.

*Dire que j'ai failli mordre là-dedans !* se répéta-t-il, sans se départir de son sourire. « Excellentes », dit-il.

Richie regardait l'assiette de Bill. Une énorme mouche noirâtre surgissait des débris fragiles du gâteau, bourdonnant faiblement. Un liquide jaunâtre épais s'écoula paresseusement entre les miettes et fit une flaque sur la porcelaine. Une odeur lourde et écœurante de plaie infectée s'en dégageait.

« Eh bien, si je ne peux pas vous être utile pour le moment...

– Non, pas pour le moment, admit Ben. Un merveilleux repas. Tout à fait... inhabituel.

– Je vous laisse », dit-elle. Elle s'inclina et disparut derrière le rideau de perles. Celles-ci ondulaient et tintinnabulaient encore que tous déjà s'éloignaient de nouveau de la table.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Ben, la voix enrouée, avec un geste vers ce qui s'agitait dans l'assiette de Bill.

– Une mouche, dit Bill. Une mouche mutante. Que nous devons, je crois, à l'imagination d'un écrivain du nom de George Langlahan. Il a écrit une nouvelle intitulée *La Mouche*. On en a fait un film, pas terrible. Mais l'histoire m'avait flanqué une frousse épouvantable. Ça recommence ses vieux tours de con, très bien. Cette histoire de mouche me trotte par la tête depuis quelque temps, car j'ai envisagé d'écrire un roman sur le même thème...

– Excusez-moi, dit Beverly d'un ton distant. Mais je crois que je vais vomir. »

Elle était partie avant qu'aucun des hommes n'eût le temps de se lever.

Bill déplia sa serviette et la jeta sur la mouche, qui avait maintenant la taille d'un jeune moineau. Impossible qu'une bestiole de cette taille fût sortie d'un petit gâteau sec chinois... et pourtant ! Elle bourdonna par deux fois et se tut.

« Seigneur ! dit faiblement Eddie.

– Barrons-nous d'ici, bordel, barrons-nous ! fit Mike. Bev nous rejoindra dans l'entrée. »

La jeune femme sortit des toilettes au moment où ils se regroupaient autour de la caisse. Elle était pâle, mais maîtresse d'elle-même. Mike paya, fit la bise à Rose, et tous sortirent pour se retrouver sous la pluie de l'après-midi.

« Cela fait-il changer d'avis à quelqu'un ? demanda Mike.

– Non, pas à moi, dit Ben.

– À moi non plus, ajouta Eddie.

– Quel avis ? » demanda Richie.

Bill secoua la tête et regarda Beverly.

« Je reste, dit-elle. Bill, que voulais-tu dire quand tu as parlé de ses vieux tours de con ?

– J'avais envie d'écrire une histoire d'insectes, et du coup, ça m'a rappelé l'histoire de ce Langlahan. C'est ainsi que j'ai vu la mouche, tandis que pour toi c'était du sang, Beverly. Mais au fait, pourquoi du sang ?

– À cause de celui qui est sorti du trou d'évacuation, répondit aussitôt Beverly. Tu sais, l'évier de cette salle de bains dans notre vieille baraque, quand j'avais onze ans. »

Était-ce vraiment cela ? Elle ne le croyait pas. Car ce qui lui était immédiatement venu à l'esprit, quand le sang chaud avait jailli entre ses doigts, c'était l'empreinte sanglante laissée par

son pied quand elle avait marché sur le fragment de bouteille de parfum. Tom. Et

*(Je me fais vraiment du souci pour toi, Bevie)*

son père.

« Toi aussi tu as eu droit à un insecte, dit Bill à Eddie. Pourquoi ?

– Pas n’importe quel insecte, mais un grillon, répondit Eddie. Un grillon. Nous en avons plein le sous-sol. Une maison à deux cent mille dollars, et impossible de se débarrasser des grillons. La nuit, ils nous rendent fous. Deux ou trois jours avant l’appel de Mike, j’ai fait un cauchemar épouvantable. J’ai rêvé que je me réveillais et que le lit était rempli de grillons. Je voulais les tuer à coups d’inhalateur, mais à chaque fois que j’appuyais sur la détente, il se mettait à crépiter et je me rendais compte qu’il en était plein lui aussi. C’est alors que je me suis réveillé.

– L’hôtesse n’a rien vu, dit Ben à Beverly. Tout comme tes parents n’ont jamais vu le sang qui avait éclaboussé partout.

– En effet », répondit-elle.

Ils restaient debout dans la fine pluie de printemps, se regardant les uns les autres.

Mike consulta sa montre. « Il y a un bus dans vingt minutes, dit-il. Sinon, je peux prendre quatre personnes dans ma voiture, en se serrant un peu. Ou bien on peut appeler des taxis. Comme vous voudrez.

– Je crois que je vais partir d’ici à pied, dit Bill. Je ne sais pas où je vais aller, mais un peu d’air frais est ce qui me fait le plus envie pour le moment.

– Je vais appeler un taxi », dit Ben.

Richie s’invita dans le taxi de Ben, et Beverly et Eddie décidèrent d’attendre le bus.

« Sept heures ce soir, leur rappela Mike. Et soyez prudents, tous. »

Ils promirent de l’être, mais Bill resta dubitatif sur la valeur d’une telle promesse, quand on est confrontés à des menaces aussi formidables qu’inconnues.

Il voulut le leur dire, mais lut sur les visages qu’ils le savaient déjà.

Il s’éloigna donc, avec un geste d’adieu de la main. L’air humide était agréable au visage. Il y avait une bonne trotte, jusqu’en ville, mais c’était parfait. Il voulait réfléchir à un certain nombre de choses. Il était soulagé que la réunion fût terminée et la décision prise.

## CHAPITRE 11

### Promenades

#### 1

### Ben Hanscom bat en retraite

Richie Tozier quitta le taxi au carrefour des trois rues, Kansas, Center et Main, tandis que Ben se faisait conduire jusqu'en haut de la côte de Up-Mile Hill. Le conducteur était le « Francophone » de Bill, mais il était tombé dans un silence morose, et Ben et Richie n'eurent pas droit à son numéro pittoresque. Ben aurait tout aussi bien pu descendre avec Richie, toutefois, il semblait plus judicieux de commencer seul.

Debout au coin de Kansas Street et de Daltrey Close, les mains enfoncées dans les poches, il suivit des yeux le taxi qui se glissait dans la circulation, tout en essayant d'oublier l'abominable conclusion du déjeuner. Il n'y arrivait pas ; ses pensées ne cessaient de revenir à la mouche noire s'extrayant du gâteau de bonne fortune de Bill, ses ailes veinées collées sur le dos. Il avait beau se forcer à penser à autre chose, cinq minutes plus tard, il s'apercevait que son esprit y était retourné.

*J'essaie de trouver un moyen de justifier ça, se dit-il, d'un point de vue plus mathématique que moral. On construit un immeuble en observant certaines lois naturelles, qu'on peut exprimer par des équations, qui elles-mêmes doivent être justifiées. Où se trouvait la justification de ce qui s'était passé moins d'une demi-heure auparavant ?*

*Laisse tomber, se répéta-t-il pour la énième fois. C'est impossible à justifier, alors laisse tomber.*

Si le conseil était bon, il avait l'inconvénient de ne pouvoir être suivi. Il se souvenait que le lendemain du jour où il avait vu la momie sur le canal gelé, sa vie avait continué comme de coutume. Il avait pourtant compris qu'il avait bien failli se faire avoir, mais son existence s'était poursuivie, inchangée : école, devoir d'arithmétique, visite à la bibliothèque, appétit toujours aussi formidable à chaque repas. Il avait simplement intégré la chose vue sur le canal à sa vie ; quant à risquer de peu de se faire tuer, c'est l'un des risques de l'enfance. Les gosses foncent dans la rue sans regarder, ils barbotent jusqu'en des endroits où ils n'ont pas pied, ils tombent des balançoires ou des arbres.

Et à présent, devant la vitrine d'une quincaillerie (une boutique de prêteur sur gages en 1958, Ben s'en souvenait, avec des armes, des guitares et des rasoirs à l'étalage), sous le crachin qui allait diminuant, il lui vint à l'esprit que les enfants étaient meilleurs pour ce qui était de manquer mourir de peu et pour incorporer l'inexplicable à leur vie. Les enfants croient implicitement au monde invisible. Les miracles, bons ou nuisibles, méritent d'être pris en considération, certes, mais le monde ne s'en arrête pas pour autant de tourner. Une brusque manifestation de beauté ou d'épouvante, à dix ans, n'interdit pas un bon repas une heure plus tard.

En grandissant, tout cela change. On ne reste plus allongé dans son lit à se dire que quelque chose est accroupi dans la penderie ou gratte à la fenêtre. En revanche, quand il se passe vraiment quelque chose, quelque chose qui dépasse toute explication rationnelle, nos circuits sont en surtension. On commence à s'agiter dans tous les sens, les neurones en ébullition, on tremble, on joue des castagnettes, l'imagination s'emballe et nous met les nerfs en pelote ; on est tout simplement incapable d'intégrer ce qui vient d'arriver à l'expérience que l'on a de la vie. Ça ne passe pas. L'esprit ne cesse d'y revenir, à petits coups de patte légers de chaton... jusqu'à ce que finalement, bien entendu, on devienne fou ou jusqu'à ce qu'on se réfugie en un endroit où l'on ne peut plus fonctionner.

*Si jamais c'est ce qui arrive, pensa Ben, je suis foutu. Nous sommes foutus.*

Il commença de remonter Kansas Street, sans avoir conscience de s'être fixé un but. Une pensée lui traversa soudain l'esprit ; *Qu'avons-nous fait du dollar d'argent ?*

Il ne se souvenait toujours pas.

*Le dollar d'argent, Ben... Beverly t'a sauvé la vie avec. La tienne... et peut-être celle de tous les autres... et en particulier celle de Bill. Ça a bien failli m'étriper avant que Beverly... ne fasse quoi ? Qu'a-t-elle donc fait ? Et comment a-t-elle réussi ? Elle a fait reculer Ça, et nous l'avons aidée. Mais comment ?*

Un mot lui revint tout d'un coup à l'esprit, un mot qui n'avait aucun sens et qui pourtant lui donna la chair de poule :

*Chiid.*

Il baissa les yeux sur le trottoir et vit la silhouette d'une tortue dessinée à la craie ; pendant un moment, ce fut comme si le monde dansait sous ses yeux. Il les ferma, très fort, et se rendit compte en les rouvrant qu'il ne s'agissait pas d'une tortue, mais d'une simple marelle à demi effacée par la pluie.

*Chiid.*

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

« Je l'ignore », dit-il à voix haute. En jetant un rapide coup d'œil autour de lui pour voir si

personne ne l'avait entendu, il s'aperçut qu'il avait quitté Kansas Street pour Costello Avenue. Lors du déjeuner, il avait prétendu que le seul endroit où il s'était senti heureux à Derry avait été les Friches... Mais c'était loin d'être vrai. Il y en avait un autre. Et par hasard ou inconsciemment, il se retrouvait devant cet autre endroit : la bibliothèque municipale de Derry.

Il resta planté une minute ou deux devant la façade, les mains toujours au fond des poches. Elle n'avait pas changé ; autant qu'autrefois, il en admira la structure. Comme nombre de bâtiments de pierre bien conçus, elle réussissait à résoudre, pour l'œil le plus observateur, un certain nombre de contradictions : la lourdeur de la pierre était compensée par la délicatesse des arches et la finesse des colonnes ; elle avait à la fois la solidité trapue d'une banque et l'élégance élancée d'une église. Ces contradictions la sauvaient de la laideur, et il ne fut pas tout à fait surpris de ressentir un élan de tendresse pour l'édifice.

Costello Avenue non plus n'avait guère changé. La Maison communale de Derry était toujours là, un peu plus loin, et Ben se demanda si le marché à la jonction avec Kansas Street (l'avenue décrivait un arc de cercle) n'avait pas disparu.

Il s'avança sur la pelouse de l'édifice, sans faire attention à ses bottes qui se mouillaient, pour aller jeter un coup d'œil sur le passage vitré qui reliait la bibliothèque des adultes à celle des enfants. Il était toujours là, et d'où il se tenait, juste devant les branches retombantes d'un saule pleureur, il voyait les gens aller et venir. L'ancienne et merveilleuse impression l'envahit, et pour la première fois, il oublia complètement ce qui s'était passé à la fin de la réunion. Il se souvenait être souvent venu à cet endroit précis en plein hiver, s'ouvrant un chemin dans la neige qui lui montait jusqu'aux hanches, et être resté là un bon quart d'heure. Il se rappela ainsi un crépuscule et ces contrastes qui le fascinaient, tandis que le bout de ses doigts devenait gourde et que la neige fondait à l'intérieur de ses bottes en caoutchouc vert. Là, il avait vécu la tombée de la nuit, les ombres précoces des brèves journées d'hiver s'étirant, violettes, sur le monde, le ciel couleur de cendre à l'est et d'ambre à l'ouest. Là, il avait subi des températures glaciales, moins douze peut-être, plus froid encore quand le vent arrivait des Friches pétrifiées par le gel.

Et pourtant, à moins de quarante mètres de là, circulaient des gens en manches de chemise. À moins de quarante mètres s'allongeait un passage brillamment éclairé de tubes fluorescents. De petits enfants passaient en pouffant de rire, des couples de collégiens amoureux s'avançaient main dans la main (la bibliothécaire y mettait bon ordre si elle s'en apercevait). Il y avait là quelque chose de magique, d'une bonne magie, qu'il était encore trop jeune pour ramener à des explications aussi terre à terre que l'électricité et le chauffage central. La magie tenait à ce cylindre lumineux de vie reliant les deux bâtiments sombres comme une artère vitale ; la magie, c'était le spectacle de ces gens qui traversaient, de nuit, une étendue enneigée, sans être gênés pas

l'obscurité ou atteints par le froid. Ils en acquéraient beauté et divinité.

Il finissait toujours par s'éloigner (comme il le faisait maintenant) en contournant le bâtiment pour rejoindre l'entrée principale (comme il le faisait maintenant), mais s'arrêtait toujours pour regarder une dernière fois (comme il le faisait maintenant) ce délicat ombilic avant qu'il ne soit caché par la masse de la bibliothèque des adultes.

Le cœur pincé par cet accès de nostalgie, Ben gravit les marches qui conduisaient à l'ancien bâtiment et s'arrêta un instant dans l'étroite véranda, juste entre les piliers, un endroit tout en hauteur et toujours frais quelle que soit la chaleur du jour. Puis il poussa le battant bardé de fer et pénétra dans la quiétude de la bibliothèque.

La force du souvenir lui fit presque tourner la tête pendant quelques instants, tandis qu'il s'avavançait dans la lumière douce que distribuaient les globes de verre. Une force qui n'avait rien de matériel, comme une claque ou un coup de poing. Une force qui ressemblait plutôt à cette étrange impression du temps qui revient sur lui-même que l'on appelle, à défaut de mieux, déjà-vu. C'est une impression que Ben avait déjà ressentie, mais jamais elle ne l'avait frappé et désorienté à ce point ; pendant les quelques instants qu'il passa dans l'entrée, il se sentit littéralement perdu dans le temps, ne sachant plus l'âge qu'il avait. Trente-huit ans ou onze ans ?

Ici régnait toujours le même calme tissé de murmures et de chuchotements occasionnels, ponctué du coup de tampon d'un bibliothécaire sur les fiches des livres ou du froissement des pages d'un journal que l'on tourne. La qualité de la lumière lui plaisait autant qu'autrefois ; elle pénétrait en biais par les hautes fenêtres, grise comme des ailes de pigeon en cet après-midi pluvieux, une lumière qui invitait à la somnolence et à la rêverie.

Il traversa un grand espace recouvert d'un lino aux motifs noirs et rouges presque complètement effacés, essayant comme jadis d'atténuer le bruit de ses pas : un dôme couronnait la bibliothèque des adultes, et tous les bruits s'y répercutaient.

Il vit que les deux escaliers de fer en colimaçon conduisant aux réserves se trouvaient toujours au même endroit, de part et d'autre du bureau principal en forme de fer à cheval, mais aussi que l'on avait, à un moment donné, ajouté un minuscule ascenseur-cage, pendant le quart de siècle qui avait suivi son déménagement avec sa maman. Ce fut presque un soulagement – un premier accroc dans l'impression suffocante de déjà-vu.

Il se sentait comme un intrus, comme un espion débarquant d'un autre pays. Il s'attendait presque à s'entendre interpellé par la bibliothécaire installée derrière le bureau, d'une voix forte et autoritaire qui tirerait tous les lecteurs de leur livre et tournerait les regards vers lui : *« Hé, vous ! Que faites-vous ici ? Vous êtes de l'Extérieur ! Vous n'avez rien à faire ici ! Vous venez d'Autrefois ! Retournez d'où vous venez ! Tout de suite, avant que j'appelle la police ! »*

La bibliothécaire leva bien les yeux ; elle était jeune et jolie, et pendant un instant, absurdement, Ben crut que ce qu'il venait de fantasmer allait se produire quand le regard bleu pâle rencontra le sien et qu'il sentit son cœur lui monter dans la gorge. Puis les yeux bleus le quittèrent, indifférents, et Ben s'aperçut qu'il pouvait de nouveau marcher. S'il était un espion, on ne l'avait pas repéré.

Il passa sous l'enroulement mortellement raide de l'un des escaliers en fer forgé pour gagner le corridor qui conduisait à la bibliothèque des enfants et se rendit compte avec amusement (mais seulement après coup) qu'il avait retrouvé une autre des réactions de son enfance. Il avait levé les yeux dans l'espoir de voir (comme il l'espérait étant gosse) une fille en jupe descendre cet escalier. Il se souvint soudain d'avoir une fois regardé en l'air sans raison particulière, alors qu'il avait huit ou neuf ans ; il avait eu droit à la vision de la petite culotte rose d'une charmante adolescente. De même que le bref reflet du soleil sur le bracelet de cheville de Beverly Marsh avait suscité en lui quelque chose de plus primitif que simplement de l'amour ou de l'affection lors du dernier jour d'école, en 1958, de même, la vue des dessous de la lycéenne l'avait-elle fortement troublé ; il se souvenait s'être assis à une table de la bibliothèque des enfants, et y avoir rêvé une bonne vingtaine de minutes, les joues et le front brûlants, un livre sur l'histoire des chemins de fer ouvert devant lui, son pénis, dans son pantalon, dur comme une branche qui aurait poussé des racines jusque dans son ventre. Il s'était vu marié à l'adolescente et vivant avec elle dans une petite maison à la périphérie de la ville, se livrant à des plaisirs dont il n'avait pas la moindre idée.

Ces impressions avaient disparu aussi rapidement qu'elles étaient venues, mais il n'avait jamais pu repasser sous l'escalier de fer sans jeter un coup d'œil en l'air.

Il avança lentement dans le corridor vitré, non sans remarquer d'autres changements. On avait collé au-dessus des interrupteurs des étiquettes jaunes qui disaient : L'OPEP ADORE VOUS VOIR DÉPENSER DE L'ÉNERGIE : ÉPARGNEZ LES WATTS ! Sur le mur du fond, dans ce monde de tables et de chaises miniatures en bois blond, où la fontaine d'eau fraîche ne dépassait pas un mètre de haut, ce n'étaient pas les portraits de Dwight Eisenhower ou de Richard Nixon que l'on voyait, mais ceux de Ronald Reagan et George Bush...

Mais...

De nouveau le submergeait le sentiment de déjà-vu. Il était impuissant à le contenir, et ressentit ce coup-ci l'engourdissement horrifié d'un homme qui commence à se rendre compte, après une heure d'efforts inutiles, que la côte ne se rapproche pas et qu'il va se noyer.

C'était l'heure du conte, et dans un coin, une douzaine de petits, solennellement assis en demi-cercle sur leurs minuscules chaises, écoutaient attentivement. « *Qui heurte si fort à ma porte ?* »

était en train de dire une jeune femme en prenant un ton terrifié. Et Ben pensa : *Quand elle va relever la tête, je vais m'apercevoir que c'est Miss Davies, oui, ce sera Miss Davies et elle n'aura pas vieilli d'un jour...*

Mais quand la conteuse se redressa, c'est une femme encore plus jeune que la Miss Davies qu'il avait connue qu'il aperçut.

Certains des enfants se cachaient la bouche de la main et pouffaient, tandis que d'autres la regardaient, simplement, avec dans le regard la lumière de cette fascination éternelle qu'exercent les contes de fées ; le monstre serait-il vaincu, ou bien allait-il dévorer les petits cochons ?

« Ouvre-moi ta maison de paille, petit cochon », continua la jeune femme, tandis que Ben, tout pâle, passait.

*Comment est-il possible que ce soit la même histoire ? Exactement la même ? Dois-je me persuader qu'il s'agit d'une simple coïncidence ? Mais ce n'est pas possible, je ne peux y croire.*

Il s'inclina sur la fontaine, obligé de se courber au point qu'il avait l'impression d'être Richie en train de faire ses salamalecs-salamis.

*Il faudrait pouvoir parler à quelqu'un, pensa-t-il, paniqué. Mike... Bill... quelqu'un. Quelque chose est-il en train de superposer passé et présent, ici, ou n'est-ce que mon imagination ? Parce que sinon, je ne suis pas sûr d'avoir topé pour ce marché-là. Je...*

Il regarda vers le bureau de contrôle, et éprouva l'impression que son cœur s'était arrêté de battre quelques instants dans sa poitrine avant de repartir au galop. L'affiche était simple, brutale, familière. Elle disait simplement :

N'oubliez pas le couvre-feu

19 H

SERVICES DE POLICE DE DERRY

Instantanément, tout lui parut clair ; tout lui parvint en un sinistre éclair de compréhension, quand il se rendit compte que le vote auquel ils avaient procédé était une farce. Il n'existait aucun moyen d'y échapper, il n'y en avait jamais eu. Ils avançaient sur des rails aussi solidement posés qu'étaient inscrits dans son cerveau les souvenirs comme celui qui lui avait fait lever la tête sous l'escalier. Ici, à Derry, retentissait un écho, un écho mortel, et ce qu'ils pouvaient espérer de mieux était que cet écho évolue suffisamment en leur faveur pour qu'ils puissent s'enfuir encore

en vie.

« Seigneur, murmura-t-il, se frottant rudement la joue de la main.

– Puis-je vous aider, monsieur ? » demanda une voix juvénile à côté de lui, le faisant légèrement sursauter. C'était une jeune fille d'environ dix-sept ans, ses cheveux blond foncé retenus par deux barrettes au-dessus de son joli minois d'écolière. Une assistante-bibliothécaire, évidemment ; il y en avait déjà en 1958, des collégiens et des collégiennes qui rangeaient les livres, montraient aux petits comment se servir du catalogue et venaient en aide aux chercheurs perdus dans les notes et les références. Ils touchaient un salaire de misère, mais on trouvait toujours de jeunes volontaires ; c'était un travail agréable.

Dans la foulée, il décrypta plus précisément le sourire agréable mais interrogateur de l'assistante, et se souvint qu'il n'était pas à sa place en ce lieu – qu'il était Gulliver à Lilliput. Un intrus. S'il avait craint, dans la bibliothèque des adultes, de se voir poser des questions, ici, c'était un soulagement. Cela prouvait qu'il était encore un adulte ; en outre, le fait que la jeune fille ne portait manifestement pas de soutien-gorge sous sa chemise style western le calmait plus qu'il ne l'excitait ; il ne pouvait y avoir de preuve plus éclatante que l'on était en 1985 et non en 1958 que la manière dont la pointe de ses seins se dessinait sous le coton.

« Non, merci, mademoiselle », répondit-il, ajoutant aussitôt, de façon incompréhensible pour lui-même : « Je cherchais mon fils.

– Ah ? Quel est son nom ? Je l'ai peut-être vu. (Elle sourit.) Je connais presque tous les enfants.

– Il s'appelle Ben Hanscom, mais je ne le vois pas ici.

– Décrivez-le-moi, et je lui transmettrai un message, si vous le désirez.

– Eh bien, dit Ben, mal à l'aise et furieux de s'être fourré dans cette situation, il est du genre bien en chair et il me ressemble de visage. Mais ce n'est pas bien grave, mademoiselle. Si vous le voyez, dites-lui simplement que son père s'est arrêté en passant.

– Je n'y manquerai pas », dit-elle avec un sourire, mais un sourire qui n'arriva pas jusqu'à ses yeux. Ben se rendit brusquement compte qu'elle n'était pas venue lui parler par simple politesse et désir de l'aider. Elle était assistante dans une bibliothèque d'enfants, sise dans une ville où neuf enfants venaient d'être massacrés en huit mois. Un homme bizarre arrive dans ce monde à échelle réduite où les adultes ne passent guère que pour laisser leurs gosses et les reprendre – et l'on devient soupçonneux, évidemment.

« Merci », dit-il, lui adressant un sourire qu'il espéra rassurant, avant de s'enfuir.

Il battit en retraite par le corridor vitré et, poussé par une impulsion qu'il ne comprenait pas, il se dirigea vers le bureau en fer à cheval, une fois dans la bibliothèque des adultes... Après

tout, ils étaient censés suivre leurs impulsions, cet après-midi, non ? Les suivre, et voir où cela les conduisait.

Carole Danner : tel était le nom de la jeune bibliothécaire, gravé sur une plaque posée sur le bureau. Derrière elle donnait une porte en verre dépoli sur laquelle était écrit : MICHAEL HANLON BIBLIOTHÉCAIRE EN CHEF.

« Puis-je vous aider ? demanda la jeune femme.

– Je crois, répondit Ben, ou du moins, je l'espère. J'aimerais avoir une carte de lecteur.

– Mais bien sûr, dit-elle en prenant aussitôt un formulaire d'inscription. Résidez-vous à Derry ?

– Pas actuellement.

– Votre adresse ?

– Route rurale numéro 2, Hemingford Home, Nebraska. » Il se tut un instant, s'amusant de voir s'agrandir les yeux de la jeune femme, puis débita le numéro de code : « Cinq-neuf-trois-quatre-un. Je m'appelle Ben Hanscom.

– Est-ce une plaisanterie, Mr. Hanscom ?

– Nullement.

– Vous envisagez alors de venir habiter Derry ?

– Non plus.

– Cela fait un peu loin pour venir emprunter des livres, vous ne trouvez pas ? N'y aurait-il pas de bibliothèques, dans le Nebraska ?

– C'est plus ou moins une affaire sentimentale », expliqua Ben. Il aurait cru gênant de donner ces précisions à un étranger, mais il n'en fut rien. « J'ai grandi à Derry, comprenez-vous. C'est la première fois que j'y reviens depuis mon enfance. J'ai fait un tour pour regarder ce qui avait changé, ce qui était resté. Je me suis tout d'un coup rendu compte que j'y avais passé dix ans, entre trois et treize ans, et que je n'avais rien pour évoquer cette période, même pas une carte postale. J'avais des dollars d'argent, mais j'en ai perdu un et j'ai donné les autres à un ami. Je crois que ce qui me ferait plaisir serait un souvenir de mon enfance. C'est un peu tard, mais ne vaut-il pas mieux tard que jamais, comme on dit ? »

Carole Danner sourit et son visage, de simplement joli, devint ravissant. « Je trouve ça adorable, dit-elle. Si cela ne vous ennuie pas de patienter une quinzaine de minutes, je vais vous faire votre carte. »

Ben esquissa un sourire. « Je suppose qu'il y a une cotisation à payer, surtout en tant qu'étranger à la ville.

– Aviez-vous une carte, autrefois ?

– Bien sûr. » Son sourire s’agrandit. « En dehors de mes amis, je crois que cette carte était la chose la plus importante...

– Veux-tu venir ici, Ben ? » lança soudain une voix, déchirant le silence de la salle avec une précision de scalpel.

Il fit brusquement demi-tour, avec cette expression de culpabilité qu’ont les gens quand quelqu’un crie dans une bibliothèque. Il ne vit personne de sa connaissance... et ne tarda pas à se rendre compte qu’aucun lecteur n’avait levé les yeux ou montré le moindre signe d’impatience ou d’ennui. Les vieux messieurs lisaient toujours dans leur coin le *Derry News*, le *Boston Globe*, le *National Geographic*, le *Time*, *Newsweek*, ou *U.S. News & World Report*. À l’une des tables de la salle du catalogue, deux lycéennes étaient toujours penchées sur une pile de papiers et de cartes de référence. Plusieurs personnes feuilletaient les livres d’un présentoir (NOUVELLES ACQUISITIONS-FICTION). Un vieil homme, coiffé d’une casquette de chauffeur ridicule et une pipe éteinte serrée entre les dents, parcourait un album de dessins, des pin-up de Luis de Vargas.

Il se retourna vers la jeune femme qui le regardait, intriguée.

« Quelque chose ne va pas ?

– Non, répondit Ben. J’ai cru entendre quelque chose. Le décalage horaire m’a plus perturbé que je ne le croyais. Que disiez-vous ?

– En fait, c’est vous qui parliez. Mais j’étais sur le point de vous expliquer que votre nom devait toujours figurer dans notre fichier si vous avez eu une carte autrefois. Tout est sur microfilms, maintenant. Un changement, depuis que vous étiez enfant, non ?

– Tout à fait. Bien des choses ont changé à Derry... et cependant, beaucoup d’autres sont restées.

– Je peux consulter le fichier et procéder à un simple renouvellement. Gratuitement.

– Magnifique », dit Ben. Mais avant qu’il ait pu la remercier, la voix rompit de nouveau le silence religieux de la salle de lecture, plus forte, chargée d’un enjouement plein de menaces : « *Amène-toi, Ben ! Amène-toi un peu, espèce de tas de lard de merde ! C’est à la vie à la mort, Ben Hanscom !* »

Ben s’éclaircit la gorge. « J’apprécie beaucoup, dit-il.

– C’est la moindre des choses, répondit la jeune femme en inclinant la tête de côté. Le temps s’est-il réchauffé, dehors ?

– Un peu. Pourquoi ?

– Vous...

– *C’est Ben Hanscom, le coupable !* hurla la voix venant d’en haut, des rayons de la réserve. *C’est Ben Hanscom qui a tué les enfants ! Prenez-le ! Attrapez-le !*

- ... transpirez, acheva-t-elle.
- Vraiment ? demanda-t-il bêtement.
- Je vais vous la préparer tout de suite.
- Merci. »

Elle se dirigea vers un coin du bureau où trônait une vieille machine à écrire.

Ben s'éloigna lentement, le cœur battant la chamade. Oui, il était en sueur, une sueur qu'il sentait couler le long de son front, de ses aisselles, et qui collait les poils de sa poitrine. Il leva les yeux et vit Grippe-Sou le Clown en haut de l'escalier de gauche, les yeux baissés sur lui. Il avait le visage tout blanc d'un fard épais, et sa bouche, barbouillée d'un rouge sanglant, s'étirait sur un sourire de tueur. Ses yeux n'étaient en fait que deux orbites vides, et il tenait d'une main un lot de ballons, de l'autre un livre.

*Pas lui, pensa Bill. Pas Ça. Je me trouve au centre de la rotonde de la bibliothèque de Derry, nous sommes en 1985 et c'est la fin d'un après-midi de printemps, je suis un adulte – et me voici face à face avec le plus épouvantable cauchemar de mon enfance. Face à face avec Ça.*

« Ramène-toi, Ben, lui lança Grippe-Sou. Je ne te ferai aucun mal. J'ai un livre pour toi ! Un livre... et un ballon. Allez, ramène-toi ! »

Ben ouvrit la bouche pour répondre : *Tu es cinglé si tu crois que je vais monter là-haut*, mais se rendit compte à temps que tout le monde allait le regarder et se demander si ce n'était pas lui le cinglé.

« Oh, je sais que tu ne peux pas répondre, reprit Grippe-Sou avec un ricanement. J'ai quand même bien failli t'avoir, non ? "Pardon, m'dame, est-ce ici qu'on repasse ?... Oui ? Eh bien, je repasserai !" "Pardon, m'sieur, il marche votre frigo ?... Oui ? Qu'est-ce que vous attendez pour lui courir après ?" »

De son palier, le clown rejeta la tête en arrière et partit d'un rire strident qui gronda et se répercuta sous le dôme de la rotonde comme un vol de noires chauves-souris, et il fallut à Ben faire un terrible effort de volonté pour ne pas se plaquer les mains sur les oreilles.

« Allons, Ben, ramène-toi, le relança Grippe-Sou. Nous parlerons. En terrain neutre. Qu'est-ce que tu en dis ? »

*Je ne monterai pas là-haut. Le moment où je m'approcherai de toi, tu n'auras plus envie de me voir, je crois. Nous allons te tuer*, pensa Ben.

De nouveau, le clown éclata de son rire suraigu. « Me tuer ? Me tuer, moi ? » Et soudain, de manière horrible, sa voix fut celle de Richie Tozier – non pas sa voix ordinaire, mais la voix négriillon du Sud : « Missié toi pas me tuer ! Moi bon nèg'e, t'ès bon nèg'e, toi pas tuer ce pauv'e ga'çon noi', Meule de Foin ! » Éclat de rire hystérique.

Pris de frissons, le visage de craie, Ben traversa le centre de la bibliothèque, convaincu qu'il n'allait pas tarder à vomir. Il se tenait debout devant un rayonnage de livres, et il en prit un au hasard d'une main agitée de tremblements. « C'est ta dernière et unique chance, Meule de Foin ! Fous le camp de la ville. Fous le camp avant la nuit. Je me mettrai en chasse ce soir. Après toi... et après les autres. Tu es trop vieux pour m'arrêter, Ben. Vous êtes tous trop vieux. Tout juste bons à vous faire tuer. Tire-toi donc, Ben. Tiens-tu absolument à assister à ça, ce soir ? »

Il se tourna lentement, tenant toujours le livre dans ses mains tremblantes. Il ne voulait pas regarder, mais on aurait dit qu'un doigt glacé le tirait par le menton et lui soulevait la tête.

Le clown avait disparu. À sa place se tenait Dracula, mais pas le Dracula du film – ni Bela Lugosi, ni Christopher Lee, ni Frank Langella ou aucun autre. Une chose vaguement humaine à la figure tordue comme une racine, mortellement pâle, les yeux rouge-mauve comme des grumeaux de sang, le regardait du palier de l'escalier de gauche. Sa bouche s'ouvrit toute grande et révéla une double rangée de lames Gillette enfoncées dans les gencives sous des angles divers ; on avait l'impression d'être en face d'un labyrinthe de miroirs dans lequel le moindre faux pas pouvait être mortel.

La chose poussa un cri strident et referma brusquement ses mâchoires. Du sang noirâtre se mit à couler de sa bouche, des fragments de ses lèvres entaillées tombèrent sur la soie blanche étincelante de sa chemise de soirée et laissèrent en glissant des traînées d'escargot sanguinolentes.

« *Qu'est-ce que Stan Uris a vu avant de mourir ?* hurla le vampire avec un rire, la bouche comme un grand trou sanglant. *David Crockett le roi de la Frontière sauvage ? Qu'a-t-il donc vu, Ben ? Veux-tu le voir aussi ? Qu'a-t-il donc vu ? Qu'a-t-il donc vu ?* » Puis il éclata de nouveau de ce même rire strident, et Ben comprit qu'il était lui-même sur le point de hurler, oui, qu'il ne pourrait pas s'en empêcher, pas moyen, rien à faire. Du sang s'écoulait goutte à goutte du palier en une averse sinistre. Une goutte avait atterri sur la main déformée par l'arthrite d'un vieil homme en train de lire *The Wall Street Journal*. Elle coula le long de ses articulations sans qu'il la vît ou la sentît.

Ben inspira de l'air, certain qu'il ne l'accumulait que pour crier, chose impensable dans la quiétude de cet après-midi de crachin léger, aussi choquante qu'un coup de couteau... ou une bouche pleine de lames de rasoir.

Au lieu de cela, à demi avalés, prononcés à voix basse comme une prière, ces mots se bousculèrent dans sa bouche : « Nous en avons fait des balles, évidemment. Nous avons fait des balles avec le dollar d'argent. »

L'homme en casquette de mécanicien qui feuilletait l'album de Vargas leva la tête, le regard perçant. « Absurde ! » dit-il. Du coup, des gens levèrent la tête, et quelqu'un fit « Chhhhut » en direction du vieil homme, d'un ton de reproche.

« Je suis désolé », dit Ben d'une voix basse et tremblante. Il avait vaguement conscience que son visage dégoulinait maintenant de transpiration et que sa chemise lui collait au corps. « Je pensais à voix haute... »

– Absurde, reprit l'homme, un ton plus haut. Il est impossible de fondre des balles avec un dollar d'argent. Préjugé populaire. Fiction de BD. Le problème est qu'avec une gravité spécifique... »

Soudain la jeune femme, Carole Danner, se trouva à leurs côtés. « Il faut garder le silence, Mr. Brockhill, dit-elle gentiment. Les gens lisent, et... »

– Il est malade, la coupa sèchement Brockhill en retournant à son livre. Donnez-lui donc une aspirine, Carole. »

Carole Danner se tourna vers Ben et son visage prit une expression inquiète. « Êtes-vous malade, Mr. Hanscom ? Je sais que c'est très impoli de faire ce genre de remarque, mais vous avez une mine épouvantable. »

– Je... j'ai mangé dans un restaurant chinois à midi. Je crois que ça ne passe pas.

– Si vous voulez vous allonger, il y a un canapé dans le bureau de Mr. Hanlon. Vous pourriez... »

– Non. Je vous remercie, ça va aller. » Ce n'était pas s'allonger qu'il voulait, mais foutre le camp de la bibliothèque de Derry. Il regarda vers le palier. Clown et vampire avaient disparu. Mais attaché à la balustrade de fer forgé, flottait un ballon. Sur son ventre tendu on pouvait lire ces mots : BONNE FIN D'APRÈS-MIDI ! CE SOIR TU MEURS !

« J'ai votre carte, dit-elle en posant une main légère sur son bras. La voulez-vous toujours ? »

– Oui, merci beaucoup, dit Ben en prenant une profonde inspiration traversée de frissons. Je suis désolé pour cet incident.

– J'espère simplement qu'il ne s'agit pas d'une intoxication alimentaire, dit-elle.

– Ça marcherait pas, reprit Mr. Brockhill sans lever les yeux de l'album ni retirer la pipe de la bouche. C'est un truc de mauvaise science-fiction. »

Et sans aucune idée de ce qu'il allait dire, Ben s'entendit répondre : « En fait, c'était de la grenaille, pas des balles. On s'est presque tout de suite rendu compte qu'on n'y arriverait pas. Nous n'étions que des gosses, comprenez-vous. C'était moi qui avais eu l'idée de... »

– Chhhut ! » fit quelqu'un d'autre.

Brockhill jeta un coup d'œil surpris à Ben, parut sur le point de répliquer, puis retourna à ses dessins.

Au bureau, Carole Danner lui tendit une petite carte orange avec la mention BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE DERRY. Amusé, Ben s'aperçut que c'était sa première

carte de lecteur adulte ; celle de son enfance avait été jaune canari.

« Êtes-vous sûr que vous ne voulez pas vous allonger, Mr. Hanscom ?

– Je me sens un petit peu mieux, merci.

– Vraiment ? »

Il réussit à lui adresser un sourire. « Vraiment.

– C'est vrai, vous avez l'air un peu mieux », admit-elle, mais avec une pointe de doute, comme si elle pensait que c'était ce qu'il fallait dire et non la vérité.

Puis elle passa un livre dans l'appareil qui servait à enregistrer les prêts, et Ben se sentit pris d'une forme quasi hystérique d'amusement. *C'est le bouquin que j'ai piqué au hasard quand le clown s'est mis à faire la voix de négrillon ; elle pense que je désire l'emprunter. C'est le premier retrait que je fais à la bibliothèque de Derry en vingt-cinq ans et je ne sais même pas ce que c'est. En plus, je m'en fous. Qu'on me laisse sortir d'ici, c'est tout ce que je demande.*

« Merci, dit-il en glissant l'ouvrage sous son bras.

– Vous êtes tout à fait le bienvenu, Mr. Hanscom. Êtes-vous sûr de ne pas vouloir un peu d'aspirine ?

– Absolument, répondit-il avant d'ajouter, non sans une hésitation : Vous ne sauriez pas par hasard ce qu'est devenue Mrs. Starrett ? Barbara Starrett ? Elle était autrefois responsable de la bibliothèque des enfants.

– Elle est morte, dit Carole Danner. Il y a trois ans de cela. Une attaque, si j'ai bien compris. Désolant. Elle était relativement jeune, cinquante-huit ou cinquante-neuf ans, je crois. Mr. Hanlon a fait fermer la bibliothèque ce jour-là.

– Oh ! » dit Ben, qui sentit un vide se creuser dans son cœur. Voilà ce qui arrivait quand on revenait sur les lieux de son enfance ; le glaçage du gâteau était délicieux, mais le contenu amer. Les gens vous oubliaient, mouraient, perdaient leurs cheveux ou leurs dents. Parfois, on s'apercevait qu'ils avaient aussi perdu l'esprit. Oh, c'est quelque chose, d'être en vie, bon Dieu de bon Dieu.

« Je suis désolée, dit-elle. Vous l'aimiez bien ?

– Tous les gosses aimaient Mrs. Starrett, répondit Ben, inquiet de sentir les larmes lui monter aux yeux.

– Est-ce que vous... »

*Qu'elle me demande une fois de plus si je vais bien, et je vais vraiment me mettre à pleurer ou à crier, n'importe quoi.*

Il jeta un coup d'œil à sa montre et dit : « Il faut vraiment que je parte. Merci pour votre gentillesse.

– Bonne fin de journée, Mr. Hanscom. »

*Et comment ! Vu que ce soir, je meurs.*

Il eut un geste du doigt en sa direction et retraversa la salle. Mr. Brockhill lui jeta un bref regard, perçant et plein de suspicion.

Ben leva une dernière fois les yeux sur le palier de l'escalier gauche. Le ballon y flottait toujours, au bout de son fil. Mais le texte avait changé, et on lisait maintenant :

J'AI TUÉ BARBARA STARRETT !

GRIPPE-SOU LE CLOWN

Il détourna le regard, sentant à nouveau son cœur lui monter dans la gorge. Il fut surpris, en sortant, de trouver le soleil ; les nuages se dissipaient et laissaient place aux tièdes rayons d'un après-midi de mai qui donnait à l'herbe un vert d'une incroyable luxuriance. Ben sentit se dissiper le poids qu'il avait sur la poitrine, comme s'il avait abandonné dans la bibliothèque quelque insupportable fardeau... puis ses yeux tombèrent sur le livre qu'il avait involontairement emprunté, et sa mâchoire se crispa avec une brutalité douloureuse. Il s'agissait de *Bulldozer*, de Stephen Meader, l'un des ouvrages qu'il avait sous le bras le jour où il avait plongé dans les Friches pour échapper à Henry Bowers et ses acolytes.

Et à propos de Henry, l'empreinte de sa botte de mécano salissait toujours la couverture.

Faisant tourner les pages d'une main de nouveau tremblante, il s'arrêta à la dernière. La bibliothèque disposait maintenant d'un contrôle des fiches par microfilm : il venait de voir l'appareil fonctionner. Mais il y avait toujours une pochette collée à la jaquette cartonnée, avec une carte glissée dedans. Sur chaque ligne figurait un nom suivi de la date de remise marquée au tampon.

NOM DE L'EMPRUNTEUR DATE DE REMISE Charles Brown 14 mai 58 David

Hartwell 1<sup>er</sup> juin 58 Joseph Brennan 17 juin 58

Et la dernière ligne de la carte portait sa propre signature enfantine, tracée lourdement au crayon :

Benjamin Hanscom 9 juillet 58

Cette carte était couverte d'un tampon, qui se retrouvait sur la page de garde, sur l'épaisseur de la tranche et un peu partout, un tampon qui avait bavé de l'encre rouge comme du sang et qui disait : ANNULÉ.

« Oh, Seigneur Dieu ! » murmura Ben. Il ne savait pas quoi dire d'autre ; cette exclamation semblait résumer toute la situation. « Oh, Seigneur Dieu, Seigneur Dieu ! »

Debout dans la lumière toute neuve du soleil, il se demanda ce qui était arrivé aux autres.

## 2

### Eddie Kaspbrak réussit une prise

Eddie quitta le bus à l'angle de Kansas Street et de Kossuth Lane. Cette dernière descendait sur quatre cents mètres avant de s'arrêter abruptement à la hauteur de la ravine qui donnait sur les Friches. Il ignorait totalement pour quelles raisons il avait choisi cet endroit pour quitter le bus ; Kossuth Lane ne signifiait rien de particulier pour lui, et il n'avait connu personne dans ce quartier. Il ne savait qu'une chose : c'était le bon endroit, et ça suffisait pour le moment. Beverly était descendue à l'un des arrêts de Lower Main avec un petit salut de la main, Mike était allé en voiture à la bibliothèque.

Le bus, un petit Mercedes un peu ridicule, s'éloignait, et il se demandait ce qu'il fabriquait ici, à ce coin de rue obscur d'une ville obscure à huit cents kilomètres de Myra, qui devait sans aucun doute se faire un sang d'encre à son sujet. Un brusque vertige le saisit, presque douloureux, et il se souvint en portant sa main à la poche qu'il avait laissé sa Dramamine à l'hôtel avec le reste de sa pharmacopée. Il avait cependant de l'aspirine sur lui (il ne serait pas plus sorti sans aspirine que sans pantalon). Il en avala deux, à sec, et commença de remonter Kansas Street avec la vague idée de gagner la bibliothèque ou Costello Avenue. Le temps commençait à s'éclaircir, et il se dit qu'il pourrait même pousser jusqu'à West Broadway pour admirer les vieilles maisons victoriennes du seul quartier vraiment chic de Derry.

Il y avait alors la maison des Bowie, celle des Mueller avec ses tourelles, toutes deux voisines, ce qui explique peut-être l'amitié de Greta Bowie et Sally Mueller. En été, on apercevait toujours des meubles de jardin éparpillés sur la pelouse, un hamac tendu entre deux arbres, un jeu de croquet installé en permanence. Eddie savait tout ça sans avoir été une seule fois invité à venir y jouer : en passant (du pas de quelqu'un qui a un but), il entendait le *clac* ! des balles, des rires, des réflexions. Un jour, il avait même aperçu Greta, un verre de limonade à la main, son maillet de croquet de l'autre, mince et jolie comme dans un rêve (en dépit du coup de soleil qu'elle avait sur les épaules, ce qui avait paru être le comble du charme au petit garçon de neuf ans), courant après sa boule qu'un coup malheureux avait éloignée du parcours du jeu.

Il était devenu un peu amoureux d'elle ce jour-là, ou du moins de la cascade de cheveux blonds qui retombaient sur sa robe d'un bleu froid. Elle avait jeté un coup d'œil circulaire et il avait cru pendant un instant qu'elle l'avait vu ; mais sans doute il n'en était rien, car lorsqu'il avait levé la main pour un timide salut, elle ne lui avait pas répondu et avait donné un grand coup dans sa balle pour la renvoyer sur le gazon, hors de sa vue, avant de partir en courant derrière. Il s'était éloigné sans éprouver de déception (il croyait sincèrement qu'elle ne l'avait pas vu) et sans lui en vouloir de ne jamais avoir été invité aux parties de croquet du samedi après-midi : pourquoi une fille aussi ravissante que Greta Bowie inviterait-elle un garçon comme lui ? Il avait la poitrine étroite, de l'asthme et l'air d'un rat à demi noyé.

*Ouais*, pensa-t-il, remontant sans but Kansas Street, *j'aurais dû retourner sur West Broadway et jeter un coup d'œil sur ces maisons... celle des Mueller, celle des Bowie, celle du Dr Hale, le dépôt des Tracker...*

Ses réflexions s'interrompirent brusquement à ce dernier nom, car – parlez du loup ! – il se trouvait juste en face du dépôt de camions des frères Tracker.

« Toujours debout ! s'exclama Eddie à voix haute. Nom d'un chien ! »

La maison de Phil et Tony Tracker, célibataires impénitents, était certainement la plus charmante de la rue : d'un blanc immaculé, entourée d'un gazon et de ravissants massifs de fleurs qui rivalisaient de couleurs tout le printemps et tout l'été. L'allée, goudronnée de frais chaque automne, gardait en permanence l'éclat d'un miroir noir, et le vert des bardeaux du toit, aux pans multiples, était exactement du vert de la pelouse ; si bien qu'il arrivait que des curieux s'arrêtent pour prendre des photos de la maison avec ses fenêtres à meneaux, très anciennes et remarquables.

« Ils doivent être un peu particuliers pour entretenir une maison de cette façon », avait remarqué d'un ton de mépris la mère d'Eddie – lequel n'avait pas osé demander d'explications.

Le dépôt se situait de l'autre côté de l'avenue, par rapport à la maison Tracker. C'était une construction basse, dont les briques branlantes et vieilles commençaient à s'effondrer par endroits et passaient d'un orange sale à un noir de suie au pied. Les fenêtres étaient uniformément encrassées, à l'exception du panneau du bas de celle du bureau, où avait été ménagé un rond propre. Il était l'œuvre des gosses – avant et après Eddie – et tenait au fait que le contremaître avait un calendrier *Play-Boy* au-dessus de son bureau. Aucun d'eux ne venait faire une partie de base-ball improvisée sans s'arrêter devant cette fenêtre et nettoyer la vitre du gant pour admirer la pin-up du mois.

Le dépôt était entouré sur trois côtés d'un vaste terrain en gravier. Les grands semi-remorques, tous portant en grosses lettres la mention TRACKER BROS. DERRY NEWTON PROVIDENCE HARTFORD NEW YORK, y stationnaient parfois en désordre ; des fois ils

étaient bien rangés, d'autres fois il n'y avait que des tracteurs ou au contraire des remorques, silencieuses sur leurs roues arrière et leurs béquilles avant. Les deux frères garaient dans la mesure du possible leurs camions à l'arrière du bâtiment, car tous deux étaient des fanatiques de base-ball et aimaient beaucoup que les enfants viennent jouer sur leur terrain. Les garçons ne voyaient guère Phil Tracker, chauffeur lui-même, mais Tony, avec ses bras comme des jambons et une bedaine en proportion, qui s'occupait de la paperasserie et des comptes, leur était familier. (Eddie aussi le connaissait, même si, bien entendu, il ne jouait jamais, parce que sa mère l'aurait tué si elle avait appris qu'il risquait d'avaloir de la poussière dans ses poumons délicats en courant, sans compter Dieu sait quoi d'autre.)

Souriant au souvenir de ce bon géant et de ses coups de gueule (*Allez, vas-y, le Rouquin ! Plus vite, demi-portion ! Regarde un peu ce que tu fais !*), Eddie s'approcha un peu plus près. Son sourire s'évanouit. Le long bâtiment de brique, où les ordres avaient claqué, où on avait réparé les camions et entreposé temporairement des marchandises, était maintenant sombre et silencieux. Des herbes poussaient entre les graviers, et on ne voyait pas un camion en stationnement... rien qu'une remorque qui rouillait de partout.

Un panneau À VENDRE avait été placé à une fenêtre.

La tristesse qui l'envahit surprit Eddie ; c'était comme si quelqu'un était mort. Il était content, maintenant, de n'avoir pas poussé jusqu'à West Broadway. Si les frères Tracker avaient fait faillite, eux qui paraissaient éternels, qu'était-il advenu des autres ? Il se rendit compte, mal à l'aise, qu'il préférerait ne pas le savoir. Il ne voulait pas voir Greta Bowie avec des cheveux gris et la taille épaisse pour avoir trop paresse, trop mangé, trop bu ; il valait mieux (c'était plus prudent) rester dans l'ignorance.

*C'est ce que nous aurions tous dû faire, rester au large. Nous n'avons rien à faire ici. Revenir à l'endroit où l'on a grandi, c'est comme faire l'un de ces absurdes exercices de yoga où l'on se met le gros orteil dans la bouche et où l'on s'avale soi-même, si bien qu'il ne reste bientôt plus rien. C'est impossible à réaliser, ce dont toute personne saine d'esprit devrait se réjouir... Qu'a-t-il bien pu arriver à Tony et Phil Tracker, au fait ?*

Crise cardiaque pour Tony, peut-être ; avec les quelque trente kilos de graisse en trop qu'il trimbalait sur sa carcasse... Il valait mieux faire attention à son cœur. Et Phil ? Un accident de la route, probablement. Eddie savait ce qu'est la solitude du chauffeur de fond, avec pour seule distraction les feux rouges du véhicule qui vous précède.

« Quelle merde, le temps qui passe ! » soupira Eddie dans un murmure, sans se rendre compte qu'il avait parlé à voix haute.

Se sentant à la fois attendri et malheureux (ce qui lui arrivait plus souvent qu'il ne le pensait), Eddie fit le tour du bâtiment, ses pompes Gucci crissant sur le gravier, pour aller revoir

le terrain où les gosses jouaient au base-ball – à une époque où, lui semblait-il, quatre-vingt-dix pour cent de la population était composée d'enfants.

Le terrain n'avait guère changé, mais il suffisait de le voir pour se rendre compte qu'on n'y jouait plus au base-ball. La tradition ne s'était pas perpétuée, pour d'obscures raisons.

En 1958, ce n'étaient pas des lignes blanches de chaux qui délimitaient le périmètre de jeu, mais les sillons creusés par les pieds des coureurs. Il n'existait pas de vraies bases pour ces garçons (tous plus vieux que ceux du Club des Ratés, bien que Stan, se souvenait Eddie, eût parfois joué avec eux ; il n'était pas très puissant à la batte, mais courait comme un lièvre et avait les réflexes d'un ange en défense), mais Tony gardait quatre morceaux de toile à bâche crasseux, que l'on disposait cérémonieusement avant une partie, et que l'on rangeait tout aussi cérémonieusement ensuite sous l'un des ponts de chargement, derrière le bâtiment de brique, quand le crépuscule mettait définitivement fin au jeu.

Eddie ne voyait plus trace des sillons d'autrefois ; les mauvaises herbes avaient proliféré en îlots au milieu des graviers. Ici et là, des bouteilles brisées de soda et de bière lançaient leurs reflets ; à l'époque, les débris de verre étaient religieusement enlevés. La seule chose qui demeurait était la barrière métallique servant à fermer le terrain, à l'arrière, haute de quatre mètres et aussi rouillée que du sang séché. Elle encadrait le ciel d'une multitude de pointes de diamant.

*C'était le terrain de jeu*, songea Eddie, debout, les mains dans les poches à l'endroit où se trouvait la plaque de but, vingt-sept ans auparavant. *Et au-delà de la barrière, ce sont les Friches. La barrière, ils l'appelaient l'Automatique.* Il rit tout fort et regarda nerveusement autour de lui, comme si c'était un fantôme qui s'était esclaffé et non un type dans un costard à trois mille balles, un type aussi solide que... euh, aussi solide que... que...

*Arrête ton char, Eds*, sembla lui murmurer la voix de Richie. *T'es rien moins que solide, et au cours des dernières années, les ab-ab ont été de plus en plus rares et espacés, non ?*

« Ouais, ouais », admit Eddie à voix basse en donnant des coups de pied dans des cailloux qui allèrent rouler plus loin.

En vérité, il n'avait vu que par deux fois la balle franchir la barrière pour aller se perdre dans les Friches, et les deux fois, c'est le même garçon qui l'avait expédiée : Huggins le Roteur. Huggins, qui mesurait pratiquement un mètre quatre-vingts à douze ans, était d'une taille presque comique pour son âge, d'autant qu'il pesait bien quatre-vingts kilos. Il tenait son surnom de son talent pour lâcher des rots retentissants et d'une longueur stupéfiante – croisement de cris de crapaud-buffle et de crissement de cigale dans ses meilleurs jours.

Huggins était fort, sans être véritablement obèse, Eddie s'en souvenait maintenant, mais c'était comme si Dieu n'avait jamais eu l'intention qu'un gamin de douze ans atteigne une telle

taille ; s'il n'était pas mort cet été-là, il aurait pu atteindre deux mètres ou plus, et peut-être apprendre à manœuvrer ce corps démesuré dans un monde de demi-portions. Il aurait même pu, pensa Eddie, apprendre la douceur. Mais à douze ans, à la fois maladroit et méchant, il avait l'air d'un retardé mental, tant il était lourdaud. Il n'avait rien de la promptitude de Stanley ; on aurait dit qu'il n'existait entre le cerveau de Huggins et son corps que des communications intermittentes – son corps existant dans son cosmos autonome de tonnerre au ralenti. Eddie se souvint du jour où une longue balle peu rapide était partie tout droit dans la direction du Roteur, en défense : il n'avait même pas bougé. Il était resté immobile, et s'était contenté de lever sa main gantée d'un geste imprécis, et *bong !* la balle était venue le frapper à la tête au lieu de tomber dans le gant. Elle avait fait le même bruit que si elle avait rebondi sur le toit d'une voiture. Après une chandelle de deux mètres, elle avait fini sa course dans le gant de Huggins. Un malheureux gamin avait eu le malheur de rire ; le Roteur lui avait botté si fort les fesses que l'enfant était reparti chez lui en larmes, le fond du pantalon troué. Personne d'autre n'avait ri. Eddie supposait que si Richie s'était trouvé présent, le Roteur l'aurait probablement envoyé à l'hôpital. Huggins était également lent à se déplacer, et facile à mettre hors jeu. Mais quand il réussissait à prendre une balle, elle allait très, très loin. Les deux qu'il avait expédiées par-dessus la barrière avaient été miraculeuses. On n'avait jamais retrouvé la première, alors qu'ils avaient été une bonne douzaine à fouiller la pente raide qui descendait dans les Friches.

Quant à la deuxième... c'était Stringer Dedham, un élève de cinquième, qui avait lancé ce qu'il imaginait être un « coup ralenti vicieux » à Huggins. Mais les balles lentes étaient celles qui convenaient parfaitement au Roteur ; il avait frappé celle-ci avec une telle vigueur, que l'enveloppe, déjà un peu fatiguée, était retombée au sol à un mètre à peine de la deuxième base, comme un gros papillon, tandis que la balle elle-même s'élançait dans une superbe lumière de crépuscule tout en s'effilochant, et que les enfants se tournaient pour suivre sa progression, frappés d'admiration. Elle s'élevait encore quand elle avait franchi la barrière et Eddie se rappela l'exclamation de Stringer Dedham : « Sainte merde ! » lancée à voix retenue et stupéfaite, tandis qu'elle décrivait son arc suivie d'une chevelure de comète. Elle n'avait sans doute pas encore touché le sol que déjà une demi-douzaine de gamins grimpaient comme des singes à la barrière. Tony Tracker riait, l'air idiot, et avait crié : « Celle-là serait sortie du Yankee Stadium, vous m'entendez ? Celle-là serait sortie de ce putain de stade ! »

C'était Peter Gordon qui l'avait trouvée, non loin du ruisseau que le Club des Ratés allait barrer moins de trois semaines plus tard. À vrai dire, il n'en restait plus grand-chose, sauf que, et c'était presque un miracle, le fil ne s'en était pas rompu.

Sans se concerter, les garçons avaient ramené les restes de la balle à Tracker, qui les avait

examinés sans dire un mot, entouré du groupe silencieux des enfants. De loin, on aurait pu voir dans le tableau de cet homme imposant entouré de gosses la célébration de quelque culte de vénération pour un saint objet. Huggins n'avait même pas pris la peine de faire le tour des bases en courant ; il était resté au milieu des autres, sans idée précise sur ce qu'il faisait. La pelote que Tony Tracker lui avait tendue était à peine plus grosse qu'une balle de golf.

Perdu dans ses souvenirs, Eddie franchit le monticule du lanceur (qui n'avait jamais été un monticule, mais plutôt une dépression, le gravier en ayant été peu à peu chassé) et poursuivit sa promenade coupée d'arrêts. Frappé par le silence, il s'approcha enfin de la barrière qui, plus rouillée que jamais, était envahie par une plante grimpante très laide, mais tenait toujours debout. Regardant au travers, il vit la pente abrupte envahie d'une végétation d'un vert agressif.

Les Friches ressemblaient plus que jamais à une jungle, et pour la première fois, il se demanda comment une étendue aussi verdoyante et luxuriante avait pu recevoir le nom de Friches-Mortes : elle était tout ce que l'on voulait, mais sûrement pas une friche, et encore moins morte. Pourquoi pas les Grands-Fourrés, ou la Jungle ?

*Les Friches-Mortes.*

Un nom qui sonnait comme une menace, presque sinistre, qui évoquait non pas un fouillis de buissons et d'arbres tellement dense que les plantes luttèrent à mort pour la lumière, mais plutôt des dunes de sable en constant déplacement, ou des étendues grises de terre latérisée. Mortes. C'est-à-dire stériles. Mike avait remarqué plus tôt qu'ils étaient tous stériles, et cela ne paraissait que trop vrai. Sept, et pas un seul enfant. Même en ces temps de planning familial, voilà qui ne cadrerait pas avec les statistiques.

Il regarda par les ouvertures en forme de diamant, entendant, un ton plus bas que le grondement lointain des véhicules sur Kansas Street, les bruits d'éclaboussement et d'écoulement de l'eau en dessous. Il l'apercevait par endroits qui scintillait comme des éclats de verre sous le soleil printanier. La futaie de bambous se trouvait toujours au même endroit, d'une blancheur maladive, comme rongée de champignons au milieu de toute cette verdure. Au-delà, dans les étendues marécageuses qui longeaient la Kenduskeag, on racontait qu'il y avait des sables mouvants.

*J'ai passé les moments les plus heureux de mon enfance là en bas, dans ce bourbier,* pensa-t-il avec un frisson.

Il était sur le point de faire demi-tour quand un détail accrocha son regard : un cylindre de ciment fermé d'un lourd couvercle d'acier. Les trous de Morlock, comme les appelait Ben, la bouche rieuse, mais pas les yeux. Quand ils étaient gamins, ils leur arrivaient à la taille et ils pouvaient lire dessus : SECTION DES TRAVAUX PUBLICS DE DERRY, en lettres estampées

en demi-cercle dans le métal. Et il en montait un bourdonnement, un bruit de machine qui avait l'air de venir de très loin.

*Les trous de Morlock.*

*C'est là-dedans que nous sommes descendus. En août. À la fin. Nous sommes descendus dans l'un des trous de Morlock de Ben, dans les égouts, mais au bout d'un moment, il ne s'agissait plus d'égouts, mais de... de... quoi ?*

*Patrick Hockstetter y était. Avant que Ça l'emporte, Beverly l'a vu faire quelque chose de mal. Elle en riait, mais elle savait que c'était mal. Quelque chose qui avait à voir avec Henry Bowers, non ? Oui, avec Henry. Et...*

Il se tourna brusquement et regarda vers le dépôt abandonné, ne voulant plus voir les Friches car il n'aimait pas les pensées qui lui étaient venues à l'esprit. Il voulait être chez lui, avec Myra. Mais pas ici, surtout pas ici. Il...

« Attrape, le môme ! »

Il se tourna vers la voix, et vit arriver une sorte de balle qui franchit la barrière et vint rebondir sur le gravier. Eddie tendit la main et l'attrapa. D'un geste réflexe d'une élégante spontanéité.

Il regarda ce qu'il tenait, et tout devint froid et sans force à l'intérieur de lui. Une ancienne balle de base-ball. Ce n'était plus qu'une boule entourée de ficelle, car l'enveloppe avait disparu. Il revit la queue de la comète franchissant la barrière de métal avant de disparaître dans les Friches.

*Oh, Seigneur !* pensa-t-il. *Oh, Seigneur, Ça est ici avec moi MAINTENANT !*

« Viens donc jouer en bas, Eddie ! » fit la voix de l'autre côté de la barrière ; et Eddie se rendit compte, horrifié à s'évanouir, que c'était celle de Huggins le Roteur, qui avait été assassiné dans les boyaux de Derry en août 1958. Et c'était ce même Huggins qui montait péniblement la pente des Friches, de l'autre côté de la barrière.

Il portait l'uniforme des Yankees, l'équipe de base-ball de New York, un uniforme taché de vert, auquel s'accrochaient des débris de feuillage. C'était le Roteur mais aussi le lépreux, une créature hideuse sortie de son tombeau humide après des années. La chair de son lourd visage pendait en lambeaux putréfiés. Une de ses orbites était vide. Des choses grouillaient dans sa chevelure. Il tenait à la main un gant de base-ball couvert de mousse. Il passa les doigts pourrissants de son autre main à travers les trous de la grille de métal, et quand il les replia, Eddie entendit un ignoble bruit de liquide qui giclait, le rendant presque fou.

« Celle-là serait sortie du Yankee Stadium », fit Huggins avec un sourire. Un crapaud d'un blanc maladif tomba de sa bouche en se tortillant, puis rampa sur le sol. « Vous m'entendez ? Celle-là serait sortie de ce putain de stade ! Et au fait, Eddie, t'as pas envie d'un petit pompier ? Je

te le fais pour dix sous. Bon Dieu ! Je te le fais pour rien. »

Le visage du Roteur se transforma. Le nez bulbeux et gélatineux s'effondra, révélant les deux conduits sanguinolents qu'Eddie avait vus dans ses rêves. Ses cheveux s'épaissirent et reculèrent sur ses tempes, prenant une couleur de toile d'araignée. La peau en putréfaction de son front éclata, révélant la blancheur de l'os couverte d'une membrane muqueuse, comme le verre trouble d'une lampe-torche. Le Roteur avait disparu et il avait maintenant en face de lui la chose du porche du 29, Neibolt Street.

« Bobby te taille une pipe pour dix sous », roucoula la chose en entreprenant l'escalade de la barrière. De petits fragments de chair restaient pris dans l'entrecroisement en tête de diamant des fils de fer. La barrière s'agita et grinça sous son poids. Lorsqu'il touchait les plantes grimpantes, celles-ci devenaient noires. « Il me le fait n'importe quand ; quinze sous si ça dure trop longtemps. »

Eddie essaya de hurler. C'est à peine si un petit piaulement sec sortit de sa gorge. Ses poumons lui donnaient l'impression d'être le plus vieil accordéon du monde. Il regarda la balle qu'il tenait encore à la main et soudain du sang commença à jaillir de l'enroulement de ficelle. Il coula sur le sol et éclaboussa ses chaussures.

Il jeta la balle et fit deux pas chancelants en arrière, les yeux exorbités, se frottant la main sur sa chemise. Le lépreux venait d'atteindre le haut de la barrière. La silhouette oscillante de sa tête se découpait contre le ciel, forme cauchemardesque comme une citrouille congestionnée de Halloween. Sa langue pendait hors de sa bouche de plus d'un mètre et rampait le long du grillage comme un serpent.

Puis d'un seul coup, plus rien.

Il ne disparut pas progressivement, comme un fantôme dans un film, mais en un clin d'œil. Eddie entendit cependant un son qui confirma sa solidité fondamentale : un *pop* ! comme un bouchon de champagne, le bruit de l'air qui venait remplir l'espace qu'avait occupé le lépreux.

Il se tourna et se mit à courir, mais à peine avait-il parcouru trois ou quatre mètres que trois formes raides s'envolaient de l'ombre en dessous du pont de chargement du dépôt abandonné. Il crut tout d'abord avoir affaire à des chauves-souris et cria en se protégeant la tête... Puis il s'aperçut qu'il s'agissait de morceaux de bâche – ceux-là mêmes qui avaient servi de base quand les grands jouaient au base-ball.

Ils voletèrent et tourbillonnèrent dans l'air calme ; il dut en esquiver un. Puis les quatre morceaux allèrent se poser tous ensemble à leur place habituelle en soulevant de petits nuages de poussière : première, deuxième, troisième base.

Haletant, la respiration de plus en plus courte, Eddie franchit la plaque de but en courant,

les lèvres crispées, le visage aussi blanc que du fromage frais.

*WHACK !* Bruit d'une batte frappant une balle fantôme. Et alors...

Eddie s'arrêta, les jambes paralysées, et un gémissement franchit ses lèvres. Le sol se renflait en ligne droite entre la plaque de but et la première base, comme si un rongeur géant avait creusé un tunnel à toute vitesse juste sous la surface du sol. Du gravier roulait des deux côtés. La forme souterraine atteignit la première base et le morceau de bâche vola en l'air, si brusquement qu'il émit un claquement – rappelant celui que produit un petit cireur de bottes qui tend joyeusement son chiffon. Le sol commença à se soulever entre la première et la deuxième base, de plus en plus vite ; le second morceau de bâche claqua en bondissant en l'air comme le premier, et à peine était-il retombé au sol que la forme franchissait la troisième base et fonçait sur la plaque de but.

Celle-ci s'envola comme les autres mais elle était encore en l'air lorsque la chose surgit du sol comme un diable de sa boîte, version sinistre : c'était Tony Tracker, le visage réduit à l'état de squelette, auquel s'accrochaient encore des lambeaux de chair noircie, sa chemise blanche n'étant qu'un magma en charpie de fils pourrissants. Il sortit de terre jusqu'à la taille et resta ainsi, oscillant comme un lombric grotesque.

« Tu peux t'envoyer autant de giclées de ton bidule que tu veux, Souffle-Court ! » lança Tony d'une voix qui broyait du sable. Il arborait un sourire démentiellement amical. « Peu importe, on t'aura. Toi et tes amis. Ça va être votre fête ! »

Eddie hurla et s'éloigna en trébuchant. Une main se posa sur son épaule ; il s'en écarta. La main serra plus fort pendant un instant, puis le lâcha. Il se tourna. C'était Greta Bowie. Morte. La moitié de son visage avait disparu ; des asticots grouillaient dans les cavités où restait de la chair. Elle tenait un ballon vert à la main.

« Accident de voiture », déclara la moitié reconnaissable de sa bouche, qui sourit. Ce sourire déclencha un bruit d'arrachement indescriptible, et Eddie vit les tendons bouger comme d'affreux liens. « J'avais dix-huit ans, Eddie. J'étais saoule, complètement pétée. Tes amis sont ici, Eddie. »

Eddie recula, mains tendues devant lui ; elle avança dans sa direction. De longues traînées de sang séché collaient à ses jambes. Elle portait des tennis.

C'est alors que derrière elle, il aperçut l'ultime horreur : Patrick Hockstetter s'avavançait à son tour vers lui d'au-delà du périmètre de jeu, habillé également de l'uniforme des Yankees de New York.

Eddie courut. Greta le saisit par sa chemise, qu'elle déchira en laissant couler sur lui un liquide innommable. Tony Tracker se dégageait de son terrier calibré pour homme. Patrick

Hockstetter trébuchait et zigzaguait. Eddie courut, sans savoir où il trouvait l'air pour respirer, mais il courut. Et pendant sa course, il vit des mots flotter devant lui, les mots qu'il avait vus sur le ballon vert que Greta Bowie tenait :

LES REMÈDES CONTRE L'ASTHME DONNENT LE CANCER DU POUMON ! AVEC  
LES COMPLIMENTS DE LA PHARMACIE CENTRALE !

Eddie courut. Courut, courut, courut jusqu'à ce qu'il s'effondre, à demi mort, près de McCarron Park ; les enfants qui le virent s'écartèrent de lui car ils le prirent pour un ivrogne qui aurait bien pu avoir quelque maladie bizarre et ils le soupçonnèrent même d'être le tueur. Ils parlèrent d'aller le signaler à la police mais en fin de compte n'en firent rien.

3

**Bev Rogan rend une visite**

L'air absent, Beverly quitta le Derry Town House, où elle était allée se changer (adoptant un jean et une blouse d'un jaune éclatant), et s'engagea sur Main Street. Elle ne songeait pas à sa destination ; au lieu de cela, un poème chantait dans sa tête :

*Feux d'hiver, braises de janvier,*

*Ta chevelure :*

*Ici brûle aussi mon cœur.*

Elle l'avait caché au fond de son dernier tiroir, en dessous de ses sous-vêtements. Sa mère aurait pu l'y voir, mais ça ne faisait rien. L'important était que son père ne regardait jamais dans ce tiroir. Si jamais il l'avait découvert, il lui aurait lancé ce regard brillant, presque amical et totalement paralysant qui lui était particulier, et lui aurait demandé, sur un ton presque gentil : « N'as-tu pas fait quelque chose que tu n'aurais pas dû faire, Beverly ? Quelque chose avec des garçons ? » Qu'elle eût répondu oui ou non, elle aurait eu droit à un rapide aller-retour, si rapide et si sec qu'il ne lui aurait pas fait mal sur le coup : il fallait quelques secondes avant que ne se dissipe le vide et que la douleur ne vienne remplir l'endroit où il y avait eu ce vide. Et sa voix, toujours presque amicale, se serait de nouveau élevée : « Je m'inquiète beaucoup pour toi, Beverly, vraiment beaucoup. Tu n'es plus un bébé, est-ce que tu comprends ça ? »

Son père vivait peut-être encore à Derry ; il s'y trouvait toujours la dernière fois qu'elle

avait eu des nouvelles de lui. Mais ça datait de... de combien d'années, en fait ? Dix ans ? Bien avant son mariage avec Tom de toute façon. Elle avait reçu une carte postale de lui, non pas une toute simple comme celle sur laquelle avait été écrit le poème, mais une qui montrait l'abominable monument de plastique à Paul Bunyan, situé en face du Centre communautaire. On avait érigé cette statue au cours des années 50 et elle faisait partie des hauts lieux de son enfance ; mais la carte de son père n'avait évoqué aucun souvenir, provoqué aucune nostalgie ; elle aurait tout aussi bien pu représenter le Golden Gate à San Francisco.

« J'espère que tu vas bien et que tu t'en sors, disait la carte. J'espère que tu m'enverras quelque chose si tu peux, car je ne suis pas bien riche. Je t'aime, Bevvie. Papa. »

Il l'avait aimée et elle se doutait que ce n'était pas sans rapport avec la manière dont elle était tombée désespérément amoureuse de Bill Denbrough au cours de ce long été 1958 : de tous les garçons, Bill était celui de qui émanait le plus cette autorité qu'elle associait à son père... mais c'était une forme différente d'autorité – une autorité qui écoutait.

Mais peu importent les raisons. À la fin de leur première rencontre comme groupe au grand complet en juillet de cette année-là, rencontre au cours de laquelle Bill avait si naturellement pris leur tête, elle était tombée follement amoureuse de lui. En parler comme d'une passion d'écolière serait comme dire d'une Rolls-Royce que c'est un véhicule à quatre roues. Elle ne se mettait pas à pouffer hystériquement et à rougir quand elle le voyait, elle n'écrivait pas son nom à la craie sur les arbres ou sous le pont des Baisers. Elle vivait simplement en permanence avec son image dans son cœur, une présence à la fois délicieuse et douloureuse en elle. Elle serait morte pour lui.

Il était assez naturel qu'elle eût désiré croire que Bill était l'auteur du poème... sans pouvoir jamais, cependant, s'en convaincre totalement. Non, elle avait toujours su qui l'avait écrit. Et plus tard, Ben ne l'avait-il pas plus ou moins admis ? Oui, il le lui avait avoué (même si, pour le moment, elle était absolument incapable de se souvenir en quelles circonstances), alors qu'il avait caché son amour pour elle presque aussi bien qu'elle avait dissimulé le sien pour Bill.

*(Mais tu lui as dit, Bevvie, tu lui as dit que tu aimais)*

Et pourtant cet amour était évident pour un observateur attentif (et bienveillant), à la manière dont Ben conservait toujours un certain espace entre eux, à celle dont sa respiration changeait quand elle lui touchait la main ou le bras, à celle dont il s'habillait quand il savait qu'il allait la voir. Cher Ben, si tendre et... si gras.

Cette délicate situation triangulaire préadolescente s'était finalement dénouée, mais comment ? Cela ne lui revenait toujours pas. Il lui semblait que Ben avait avoué être l'auteur du petit poème d'amour ; il lui semblait qu'elle avait avoué à Bill qu'elle l'aimait et qu'elle l'aimerait

toujours et que d'une certaine manière, ces deux aveux avaient contribué à leur sauver la vie à tous... en était-elle sûre ? Elle ne savait plus. Ces souvenirs (ou plutôt ces souvenirs de souvenirs) étaient comme des îles qui ne sont pas réellement des îles mais seulement les parties saillantes d'une longue dorsale corallienne que le hasard fait dépasser des eaux mais sans continuité. Néanmoins, à chaque fois qu'elle tentait de plonger plus profondément pour voir le reste, une image démentielle venait s'interposer : celle des mainates qui, tous les printemps en Nouvelle-Angleterre, encombraient les fils du téléphone, les arbres et les toits, en se bagarrant pour les meilleurs emplacements et emplissaient l'air encore vif de mars de leur babil de crécelle. Cette image lui revenait sans cesse, comme un puissant brouillage radio occulte le signal que l'on souhaite capter.

Ce fut un choc pour elle de se rendre compte qu'elle se trouvait juste à la hauteur de la laverie automatique Kleen-Kloze, là où avec Stan, Ben et Eddie, elle était venue laver les chiffons à la fin juin – ces chiffons tachés d'un sang qu'eux seuls pouvaient voir. Les vitres avaient été passées au blanc d'Espagne et un panneau À VENDRE était accroché à la porte. Dans les intervalles des coups de pinceau, elle aperçut une salle vide, avec des rectangles plus clairs sur le sol sale : ceux des emplacements des machines.

*Je rentre à la maison, pensa-t-elle, lugubre ; mais elle poursuivit son chemin.*

Le quartier n'avait guère changé. Il manquait quelques arbres, sans doute des ormes atteints par la maladie. Les maisons avaient l'air un peu plus miteux ; il lui semblait que les carreaux cassés étaient légèrement plus nombreux que lorsqu'elle était petite. On avait remplacé certains avec du carton, d'autres non.

Et voici qu'elle se trouvait devant l'immeuble de rapport du 127, Lower Main Street. Toujours debout. Le blanc écaillé dont elle se souvenait s'était transformé en un brun chocolat tout aussi écaillé au cours des années, mais c'était bien lui. Elle reconnut la fenêtre de sa chambre, celle de la cuisine.

*(Jimmy, sale gosse, ne reste pas dans la rue ! Tu veux donc te faire écraser ?)*

Elle frissonna, croisa les bras sur la poitrine en se tenant les coudes.

*Si ça se trouve, Papa habite encore ici ; oui, c'est fort possible. Il ne déménagerait que contraint et forcé. Il suffit d'aller jusque dans l'entrée, Beverly, et de regarder les boîtes aux lettres. Trois boîtes pour trois appartements, comme autrefois. Et s'il y en a une avec MARSH écrit dessus, tu peux sonner et tu entendras bientôt un pas traînant chaussé de pantoufles dans le couloir, la porte s'ouvrira et tu pourras le voir, l'homme dont le sperme t'a donné tes cheveux roux et auquel tu dois d'être gauchère et bonne en dessin... Tu te souviens comme il dessinait ? Il faisait ce qu'il voulait. Trop de choses l'inquiétaient, j'imagine. Mais lorsqu'il s'y mettait, tu restais assise des heures à le regarder te dessiner des chats, des chiens, des chevaux et des vaches avec les MEUH ! qui sortaient de*

*leur muse dans des ballons. Tu riais, et il riait et te disait : À toi, Bevvie, maintenant, et quand tu tenais le crayon, il te guidait la main et tu voyais apparaître le chat, la vache ou l'homme qui souriait sous tes doigts, tout en sentant l'odeur de son eau de toilette Mennen et la chaleur de sa peau. Vas-y, Beverly. Appuie sur la sonnette. Il viendra, il sera vieux, le visage creusé de rides profondes, et ses dents (celles qui lui restent) seront jaunes, il te regardera et il dira : Mais c'est Bevvie, Bevvie qui est venue à la maison voir son vieux Papa, entre donc, Bevvie, je suis si content de te voir, si content parce que je m'inquiète beaucoup pour toi, Bevvie, vraiment BEAUCOUP.*

Elle remonta lentement l'allée, et les herbes qui poussaient dans les craquelures du béton vinrent effleurer son jean. Elle observa attentivement les fenêtres du premier, mais elles étaient fermées de rideaux. Elle regarda les boîtes aux lettres.

Troisième, STARKWEATHER. Deuxième, BURKE. Premier – sa respiration s'arrêta –, MARSH.

*Non, je ne vais pas aller sonner. Je ne veux pas le voir. Je ne sonnerai pas.*

Voilà qui était enfin une décision courageuse ! Une décision qui ouvrait les portes à toute une vie de décisions courageuses, intelligentes, utiles ! Elle allait redescendre l'allée ! Retourner en ville ! au Derry Town House, son hôtel ! Faire ses bagages ! prendre un taxi ! un avion ! Dire à Tom d'aller se faire foutre ! Réussir sa vie ! Mourir heureuse !

Elle sonna.

Elle entendit le tintement familier arriver de la salle de séjour – un tintement qui lui avait toujours paru avoir quelque chose de chinois : *Tching-tchong* ! Pas de réponse. Silence. Elle se mit à déplacer son poids d'un pied sur l'autre, prise soudain d'une envie de faire pipi.

*Personne à la maison, je peux partir maintenant,* pensa-t-elle, soulagée.

Mais au lieu de cela, elle sonna de nouveau : *Tching-tchong* ! Toujours pas de réponse. Elle pensa au délicieux petit poème de Ben et essaya de se souvenir où et quand exactement il en avait reconnu la paternité, et de comprendre pourquoi, pendant un bref instant, l'événement évoqua aussi ses premières règles. Les aurait-elle eues à onze ans ? Sûrement pas – et pourtant, les premiers signes de croissance (douloureux) de ses seins s'étaient manifestés durant l'hiver. Pourquoi... ? Puis ce fut l'écran de milliers de mainates sur les toits et les lignes téléphoniques, caquetant tous sous un ciel blanc de printemps.

*Je vais partir, maintenant. J'ai sonné deux fois, ça suffit.*

Mais elle sonna de nouveau.

*Tching-tchong* !

Elle entendit alors quelqu'un approcher, et le bruit était exactement celui qu'elle avait imaginé : le chuintement fatigué de vieilles pantoufles. Elle jeta des regards affolés autour d'elle et fut sur le point de prendre ses jambes à son cou. Aurait-elle le temps de courir jusqu'au coin de la

rue en laissant croire à son père que c'étaient des gamins qui lui avaient joué un tour ?

Elle poussa un soupir bref et forcé et dut se contracter pour retenir ce qui était un rire de soulagement. Ce n'était pas du tout son père ; la porte venait de s'ouvrir sur une femme de grande taille de près de quatre-vingts ans. Elle avait les cheveux longs, blancs pour la plupart, mais encore rehaussés de fils de l'or le plus pur. Derrière des verres sans monture, la regardaient deux yeux bleus comme l'eau des fjords sur lesquels ses ancêtres avaient peut-être navigué. Elle portait une robe mauve en soie moirée, élimée, mais de bonne coupe. On lisait la bonté sur son visage ridé.

« Oui, mademoiselle ?

– Je suis désolée », dit Beverly, dont l'envie de rire était passée aussi vite qu'elle était venue. Elle remarqua que la vieille femme portait au cou un camée très certainement en ivoire, et entouré d'un liseré d'or si fin qu'il était presque invisible. « J'ai dû me tromper de porte. (*Ou me tromper exprès de porte*, lui murmura son esprit.) Je voulais sonner chez les Marsh.

– Les Marsh ? » Son front se rida délicatement.

« Oui, voyez-vous...

– Il n'y a pas de Marsh, ici.

– Mais...

– À moins que... vous ne voulez pas parler d'Alvin Marsh, n'est-ce pas ?

– Si, dit Beverly, mon père ! »

La vieille femme porta la main à son camée. Elle regarda Beverly plus attentivement, la faisant se sentir ridiculement jeune, comme si elle avait été une girl-scout venue vendre ses biscuits ou des autocollants de l'équipe de football de Derry. Puis la vieille femme sourit... mais d'un sourire plein de tristesse.

« Quel malheur que vous ayez perdu contact, mademoiselle. Je suis désolée d'avoir à vous l'apprendre, moi qui ne suis qu'une étrangère, mais votre père est mort depuis cinq ans.

– Mais... sur la sonnette... » Elle regarda de nouveau et émit un petit bruit affolé qui n'avait rien d'un rire. Dans son agitation, et dans sa certitude inconsciente mais inébranlable que son père serait encore là, elle avait lu MARSH au lieu de KERSH.

« Vous... vous êtes Mrs. Kersh ? » demanda-t-elle, étourdie par ce qu'elle venait d'apprendre de son père, mais aussi parce qu'elle se sentait stupide de s'être trompée – la dame allait la prendre pour une analphabète.

« Oui, Mrs. Kersh.

– Vous... avez-vous connu mon père ?

– Oh, presque pas. Nous nous sommes croisés de temps en temps, puis il est allé habiter

sur Roward Lane, vous connaissez ?

– Oui », répondit Beverly, qui ne s'était pas sentie depuis bien longtemps agitée d'émotions aussi contradictoires. Roward Lane donnait un peu plus bas sur Lower Main Street, et les appartements y étaient encore plus petits et désespérément minables.

« Il m'arrivait aussi de le voir au marché de Costello Avenue, reprit Mrs. Kersh, ainsi qu'à la laverie, avant sa fermeture. On échangeait quelques mots de temps en temps. Nous – vous êtes bien pâle, ma fille. Je suis désolée. Entrez donc et permettez-moi de vous offrir le thé.

– Non, je ne pourrais pas », répondit faiblement Beverly : mais en réalité elle se sentait pâle, comme ces vitres opaques à travers lesquelles on devine quelque chose. Elle pouvait accepter une tasse de thé et une chaise où s'asseoir.

« Mais si, vous le pouvez et vous le ferez, dit chaleureusement Mrs. Kersh. C'est le moins que je puisse faire après vous avoir appris une si terrible nouvelle. »

Avant d'avoir pu protester, Beverly se retrouva à l'intérieur de son ancien appartement au couloir sombre, qui lui paraissait maintenant beaucoup plus petit mais plus sûr – plus sûr, se dit-elle, parce que tout y était différent. À la place de la table en formica rose entourée de ses trois chaises, il y en avait une autre en bois, ronde, à peine plus grande qu'un guéridon, avec un vase contenant des fleurs en tissu. Au lieu du vieux réfrigérateur Kelvinator, un Frigidaire couleur bronze. La cuisinière était petite, mais avait l'air efficace. Des rideaux d'un bleu éclatant pendaient aux fenêtres, à l'extérieur desquelles étaient accrochés des bacs à fleurs. On avait enlevé le vieux linoléum qui recouvrait le sol, laissant le plancher à nu. Ciré régulièrement, il luisait dans des nuances délicates.

Mrs. Kersh se retourna après avoir posé une bouilloire sur la cuisinière. « Vous avez grandi ici ?

– Oui. Mais c'est bien différent, maintenant... si propre, si charmant... merveilleux !

– Vous êtes trop gentille », répondit Mrs. Kersh. Son sourire la rajeunissait, il rayonnait : « J'ai un peu d'argent, voyez-vous. Pas beaucoup, mais ma retraite me suffit largement. J'ai passé ma jeunesse en Suède. Je suis venue dans ce pays en 1920, alors que j'avais quatorze ans et pas un sou – ce qui est la meilleure façon de connaître la valeur de l'argent, n'est-ce pas ?

– En effet.

– J'ai travaillé à l'hôpital pendant de nombreuses années ; à partir de 1925, en fait. Je suis montée en grade et j'ai obtenu le poste de surveillance en chef. J'avais toutes les clefs. Mon mari investissait notre argent très judicieusement. Regardez autour de vous, mademoiselle, pendant que l'eau bout.

– Je ne peux pas me permettre...

– Je vous en prie... sinon je vais me sentir coupable. Regardez, si vous en avez envie ! »

Elle regarda donc. La chambre de ses parents était maintenant celle de Mrs. Kersh, et les différences étaient radicales. La pièce paraissait plus claire, plus aérée ; une grosse commode en cèdre, portant les initiales R.G., répandait son arôme délicat dans l'air ; un gigantesque couvre-pieds à motifs recouvrait le lit : on y voyait une femme tirant de l'eau, des enfants gardant du bétail, des hommes soulevant des meules de foin. Un couvre-pieds merveilleux.

Sa chambre était devenue une lingerie. Une machine à coudre Singer trônait sur une table aux pieds en fer forgé, éclairée par deux puissantes lampes. Sur l'un des murs, une représentation de Jésus ; sur l'autre, une photo de Kennedy au-dessus d'une ravissante vitrine contenant non point des bibelots mais des livres, ce qui ne la déparait absolument pas.

Elle termina par la salle de bains.

Elle avait été repeinte en un rose délicat, dont la tonalité agréable n'avait rien de criard. Tous les éléments étaient neufs, et en dépit du vieux cauchemar qui lui revenait, elle s'approcha du lavabo ; elle voulait regarder dans l'œil noir et sans paupière de l'écoulement, le murmure allait recommencer et alors le sang...

Elle se pencha sur le lavabo, après avoir brièvement aperçu le reflet de son visage pâle et de ses yeux sombres dans la glace, et se mit à fixer cet œil, dans l'attente des voix, des grognements, du sang.

Combien de temps aurait-elle pu rester ainsi inclinée ? Elle n'en saurait jamais rien, car c'est la voix de Mrs. Kersh qui la tira de sa contemplation. « Le thé, mademoiselle ! »

Elle sursauta, son état de semi-hypnose se dissipa et elle quitta la salle de bains. Si quelque magie ténébreuse s'était cachée dans ce siphon, il avait maintenant disparu... ou bien était en sommeil.

« Oh, vous n'auriez pas dû ! »

Mrs. Kersh leva les yeux sur elle, avec un grand sourire. « Si vous saviez combien je reçois rarement de visite, mademoiselle, vous ne diriez pas ça. Figurez-vous que j'en fais plus encore pour le releveur d'Hydro-Bangor quand il vient ! Je le fais engraisser ! »

Un délicat service de porcelaine était disposé sur la table, d'un blanc éclatant avec une bordure bleue. Il y avait une assiette de petits gâteaux et de biscuits ; à côté, de la vapeur au parfum suave montait paresseusement d'une théière.

« Asseyez-vous, mademoiselle, asseyez-vous, je vais vous servir.

– Je ne suis pas une demoiselle », fit Beverly en soulevant la main gauche afin de montrer son anneau.

Mrs. Kersh eut un geste désinvolte de la main. « Pour moi, toutes les jolies jeunes femmes

sont des demoiselles, dit-elle. Simple habitude. Ne vous formalisez pas.

– Non, bien sûr », répondit Beverly. Mais, sans savoir clairement pourquoi, elle éprouva une petite pointe de gêne : le sourire de la vieille dame avait eu quelque chose de... de quoi ? De désagréable ? De faux ? De rusé ? Mais c'était ridicule, n'est-ce pas ?

« J'aime beaucoup la façon dont vous avez arrangé l'appartement.

– Vraiment ? » dit Mrs. Kersh en versant le thé. Le breuvage paraissait sombre, bourbeux. Beverly n'était pas sûre d'avoir envie de le boire... et soudain, elle se sentit prise du désir de ne plus être ici.

*Il y avait bien écrit Marsh sous la sonnette*, lui murmura soudain son esprit, et elle eut peur.

Mrs. Kersh lui tendit sa tasse.

« Merci », dit Beverly. Le thé avait peut-être l'air peu engageant ; mais il dégageait un arôme merveilleux. Elle le goûta. Excellent. *Arrête d'avoir peur de ton ombre*, se dit-elle. « Cette commode en particulier est un petit chef-d'œuvre, reprit-elle

– Une antiquité, celle-là », répondit la vieille dame en riant.

Beverly remarqua que sa beauté était entachée d'un défaut, assez courant ici dans le nord. Elle avait les dents en mauvais état. Solides, mais abîmées. Elles étaient jaunâtres, et les deux de devant se chevauchaient ; les canines paraissaient très longues, de vraies défenses.

*Elles étaient blanches... quand elle a ouvert la porte, elle a souri et je me suis fait la réflexion qu'elles étaient très blanches.*

Brusquement, sa légère appréhension laissa place à de la vraie peur ; brusquement, elle voulut être à mille lieues de cet appartement.

« Elle est très vieille, oh oui ! » s'exclama Mrs. Kersh, qui avala sa tasse de thé d'un seul coup avec un bruit choquant de déglutition. Elle sourit à Beverly – ou plutôt lui grimaça un sourire. Les yeux de la femme venaient également de changer. La cornée en était maintenant jaune, vieillie et marquée de points rouges troubles. Ses cheveux, plus clairsemés, paraissaient maladifs et n'étaient plus ces fils d'argent brodés d'or, mais avaient une nuance grise triste.

« Très vieille », marmonna Mrs. Kersh au-dessus de sa tasse vide, avec un regard matois de ses yeux jaunes. Son sourire repoussant, presque paillard, exhiba ses dents saillantes. « Il est venu avec moi de la maison. Vous avez remarqué les lettres gravées, R.G. ?

– Oui. » Sa voix venait de très loin, et une partie de son cerveau lui criait : *Si elle ne sait pas que tu as remarqué le changement, peut-être que tu ne risques encore rien, si elle ne le sait pas, si elle ne voit pas...*

« Mon père... », dit la femme avec un accent germanique. Beverly se rendit compte que sa robe avait également changé. Elle était devenue d'un noir curieux, décoloré par endroits. Le camée s'était transformé en crâne à la mâchoire pendante. « Il s'appelait Robert Gray, mieux

connu sous celui de Bob Gray et encore plus sous celui de Grippe-Sou le Clown dansant. Ce n'était d'ailleurs pas son nom. Mais il aimait la plaisanterie, mon père. »

Elle rit de nouveau. Certaines de ses dents étaient devenues aussi noires que sa robe. Les rides de sa peau s'étaient creusées profondément. Sa peau laiteuse et rose avait pris une teinte d'un jaune maladif. Ses doigts étaient des griffes. Elle grimaça un sourire. « Mangez donc quelque chose, chère enfant. » Sa voix avait grimpé d'une octave, mais s'était éraillée et produisait les grincements d'une porte de crypte s'agitant absurdement sur des gonds pleins de sable noir.

« Non, merci », s'entendit dire Beverly d'une voix aiguë d'enfant trahissant son envie de fuir. Les mots paraissaient provenir non pas de son cerveau mais de sa seule bouche ; elle ne savait les avoir prononcés qu'après les avoir entendus.

« Non ? » demanda la sorcière avec un autre sourire-grimace. Ses griffes s'abattirent sur l'assiette et elle commença à enfourner les biscuits secs et les délicates tranches de gâteau à pleines poignées. Ses dents plongeaient et reculaient, plongeaient et reculaient, horribles ; noirs et crasseux, ses ongles s'enfonçaient dans les douceurs ; des miettes dévalaient son menton osseux en galoche. Son haleine avait l'odeur de choses mortes depuis longtemps, que les gaz qu'elles engendrent viennent de faire éclater. Son rire était maintenant un caquet lugubre. Ses cheveux s'étaient encore éclaircis ; par endroits, on voyait la peau de son crâne.

« Oh, il aimait la plaisanterie, mon père ! Voici une plaisanterie, mademoiselle, si vous les aimez : mon père m'a portée plus que ma mère. Il m'a chiée par le trou du cul, hé-hé-hé-hé !

– Il faut que je parte », s'entendit dire Beverly, toujours du même filet de voix aiguë – celle d'une petite fille devenue affreusement embarrassée lors de sa première surprise-partie. Elle n'avait plus de force dans les jambes. Elle avait très vaguement conscience que ce n'était plus du thé qu'elle avait dans sa tasse mais de la merde, de la merde liquide, le cadeau de surboum des égouts en dessous de la ville. Elle en avait *bu*, rien qu'une gorgée, *oh, mon Dieu, mon Dieu, doux Jésus, je t'en prie, je t'en prie...*

La vieille femme se ratatinait sous ses yeux, se réduisait à une espèce de débris surmonté d'une tête de poupée rabougrie comme une pomme, assise en face d'elle, qui poussait des glapissements suraigus en se balançant d'avant en arrière.

« Oh, mon père et moi ne faisons qu'un, rien que moi, rien que lui, et si vous étiez avisée, ma chère, vous partiriez en courant et retourneriez d'où vous venez, et vite, car rester serait pire que la mort. Personne de ceux qui meurent à Derry ne meurt vraiment. Vous saviez cela auparavant ; croyez-le maintenant. »

D'un mouvement lent, Beverly ramena ses jambes sous elle. Comme si elle avait été à l'extérieur d'elle-même, elle se vit se remettre sur ses pieds et reculer de la table et de la sorcière

dans une angoisse mortelle faite d'horreur et d'incrédulité, d'incrédulité parce qu'elle venait juste de se rendre compte que la jolie petite table de la salle à manger n'était pas en chêne sombre mais en une sorte de mousse au chocolat. Et tandis qu'elle regardait autour d'elle, la sorcière, toujours glapissant de rire, ses yeux jaunes à l'expression rusée tournés vers un coin de la pièce, en rompit un morceau qu'elle fourra dans le piège à rats bordé de noir qu'était sa bouche.

Les tasses étaient en écorce blanche, le bord bleu en sucre glace teinté. Les images de Jésus et de John Kennedy étaient des œuvres tissées avec du sucre filé, presque transparentes ; et elle vit Jésus tirer la langue et Kennedy lui adresser un clin d'œil salace.

« Tous nous t'attendons, croassa la vieille sorcière dont les ongles s'enfoncèrent dans le dessus de la table, où ils laissèrent de profonds sillons. « Oh oui, oh oui ! »

Les globes de la suspension étaient en sucre candi. Les lambris, en pâte à caramel. Elle baissa les yeux et vit que ses chaussures laissaient des empreintes sur le plancher, fait non pas de planches, mais de tranches de chocolat. L'odeur de sucré était étouffante.

*Oh, Seigneur, c'est Hansel et Gretel, c'est la sorcière, celle qui m'a toujours fait le plus peur parce qu'elle mangeait les enfants...*

« *Toi et tes amis, s'égosilla la sorcière, toujours riant, toi et tes amis ! Dans la cage ! Dans la cage tant que le four est chaud !* » Elle hurla de rire, et Beverly se précipita vers la porte, mais d'un mouvement ralenti comme dans un rêve. Le rire de la sorcière claquait des ailes autour de sa tête, tel un nuage de chauves-souris. À son tour, Beverly hurla. L'entrée empestait le sucre, le nougat, le caramel et un écœurant parfum de fraise synthétique. Le bouton de porte, en faux cristal quand elle était entrée, se présentait maintenant comme un monstrueux diamant de sucre...

« *Je m'inquiète pour toi, Bevvie... je m'inquiète BEAUCOUP !* »

Elle se tourna, des mèches de cheveux roux venant flotter à la hauteur de son visage, pour voir son père qui se dirigeait vers elle en trébuchant dans le couloir, portant la robe noire et la camée à tête de mort de la sorcière ; son visage était d'une chair pâteuse et coulante, avec des yeux noirs d'obsidienne ; ses mains s'ouvraient et se serraient, sa bouche grimaçait un sourire plein d'une ferveur dégoulinante.

« *Je te battais parce que je voulais te BAISER, Bevvie, je ne voulais rien faire d'autre, je voulais te BAISER, je voulais te BOUFFER, je voulais te bouffer la CHATTE, je voulais sucer ton CLITORIS entre mes dents, miam-miam, Bevvie, oooooohhh, et faire chauffer le four... je voulais te mettre dans une cage... sentir ton CON, ton CON pulpeux... et quand il aurait été pulpeux à souhait, je l'aurais bouffé... bouffé... BOUFFÉ... »*

Avec un hurlement, elle s'empara du bouton de porte gluant et jaillit sous un porche décoré de pralines et parqueté de gâteau au chocolat. Loin, très loin, floues comme si elle les voyait à

travers de l'eau, passaient des voitures ; une femme revenait de Costello en poussant son chariot d'épicerie.

*Il faut que je sorte d'ici, pensa-t-elle, au bord de l'incobérence. C'est la réalité à l'extérieur, si seulement je peux atteindre le trottoir...*

« Ça ne te servira à rien de courir, Bevvie, fit la voix de son père, riant. Nous avons longtemps attendu ce moment. Qu'est-ce qu'on va se marrer ! Qu'est-ce que ça va être bon ! »

Elle regarda de nouveau derrière elle ; son père mort ne portait plus la robe noire de la sorcière mais la tenue de clown aux gros boutons orange. Il arborait un bonnet à la David Crockett, comme celui du film de Walt Disney. D'une main, il tenait une poignée de ballons, de l'autre, la jambe d'un enfant, comme un pilon de poulet. Sur chacun des ballons figurait cette phrase : JE VIENS DU LOINTAIN ESPACE.

« Dis à tes amis que je suis le dernier d'une race qui se meurt, lança-t-il avec un horrible sourire tandis qu'il chancelait lourdement en descendant les marches du porche derrière elle. L'unique survivant d'une planète en train de mourir. Je suis venu voler tous les hommes... violer toutes les femmes et apprendre à danser le twist. »

Il se lança dans une gigue effrénée, les ballons d'une main, la jambe d'enfant coupée de l'autre. Le costume de clown ondulait et claquait, mais Beverly ne sentait aucun vent. Elle s'emmêla les jambes et s'effondra sur le trottoir, jetant les mains en avant pour amortir le choc qui se répercuta jusque dans ses épaules. La femme au chariot d'épicerie s'arrêta, lui jeta un coup d'œil dubitatif, et repartit d'un pas plus rapide. Le clown s'avança de nouveau vers elle, abandonnant la jambe coupée. Elle atterrit sur le gazon avec un bruit mat indescriptible. Beverly ne resta qu'un instant allongée sur le trottoir, sûre qu'il fallait que quelque part au-dedans d'elle, elle se réveille rapidement, que tout ça ne pouvait être vrai, qu'elle devait rêver...

Elle comprit qu'il n'en était rien juste avant que le doigt à l'ongle crochu du clown ne la touche. C'était bien réel ; il pouvait la tuer. Comme il avait tué les enfants.

« *Les mainates connaissent ton nom véritable !* » hurla-t-elle soudain. Il recula, et il lui sembla que pendant quelques instants, le sourire qui étirait ses lèvres à l'intérieur du grand sourire peint autour de sa bouche se transformait en une grimace de haine et de douleur... et peut-être également de peur. Peut-être n'avait-elle fait qu'imaginer tout ça, et elle n'avait aucune idée de ce qui l'avait poussée à crier cette absurdité ; au moins cela lui avait-il permis de gagner du temps.

Elle était debout, elle courait. Des freins grincèrent et une voix enrouée, à la fois furieuse et effrayée, lui jeta : « Tu pourrais regarder un peu où tu vas, bougre d'idiote ! » Il ne lui resta qu'une vague impression du véhicule de livraison qui avait manqué de la renverser, quand elle s'était précipitée dans la rue comme un enfant derrière une balle, et elle se retrouva de l'autre côté,

haletante, un point de côté brûlant à la hauteur de la rate. Le véhicule poursuivit sa route.

Le clown avait disparu. La jambe sectionnée aussi. La maison était toujours là, mais à présent en ruine et abandonnée, les fenêtres clouées de planches, les marches conduisant au porche fendues et brisées.

*Suis-je vraiment rentrée là-dedans, ou bien ai-je rêvé ?*

Mais son jean était sale, sa blouse jaune tachée de poussière. Et elle avait du chocolat sur les doigts.

Elle les frotta sur les jambes de son pantalon et s'éloigna d'un pas vif, le visage en feu, le dos froid comme de la glace, avec l'impression que ses globes oculaires pulsaient en mesure avec les battements accélérés de son cœur.

*On ne peut pas battre Ça. Quoi que ce soit, nous ne pouvons pas le battre. Ça veut régler un vieux compte. Y peut pas se contenter d'un match nul, à mon avis. Il faut nous barrer d'ici... un point c'est tout.*

Quelque chose vint effleurer son mollet, aussi délicatement que la patte d'un chat qui vient quémander quelque chose.

Elle bondit de côté avec un petit cri, regarda au sol et se rétracta, la main sur la bouche.

C'était un ballon, du même jaune que sa blouse. Sur un côté, en lettres d'un bleu électrique, on lisait : TOUT JUSTE, AUGUSTE.

Sous ses yeux, le ballon poursuivit sa course légère et bondissante dans la rue, emporté par l'agréable brise de printemps.

#### 4

### Richie Tozier prend la poudre d'escampette

*Il y a bien eu ce jour où Henry et ses copains m'ont poursuivi – avant la fin des classes, oui, avant...*

Richie marchait le long de Outer Canal Street, après Bassey Park. Il s'arrêta, mains dans les poches, le regard perdu au-dessus du pont des Baisers qu'il ne voyait pas vraiment.

*J'ai réussi à les semer dans le rayon des jouets de Freese's...*

Depuis la délirante conclusion du déjeuner, il avait marché au hasard, s'efforçant d'expliquer rationnellement ce qui s'était passé avec les gâteaux secs de bonne chance... ou ce qui leur avait semblé se passer. Son idée était qu'en réalité rien ne s'était produit, qu'ils avaient été victimes d'une hallucination collective née des histoires abracadabrantes qu'ils s'étaient racontées. Rose, qui n'avait rien vu, en était la meilleure preuve. Certes, les parents de Beverly non plus

n'avaient jamais décelé la moindre goutte de sang dans l'évacuation de leur lavabo ; mais ce n'était pas la même chose.

*Ab non ? Et pourquoi ?*

« Parce que nous sommes des adultes, maintenant », grommela-t-il – découvrant aussitôt que cette réflexion était sans force et sans logique ; elle avait l'absurdité d'une comptine d'enfants accompagnant le saut à la corde.

Il prit sa marche.

*Je me suis rendu près du Centre communautaire, je me suis assis un moment sur un banc du parc et je crois avoir vu...*

Il s'arrêta de nouveau, sourcils froncés.

Vu quoi ?

*... mais c'est seulement quelque chose que j'ai rêvé.*

Pourtant, avait-il vraiment rêvé ?

Il regarda à sa gauche et vit le grand bâtiment de brique, acier et verre, qui paraissait tellement moderne dans les années 50 et avait aujourd'hui un petit air ancien et délabré.

*Et me voilà de retour. En plein devant ce putain de Centre communautaire. La scène de cette autre hallucination. Ou de ce rêve. Ou de je ne sais pas quoi.*

Les autres le voyaient comme le clown de la classe, le cinglé marrant, et il avait rejoué facilement et impeccablement ce rôle. *Ab, nous avons tous rejoué facilement et impeccablement nos rôles, t'as pas remarqué ?* Cela avait-il quelque chose d'extraordinaire ? Il se disait qu'on devait assister au même phénomène à n'importe quelle réunion d'anciens élèves au bout de vingt ans – le comédien de la classe qui s'était, à un moment donné, découvert une vocation pour la prêtrise redevenait presque automatiquement, après deux verres, le pédant sentencieux d'antan ; le fou de littérature anglaise devenu concessionnaire des camions GM se mettait tout d'un coup à sortir du Irving et du Shakespeare ; le type qui avait joué avec les « Chiens hurlants » le samedi soir avant de devenir professeur de mathématiques à Cornell finissait par se retrouver sur la scène avec l'orchestre, la guitare dans les mains, pour beugler *Gloria* ou *Surfin' Bird* avec une joyeuse férocité avinée. N'est-ce pas Springsteen qui parle de ne jamais se rendre, de ne jamais battre en retraite ? Plus facile, pourtant, de croire aux airs d'antan sur le tourne-disque après quelques verres et un ou deux joints.

Mais, se disait Richie, c'était le retour en arrière, l'hallucination, pas la vie actuelle. L'enfant est peut-être le père de l'homme, mais pères et fils partagent souvent des intérêts très différents et n'ont que des ressemblances superficielles. Ils...

*Mais tu as parlé d'adultes, et voilà qui sonne comme une absurdité, comme du charabia. Pourquoi, Richie,*

*pourquoi ?*

*Parce que Derry est toujours aussi bizarre. Pourquoi ne pas le laisser tel qu'il est ?*

Parce que les choses n'étaient pas aussi simples, voilà pourquoi.

Gosse, il avait été un fumiste, un comédien parfois vulgaire, parfois amusant, parce que c'était un moyen de s'en sortir vivant avec des voyous comme Henry Bowers et sa bande, et d'éviter de devenir fou de solitude et d'ennui. Il se rendait maintenant compte qu'une bonne partie du problème tenait à son propre esprit, qui tournait en général dix à vingt fois plus vite que celui de ses camarades de classe. On l'avait trouvé tour à tour bizarre, cinglé, voire même suicidaire, selon les frasques dans lesquelles il se lançait, mais il ne s'agissait peut-être que d'un simple cas de sur-régime mental, si être en permanence en sur-régime mental pouvait être quelque chose de simple.

C'était toutefois le genre de chose que l'on finissait par contrôler, ou du moins auquel on trouvait des dérivatifs, comme Porte-Doc Délirant et autres. Voilà ce qu'avait découvert Richie peu de temps après avoir franchi la porte de la station de radio du collège – tout à fait par hasard. Tout ce qu'il pouvait souhaiter, il l'avait quand il était derrière un micro. Il n'avait pas été très bon, au début, trop excité pour cela. Puis il avait fini par découvrir peu à peu le grand principe qui fait tourner l'univers, au moins en ce qui concerne carrière et succès : débusquer le cinglé qui bat les buissons en soi et fout votre vie en l'air. L'acculer dans un coin, s'en emparer, mais surtout, ne pas le tuer. Le harnacher, le sangler, et lui faire tirer la charrue. Le cinglé travaille comme un forcené une fois dans la bonne voie. Et il vous fournit votre content de ah-ah. C'est aussi simple que ça, et ça suffit.

Il avait été marrant, d'accord, un rire à la minute, mais il avait fini par enfouir les cauchemars qui se tapissaient du côté sombre de ces rires. Ou du moins il l'avait cru. Jusqu'à aujourd'hui, jusqu'au moment où le mot « adulte » avait perdu toute signification pour lui, soudainement. Et maintenant il y avait autre chose à affronter ou qui, en tout cas, méritait réflexion ; l'énorme et parfaitement grotesque statue de Paul Bunyan en face du Centre communautaire.

*Je dois être l'exception qui confirme la règle, Grand Bill.*

*Es-tu sûr qu'il n'y avait rien, Richie ? Rien du tout ?*

*Du côté du Centre communautaire... J'ai cru voir...*

Une douleur aiguë lui vrilla les yeux pour la deuxième fois de la journée ; il y porta les mains, avec un gémissement de surprise. La douleur disparut, aussi vite qu'elle s'était manifestée. Mais il avait également senti une odeur, non ? Quelque chose qui ne se trouvait pas réellement là, mais qui s'y était trouvé, qui lui avait fait penser à

*(je suis ici avec toi, Richie, tiens-moi la main, est-ce que tu peux bien la tenir)*

Mike Hanlon. C'était de la fumée qui lui avait piqué les yeux et les lui avait fait pleurer. Vingt-sept ans auparavant, ils avaient respiré cette fumée ; à la fin il ne restait plus que Mike et lui-même, et ils avaient vu...

Mais le souvenir avait disparu.

Il se rapprocha d'un pas de la statue de Paul Bunyan, aussi estomaqué par sa joyeuse vulgarité qu'il avait été, enfant, époustoufflé par sa taille. Le personnage de légende mesurait plus de six mètres de haut, sans compter le socle de deux mètres sur lequel il s'élevait. Il souriait aux véhicules et aux piétons de Outer Canal Street. Le Centre communautaire datait des années 1954-1955 ; le conseil municipal avait voté les crédits pour la statue l'année suivante, en 1956.

Pendant six mois, ce projet avait soulevé des controverses passionnées (parfaitement représentatives de ces tempêtes dans un verre d'eau qui agitent parfois les villes, grandes ou petites) mais tout à fait inutiles : la statue avait été achetée, et même si les conseillers municipaux avaient pris la décision aberrante (en particulier pour la Nouvelle-Angleterre) de ne pas utiliser un objet dont elle avait fait l'acquisition, où, au nom du ciel, l'aurait-on remisé ? On avait donc finalement installé la statue (non pas vraiment sculptée mais moulée en plastique) sur son socle, enroulée dans suffisamment de métrage de toile pour servir de voile à un trois-mâts. Elle avait été inaugurée le 13 mai 1957, jour du cent cinquantième de la fondation de la ville, soulevant un chœur de protestations d'un côté et des applaudissements de l'autre, ce qui était prévisible.

Paul portait la traditionnelle salopette, la traditionnelle chemise à carreaux rouges et blancs, et arborait une splendide barbe noire tout à fait bûcheronnesque. Une hache en plastique (la Godzilla de toutes les haches en plastique, sans aucun doute !) pendait à son épaule, et il souriait imperturbablement en direction du nord.

C'était en mars de l'année suivante que Richie, épuisé et terrifié, avait atterri sur l'un des bancs qui faisaient face à la statue après avoir échappé (de vraiment très très peu) à Bowers, Criss et Huggins, après une course poursuite qui, partie de l'école élémentaire de Derry, avait traversé à peu près tout le centre-ville pour s'achever dans un grand magasin, le Freese's.

À Derry, la succursale de Freese's était assez minable comparée à celle de Bangor, mais Richie, qui ne cherchait qu'un port dans la tempête, s'en fichait pas mal. À ce moment-là, Bowers n'était qu'à quelques mètres derrière lui et Richie commençait à faiblir sérieusement. Il s'était jeté en dernier ressort dans la porte à tambour du grand magasin ; Henry, qui manifestement ne comprenait guère le principe de ce genre de système, avait failli laisser le bout des doigts dans l'engin en voulant attraper Richie au moment où celui-ci le faisait pivoter et pénétrait dans l'immeuble.

Fonçant vers le sous-sol, pan de chemise au vent, il avait entendu une série de détonations presque aussi fortes qu'à la télé, en provenance de la porte à tambour, et compris que Larry, Moe et Curly étaient toujours à ses trousses. Il riait en arrivant en bas, mais c'était purement nerveux, car il se sentait aussi terrorisé qu'un lapin pris au collet. Cette fois, ils avaient vraiment l'intention de lui flanquer une bonne raclée (Richie ne se doutait pas que dans moins de douze semaines, la bande, et Henry en particulier, deviendrait capable de tout sauf de meurtre, et aurait verdi d'effroi s'il avait su que même cette réserve disparaîtrait au moment de l'apocalyptique bataille de cailloux de juillet). Dire que tout avait commencé d'une manière tellement stupide !

Richie et les autres garçons de sixième étaient entrés en rangs dans le gymnase. Roulant des épaules comme un taureau au milieu de vachettes, Henry en était sorti au même moment, car il faisait la gymnastique avec les plus grands. Depuis quelque temps, un tuyau percé était responsable d'une flaque à l'entrée ; Henry ne la vit pas, glissa et tomba sur les fesses.

Avant qu'il ait pu l'arrêter, la bouche de Richie, traîtresse, claironnait : « Visez le mec, avec ses pompes en peau de banane ! »

Il y avait eu une explosion de rires générale, mais pas la moindre trace d'humour sur le visage de Henry quand il s'était relevé : en fait il avait la couleur de la brique réfractaire qui vient de sortir du four.

« Tu perds rien en attendant, Quat'Zyeux ! » avait-il lancé en s'éloignant.

Les rires cessèrent instantanément. Dans le hall, tout le monde regarda Richie comme s'il était déjà mort. Henry ne s'arrêta pas pour observer les réactions. Il poursuivit son chemin, tête baissée, les coudes rougis par la chute, une large tache d'humidité au fond de son pantalon. À ce spectacle, Richie sentit sa bouche à l'humour suicidaire s'ouvrir de nouveau... mais cette fois-ci, il la referma si vite qu'il faillit se sectionner le bout de la langue.

*Bof, il va oublier, s'était-il dit, mal à l'aise, en se changeant. Bien sûr, qu'il va oublier. Sa mémoire n'a pas assez de circuits en état de marche pour se souvenir de tout ça. Chaque fois qu'il fait sa crotte, il doit regarder dans le manuel d'instructions comment on fait pour se torcher. Ab-ab.*

Ah-ah.

« T'es foutu, la Grande Gueule, lui avait dit Vince "Boogers" Taliendo avec un certain respect plein de tristesse. T'en fais pas, je t'apporterai des fleurs.

– Coupe-toi les oreilles et amène des choux-fleurs », avait répliqué sans se démonter Richie ; et tout le monde avait ri, même ce bon vieux Boogers Taliendo. Après tout, c'était permis, non ? Qu'est-ce qu'ils en avaient à foutre ? Eux, ils seraient peignards à la maison, devant la télé, pendant que Richie se magnerait le cul du rayon lingerie féminine à celui des articles de maison pour finalement atterrir aux jouets. La sueur qui coulait de son dos faisait un filet entre

ses fesses, et il avait les couilles tellement contractées qu'il avait l'impression de les avoir accrochées à la ceinture. Bien sûr, ils pouvaient rigoler. Ha-ha-ha-ha !

Henry n'avait pas oublié. Richie était sorti par la porte du côté de la maternelle, juste au cas où, mais Henry y avait dépêché le Roteur, lui aussi juste au cas où. Ha-ha-ha-ha.

Richie avait heureusement vu Huggins le premier : sans quoi il aurait été cuit. Le Roteur regardait en direction de Derry Park, tenant une cigarette non allumée d'une main et dégageant rêveusement le fond de son pantalon qui lui rentrait dans les fesses de l'autre. Le cœur battant à tout rompre, Richie avait traversé le terrain de jeux d'un pas tranquille et il avait presque rejoint Charter Street lorsque Huggins tourna la tête et le vit. Il appela à grands cris Henry et Victor, et c'est ainsi que la chasse avait commencé.

Le rayon des jouets était complètement désert. Horrible. N'y traînait même pas un seul vendeur – un adulte qui aurait été le bienvenu pour mettre un terme à l'affaire avant qu'elle ne tourne mal. Il entendait se rapprocher les trois dinosaures de l'Apocalypse, mais il était à bout de souffle. Chaque inspiration s'accompagnait d'un douloureux élanement du côté gauche.

Son regard tomba sur une porte marquée SORTIE DE SECOURS UNIQUEMENT ! ALARME AUTOMATIQUE ! Il sentit l'espoir renaître.

Il courut entre deux rangées de Donald Duck, de tanks américains fabriqués au Japon, de tenues de cow-boy, de voitures à remontoir. Il atteignit la porte et enfonça aussi fort qu'il put la barre qui la verrouillait. Celle-ci s'ouvrit, laissant pénétrer l'air frais de mars ; l'alarme se déclencha, stridente. Richie fit immédiatement demi-tour et alla se mettre à quatre pattes dans une autre allée. Il était par terre avant que la porte ne fût refermée.

Henry, le Roteur et Criss débouchèrent à grand fracas dans le rayon jouets au moment où la porte se refermait et où l'alarme s'interrompait. Ils se précipitèrent, Henry en tête, une expression de calme détermination sur le visage.

Un vendeur se présenta finalement, au petit trot. Il portait une blouse de nylon bleue par-dessus une veste de sport à carreaux d'une laideur inimaginable. Il arborait des lunettes à monture rose qui lui faisaient un œil de lapin blanc. Richie fut sur le point d'éclater de rire.

« Hé, les garçons ! s'exclama le lapin. Hé là ! Vous ne pouvez pas sortir par ici ! C'est une issue de secours ! Hé là ! Vous m'entendez ? »

Victor lui lança un regard nerveux, mais les deux autres ne tournèrent même pas la tête. Victor les suivit. L'alarme retentit de nouveau, plus longtemps cette fois, alors que le trio chargeait dans l'allée. Mais déjà Richie était debout et se dirigeait vers la lingerie féminine au petit trot.

C'est ainsi qu'il s'était retrouvé à plus d'un kilomètre de Freese's, devant le Centre

communautaire... et, espérait-il, hors de portée pour ses poursuivants. Au moins pour le moment. Il était épuisé. Il s'assit sur le banc à la gauche de la statue, ne souhaitant qu'être tranquille le temps de retrouver ses esprits. Après quoi il prendrait la direction de la maison, mais pour l'instant c'était trop agréable de rester là assis, dans le soleil de l'après-midi. La journée avait commencé avec une petite pluie fine, mais on avait maintenant l'impression que le printemps arrivait.

Un peu plus loin, sur la marquise du Centre communautaire, on pouvait lire en grandes lettres bleues ce message :

HÉ LES ENFANTS !

LE 28 MARS

LE GROUPE DE ROCK' N' ROLL ARNIE « WOO-WOO » GINSBERG !

JERRY LEE LEWIS

LES PENGUINS

FRANKIE LYMON ET LES TEEN-AGERS

GENE VINCENT ET LES BLUE CAPS

FREDDY « BOOM-BOOM » CANNON

UNE SOIRÉE ABSOLUMENT EXCEPTIONNELLE !!!

Richie aurait bien voulu assister à ce spectacle, mais il n'avait pas l'ombre d'une chance de se procurer une place. L'idée que sa mère se faisait d'une soirée exceptionnelle ne comprenait pas Jerry Lee Lewis expliquant aux jeunes Américains que nous avons des poulets dans la basse-cour, dans quelle basse-cour, la basse-cour de qui, ma basse-cour. Pas plus que Freddy Cannon, dont la mère de Tallahassee avait un châssis de compétition. Sa mère admettait qu'à douze ans, les concerts de Sinatra l'avaient rendue hystérique (même si elle l'appelait maintenant Frankie le

Gommeux) mais, comme la mère de Bill Denbrough, elle était hermétique au rock and roll.

Richie aimait Arnie Ginsberg, Frankie Ford, et Eddie Cochran dont les rythmes lui insufflaient une véritable vigueur et le transportaient de joie. Il idolâtrait Fats Domino (à côté, même Ben Hanscom avait l'air mince) et Buddy Holly qui, comme lui-même, portait des lunettes ; ou encore Screaming Jay Hawkins, qui commençait ses concerts en jaillissant d'un cercueil, et les Dovells, qui dansaient aussi bien que des Noirs.

Ou presque.

Mais il aurait un jour son heure car, contrairement à ce que pensait sa mère, le rock and roll, à son avis, n'était pas une mode passagère. Mais pas le 28 mars, ni en 1958 ni en 1959...

Ses yeux s'étaient éloignés de la marquise et alors... il avait dû s'endormir. C'était la seule explication qui tenait debout. Car ce qui était ensuite arrivé ne pouvait se produire que dans les rêves.

Et voici qu'il était de nouveau au même endroit, un Richie Tozier qui avait pu se saouler de rock and roll à loisir... et dont la soif n'était pas étanchée, heureusement, pour autant. Ses yeux se portèrent sur la marquise du Centre communautaire et il vit, avec l'impression de faire une hideuse trouvaille, les mêmes lettres bleues qui annonçaient :

LE 14 JUIN

HEAVY METAL MANIA !

JUDAS PRIEST

IRON MAIDEN

BILLETS EN VENTE SUR PLACE

OU CHEZ LES DISTRIBUTEURS AGRÉÉS

*Ils ont laissé tomber la « soirée exceptionnelle » en cours de route, mais en dehors de ça, il n'y a pas la moindre différence, se dit Richie.*

Le regard de Richie revint sur Paul Bunyan, le saint patron de Derry – Derry qui, selon la légende, devait son existence au fait que les bois flottés créaient régulièrement des embâcles à cet

endroit-là. Il y avait eu une époque où, au printemps, on pouvait traverser la Kenduskeag (si l'on avait le pied agile) sans se mouiller plus haut que le troisième œillet de son lacet, en passant de bûche en bûche. Telles étaient du moins les histoires que l'on racontait lorsque Richie était petit, des histoires où il y avait toujours un peu de Paul Bunyan.

*Ce vieux Paul !* pensa-t-il en examinant la statue. *Qu'est-ce que tu as fabriqué depuis que je suis parti ? Tu as creusé une nouvelle rivière ? un nouveau lac, afin de pouvoir prendre un bain jusqu'au cou ? As-tu terrorisé les enfants comme tu m'as terrorisé ce jour-là ?*

Et tout d'un coup, tout lui revint, comme revient un mot qu'on avait sur le bout de la langue.

Il s'était trouvé au même endroit, sous un agréable soleil de mars, somnolant plus ou moins, envisageant de rentrer chez lui regarder la dernière heure d'une émission de rock, quand soudain une vague d'air chaud était venue caresser son visage, repoussant ses cheveux en arrière. En levant les yeux, il avait vu l'énorme tête en plastique de Paul Bunyan juste en face de lui, plus grande que dans un gros plan de cinéma, remplissant tout. Le souffle d'air était venu du mouvement qu'il avait fait pour se baisser... mais il ne ressemblait plus du tout à Paul. Il avait maintenant le front bas et fuyant ; des touffes de poil comme du crin sortaient d'un nez aussi rouge que celui d'un vieil ivrogne ; ses yeux étaient injectés de sang et l'un d'eux recouvert d'une taie légère.

La hache avait quitté son épaule. Paul s'appuyait sur son manche, et le dessus du fer avait ouvert une tranchée dans le trottoir. Il souriait toujours, mais son expression n'avait plus rien de joyeux. D'entre ses gigantesques dents jaunâtres provenait une puanteur de petits animaux en train de se putréfier dans un sous-bois par temps chaud.

« Je vais te dévorer », avait dit le géant d'une voix grave et grondante. Elle avait les sonorités de rochers s'entrechoquant pendant un tremblement de terre. « À moins que tu ne me rendes ma poule, ma harpe et mes sacs d'or, je vais te bouffer jusqu'au trognon ! »

Le souffle qui portait ces mots fit voler et claquer la chemise de Richie comme une voile dans la tempête. Il se recroquevilla sur le banc, les yeux exorbités, les cheveux tout raides sur la tête, étouffant dans l'odeur nauséabonde de la charogne.

Le géant se mit à rire. Il passa la main autour du manche de la hache et la fit sortir du trou qu'elle avait ouvert dans le trottoir. Puis il l'éleva en l'air, et elle produisit un bruit sifflant menaçant. Richie comprit tout d'un coup que le géant avait l'intention de le fendre en deux, comme une bûche.

Il se rendit compte qu'il était incapable de bouger ; il venait d'être saisi d'une insurmontable apathie. Qu'est-ce que ça faisait ? Il somnolait, et ce n'était qu'un rêve. Une voiture finirait bien

par donner un coup d'avertisseur, ou un gamin par traverser la rue en courant, et il se réveillerait.

« Tout juste, gronda le géant, tu te réveilleras, en enfer ! » Et au dernier moment, alors que la hache atteignait l'apogée de sa course et s'y arrêta, Richie comprit qu'il ne s'agissait nullement d'un rêve... ou que si c'était un rêve, ce rêve pouvait tuer.

Essayant de hurler mais incapable de produire le moindre son, il roula du banc sur le gravier ratissé entourant ce qui avait été une statue, et qui se réduisait maintenant à un socle d'où dépassaient deux boulons d'acier à l'emplacement des pieds. Le bruit de la hache qui redescendait emplissait l'air de son sifflement insistant ; le sourire du géant s'était transformé en une grimace de meurtrier. Ses lèvres se retroussaient tellement qu'elles exhibaient ses gencives de plastique, d'un rouge hideux et brillant.

La lame de la hache frappa le banc à l'endroit où Richie se tenait l'instant précédent. Elle était tellement bien effilée qu'il n'y eut presque pas de bruit, mais le banc se retrouva instantanément coupé en deux moitiés qui pendaient chacune de leur côté, le bois, à l'intérieur, paraissant d'un blanc maladif par rapport à la couche de peinture verte.

Richie se retrouva sur le dos. Toujours essayant de hurler, il se poussa des talons. Du gravier passa par le col de sa chemise et descendit jusque dans son pantalon. Et Paul était là, debout, le dominant de ses six mètres, et le regardant avec des yeux comme des couvercles ; Paul qui contemplait le petit garçon essayant de se faire encore plus petit sur le gravier.

Le géant fit un pas vers lui. Richie sentit le sol trembler quand la botte noire retomba, faisant jaillir une gerbe de cailloux.

Richie roula sur le ventre et se releva d'un pas chancelant. Ses jambes commencèrent à courir alors qu'il n'était pas encore tout à fait debout, avec pour résultat qu'il s'étala de nouveau. Il entendit le brusque chuintement de l'air chassé de ses poumons, et les cheveux lui tombèrent sur les yeux. Entre les mèches, il vit les véhicules aller et venir paisiblement dans la rue, comme si de rien n'était, comme si personne, dans ces voitures, ne s'apercevait ou ne se souciait que la statue de Paul Bunyan se fût animée et eût descendu de son piédestal afin de commettre un assassinat avec une hache de la taille d'un camion.

Quelque chose cachait le soleil ; Richie gisait dans une tache d'ombre ayant forme humaine.

Il se mit précipitamment à genoux, faillit de nouveau tomber, réussit enfin à se relever et courut aussi vite qu'il le put, les genoux hauts à se cogner la poitrine, les coudes comme des pistons. Il entendait derrière lui l'affreux et persistant murmure qui enflait une fois de plus, un son qui paraissait ne pas être tout à fait un son mais plutôt une pression sur la peau et les tympans. *Swiiiiippppp !*

La terre trembla. Les dents de Richie s'entrechoquèrent comme de la vaisselle pendant un

séisme. Il n'eut pas besoin de regarder pour savoir que la lame venait de s'enfoncer de moitié dans le trottoir à quelques centimètres de ses pieds.

Dans son esprit en proie au délire, il crut entendre les Dovells chanter : *Oh, the kids in Bristol are sharp as a pistol when they do the Bristol stomp...*

Il quitta l'ombre du géant et se retrouva au soleil – et se mit à rire, du même rire d'épuisement qui l'avait saisi quand il avait déboulé les escaliers de Freese's. Haletant, le point de côté de nouveau douloureux, il avait finalement risqué un coup d'œil pardessus son épaule.

La statue de Paul Bunyan se dressait sur le piédestal où elle s'était toujours trouvée, la hache sur l'épaule, la tête tournée vers le ciel, les lèvres figées dans l'éternel sourire du héros mythique. Le banc coupé en deux était intact, merci. Les graviers dans lesquels Paul avait enfoncé son pied gigantesque étaient parfaitement ratissés, sauf à l'endroit où Richie était tombé pendant qu'il

*(fuyait le géant)*

rêvait qu'il fuyait le géant. Pas d'empreintes de pas, pas de trottoir défoncé à coups de hache. Il n'y avait là qu'un garçon que venaient de poursuivre des voyous plus grands que lui et qui se réveillait d'un rêve bref (mais particulièrement réaliste) dans lequel un colosse homicide... un Henry Bowers format économique géant... voulait le massacrer.

« Merde », avait dit Richie d'une petite voix tremblotante, avec un rire incertain.

Il était resté là encore quelques instants, attendant de voir si la statue allait ou non se remettre à bouger – ne serait-ce qu'un clin d'œil ou passer sa hache d'une épaule à l'autre, voire descendre du piédestal et lui courir après. Mais bien entendu, rien de tout cela ne s'était produit.

Bien entendu.

Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Ah-ah-ah-ah.

Un roupillon. Un rêve. Rien de plus.

Cependant, comme l'avait remarqué Lincoln ou Socrate ou un type comme ça ; trop, c'est trop. Il était temps de retourner à la maison et de se calmer.

Et bien qu'il eût été plus rapide de couper par le centre-ville, il avait préféré ne pas passer de nouveau à proximité de cette statue. Il avait donc fait un grand détour et le soir même avait presque oublié l'incident.

Jusqu'à aujourd'hui.

*Ici est assis un homme, pensa-t-il, habillé sport par le meilleur tailleur de Rodeo Drive, avec des pompes haut de gamme aux pieds et des sous-vêtements Calvin Klein sur les fesses ; ici est assis un homme avec des lentilles de contact extra-souples évoquant le rêve d'un jeune garçon qui croyait qu'une chemise de collège avec des fruits dessus était le comble de l'élégance ; ici est assis un adulte qui regarde la même vieille statue. Hé, Paul, le Grand*

*Paul, je suis ici pour te dire que tu n'as pas changé, que tu n'as pas pris une putain de ride.*

La vieille explication sonnait toujours juste dans sa tête : un rêve.

S'il le fallait, il voulait bien croire aux monstres ; ce n'était pas une affaire. Ne lui était-il pas arrivé d'être assis devant un micro, en train de lire des dépêches parlant d'Idi Amin Dada, de Jim Jones, ou de ce type qui avait descendu tout le monde dans un MacDonald ? Les monstres, ça courait les rues ! Et s'il pouvait croire en la variété Jim Jones, il pouvait aussi croire en celle de Mike Hanlon, au moins pour un certain temps. Au fond, Ça avait une sorte de charme : venant de l'espace, personne n'en avait la responsabilité... Mais une statue en plastique de six mètres de haut qui descendait de son piédestal et entreprenait de vous tailler en pièces avec sa hache de plastique ? Ça dépassait un peu la mesure. Comme Lincoln ou Socrate ou Tartampion l'avait également déclaré : je peux manger de la chair ou du poisson, mais il y a des merdes que je n'avalerais pas. C'était simplement...

L'impression d'une aiguille qui s'enfonçait dans ses yeux le reprit de nouveau, brusquement, lui arrachant un cri de détresse. Il fut pire que les précédents, plus profond, dura plus longtemps et lui flanqua une frousse terrible. Il porta les mains à ses yeux et ses doigts commencèrent à tirer instinctivement sur la paupière inférieure afin de faire tomber les verres de contact. *C'est peut-être une sorte d'infection*, pensa-t-il vaguement, *mais qu'est-ce que ça fait mal !*

Il tirait sur ses paupières et était sur le point de donner l'unique battement des paupières supérieures qui suffisait toujours à les faire glisser hors de l'œil (après quoi il passerait les quinze minutes suivantes à les chercher à tâtons dans le gravier, autour du banc, mais bon Dieu il s'en foutait, il avait l'impression que des ongles s'enfonçaient dans ses yeux), lorsque la douleur disparut. Elle ne s'estompa pas, mais cessa instantanément. Il larmoya légèrement, puis tout fut fini.

Il abaissa lentement les mains, le cœur battant, prêt à cligner des yeux si la douleur reprenait. Mais rien ne se produisit. Et soudain lui revint à l'esprit le seul film d'horreur qui lui eût jamais réellement fait peur quand il était gosse, peut-être à cause de tous les emmerdements que lui valaient ses lunettes et du temps passé à s'occuper de ses yeux. Il s'agissait de *L'œil qui rampe*, avec Forrest Tucker. Pas fameux. Les autres gosses avaient hurlé de rire, mais lui n'avait même pas souri. Il était resté de marbre et muet, pour une fois incapable de faire appel à l'une de ses voix, tandis qu'un œil gélatineux bardé de tentacules surgissait du brouillard synthétique d'un studio de cinéma anglais. La confrontation avec cet œil avait été catastrophique ; il incarnait de multiples peurs et angoisses pour Richie. Peu de temps après, une nuit, il avait rêvé qu'il se regardait dans un miroir et enfonçait une grosse aiguille dans l'iris de son œil, lentement, sentant un écoulement aqueux et paralysant au fond de son orbite remplie de sang. Il se rappelait (oui, il

se le rappelait, maintenant) s'être réveillé pour découvrir qu'il avait mouillé son lit. Qu'il se soit senti soulagé et non pas honteux devant son incontinence nocturne prouve à quel point le cauchemar avait été épouvantable pour lui ; il s'était accroché au drap mouillé de tout son corps, bénissant la réalité de ce qu'il voyait.

« Rien à foutre ! » dit Richie Tozier d'une voix basse, loin d'être assurée, en se préparant à partir.

Il allait retourner au Derry Town House faire un petit somme. Tant qu'à rouler rue du Souvenir, il préférait encore les avenues de Los Angeles aux heures de pointe. La douleur de ses yeux n'était sans doute rien de plus qu'un signe d'épuisement dû au décalage horaire, à quoi s'ajoutait le choc de retrouver tout d'un coup son passé. Les chocs, les explorations de souvenirs, ça suffisait. Il n'aimait pas du tout la façon dont son esprit sautait d'un sujet à l'autre. Il était temps de piquer une ronflette et de reprendre du poil de la bête.

Comme il se levait, son regard tomba sur la marquise du Centre communautaire. Les jambes brusquement en coton, il se rassit sur le banc. Brutalement.

RICHIE TOZIER L'HOMME AUX MILLE VOIX

DE RETOUR À DERRY VILLE DES MILLE DANSES

EN L'HONNEUR DU RETOUR DE LA GRANDE GUEULE

LE CENTRE COMMUNAUTAIRE EST FIER DE PRÉSENTER

LE CONCERT ROCK DE « RICHIE TOZIER, LES CLAMSÉS & CO »

AVEC

BUDDY HOLLY RICHIE VALENS LE BIG BOPPER FRANKIE LYMON

GENE VINCENT MARVIN GAYE

ET

JIMI HENDRIX GUITARE SOLO

JOHN LENNON GUITARE D'ACCOMPAGNEMENT

PHIL LINOTT GUITARE BASSE

KEITH MOON PERCUSSIONS

CHANTEUR INVITÉ JIM MORRISON

BIENVENU CHEZ TOI RICHIE !

TOI AUSSI TU ES CLAMSÉ !

Il eut l'impression de ne plus pouvoir respirer, comme si on lui avait volé son air... Puis il entendit de nouveau le chuintement, ce bruit qui était aussi une pression sur la peau et les tympans, ce froissement furtif homicide – *Swwiiipppppp !*. Il roula du banc et tomba sur le gravier, se disant : *C'est donc ça que l'on appelle la sensation de déjà-vu, maintenant tu es au parfum, tu n'auras plus besoin de poser la question...*

Il heurta le sol de l'épaule et roula, levant les yeux sur la statue de Paul Bunyan – qui n'était plus Paul Bunyan. À sa place se tenait le clown, resplendissant et évident, fantastique avec ses six mètres de haut, tout de couleurs éclatantes, son visage peinturluré surmontant une fraise d'un comique sidéral. Des boutons orange en plastique, tous de la taille d'un ballon de volley, ornaient son costume argenté. Au lieu d'une hache, il tenait à la main une énorme grappe de ballons de plastique. Deux légendes étaient imprimées sur chacun : POUR MOI C'EST TOUJOURS LE ROCK et LES CLAMSÉS & CO DE RICHIE TOZIER.

Il partit à reculons, poussant des talons et de la paume des mains. Du gravier pénétra dans son pantalon à la hauteur de la ceinture. Il entendit se déchirer une couture de sa veste sport Rodeo Drive. Il roula sur lui-même, se remit sur ses pieds, tituba, regarda derrière lui. Le clown lui rendit son regard, les yeux roulant, humides, dans leur orbite.

« T'aurais-je fichu la trouille, m-mec ? » gronda-t-il.

Et, en toute indépendance de son cerveau pétrifié, Richie entendit sa bouche répondre : « De la roupie de sansonnet, Trucmuche, rien de plus. »

Le clown sourit et hocha la tête comme si c'était le genre de réaction qu'il attendait. Ses lèvres peintes d'un rouge sanguinolent s'écartèrent pour exhiber des dents comme des défenses, toutes aussi pointues que des alènes. « Je pourrais t'avoir tout de suite si je voulais, dit-il. Mais ça va être beaucoup plus drôle autrement.

– Drôle pour moi aussi, s'entendit rétorquer Richie. Et le plus drôle sera quand on te fera sauter la tête, mon gros. »

Le sourire du clown s'élargit encore davantage. Il leva une main gantée de blanc, et Richie sentit le vent du mouvement soulever les cheveux de son front, comme vingt-sept ans auparavant. L'index du clown pointa vers lui ; il avait la taille d'une poutre.

*La taille d'une pou...*, pensa Richie ; et de nouveau la douleur frappa. Elle enfonçait des pointes rouillées dans la molle gelée de ses yeux. Il hurla et se prit la tête dans les mains.

« Avant de vouloir enlever la paille dans l'œil de ton voisin, occupe-toi de la poutre qui est dans le tien », déclara solennellement le clown, la voix riche de grondements vibrants. Une fois de plus la puanteur de la chair en décomposition entoura Richie.

Il leva les yeux et fit une demi-douzaine de pas en arrière. Le clown se penchait, maintenant, les mains gantées posées sur les genoux. « Tu veux encore jouer avec moi, Richie ? Et si je pointais ton zizi du doigt et te collais le cancer de la prostate ? Je pourrais aussi te refiler une bonne tumeur au cerveau, même si certains ne manqueraient pas de remarquer que ça ne changerait pas grand-chose. Je pourrais pointer mon doigt sur ta langue, et elle ne serait plus qu'une plaie purulente, aussi bien pendue qu'elle soit. Je le peux, Richie. Veux-tu voir ? »

Ses yeux s'agrandissaient, s'agrandissaient, et dans ces pupilles noires grandes comme des soucoupes, Richie crut apercevoir les démentielles ténèbres qui doivent exister au-delà des limites de l'univers ; un bonheur ignoble qui, il le savait, finirait par le rendre fou. À ce moment-là, il comprit que Ça pouvait faire ce qu'il disait, et bien plus encore.

Et il entendit une fois de plus parler sa bouche ; mais pour le coup, ce n'était pas sa voix, ni aucune de ses voix inventées, actuelles ou passées ; non, une voix qu'il n'avait jamais entendue. Plus tard, il raconterait aux autres, en hésitant, que c'était une sorte de voix négro-Trouduc, forte et orgueilleuse, criarde, s'autoparodiant. « Ti'e-toi de chez moi, espèce de g'os vieux clown bouffi ! cria-t-il, se mettant soudain à rire. A'ête tes conne'ies, mon kiki ! J'peux ma'cher, j'peux pa'ler et j'ai une g'osse queue pou' bien baiser ! Et si tu m' fais chier, c'est toi qui se'as dans la me'de ! T'as pigé ça, t'ouduc ? »

Richie crut voir le clown se recroqueviller, mais il ne traîna pas dans le secteur pour vérifier.

Il courut, coudes au corps, les pans de sa veste battant comme deux ailes dans son dos, sans se soucier de ce papa qui s'était arrêté avec son bambin pour admirer la statue de Paul Bunyan et qui le regardait, l'air inquiet, comme s'il le prenait pour un fou. *À dire vrai, les amis, j'ai bien l'impression d'être devenu cinglé. Dieu m'en préserve ! Et sans doute ai-je fait la super-super-imitation de toute l'histoire, puisque le truc a marché, d'une manière ou d'une autre...*, pensa Richie.

C'est alors que gronda et tonna la voix du clown. Le père du petit garçon ne l'entendit pas, mais le visage du gamin se contracta et il commença à sangloter. L'homme prit l'enfant dans ses bras, affolé, et l'étreignit ; en dépit de sa propre terreur, Richie observa parfaitement le déroulement de ce drame secondaire. Peut-être la voix du clown dénotait-elle une joyeuse colère, peut-être seulement de la colère : *« On garde un œil sur toi, Richie, tu m'entends ? L'homme qui rampe. Si tu ne veux pas voler, si tu ne veux pas dire au revoir, viens donc un peu faire un tour en dessous de la ville, saluer un certain grand œil ! Viens quand tu veux. Vraiment quand tu veux. Tu m'entends, Richie ? Amène ton yo-yo. Arrange-toi pour que Beverly porte une grosse jupe avec quatre ou cinq jupons en dessous ; qu'elle mette l'anneau de son époux autour du cou ! Qu'Eddie porte ses godasses à semelles de crêpe ! On jouera quelques be-bop, Richie ! On jouera TOUS LES TUUUBES ! »*

En atteignant le trottoir, Richie osa regarder par-dessus son épaule, et ce qu'il vit ne le rassura pas. Il n'y avait ni statue de Paul Bunyan, ni clown sur le socle. À la place s'élevait la statue de Buddy Holly, faisant six mètres de haut ; il arborait un badge sur le revers étroit de sa veste à carreaux. FESTIVAL ROCK RICHIE TOZIER LES CLAMSÉS & CO, lisait-on sur le badge.

L'une des branches des lunettes de Buddy avait été réparée avec du sparadrap.

Le petit garçon continuait de pousser des cris hystériques dans les bras de son père, lequel se dirigea à grands pas vers le centre-ville, après avoir contourné Richie à distance.

Richie se mit en mouvement

*(je ne m'emmêle pas les pinceaux, maintenant)*

en essayant de ne pas penser

*(on jouera tous les TUUUBES !)*

à ce qui venait de se passer. Il ne voulait penser qu'à une seule chose, la monstrueuse lampée de scotch qu'il allait s'envoyer une fois de retour à l'hôtel, avant d'aller faire sa sieste.

La simple idée d'un verre – même du modèle le plus courant – le fit se sentir légèrement mieux. Il regarda une dernière fois par-dessus son épaule et le fait de voir Paul Bunyan de retour à sa place, souriant au ciel, la hache de plastique à l'épaule, le fit se sentir encore mieux. Richie commença à marcher plus vite, sans demander son reste, histoire de mettre la plus grande distance possible entre lui et la statue. Il en était déjà à envisager l'hypothèse d'une hallucination

quand la douleur le frappa de nouveau aux yeux, violente, angoissante, lui arrachant un cri rauque. Une jolie jeune fille qui marchait devant lui, rêveuse, les yeux perdus dans les nuages, se retourna, hésita, puis se précipita vers lui.

« Quelque chose ne va pas, monsieur ? »

– Ce sont mes verres de contact, répondit-il d’une voix tendue. Mes foutus verres de contact – oh, mon Dieu, ça fait mal ! »

Cette fois-ci, il approcha si vivement ses doigts qu’il faillit se les mettre dans les yeux. Il baissa les paupières inférieures et pensa : *Je vais être capable de les faire sortir, c’est ça qui va se passer, je ne vais pas être foutu de les faire tomber et ça va simplement continuer à me faire, à me faire mal, à me faire mal jusqu’à ce que je devienne aveugle devienne aveugle aveugle...*

Mais le clignement de paupières fonctionna comme il avait toujours fonctionné. L’image aiguë et bien définie du monde, avec ses couleurs qui restaient exactement dans leurs limites et où les choses que l’on voyait avaient la limpidité précise de l’évidence, se brouilla complètement. À la place, il n’y eut plus que des bandes floues couleur pastel. Et en dépit de ses efforts et de ceux de la jeune étudiante, qui se montra pleine de bonne volonté et serviable, aucun des deux ne put retrouver les lentilles ; après avoir scruté tous les recoins du trottoir et du caniveau, ils abandonnèrent les recherches au bout d’un quart d’heure.

Tout au fond de sa tête, Richie crut entendre le rire du clown.

## 5

### Bill Denbrough voit un fantôme

Bill ne vit pas Grippe-Sou cet après-midi-là ; en revanche, il vit un fantôme. Un vrai fantôme. C’est du moins ce que crut Bill sur le coup, et rien, plus tard, ne put le faire changer d’avis.

Il avait remonté Witcham Street et s’était arrêté un moment auprès de la bouche d’égout qui avait servi de cadre à la fin tragique de George, par une journée pluvieuse d’octobre 1957. Il s’accroupit et scruta l’ouverture pratiquée dans le rebord du trottoir. Son cœur battait à grands coups, mais il regarda tout de même.

« Sors donc d’ici, de qui as-tu peur ? » dit-il à voix basse, avec l’idée (pas si insensée que cela) que ses paroles volaient le long de galeries noires et dégoulinantes d’eau, sans mourir, et continuaient à progresser toujours plus loin et plus profond, rebondissant d’écho en écho, s’en

nourrissant, parmi des murs couverts de mousse et des machines rouillées depuis longtemps. Il les sentait flotter au-dessus d'eaux croupies paresseuses, et peut-être même faiblement ressortir de cent autres bouches d'égout dans les autres quartiers de la ville.

« Sors donc de là, ou bien c'est nous qui irons te dé-dé-loger. »

Il attendit nerveusement une réponse, accroupi, les mains pendant entre les cuisses comme un receveur, au base-ball, entre deux lancers. Il n'y eut aucune réaction.

Il était sur le point de se relever quand une ombre passa sur lui.

Bill releva vivement la tête, en alerte, prêt à tout... mais ce n'était qu'un garçonnet de dix ou onze ans tout au plus. Il portait un short de boy-scout élimé qui mettait ses genoux écorchés bien en vue. Il tenait une glace à l'eau d'une main et de l'autre une planche à roulettes en fibre de verre qui paraissait aussi mal en point que ses rotules. La glace à l'eau était d'un orange fluo éclatant, la planche d'un vert fluo non moins vif.

« Vous avez l'habitude de parler aux égouts, m'sieur ? demanda le garçon.

– Seulement à Derry », répondit Bill.

Ils se regardèrent pendant quelques instants solennellement, puis éclatèrent de rire en même temps.

« J'aimerais te poser u-une question un peu s-stupide, reprit Bill.

– D'accord, dit le garçon.

– As-tu jamais entendu quelque chose qui venait de là-dedans ? »

L'enfant regarda Bill comme si ce dernier venait de perdre les pédales.

« D'accord, ou-oublie que je te l'ai de-demandé. »

Il se releva et s'était éloigné d'une douzaine de pas, tout au plus (en direction de la colline avec la vague idée d'aller revoir la maison de son enfance), lorsque le gamin le rappela : « Hé, monsieur ! »

Bill se retourna. Il avait enlevé sa veste, qu'il tenait par un doigt sur son épaule. Son col était défait, sa cravate desserrée. Le gamin l'examinait attentivement, comme s'il regrettait déjà son envie de parler. Puis il haussa les épaules, comme s'il se disait : *Oh, et après tout !*

« Ouais.

– Ouais ?

– Ouais.

– Qu'est-ce que ça disait ?

– Je sais pas. C'était une langue étrangère. Je l'ai entendu qui sortait d'une des stations de pompage, en bas dans les Friches. Vous savez, ces stations de pompage ? On dirait des tuyaux qui sortent de terre...

– Je sais ce que tu veux dire. Est-ce que c'est un gosse que tu as entendu ?

– Oui, c'était un gosse, au début. Après on aurait dit un homme. (Le garçonnet se tut un instant.) J'ai eu la frousse. Je suis rentré en courant à la maison et je l'ai raconté à mon père. Il m'a dit que c'était peut-être un écho, ou un truc comme ça, venu d'une maison par les égouts.

– Tu l'as cru ? » fit Bill qui s'était rapproché de quelques pas.

Le garçon lui adressa un adorable sourire. « J'ai lu dans mon livre, vous savez, *Croyez-le ou non*, l'histoire de ce type qui faisait de la musique avec ses dents. C'était une radio. Il avait des fausses dents qui faisaient transistor. Je me dis que si je crois cette histoire, je peux bien croire n'importe quoi.

– Évidemment. Mais est-ce que tu l'as vraiment cru ? »

À contrecœur, l'enfant secoua la tête.

« T'est-il arrivé d'entendre encore ces voix ?

– Une fois, pendant que je prenais un bain. Une voix de fille. Elle pleurait, c'est tout. J'avais peur de vider la baignoire quand j'ai eu fini. Vous comprenez, j'aurais pu la noyer, peut-être. »

Bill acquiesça de nouveau.

L'enfant regardait maintenant Bill ouvertement, le regard brillant, l'air fasciné. « Vous savez quelque chose sur ces voix, m'sieur ?

– Je les ai entendues. Il y a très, très longtemps. Connaisais-tu l'un des gosses qui ont été... assassinés, fiston ? »

Dans les yeux du garçon, l'éclat disparut, remplacé par la méfiance et l'inquiétude. « Mon père dit que je ne dois pas parler aux étrangers. Il dit que n'importe qui peut être le tueur. » Du coup il s'éloigna de Bill de quelques pas, se réfugiant à l'ombre d'un orme contre lequel Bill avait foncé à bicyclette vingt-sept ans auparavant. Il était tombé et avait tordu son guidon.

« Pas moi, fiston, se défendit Bill. J'étais en Angleterre au cours des quatre derniers mois. Je suis arrivé hier à Derry.

– Je ne dois tout de même pas vous parler.

– C'est vrai. Nous s-sommes dans un pays li-libre. »

L'enfant ne répondit pas tout de suite. « J'avais l'habitude de jouer avec Johnny Feury, de temps en temps. Il était gentil. J'ai pleuré », ajouta-t-il froidement. Sur quoi il engloutit le reste de sa glace puis, au bout d'un instant, sortit une langue d'un orange éclatant pour lécher les gouttes tombées sur son poignet.

« Reste éloigné des égouts et des tuyaux, dit calmement Bill. N'approche pas des endroits vides ou déserts. Ne va pas à la gare de triage. Mais avant tout, fuis tout ce qui est égout et canalisation souterraine. »

L'œil du garçon retrouva son éclat, et il resta silencieux pendant un très long moment. Puis : « M'sieur ? Vous voulez que je vous dise quelque chose de marrant ?

– Bien sûr.

– Vous connaissez ce film avec le grand requin qui mange les gens, non ?

– Comme tout le monde, oui, *Les Dents de la mer*.

– Eh bien, j'ai un copain. Il s'appelle Tommy Vicananza, et il n'est pas très malin. Il a une araignée dans le plafond, si vous voyez ce que je veux dire.

– Ouais, je vois.

– Il croit qu'il a vu ce requin dans le canal. Il était tout seul dans Bassey Park, il y a deux semaines à peu près, et il dit qu'il a vu son aileron. Il dit aussi qu'il faisait dans les trois mètres de haut, cet aileron, vous vous rendez compte ? Rien que l'aileron ! Et il a dit : "C'est ce qui a tué Johnny et les autres gosses. C'était le Grand Requin. Je le sais parce que je l'ai vu." Alors je lui ai répondu : "Le canal est tellement pollué que rien ne peut y vivre, pas même un poisson-chat. Et tu nous racontes que tu as vu le Grand Requin dedans ! Tu as une araignée dans le plafond, Tommy." Mais Tommy a même ajouté que le Grand Requin était sorti de l'eau comme à la fin du film et qu'il avait essayé de l'attraper, mais qu'il s'était reculé juste à temps. C'est tout de même marrant, non, m'sieur ?

– Très marrant, admit Bill.

– Une araignée dans le plafond, non ? »

Bill hésita. « Reste tout de même à l'écart du canal, c'est plus prudent.

– Vous voulez dire que vous croyez ça ? »

Bill hésita ; son intention était de hausser les épaules. Au lieu de cela, il acquiesça.

Le gosse laissa échapper un long soupir sifflant. Il se tenait tête basse, comme s'il avait honte. « Ouais. Parfois je me dis que c'est moi qui dois avoir une araignée dans le plafond.

– Je comprends ce que tu veux dire, le rassura Bill en s'avançant vers le garçon, qui cette fois ne s'éloigna pas de lui mais le regarda, l'air sérieux. Tu te démolis les genoux sur cette planche, fiston. »

Le gamin eut un coup d'œil pour ses écorchures et sourit. « Ouais, on dirait. Il m'arrive de prendre des vols planés.

– Est-ce que je peux essayer ? » demanda soudain Bill.

Le garçonnet le regarda, bouche bée, puis éclata de rire. « Ça serait marrant, dit-il. Je n'ai jamais vu un adulte sur un skate.

– Je te donnerai vingt-cinq cents.

– Mon père dit...

– De ne jamais a-accepter d’argent ou de bonbons d’un in-inconnu. Excellent conseil. Je te donnerai tout de même la pièce. Qu’est-ce que tu en dis ? Pas plus l-loin que le coin avec Jackson Street.

– Laissez tomber la pièce, fit le gamin en éclatant de nouveau de rire – un son joyeux et simple. J’en ai pas besoin. J’ai déjà deux dollars. En somme, je suis riche. Mais j’ai bien envie de voir ça. Pourtant, ne m’en voulez pas si vous vous cassez quelque chose.

– Ne t’en fais pas, je suis assuré. »

Il lança l’une des roulettes du bout des doigts, s’émerveillant de l’aisance et de la rapidité avec lesquelles elle tournait : on aurait dit qu’elle était montée sur un million de billes. Le bruit était agréable et évoquait quelque chose de très ancien qui serrait la poitrine de Bill. Un désir aussi chaud qu’un manque, aussi délicieux que l’amour. Il sourit.

« À quoi pensez-vous ? demanda l’enfant.

– Que je v-vais me tuer », répondit Bill, ce qui fit rire le garçon.

Bill mit le skate sur le trottoir et y posa un pied précautionneux, le faisant aller et revenir sous l’œil du gosse. Bill s’imagina en train de dévaler la pente de Witcham sur la planche vert avocat du gamin, basques au vent, son crâne chauve brillant au soleil, les genoux ployés dans cette position incertaine des apprentis skieurs qui, dans leur tête, sont déjà tombés. Il était prêt à parier que le garçonnet ne se tenait pas comme ça. Prêt à parier qu’il fonçait

*(pour battre le diable)*

comme s’il n’y avait pas de lendemain.

L’agréable sentiment disparut de sa poitrine. Il ne vit que trop clairement la planche valser sous ses pieds, filer tout droit dans la pente, il se vit lui-même tombant sur les fesses, voire sur le dos. Hôpital. La moitié du corps plâtré. Arrivée d’un docteur qui lui dit : « Vous avez commis deux erreurs majeures, Mr. Denbrough. La première, mauvais pilotage d’un skateboard. La deuxième : oublier que maintenant, vous approchez la quarantaine. »

Il se baissa, ramassa l’engin et le tendit au gamin. « Je pense qu’il vaut mieux pas.

– Poule mouillée, fit le garçon sans méchanceté. Bon, il faut que je rentre à la maison.

– Sois prudent là-dessus.

– On ne peut pas être prudent sur une planche ! » répliqua l’enfant avec un regard pour Bill, comme si c’était ce dernier qui avait une araignée dans le plafond.

« Exact. D’accord. Comme on dit dans les studios de ciné, bien reçu. Mais ne t’approche pas des égouts et des canalisations. Et reste avec tes copains. »

Le garçon acquiesça. « Je suis juste à côté de chez moi. »

*Mon frère aussi était juste à côté de chez nous.*

« Ce sera de toute façon bientôt fini, dit Bill.

– Vous croyez ?

– Je le crois.

– Très bien. À la prochaine... poule mouillée ! »

Comme Bill l'avait soupçonné, le gamin fonçait avec une aisance parfaite et à une vitesse suicidaire. Bill éprouva un soudain amour pour ce petit garçon, une jubilation, le désir d'être cet enfant et en même temps une terreur qui le suffoquait presque. Le gamin roulait comme si la mort et le fait de vieillir n'existaient pas. Il y avait quelque chose d'éternel et d'inéluctable dans ce garçon en short de boy-scout kaki et tennis effilochées, sans chaussettes, les chevilles crasseuses, les cheveux virevoltant derrière lui.

*Fais gaffe, même, tu vas rater ton virage !* pensa Bill, inquiet. Mais l'enfant eut un mouvement des hanches, ses orteils pivotèrent sur la planche en fibre de verre, et il négocia sans effort l'angle de Jackson Street, supposant simplement qu'il n'y aurait personne sur son chemin, de l'autre côté. *Ce ne sera pas toujours comme ça, même,* songea Bill.

Il poussa jusqu'à son ancien domicile mais ne s'arrêta pas, se contentant de ralentir le pas. Il y avait des gens sur la pelouse : une maman dans un transat, un bébé endormi dans les bras, surveillant deux enfants, dix et huit ans, peut-être, qui jouaient au badminton sur l'herbe encore mouillée de la pluie du matin. Le plus jeune, un garçon, réussit à renvoyer le volant par-dessus le filet. « Bien joué, Sean ! » lança la femme.

La maison était toujours du même vert foncé, avec toujours la même imposte au-dessus de la porte d'entrée, mais le parterre de fleurs de sa mère avait disparu. Ainsi, autant qu'il pouvait en juger, que le portique que son père leur avait fabriqué avec des tuyaux de récupération.

Il vit ce qui était resté, ce qui avait disparu. L'idée lui traversa l'esprit d'aller dire à cette femme qu'il avait habité dans cette maison, mais que lui demander ? Est-ce que la tête qu'il avait soigneusement gravée dans l'une des poutres du grenier (qui avait parfois servi de cible aux fléchettes de Georgie) était toujours là ? Oui, il l'aurait pu, mais il sentit qu'il allait se mettre à bégayer horriblement s'il tentait de se montrer charmant. Et voulait-il connaître les réponses à ses questions ? Un froid glacial s'était abattu sur cette maison après la mort de Georgie, et s'il était revenu à Derry, ce n'était pas pour la revoir.

Il repartit, et ne s'arrêta qu'une fois qu'il fut à la hauteur de la barrière qui surplombait les Friches-Mortes. La barrière était un peu plus branlante, les Friches avaient le même aspect... peut-être plus touffu. Seules différences : l'épaisse fumée noire qui montait de la décharge avait disparu (on avait installé une usine moderne de retraitement des ordures) et une boucle d'accès sur pilotis à l'autoroute mordait sur l'un des flancs.

Non, les Friches n'avaient guère changé, odeurs comprises. Le lourd parfum des plantes en pleine croissance de printemps n'arrivait toujours pas à masquer complètement l'odeur de déchets et d'excréments humains. Odeur presque imperceptible, mais sans équivoque. Odeur de corruption ; une bouffée du monde d'en dessous.

*C'est là que ça s'est terminé autrefois, et c'est là que ça va se terminer cette fois. Là-dedans. Sous la ville,* songea Bill.

Il n'arrivait pas à repartir, convaincu qu'il allait être le témoin d'une manifestation quelconque de l'horreur qu'il était revenu combattre. Rien. Il entendait l'eau babiller, le vent chuchoter dans les buissons et le haut des arbres qu'il agitait, c'était tout. Pas de signe, vraiment rien. Il reprit sa marche, toujours en direction du centre-ville.

Un autre enfant croisa son chemin, une fillette cette fois, en pantalon de velours côtelé à taille haute et blouse rouge passé. Elle faisait rebondir une balle d'une main et tenait, par les cheveux, une poupée blonde de l'autre.

« Hé ! dit Bill.

– Quoi ? dit-elle en levant les yeux.

– Quelle est la meilleure boutique de Derry ? » Elle réfléchit. « Pour moi, ou pour n'importe qui ?

– Pour toi.

– Rose Doccaze, vêtements d'occase, répondit-elle sans hésiter un instant.

– Je te demande pardon ?

– Vous demandez quoi ?

– Je veux dire... ce n'est pas un nom de magasin, ça.

– Bien sûr que si », dit-elle avec un regard apitoyé pour ce faible d'esprit. « Rose Doccaze, vêtements d'occase, ça rime. Ma mère dit que c'est un broc minable, mais je l'aime bien. On y trouve des vieilles choses, comme des disques qu'on n'a jamais entendus. Des cartes postales, aussi Ça sent le grenier. Il faut que je rentre à la maison maintenant. Salut ! »

Elle s'éloigna sans regarder en arrière, faisant rebondir sa balle, ballottant sa poupée.

« Hé ! » lui lança-t-il.

Elle se retourna et le regarda d'un air intrigué. « Je vous demande comme-vous-dites ?

– Le magasin, où est-il ?

– Tout droit. Juste en bas de Up-Mile Hill. »

Bill eut le sentiment du passé qui se repliait sur lui-même, qui se repliait sur lui. Il n'avait pas eu l'intention de demander quoi que ce soit à la fillette lorsqu'il l'avait interpellée ; la question avait jailli de ses lèvres comme un bouchon de bouteille de champagne.

Pas mal de choses avaient changé au carrefour de Up-Mile Hill ; à la place de l'annexe des frères Tracker, on lisait une enseigne en caractères anciens : ROSE DOCCAZE VÊTEMENTS D'OCCASE. La peinture jaune des briques datait d'une bonne dizaine d'années, et avait atteint le stade du jaune pipi, comme disait Audra.

Bill se dirigea lentement vers la boutique, de nouveau étreint par un sentiment de déjà-vu. Il raconta plus tard aux autres qu'il savait quel genre de fantôme il allait voir avant de l'avoir réellement vu.

La vitrine de Rose Doccaze était plus que pisseuse : crasseuse. Rien à voir avec un magasin d'antiquités chic, plein d'objets délicats éclairés de spots invisibles. « Un vrai mont-de-piété », aurait dit sa mère avec un parfait mépris. Il y régnait le plus grand désordre, les affaires s'y entassaient n'importe comment ; vêtements en piles, guitares pendues par le cou comme des criminels ; boîtes bourrées de 45 tours (10 CTS LE DISQUE, DOUZE POUR 1 DOLLAR, disait une affichette. ANDREWS SISTERS, PERRY COMO, JIMMY ROGERS, DIVERS) ; vêtements d'enfants et chaussures d'aspect sinistre (USAGÉES MAIS ENCORE BONNES ! 1 DOLLAR LA PAIRE) ; des télés qui avaient essuyé les plâtres des premières émissions de l'histoire (l'une d'elles, allumée, donnait une image d'un gris presque uniforme) ; une boîte de livres de poche aux couvertures arrachées (DEUX POUR 25 CTS, DIX POUR 1 DOLLAR, SÉRIE « OSÉE » À L'INTÉRIEUR) posée sur un énorme poste de radio ; des fleurs en plastique dans des vases sales...

Mais toutes ces choses ne constituaient que l'arrière-plan chaotique de l'objet sur lequel les yeux de Bill s'étaient immédiatement fixés, sans pouvoir s'en détacher, une expression d'incrédulité sur le visage. Des ondes de chair de poule lui parcouraient le corps ; il avait le front brûlant, les mains glacées, et pendant un instant, il crut que toutes ses portes intérieures allaient s'ouvrir en grand et qu'il se souviendrait de tout.

Dans la partie droite de la vitrine trônait Silver.

La bicyclette ne possédait toujours pas de béquille et la rouille avait envahi ses garde-boue, mais la trompe était toujours accrochée au guidon, son bulbe de caoutchouc tout fendillé. Le pavillon de la trompe, que Bill avait toujours soigneusement entretenu et fait briller, était terne et piqué. Le porte-bagages plat qui avait souvent servi de siège de passager à Richie se trouvait toujours au-dessus du garde-boue arrière, mais tordu et maintenant en place par un seul boulon. Quelqu'un l'avait recouvert de fausse peau de panthère, mais le tissu était tellement usé et effiloché qu'on en distinguait à peine les motifs.

Silver.

Inconsciemment, Bill, de la main, essuya les larmes qui coulaient sur ses joues. Après avoir

complété ce débarbouillage avec son mouchoir, il pénétra dans le magasin.

Le temps et l'humidité donnaient à Rose Doccaze vêtements d'occase une puissante odeur de renfermé. C'était bien, comme l'avait dit la fillette, une odeur de grenier, mais pas une bonne odeur de grenier, comme il en existe. Ce n'était pas celle de l'huile de lin dont on a frotté une ancienne table, ni celle de la peluche ou du velours d'un antique canapé. Non, c'était l'odeur des reliures de livres en décomposition, des coussins en vinyle à demi cuits par la chaleur des étés, de la poussière, des crottes de souris.

De la télé de la vitrine montait le caquet d'un animateur, qui devait lutter avec la voix d'un disc-jockey en provenance d'une radio – lequel se présentait comme « votre copain Bobby Russel » et promettait le nouvel album de Prince au premier auditeur qui pourrait donner le nom de l'acteur qui avait joué Wally dans *Leave it to Beaver*. Bill le savait (Tony Dow) mais se fichait de l'album de Prince. La radio était posée tout en haut d'une étagère, parmi des portraits du siècle passé. Le propriétaire était assis en dessous. C'était un homme dans la quarantaine, d'une maigreur à faire peur, portant un jean de marque et un T-shirt en mailles de filet. Les cheveux soigneusement peignés en arrière, les pieds sur son bureau, il était à demi dissimulé par une pile de gros livres de compte et une ancienne caisse enregistreuse ornée de motifs. Il lisait un roman qui n'avait jamais dû être en compétition pour le prix Pulitzer, *Les Étalons du bâtiment*. Sur le sol, devant le bureau, se dressait l'une de ces enseignes tournantes de coiffeur, dont les bandes de couleurs différentes semblent se dérouler à l'infini. Son cordon électrique effiloché allait se raccorder à une prise de la plinthe comme un serpent fatigué. Le carton, posé contre sa base, proclamait : UNE ESPÈCE EN VOIE DE DISPARITION ! 250 DOLLARS.

Au tintement de la clochette placée sur la porte, l'homme avait marqué la page de son livre avec une pochette d'allumettes et levé les yeux. « J'peux vous aider ?

– Oui », répondit Bill, ouvrant la bouche pour demander le prix de la bicyclette de la vitrine. Mais avant qu'il ait pu parler, son esprit se trouva envahi par une seule phrase entêtante, des mots qui chassaient toute autre pensée :

*Les chemises de l'archiduchesse sont-elles sèches, archi-sèches, pour les six spectres ?*

*Mais au nom du ciel, qu'est-ce que...*

*(archi-sèches)*

« Vous cherchez quelque chose de particulier ? » demanda le propriétaire. Son ton était parfaitement courtois, mais il observait attentivement Bill.

*Il me regarde comme si j'avais fumé de cette herbe qui fait planer les musiciens*, pensa Bill, amusé en dépit de sa détresse.

« Oui, je m'in-intéresse à-à-à...

*(archi-sèches pour les six spectres)*

– à ce sp-sp...

– À cette enseigne de barbier ? » Il y avait maintenant dans l'œil de l'homme cette expression que, même dans son état présent de confusion, Bill n'avait pas oubliée depuis son enfance et qu'il détestait : l'anxiété de quelqu'un qui est obligé d'écouter parler un bègue, le besoin de finir ses phrases pour lui et de couper court aux bafouillements du malheureux. *Mais je ne bégaie plus ! J'en suis venu à bout ! JE NE BÉGAIE PLUS, BORDEL ! JE...*

*(les chemises de l'archiduchesse)*

Les mots avaient une telle clarté dans sa tête que l'on aurait dit que quelqu'un d'autre les prononçait, qu'il était comme cet homme de la Bible possédé des démons, envahi par quelque présence venue de l'Extérieur. Et cependant, il reconnaissait la voix : c'était la sienne. Il sentit des gouttes chaudes de sueur jaillir sur son visage.

« Je pourrais vous faire

*(les six spectres)*

un prix sur cette enseigne, disait le propriétaire. À dire la vérité, personne n'en veut à ce prix. Je vous la laisse à cent soixante-quinze. Qu'est-ce que vous en dites ? C'est la seule véritable antiquité de la maison.

– *SPECTRE*, cria presque Bill, ce n'est pas le sp... l'enseigne qui m'intéresse ! »

Le propriétaire eut un petit mouvement de recul. « Est-ce que vous vous sentez bien, monsieur ? » L'inquiétude du regard démentait la sollicitude du ton, et Bill vit la main de l'homme quitter le bureau. Il comprit, dans un éclair de lucidité qui relevait plus de la déduction que de l'intuition, qu'il y avait un tiroir entrouvert invisible pour lui et que le propriétaire venait certainement de poser la main sur un revolver ou une arme quelconque. Il craignait peut-être les voleurs ; plus vraisemblablement, il avait tout simplement peur. Après tout, il était manifestement homosexuel, et on était dans la ville où des jeunes gens avaient fait prendre un bain mortel à Adrian Mellon.

*(Les chemises de l'archiduchesse sont-elles sèches, archi-sèches pour les six spectres ?)*

La litanie repoussait toute pensée ; c'était comme s'il devenait fou. D'où cela sortait-il ?

Et ça se répétait, se répétait.

Par un effort surhumain, Bill s'y attaqua, s'obligeant pour cela à traduire en français la phrase venue d'ailleurs. C'était de cette manière qu'il avait vaincu son bégaiement quand il était adolescent. Au fur et à mesure que les mots défilaient dans son esprit, il les changeait... et il sentit soudain se détendre l'étreinte du bégaiement.

Il se rendit compte que le propriétaire venait de dire quelque chose.

« Ex-excusez-moi ?

– Je dis que si vous devez piquer une crise, allez faire ça dehors. Je n'ai pas besoin de conneries comme celles-là ici. »

Bill prit une profonde inspiration.

« On re-repart à zéro, dit-il. Faites comme si-si je venais j-juste d'entrer.

– Entendu, fit le propriétaire, sans se fâcher davantage. Vous venez d'entrer. Et maintenant ?

– La bé-bécane dans la vitrine. Combien voulez-vous pour cette bécane ?

– Disons vingt dollars. » L'homme paraissait maintenant plus à l'aise, mais sa main gauche n'avait toujours pas reparu. « C'était une Schwinn à l'origine, je crois, mais elle s'est un peu abâtardie. » De l'œil, il évalua la taille de Bill. « Une grande bicyclette, mais vous pourriez la monter. »

Pensant au skate vert fluo du gamin, Bill répondit : « J'ai bien peur d'avoir fait déjà mon temps comme cycliste, vous sa-savez. »

L'homme haussa les épaules. Sa main gauche, finalement, revint sur le bureau. « Vous avez un garçon ?

– Ou-oui.

– De quel âge ?

– Onze ans.

– Un peu haute pour un gamin de onze ans.

– Accepterez-vous un chèque de voyage ?

– S'il fait dix dollars de plus que le montant de vos achats.

– Je vous en ferai un de vingt. Me permettez-vous de passer un coup de fil ?

– Aucun problème tant que c'est en ville.

– C'est le cas.

– Je vous en prie. »

Bill appela la bibliothèque municipale. Mike s'y trouvait.

« Où es-tu, Bill ? demanda-t-il avant d'ajouter presque immédiatement : Tout va bien, au moins ?

– Très bien. As-tu des nouvelles des autres ?

– Non. On se reverra ce soir. » Il y eut un bref silence. « C'est-à-dire... je le suppose. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Grand Bill ?

– Je suis en train d'acheter une bicyclette, Mike, expliqua calmement Bill. Je me demandais si je ne pourrais pas la pousser jusqu'à chez toi. As-tu un garage ou un coin où je pourrais la

ranger ? »

Il y eut un silence qui se prolongea.

« Mike ? Tu m'entends ?

– Je suis toujours là. C'est Silver ? »

Bill regarda le propriétaire de la boutique. Il était de nouveau plongé dans sa lecture... ou peut-être faisait-il semblant et était-il tout ouïe.

« Oui, dit-il.

– Où es-tu ?

– Un magasin qui s'appelle Rose Doccaze, vêtements d'occase.

– Très bien. J'habite au 61, Palmer Lane. Tu n'as qu'à remonter Main Street...

– Je trouverai.

– D'accord. Je t'attendrai là. Veux-tu que je m'occupe du dîner ?

– Ce serait une bonne idée. Peux-tu quitter ton travail ?

– Aucun problème. Carole me remplacera. » Mike eut un instant d'hésitation. « Elle m'a dit qu'un type était venu, environ une heure avant mon retour, et qu'il avait l'air d'un fantôme. Je lui ai demandé de me le décrire. C'était Ben.

– T'es sûr ?

– Oui. C'est comme la bécane. Ça fait partie du tout, non ?

– Vaut mieux pas se poser la question, répondit Bill, un œil sur le propriétaire qui paraissait toujours aussi absorbé par son livre.

– On se retrouve donc chez moi, reprit Mike. Le 61, n'oublie pas.

– Je n'oublierai pas. Merci, Mike.

– Dieu te bénisse, Grand Bill. »

Bill raccrocha. L'homme referma aussitôt son livre. « Vous vous êtes trouvé un coin pour la remiser, l'ami ?

– Ouais. » Bill prit un chèque de voyage, le signa. Le vendeur compara les signatures avec un soin qu'en d'autres circonstances Bill aurait trouvé plutôt insultant.

Puis il alla chercher la bicyclette, et quand Bill posa la main sur le guidon pour l'aider, il fut pris d'un nouveau frisson. Silver. Encore une fois. C'était Silver qu'il tenait à la main et

*(Les chemises de l'archiduchesse sont-elles sèches archi-sèches pour les six spectres ?)*

il dut repousser cette pensée car elle le faisait se sentir affaibli et bizarre.

« Le pneu arrière est un peu dégonflé », dit l'homme (il était en réalité plat comme une crêpe ; le pneu avant avait meilleure mine, même s'il était usé au point de laisser apparaître la corde).

« Pas de problème, dit Bill.

– Vous pouvez y aller à pied depuis ici ?

– Il me semble. Merci beaucoup.

– Il n’y a pas de quoi. Et si cette enseigne de barbier vous intéresse, revenez quand vous voulez. »

L’homme lui tint la porte. Bill s’engagea dans la rue, poussant Silver, sous le regard amusé et curieux des passants.

*La chaîne est rouillée, pensa-t-il. Celui qui l’avait n’a guère fait d’efforts pour l’entretenir.*

Il s’arrêta quelques instants, sourcils froncés (de plus il faisait chaud et pousser un engin comme Silver quand on a la quarantaine essoufflée n’était pas si facile que ça), se demandant ce que la bicyclette était devenue. L’avait-il vendue ? donnée ? perdue, peut-être ? Impossible de s’en souvenir. Au lieu de cela, la phrase absurde

*(Les chemises de l’archiduchesse sont-elles sèches)*

refit surface, aussi étrange et déplacée qu’une chaise percée sur un champ de bataille, un tourne-disque dans une cheminée, une rangée de crayons dépassant d’un trottoir en ciment.

Bill secoua la tête, et la phrase se dispersa comme de la fumée. Puis il poussa Silver jusqu’à chez Mike.

## 6

### Mike Hanlon établit un rapport

Mike arriva dans Palmer Lane en même temps que Bill, au volant d’une vieille Ford aux flancs mangés de rouille et à la vitre arrière craquelée ; Bill se souvint alors de ce que Mike leur avait calmement fait remarquer : aucun des six membres du Club des Ratés qui avaient quitté Derry n’était resté un raté. Demeuré sur place, Mike était le seul à tirer le diable par la queue.

Bill fit rouler Silver dans le garage de Mike ; comme le reste de la maison, il était impeccable. Des outils s’alignaient, accrochés à des clous. Fichées dans des boîtes de conserve, des ampoules donnaient un éclairage de salle de billard. Bill appuya Silver contre un mur. Les deux hommes regardèrent l’engin pendant un moment, sans rien dire.

C’est Mike qui rompit le premier le silence : « C’est bien Silver. J’ai tout d’abord pensé que tu avais pu te tromper. Mais c’est bien ton vélo. Que vas-tu en faire ?

– Du diable si je le sais ! As-tu une pompe ?

– Ouais. Et aussi une trousse de réparation, il me semble. Est-ce que ce sont des pneus sans chambre ?

– Depuis toujours. » Bill se pencha pour examiner le pneu à plat. « Oui. Sans chambre.

– Prêt à remonter dessus ?

– Bien sûr que non ! fit vivement Bill. Mais j'ai horreur de la voir dans c-cet état.

– Comme tu voudras, Bill. C'est toi le patron. »

Bill tourna brusquement la tête sur cette réplique, mais Mike était déjà parti chercher une pompe à vélo au fond du garage. Dans un petit placard, il retrouva la trousse dont il avait parlé et la tendit à Bill, qui l'examina avec curiosité. Il avait conservé, depuis son enfance, le souvenir de ce genre d'objet : une petite boîte de métal à peu près de la même taille que celles dans lesquelles certains fumeurs placent les cigarettes qu'ils roulent eux-mêmes, si ce n'était le couvercle, qui faisait office de râpe afin de rendre rugueux le caoutchouc autour du trou à reboucher. La boîte avait l'air flambant neuf et portait encore l'étiquette du prix : \$ 7,23. Il croyait se rappeler qu'elles ne valaient qu'un peu plus d'un dollar quand il était enfant.

« Ce n'est pas un hasard si tu avais ça là, constata Bill.

– Non. Je l'ai achetée la semaine dernière, dans une boutique du centre commercial.

– As-tu une bicyclette ?

– Non, répondit Mike, dont le regard croisa celui de Bill.

– Tu as acheté cette trousse. Comme ça.

– J'en ai éprouvé le besoin, admit Mike, sans quitter son ami des yeux. Je me suis réveillé en pensant que ça pourrait me servir, et ça m'a trotté dans l'esprit toute la journée. Alors... je l'ai achetée. Et toi tu vas t'en servir.

– Et moi je vais m'en servir, répéta Bill. Mais comme on dit dans tous les romans de gare, qu'est-ce que tout cela signifie, cher ami ?

– Demande aux autres, ce soir.

– Crois-tu qu'ils viendront tous ?

– Je ne sais pas, Grand Bill. » Il se tut un instant et ajouta : « Il me semble qu'il y a peu de chances qu'ils soient tous là. Un ou deux vont peut-être filer à l'anglaise. Ou... » Il haussa les épaules.

« Et alors, que ferons-nous ?

– Je l'ignore. » Mike montra la trousse de réparation du doigt. « J'ai sorti sept billets pour ce truc. Vas-tu en faire quelque chose ou continuer à le regarder ? »

Bill accrocha soigneusement sa veste à l'un des clous libres du mur, puis plaça Silver à l'envers, sur la selle et le guidon. Il fit tourner lentement la roue arrière. Le grincement rouillé du

moyeu lui déplut, et il se souvint du chuintement presque inaudible des roulements à billes du skate du gamin. *Une bonne giclée d'huile arrangera ça*, pensa-t-il. *Ça ne fera pas de mal à la chaîne, non plus. Elle est couverte de rouille... Et les cartes à jouer ! Il faut mettre des cartes à jouer contre les rayons. Je parie que Mike en a. Des bonnes. Celles avec ce revêtement qui les rend si rigides et glissantes qu'elles échappent la première fois qu'on essaye de les mélanger. Des cartes à jouer, maintenues par des pinces à linge, bien sûr...*

Il s'arrêta, pris d'une soudaine sueur froide.

*Au nom du ciel, à quoi es-tu en train de penser ?*

« Quelque chose ne va pas, Bill ? demanda doucement Mike.

– Non, rien. » Ses doigts touchèrent quelque chose de petit, rond et dur. Il glissa deux ongles dessous et tira. Un clou minuscule sortit du pneu. « Voilà le cou-coupable », dit-il, tandis que de nouveau s'élevait dans son esprit la voix, étrange, inattendue et puissante : *Les chemises de l'archiduchesse sont-elles sèches, archi-sèches pour les six spectres ?* Mais cette fois-ci, la voix, sa voix, fut suivie de celle de sa mère disant : *Essaie encore, Billy. Tu y es presque arrivé cette fois.*

Il frissonna, puis secoua la tête. *Même maintenant je ne pourrais pas répéter ça sans bégayer*, pensa-t-il. Et pendant un bref instant, il fut sur le point de comprendre ce que tout cela signifiait. Puis la lueur de compréhension disparut.

Il ouvrit le nécessaire et se mit au travail. Cela lui prit pas mal de temps. Mike restait appuyé au mur dans un rayon de soleil oblique de fin d'après-midi, les manches de chemise roulées, la cravate desserrée, sifflant un air que Bill finit par identifier : *She Blinded Me with Science.*

En attendant que la colle sèche, Bill entreprit (simplement pour avoir quelque chose à faire, se dit-il) de huiler la chaîne, les pignons et les moyeux de Silver. Le vélo n'en avait pas meilleure mine, mais le grincement disparut et les roues tournèrent bien. De toute façon, Silver n'était pas faite pour les prix de beauté. Sa seule vertu était d'être capable de filer comme le vent.

À ce moment-là (vers cinq heures trente), il avait presque oublié la présence de Mike, tant il s'était absorbé dans les tâches infimes mais infiniment satisfaisantes de l'entretien. Il vissa l'embout souple de la pompe sur la valve du pneu arrière, qu'il gonfla au jugé. Il eut la satisfaction de constater que la pièce tenait bien.

Il était sur le point de redresser Silver, lorsqu'il entendit derrière lui un bruit de cartes que l'on battait rapidement. Il se retourna si vivement qu'il faillit renverser la bicyclette.

Mike était là, un jeu de cartes à dos bleu à la main. « Tu les veux ? »

Bill laissa échapper un long soupir haletant. « J'imagine que tu as aussi des épingles à linge ?

– Ouais, un truc dans le genre. »

Bill prit les cartes et voulut les faire claquer, mais ses mains tremblaient et il ne réussit qu'à

les répandre sur le sol. Il y en avait partout, mais deux seulement retombèrent à l'endroit. Bill les regarda, puis regarda Mike, dont les yeux restaient fixés sur le jeu éparpillé. Sa bouche, tirée en arrière par un rictus, découvrait ses dents.

Deux as de pique.

« C'est impossible, murmura Mike. Je viens juste de l'ouvrir, regarde. » Bill vit l'emballage de cellophane déchiré, posé sur l'établi. « Comment un paquet de cartes neuf peut-il avoir deux as de pique ? »

Bill se pencha et les ramassa. « Comment peut-on, en faisant tomber un paquet de cartes, n'en retrouver que deux à l'endroit ? demanda-t-il. La question est encore meilleur... »

Il venait de retourner les cartes. L'une avait le dos bleu, l'autre rouge. Il les montra à Mike.

« Seigneur Jésus ! Dans quelle aventure nous sommes-nous fourrés, Mikey ?

– Qu'est-ce que tu vas en faire ? demanda Mike, la voix éteinte.

– Les mettre en place, pardi ! répondit Bill en éclatant soudain de rire. C'est bien ce que je suis censé faire, non ? S'il faut certaines conditions préalables à la magie, celles-ci doivent inévitablement se mettre en place d'elles-mêmes. Tu ne crois pas ? »

Mike ne répliqua pas. Il regarda Bill fixer les cartes à la fourche de la roue arrière ; ses mains tremblaient encore et il lui fallut un certain temps, mais il finit par y arriver. Il prit alors une profonde inspiration et lança la roue ; les cartes crépitérent bruyamment contre les rayons dans le silence du garage.

« Allez, viens, dit Mike doucement. Viens, Grand Bill. Je vais faire la bouffe. »

Après le dîner – hamburgers, champignons et salade –, ils restèrent assis à fumer, en regardant le crépuscule céder la place à la nuit dans la cour à l'arrière de la maison. Bill sortit son portefeuille, prit une carte de visite, et écrivit dessus la phrase qui l'avait poursuivi depuis qu'il avait vu Silver dans la vitrine de Rose Doccaze. Il la montra à Mike qui la lut attentivement, une moue aux lèvres.

« Est-ce que ça te dit quelque chose ? demanda Bill.

– Les chemises de l'archiduchesse sont-elles sèches, archi-sèches pour les six spectres... » Il acquiesça.

« Eh bien, dis-le-moi... à moins que tu me sortes encore ton ba-baratin comme quoi je dois trouver tout seul ?

– Non, dit Mike. En l'occurrence, je crois que je peux te le dire. C'est une phrase difficile à prononcer qui est devenue un exercice pour les bègues et les zézayeurs. Ta mère essayait de te la faire dire au cours de cet été-là. L'été 1958. Ça t'arrivait de t'exercer à voix basse devant nous.

– Ah bon ? dit Bill, qui ajouta bientôt lentement, répondant à sa propre question : Oui, c'est vrai.

– Tu devais beaucoup tenir à lui faire plaisir. »

Bill, qui se rendit compte qu'il était sur le point de pleurer, n'osa pas parler et se contenta de hocher la tête.

« Tu n'y es jamais arrivé, reprit Mike, je m'en souviens. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais tu t'emmêlais toujours les pinceaux.

– Et pourtant je l'ai dite, répliqua Bill, je l'ai dite au moins une fois.

– Quand ? »

Bill abattit si violemment les poings sur la petite table qu'il se fit mal. « Je l'ai oublié ! » cria-t-il. Puis, d'un air morne, il répéta : « Je l'ai complètement oublié. »

## CHAPITRE 12

### Trois qui s'invitent

#### 1

Le lendemain du jour où Mike Hanlon passa ses coups de fil, Henry Bowers commença à entendre des voix. Elles lui parlèrent toute la journée. À un moment donné, Henry crut comprendre qu'elles venaient de la lune. À la fin de l'après-midi, lorsqu'il leva les yeux vers le ciel bleu clair depuis l'endroit où il binait la terre, il la vit, petite et pâle. Une lune fantôme.

C'est pour cela qu'il crut qu'elle lui parlait ; seule une lune fantôme pouvait parler avec des voix de fantômes – les voix de ses vieux copains et les voix de ces petits morveux qui, il y avait bien longtemps, jouaient dans les Friches. Plus une autre voix, qu'il n'osait pas nommer.

Victor Criss fut le premier qui parla de la lune. *Ils reviennent, Henry, ils reviennent tous, mec. Ils reviennent à Derry.*

C'est ensuite Huggins le Roteur qui parla de la lune, peut-être depuis sa face cachée. *Tu es le seul qui reste, Henry. Le seul d'entre nous. Faut que tu te les fasses pour moi et Vic. Ce ne sont pas des morveux comme ça qui vont nous marcher sur les pieds, hein ? Hé ! Un jour, j'ai frappé une balle chez les frères Tracker, et Tony a dit qu'elle serait sortie du Yankee Stadium !*

Il continua de biner, les yeux levés vers la lune fantôme dans le ciel, et au bout d'un moment, Fogarty arriva et lui flanqua un coup sur la nuque qui l'envoya la tête dans la terre.

« Hé ! T'es en train d'arracher les pois en même temps que les mauvaises herbes, taré ! »

Henry se releva, essuya la terre de son visage, secoua celle de ses cheveux. Fogarty se tenait devant lui, un grand costaud en veste et pantalon blancs, le tissu tendu pas sa bedaine. Il était interdit aux gardiens (qu'ici, à Juniper Hill, on appelait « conseillers ») de porter des matraques ; c'est pourquoi quelques-uns – les pires étaient Fogarty, Adler et Koontz – se baladaient avec de gros rouleaux de pièces de vingt-cinq cents dans la poche. Ils frappaient presque toujours au même endroit, à la nuque. Aucun règlement n'interdisait les rouleaux de pièces ; on ne les classait pas parmi les armes mortelles à Juniper Hill, institution pour les dérangés d'esprit sise dans la banlieue d'Augusta, près de Sidney.

« Je m'excuse, Mr. Fogarty », dit Henry en grimaçant un sourire qui exhiba une rangée de dents jaunes et irrégulières. On aurait dit les derniers piquets d'une barrière de maison hantée ; Henry avait commencé à perdre ses dents à l'âge de quatorze ans environ.

« Ouais, tu peux t'excuser, répondit Fogarty, et que je t'y reprenne pas, Henry.

– Oui, chef, oui, Mr. Fogarty. »

L'homme s'éloigna, laissant de grandes empreintes brunes dans la terre du jardin. Henry profita de ce qu'il avait le dos tourné pour regarder subrepticement autour de lui. On les avait expédiés au jardin pour biner dès que les nuages s'étaient levés, tous ceux du pavillon bleu. On était au pavillon bleu quand on s'était montré particulièrement dangereux et qu'on l'était un peu moins ; l'installation était conçue pour les fous criminels. Henry s'y trouvait après avoir été reconnu coupable du meurtre de son père en 1958, à la fin de l'automne. Une année fameuse pour les procès criminels, 1958, un cru exceptionnel.

Sauf qu'on ne le soupçonnait pas d'avoir tué seulement son père ; auquel cas il n'aurait pas passé vingt ans à l'hôpital psychiatrique de l'État, à Augusta, la plupart du temps dans une camisole de force – ou une camisole chimique. Non, pas seulement son père ; les autorités étaient convaincues qu'il les avait tous tués, ou du moins qu'il était l'auteur de la majorité des crimes commis cet été-là.

À la suite du verdict, le *Derry News* avait publié un éditorial intitulé « La fin de la longue nuit ». On y récapitulait les faits saillants de l'affaire : la ceinture de Patrick Hockstetter, l'un des disparus, retrouvée dans le bureau de Henry ; la pile de livres scolaires, certains appartenant à Huggins et d'autres à Victor Criss, l'un et l'autre également disparus et les meilleurs amis connus du fils Bowers, découverte dans sa penderie ; et, plus accablant encore, la petite culotte formellement identifiée par une marque de laverie comme ayant appartenu à feu Veronica Grogan et qui était dissimulée dans le matelas du garçon, fendu à cet effet.

Henry Bowers, concluait le journal, était bien le monstre qui avait hanté Derry au cours du printemps et de l'été 1958.

Mais le *Derry News* avait eu beau proclamer la fin de la « longue nuit » en première page, le 6 décembre 1958, même un demeuré comme Henry savait qu'à Derry, la nuit ne s'achevait jamais.

On l'avait matraqué de questions, mis dans un cercle de doigts accusateurs. Par deux fois, le chef de la police l'avait giflé, et un enquêteur du nom de Lottman l'avait frappé au ventre, lui intimant de se mettre à table, et en vitesse.

« Il y a des gens là-dehors qui ne sont pas très contents, lui avait déclaré ce Lottman. Ça fait longtemps qu'il n'y a pas eu de lynchage à Derry, ce qui ne veut pas dire qu'il ne pourrait pas y en avoir un. »

Ils l'auraient harcelé aussi longtemps que nécessaire, non parce qu'ils redoutaient de voir les braves gens de Derry envahir le poste de police pour s'emparer de Henry et le pendre à la

première branche venue, mais parce qu'ils ressentait un besoin désespéré de refermer le livre d'horreur et de sang ouvert au début de l'été. Oui, ils ne l'auraient pas lâché, et Henry le savait. Ils voulaient le voir tout avouer, comprit-il au bout d'un moment. Henry s'en fichait. Après ce qu'il avait vécu dans les égouts, après ce qui était arrivé à Huggins et à Victor, il paraissait se ficher de tout. Oui, admit-il, c'est vrai, j'ai tué mon père. C'était exact. Ou, j'ai tué Victor Criss et Huggins le Roteur. C'était vrai au sens où il les avait conduits dans les boyaux où ils avaient été massacrés. Ou, j'ai tué Patrick ; oui, Veronica aussi. Oui, celui-ci ; oui, tous. Faux, mais ça n'avait pas d'importance. Il fallait bien que quelqu'un porte la responsabilité de ces crimes. C'est peut-être pour cela qu'il avait été épargné. Alors que s'il avait refusé...

Pour la ceinture de Patrick, il comprenait : il l'avait gagnée à la suite d'un pari avec lui en avril, s'était aperçu qu'elle ne lui allait pas et l'avait jetée dans son bureau. Pour les livres aussi, il comprenait : ils étaient toujours fourrés ensemble, tous les trois, et ils se foutaient autant de leurs livres de classe d'été que des autres – c'est-à-dire complètement. Leurs placards devaient certainement contenir des livres à lui, et les flics ne l'ignoraient probablement pas.

Mais la petite culotte... non, il n'avait aucune idée de la façon dont elle s'était retrouvée dans son matelas.

Il pensait cependant savoir qui – ou quoi – s'en était occupé.

Autant ne rien dire de ce genre de choses.

Valait mieux jouer les idiots.

C'est ainsi qu'on l'avait envoyé à Augusta et qu'en 1979, on l'avait transféré à Juniper Hill. Henry n'y avait eu des ennuis qu'en une seule occasion, et encore, parce que personne n'avait compris. Un type avait essayé d'éteindre sa veilleuse nocturne. Elle représentait Donald Duck en train de soulever sa coiffure de marin. Sans lumière, des *choses* pouvaient entrer. Barbelés et serrures ne les arrêtaient pas. Elles pénétraient comme une brume. *Des choses*. Elles parlaient, elles riaient... et parfois elles vous agrippaient. Des *choses* poilues, ou lisses, avec des yeux. Ces *choses* mêmes qui avaient tué Vic et le Roteur, lorsqu'ils avaient pourchassé les mêmes, tous les trois, dans les boyaux en dessous de Derry en août 1958.

Autour de lui se tenaient les autres occupants du pavillon bleu. George DeVille, qui avait massacré sa femme et ses quatre enfants une nuit d'hiver, en 1962. Tête servilement baissée, ses cheveux blancs agités par la brise, il binait, faisant danser et osciller son gros crucifix de bois ; de la morve lui coulait du nez. Jimmy Donlin, dont les journaux avaient simplement rapporté qu'il avait tué sa mère à Portland en 1965, omettant d'ajouter qu'il avait expérimenté une méthode nouvelle pour se débarrasser du corps : il en avait dévoré plus de la moitié (dont la cervelle) au moment de son arrestation. « Ça m'a rendu deux fois plus intelligent », avait-il confié un jour à

Bowers après l'extinction des feux (moins la veilleuse).

Derrière Jimmy, binant avec frénésie et chantonnant toujours la même mélodie, se trouvait Benny Beaulieu, un petit Français pyromane. Le refrain qu'il répétait inlassablement était des Doors : « *Try to set the night on fire, try to set the night on fire, try to set...* (J'ai essayé d'embraser la nuit...) »

Ça finissait rapidement par vous taper sur les nerfs.

Venait ensuite Franklin D'Cruz, auteur de plus de cinquante viols ; ses victimes avaient entre trois et quatre-vingts ans. Pas très regardant, F. D'Cruz. Puis Arien Weston, pour qui la houe était un objet de contemplation bien plus qu'un outil de travail. Le trio des conseillers avait employé sur lui le rouleau de pièces pour le convaincre de se bouger un peu, mais un jour, Koontz avait dû le frapper un peu fort, car il avait saigné non seulement du nez mais des oreilles et avait été pris de convulsions le soir même. Oh, pas très longtemps. Mais depuis, Arien n'avait fait que dériver un peu plus avant dans ses ténèbres intérieures, et c'était maintenant un cas désespéré, presque totalement déconnecté du monde réel. Enfin, il y avait...

« Alors, Henry, tu t'y mets ou tu veux un autre coup de main ! » aboya Fogarty. Bowers se mit à biner précipitamment. Il ne voulait pas avoir de convulsions, et finir comme Arien.

Bientôt les voix recommencèrent. Mais c'était cette fois les voix des autres, celles des gosses qui l'avaient entraîné là-dedans, et qui murmuraient depuis la lune fantôme.

*T'étais même pas capable d'attraper un gros plein de soupe, Bowers, lui susurra l'une d'elles. Maintenant je suis riche, et toi tu bines les pois. Deux ab-ab pour toi, trouduc !*

*T'étais m-même pas ca-capable d'attraper un rh-rhume, Bowers ! As-t-tu lu quelque ch-chose de bien depuis que t'es là-là-dedans ? J'ai écrit des t-tas de bouquins. Je suis ri-riche et t-toi, t'es à J-Ju-Juniper Hill ! Deux ab-ab pour toi, espèce de stupide trouduc !*

« La ferme ! » murmura Bowers à l'intention des voix fantômes, binant plus vite, et arrachant de nouveau des jeunes pousses de pois en même temps que les mauvaises herbes. De la sueur roulait sur ses joues comme des larmes. « On aurait pu vous avoir. On aurait pu. »

*On a réussi à te faire enfermer, hé, trouduc !* ricana une autre voix. *Tu m'as couru aux troussees et t'as pas été foutu de me rattraper moi non plus, et maintenant je suis riche ! T'as toujours tes pompes en peau de banane, mec ?*

« La ferme ! grogna Henry à voix contenue. Allez-vous la fermer, à la fin ? »

*En voulais-tu à ma petite culotte ?* vint le taquiner une quatrième voix. *C'est trop bête ! J'ai laissé tous les autres me baiser, j'étais une vraie pute, mais maintenant, moi aussi je suis riche et nous sommes de nouveau tous réunis, on n'arrête pas de le faire ensemble, mais toi tu ne pourrais pas, même si j'étais d'accord, parce que tu ne pourrais pas bander, alors deux ab-ab pour toi, Henry, ab-ab pour toi !...*

Il se mit à biner frénétiquement, faisant voler la terre, les plants de pois et les mauvaises herbes ; les voix fantômes de la lune fantôme parlaient maintenant très fort, résonnant dans sa tête tandis que Fogarty courait vers lui en poussant des beuglements – mais Henry ne l’entendait pas. A cause des voix.

*Même pas fichu de choper un négro comme moi, hein ? On vous a écrasés, les mecs, dans cette bataille de cailloux, on vous a salement écrasés, bande d’enfoirés ! Ab-ab ! ab-ab pour vous !* Encore une autre voix moqueuse qui lui carillonnait dans la tête.

Puis toutes se mirent à jacasser ensemble, riant de lui, le traitant de tout, lui demandant s’il avait aimé les électrochocs, au pavillon rouge, au début de son séjour, s’il se plaisait à Ju-Juniper Hill, le houspillant, riant, le houspillant, riant : Henry laissa tomber sa houe, et se mit à crier vers la lune fantôme dans le ciel bleu, des hurlements de fureur, tout d’abord, et c’est alors que la lune elle-même changea pour se transformer en visage de clown, un visage comme du fromage blanc raviné et pourri, les yeux réduits à deux trous noirs, son sourire rouge sanguinolent transformé en un ricanement si ingénument obscène qu’il en était insupportable... Henry cria alors non plus de fureur, mais d’épouvante, une épouvante mortelle, car le clown se mit à parler depuis la lune fantôme et voici ce qu’il disait : *Il faut que tu y retournes, Henry. Il faut que tu y retournes et que tu finisses ton travail. Il faut que tu retournes à Derry et que tu les tues tous. Pour moi. Pour...*

C’est alors que Fogarty, qui se tenait à côté de Henry depuis près de deux minutes, aboyant des ordres (tandis que les autres détenus s’étaient immobilisés dans leurs rangées, le manche de la houe à la main comme autant de phallus comiques, l’expression non pas exactement intéressée mais, oui, presque songeuse, comme s’ils comprenaient que ce n’était qu’une partie du mystère qui les avait fait se retrouver tous ici, que la trouille bleue qui venait de saisir brutalement Bowers dans le jardin avait un intérêt plus que technique), c’est alors que Fogarty, donc, en eut assez de hurler inutilement et porta à Henry un coup à assommer un bœuf ; Henry Bowers dégringola comme une tonne de briques, la voix du clown le poursuivant dans ce tourbillon d’obscurité, dans ce trou d’épouvante, répétant son refrain, inlassable : *Tous les tuer, Henry, tous les tuer, Henry, tous les tuer, Henry.*

## 2

Henry Bowers était étendu, réveillé.

La lune s’était couchée et il en ressentait un immense sentiment de gratitude. Elle était moins fantomatique la nuit, plus réelle, et s’il avait dû revoir cette abominable tête de clown dans le ciel, voguant sur les collines, les champs et les bois, il se disait qu’il en serait mort d’épouvante.

Il était étendu sur le côté, sans quitter des yeux sa veilleuse. Donald Duck avait fini par claquer ; il avait été remplacé par Mickey Mouse, lequel avait été remplacé par Oscar de *Sesame Street*, lequel avait cédé la place, l'année précédente, à Fozzie Bear. Henry mesurait son temps d'internement en termes de veilleuses claquées.

À exactement 2 h 04 le matin du 30 mai, sa veilleuse s'éteignit. Un petit gémissement lui échappa, rien de plus. Cette nuit-là, Koontz était de garde à la porte du pavillon bleu. Koontz, le pire du lot, pire même que Fogarty, celui qui l'avait frappé tellement fort l'après-midi même qu'il avait du mal à tourner la tête.

Autour de lui dormaient les autres détenus du pavillon. Benny Beaulieu dans une camisole élastique. On l'avait malencontreusement autorisé à assister à une rediffusion de *La Tour infernale* dans la salle de télé, après la séance de binage, et vers six heures, il avait commencé à s'agiter et à s'égosiller – « *Try to set the night on fire, try to set the night on fire, try to set the night on fire!* » – sans la moindre interruption. On l'avait bourré de tranquillisants, ce qui l'avait calmé pendant quatre heures, après quoi il avait recommencé. Re-tranquillisants et camisole de force. Maintenant il dormait, son petit visage aussi grave, dans la pénombre, que celui d'Aristote.

Des lits environnants provenaient des ronflements, légers ou bruyants, des grognements et, de temps en temps, des pets. Il entendait respirer Jimmy Donlin ; même à cinq lits de là, on ne s'y trompait pas. Rapide, légèrement sifflante, sa respiration évoquait pour Bowers une machine à coudre. D'au-delà de la porte lui parvenait le son affaibli de la télé de Koontz, qui regardait le dernier bulletin d'informations sur Canal 38, en buvant de la bière pour accompagner ses sandwiches. Il aimait en particulier ceux au beurre de cacahuète (une couche épaisse) et aux oignons. En apprenant cela, Henry s'était dit que tous les fous n'étaient pas enfermés.

Cette fois-ci, la voix n'arriva pas de la lune.

Mais d'en dessous du lit.

Il la reconnut immédiatement. C'était celle de Victor Criss, qui avait eu la tête arrachée quelque part sous Derry, vingt-sept ans auparavant. Arrachée par le monstre à la Frankenstein. Henry avait assisté à la scène ; après quoi les yeux du monstre étaient venus poser leur regard jaune et aqueux sur lui. Oui, le monstre à la Frankenstein avait tué Vic puis le Roteur, mais Vic était de nouveau ici, comme une rediffusion fantomatique en noir et blanc des foutues années 50, quand le Président était chauve et les Buick agrémentées d'espèces de sabords.

Et maintenant que c'était arrivé, que les voix étaient revenues, Henry se rendit compte qu'il était calme et n'avait plus peur. Qu'il était même soulagé.

« Henry ! dit Victor.

– Vic ! s'exclama Henry, qu'est-ce que tu fous là-dessous ? »

Benny Beaulieu ronfla et grommela dans son sommeil. Le bruit nasal et net de machine à coudre de Jimmy s'interrompit quelques instants. De l'autre côté de la porte, le volume du son de la télé baissa, et Henry imagina Koontz, une main sur le bouton du Sony portatif, l'autre s'approchant du cylindre de pièces, l'oreille aux aguets.

« Tu n'as pas besoin de parler à voix haute, Henry, dit Vic. Je peux t'entendre simplement si tu penses. Et eux ne peuvent pas du tout m'entendre. »

Qu'est-ce que tu veux, Vic ? demanda Henry.

La réponse tarda à venir. Henry pensa que Vic était peut-être parti. Derrière la porte, le volume du son de la télé remonta. Il y eut un bruit de frottement venant d'en dessous du lit ; les ressorts grincèrent légèrement et une ombre noire en sortit. Vic leva la tête vers lui et sourit. Henry lui rendit son sourire, mal à l'aise. Ces jours-ci, Vic ressemblait lui-même un peu au monstre de Frankenstein. Une cicatrice comme en ont les pendus lui entourait le cou. Henry se dit qu'on lui avait sans doute recousu la tête. Ses yeux avaient une couleur gris-vert étrange, et leur cornée paraissait flotter sur une substance visqueuse et aqueuse.

Vic avait toujours douze ans.

« Je veux la même chose que toi, dit Vic. Leur rendre la monnaie de leur pièce. »

Leur rendre la monnaie de leur pièce, répéta rêveusement Henry.

« Mais il faut sortir d'ici pour ça, reprit Vic. Il faut que tu retournes à Derry. J'ai besoin de toi, Henry. Nous avons tous besoin de toi. »

Ils ne peuvent pas te faire de mal, fit Henry, comprenant qu'il ne parlait pas seulement à Vic.

« Ils ne peuvent pas me faire de mal s'ils n'y croient qu'à moitié. Mais il y a eu quelques signes inquiétants, Henry. On ne les aurait jamais crus capables de nous battre, alors. Et pourtant, le gros plein de soupe t'a échappé dans les Friches. Le gros, la grande gueule et la pute nous ont échappé une autre fois à la sortie du ciné. Et la bataille à coups de cailloux, quand ils ont sauvé le négro... »

Parle pas de ça ! cria Henry à Vic, et pendant un instant il y eut dans son intonation toute la dureté péremptoire qui avait fait de lui leur chef. Puis il s'aplatit, dans la crainte que Vic ne lui fit mal – il devait pouvoir faire ce qu'il voulait puisqu'il était un fantôme – mais l'apparition se contenta de sourire.

« Je peux m'en occuper s'ils croient seulement à moitié, dit-il, mais tu es vivant, toi. Qu'ils croient complètement, à moitié ou pas du tout, tu peux les avoir. Un par un ou tous ensemble. Leur rendre la monnaie de la pièce. »

Leur rendre la monnaie de la pièce, répéta Henry. Puis il regarda de nouveau Vic d'un air

dubitatif. Mais je ne peux pas sortir d'ici, Vic. Il y a des barreaux aux fenêtres et Koontz est de garde cette nuit. Koontz, c'est le pire. La nuit prochaine, peut-être...

« Ne t'en fais pas pour Koontz », dit Vic en se mettant debout. Henry s'aperçut qu'il portait toujours le jean qu'il avait ce jour-là, tout éclaboussé de la merde des égouts. « Koontz, j'en fais mon affaire. » Vic tendit la main.

Au bout de quelques instants, Henry la saisit. Tous deux s'avancèrent vers la porte. Ils y étaient presque lorsque Jimmy Donlin, l'homme qui avait dévoré la cervelle de sa mère, s'éveilla. Ses yeux s'agrandirent lorsqu'il vit le visiteur nocturne de Henry. C'était sa mère. Sa combinaison dépassait un peu, comme elle l'avait toujours fait ; il lui manquait le sommet du crâne ; ses yeux, horriblement rouges, se tournèrent vers lui, et quand elle sourit, Jimmy vit les traces de rouge à lèvres qui avaient taché ses dents jaunes, comme toujours. Jimmy se mit à hurler : « Non, M'man ! Non, M'man ! Non, M'man ! Non, M'man ! »

La télé s'arrêta brusquement et la porte s'ouvrit en claquant avant que les autres aient eu le temps de bouger. « D'accord, trouduc, fit Koontz, prépare-toi à rattraper ta tête au rebond. J'en ai ma claque.

– Non, M'man ! Non M'man ! Je t'en supplie. Non, M'man ! »

Koontz fonça. Il vit tout d'abord Bowers, grand, bedonnant et assez ridicule avec ses caleçons longs, ses chairs molles comme de la pâte à beignet dans la lumière qui arrivait du corridor. Puis il regarda plus à gauche et s'époumona en silence sur un cri en verre filé. À côté de Bowers se tenait une créature en costume de clown. Elle faisait bien deux mètres cinquante de haut. De gros pompons orange couraient sur sa tenue argentée et il portait aux pieds des chaussures ridicules, beaucoup trop grandes. Mais sa tête n'était pas celle d'un homme ou d'un clown : c'était celle d'un doberman, le seul animal de la terre capable de faire peur à John Koontz. Ses yeux étaient rouges et ses babines retroussées laissaient apparaître d'énormes crocs blancs.

Le rouleau de pièces tomba des doigts sans force de Koontz, qui avala de l'air pour essayer de crier de nouveau, tandis que le clown se déplaçait pesamment vers lui.

« C'est l'heure de la parade ! » lança le clown d'une voix grondante, tandis que sa main gantée de blanc s'abattait sur l'épaule du conseiller.

Si ce n'est qu'à l'intérieur du gant, la main donnait l'impression d'une patte.

### 3

Tom Rogan avait appelé Kay McCall vers midi, c'est-à-dire quelques heures après que Beverly eut pris le bus en toute sécurité. Il voulait savoir, dit-il, si Kay avait vu Beverly. Il

paraissait calme, raisonnable, nullement bouleversé. Kay lui répondit que cela faisait deux semaines qu'elle ne l'avait pas vue. Tom la remercia et raccrocha.

Vers une heure, on sonna à la porte, pendant qu'elle écrivait à son bureau.

« Qui est là ? demanda-t-elle avant d'ouvrir.

– Le fleuriste, madame », fit une voix aiguë – mon Dieu, qu'elle avait été bête de ne pas se rendre compte qu'il s'agissait de Tom ayant pris une mauvaise voix de fausset, qu'elle avait été bête de croire que Tom pût abandonner aussi facilement, qu'elle avait été bête d'ôter la chaîne avant d'ouvrir !

Il était entré, et elle n'avait pas pu dire autre chose que « Fiche le camp d'i... », avant que le poing de Tom ne surgisse de nulle part, l'atteignant violemment à l'œil droit. L'œil se ferma, et un éclair de douleur abominable lui traversa la tête. Elle était partie à reculons dans l'entrée, essayant de se raccrocher aux objets pour ne pas tomber ; un vase délicat avait explosé sur le carrelage et un portemanteau s'était renversé. Elle se remettait sur ses pieds au moment où Tom fermait la porte derrière lui.

« Fous le camp d'ici, lui avait-elle crié.

– Dès que tu m'auras dit où elle se trouve », répondit Tom en se dirigeant vers elle. Elle se rendit vaguement compte qu'il n'avait pas l'air très bien (qu'il avait l'air salement amoché aurait été une estimation plus juste) et elle eut le temps d'éprouver une fugitive mais féroce satisfaction. Beverly l'avait manifestement remboursé avec intérêts de ce qu'il avait bien pu lui faire. De quoi le mettre hors de combat pendant une journée – et il paraissait encore sérieusement mal en point.

Mais il paraissait également fou de rage et animé des pires intentions.

Kay battit en retraite, sans le quitter des yeux – comme on regarde une bête féroce échappée d'une cage.

« Je t'ai dit que je ne l'avais pas vue et c'est la vérité, dit-elle. Et maintenant, fiche le camp avant que j'appelle la police.

– Tu l'as vue », répondit Tom. Ses lèvres tuméfiées esquissaient un sourire. Elle vit que ses dents n'étaient plus rangées comme d'habitude. Celles de devant étaient en partie cassées. « Je te téléphone, reprit-il, pour dire que je ne sais pas où elle est. Et tu réponds que tu ne l'as pas vue depuis quinze jours. Pas une seule question. Même pas une réflexion sarcastique, alors que je sais très bien que tu me hais. Où est-elle, espèce de sale connasse ? Dis-le-moi. »

Kay fit alors brusquement demi-tour et courut jusqu'à l'autre bout du couloir avec l'idée d'entrer dans le salon, de repousser la porte coulissante sur ses rails et de mettre le verrou. Elle y arriva avant lui – il boitait – mais il avait engagé une partie de son corps dans l'entrée avant qu'elle ait pu fermer le battant. D'une poussée convulsive, il se dégagea. Elle se tourna pour

courir de nouveau, mais il l'attrapa par sa robe et tira si violemment qu'il la déchira de la nuque jusqu'à la taille. *C'est ta femme qui a conçu cette robe*, pensa-t-elle absurdement, tandis qu'il la faisait tourner.

« Où est-elle ? » hurla-t-il.

Kay leva la main pour parer une claque monumentale qui renvoya sa tête en arrière et fit saigner de nouveau la coupure qu'elle avait à la joue gauche. Il la saisit par les cheveux et son poing vint s'abattre sur sa figure. Elle eut l'impression, pendant un instant, que son nez venait d'exploser. Elle hurla, avala une goulée d'air pour crier encore et commença à cracher son propre sang, prise d'une quinte de toux. Elle était complètement terrorisée, maintenant ; jamais elle aurait cru que l'on pouvait éprouver un tel sentiment d'épouvante. Cette espèce de salopard allait la tuer.

Elle hurla, hurla, et son poing s'abattit sur son ventre, lui coupant le souffle et réduisant sa respiration à un faible hoquet. Elle toussait et respirait à petits coups en même temps et elle fut convaincue, pendant quelques secondes terrifiantes, qu'elle allait étouffer.

« Où est-elle ? ! »

Kay secoua la tête. « Je ne l'ai... pas vue... Police... t'iras en taule... trou-du-cul... », gargouilla-t-elle.

Il la remit brutalement sur ses pieds et elle sentit quelque chose se rompre dans son épaule. La douleur fut tellement forte qu'elle eut envie de vomir. Il la fit tourner, la maintenant par un bras, et le lui tordit dans le dos ; elle se mordit la lèvre inférieure, se promettant de ne plus crier.

*Où est-elle ? !*

Kay secoua la tête silencieusement.

Il tordit un peu plus son bras, avec un tel effort qu'elle l'entendit grogner. Des bouffées de son haleine chaude chatouillaient son oreille. Elle sentit son propre poing venir heurter son omoplate et cria de nouveau ; dans son épaule, ça se cassait un peu plus.

« Où est-elle ?

– ... s'pas...

– Comment ?

– *Je ne SAIS PAS !* »

Il la lâcha d'une bourrade. Elle s'effondra sur le sol, en sanglots, un mélange de morve et de sang coulant de son nez. Elle entendit alors un craquement, un son presque musical, et quand elle releva la tête, Tom se penchait sur elle. Il avait brisé un autre vase, un cristal de Waterford, cette fois. Il le tenait par la base ; les éclats ébréchés de ce qu'il en restait étaient à quelques centimètres de son visage. Elle les regardait, hypnotisée.

« Laisse-moi t'expliquer quelque chose, fit-il, les mots lui arrivant par petites bouffées haletantes d'air chaud. Tu vas me dire où elle est allée, sinon tu vas ramasser les morceaux de ta gueule à la petite cuiller. Tu as trois secondes pour ça, peut-être moins. On dirait que le temps passe beaucoup plus vite quand je suis en pétard. »

*Ma figure*, pensa-t-elle – et c'est finalement cette idée qui la fit flancher... ou plutôt s'effondrer : l'image de ce monstre entaillant son visage avec les éclats pointus du Waterford.

« Elle est retournée chez elle, sanglota Kay. Dans sa ville natale. À Derry, un patelin dans le Maine.

– Comment est-elle partie ?

– Elle a pris un car jusqu'à-à-à Milwaukee. Elle de-devait prendre un avion de là.

– La sale petite connasse ! » gronda Tom en se relevant. Il se mit à décrire des cercles, marchant sans but ; ses cheveux, dans lesquels il passait machinalement les mains, se dressaient en mèches hirsutes. « Cette conne, cette pétasse, cette espèce de salope ! » Il s'empara d'une délicate sculpture en bois (un homme et une femme faisant l'amour, un objet qu'elle possédait depuis des années) et la projeta dans la cheminée, où elle vola en morceaux. Il se retrouva à un moment donné face à son image, dans le miroir au-dessus du foyer, et resta là, les yeux écarquillés, comme s'il voyait un fantôme. Puis il prit quelque chose dans la poche de sa veste qui se révéla être, à la grande stupéfaction de Kay, un roman en livre de poche. La couverture était presque complètement noire, en dehors du titre en lettres rouges et d'une image qui représentait un groupe de personnes debout sur un promontoire dominant une rivière. *Les Rapides des ténèbres*.

« Qui c'est, cet enculé ?

– Hein ? Quoi ?

– Denbrough, Denbrough ! » répondit-il en secouant avec impatience le livre sous son nez ; puis il la frappa soudain avec. Une flambée de douleur envahit sa joue avant de se réduire à une simple brûlure, comme un feu qui couve. « Qui c'est, ce type ? »

Elle commença à comprendre.

« Ils étaient amis. Quand ils étaient enfants. À Derry. »

Il la gifla de nouveau avec le livre, cette fois sur l'autre joue.

« Je t'en supplie, pleurnicha-t-elle, Tom, je t'en supplie. »

Il saisit une chaise de style colonial américain, de celles qui ont des pieds délicats en bois, la retourna, et s'assit dessus à califourchon, coudes sur le dossier. Sa tête bouffie de guignol la surplombait.

« Écoute-moi bien, dit-il. Écoute bien Tonton Tommy. Tu dois pouvoir faire ça, espèce de brûleuse de soutiens-gorge, non ? »

Elle acquiesça. Chaud, cuivré, le goût du sang lui emplissait la gorge. Elle avait l'épaule en feu ; elle pria pour qu'elle ne soit que luxée et non pas cassée. Mais ce n'était pas le pire. *Mon visage... il était sur le point de me défigurer...*

« Si tu appelles la police et leur racontes que j'étais ici, je le nierai. Tu ne peux rien prouver, rien du tout. C'est le jour de congé de la bonne, et nous sommes tout seuls. Bien entendu, ils pourraient tout de même m'arrêter, c'est toujours possible, hein ? »

Elle acquiesça de nouveau machinalement, comme si des ficelles faisaient bouger sa tête.

« Si ça arrive, je paye ma caution et je reviens tout droit ici. On retrouvera tes nichons sur la table de la cuisine et tes yeux dans le bocal à poissons. Suis-je assez clair ? On a bien compris Tonton Tommy ? »

Kay éclata de nouveau en sanglots. Les ficelles attachées à sa tête fonctionnaient toujours et l'affligeaient d'un hochement permanent.

« Pourquoi ?

– Quoi ? Je... je ne...

– Réveille-toi, bon sang ! Pourquoi est-elle retournée là-bas ?

– Je n'en sais rien ! » fit Kay, hurlant presque.

Il agita le morceau de vase brisé devant elle.

« Je n'en sais rien, reprit-elle à voix plus basse. C'est vrai. Elle n'a rien voulu me dire. Je t'en supplie, ne me fais pas mal. »

Il jeta le vase dans une corbeille à papiers et se leva.

Il partit sans se retourner, tête basse, d'une pesante démarche de plantigrade.

Elle se précipita derrière lui pour fermer à clef, puis elle fonça dans la cuisine pour en verrouiller aussi la porte. Après quoi elle se traîna jusqu'au premier (aussi vite que son ventre douloureux le lui permit) et alla fermer à clef les portes-fenêtres qui donnaient sur la véranda – on ne pouvait exclure la possibilité qu'il grimpe le long d'un pilier. Il était blessé, mais il était aussi cinglé.

Elle se rendit alors auprès du téléphone, mais à peine avait-elle posé la main dessus qu'elle se souvint de ce qu'il avait dit.

*Je paye ma caution... les seins sur la table de la cuisine... les yeux dans le bocal à poissons...*

Elle lâcha le téléphone.

Elle se rendit dans la salle de bains et contempla son nez en patate qui dégoulinait et son œil au beurre noir. Elle ne pleurait plus ; la honte et l'horreur qu'elle ressentait allaient au-delà des larmes. *Oh, Bev, j'ai fait ce que j'ai pu, ma chérie... mais ma figure... il a dit qu'il voulait me couper la figure,* pensa-t-elle.

Elle avait du Darvon et du Valium dans l'armoire à pharmacie. Elle hésita, et en avala finalement un de chaque. Puis elle se rendit à Assistance-femmes battues pour se faire soigner ; elle connaissait le Dr Geffin qui, sur le moment, lui parut le seul représentant du sexe masculin qu'elle regretterait, au cas où tous les hommes disparaîtraient de la surface de la planète.

Puis elle revint chez elle en clopinant.

Par la fenêtre de la chambre, elle vit que le soleil était bas sur l'horizon. Le crépuscule devait s'achever sur la côte Est, où il était sans doute à peu près sept heures.

*Pour les flics, on verra plus tard. L'important, pour l'instant, c'est d'avertir Beverly.*

*Les choses seraient bougrement plus faciles si tu m'avais dit où tu descendais, Beverly chérie. Mais je suppose que tu ne le savais pas toi-même.*

Elle avait arrêté de fumer deux ans auparavant ; néanmoins, elle avait conservé un paquet de Pall Mall pour les cas d'urgence dans le tiroir de son bureau. Elle prit une cigarette, l'alluma, fit la grimace. Elle était encore plus moisie que le projet sur l'Égalité des Droits dans les tiroirs du sénat de l'Illinois. Elle ne l'en fuma pas moins, une paupière à demi fermée par la fumée, l'autre à demi fermée, point. Délicatesse de Tom Rogan.

De la main gauche (ce salopard lui avait disloqué le bras droit), elle composa maladroitement le numéro de l'assistance à l'annuaire du Maine, et demanda le nom et le numéro de téléphone de tous les hôtels et motels de Derry.

« Ça risque de prendre un certain temps, madame, répondit l'opératrice.

– Plus encore que vous ne pensez, petite sœur, car je vais écrire de la main gauche. La droite est en congé maladie.

– Il n'est pas dans nos attributions de...

– Écoutez un instant, la coupa Kay, mais sans se fâcher. Je vous appelle de Chicago et j'essaie de joindre l'une de mes amies qui vient juste de quitter son mari et est retournée à Derry, où elle a passé son enfance. Son mari a obtenu cette information de moi en me battant comme plâtre. Cet individu est psychopathe. Il faut absolument qu'elle sache qu'il est à ses trousses. »

Il y eut un long silence, puis l'opératrice, d'un ton nettement plus humain, répondit : « J'ai l'impression que c'est du numéro de la police dont vous avez le plus besoin.

– Juste. Je vais aussi le prendre. Mais il faut qu'elle soit prévenue. Et... (elle pensa aux joues entaillées de Tom, à ses bosses, au front et à la tempe, à ses lèvres affreusement enflées, à sa claudication) si elle sait qu'il vient, ça suffira. »

Il y eut encore un silence.

« Vous êtes toujours en ligne, petite sœur ?

– Arlington Motor Lodge, répondit l'opératrice, 643-8146. Bassey Park Inn, 648-4083.

Bunyan Motor Court...

– Un peu moins vite, s’il vous plaît », demanda-t-elle, griffonnant furieusement. Du regard, elle chercha un cendrier, n’en vit pas, et écrasa le mégot sur le buvard du sous-main. « OK, continuez.

– Clarendon Inn... »

#### 4

La chance lui sourit, partiellement, à son cinquième appel. Beverly était descendue au Derry Town House, mais elle n’était pas à l’hôtel. Elle laissa son nom, son numéro et un message : que Beverly la rappelle, quelle que soit l’heure, dès son retour.

L’employé répéta le message. Kay remonta dans sa chambre, prit un autre Valium et s’allongea, attendant la venue du sommeil. Mais il ne vint pas. *Je suis navrée, Bev*, pensa-t-elle, les yeux perdus dans le noir, flottant sur le nuage de la drogue. *Ce qu’il menaçait de faire à mon visage... Je n’ai pas pu le supporter. Appelle vite, Bev. Je t’en prie, appelle vite. Et fais gaffe au fils de pute que tu as épousé.*

#### 5

Le fils de pute que Bev avait épousé se débrouilla mieux que Beverly la veille, en matière de correspondances, car il partit d’O’Hare, plaque tournante de l’aviation commerciale des États-Unis. Pendant le vol, il lut à plusieurs reprises la courte note biographique sur l’auteur, au dos du livre avec lequel il avait giflé Kay. Natif de la Nouvelle-Angleterre, disait-elle, William Denbrough était l’auteur de trois autres romans ; lui et son épouse, l’actrice Audra Phillips, vivaient en Californie ; il avait un autre roman en cours. L’édition de poche datant de 1976, Tom supposa que ce type devait en avoir écrit d’autres depuis.

Audra Phillips... il l’avait vue au cinéma, non ? Il remarquait rarement les actrices (il n’aimait que les films policiers et d’horreur, ou les westerns), mais si cette même était celle à laquelle il pensait, elle avait attiré son attention à cause de sa grande ressemblance avec Beverly : de longs cheveux roux, des yeux verts et des nénés qui tenaient en place.

Il se redressa un peu sur son siège en se tapotant la cuisse avec le livre de poche, essayant d’ignorer sa bouche et sa tête qui lui faisaient mal. Oui, il en était sûr. Audra Phillips était cette rouquine avec de beaux nénés. Il l’avait vue dans un film avec Clint Eastwood, puis un an plus tard dans un film d’horreur. Beverly était venue avec lui, et en sortant de la salle, il avait fait la

remarque que l'actrice lui ressemblait : « Je ne trouve pas, avait répondu Bev. Je suis plus grande, mais elle est plus jolie. J'ai aussi les cheveux plus clairs. » C'était tout. Depuis, il n'y avait plus repensé.

Tom avait un certain sens spontané de la psychologie ; il s'en était servi pour manipuler sa femme depuis qu'ils étaient mariés. Et maintenant, quelque chose de désagréable commençait à le titiller, plus une impression qu'une pensée. Ça partait du fait qu'enfants, Bev et ce Denbrough avaient joué ensemble, et que Denbrough avait plus tard épousé une femme qui, en dépit des dénégations de Beverly, ressemblait de manière époustouflante à Mrs. Tom Rogan.

À quel jeu avaient donc joué Denbrough et Beverly quand ils étaient petits ? À la marchande ? Au Monopoly ?

Ou à autre chose ?

Une fois à Bangor, il eut beau faire tous les comptoirs de location de voitures, il n'en trouva pas une seule ; les hôtesse jetaient des coups d'œil inquiets à son visage ravagé à l'expression sinistre en lui répondant qu'elles étaient désolées.

Tom alla acheter un journal de Bangor et l'ouvrit aux petites annonces, sans se soucier des regards que les gens lui jetaient. Il en repéra trois, et tomba dans le mille à son second appel.

« Vous dites dans votre annonce que vous avez un break LTD 76. Pour quatorze cents billets.

– Oui, en effet.

– Écoutez, dit Tom en touchant inconsciemment son portefeuille, qui contenait six mille dollars en liquide. Vous me l'amenez à l'aéroport, et on traite l'affaire sur place. Vous me laissez la voiture avec un acte de vente et la carte grise. Je vous paierai en liquide. »

Le type à la Ford LTD resta un instant silencieux puis dit : « Il va falloir que j'enlève mes plaques.

– Oui, bien sûr.

– Comment vous reconnaîtrez-vous, Mr... ?

– Mr. Barr. » Tom avait les yeux sur le guichet des BAR HARBOR AIRLINES. « Je serai près de la dernière porte. Vous n'aurez pas de mal à me reconnaître, car j'ai pris hier une gamelle terrible en patins à roulettes. C'est surtout la figure qui a pris.

– Je suis désolé, Mr. Barr.

– Oh, ça guérira. Vous m'amenez la voiture, mon vieux. »

Le vendeur de la LTD était un tout jeune homme. L'affaire conclue, il enleva ses plaques et Tom lui donna trois dollars de mieux pour son tournevis. La voiture était une vraie casserole : la transmission grinçait, la carrosserie gémissait de partout, les freins étaient ramollis.

Peu importait. Tom se rendit dans le parking longue durée et se gara à côté d'une Subaru couverte de poussière. Avec le tournevis du jeune homme, il en dévissa les plaques et les posa sur la LTD tout en fredonnant.

À dix heures, il était déjà sur la route numéro 2, une carte routière ouverte à côté de lui. La radio de la LTD ne fonctionnait pas et il roulait donc en silence. C'était parfait. Il devait réfléchir à beaucoup de choses. À toutes les choses merveilleuses qu'il allait faire à Beverly lorsqu'il l'aurait retrouvée, par exemple.

Il était sûr, au fond de lui-même, tout à fait sûr que Beverly n'était pas loin.

En train de fumer.

*Oh, ma petite, tu as commis une grave erreur le jour où tu as couché avec Tom Rogan. Et la question est la suivante : que va-t-on faire de toi, au juste ?*

La Ford avançait pesamment dans la nuit, pleins phares. Le temps d'arriver à Newport, Tom savait. Il trouva un bar tabac encore ouvert sur l'artère principale, où il acheta une cartouche de Camel, qu'il jeta sur le siège arrière avant de repartir. Puis il s'engaga sur la route numéro 7, lentement, pour ne pas manquer l'embranchement : HAVEN 21 DERRY 15, lisait-on sur le panneau, celui qui précédait la route numéro 3. Il tourna et accéléra.

Il eut un coup d'œil pour la cartouche de cigarettes et sourit. Dans la lumière verte du tableau de bord, sa tête, avec ses bosses et ses ecchymoses, avait quelque chose d'étrange et de macabre.

*Je t'ai amené des sèches, Bev, dit-il en lui-même tandis que défilaient pins et sapins de part et d'autre de la route de Derry, sur laquelle il roulait à un peu plus de cent à l'heure. Oh, bon Dieu, oui ! Toute une cartouche. Et quand je te retrouverai, mon amour, je te les ferai bouffer une à une. Et si ce mec, Denbrough, a besoin de se faire tirer les oreilles, tu peux aussi compter sur moi, Bevvie. Je m'en occuperai.*

Pour la première fois depuis que cette foutue salope l'avait traité en péquenot et s'était tirée, Tom commença à se sentir mieux.

## 6

Audra Denbrough eut la chance de trouver une place en première classe sur un vol de la British Airways qui faisait une escale technique à... Bangor, pour faire le plein avant de rejoindre sa destination finale, Los Angeles.

La journée avait été un cauchemar délirant. Freddie Firestone, le producteur *d'Attic Room*, avait bien entendu réclamé la présence de Bill. Il y avait eu une embrouille avec la cascadeuse qui devait remplacer Audra pour une chute dans un escalier. Elle avait fait son quota de cascades

pour la semaine et son syndicat voulait qu'elle soit payée double tarif, ou qu'on prenne une autre cascadeuse. Il n'y en avait pas de la taille d'Audra. Un homme avec une perruque ? Non. Discrimination sexuelle.

Dans le monde du cinéma, le mauvais caractère de Freddie était célèbre. Le représentant syndical était grand et gros, mais Freddie était très costaud : le gros s'était fait virer avec perte et fracas. Revenu méditer dans son bureau, Freddie en était ressorti vingt minutes plus tard en réclamant Bill à cor et à cri. Il avait décidé de lui faire réécrire toute la scène et de sucrer la chute dans l'escalier. C'est ainsi qu'Audra fut obligée de lui avouer que son écrivain d'époux n'était plus en Angleterre. Ni même en Grande-Bretagne.

« Quoi ? beugla Freddie, qui resta quelques instants la bouche grande ouverte. Je n'ai pas dû comprendre.

– On l'a rappelé aux États-Unis. Tu as bien entendu. »

Le producteur parut sur le point de l'empoigner et la jeune femme eut un mouvement de recul. Freddie baissa les yeux sur ses mains qu'il mit dans ses poches au bout d'un instant ; puis il regarda de nouveau Audra.

« Je suis désolée, Freddie, fit-elle d'une toute petite voix. Vraiment. »

Elle se leva et alla se préparer une tasse de café à la machine du bureau. Ses mains tremblaient légèrement. En se rasseyant, elle entendit la voix amplifiée de Freddie sur les haut-parleurs du studio. Il renvoyait tout le monde pour la journée. Audra grimaça. Vingt mille livres de foutues en l'air, au bas mot.

Freddie coupa la communication sur l'intercom, se leva pour aller lui aussi se préparer une tasse de café. Puis il se rassit et tendit à Audra son paquet de cigarettes.

La jeune femme secoua la tête.

Freddie en prit une, l'alluma et se mit à la regarder, les yeux plissés à cause de la fumée. « C'est sérieux, alors ?

– Oui, fit Audra, s'efforçant de rester aussi maîtresse d'elle-même que possible.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Et comme elle aimait sincèrement Freddie, comme elle lui faisait sincèrement confiance, elle lui raconta tout ce qu'elle savait. Il l'écouta avec attention, l'air grave. Elle eut vite fait ; les portes claquaient et les moteurs tournaient déjà dans le parking, en bas, quand elle eut terminé.

Le producteur garda un moment le silence, le regard perdu. Puis ses yeux revinrent sur elle. « Il a dû faire une sorte de dépression nerveuse. »

Audra secoua la tête. « Non. Ce n'était pas ça. Il n'était pas comme ça. » Elle avala sa salive et ajouta : « Peut-être aurais-tu dû être là. »

Freddie eut un sourire torve. « Tu devrais savoir que les adultes se sentent rarement obligés d'honorer des promesses faites lorsqu'ils étaient enfants. Tu as lu les bouquins de Bill ; tu sais combien il y parle souvent de l'enfance et qu'il le fait rudement bien. Avec beaucoup de justesse. L'idée qu'il aurait pu oublier tout ce qui lui est arrivé alors est absurde.

– Mais les cicatrices sur ses mains... Jamais je ne les avais vues avant ce matin.

– Foutaises ! Tu ne les avais tout simplement jamais remarquées. »

Elle eut un haussement d'épaule d'impuissance. « Je les aurais vues. »

Elle se rendait compte qu'il ne la croyait pas.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? » lui demanda Freddie ; elle ne put que secouer la tête. Il alluma une autre cigarette sur le mégot de la précédente. « Je peux me rabibochoer avec le représentant syndical, peut-être ; pour l'instant, il préférerait me voir crever que de me donner un seul cascadeur. J'enverrai Teddy Rowland faire le siège de son bureau. Teddy est un empaffé, mais il pourrait faire descendre un oiseau d'un arbre rien qu'en lui parlant. Mais après ? Il nous reste quatre semaines de tournage et voilà que ton homme a filé au Massachusetts...

– Non, dans le Maine.

– Peu importe, fit-il avec un geste de la main. Et comment vas-tu t'en sortir sans lui ?

– Je...

– Je t'aime bien Audra, la coupa-t-il en se penchant en avant. Vraiment. Et j'aime aussi beaucoup Bill, même en dépit de tout ce bordel. Je crois qu'on peut s'en tirer. S'il faut remanier le script, je suis capable de le remanier. J'en ai rapetassé plus d'un dans le temps, crois-moi... S'il n'aime pas mon boulot, il ne pourra s'en prendre qu'à lui. Je peux m'en tirer sans Bill, mais pas sans toi. Je ne peux pas te laisser courir après ton bonhomme aux États-Unis, et il faut en plus que tu sortes tes tripes pour ce film. Le pourras-tu ?

– Je ne sais pas.

– Moi non plus. Je voudrais cependant que tu réfléchisses à ceci. On peut arranger tout ça sans faire de vagues, peut-être même jusqu'à la fin du tournage, si tu tiens le coup comme un brave petit soldat et fais ton boulot. Mais si tu pars, des vagues, il y en aura. Je peux être chiant, mais je ne suis pas vindicatif de nature, et je ne vais pas te raconter que plus jamais tu ne trouveras un bon rôle si tu files maintenant. Mais tu dois savoir que c'est finalement ce qui arrivera si tu te tailles une réputation de fille capricieuse. Je te morigène comme un vieil oncle, je sais. M'en veux-tu ?

– Non », répondit-elle, apathique. En vérité, peu lui importait. Elle ne pouvait penser qu'à une chose : Bill. Freddie était bien gentil, mais il ne comprenait pas. En dernière analyse, gentil ou pas, il n'y avait qu'une chose qui le préoccupait, le sort de son film. Il n'avait pas vu ce regard

dans les yeux de Bill... il ne l'avait pas entendu bégayer.

« Bon. Il se leva. Allons faire un tour au Hare and Hounds. Un verre ne nous fera pas de mal. »

Elle secoua la tête. « C'est la dernière chose dont j'aie besoin. Je vais chez moi réfléchir à tout ça.

– Je fais venir une voiture.

– Non, j'irai en train. »

Il la regarda fixement, une main sur le téléphone. « À mon avis, tu as l'intention de lui courir après. Je me permets de te signaler que c'est une grave erreur, ma chère enfant. Il a un grain, je veux bien, mais dans le fond, c'est un gars solide. Il va se reprendre et il reviendra quand ça ira mieux. S'il avait voulu que tu viennes, il te l'aurait dit.

– Je n'ai encore rien décidé. » Elle mentait ; en fait, sa décision était prise, avant même que la voiture ne soit venue la chercher, le matin.

« Prends soin de toi, ma chérie, dit Freddie. Ne fais rien que tu puisses regretter plus tard. »

Elle sentit la puissance de sa personnalité peser de tout son poids sur elle, exigeant qu'elle abandonnât, respectât son contrat, fît son travail, attendît patiemment le retour de Bill... ou sa disparition dans ce trou du passé d'où il avait surgi.

Elle s'approcha du producteur et l'embrassa légèrement sur la joue. « A bientôt, Freddie. »

Elle retourna chez elle et appela la British Airways. Elle expliqua à l'employée qu'elle désirait gagner une petite ville du Maine du nom de Derry, si c'était possible. Il y eut un silence, le temps que la femme consulte son terminal... puis arriva la nouvelle, comme un signe venu du ciel : le vol BA n° 23 s'arrêtait à Bangor, à quatre-vingts kilomètres de Derry.

« Dois-je vous réserver une place, madame ? »

Audra ferma les yeux et revit le visage buriné à l'expression sérieuse mais fondamentalement sympathique de Freddie. *Prends soin de toi, ma chérie. Ne fais rien que tu puisses regretter plus tard.*

Freddie ne voulait pas la laisser partir ; Bill n'avait pas voulu d'elle ; pourquoi donc quelque chose dans son cœur lui criait-il qu'il fallait partir ? *Seigneur, je suis tellement perdue...*

« Allô ? Êtes-vous toujours en ligne, madame ? »

– Réservez-la-moi... », dit Audra, prise d'une dernière hésitation. Peut-être devrait-elle se reposer, et mettre un peu de distance entre elle-même et toute cette histoire de fous. Elle se mit à fouiller dans son sac, à la recherche de sa carte de crédit. « Pour demain matin. En première classe, s'il vous en reste, sinon, n'importe quoi. » *Et si je change d'avis, je peux annuler. C'est sans doute ce que je ferai. J'aurai retrouvé mes esprits quand je me réveillerai, et tout sera clair.*

Mais le lendemain matin, tout était toujours aussi embrouillé, et son cœur lui commandait plus que jamais de partir ; son sommeil n'avait été qu'une suite ininterrompue de cauchemars. Elle avait alors appelé Freddie, avec l'impression qu'elle lui devait bien ça. Elle n'eut pas le temps d'en dire long – elle essaya maladroitement de lui expliquer combien, elle en était sûre, Bill devait avoir besoin d'elle – car le *clic !* d'un téléphone qu'on raccroche lui parvint tout de suite de l'autre bout de la ligne. Il avait coupé la communication sans ajouter un mot à son bonjour initial.

D'une certaine manière, ce petit *clic !* disait tout ce qu'il y avait à dire.

## 7

L'avion atterrit à Bangor à 7 h 09, heure locale. Audra fut la seule passagère à débarquer et les autres la regardèrent avec une sorte de curiosité songeuse, se demandant qui pouvait bien avoir à faire dans ce trou perdu. Audra eut envie de leur crier : *Je cherche mon mari, c'est tout. Il est revenu dans une petite ville proche d'ici car l'un de ses copains d'école lui a passé un coup de fil et lui a rappelé une promesse qu'il avait complètement oubliée. Il s'est du coup rendu compte qu'il n'avait pas pensé une seule fois en vingt-sept ans à son frère mort. Oh oui : il s'est remis à bégayer... et des cicatrices blanches marrantes sont apparues dans ses mains.*

Après quoi, se dit-elle, les douaniers ne tarderaient pas à faire venir dare-dare les hommes en blouse blanche.

Elle alla prendre son unique valise – qui avait l'air bien seule sur le carrousel – et s'approcha des comptoirs de location de voitures, comme Tom Rogan allait le faire une heure plus tard. Mais elle eut plus de chance que lui, et trouva une Datsun chez National Car Rental.

L'hôtesse remplit le contrat et Audra le signa.

« Il me semblait bien que c'était vous, fit timidement la jeune fille. Pourrais-je avoir un autographe ? »

Audra le lui donna au dos d'un formulaire et pensa : *Profites-en tant que tu peux, ma fille. Si Freddie Firestone a raison, elle ne vaudra pas un clou dans cinq ans d'ici, cette signature.*

Non sans un sentiment d'amusement, elle remarqua qu'elle n'était pas depuis une heure sur le sol américain que déjà elle pensait de nouveau en Américaine.

Elle se procura une carte routière et la jeune fille, qui pouvait à peine parler, victime du syndrome de la star, réussit à lui indiquer l'itinéraire pour rejoindre Derry.

Dix minutes plus tard, elle était sur la route, obligée de faire un effort à chaque carrefour pour ne pas rouler à gauche ; il s'agissait de ne pas se faire virer de la chaussée.

Et tout en conduisant, elle se rendit compte qu'elle n'avait jamais éprouvé une telle peur de

sa vie.

## 8

Par l'un de ces étranges caprices du destin, ou l'une de ces coïncidences qui se produisent parfois (et qui, en vérité se produisent plus souvent à Derry qu'ailleurs), Tom avait pris une chambre au Koala Inn, sur Outer Jackson Street, et Audra au Holiday Inn ; les deux établissements étaient côte à côte et un simple trottoir surélevé séparait les deux parkings. La Datsun de location d'Audra et la Ford LTD de Tom se retrouvèrent garées nez à nez, uniquement séparées par ce trottoir. Tous deux dormaient à présent, Audra sur le côté, silencieuse, et Tom sur le dos, ronflant tellement fort qu'il faisait claquer ses lèvres tuméfiées.

## 9

Henry passa ce jour-là à se cacher – dans les fourrés qui longeaient la route numéro 9. Par moments, il dormait. À d'autres, il regardait passer les voitures de police qui patrouillaient comme des chiens de garde. Pendant que les Ratés déjeunaient, Henry entendit des voix lui parler de la lune.

Et lorsque la nuit tomba, il sortit des buissons et tendit le pouce.

Au bout d'un moment, un pauvre inconscient s'arrêta et l'embarqua.

## DERRY

### TROISIÈME INTERMÈDE

*Un oiseau descendit l'allée  
– Il ne me savait pas là à regarder –  
Il coupa un lombric en deux  
Et dévora la bestiole, crue.*  
Emily Dickinson  
« *Un oiseau descendit l'allée* »

**Le 17 mars 1985**

L'incendie du Black Spot eut lieu à la fin de l'automne, en 1930. Autant que je puisse en juger, cet incendie – celui dont mon père avait réchappé de justesse – mit un terme au cycle des meurtres et des disparitions des années 1920-1930, de même que l'explosion des aciéries avait mis un terme au cycle précédent. Comme s'il fallait un sacrifice monstrueux à la fin de chacun pour apaiser la terrible puissance à l'œuvre ici... pour envoyer Ça dormir pendant un nouveau quart de siècle.

Mais si un sacrifice est nécessaire pour mettre un terme à chaque cycle, on dirait qu'un événement du même ordre est indispensable pour les mettre en branle.

Ce qui m'amène à l'affaire de la bande à Bradley.

Leur exécution eut lieu à l'embranchement de trois rues : Canal, Main et Kansas –, à peu de distance, en fait, de l'endroit où avait été prise la photo de Bill, celle qui s'était animée sous ses yeux et ceux de Richie, un certain jour de juin 1958 – environ treize mois avant l'incendie du Black Spot en octobre 1929, quelques jours avant le krach boursier.

De nombreux habitants de Derry affectent, comme pour l'incendie du Black Spot, de ne pas se souvenir de cette affaire. Ils n'étaient justement pas en ville ce jour-là ; ils faisaient la sieste et n'ont appris la nouvelle qu'à la radio... ou ils vous regardent bien en face et vous sortent un gros mensonge.

Les registres de la police indiquent que ce jour-là, le chef Sullivan n'était pas à Derry (*Sûr que je m'en souviens*, m'a dit Aloysius Nell, installé dans son fauteuil sur la terrasse ensoleillée de la maison de retraite Paulson, à Bangor. *C'était ma première année dans la police, je ne risque pas de l'oublier. Le chef était quelque part dans le Maine, à la chasse. On avait emballé et emporté les corps le temps qu'il revienne. J' l'ai jamais vu aussi furax !*) ; néanmoins, j'ai trouvé une photo dans un ouvrage de référence sur les gangsters où l'on voit un homme souriant à côté du cadavre criblé de balles d'Al Bradley, à la morgue, et si ce type n'est pas le chef Sullivan, c'est qu'il a un frère jumeau.

C'est finalement de Mr. Keene que j'ai obtenu ce que je crois être la version authentique de l'histoire – Norbert Keene, qui fut propriétaire de la pharmacie de Center Street de 1925 à 1975. Il se confia très volontiers mais, comme le père de Betty Ripsom, il me fit arrêter mon magnétophone avant de déballer son histoire (c'est d'ailleurs sans importance ; je peux encore entendre sa voix fragile – encore une voix *a cappella* dans le fichu chœur de la ville).

« Pourquoi ne pas te le dire ? commença-t-il. Personne ne l'imprimera et de toute façon, personne ne le croirait. » Le vieil homme me tendit un antique pot de pharmacie. « Tu veux des réglisses, Mikey ? Si je me souviens bien, tu avais un petit faible pour les rouges. »

J'en pris une. « Le chef Sullivan était-il sur place, ce jour-là ? » demandai-je.

Mr. Keene rit, et prit à son tour une bande de réglisse. « Tu te poses la question, hein ?

– Je me la pose », dus-je admettre en mâchant un morceau de réglisse rouge. C'était ma première depuis l'enfance, depuis l'époque où je tendais mes piécettes à un Mr. Keene nettement plus jeune et fringant. C'était toujours aussi délicieux.

« Tu es trop jeune pour te souvenir du jour où Bobby Thomson a frappé son coup de circuit pour les Giants de New York, en 1951, reprit Mr. Keene. Toujours est-il qu'un article parut dans le journal, deux ou trois ans plus tard, et à les en croire, au moins un million de New-Yorkais se trouvaient dans le stade ce jour-là. » Mr. Keene se mit à mâcher sa réglisse et un peu de salive noire coula du coin de sa bouche ; il s'essuya méticuleusement le menton. Nous étions assis dans le bureau, à l'arrière de la pharmacie, car il avait beau avoir quatre-vingt-cinq ans et être à la retraite depuis dix ans, il tenait toujours la comptabilité de son petit-fils.

« Eh bien, c'est tout le contraire pour la bande à Bradley ! » Il sourit, mais l'expression n'avait rien d'agréable : elle était cynique et trahissait la froideur du souvenir. « Derry devait bien compter vingt mille habitants, à l'époque. Main Street et Canal Street étaient asphaltées depuis quatre ans, mais Kansas Street était encore en terre. Des nuages de poussière l'été, des fondrières en mars et en novembre.

– Vingt mille personnes vivaient donc en ville, me hâtai-je d'intervenir.

– Oh..., ah oui. Sur ces vingt mille, il y en a bien la moitié qui sont morts, sinon

davantage ; c'est long, cinquante ans. Et les gens ont une curieuse façon de mourir à Derry. C'est l'air, peut-être. Mais parmi ceux qui restent, je te parie que tu n'en trouveras pas plus de douze pour admettre qu'ils étaient là le jour où la bande à Bradley s'est fait cueillir. Si, Butch Rowden le boucher, qui avait mis une photo de l'une de leurs voitures sur le mur de sa boutique ; ou encore Charlotte Littlefield, à condition de la prendre dans son bon jour ; elle enseigne au lycée et même si elle ne devait avoir que dix ou douze ans à l'époque, je suis sûr qu'elle se rappelle un tas de choses. Cari Snow... Aubrey Stacey... Eben Stampnell... et ce vieil original qui passe ses soirées à picoler au Wally's – Pickman, si je ne me trompe pas –, ils s'en souviendraient. Ils étaient tous là... »

Sa voix mourut tandis qu'il contemplait le reste de réglisse dans sa main. Je fus tenté de le relancer mais finalement m'en abstins.

« La plupart des autres mentiraient, reprit-il au bout d'un moment, comme tous ceux qui se vantaient d'avoir assisté au coup de circuit de Thomson, c'est ce que je veux dire. Mais les uns mentent parce qu'ils auraient aimé voir ce coup ; les autres parce qu'ils auraient préféré être ailleurs qu'à Derry. Tu comprends, fiston ? »

J'acquiesçai.

« Tu es sûr de vouloir entendre la suite ? Je te trouve l'air un peu tendu, Mikey.

– Mais non. De toute façon, autant la connaître, non ?

– D'accord », répondit doucement Mr. Keene. Pour les souvenirs, c'était ma journée ; comme il me tendait de nouveau le pot aux réglisses, je me rappelai soudain un programme de radio qu'écoutaient ma mère et mon père quand j'étais tout gosse : *Mr. Keene, l'homme qui retrouve les personnes perdues.*

« Le shérif était bien là le jour en question. Il devait aller à la chasse, mais il a changé bougrement vite d'idée quand Lai Machen est venu lui dire qu'il s'attendait à avoir la visite d'Al Bradley l'après-midi même.

– Comment Lai Machen le savait-il ?

– En elle-même, l'histoire est instructive, me répondit Mr. Keene, le visage plissé par le même sourire cynique. Bradley n'a jamais été l'ennemi public n° 1, mais cela faisait un an ou deux que le FBI aurait tout de même bien aimé mettre la main sur lui. Ne serait-ce que pour montrer qu'il pouvait faire quelque chose. Al Bradley et son frère George avaient attaqué six ou sept banques du Middle-West et enlevé un banquier contre rançon. La rançon a été payée – trente mille dollars, une belle somme pour l'époque – mais ils ont tout de même tué le banquier.

« Du coup, la région était devenue un terrain miné pour eux, si bien qu'avec les jeunes chiens fous qui les suivaient, les deux frères se sont repliés vers le Nord-Ouest, c'est-à-dire par

ici. Ils ont loué une grosse ferme juste à l'extérieur de la ville, à Newport, pas loin de là où se trouve encore la ferme Rhulin.

« Je ne me souviens plus si c'était en juillet ou août, ou peut-être au début septembre... en tout cas, c'était l'été. Ils étaient huit en tout : Al et George Bradley, Joe Conklin et son frère Cal, un Irlandais du nom d'Arthur Malloy dit "la Taupe" parce qu'il était myope et ne mettait ses lunettes qu'en cas de nécessité absolue, et Patrick Caudy, un jeune type de Chicago qui passait pour un fou de la gâchette, mais qui était beau comme un Adonis. Plus deux femmes : Kitty Donahue, épouse légitime de George Bradley, et Marie Hauser, qui appartenait à Caudy mais que les autres se partageaient aussi de temps en temps, d'après ce qui se racontait.

« Ils ont commis une erreur de jugement quand ils ont débarqué dans le coin, fiston : ils se sont crus assez loin de l'Indiana pour être en sécurité.

« Ils sont restés discrets pendant un moment, puis ils ont commencé à s'ennuyer. Alors ils ont décidé d'aller chasser. Ils possédaient un véritable arsenal, mais étaient à court de munitions. À partir de là, je connais les dates. Le 7 octobre, ils se sont tous ramenés à Derry, dans deux voitures. Patrick Caudy est allé faire les boutiques avec les deux femmes tandis que les autres se présentaient au magasin de sport de Machen. Kitty Donahue est morte deux jours plus tard dans la robe qu'elle avait achetée ce jour-là chez Freese's.

« C'est Lal Machen qui s'est occupé en personne de ses clients. Il est mort en 1959. Obèse. Il avait toujours été trop gros. Cependant il avait le coup d'œil, et il disait qu'au bout de dix minutes, il savait qu'il avait affaire à Al Bradley. Il a cru reconnaître les autres, sauf Malloy, qu'il n'a identifié que lorsqu'il a mis ses lunettes pour regarder des couteaux dans une vitrine.

« Al Bradley lui a dit : "On aimerait acheter quelques munitions. – Vous êtes venus au bon endroit", lui a répondu Machen.

« Bradley lui a tendu un papier et Lal l'a lu. Il a été perdu, pour autant que je le sache, mais Lal disait que ça faisait froid dans le dos. Ils voulaient cinq cents cartouches de calibre 38, huit cents de calibre 45, soixante de calibre 50 – un calibre qui n'existe même plus –, des cartouches à plombs pour le petit et le gros gibier, mille cartouches de 22 long, mille de 22 court. Plus – accroche-toi bien – seize mille cartouches de pistolet-mitrailleur de 45.

– Nom de Dieu ! » m'exclamai-je.

Mr. Keene eut de nouveau son sourire cynique et me tendit encore le pot aux réglisses. Je secouai tout d'abord la tête mais finis par en prendre une de plus.

« "Dans le genre liste de commissions, c'est pas mal, les gars, leur a dit Lal. – Tu vois bien, Al, a dit Malloy la Taupe, je t'avais dit qu'on ne trouverait rien dans un bled pareil. Allons à Bangor. Ils n'auront sans doute rien là-bas non plus, mais ça nous fera faire un tour. – On se

calme, les gars, a dit Lai, aussi froid qu'un pain de glace. C'est une sacrée bonne commande et ça me ferait mal de la laisser à ce Juif de Bangor. Je peux vous donner tout de suite les 22 et les cartouches pour le gibier. Plus cent cartouches de 38 et cent de 45. Je pourrai avoir le reste... (j'imagine très bien Lal, les yeux mi-clos, faisant semblant de calculer) après-demain. Qu'est-ce que vous en pensez ?”

« Bradley a dit que c'était parfait pour lui. Cal Conklin voulait encore aller à Bangor, mais l'avis des autres a prévalu.

« “Maintenant, si vous n'êtes pas sûr de pouvoir nous livrer, autant le dire tout de suite, a fait Al Bradley. Parce que je suis très gentil, mais quand je me fâche, vaut mieux pas faire le malin avec moi. Vous m' suivez ? – Très bien, a répondu Lai, je vous aurai toutes les munitions que vous pouvez souhaiter, monsieur... ? – Rader, a dit Bradley. Richard D. Rader.”

« Il a tendu la main et Lai la lui a serrée avec un grand sourire. “Ravie de faire votre connaissance, monsieur Rader.”

« Bradley lui a alors demandé à quel moment passer et Lai Machen lui a proposé deux heures de l'après-midi. Quand ils sont repartis, Lai les a observés tandis qu'ils retrouvaient les deux femmes et Caudy, qu'il a reconnu également.

« Et qu'est-ce que tu crois que Lai a fait ? me demanda alors Mr. Keene, le regard brillant. À ton avis, il a appelé la police ?

– J'en doute, vu la manière dont ça s'est passé. Moi, je me serais cassé une jambe en sautant sur le téléphone.

– Peut-être que oui, peut-être que non », dit Mr. Keene avec toujours ce même sourire cynique intense ; et je frissonnai car je savais ce qu'il voulait dire... et il savait que je le savais. Une fois que quelque chose de bien lourd commence à rouler, on ne peut pas l'arrêter ; ça continue sa course jusqu'à ce que ça arrive sur un terrain assez plat et assez long pour perdre tout élan. On peut se mettre en travers : on n'y gagne qu'à se faire aplatir, sans l'arrêter pour autant.

« Peut-être que oui, peut-être que non, répéta Mr. Keene. Mais je peux te dire ce qu'a fait Lai Machen. Pendant le reste de la journée et tout le lendemain, dès qu'un client venait – un homme –, eh bien, il leur disait qu'il savait qui on avait entendu dans les bois, près de la ligne Derry-Newport, en train de tirer sur des daims et des perdrix et Dieu seul sait quoi encore avec des machines à écrire à gâchette. C'était la bande à Bradley. Il en était sûr, car il les avait reconnus. Et il leur disait que Bradley et ses hommes devaient revenir le surlendemain (ou le lendemain) vers deux heures pour prendre le reste de leurs munitions. Il ajoutait qu'il leur avait promis toutes les munitions qu'ils voulaient, et que c'était une promesse qu'il entendait bien tenir.

– Combien ? » demandai-je. Je me sentais hypnotisé par ce regard brillant. Soudain, l'odeur

de cette arrière-boutique, odeur de drogues, de sirops, de poudres, d'onguents, de cataplasmes, me parut suffocante. Mais je n'aurais pas pu davantage la quitter que j'aurais pu me suicider en retenant ma respiration.

« À combien d'hommes Lal a passé le mot ? » demanda Mr. Keene.

J'acquiesçai.

« Je ne sais pas exactement. Je n'y ai pas monté la garde, pendant ces deux jours. Tous ceux en qui il sentait pouvoir avoir confiance, sans doute. Moi, je suis passé le lendemain matin, pour voir si mon rouleau de photos avait été développé (Lal s'en occupait, à cette époque) ; mais j'ai décidé de prendre quelques munitions pour ma Winchester par la même occasion. Lal, qui venait de me confier son histoire, m'a demandé ce que je comptais en faire.

« “Oh, juste pour tirer sur quelques nuisibles”, je lui ai dit, et ça nous a fait rigoler. » Mr. Keene éclata de rire à ce souvenir et se tapa sur les cuisses, comme s'il s'agissait de la meilleure plaisanterie qu'il ait jamais entendue. Puis il s'inclina vers moi et me tapota le genou. « Tout ce que je veux dire, fiston, c'est que seuls ceux qui avaient besoin d'être au courant ont été au courant. C'est ça, une petite ville. Parle à qui il faut, et le mot passera comme il faut... Tu me suis, Mikey ? Encore une réglisse ? »

J'en pris une, les doigts comme engourdis.

« Ça fait grossir », fit Mr. Keene avec un rire caquetant. Il eut l'air vieux, soudain... Extrêmement vieux, avec ses lunettes à double foyer qui glissaient sur l'arête étique de son nez et sa peau tellement émaciée aux joues qu'elle n'avait pas de rides.

« Le lendemain, je suis venu à la pharmacie avec mon fusil. Bob Tanner, le meilleur assistant que j'aie jamais eu, est arrivé comme par hasard avec le fusil de chasse de son paternel. Vers onze heures, Gregory Cole est entré prendre du bicarbonate de soude, et que je sois pendu s'il n'avait pas un colt 45 passé à la ceinture.

« “Te fais pas sauter les valseuses avec ça, Greg, je lui ai dit. – J'arrive tout droit du fond des bois pour ça et j'ai un foutu mal au crâne, a répondu Greg. J'crois bien que je vais faire sauter les valseuses de quelqu'un avant le coucher du soleil.”

« Vers une heure et demie, j'ai mis le panneau DE RETOUR DANS DIX MINUTES, VEUILLEZ PATIENTER sur la porte, j'ai pris mon fusil et je suis passé par l'allée de derrière. J'ai demandé à Bob Tanner s'il voulait m'accompagner, mais il préférait terminer l'ordonnance qu'il avait en cours. “Je vous rejoins dans un moment, il m'a dit. Tâchez de m'en laisser un vivant.” Mais je ne pouvais rien lui promettre.

« Il n'y avait pas grand monde sur Canal Street, à pied comme en voiture. Un camion de livraison passait de temps en temps, et c'était à peu près tout. J'ai vu Jake Pinnette traverser, un

fusil dans chaque main. Il a rejoint Andy Criss, et tous les deux, ils se sont installés sur l'un des bancs à côté de l'ancien monument aux morts, tu sais, à l'endroit où le canal devient souterrain.

« Petie Vanness, Al Nell et Jimmy Gordon étaient assis sur les marches du palais de justice, en train de manger leur casse-croûte en échangeant des morceaux, exactement comme des gosses. Tous étaient armés. Jimmy Gordon, je m'en souviens, avait un Springfield de la Première Guerre mondiale qui paraissait plus grand que lui.

« J'ai vu un gosse prendre en direction de Up-Mile Hill ; il me semble bien qu'il s'agissait de Zack Denbrough, le père de ton vieux copain, celui qui est devenu écrivain, et Kenny Borton, qui se trouvait dans le bâtiment de la Christian Science, lui a lancé par une fenêtre : "Tire-toi de là, le même, va y avoir des coups de fusil." Zack lui a jeté un coup d'œil et a détalé comme un lapin.

« Il y avait des hommes partout, tous avec des armes, dans les entrées, sur les marches des porches, derrière les fenêtres. Greg Cole, le 45 sur les genoux, dans une porte. Bruce Jagermeyer et Olaf Theramenius, le Suédois, sous la marquise du Bijou, dans l'ombre. »

Mr. Keene me regarda, ou plutôt regarda à travers moi. À présent, son regard avait perdu tout brillant ; il était au contraire tout embrumé de souvenirs, et avait cette douceur qu'ont les yeux des hommes quand ils évoquent l'un des meilleurs moments de leur vie – la première truite qu'ils ont pêchée, la première femme qui a bien voulu faire l'amour avec eux.

« Je me rappelle, fiston... Le vent soufflait, reprit-il rêveusement, et j'ai entendu sonner deux heures à l'horloge du tribunal. Bob Tanner est arrivé derrière moi, et j'étais tellement nerveux que j'ai failli le descendre.

« Il m'a juste fait un signe de tête et il a traversé pour aller dans la boutique de Vannock, traînant son ombre derrière lui.

« On aurait pu penser qu'à deux heures dix, puis deux heures vingt, les types en auraient eu assez et seraient partis, non ? Mais ça ne s'est pas passé comme ça du tout. Personne n'a bougé. Parce que...

– Parce que vous étiez sûrs qu'ils allaient venir, dis-je. La question ne se posait même pas. »

Mr. Keene me fit un grand sourire de prof satisfait d'une bonne réponse. « Exactement ! Nous en étions sûrs. Personne n'en avait parlé, personne n'a dit : "Bon, dans cinq minutes, s'ils ne sont pas là, j'ai du boulot qui m'attend." Tout le monde est resté bien tranquille et vers deux heures vingt-cinq, deux voitures, une rouge et une bleu foncé, sont arrivées par Up-Mile Hill vers l'intersection. Il y avait une Chevrolet et une La Salle. Les frères Conklin, Patrick Caudy et Marie Hauser étaient dans la Chevrolet ; les Bradley, Malloy et Kitty Donahue dans la La Salle.

« Ils se sont engagés dans le carrefour et c'est alors qu'Al Bradley a freiné tellement brutalement que Caudy a bien failli lui rentrer dedans. La rue était trop calme et Bradley l'avait

remarqué. Ce n'était qu'une brute, une bête, mais un rien met une bête en alerte quand elle a été poursuivie pendant quatre ans comme une belette dans le blé.

« Il a ouvert la porte de la La Salle et il est resté quelques instants debout sur le marchepied. Il a jeté un coup d'œil circulaire puis fait signe à Caudy de faire demi-tour. Caudy a dit : "Pourquoi, patron ?" Je l'ai entendu parfaitement ; c'est d'ailleurs la seule chose que je leur aie entendu dire, ce jour-là. Il y a eu aussi un reflet de soleil, je me rapelle ce détail : il venait du miroir du poudrier de la fille Hauser qui se remaquillait.

« À ce moment-là, Lal Machen et son aide, Biff Marlow, sont sortis en courant du magasin de Machen. "Bras en l'air, Bradley, t'es pris au piège !" lui crie Lal ; mais avant que Bradley ait le temps de tourner la tête, Lal se met à canarder. N'importe comment, au début, puis il réussit à lui en loger une dans l'épaule. Le raisiné s'est mis aussitôt à couler. Bradley a plongé dans la voiture, passé une vitesse et c'est alors que tout le monde a commencé à tirer.

« L'affaire n'a pas duré plus de quatre ou cinq minutes, et pourtant, on aurait dit que ça n'en finissait pas. Petie, Al et Jimmy Gordon, toujours assis sur les marches du palais de justice, tiraient sur l'arrière de la Chevrolet. J'ai vu Bob Tanner à genoux, qui faisait feu et manœuvrait la culasse de son vieux Springfield comme un fou. Jagermeyer et Theramenius mitraillaient le côté droit de la La Salle de dessous la marquise du cinéma et Greg Cole, debout dans le caniveau, tenait son gros automatique 45 à deux mains et appuyait sur la détente aussi vite qu'il pouvait.

« Il devait bien y avoir cinquante ou soixante types qui tiraient en même temps. Après, Lal Machen a compté les balles qui s'étaient fichées dans les murs de brique de son magasin : trente-six. Et encore, c'était trois jours plus tard, et tous les garnements de la ville étaient déjà venus arracher un trophée à coups de canif. À un moment donné, on aurait cru la bataille de la Marne. Je ne te dis pas le nombre de vitres cassées autour de la boutique de Machen.

« Bradley a fait faire le demi-tour le plus rapide de sa vie à la La Salle, mais c'était sur quatre pneus crevés. Les phares étaient réduits en miettes, le pare-brise avait explosé. Malloy la Taupe et George Bradley étaient chacun à l'une des vitres arrière, et tiraient au revolver. J'ai vu une balle pénétrer dans le cou de Malloy et le déchiqueter complètement ; il a eu le temps de tirer encore deux fois avant de s'écrouler, les bras pendant par la portière.

« Caudy a essayé de faire la même manœuvre avec la Chevrolet, mais n'a réussi qu'à enfoncer l'arrière de la La Salle. Ça été le commencement de la fin pour eux, fiston. Le pare-chocs avant de la Chevrolet s'est coincé sous celui de la La Salle, et je ne vois pas comment ils auraient pu s'en tirer.

« Joe Conklin a bondi de l'arrière et, debout au milieu du carrefour, un pistolet dans chaque main, il a commencé à tirer en direction de Jack Pinnette et d'Andy Criss. Ils sont tombés tous les

deux de leurs bancs et Andy Criss s'est mis à hurler : "Il m'a eu ! Il m'a eu !" sans s'arrêter, alors qu'il n'avait même pas une égratignure, pas plus que Jack, d'ailleurs.

« Ce Joe Conklin, eh bien, il a eu le temps de vider ses deux chargeurs avant d'être lui-même touché. Sa veste claquait comme un drapeau et ses pantalons s'agitaient comme si une femme invisible lui refaisait un ourlet. Il portait un chapeau de paille qui s'est envolé de sa tête, et on a vu qu'il avait la raie au milieu. Il avait l'un de ses pétards sous le bras et tentait de recharger l'autre quand quelqu'un l'a atteint aux jambes. Il s'est écroulé ; Kenny Borton a prétendu plus tard que c'était lui qui l'avait eu, mais il n'y avait aucun moyen de savoir.

« Le frère de Conklin, Cal, est sorti aussitôt pour venir le chercher, mais il s'est écroulé à son tour comme une tonne de briques, un trou dans la tête.

« Alors Marie Hauser aussi est sortie. Peut-être voulait-elle se rendre, je ne sais pas. Elle tenait encore son poudrier à la main. Je crois qu'elle criait, mais c'était dur d'entendre quelque chose. Elle a reculé vers la voiture après avoir reçu une balle à la hanche, et elle a réussi à ramper à l'intérieur, je ne sais pas trop comment.

« Bradley a mis toute la gomme avec La Salle, et a fini par la faire avancer. Elle a tiré la Chevrolet sur trois ou quatre mètres avant que l'un des pare-chocs ne soit arraché.

« Les garçons ont commencé à la mitrailler. Toutes les vitres ont sauté. L'une des ailes est tombée dans la rue. Malloy, toujours pendu à sa portière, était bien mort, mais les deux frères Bradley toujours en vie. George tirait de l'arrière, avec à côté de lui sa femme morte, un trou à la place d'un œil.

« Al Bradley a réussi à arriver jusqu'au carrefour, mais l'auto est montée sur le trottoir et n'en a plus bougé. Il est sorti de derrière son volant et s'est engouffré dans Canal Street. Il a été criblé de balles.

« Patrick Caudy est alors sorti de la Chevrolet. Pendant un moment, il a eu l'air de vouloir se rendre, puis il a saisi un .38 qu'il cachait dans un holster, sous sa veste. Il a eu le temps de tirer peut-être trois fois, au hasard, puis sa chemise a explosé, brûlant littéralement. Il a glissé le long de la Chevy et s'est retrouvé assis sur le marchepied. Il a tiré encore une fois et pour autant que je sache, c'est la seule de leurs balles qui ait fait mouche ; en ricochant, elle est allée égratigner le dos de la main de Greg Cole. Elle lui a laissé une cicatrice qu'il exhibait quand il avait bu un coup de trop, jusqu'au jour où quelqu'un – peut-être bien Al Nell – l'a pris à part pour lui dire que ce serait sans doute une bonne idée s'il fermait sa gueule sur ce qui s'était passé avec la bande à Bradley.

« La fille Hauser est sortie et là, il n'y avait aucun doute qu'elle voulait se rendre, car elle avait les mains en l'air. Peut-être que personne n'avait l'intention de la tuer, mais elle s'est avancée

dans un tir croisé.

« George Bradley a pu courir jusqu'au banc à côté du monument aux morts, puis quelqu'un lui a réduit le crâne en bouillie d'un coup de chevrotines. Il est tombé raide mort, les pantalons mouillés de pisse... »

Inconsciemment ou presque, je piochai dans le pot aux réglisses.

« Ils ont canardé les deux voitures pendant encore une bonne minute avant de se calmer, reprit Mr. Keene. Quand les hommes ont le sang qui leur monte à la tête, la pression ne redescend pas vite. C'est à ce moment-là que j'ai aperçu le chef Sullivan derrière les autres, sur les marches du tribunal, qui tirait sur la pauvre Chevy avec une Remington à pompe. Que personne ne vienne te raconter qu'il n'était pas là ; tu as devant toi Norbert Keene qui te dit qu'il l'a vu de ses propres yeux.

« Quand la fusillade s'est enfin arrêtée, les deux voitures étaient méconnaissables, de vrais tas de ferraille avec du verre partout autour. Personne ne parlait. On entendait que le vent et le bruit du verre écrasé par les pieds. C'est à ce moment-là qu'on a commencé à prendre des photos : ça voulait dire que c'était bel et bien fini, comme tu devrais le savoir, fiston. »

Mr. Keene fit balancer sa chaise à bascule, ses pantoufles venant rebondir avec placidité sur le plancher, et me regarda.

« Je n'ai rien vu de tel dans le *Derry News* », dis-je, incapable de trouver autre chose. Le lendemain, il titrait en effet : BATAILLE RANGÉE ENTRE LA BANDE À BRADLEY ET LE FBI ET LA POLICE D'ÉTAT. Avec en sous-titre : La police locale leur a prêté main-forte.

« Bien sûr que non ! me répondit Mr. Keene avec un petit rire. J'ai vu le directeur, Mack Laughlin, tirer deux fois sur Joe Conklin.

– Seigneur !

– As-tu eu ton content de réglisse, fiston ?

– Tout à fait, dis-je en me léchant les lèvres. Mais Mr. Keene, comment a-t-on pu... camoufler... une affaire d'une telle ampleur ?

– Il n'y a pas eu camouflage, me répondit-il, l'air honnêtement surpris. Simplement, personne n'en a beaucoup parlé. Et au fond, qui s'en souciait ? Ce n'était pas le Président ou Mr. Hoover qui s'était fait descendre, ce jour-là. Ce n'était pas pire que d'avoir abattu des chiens enragés qui, eux, n'auraient pas hésité à tuer pour le moindre prétexte.

– Mais les femmes ?

– Deux putes, c'est tout, dit-il, indifférent. En plus, ça s'est passé à Derry, pas à New York ou à Chicago. L'endroit compte autant que la nouvelle, fiston. C'est pourquoi les manchettes sont plus grosses quand un tremblement de terre tue douze personnes à Los Angeles que lorsqu'il tue

trois mille païens quelque part en Orient. »

*En plus, ça s'est passé à Derry.*

C'était une phrase que j'avais déjà entendue, et je suppose que je l'entendrai encore si je poursuis cette enquête. Encore et encore... On vous l'a dit comme si on s'adressait à un demeuré ; comme on répondrait : « À cause de la gravité », si on demandait pourquoi on reste cloué au sol quand on marche. Comme si c'était une loi naturelle que tout homme sensé devrait comprendre. Et le pire, c'est bien entendu que je comprends très bien.

J'avais encore une question à poser à Norbert Keene.

« Avez-vous vu quelqu'un ce jour-là que vous ne connaissiez absolument pas, avant la fusillade ? »

La réponse de Mr. Keene vint si rapidement que la température de mon sang me donna l'impression d'avoir baissé d'un seul coup de cinq degrés. « Tu veux dire le clown ? Comment en as-tu entendu parler, fiston ?

– Oh, je ne sais plus très bien.

– C'est à peine si je l'ai aperçu. Quand les choses ont commencé à chauffer, je me suis surtout occupé de mes propres affaires. À un moment donné, j'ai jeté un coup d'œil de côté et je l'ai vu dans la rue, un peu après les Suédois planqués sous la marquise du Bijou. Il n'était absolument pas habillé en clown ; il portait une salopette de fermier avec une chemise en coton en dessous. Mais il avait le visage maquillé avec cette espèce d'emplâtre blanc dont ils se servent, et un grand sourire rouge de clown peint par-dessus. Et ces touffes de faux cheveux, tu sais. Orange. Assez marrantes.

« Lal Machen ne l'a pas vu, mais Biff, si. Sauf qu'il devait être un peu embrouillé, car il croyait l'avoir aperçu à l'une des fenêtres d'un appartement, sur ma gauche. Une fois, j'ai demandé à Jimmy Gordon – il est mort à Pearl Harbor, il a coulé avec son bateau –, pour lui, le type était derrière le monument aux morts. »

Mr. Keene secoua la tête avec un léger sourire.

« C'est marrant de voir comment sont les gens pendant un truc comme ça, et de voir ce dont ils se souviennent après. On peut te le raconter seize fois, tu auras seize histoires différentes qui ne concorderont pas entre elles. Tiens, par exemple, le coup du fusil de ce clown...

– Le fusil ? Il tirait, lui aussi ?

– Pardi ! La fois où je lui ai jeté ce coup d'œil, on aurait bien dit qu'il tenait une Winchester, celle à réarmement par le pontet. Ce n'est que bien plus tard que je me suis dit que je l'avais cru parce que c'était l'arme que j'avais, moi. Biff a cru voir une Remington, et il en avait une. Quant à Jimmy, il était sûr qu'il tirait avec un vieux Springfield, tout comme lui. Marrant, non ?

– Marrant, réussis-je à articuler. Mr. Keene... est-ce qu'aucun de vous ne s'est jamais demandé ce qu'un clown, un clown habillé en plus en salopette de fermier, pouvait bien diable fabriquer là ?

– Bien sûr. On en a parlé, mais l'explication est simple, c'était sans doute quelqu'un qui ne voulait pas être reconnu. Peut-être un membre du conseil municipal. Un type comme Horst Mueller ou peut-être même Trace Naugler, qui était maire, à l'époque. Ou un médecin ou un avocat qui ne voulait pas être vu. Je n'aurais pas reconnu mon propre père dans un accoutrement pareil. »

Il rit un peu, et je lui demandai ce qu'il trouvait drôle.

« Si ça se trouve, c'était peut-être un clown véritable. Dans les années 20 et 30, la foire du comté d'Esty avait lieu beaucoup plus tôt dans la saison, et elle battait son plein au moment de l'affaire Bradley. Or, il y avait des clowns à cette foire. L'un d'eux a peut-être entendu parler de notre petit carnaval et a eu envie de venir faire un tour. »

Il m'adressa un sourire froid.

« J'ai à peu près tout dit, reprit-il, mais il y a une chose que je voudrais ajouter, parce que tu m'as l'air vraiment intéressé et que tu écoutes bien. C'est quelque chose que Biff Marlow m'a confié un jour qu'on prenait un verre, bien quinze ans plus tard, au Pilot's, à Bangor. Il m'a raconté ça comme ça. Il m'a dit que le clown était tellement penché à la fenêtre qu'il ne comprenait pas pourquoi il ne tombait pas. Il n'y avait pas que sa tête et ses épaules qui dépassaient, disait Biff, mais tout le corps jusqu'aux genoux, suspendu en l'air, tirant d'en haut sur les voitures dans lesquelles était venue la bande à Bradley, avec ce grand sourire rouge barbouillé sur la figure. "Il était attifé comme une citrouille de Halloween entaillée de travers", ce sont exactement ses mots.

– Comme s'il flottait, en somme.

– Tout juste. Et Biff a dit qu'il y avait aussi quelque chose d'autre, quelque chose qui l'a turlupiné pendant des semaines après l'affaire. Quelque chose d'anormal qu'il n'arrivait pas à se figurer, comme ces mots qu'on a sur le bout de la langue et que l'on n'arrive pas à trouver. Et ça lui est finalement venu une nuit, alors qu'il s'était levé pour se soulager la vessie. Il était là, en train de pisser dans le bol, sans penser à rien de particulier, quand ça lui est venu d'un seul coup : il était deux heures vingt-cinq, ce jour-là, quand la fusillade a commencé ; le soleil brillait, mais le clown ne projetait aucune ombre. Pas la moindre. »

**FIN DU TOME 1**